

ANNALS

ACADÉMIE
POLONAISE
des
SCIENCES

Centre
Scientifique

à Paris

Varsovie-Paris 2012

vol. 14



Académie Polonaise des Sciences
Pałac Kultury i Nauki
00-901 Warszawa

Académie Polonaise des Sciences
Centre Scientifique à Paris
74, rue Lauriston
75116 Paris
Tél. +33 (0)1 56 90 18 34, fax +33 (0)1 47 55 46 97
e-mail : sekretariat.parispan@free.fr

Directeur : Jerzy Pielaszek

Comité de rédaction :

Dorota Chłanda, Piotr Daszkiewicz, Jean Delaperrière,
Arnaud Hurel, Kinga Łężniak-Bellec, Jerzy Pielaszek,
Bartłomiej Szmoniewski

Couverture : Izabela Agnieszka Tracz

Crédit de photos : Jacques Comolet-Tirman, Andrzej Ćwiek,
Vincent Gaudillat, Philippe Gourdain, Jean-Christophe de
Massary, Jean-Philippe Siblet, Audrey Savouré-Soubelet, Jakub
Śliwa, Filip Taterka, Musée Maria Skłodowska-Curie à Varsovie,
étudiants du Faculté d'Architecture de l'Ecole Polytechnique
de Łódź

Impression : Stämpfli Polska, Varsovie

Édité par : Polska Akademia Nauk

ISSN 1641-8697

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant – propos</i>	7
CALENDRIER 2011	10
<i>La célébration polono-française du 100^e anniversaire du Prix Nobel de Chimie de Maria Skłodowska-Curie</i>	20
RECHERCHES ET ENSEIGNEMENT	24
Claudine Kieda <i>Un exemple de la coopération franco-polonaise en biologie : la coopération dans la recherche contre le cancer</i>	24
J. Bardowski, R. Gromadka, J. Rytka, W. Zagórski <i>Le fondement du développement de la génomique en Pologne – Coopération avec le CNRS</i>	26
COLLOQUES	38
LA FORÊT PRIMAIRE DE BIAŁOWIEŻA, LES MARAIS DE BIEBRZA, LA FORÊT DE KAMPINOS : ENJEUX POUR LA SAUVEGARDE DE LA BIODIVERSITÉ D'EUROPE ET RÉSULTATS DE LA MISSION SCIENTIFIQUE DU SERVICE DU PATRIMOINE NATUREL (SPN) EN POLOGNE	38
Jean-Philippe Sibley <i>Le Service du Patrimoine Naturel (Muséum National d'Histoire Naturelle) en Pologne : bilan d'un voyage d'étude en mai 2011</i>	38
Piotr Daszkiewicz <i>1761-2011 : 250 ans de présence scientifique française dans la Forêt de Białowieża</i>	41
Vincent Gaudillat <i>Quelques habitats de la forêt de Kampinos, de la forêt primaire de Białowieża et des marais de Biebrza</i>	48

Pascal Dupont <i>La faune des Lépidoptères Rhopalocères menacés en France et en Pologne. Possibilité d'une approche partenariale pour établir des stratégies de conservation ?</i>	58
Jean-Christophe de Massary <i>Liste commentée des amphibiens et reptiles observés dans les parcs nationaux de Białowieża, de la Biebrza et de Kampinos sur la période du 8 au 13 mai 2011</i>	66
Jacques Comolet-Tirman & Jean-Philippe Siblet <i>Avifaune de la forêt primaire de Białowieża, des marais de Biebrza et de la forêt de Kampinos</i>	89
Patrick Haffner & Audrey Savouré-Soubelet <i>Les mammifères : comparaison entre la France et la Pologne</i> ...	113
Jean-Philippe Siblet <i>Conclusion</i>	133
ACTIVITÉS DE LA FAMILLE GALEZOWSKI (GAŁĘZOWSKI) AUX XIX ^E ET XX ^E SIÈCLES	138
Wiesław Śladkowski <i>L'émigration polonaise en France vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle</i>	138
Jerzy Szczepański <i>L'activité sociale de la famille Galezowski (Gałęzowski) au sein de l'émigration polonaise en France dans la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle ; programme et possibilités de recherches</i>	153
Lidia Michalska-Bracha <i>Józef Galezowski (Gałęzowski) (1834-1916) – insurgé de l'année 1863 et émigré en France</i>	164
Pierre Konopka <i>Société parisienne des médecins polonais (1858-1870)</i>	175

Iwona H. Pugacewicz <i>La création de la première école nationale polonaise à l'étranger. Le patrimoine éducatif polonais en France à la lumière des sources sélectionnées dans les archives de la Bibliothèque Polonaise à Paris</i>	184
MARIA SZYMANOWSKA (1789-1831) ET SON TEMPS	213
Elisabeth Zapolska-Chapelle <i>Introduction</i>	213
Adam Gałkowski <i>La Famille Wołowski, ses origines, son histoire</i>	217
Irena Poniatowska <i>Maria Szymanowska – une grande dame de la musique polonaise</i>	227
Benjamin Vogel <i>Maria Szymanowska's Grand Pianos</i>	241
Maja Trochimczyk <i>On Genius and Virtue in the Professional Image of Maria Szymanowska</i>	257
CONFÉRENCES	280
Franciszek Ziejka <i>Les Panthéons nationaux en Pologne et en Europe</i>	280
Danuta Knysz-Tomaszewska <i>La Magie de la Bretagne. La grande aventure artistique de Gabriela Zapolska (1857-1921), femme de lettres en révolte et critique d'art en admiration</i>	299
Elżbieta Koślacz-Virol <i>La Ville-Lumière vue par Gabriela Zapolska. Paillettes et réalités</i>	312
Dariusz Pachocki <i>La France dans les veines d'Edward Stachura</i>	325
Ewa Izabela Nowak <i>Adapter une nouvelle politique culturelle</i>	341

Lucyna Derkacz <i>Vers un esprit européen ou national ? Les attitudes des députés européens à l'égard du mandat européen, du Parlement européen et de l'Union européenne (à partir de l'exemple des eurodéputés polonais de la fin de la 6e législature)</i>	349
Patrick Davous <i>Un siècle de pionniers</i>	373
Jacques Poirier <i>Les frères Babinski. Un couple franco-polonais exemplaire</i>	377
Paweł Sękowski <i>Attitude des autorités françaises envers les représentants du gouvernement polonais en exil à la veille de la guerre froide (1944–1949)</i>	392
Mariola Kazimierczak <i>Michel Tyszkiewicz (1828-1897), grand collectionneur d'antiquités et donateur au Musée du Louvre</i>	405
Filip Taterka <i>Les mystères des hiéroglyphes – la cryptographie égyptienne sous le Nouvel Empire</i>	424
Piotr Daszkiewicz <i>Cabinet du Roi, Jardin des Plantes, puis Muséum National d'Histoire Naturelle – une institution modèle pour les sciences polonaises de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle</i>	457
QUELQUES SOUVENIRS	468
Arnaud Hurel, Piotr Daszkiewicz <i>Le Muséum National d'Histoire Naturelle dans un article publié en 1858 dans la revue « Biblioteka Warszawska. Pismo poświęcone naukom, sztukom i przemysłowi »</i>	468
Barbara Sas <i>L'Arbre de Cracovie, un symbole polonais au cœur de Paris moderne. La signification du symbole dans l'historiographie</i> ...	478

Avant – propos

Les Annales de l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris paraissent annuellement depuis l'année 1998. Elles présentent les conférences les plus marquantes, données par les scientifiques, ainsi que diverses informations utiles aux personnes intéressées par les thématiques de recherches résultant des contacts passés et présents entre la France et la Pologne.

A compter du tome 8 les Annales sont publiées uniquement en français.

Le tome 14 des Annales présentées ici, concerne les événements qui ont eu lieu à l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris durant l'année 2011.

L'assemblée générale des Nations Unies a décidé en 2008 que l'an 2011 serait proclamé année internationale de la Chimie. Souligner le rôle des femmes dans la chimie fut l'idée qui a présidé aux choix des thèmes de cette année ainsi que le 100^{ème} anniversaire de l'attribution du Prix Nobel de Chimie à Marie Skłodowska-Curie.

Les chercheurs polonais et français, en se joignant aux célébrations de l'anniversaire du Prix Nobel de Marie Skłodowska-Curie, ont décidé d'instituer l'année 2011 en Année Polono-Française MSC100 (Marie Skłodowska-Curie – centième anniversaire). Dans les deux pays se sont déroulés des événements liés à cet anniversaire. Outre les conférences scientifiques, des exposés destinés à un plus large public furent donnés. Des concours et des expositions eurent lieu.

À l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris, nous avons eu le plaisir d'assister à la conférence donnée par la petite fille de Marie Skłodowska-Curie, Madame Hélène Langevin-Joliot : « Marie Curie – au delà du mythe », ainsi qu'à l'exposé du professeur Armand Lattes « Marie Skłodowska-Curie, scientifique et femme tout simplement ». Le « Teatr Polski » (« Théâtre Polonais ») de Toronto a interprété à l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris, la pièce de Kazimierz Braun « Rayonnement.

Récit sur Maria Skłodowska-Curie » dont la traduction en français a été faite spécialement pour cette occasion.

Des expositions temporaires ont également été organisées.

Au second semestre 2011, la Pologne a présidé l'Union Européenne. A cette occasion l'Ambassadeur de Pologne à Paris, Monsieur Tomasz Orłowski, a prononcé à l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris, l'allocution « Présidence polonaise du Conseil de l'Union européenne (1^{er} Juillet 2011) ».

À l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris a eu lieu aussi la cérémonie de remise du diplôme de membre étranger de l'Académie Polonaise des Sciences au Professeur Maurice Aymard, par le directeur de l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris, Monsieur le Professeur Jerzy Pielaszek, au nom du Président de l'Académie Polonaise des Sciences, Monsieur le Professeur Michał Kleiber. A cette occasion le Professeur M. Aymard a prononcé la conférence « Bronisław Geremek et la France ».

Poursuivant le cycle des rencontres : « Les grands noms et familles polonaises en France », une conférence intitulée « Activités de la famille Galezowski (Gałęzowski) aux XIX^e et XX^e siècles » fut organisée avec la participation des représentants des quatrième et cinquième générations de cette famille en France. Dans ce même cycle, nous avons assisté à une rencontre dédiée à la famille Babinski (avec les conférences de Messieurs Patrick Davous et Jacques Poirier).

La conférence : « La Forêt de Białowieża, les marais de Biebrza, la forêt de Kampinos : enjeux pour la sauvegarde de la biodiversité européenne. Partage des expériences avec les partenaires polonais » fut l'expression de l'approfondissement de la coopération de l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris avec le Muséum national d'Histoire naturelle.

Dans le cadre de leur coopération, l'Université de Paris-Est, Marne la Vallée et l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris ont organisé la conférence « Vive l'Histoire ». Au cours de cette conférence s'est tenue une « table ronde » dédiée au souvenir du Professeur « Barbara Skarga » (en liaison avec le premier anniversaire

de son décès). Résultant de cette rencontre, une monographie « Barbara Skarga – Penser après le GOULAG », rédigée par Madame le Professeur Joanna Nowicki a été publiée en commun avec les Editions du Relief.

Il convient de rappeler aussi un exposé très intéressant du Professeur Marek Rogatko « L'histoire de l'Univers en bref », ainsi que la conférence d'une semaine entière synthétisant les résultats de deux programmes européens COST.

A l'occasion de l'année Marie Szymanowska, la Bibliothèque Polonaise à Paris, l'association « Maria Szymanowska » et l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris ont organisé une conférence consacrée à cette artiste et compositeur injustement trop oubliée.

Dans la rubrique *souvenirs* on placera le texte d'Arnaud Hurel « Le Muséum national d'Histoire naturelle dans un article publié en 1858 dans la revue Biblioteka Warszawska. Pismo poświęcone naukom, sztukom i przemysłowi (Ecrits dédiés à la science, l'art et l'industrie) » et de Barbara Sas « L'Arbre de Cracovie, un symbole polonais au cœur de Paris moderne. La signification du symbole dans l'historiographie ».

Comme chaque année, les concerts organisés à l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris ont rencontré un grand succès.

Le calendrier présente les événements qui se sont déroulés au Centre en 2011.

Citons, comme exemple de la coopération entre le département d'architecture de l'Ecole Polytechnique de Łódź et l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris, deux expositions de dessins d'étudiants (portant principalement sur des thèmes parisiens) dont quelques-uns sont reproduits dans cette publication.

Nous souhaitons remercier la rédaction du bulletin « Le Rayonnement du CNRS » de la permission de reproduire (avec permission des auteurs) des articles des professeurs C. Kieda, J. Bardowski, R. Gromadka, J. Rytka, et W. Zagórski ainsi que le dr I. H. Pugacewicz pour son autorisation d'imprimer son article.

CALENDRIER 2011

11/01/2011

Remise du diplôme de membre étranger de l'Académie Polonaise des Sciences à M. le Pr Maurice Aymard suivie de la conférence : « Bronislaw Geremek et la France » par M. Maurice Aymard. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

18/01/2011

Soirée autour du livre de Piotr Witt « Przedpiekle sławy : rzecz o Chopinie ». Rencontre avec l'auteur. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

04/02/2011

Conférence de Bolesław Maga « Rok 1610 – bitwa pod Kłuszynem i inne... (Kłuszyn, Moskwa, Smoleńsk) ». Organisateurs : Association des Ingénieurs et Techniciens Polonais en France (AITPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

23/02/2011

Soirée-débat autour du livre « L'art face à la politique » d'Ewa Izabela Nowak avec la participation de Marc Jimenez, Jean-Marc Lachaud, Karol Tarnowski. Modératrice : Jeannette Zwingenberger. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

08/03/2011

Conférence de Piotr Daszkiewicz « Cabinet du Roi, Jardin des Plantes, puis Muséum National d'Histoire Naturelle – une institution modèle pour les sciences polonaises de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

11/03/2011

Récital de piano de Mathis Zielinski. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

19/03/2011

Conférence de Jan Suski « Zastosowania mikro i nanotechnologii w trudnych warunkach operacyjnych – przykłady wzięte z geofizyki i aeronautyki ». Organisateurs : Association des Ingénieurs et Techniciens Polonais en France (AITPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

22/03/2011

Grande soirée de chant et de musique. Au programme : Chopin, Liszt, Haendel, Mozart, Magin. Organisateurs : Association des Médecins d'Origine Polonaise en France (AMOPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

24/03/2011

Soirée poétique de Grażyna Wojcieszko. Lecture : Grażyna Wojcieszko (polonais) et Guy Cambreleng (français). Musique : Adam Prucnal. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

01/04/2011

Conférence de Franciszek Ziejka « Panthéons nationaux en Pologne et en Europe ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

12/04/2011

Rencontre avec M. Heknar, J. Kałuzińska, B. Kwasiborski, H. Leśniewska sur le thème « Les psychologues de l'AMOPF – 10 ans déjà ». Organisateurs : Association des Médecins d'Origine Polonaise en France (AMOPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

14/04/2011

Concert d'Urszula Cuvellier (chant) et Anne Le Bozec (piano). Au programme : Chopin, Szymanowski. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

15/04/2011

Conférence d'Antoni Dembiński « Tunnel sous La Manche. Projet et réalisation ». Organisateurs : Association des Ingénieurs

et Techniciens Polonais en France (AITPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

31/05-01/06/2011

« The 5th Polish-French Conference on Cancer Biology and Therapy, Workshop of PhD schools ». Organisateur : l'Université Médicale de Varsovie, École de médecine moléculaire et Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

09-10/06/2011

Exposition du livre scientifique polonais. Organisateurs : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris, Université Cardinal Stefan Wyszyński à Varsovie et Association des Éditeurs des Écoles Supérieures en Pologne.

16/06/2011

Conférence d'Hélène Langevin-Joliot « Marie Curie au-delà du mythe ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

17/06/2011

Conférences d'André Fabre « De grands médecins méconnus » et de Pierre Konopka « Médecins polonais qui ont influencé la médecine française ». Organisateurs : Association des Médecins d'Origine Polonaise en France (AMOPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

27/06/2011

Colloque « La Forêt primaire de Białowieża, les marais de Biebrza, la Forêt de Kampinos : enjeux pour la sauvegarde de la biodiversité d'Europe et résultats de la mission scientifique du Service du Patrimoine Naturel (SPN) en Pologne ». Organisateurs : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris avec le concours du Service du Patrimoine National du Muséum National d'Histoire Naturelle.

01/07/2011

Conférence de Katarzyna Placek « From genes to function: how our genes guide the development of T-lymphocyte populations with different immune properties ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

06/07/2011

Concert des lauréats du Concours International de Musique Slave. Organismes : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris avec le concours de l'Association Française Stanislaw Moniuszko.

16/09/2011

Conférence de Jacek Szymański « Couloises du succès de Facebook et d'autres réseaux sociaux sur Internet ». Organismes : Association des Ingénieurs et Techniciens Polonais en France (AITPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

20/09/2011

Récital de piano de Piotr Fidelus. Au programme : Bach, Chopin, Liszt. Organisme : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

22/09/2011

Conférence de Filip Taterka « Les mystères des hiéroglyphes – la cryptographie égyptienne sous le Nouvel Empire ». Organisme : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

23/09/2011

Colloque « Teoria nauk administracyjnych – aktualność dzieła profesora Jerzego Stefana Langroda ». Organisme : Université Maria Skłodowska-Curie à Lublin, Faculté de Droit et d'Administration et Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

26/09/2011

Colloque « Activités de la famille Galezowski aux XIX^e et XX^e siècles » Organismes : Université Jan Kochanowski de Kielce, Association des Médecins d'Origine Polonaise en France (AMOPF) et Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

28/09/2011

Conférence de S.E.M. Tomasz Orłowski, Ambassadeur de la République de Pologne à Paris, « Présidence polonaise du Conseil de l'Union européenne (1er juillet 2011) ». Organisme : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

30/09-01/10/2011

Colloque International « Maria Szymanowska (1789-1831) et son temps ». Organismes : Société Maria Szymanowska, Société Historique et Littéraire Polonaise/Bibliothèque Polonaise de Paris avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

07/10/2011

Conférence d'Armand Lattes « Marie Skłodowska-Curie, scientifique et femme tout simplement ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

17/10/2011

Conférence de Dariusz Pachocki « Edward Stachura et ses liens avec la France » avec la participation de : Marek Tomaszewski (INALCO), la revue « La Barque » et les traducteurs Liliana Orłowska, Olivier Gallon, Laurent Pinon. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

18/10/2011

Spectacle « Rayonnement. Récit sur Marie Skłodowska-Curie » avec la participation de Maria Nowotarska et Agata Pilitowska. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

19/10/2010

Conférences de Danuta Knysz-Tomaszewska « La Magie de la Bretagne. La grande aventure artistique de Gabriela Zapolska, femme de lettres en révolte et critique d'art en admiration » et d'Elżbieta Koślacz-Virol « La Ville-Lumière vue par Gabriela Zapolska, paillettes et réalités ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

20/10/2011

Rencontre avec Richard Prasquier sur les problèmes d'actualité, du racisme, de l'antisémitisme et de la situation mouvante au Proche Orient. Organismes : Association des Médecins d'Origine Polonaise en France (AMOPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

21/10/2011

Table ronde autour des défis de la métrologie moderne. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

21/10/2011

Conférence de Claude Jonnet « 2011 – année des patients et de leurs droits. Que savons-nous ? ». Organisateurs : Association des Ingénieurs et Techniciens Polonais en France (AITPF) avec le concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

27-28/10/2011

Colloque international « Vivre l'histoire ». Organisateurs : Université Paris-Est Marne-la-Vallée, Centre de recherche « Littératures, Savoirs et Arts », Université Adam Mickiewicz de Poznań et Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

04/11/2011

Conférence d'Andrzej Buko « Les origines de l'État polonais à la lumière des dernières recherches archéologiques ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

07/11/2011

Conférence « Les frères Babinski ». Au programme : « Un siècle de pionniers » par Patrick Davous, « Un couple franco-polonais exemplaire » par Jacques Poirier. Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

09/11/2011

Conférence de Marek Rogatko « L'histoire de l'Univers en bref ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

14-18/11/2011

Joint final conference of COST actions IE0601 « Wood science for cultural heritage » and MP0601 « Short wavelength laboratory sources ».

22/11/2011

Colloque – débat: « Année Marie Skłodowska-Curie. Les femmes et les Sciences : en France et en Pologne, au Siècle de Marie Curie ».

Organisateurs : Centre de Civilisation Polonaise de l'Université Paris-Sorbonne (Paris – IV) avec le soutien de la Ville de Varsovie, de « Stołeczna Estrada » et avec la concours de l'Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

25/11/2011

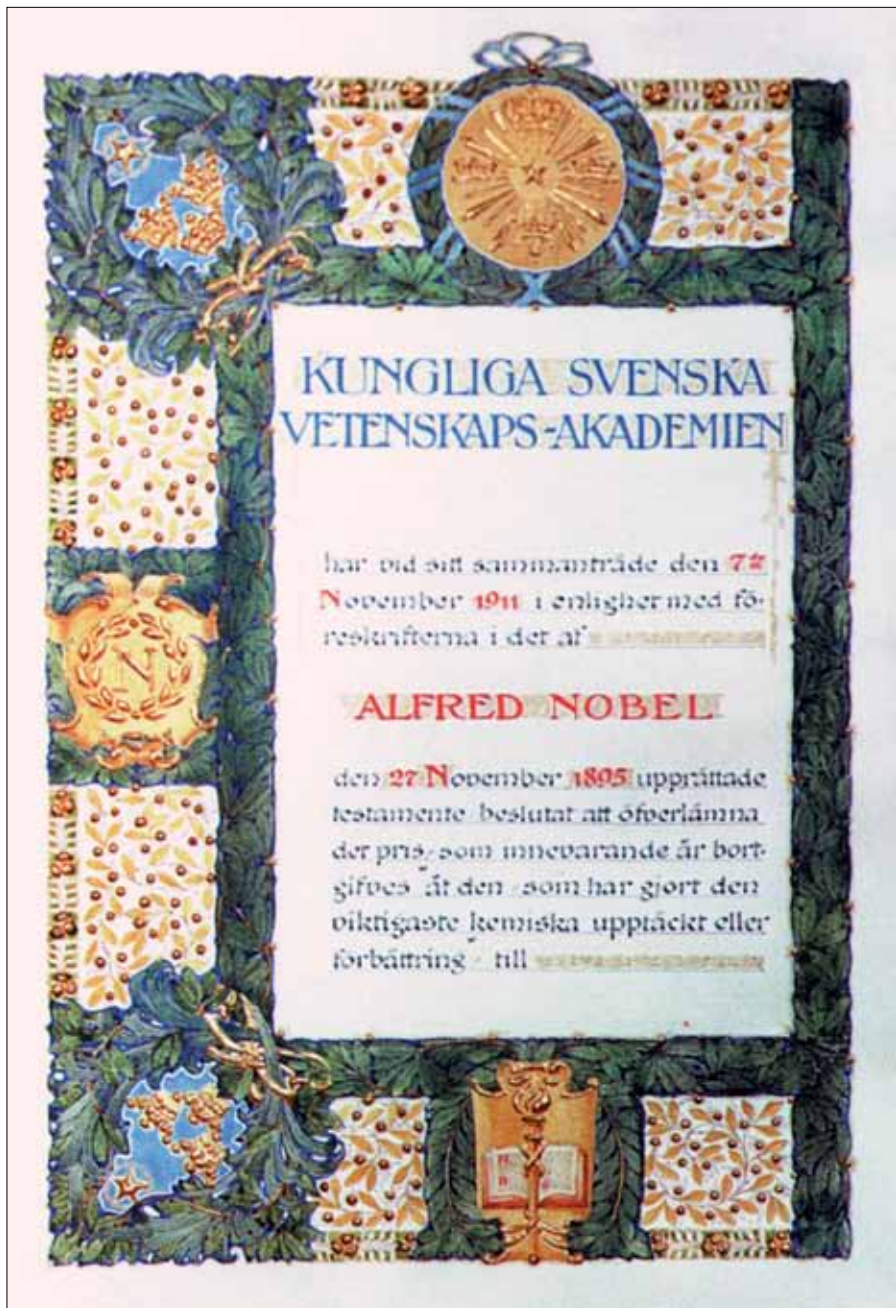
Concert d'Ewa Murawska (flûte) et de Milena Antoniewicz (piano) précédé par la conférence d'Ewa Murawska « Compositions oubliées pour flûte de Roman Palester et Paweł Klecki – compositeurs polonais de la I^{ère} moitié du XX^e siècle ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.

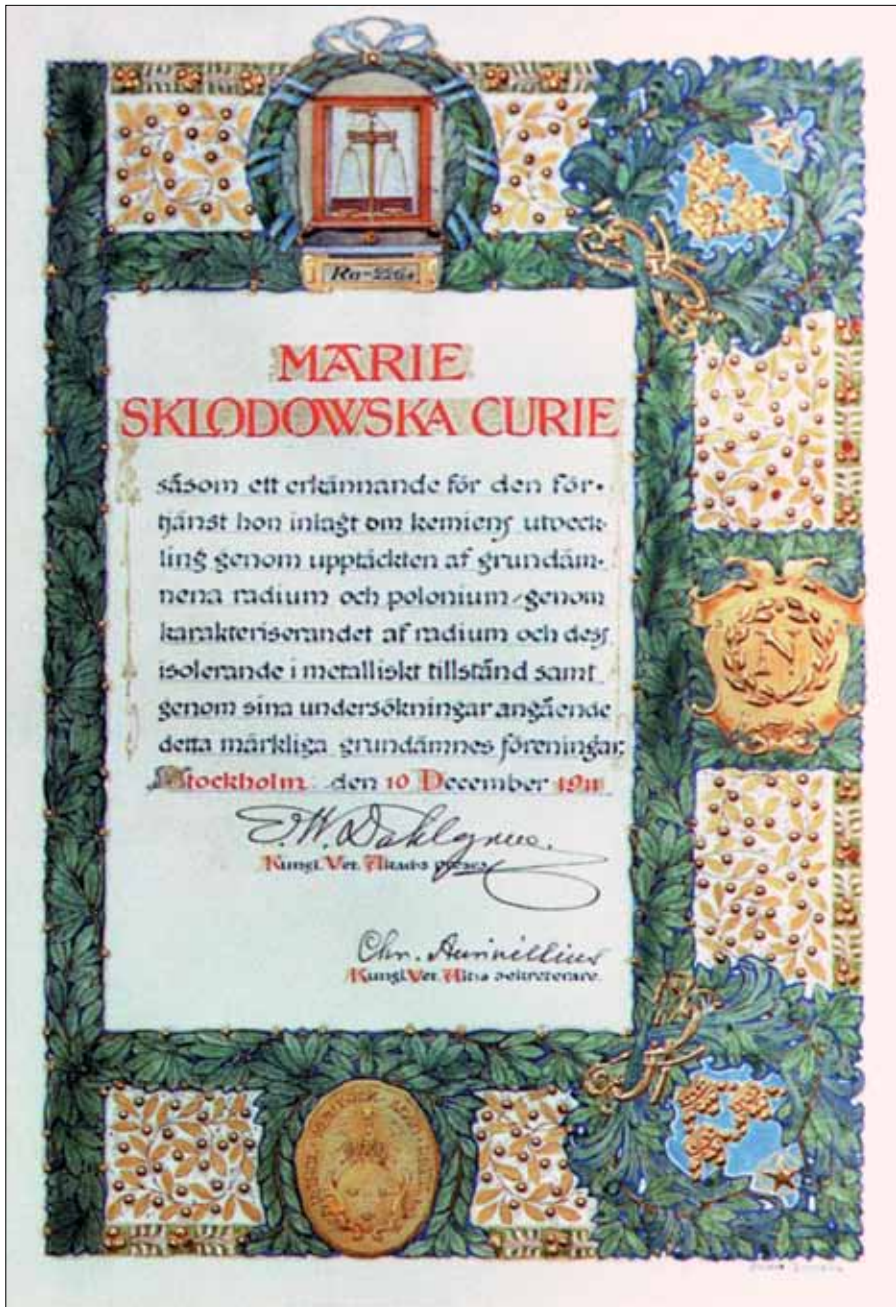
09/12/2011

Conférence de Paweł Sękowski « Les autorités françaises envers les représentants des gouvernements polonais en France à la veille de la Guerre froide (1944-1949) ». Organisateur : Académie Polonaise des Sciences – Centre Scientifique à Paris.



Marie Skłodowska-Curie, Prix Nobel de chimie 1911





La célébration polono-française du 100^e anniversaire du Prix Nobel de Chimie de Maria Skłodowska-Curie.

La première rencontre pour organiser l'Année polono-française de Maria Skłodowska-Curie a eu lieu le 21 Février 2009 à Paris. Du côté français y participèrent : M. le Pr Robert Guillaumont, membre de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, président du Comité national de chimie, M. le Pr Gérard Feray, membre de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, représentant de la Société Française de Chimie, M. le Pr Jean-Pierre Vairon, membre du Comité national de chimie. Du côté polonais participèrent: M. le Pr Janusz Lipkowski, Président du Comité de Chimie de l'Académie Polonaise des Sciences, M. le Pr Stanisław Penczek, membre de l'Académie Polonaise des Sciences, représentant de la Société chimique polonaise, M. le Pr Jerzy Pielaszek, Directeur de l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris.

Pendant cette réunion il a été suggéré que l'acronyme de la cérémonie et des événements entourant le 100^e anniversaire du Prix Nobel de Maria Skłodowska-Curie soit : MSC100.

La première réunion du comité français constituant de la célébration de l'Année de Maria Skłodowska-Curie a eu lieu le 6 Mars 2009 et a été présidée par M. le Pr Robert Guillaumont. Le comité comprenait des représentants des institutions scientifiques et de l'industrie concernées par l'organisation des célébrations de l'anniversaire. Un comité similaire a été mis en place en Pologne sous la présidence de M. le Pr Michał Kleiber, président de l'Académie Polonaise des Sciences.

M. le Pr Jerzy Pielaszek, Directeur de l'Académie Polonaise des Sciences Centre Scientifique à Paris, était membre des deux comités.

Le comité français se réunit huit fois en session plénières. Le directeur de l'Académie Polonaise des Sciences Centre Scientifique à Paris a régulièrement informé de l'avancement des préparatifs en Pologne.

La quatrième réunion du Comité s'est tenue le 11 Janvier 2011 en présence de la délégation du Comité polonais composée de M. le Pr J. Lipkowski, M. le Pr J. Jurczak, M. le Pr S. Lis, Mme le Pr M. Michel, et Mme P. Sobieszczak-Marciniak – directrice du musée Maria Skłodowska-Curie à Varsovie.

La célébration d'ouverture du 100^e anniversaire du Prix Nobel de Maria Skłodowska-Curie a eu lieu le 29 Janvier 2011 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. La cérémonie s'est déroulée en présence des représentants des autorités de la France – Monsieur le Ministre Frédéric Mitterrand et de la Pologne – Mme Anna Komorowska, l'épouse du Président de la République de Pologne.

La cérémonie de clôture de l'année MSC100 a eu lieu le 25 Novembre 2011 au Château Royal de Varsovie, également sous le patronage des présidents des deux pays.

À ces deux cérémonies ont participé les petits-enfants de Maria Skłodowska-Curie : Mme le Pr Hélène Langevin-Joliot et M. le Pr Pierre Joliot.

Tout au long de l'année MSC100, dans les deux pays, ont eu lieu plus de 200 événements distincts. Beaucoup d'entre eux étaient destinés aux élèves d'écoles primaires et secondaires.

Au siège de l'Académie Polonaise des Sciences Centre Scientifique à Paris se tinrent les événements suivants, directement liés à l'Année de Maria Skłodowska-Curie : la conférence de Mme Hélène Langevin « Marie Curie – au-delà du mythe », la conférence de M. le Pr Armand Lattes « Marie Skłodowska-Curie, scientifique et femme tout simplement », la conférence « Les femmes et les sciences : en France et en Pologne, au siècle de Marie Curie » et le spectacle : « Rayonnement. Récit sur Maria Skłodowska-Curie », par le Théâtre Polonais de Toronto (traduction de la pièce en français faite spécialement pour cette occasion).

Des expositions temporaires ont également été organisées :

« Maria Skłodowska-Curie » exposition prêtée par le Musée Curie à Paris.

« Citations de famille Curie » (titre complet de l'exposition : Les Curie : l'esprit et la lettre ; évocation chirographique et sémiotique à travers leur propres citations) - une exposition réalisée par M. le à Pr William Wolkowski de l'Université Pierre et Marie Curie à Paris. Cette exposition, étendue et modifiée par l'auteur, a été présentée à l'Université Pierre et Marie Curie, à Bruxelles et à Lublin.

« Maries contemporaines », une exposition réalisée par l'association APOLONIA de Toulouse (en collaboration avec le consulat de Pologne à Lyon).



Hélène Langevin-Joliot et Pierre Joliot à la réception à l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris, le 28 Janvier 2011 r.



Hélène Langevin – Joliot présentant une conférence à l'Académie Polonaise des Sciences, Centre Scientifique à Paris. Sur l'écran, photo de Maria Skłodowska-Curie avec sa fille Irène (mère de Hélène Langevin-Joliot)

RECHERCHES ET ENSEIGNEMENT

Claudine Kieda¹

Un exemple de la coopération franco-polonaise en biologie : la coopération dans la recherche contre le cancer

Ces programmes de coopération sont historiquement nombreux et fructueux. Ils furent symboliquement et pratiquement une grande aide durant les temps difficiles des années du communisme en Pologne puis lors du tournant qu'a pris la recherche polonaise pour s'adapter et se placer très vite à un niveau compétitif.

À partir des coopérations bilatérales soutenues par le CNRS et la PAN, il a été demandé par ces organismes en 2002, de former des réseaux qui permettent d'optimiser l'efficacité de la recherche. Ainsi a été tenté un recensement des groupes travaillant en coopération dans le domaine du cancer. Les chercheurs ainsi engagés se sont regroupés thématiquement et ont pu s'organiser pour créer en 2004 un GDRE CNRS intitulé « De l'oncologie fondamentale à la biothérapie du cancer » qui a fourni un cadre fondamental permettant le fonctionnement efficace du réseau. Les chercheurs polonais de douze laboratoires universitaires, de l'académie des sciences ainsi que des instituts d'oncologie, rapidement organisés en un consortium ont été soutenus par le ministère de la recherche et de l'éducation supérieure (MNiSW). En 2005, le CNRS a lancé un appel d'offre qui a permis de soutenir cette activité des laboratoires français ainsi engagés (CNRS, INSERM et universitaires).

L'activité du GDRE a créé une telle synergie et un réel enthousiasme au sein des groupes français et polonais y participant que ceux-ci ont voulu le voir survivre au-delà des quatre années. En 2008, les

¹ DR, CNRS au Centre de Biophysique Moléculaire d'Orléans (UPR4301), professeur des universités polonaises, Merentibus de l'université Jagellon, médaille Copernic de la PAN et membre extérieur de l'Académie PAU.

accords franco-polonais concernant la recherche et la technologie renouvelés, un MOU ayant scellé pour quatre ans la légitimité de cette coopération a permis de lancer un appel d'offre CNRS-INCa et de nouveaux soutiens du MNiSW pour la coopération. Désignée comme exemple de coopération réussie, l'activité du réseau franco-polonais de recherche contre le cancer a été exposée lors du Forum Européen de la recherche et technologie (Paris 2008).

Les synergies créées par l'existence de ce réseau et son activité dynamique sont impressionnantes. Sur elles s'appuient : l'école de Médecine Moléculaire, les écoles doctorales internationales, les masters doubles créés depuis 2006, de nombreuses thèses en cotutelles menées activement entre France et Pologne et le reflet de l'activité internationale de Cancéropoles et de certaines régions. Les résultats sont directement mesurables par la qualité et le nombre des publications dans les meilleurs journaux internationaux (*J. Exptl Med., Amer J Pathol, Circulation, Oncogene, J Biol Chem, J. Immunol, Free Radic Biol Med., Brain, ATVB, Biochemistry, Plos One, PNAS, Cytometry, Microcirculation...*) et les brevets, ainsi que la communication par la rencontre et les symposiums tenus régulièrement en France et en Pologne.

Les connections de chacun des participants ajoutent à la richesse du potentiel et permettent déjà les applications précliniques grâce à la complémentarité des moyens humains et matériels. Un vrai partenariat est atteint, les chercheurs, enseignants et étudiants des laboratoires qui y participent en sont très conscients et espèrent que l'activité intense et synergique ainsi développée pourra être poursuivie et surtout développée pour le bien de la recherche des deux pays.

J. Bardowski, R. Gromadka, J. Rytka, W. Zagórski

Le fondement du développement de la génomique en Pologne – Coopération avec le CNRS.

Introduction historique : M. Curie, L. Hirszfeld

La première image qui nous vient à l'esprit à propos des relations scientifiques polono-françaises et historique – celle de Marie Skłodowska-Curie. C'est un sujet permanent, évoquant immédiatement l'association à la physique nucléaire. Rappelons d'abord que notre grande compatriote a commencé son travail en Pologne dans un autre domaine. Evaluant la structure et le potentiel économique du pays fraîchement relevé des cendres de la Grande Guerre, elle a décidé que, dans son domaine, la situation permettait d'entreprendre des études non pas sur la physique des radiations naturelles et artificielles, mais dans un domaine en émergence – la médecine des radiations. Le développement de ces études n'exigeait pas de dépenses de construction de laboratoires de physique des particules, et leur caractère novateur leur a assuré une place dans un effort scientifique original et nouveau. Par conséquent, elle a lancé la création en Pologne de l'Institut du Radium (connu aujourd'hui comme Institut Marie Skłodowska-Curie du Cancer), qui, avec sa coopération, introduisit le traitement du cancer par les aiguilles de radium (c'est la Curie-thérapie). Elle a fait don à l'Institut d'un gramme de radium (cadeau du peuple d'Amérique, remis par le Président Harding). C'était un don généreux, et le gouvernement polonais a réagi en offrant une parcelle de terrain proche du centre de Varsovie et en construisant un ensemble clinique doté de laboratoires adaptés. L'intérêt médical de l'Institut était important pour le développement des sciences naturelles en Pologne. D'autres institutions actives en sciences biologiques furent progressivement installées près de l'Institut du Radium après la Deuxième Guerre mondiale, accroissant les contacts et créant le principal consortium en sciences biologiques du pays – le Centre Ochota, largement interconnecté, avec environ 3 000 chercheurs, 300 diplômés et plusieurs centaines d'étudiants dans différents domaines –

médecine, biologie, chimie, physique, mathématiques, informatique – à quelques pas les uns des autres. De même le plus grand hôpital clinique de Varsovie est à proximité.

Ce n'est pas un hasard si le Campus s'oriente de plus en plus vers la bio-médecine. L'idée de Marie Skłodowska-Curie d'intensifier les relations entre sciences exactes et médecine, porte ses fruits près de l'Institut qui porte son nom. Mais l'histoire de la coopération entre biologistes français et polonais couvre une étendue bien plus vaste que l'œuvre de la première femme lauréate du Prix Nobel.

La seconde immense figure fut Ludwik Hirszfeld – découvreur des groupes sanguins et père de la transfusion en médecine. Travaillant à Heidelberg entre 1907 et 1911, il reconnut l'existence de la différenciation héréditaire des groupes sanguins. Il servit dans le corps médical de l'armée autrichienne pendant la Grande Guerre. Sur le front serbe, il fit ses premières tentatives de transfusions sanguines pour sauver la vie des soldats gravement blessés. Après la fin de la guerre, il rejoignit l'Institut Pasteur, où il généralisa ses résultats et définît les règles de la transfusion sanguine. En 1920 il revint en Pologne, où il cofonda l'Institut National d'Hygiène, sur le modèle de l'Institut Pasteur et organisé de façon semblable. Ce fut l'intuitivité scientifique d'Hirszfeld et l'efficacité de sa coopération avec les laboratoires français qui menèrent à la percée médicale qu'est le protocole de la transfusion sanguine. Durant la Seconde Guerre Mondiale Hirszfeld fut contraint de dé ménager dans le Ghetto de Varsovie, d'où il s'échappa avec sa famille grâce à un réseau d'amis incluant un jeune étudiant du département de Physique de l'Université clandestine de Varsovie et futur professeur au Collège de France, Jacek Prentki, qui devait devenir un expert français de la physique théorique.

Après la guerre, Hirszfeld créa à Wrocław l'Institut d'Immunologie et Thérapie Expérimentale qui porte aujourd'hui son nom et qui est l'un des centres d'immunologie majeurs en Europe. Et, une fois de plus, le contexte historique a un effet sur notre vie actuelle. Bien que beaucoup de collaborateurs d'Hirszfeld furent tués pendant la guerre – victimes des démons libérés par les lois de Nuremberg – l'école d'hématologie survécut et ses représentants, éparpillés en différents instituts et cliniques, purent créer une barrière efficace

contre la propagation du HIV à travers le système de transfusion sanguine. Nous pensons que le nombre de personnes infectées par le HIV en Pologne aujourd'hui est de 20 à 30000, ce qui est relativement faible, ceci grâce à la forte tradition hématologique de l'école d'Hirsfeld.

Quelques exemples de coopérations franco-polonaises en génomique

On ne fera pas ici une présentation globale de l'histoire des relations scientifiques polono-françaises. Notre propos ciblera un seul domaine de ces contacts, mais qui est un champ nouveau et exemplaire des sciences naturelles: la génomique.

A la fin du 20^e et au début du 21^e siècle, la biologie entra dans l'ère de la génomique – l'étude des séquences complètes d'ADN d'organismes particuliers. Cette discipline – initiée avec le travail de Fred Sanger, lauréat du Prix Nobel, sur le séquençage du génome du bactériophage PhiX174 – a eu un éblouissant développement méthodologique – depuis les simples gels de polyacrylamide jusque, *via* les techniques d'électrophorèse capillaire, aux séquenceurs de génome fondés sur des systèmes élaborés d'hybridation avec des ensembles d'oligonucléotides et la reconnaissance des hybrides par systèmes photo-optiques, le tout géré par des logiciels élaborés de bioinformatique. Initialement ce domaine semblait totalement ésotérique, puisque fondé sur des possibilités techniques apparemment inaccessibles et aux limites de la science fiction, supposant la possibilité d'identifier la séquence de milliards de bases nitrées qui constituent les génomes individuels. Cependant, grâce à l'obstination de plusieurs visionnaires, la génomique devint une réalité et elle est l'une des sources premières de la connaissance actuelle de la biologie.

Deux de ces visionnaires que l'on doit mentionner sont Francis Crick, promoteur du Human Genome Sequencing Project (HUGO) et Piotr Słonimski, un des initiateurs du programme de séquençage de la levure, coauteur de méthodes statistiques de pointe pour révéler les règles cachées des génomes. Le programme de séquençage de la levure fut la réponse de l'Union Européenne au défi relevé par les USA avec le programme HUGO – réponse qui était aussi l'expression de la spécificité de la tradition scientifique européenne, donnant la priorité à la science fondamentale par rapport à la science

appliquée. Comme l'exprima Federico Mayor "Pour avoir une science appliquée, il faut d'abord avoir une science". Le programme européen fut élaboré au début des années 1990 durant une série de discussions européennes, y compris des réunions internes au Centre de Génétique Moléculaire du CNRS, dirigé par le regretté P.P. Słonimski, l'un des nôtres (W.Z).

Il fut décidé alors que l'objectif primaire de la génomique serait le séquençage complet d'un génome eucaryote modèle (mais non humain) afin de comprendre les principes déterminant la construction et l'expression de génomes eucaryotes. Pour nombre de raisons on décida que l'organisme modèle serait la levure de boulanger, *Saccharomyces cerevisiae*. A cette époque, la carte génétique de la levure était complètement saturée (i.e. à chaque gène était assigné une série appropriée de mutations). Le nombre de mutations connues de la levure et conservées dans des collections de mutants se chiffre en milliers, tandis que le nombre de mutations humaines cartographiées totalise plusieurs douzaines. Cette saturation de la carte génétique a permis de supposer que dans le cas de la levure il serait possible d'ordonner les fragments séquencés des génomes nucléaire et mitochondrial. En outre, la tradition du métabolisme de la levure, remonte à Pasteur, et une telle recherche est menée depuis les 100 dernières années dans un grand nombre de laboratoires en Europe principalement. En plus des équipes de recherche fondamentale qui sont aujourd'hui en France regroupées au CNRS et dans les laboratoires des Universités, on peut mentionner les laboratoires de l'INRA travaillant sur la viticulture, le laboratoire danois Carlsberg principalement intéressé par la brasserie et les laboratoires autrichiens Springer – premier producteur commercial de levure de boulanger au monde. Le génome de la levure est relativement simple et haploïde, il est composé de 16 chromosomes qu'il est possible d'isoler individuellement en quantités permettant la préparation d'ADN pur. La levure de boulanger est non-pathogène, ce qui facilite le travail de laboratoire, et de plus, la révélation de la séquence de l'ADN de la levure ne devait pas causer de controverses éthiques. Tout cela stimula un groupe de biologistes moléculaires à formuler un programme, accepté par la D.R. de la Commission Européenne et coordonné par André Goffeau (Université catholique de Louvain), qui devint un programme de recherche Phare de l'UE dans le 4^e Programme Cadre. Le projet a permis de montrer que

le génome de la levure consiste en 12 157 105 nucléotides codant pour 8 069 gènes, et de comprendre les principes de la construction du génome eucaryote. Les éléments régulateurs responsables du contrôle des fonctions du génome furent affectés à des fragments particuliers de l'ADN et les gènes responsables de la synthèse des protéines et de l'ARN furent identifiés.

La séquence complète du génome fut déposée dans les bibliothèques de données publiques en avril 1996 et donc l'équipe européenne dépassa le groupe HUGO en ce qui concerne la compréhension des gènes eucaryotes. L'effort fut fourni par le réseau international des laboratoires de séquençage – parmi eux – un laboratoire polonais de séquençage de l'ADN créé à l'IBB PAN. Ce groupe compléta le programme avec certains résultats, publiés dans environ 20 articles polonais-français. Le génome de la levure a été publié dans Nature(1), l'article avait pour co-auteur Dr M. Zagulski – chef du laboratoire polonais travaillant étroitement avec l'équipe CGM CNRS.

Après la détermination de la séquence et des principes de construction du génome chez les levures dans les 5^e et 6^e Programmes Cadre, les équipes polono- françaises entreprirent une recherche sur l'analyse fonctionnelle de ce génome, avec un accent particulier sur les relations fonctionnelles entre les génomes mitochondrial et nucléaire. Ce travail aboutit à plus de 30 articles, dont nous ne citerons que quelques uns dans la période récente pour illustrer le progrès réalisé. Les interactions entre les génomes mitochondrial et nucléaire sont traités par Szepanek et al.(2); Boguta et al.(3), les désordres mitochondriaux par Rak et al.(4), Couplan E (5). Les résultats du programme de séquençage sont un des chevaux de bataille de la recherche menée par la communauté internationale de la levure, qui comporte plusieurs milliers de membres enregistrés.

L'an dernier (11-15 juillet 2011) la communauté de la levure a organisé sa 25^e Conférence Internationale sur la Génétique de la Levure et la Biologie Moléculaire en Pologne avec une participation française significative attestant la forte relation franco-polonaise dans ce domaine. L'une des sessions était dédiée à la mémoire du Professeur Piotr Słonimski, promoteur de ces relations vitales entre Pologne et France. La recherche en génomique de la levure était soutenue par le CNRS et le gouvernement polonais, initialement

dans un accord de jumelage et ultérieurement partiellement dans le cadre du Centre Polonais-Français de Biotechnologie des Plantes situé à Varsovie, reliant l'Académie Polonaise des Sciences et les instituts de l'Université de Varsovie à de nombreux laboratoires français. Le centre, actif entre 1993 et 2003, était administré par l'Institut de Biochimie et Biophysique de la PAS et le Centre de Génétique Moléculaire du CNRS. Le centre a aussi été soutenu par l'INRA. Le résultat de son travail a fait l'objet de plus de 100 articles polono-français consacrés à un vaste réseau d'études de biologie moléculaire. reliant l'Académie Polonaise des Sciences et les instituts de de nombreux laboratoires français. Le centre, actif entre 1993 et 2003, était administré par l'Institut de Biochimie et Biophysique de la PAS et le Centre de Génétique Moléculaire du CNRS. Le centre a aussi été soutenu par l'INRA. Le résultat de son travail a fait l'objet de plus de 100 articles polono-français consacrés à un vaste réseau d'études de biologie moléculaire.



Fig. 1. Le Centre de recherche préclinique et technologie (CEPT), du Centre de Biotechnologie Moléculaire (CBM) à l'Université Médicale de Varsovie. Projet cofinancé par le Fonds européen de développement régional.

Paramecium tetraurelia était un autre organisme dont le génome a été séquencé par le consortium GDRI, dont les membres fondateurs étaient des équipes du CGM CNRS and d'IBB PAS, et qui a été créé par Jean Cohen du CGM CNRS. L'intérêt pour ce génome venait de la distance évolutionnaire entre *Paramecium* et les autres eucaryotes. Comme la levure, *P. tetraurelia* est un organisme modèle que l'on étudie depuis longtemps et dont le séquençage du génome assurerait

la valorisation du travail accompli par les généticiens moléculaires. Le travail de séquençage a conduit à un article significatif consacré au séquençage du plus grand chromosome de *Paramecium*, en déterminant du même coup les principes d'annotation de gènes spécifique à cet organisme, et développant un logiciel d'apprentissage pour l'annotation automatique du génome du cilié. En retombée de ce succès (6) le projet a été accepté dans les activités du Génoscope où le génome entier de ce cilié a été séquençé sous la direction of J. Weissenbach (7). Comme dans le cas de la levure, les données de génomique font l'objet d'une analyse ultérieure au sein du prochain projet de consortium GDRI, dans lequel les équipes polonaises participent également.

Un champ important de collaboration polono-française en génomique concerne la structure et la fonction des plasmides des bactéries de l'acide lactique. La connaissance intime de ces bactéries est d'importance pour nos deux pays, qui sont de gros producteurs alimentaires. Le partenaire français des équipes polonaises est le groupe de S.D. Ehrlich de l'INRA à Jouy-en-Josas (l'équipe qui a publié la séquence totale d'ADN chromosomique du modèle souche IL1403 *Lactococcus lactis*) et le LISBP (CNRS/INSA) à Toulouse; cette coopération a abouti à de nombreux articles, dont on ne mentionnera que les plus récents.

Les bactéries de l'acide lactique sont un groupe de microorganismes d'une énorme importance scientifique et biotechnologique. Connues et utilisées par les populations depuis des milliers d'années, elles sont devenues aujourd'hui l'un des principaux organismes modèles de procaryotes en recherche. Ces bactéries occupent des habitats naturels variés et des niches écologiques (on les trouve dans les plantes, le lait, le système digestif) où elles s'adaptent en modulant l'expression des gènes chromosomiques et en acquérant des gènes «bénéfiques» des autres bactéries au travers du « transfert horizontal de gène ». Un rôle important dans l'adaptation de bactéries *Lactococcus* à leur environnement (autant naturel qu'industriel) est joué par les gènes situés sur les plasmides. Les plasmides sont un réservoir de gènes reliés à des éléments génétiques mobiles qui jouent un rôle dans l'adaptation des bactéries aux changements de conditions environnementales et dans leur évolution, et sont aussi importants pour les applications biotechnologiques des

microorganismes. La différenciation de l'ensemble des gènes des plasmides a aussi un impact sur la biodiversité des bactéries. Les bactéries de l'acide lactique du genre *Lactococcus* sont spécialement bien équipées en tels plasmides, qui peuvent être plusieurs dans une seule cellule. La base de données NCBI contient actuellement plus de 40 séquences complètes de nucléotides plasmides *Lactococcus* (données du site NCBI : <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/>).

Nous avons réalisé beaucoup de projets dans le domaine de la génomique des bactéries de l'acide lactique en coopération avec des laboratoires français. La première étape de notre coopération concernait l'usage de la génomique structurale et fonctionnelle pour décrire les gènes et opérons impliqués dans la biosynthèse des amino-acides et le catabolisme des β -glucosides et l'amidon. Cette coopération a mené à la découverte d'une nouvelle voie alternative de catabolisme du lactose, relié au métabolisme du cellobiose, un β -glycoside de plante.

Cette extension du développement fut accompli dans le projet de recherche internationale Express-Fingerprints financé par l'Union Européenne dans le 5^e Programme Cadre. L'objectif de ce projet était de confirmer si, et dans quelle mesure, les souches modifiées par ingénierie génétique diffèrent des souches naturelles (type sauvage) et obtenues par mutagenèse classique (UV ou chimique). Une de ces approches consiste à déterminer si l'ensemble des gènes du plasmide affecte l'expression des gènes chromosomiques dans *Lactococcus lactis*. La contribution de notre équipe à ce projet européen fut la détermination des séquences de nucléotides pour l'ensemble des sept plasmides que contient le modèle IL594 (parent de IL1403) de cellule souche *Lactococcus lactis* (8).

Un autre point de notre coopération scientifique avec le laboratoire de l'INRA en France sont les

bactériophages. Les bactériophages virulents envers *Lactococcus* constituent un sérieux problème pour l'industrie. D'un autre côté, toutefois, l'évolution des phages et leur développement sont basés sur les gènes impliqués dans la recombinaison de l'ADN. La génomique fonctionnelle de la recombinaison des gènes du phage a mené à la découverte des cassettes de recombinaison des gènes et

la démonstration de leur activité biologique (Szczepankowska et al. (9)). L'expérience gagnée en contacts avec les laboratoires français orientés génomique conduit au développement de nos potentiels de séquençage qui ont été récemment utilisés par le consortium international Potato Genome Sequencing (10).

Il faut dire clairement que l'effort cognitif des groupes de séquençage du génome est une activité

fondamentale pour le développement de la biologie. La génomique fournit des sujets ardues pour la modélisation mathématique. La génomique devient une science entre biologie, chimie, physique, ainsi qu'informatique. La génomique fournit non seulement des données sur la diversité des séquences génétiques individuelles, mais aussi sur leurs relations mutuelles à l'intérieur d'un génome et entre génomes. C'est la génomique qui est devenue la source de sujets cognitifs et de solutions pour la biologie comparative, évolutionniste, biomédicale et agricole. Il faut dire une fois de plus que les contacts avec le CNRS furent d'une importance essentielle pour le développement de ce domaine dans notre pays.

Conclusion et perspectives

En conclusion, nous voudrions remarquer que la génomique est une science par définition holistique. Son hypothèse cachée est le concept que le tout est plus que la somme de ses parties. Ce paradigme a soutenu historiquement l'approche des systèmes biologiques, quoique jusqu'à maintenant, une telle approche s'est développée surtout sur la base d'une approche mécanistique, sous laquelle l'analyse de la structure et la fonction des composants individuels des cellules ou tissus semblait être le seul objectif pertinent de recherche. L'approche holistique semble ouvrir des perspectives de recherche élargies, menant à une nouvelle "pierre philosophale" – la connaissance de la nature de la vie. Ces perspectives sont probablement ce qui attire vers la biologie les scientifiques de l'informatique qui veulent s'emparer de la virtualisation de la réalité. L'holisme – d'après ce que nous savons de l'histoire de la science – porte aussi des dangers, dont le moindre peut être de s'empêtrer dans un excès d'hypothèses échappant à la vérification expérimentale. En dépit de cette réserve, les buts idéologiques de la génomique deviennent déjà visibles. Ce sont la création de modèles métaboliques définitifs ou d'organismes

et de cellules existants, et la vérification de ces modèles par la création de néo-cellules et organismes *ab initio*. Le démiurge de la biologie sourit aimablement au-dessus de nous, sans dire comment le voyage de notre espèce finira.

Auteurs: tous travaillent à l'Institut de Biochimie et Biophysique, Académie Polonaise des Sciences à Varsovie

- * Pr Włodzimierz Zagórski, professeur associé aux Universités Paris VII and VI (1979, 84, 92) ; Directeur de Recherche (poste rouge) au Centre de Génétique Moléculaire du CNRS (1989/90).
- * Pr Jacek Bardowski, d'abord post-doc puis Chargé de Recherche à l'INRA de Jouy-en-Josas au laboratoire du prof. D.Ehrlich (1988-94), il continue la collaboration avec ce laboratoire.
- * Dr Robert Gromadka, travaille avec le groupe Paramecium animé par Dr Jean Cohen au CGM CNRS.
- * Pr Joanna Rytka, fut en constante collaboration avec le groupe de P. Slonimski au CGM CNRS et avec le groupe de Rosine Lebbe-Bois à l'Institut J. Monod de Université Paris VII.

Bibliographie sommaire

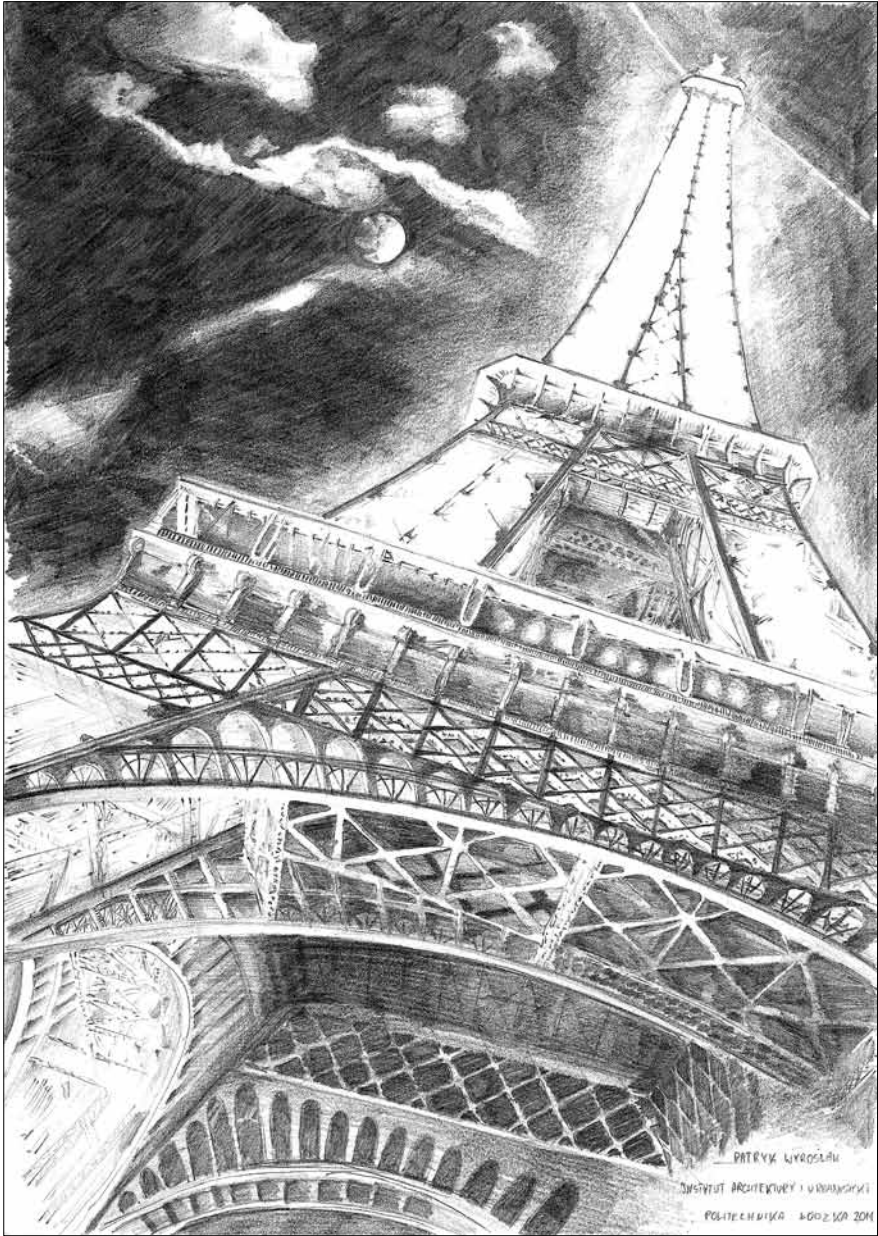
Goffeau A. , *et al.*, Suppl., 1997, Nature Suppl Vol. 387.

Szczepanek T, Gora M, Monteilhet C, Wysocka M, Lazowska J, Golik P (2006). *In vivo analysis of the relationships between the splicing and homing activities of a group I intron-encoded I-ScaI/bi2-maturase of Saccharomyces capensis produced in the yeast cytoplasm.* FEMS Yeast Res. 6:823-35.

Graczyk D., Dębski J., Muszyńska G., Bretner M., Lefebvre O., and Boguta M. (2011), *Casein kinase II mediated phosphorylation of general repressor Maf1 triggers RNA polymerase III activation* PNAS 108, 4926-4931.

Rak M, Tetaud E, Duvezin-Caubert S, Ezukurdia N, Bietenhader M, Rytka J, di Rago JP (2007). *A yeast model of the neurogenic ataxia retinitis pigmentosa (NARP) T8993G mutation in the mitochondrial ATP synthase-6 gene.* J Biol Chem 282:34039-47.

- Couplan E, Aiyar RS, Kucharczyk R, Kabala A, Ezkurdia N, Gagneur J, St Onge RP, Salin B, Soubigou F, Le Cann M, Steinmetz LM, di Rago JP, Blondel M. (2011) *A yeast-based assay identifies drugs active against human mitochondrial disorders*. Proc Natl Acad Sci U S A. 108:11989-94.
- Zagulski M., Nowak Jk, Le Mouël A, Nowacki M, Migdalski A, Gromadka R, Noël B, Blanc I, Dessen P, Wincker P, Keller Am, Cohen J, Meyer E, Sperling L., (2004). *High Coding Density On The Largest Paramecium Tetraurelia Somatic Chromosome*. Curr Biol 14(15),1397-404.
- Aury J.M., Jaillon O., Duret L., Noel B., Jubin C., Porcel B.M., Segurens B., Daubin V., Anthonard V., Aiach N., Arnaiz O., Billaut A., Beisson J., Blanc I., Bouhouche K., Camara F., Duharcourt S., Guigo R., Gogendeau D., Katinka M., Keller A.M., Kissmehl R., Klotz C., Koll F., Le Mouel A., Lepere G., Malinsky S., Nowacki M., Nowak J.K., Plattner H., Poulain J., Ruiz F., Serrano V., Zagulski M., Dessen P., Bétermier M., Weissenbach J., Scarpelli C., Schächter V., Sperling L., Meyer E., Cohen J., Wincker P. , (2006)., *Global trends of whole-genome duplications revealed by the ciliate Paramecium tetraurelia*. Nature 444, 171-178.
- Gorecki R.K. Koryszewska-Bagińska A., Gołębiewski M., Żylińska J., Grynberg M., Bardowski J.K., 2011, *Adaptative Potential of the Lactococcus Lactis IL594 Strain Encoded in Its 7 Plasmids* , PLoS ONE 6, 1-12.
- Szczepankowska AK, Prestel E, Mariadassou M, Bardowski JK, Bidnenko E. 2011. *Phylogenetic and Complementation Analysis of a Single-Stranded DNA Binding Protein Family from Lactococcal Phages Indicates a Non-Bacterial Origin*. PLoS ONE 6(11): e26942. doi:10.1371/journal.pone.0026942
- The Potato Genome Sequencing Consortium. 2011 *Genome sequence and analysis of the tuber crop potato*. Nature vol.475, 189-195.



COLLOQUES

LA FORÊT PRIMAIRE DE BIAŁOWIEŻA, LES MARAIS DE BIEBRZA, LA FORÊT DE KAMPINOS : ENJEUX POUR LA SAUVEGARDE DE LA BIODIVERSITÉ D'EUROPE ET RÉSULTATS DE LA MISSION SCIENTIFIQUE DU SERVICE DU PATRIMOINE NATUREL (SPN) EN POLOGNE

Jean-Philippe Siblet

Le Service du Patrimoine Naturel (Muséum National d'Histoire Naturelle) en Pologne : bilan d'un voyage d'étude en mai 2011

Introduction

Le Service du Patrimoine Naturel du Muséum National d'Histoire Naturelle possède des missions qui découlent notamment de l'article L 411-5 du code de l'environnement qui fait du Muséum le « Centre national de référence sur la biodiversité ». Dans le cadre de ses missions, le SPN assure la collecte, la validation, et la diffusion des données de synthèse sur la biodiversité. Ce travail s'effectue notamment via la gestion d'un système d'information dont la partie visible pour le public est concrétisée par le site internet de l'Inventaire National du Patrimoine Naturel (www.inpn.fr). Le SPN assure également des fonctions d'expertise, particulièrement pour le compte du Ministère en charge de l'écologie, sur des programmes tels que :

- l'Inventaire des Zones Naturelles d'Intérêts Écologiques Faunistiques et Floristiques (ZNIEFF),
- le réseau NATURA 2000 issu de la mise en œuvre des directives communautaires sur les oiseaux et sur les habitats ;
- la mise en œuvre de la trame verte et bleue et de la stratégie de création des aires protégées ;
- l'élaboration des listes rouges nationales et régionales.
- Stratégie des plans d'actions nationaux sur les espèces et les habitats...

Le SPN développe également des programmes structurels tels que l'élaboration du référentiel taxonomique des espèces de France (métropole et outre-mer) et développe des outils informatiques. Plus récemment le SPN s'est impliqué dans l'important programme de cartographie des habitats naturels. Il développe également de façon importante les conventions d'expertise avec des partenaires publics ou privés.

Pour faire face à toutes ces missions décrites plus haut de façon non exhaustive, le service a vu ses effectifs croître de façon très significative pour passer de 25 à 75 agents en trois ans. L'arrivée massive de nouveaux collaborateurs a été à l'origine du voyage d'étude qui fait l'objet des textes qui suivent cette introduction. En effet, son objectif était assurer une meilleure intégration des nouveaux arrivants et de favoriser les échanges rendus difficiles par les implantations multiples du service au sein du MNHN et les contraintes liées aux diverses échéances. L'idée d'un voyage d'études destiné à favoriser cette osmose a donc germé. Restait à en définir les contours. J'avais eu l'occasion, plusieurs années auparavant de visiter la Pologne et plus particulièrement la forêt de Białowieża et les marais de la Biebrza. J'en avais retiré de grands enseignements tant dans le cadre professionnel que pour celui de mon activité de naturaliste de terrain. L'idée de faire découvrir à mes collègues la dernière forêt vierge d'Europe et la « vastitude » des zones humides polonaises s'est donc peu à peu concrétisée, favorisée, il est vrai, par la présence au sein du SPN de notre collègue Piotr Daszkiewicz. Quel meilleur ambassadeur que Piotr pour nous faire découvrir son pays natal !

La destination finalisée, fallait-il encore déterminer l'itinéraire. Découvrir Białowieża et sa « pristine forest » était incontournable,

cette visite devant être le « clou » du voyage. Nous pouvions difficilement éviter de nous rendre dans les immenses marais de Biebrza, sûrement incontournables pour les ornithologues mais pas uniquement. Enfin, notre arrivée à Varsovie nous a permis de passer une journée dans le Parc National de Kampinos.

Les textes qui suivent n'ont pas pour vocation d'apporter une contribution scientifique à la connaissance de territoires particulièrement bien étudiés par des générations de chercheurs reconnus au plan mondial. Ils visent plus modestement à faire partager nos impressions sur la découverte de ces nouveaux espaces pour la plupart d'entre nous et à les mettre en perspective avec nos missions actuelles.

Bonne lecture...

Piotr Daszkiewicz

1761-2011 : 250 ans de présence scientifique française dans la Forêt de Białowieża

Cette année, nous avons pu célébrer l'anniversaire symbolique des 250 ans de présence scientifique française dans la Forêt de Białowieża. Il est impossible de ne donner ne serait-ce qu'un court aperçu de cette présence. Aussi allons-nous nous concentrer sur la première période de cette présence et terminer avec un événement de la plus grande importance : le début de la reconstitution de la population des bisons d'Europe.

Pure coïncidence, le voyage d'étude du Service du Patrimoine Naturel en Pologne a eu lieu presque 250 ans après le séjour de Jean-Étienne Guettard (1715-1786) en République des Deux Nations. Ce grand naturaliste voyageur passa en Pologne et en Lituanie deux ans (1760-1762) en qualité de médecin de l'ambassadeur de France en Pologne Antoine-René Voyer D'Argenson, marquis de Paulmy (1722-1787). Guettard dédia une grande majorité de son temps à l'étude de la nature polonaise. Nous lui devons de nombreuses informations dans des domaines aussi variés que la botanique, la géologie, la zoologie, l'anthropologie mais aussi la culture et la politique polonaise¹. Une liste des plantes « à trouver dans la Forêt de Białowieża » se trouve parmi les notes manuscrites de Guettard conservées à la Bibliothèque Centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris. C'est le premier document que nous pouvons considérer comme « scientifique » concernant cette forêt². Guettard fut le premier naturaliste à utiliser en Pologne la systématique linnéenne, car sa *Flora Ingrica Contiens Plantas Inter Petropolin, Novogrodium, et Narvam Urbem Sponte Credescens* est plus ancienne que *Tentamen florae Gedanensis methodo sexuali adcommodatae* de Gottfried

¹ Pour plus d'information à ce sujet voire le colloque au Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris, *Séjour et recherches scientifiques de Jean-Étienne Guettard (1715-1786) en Pologne et en Lituanie (1760-1762) publié dans les Annales 2010 et disponible en ligne http://www.academie-polonaise.org/index.php?option=com_content&view=category&layout=blog&id=60&Itemid=66&lang=fr*

² Voir à ce sujet P. Daszkiewicz, B. Jedrzejewska, T. Samojlik, *Puszczka Białowieńska w pracach przyrodników 1721-1831*, Semper, Warszawa, 2004.

Reyger (1704-1788). La liste de Białowieża est un registre des noms des espèces végétales ; les noms sont des binômes, donc c'est aussi un des plus anciens usages de ce type de nomenclature dans ce pays.

L'intérêt porté par les naturalistes des XVIII^e et XIX^e siècles à la Forêt de Białowieża est indéniablement lié à la présence du bison d'Europe. Cette forêt fut, à cette époque, la seule localité connue de ce qui est le plus grand mammifère terrestre de notre continent. L'existence des bisons dans le Caucase¹ a été mise en doute et la population de Moldavie venait juste de disparaître. À titre d'anecdote, nous pouvons rappeler que l'existence des bisons en Pologne constitua pour Guettard « la preuve » que les espèces ne disparaissent pas, car cet animal, connu en France que par des fouilles, existe toujours dans une autre région. L'autre grand bovidé, l'aurochs, a disparu en 1627 donc environ un siècle et demi avant la période que nous pouvons considérer comme la naissance de la zoologie moderne. Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), fut le premier à poser la question « aurait-il existé en Europe une seconde espèce sauvage du « bœuf », aujourd'hui entièrement éteinte sur notre continent, dont il serait question dans les auteurs antiques et du Moyen Âge ? ». C'est la publication d'*Histoire naturelle* qui ouvrit une discussion qui dura presque un siècle sur le statut de ces deux espèces². Durant cette discussion diverses questions ont été posées au sujet des rapports entre Bison d'Europe et bovin domestique (quel est l'ancêtre des bovins domestiques ?), entre le Bison d'Europe et le Bison d'Amérique (la même espèce ? le Bison d'Europe est-il venu d'Amérique ?), pourquoi les Bisons restent-ils « confinés » à Białowieża (existe-t-il une espèce de plante que ces animaux aiment particulièrement et qui est endémique dans cette forêt³ ?), et enfin la discussion sur la cause de diminution de la population des Bisons et sa disparition de diverses régions d'Europe. Les naturalistes français, et surtout ceux originaires du Jardin des Plantes et du Muséum National d'Histoire Naturelle, ont joué un rôle principal dans cette discussion. Tout le monde citait à l'époque

¹ P. Daszkiewicz, and T. Samojlik, „Historia ponownego odkrycia żubrów na Kaukazie w XIX wieku”, *Przegląd Zoologiczny*, 2004, 48(1-2) : 73-82.

² Elle ne se termina qu'en 1878 avec la publication par August Wrzeźniowski (1836-1892) „Studien zur Geschichte des polnischen Tur (Ur, Urus, Bos primigenus Bojanus)”, *Zeitschrift für Wissenschaftliche Zoologie* XXX Bd. : 491-555.

³ Rappelons célèbre publication de Batys-Górski, *O roślinach...* (Sur les plantes aimées par les bisons et les autres).

Buffon, Georges Cuvier (1769-1832), Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844)¹.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) a été l'un des naturalistes les plus connus en Europe. Célèbre pour ses travaux en botanique et en médecine, ce savant lyonnais s'intéressait à divers champs des sciences naturelles : la zoologie, la géographie, la minéralogie et la géologie. Après ses études à Montpellier (1760-1764), Gilibert s'installa dans la région lyonnaise. Des problèmes financiers dus au fait qu'il avança une somme importante pour le nouveau jardin botanique de Lyon l'ont contraint à chercher un poste bien rémunéré à l'étranger. Grâce aux recommandations d'Antoine Gouan (1733-1821) et d'Albrecht von Haller (1758-1861), Gilibert a été engagé par l'administration du roi de Pologne Stanisław August Poniatowski (1732-1798) pour organiser l'enseignement médical et le jardin botanique en Lituanie.

Ce savant marqua l'histoire de la science de la Pologne et de la Lituanie par ses travaux botaniques (dont la première *Flore de Lithuanie*, publiée en 1782) et zoologiques². Notons ses essais : *Sur les forêts de Lithuanie*³, une formidable description des forêts primaires d'Europe. Il est l'auteur de diverses observations sur les bisons d'Europe, leur comportement et de préférence alimentaires. Ces observations ont non seulement inspiré de nombreux naturalistes⁴ dont Batys-Górski *O roślinach żubrom ulubionych i innych* (Sur les plantes aimées par les bisons et les autres)⁵, mais en plus, ont servi au XX^e siècle, lorsque Jan Sztolcman commença une action pour sauver les bisons et les réintroduire à Białowieża. Gilibert est aussi à l'origine des premières

¹ P. Daszkiewicz, „Żubr Bison bonasus L. w pracach francuskich przyrodników przełomu osiemnastego i dziewiętnastego wieku”, *Przegląd Zoologiczny*, 2000, 44(1-2) : 63-73.

² P. Daszkiewicz, *Polityka i przyroda. Rzecz o Jean Emmanuelle Gilibercie*, Wydawnictwo Neriton, Warszawa, 1995.

³ P. Daszkiewicz, « Sur les forêts de Lithuanie », un texte de Jean-Emmanuel Gilibert (1784), *Cahiers Litvaniens*, 2004, 5.

⁴ La question « pourquoi la Forêt de Białowieża est la seule localité où vivent les bisons d'Europe ? » a été posée à plusieurs reprises au XIX^e siècle. L'existence d'une espèce de plante particulièrement aimée par ces animaux a été une des hypothèses proposées.

⁵ P. Daszkiewicz, B. Jedrzejewska, T. Samojlik, *Puszcza Białowieska w pracach przyrodników 1721-1831*, Semper, Warszawa, 2004.

tentatives documentées¹ d'hybridation des bisons d'Europe avec le bovin domestique. Ses expériences, malgré un échec, sont devenues une référence pour les naturalistes durant plusieurs décennies.

Louis Henri Bojanus (1776-1827), un naturaliste et médecin alsacien, devint en 1806 professeur de médecine vétérinaire à l'Université de Vilnius. Correspondant de Georges Cuvier, Bojanus fut un spécialiste remarquable en anatomie comparée. Nous lui devons un excellent travail *De uro nostrate*. Il fut le premier qui décrivit correctement les aurochs, ainsi que les distingua du bison des steppes *Bison priscus*.

En discutant de la présence scientifique française dans la Forêt de Białowieża, nous devons également rappeler l'importance de la langue française dans cette partie de l'Europe, ainsi que son rôle de *lingua franca* des sciences naturelles dans la première moitié du XIX^e siècle. Ce n'est pas sans raison que Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent (1778-1846), en accompagnant la Grande Armée, écrit à Léon Dufour (1780-1865) que ce n'est pas la peine d'apprendre l'allemand, car « ici, tout ce qui n'est pas la canaille parle français ». Rien d'étonnant qu'un important ouvrage, écrit par un allemand, forestier du tsar, ait été édité à Varsovie en français. Le *Mémoire descriptif sur la forêt impériale de Białowieża, en Lithuanie* de Juliusz Brincken (1790-1846) joua un rôle primordial pour la connaissance de cette forêt tant par les descriptions qu'il contenait que par le fait d'inciter une grande polémique et de nouvelles recherches.

De nombreux voyageurs français visitaient la Forêt de Białowieża. Il nous est impossible de donner dans un court exposé la liste de leurs noms et le rôle qu'ils jouaient dans la connaissance de Białowieża en Occident. Parmi ces voyageurs, nous devons mentionner Jacques Boucher de Perthes (1788-1868) qui dans *Voyages en Russie. Retour par la Lithuanie, la Pologne, la Silésie, la Saxe et le Duché de Nassau, Séjour à Weisbade en 1856* parla avec un ton un peu naïf de cette forêt : « Je maintiens qu'il doit exister dans ces forêts des créatures auxquelles nous ne croyons plus. Qu'on y envoie un détachement de

¹ Une phrase dans le livre de Dubois de Jacigny est la seule information connue à nos jours au sujet de telles tentatives en ancienne Pologne *Quant au Bison, il n'appartenoit qu'à un génie sublime, aussi grand dans ses vûes que la Nature même, de le fixer dans la famille des Bœufs. J'avoue cependant que ses démonstrations n'ont pas levé tous mes doutes, puisqu'après des informations multipliées j'ai appris qu'en Pologne on n'avoit jamais pû parvenir à accoupler un Bison avec une Vache domestique, quoiqu'on l'eût tenté plusieurs fois.*

pionniers naturalistes, l'on y verra surgir l'ancienne faune de Gaules, et se montrer à nos yeux étonnés, tous les analogues vivants de la population souterraine dont l'ossuaire se trouve encore dans nos tourbières et dans les forêts sous-marines que recouvre la Manche ».

Boucher de Perthes est à l'origine du projet de réintroduction des bisons d'Europe en France ; il a même discuté de ce sujet avec Feliks Jarocki (1790-1865) à l'époque directeur du cabinet zoologique de Varsovie. Cette espèce se trouva par la suite sur la liste des espèces à acclimater par la Société nationale d'acclimatation de France. La Forêt de Białowieża a été à plusieurs reprises un sujet de discussions au sein de cette prestigieuse Société, à titre d'exemple R. T. Viennot, un naturaliste amateur et écrivain au Ministère des Affaires Etrangères dans sa *Note sur l'auroch ou Bison d'Europe* (Séance du 28 février 1862) l'idéalisa ainsi : « Dans ces vastes solitudes, au-dessus desquelles l'aigle aime à planer, où le castor bâtit sa cabane auprès des ruisseaux, tandis que le loup, le lynx et l'ours se cachent à l'abri des longues racines des arbres tombés de vieillesse, les Aurochs errent sous les hautes futaies, sans se douter de la surveillance dont ils sont l'objet ».

Signalons, par ailleurs, que la connaissance des bisons et de la Forêt devait être importante à l'époque, car on trouve ces animaux mentionnés non seulement dans les écrits naturalistes, mais aussi dans la littérature. Prosper Mérimée écrivit dans sa célèbre nouvelle *Lokis* (1868) :

« ... monsieur le comte, vous parlez de l'urus ; ce noble animal que César a décrit dans ses « Commentaires », et que les rois mérovingiens chassaient dans la forêt de Compiègne, existe-t-il réellement encore en Lithuanie ?
 – Assurément. Mon père a tué lui-même un joubr, avec une permission du gouvernement, bien entendu. Vous avez pu en voir la tête dans la grande salle. Moi, je n'en ai jamais vu, je crois que les joubrs sont très rares ».

Remarquons aussi l'usage par ce grand écrivain français du mot joubr (l'écriture phonétique du mot polonais żubr) pour désigner le bison d'Europe, mot aujourd'hui absent de la langue française.

L'exposé sur la France et la Forêt de Białowieża ne pourrait être complet sans mentionner le rôle des émigrés polonais en France¹. L'édition à Paris de *La Pologne Pittoresque* (1835-1836) fut l'un des plus grands succès éditorial de l'émigration polonaise au XIX^e siècle. Leonard Chodźko (1800-1871), historien, savant et l'un des plus éminents politiciens en exil, fut le rédacteur de ce livre. *La Pologne Pittoresque* avait pour but de populariser « la cause polonaise » en France. Ce livre est, pour l'essentiel, consacré à la description des villes, des monuments et des mœurs polonaises. Une partie de l'ouvrage est cependant dédiée aux « curiosités naturelles », *La Forêt Primitive de Białowież. Le bison, l'urus, l'élan etc.* est un de ses chapitres.

L'article *Białowieża* fut rédigé par le général Ludwik Bystrzonowski (1797-1878), officier de l'Insurrection de 1831 et l'un des plus importants militaires polonais en exil pour le *Dictionnaire Universel d'histoire et de géographie* de Nicolas Bouillet (1798-1865). En 1891, une revue de vulgarisation scientifique, *Cosmos*, publia deux articles de Jakub Malinowski (1808-1897) au sujet de *La destruction des races animales dans les temps historiques* présentant une hypothèse sur la disparition d'une espèce d'éléphant africain et au sujet de *l'Étude sur la destruction des animaux mammifères dans les temps historiques. Disparition des bisons d'Europe*. L'auteur, un officier de l'armée des insurgés de 1830-31 et réfugié politique en France, enseignait les mathématiques, les sciences naturelles, et les langues étrangères dans divers lycées (à Dijon, Mâcon, Arles, Cahors). Sa correspondance conservée par la Bibliothèque Polonaise à Paris, nous informe qu'il projetait d'écrire un livre au sujet des aurochs et des bisons d'Europe, projet qui ne fut jamais réalisé.

De nombreux forestiers de Białowieża dont Eugeniusz de Ronke (1790-1875), la plus importante source d'information pour les naturalistes voyageurs qui visitaient cette Forêt avant 1831, parmi eux Feliks Jarocki, Julius Brincken, Stanisław Górski et Edouard Eichwald, se trouvaient parmi les exilés polonais. Jakub Szretter et ses trois fils Piotr, Antoni et Jan se sont réfugiés en France. Ces forestiers de Białowieża organisèrent l'insurrection dans cette Forêt. *L'Esquisse historique sur l'insurrection dans la Forêt de Białowieża dans l'année 1831* de Piotr Szretter s'inscrit dans l'activité de l'émigration

¹ Ce sujet fait l'objet d'un article séparé qui sera publié dans le Bulletin de l'Associations des Naturalistes de la Vallée du Loing et du Massif de Fontainebleau.

polonaise qui considérait la documentation sur l'insurrection comme l'un de ses principaux devoirs. À la fin de son ouvrage sur l'histoire de l'insurrection, il publia *La description géographique, historique et zoologique de la Forêt de Białowieża*.

Les nombreuses pages de son livre sont consacrées à l'histoire des chasses des rois de Pologne, ainsi qu'à la description de la richesse économique que constituait cette forêt pour la République des Deux Nations. Un chapitre a pour sujet le bison d'Europe avec une description de sa morphologie, de sa longévité et de son comportement. Dans sa jeunesse, Szretter participa personnellement aux comptages annuels de ces animaux et il décrivit les moyens administratifs de la protection de cette espèce. Rien d'étonnant à ce que sa description constitue un témoignage important pour l'histoire des sciences naturelles. De courts chapitres étaient tous entiers consacrés au coq de bruyère, aux oiseaux, aux champignons (avec une description des coutumes populaires accompagnant la récolte de satyre puant), aux baies, aux fleurs, aux reptiles et aux amphibiens.

Enfin quelques mots sur une autre émigration à Paris, celle des Russes blancs. Parmi les exilés à Paris se trouvait Mitrofan Golenko (1863-1943), le dernier forestier en chef de l'administration tsariste de la Forêt de Białowieża. Nous lui devons des publications en russe à Paris dans une revue d'exilés *Vozrozdienie*, dont une description détaillée de la dernière chasse du Tsar à Białowieża, ainsi que la seule description connue de nos jours du musée de l'époque, musée détruit en 1914.

Nous désirons terminer notre présentation sur un événement symbolique : le Premier Congrès International pour la Protection de la Nature, Faune et Flore, Sites et Monuments Naturels (Paris 31 mai – 2 juin 1923). Jan Sztolcman (1854-1928), un des délégués polonais, lança un appel qui fut le prélude à l'action de reconstitution de la population des bisons d'Europe ; l'espèce a disparu de la nature mais elle a survécu dans quelques parcs zoologiques. L'action, une des plus importantes dans l'histoire de la protection de la nature, comme nous pouvons le constater aujourd'hui se solda par une grande réussite. Pour nous, personnel du MNHN, il est particulièrement agréable de rappeler que cette action se formalisa à Paris, et surtout que Jan Sztolcman obtint immédiatement le soutien de notre institution.

Vincent Gaudillat¹

Quelques habitats de la forêt de Kampinos, de la forêt primaire de Białowieża et des marais de Biebrza

Notre voyage d'étude en Pologne nous a permis d'observer un certain nombre d'habitats forestiers typiques de la région biogéographique continentale : forêts de Chêne, Charme et Tilleul, pinèdes à Pin sylvestre, mais aussi des végétations de milieux humides : aulnaies marécageuses, tourbières et marais, roselières... Dans la mesure du possible, la présentation succincte de ces habitats est accompagnée de quelques points de repère sur la présence de milieux similaires en France.

La forêt de Kampinos

Le parc national de Kampinos, notre premier site d'étude, s'étend sur environ 38 500 ha au nord-ouest de Varsovie, au niveau de la vallée de la Vistule. Le relief de la région a été formé pour l'essentiel durant la période post-glaciaire (il y a entre 10 000 et 20 000 ans). À cette période des quantités importantes de sables et de graviers ont été déposés par les eaux issues de la fonte des glaciers ou par des rivières. Par la suite, le relief de la région a été modelé par l'action du vent, aboutissant à la constitution d'un système de dunes continentales selon deux grandes bandes orientées est-ouest. Ce système dunaire couvrant de l'ordre de 20 000 ha constitue un ensemble unique en Europe. Outre cet ensemble de dunes, le paysage actuel est marqué par de nombreuses zones humides.

On dénombre au sein du parc de l'ordre de 1300 espèces végétales et plus d'une centaine d'associations végétales, ce qui traduit la diversité du site, tant sur le plan de la flore que des milieux naturels.

Le parc est constitué à plus de 70% par de la forêt, avec comme essence principale le Pin sylvestre (*Pinus sylvestris*) qui représente

¹ Muséum National d'Histoire Naturelle, Service du Patrimoine Naturel.

70% de la surface forestière. Les pinèdes à Pin sylvestre constituent donc un élément paysager marquant de la forêt de Kampinos.



Fig. 1. Pinède à Pin sylvestre, parc national de Kampinos. Photo : Vincent Gaudillat.

Elles se développent sur des sols sableux, acides, pauvres en matière organique (podzols), sous des formes plus ou moins sèches ou humides. Le Pin sylvestre peut être spontané ou issu de plantations et s'observe en mélange plus ou moins important avec des Chênes (*Quercus petraea*, *Quercus robur*) ou des Bouleaux (*Betula pendula*). La strate arborescente est généralement assez lâche, le Pin sylvestre ayant besoin de lumière et supportant mal la concurrence.

Le sol est couvert sur de grandes surfaces par des mousses et des lichens. Le sous-bois est généralement assez ouvert et marqué par une forte représentation de plantes de la famille des Éricacées. Éricacées qui peuvent être ligneuses, avec notamment la Myrtille (*Vaccinium myrtillus*), aux recouvrements souvent importants, à laquelle sont parfois associées l'Airelle rouge (*Vaccinium vitis idaeae*), la Callune (*Calluna vulgaris*)..., ou herbacées, avec différentes espèces de Pyroles

(*Chimaphila umbellata*, *Pyrola minor*...), espèces très typiques de ces forêts acides, mais que nous n'avons pas eu l'occasion d'observer.

Nous avons par contre noté la présence de nombreux pieds de **Trientale** (*Trientalis europaea*). Cette espèce arctico-alpine est protégée en France où elle atteint sa limite sud-ouest de répartition et n'est connue que de quelques rares stations dans les Ardennes, les Vosges, la Savoie et la Corse.



Fig. 2. Trientale, parc national de Kampinos. Photo : Vincent Gaudillat.

Les premières descriptions phytosociologiques de ces types de pinèdes ont été réalisées en Pologne à la fin des années 1920 et au début des années 1930. En France, des formations analogues sont connues dans l'Est (Alsace) où l'aire de répartition naturelle du Pin sylvestre atteint sa limite occidentale.

L'Aulne glutineux (*Alnus glutinosa*) constitue la deuxième essence de Kampinos avec 12% de la surface boisée de la forêt. Les **aulnaies** sont caractéristiques avec les troncs sombres et droits des Aulnes parfois associé au Frêne élevé (*Fraxinus excelsior*). Ces boisements de milieux humides revêtent des faciès variés : arbres au milieu de l'eau libre dépourvue de végétation émergée, ou avec des tapis de Lentilles d'eau (*Lemna minor*), ou encore des végétations plus luxuriantes avec des Iris faux acore (*Iris pseudacorus*) ou des Laiches (*Carex* spp.)...



Fig. 3. Aulnaie avec tapis de lentilles d'eau, parc national de Kampinos. Photo : Vincent Gaudillat.

En bordure d'une aulnaie tourbeuse, nous avons pu observer quelques pieds de *Ledum palustre* en mélange avec des touffes de Linaigrette vaginée (*Eriophorum vaginatum*). Cette Éricacée aux feuilles aromatiques est proche du Rhododendron. Elle se rencontre dans les marais, landes et forêts de conifères d'Europe centrale et d'Europe du Nord, mais son aire de répartition n'atteint pas la France.



Fig. 4. *Ledum palustre*, parc national de Kampinos. Photo : Vincent Gaudillat.

La forêt de Białowieża

Notre parcours nous a ensuite conduit à la forêt de Białowieża, à l'est de la Pologne à la frontière avec la Biélorussie. Cette forêt, considérée comme la dernière forêt primaire d'Europe, est remarquable à plus d'un titre.

Cette zone est boisée depuis des siècles, qui plus est, elle est restée relativement peu touchée par l'homme. Elle s'étend sur une très importante surface d'un seul tenant : 150 000 ha, dont 62 500 ha en territoire polonais (environ 40%) et 87 500 ha en Biélorussie. Elle est également considérée comme un témoin de ce que peut être une forêt naturelle en Europe. Dans le parc national qui occupe 10 500 ha, on observe une conservation de la structuration spatiale et du zonage de la végétation des plaines post-glaciaires du nord-est de la Pologne. Ainsi tous les stades forestiers sont représentés, notamment les stades de sénescence et de décomposition, avec des quantités de bois mort conséquentes, qui sont généralement mal représentés dans les forêts de production et qui sont importants pour la biodiversité (notamment pour les insectes, mousses et champignons décomposeurs...). Environ 40% de la forêt est couvert par des arbres de plus de 80 ans, ce qui explique la présence d'une grande quantité de très gros bois, avec parfois des individus particulièrement spectaculaires de par leurs dimensions : par exemple des tilleuls qui par leur section et leur très grande taille rappellent des chênes. La diversité en essences ligneuses est élevée : plus de 25 espèces d'arbres et plus d'une cinquantaine d'espèces d'arbustes.

Trois principaux types d'habitats forestiers ont été recensés : les forêts de Chêne, Charme et Tilleul, les forêts de résineux dominées par le Pin sylvestre et/ou l'Épicéa, les boisements d'Aulne.

Les forêts de Chêne, Charme et Tilleul couvrent près de la moitié de la surface de la forêt.



Fig. 5. Boisement de Chêne, Charme et Tilleul, forêt de Białowieża. Photo : Philippe Gourdain.

Elles sont riches en essences arborées : Chêne pédonculé (*Quercus petraea*), Charme (*Carpinus betulus*), Tilleul à petites feuilles (*Tilia cordata*), Épicéa commun (*Picea abies*), Érable plane (*Acer platanoides*)... En raison du climat continental marqué et de ses phases de sécheresse trop importantes, le Hêtre (*Fagus sylvatica*) est absent à Białowieża. La strate herbacée est également riche et couvrante, colorée au printemps du fait de la présence de nombreuses plantes vernalles. Parmi celles-ci on peut citer : l'Anémone sylvie (*Anemone nemorosa*), la Ficaire (*Ranunculus ficaria*), l'Isopyre faux-pigamon (*Isopyrum thalictroides*), l'Ail des ours (*Allium ursinum*, plante mangée par les ours au sortir de l'hibernation, d'où son nom)... Plusieurs variantes existent en fonction de la richesse et de l'humidité du sol. Cet habitat forestier s'avère très stable même sans intervention humaine.



Fig. 6. Anémone sylvie.
Photo : Vincent Gaudillat.



Fig. 7. Ficaire. Photo :
Philippe Gourdain.



Fig. 8. Isopyre faux pigamon.
Photo : Vincent Gaudillat.

Ces forêts de Chêne, Charme et Tilleul correspondent à un habitat d'intérêt communautaire inscrit à l'annexe I de la directive « Habitats, Faune, Flore ». Il s'agit d'un type de forêt continentale classique dans la moitié est de la Pologne. Il est par contre absent dans la moitié ouest où il est remplacé par un autre type forestier assez proche que l'on retrouve aussi dans l'est de la France, en Alsace.

Les forêts de conifères dominées par le Pin sylvestre et/ou l'Épicéa (pinèdes, pessières sur tourbe...) constituent le deuxième grand type de formation forestière de Białowieża. Elles couvrent plus d'un tiers de la forêt. Nous les avons cependant peu observées sur notre parcours. On notera que l'Épicéa n'est pas spécifique à ce type de forêt, il est au contraire présent dans tous les types de groupements forestiers. Bien qu'il subisse des attaques de scolytes, il reste la principale essence de la forêt.

Comme à Kampinos, il y a à Białowieża de nombreuses zones humides, avec une forte représentation des **aulnaies** qui constituent le troisième grand type forestier.



Fig. 9. Aulnaie à Laiches, forêt de Białowieża. Photo : Vincent Gaudillat.

Le parc national de Biebrza

Dernière étape de notre parcours, le parc national de Biebrza est situé au nord-est de la Pologne dans une région réputée comme la plus froide du pays, au climat marqué par les influences continentales et subboréales. Avec ses 59 223 ha il constitue le plus grand parc national de Pologne. Il couvre une importante partie de la vallée de la Biebrza : 100 km sur environ 165 km de longueur de la rivière. Cette vallée s'est formée lors des glaciations, il y a entre 10 000 et 30 000 ans. Les dépôts successifs de tourbe ont conduit à la formation d'un complexe tourbeux/humide de 90 000 ha, le plus grand et le moins perturbé de ce type en Europe centrale. Ce site est donc d'une grande importance.

Le parc de Biebrza est marqué par une forte représentation des milieux humides : végétations aquatiques, tourbières, roselières, cariçaiies, boisements humides, prairies humides...



Fig. 10. Roselières et cariçaies, parc national de Biebrza. Photo : Philippe Gourdain.

Le printemps n'est guère propice à l'étude de ce type de milieux qui se développe plus tard dans la saison. Nous avons néanmoins pu observer un groupement aquatique caractérisé par l'Ananas d'eau (*Stratiotes aloides*), plante indicatrice des eaux claires et peu polluées, et par le Petit nénuphar (*Hydrocharis morsus-ranae*). Il s'agit d'un habitat d'intérêt communautaire inscrit à l'annexe I de la directive « Habitats, Faune, Flore ». Rare en Pologne, ce groupement est connu en quelques points du quart nord-est de la France.



Fig. 11. Groupement à Ananas d'eau et Petit nénuphar, parc national de Biebrza. Photo : Vincent Gaudillat.

Références :

- Angelstam P. K. *et al.*, 1997. *Biodiversity and sustainable forestry in European forests: how East and West can learn from each other*. Wildlife Society Bulletin, 25 (1) : 38-48.
- Bœuf R., à paraître. *Le référentiel des types forestiers d'Alsace : du type générique au type élémentaire ; relations entre les stations forestières, les habitats et les espèces végétales patrimoniales*. ONF DT Alsace & DEDD.
- Danielewicz W. & Pawlaczyk P., 2004. 9170 Grąd środkowoeuropejski i subkontynentalny (Galio-Carpinetum, Tilio-Carpinetum), p. 113-137, in : Herbich J. (red.), *Lasy i bory. Poradniki ochrony siedlisk i gatunków Natura 2000 – podręcznik metodyczny*. Tom 5. Ministerstwo Środowiska, Warszawa, 344 p.
- Faliński J. B., 1986. *Vegetation dynamics in temperate lowland primeval forests. Ecological studies in Białowieża forest*. Geobotany 8. Dr. W. Junk Publishers, Dordrecht, 537 p.
- Pawlaczyk P., 2009. III Forest communities, p. 38-58, in : *Białowiecki Park Narodowy, Białowieża National Park. Know it – Understand it – Protect it*. Białowiecki Park Narodowy.
- Snowarski M., 2002-2010. *Atlas roślin naczyniowych Polski*. [Atlas of vascular plants of Poland] Wersja 2010.03.02dvd.

Sites internet :

- Białowiecki Park Narodowy [en ligne]. Disponible sur <http://bpn.com.pl/>. Consulté le 21/11/2011.
- Biebrzański Park Narodowy [en ligne]. Disponible sur <http://www.biebrza.org.pl/>. Consulté le 21/11/2011.
- Kampinoski Park Narodowy [en ligne]. Disponible sur <http://www.kampinoski-pn.gov.pl/>. Consulté le 21/11/2011.

Pascal Dupont

La faune des Lépidoptères Rhopalocères menacés en France et en Pologne. Possibilité d'une approche partenariale pour établir des stratégies de conservation ?

Introduction

Lorsque l'on examine la faune des Lépidoptères Rhopalocères observée en Pologne lors de notre séjour du 07 au 14 mai 2011 (annexe 1), on se rend compte que cette semaine correspondait cette année-là, au tout début de la période de vol des espèces printanières. Nous avons été notamment surpris de ne pas avoir observé *Anthocharis cardamines* (Linnaeus, 1758), généralement précoce, malgré la forte présence de sa plante hôte principale (*Cardamine pratensis* L., 1753) dans les prairies humides du Parc de Biebrza. Les espèces observées sont communes aussi bien en France qu'en Pologne. Cependant, l'examen des listes d'espèces présentes au niveau des trois grands sites que nous avons visité montrent leur extrême importance pour la conservation de nombreuses espèces menacées à l'échelle européenne, certaines comme *Coenonympha tullia* étant extrêmement menacées en France. La comparaison de nos deux faunes basée sur un axe biogéographique, nous paraissait intéressante, notamment en ce qui concerne les espèces inscrites sur les listes rouges nationales. En effet, une mise en commun des informations concernant ces espèces peut rendre les stratégies de conservation plus pertinente, si l'histoire biogéographique des populations est commune.

Une diversité spécifique plus grande en France

Le nombre d'espèce de Lépidoptères Rhopalocères est de 258 en France. Avec 159 espèces, la Pologne possède une biodiversité spécifique plus faible. 92 % des espèces observées dans ce pays sont observées en France. Ce sont principalement des espèces à répartition européennes, eurasiatique ou eurosibériennes. En ce qui concerne les espèces qui ne sont pas présentes en France, on remarque qu'une

grande partie est liée à l'importance biogéographique des régions comme le Caucase, le sud de l'Oural ou de l'Altaï. On peut citer notamment *Pseudophilotes vicrama* (Moore, 1865) présent dans le sud-est de l'Europe et les régions iranienne et touranienne. Le schéma est identique pour les espèces observées seulement en France. Ce sont principalement le domaine méditerranéen et les montagnes du sud-ouest de l'Europe (Alpes et Pyrénées) qui apporte cette originalité faunistique.

Des listes rouges nationales montrant surtout des différences

Le tableau en annexe 2 montrent les espèces menacées en France et en Pologne. Dix espèces sont présentes sur les deux listes rouges. La majorité des espèces sont liées à des écosystèmes tourbeux (*Boloria aquilonaris*, *Coenonympha hero*, *Coenonympha tullia*, ...) à répartition eurosibérienne ou eurasiatique. Trente-huit espèces sont présentes soit sur l'une ou l'autre des listes rouges. Lorsque l'on examine les espèces de la liste rouge en France non menacées en Pologne, cela concerne majoritairement (1) des espèces liées aux prairies humides ou aux bas-marais comme *Maculinea teleius* et (2) des espèces liées aux écosystèmes forestiers comme *Euphydryas maturna*. Les espèces présentes uniquement sur la liste rouge en Pologne sont très majoritairement liées à des écosystèmes thermophiles. On distingue (1) des espèces avec des affinités méditerranéennes en limite d'aire comme *Spialia sertorius*, (2) des espèces liées à des lisières forestières thermophiles comme *Hamearis lucina* et (3) des espèces avec de fortes affinités steppiques, liées à des formations herbacées méso-xérophiles comme *Glaucopsyche alexis* ou *Parnassius apollo*. En France, ces dernières espèces sont menacées à basse altitude mais restent en bon état de conservation dans les Alpes et les Pyrénées.

Des espèces identiques mais des histoires biogéographiques divergentes

Depuis ces 10 dernières années, l'utilisation de nouveaux outils de biologie moléculaire, basés principalement sur le séquençage des gènes mitochondriaux et/ou nucléaires, apporte chaque année de nouvelles informations sur la phylogénie des espèces. Nous exposerons ici deux exemples qui montrent que pour une espèce donnée, les populations présentes en France et en Pologne sont très souvent liées à des histoires biogéographiques différentes.

Parnassius apollo (Linnaeus, 1758) (localité type : Suède)

L'Apollon est une espèce eurosibérienne dont les populations, dans l'ouest de l'Europe, ont été refoulées vers des zones-refuges d'altitude au cours de l'Holocène. Les travaux de Todisco *et al.* montrent l'existence en Europe de plusieurs lignées évolutives qui correspondent à plusieurs phases d'isolation et de dispersion au cours des dernières glaciations du Pléistocène. Les populations polonaises appartiennent à la même lignée que la lignée nominative. Cette dernière est vraisemblablement issue d'une zone refuge située dans les Balkans ou les Carpates au cours de la dernière glaciation. Les populations françaises appartiennent à la même lignée évolutive que les populations italiennes. Cette lignée semble avoir sa propre histoire aux cours de la dernière glaciation avec plusieurs zones refuges dans les Pyrénées, de sud de la France et les Alpes. Ce schéma biogéographique est similaire chez *Parnassius mnemosyne* (Linnaeus, 1758) en France. Il existe une distinction en Pologne avec la présence de deux lignées évolutives différentes issues de deux refuges différents dans les Carpates aux cours de la dernière glaciation (Gratton *et al.*, 2008).

Melitaea cinxia (Linnaeus, 1758) (localité type : Uppsala, Suède)

La Mélitée du Plantain est présente dans toute la région paléarctique sauf en Afrique du Nord. Les travaux de Wahlberg & Saccheri (2007) fondés sur le séquençage du gène mitochondrial COI et réalisés à partir d'individus provenant de la Péninsule ibérique à la Transbaïkalie, montrent qu'il existe deux grands ensembles de lignées évolutives en Europe :

- Un ensemble est-européen comprenant (1) la lignée nominative qui est présente du nord de la Suède jusqu'en Transbaïkalie ainsi que dans les montagnes du nord de l'Iran et (2) une lignée présente en Anatolie et au Moyen-Orient, du sud-est de l'Europe jusqu'en Allemagne, le nord de la France et le sud de la Suède. Cette lignée est aussi présente dans les Balkans et en Italie.
- Un ensemble ouest-européen comprenant (1) une lignée isolée pendant les glaciations du Pléistocène au niveau de la Péninsule ibérique, (2) une lignée isolée dans le sud de la France et/ou l'est des Pyrénées et (3) une lignée isolée dans la Péninsule italienne.

Il est vraisemblable que les lignées ouest-européenne et la lignée nominative correspondent à deux espèces différentes. En effet, en se basant sur le calibrage temporel réalisé par Leneveu *et al.* (2009), on peut estimer que la séparation entre les deux lignées se situe aux environs de 4 millions d'années, au début du Pliocène. En ce qui concerne les populations présentes en Pologne, elles appartiennent au deux lignées est-européennes avec visiblement une zone de parapatricité située au sud-ouest du pays.

Discussion

Les deux exemples précédents montrent qu'il faut être prudent sur l'application des résultats d'une étude sur une espèce réalisée dans un autre pays. En effet, des histoires biogéographiques différentes peuvent avoir eu des conséquences sur les stratégies démographiques des populations. Bien évidemment, nous ne possédons pas encore d'études aussi précises pour l'ensemble des espèces européennes, mais le schéma biogéographique séparant des lignées ouest- et est-européennes se répètent pour de nombreuses espèces. En ce qui concernent les espèces présentes sur les listes rouges nationales, c'est le cas nous l'avons vu de *Parnassius apollo* et *P. mnemosyne*, mais aussi de *Polyommatus ripartii* (Vila *et al.*, 2010) et *Euphydryas aurinia* (Junker, 2010). Dans l'état actuel des connaissances, seules les populations polonaises et françaises de *Maculinea teleius* appartiennent de manière certaine à la même histoire biogéographique (Ugelvig *et al.*, 2011). On peut noter que cette espèce n'est pas menacée en Pologne alors qu'en France, c'est l'une des espèces phares de la stratégie de conservation de la biodiversité nationale (Dupont, 2010). Cette espèce est liée aux prairies de fauche plus ou moins hygrophiles. Le maintien de pratiques culturelles extensives à l'échelle du paysage est un élément clé pour la conservation de cette espèce. Nous espérons que ces pratiques pourront être conservées en Pologne dans le cadre de la mutation agronomique que connaît ce pays depuis son adhésion à la communauté européenne (Darrot et Mouchet, 2005).

Références :

- Darrot C. et Mouchet C., 2005. *La paysannerie polonaise peut-elle être moderne et durable*. Presses de Sciences Po, Écologie et politique, 31 (2) : 75-89.
- Dziewkańska I. and Sielezniew M., 2008. Butterflies (Lepidoptera: Hesperioidea, Papilionoidea) of the Kampinos National Park and its buffer zone. *Fragmenta Faunistica*, 51 (2) : 107-118.
- Dupont P., 2010. *Plan national d'action en faveur des Maculinea. 2011-2015*. Office pour les Insectes et leur Environnement et DREAL Nord-Pas-de-Calais édit., 130 pages.
- Gratton P., Konopiński M. K. and Sbordoni V., 2008. Pleistocene evolutionary history of the Clouded Apollo (*Parnassius mnemosyne*): genetic signatures of climate cycles and a 'time-dependent' mitochondrial substitution rate. *Molecular Ecology*, 17 (19) : 4248-4262.
- Junker M. J. M., 2010. *Kritische Betrachtung des FFH-Konzeptes unter Berücksichtigung von Ökologie, Management- Einheiten und Evolutionär Signifikanten Einheiten am Beispiel der Schmetterlingsart Euphydryas aurinia*. Dissertation, Universität Trier, 150 pages.
- Leneveu J., Chichvarkhin A. and Wahlberg N., 2009. Varying rate of diversification in the genus *Melitaea* (Lepidoptera: Nymphalidae) during the past 20 million years. *Biological Journal of the Linnean Society*, 97 : 346-361.
- Todisco V., Gratton P., Cesaroni D. and Sbordoni V., 2010. Phylogeography of *Parnassius apollo*: hints on taxonomy and conservation of a vulnerable glacial butterfly invader. *Biological Journal of the Linnean Society*, 101 (1) : 169-183.
- Ugelvig L. V., Vila R. and Pierce N. E., 2011. a phylogenetic revision of the *Glaucopsyche* section (Lepidoptera: Lycaenidae), with special focus on the Phengaris–*Maculinea* clade. *Molecular Phylogenetics and Evolution*, 61 (1) : 237-243.

Vila R., Lukhtanov V. A., Talavera G., Gil T. F. and Pierce N. E., 2010a. How common are dot-like distribution? Taxonomical oversplitting in western European *Agrodiaetus* (Lepidoptera : Lycaenidae) revealed by chromosomal and molecular markers. *Biological Journal of the Linnean Society*, 101 : 130-154.

Wahlberg N. and Saccheri I. S., 2007. The effects of Pleistocene glaciations on the phylogeography of *Melitaea cinxia* (Lepidoptera: Nymphalidae). *European Journal of Entomology*, 104 : 675-684.

Annexe 1 :

Liste des espèces de Lépidoptères Rhopalocères observées en Pologne lors du séjour du Service du Patrimoine Naturel du 07 au 14 mai 2011.

Espèce	Kampinos	Białowieża	Biebrza
Pieridae			
<i>Leptidea</i> sp.	X ¹	X	
<i>Gonepteryx rhamni</i> (Linnaeus, 1758)		X	
<i>Pieris napi</i> (Linnaeus, 1758)	X	X	X
<i>Pieris rapae</i> (Linnaeus, 1758)	X	X	X
Nymphalidae			
<i>Aglais io</i> (Linnaeus, 1758)	X	X	X
<i>Aglais urticae</i> (Linnaeus, 1758)	X	X	X
<i>Araschnia levana</i> (Linnaeus, 1758)		X	
<i>Nymphalis antiopa</i> (Linnaeus, 1758)		X	
<i>Pararge aegeria</i> (Linnaeus, 1758)		X	
<i>Polygonia c-album</i> (Linnaeus, 1758)		X	X

¹ Selon Dziekańska et Sielezniew (2008), seul *Leptidea juvernica* (Williams, 1946) (= *Leptidea reali* auct.) est présent sur le site.

Annexe 2 :

Liste des espèces menacées en France et en Pologne avec leur statut UICN respectifs dans chacun des deux pays.

Espèce	Critère UICN (Pologne)	Critère UICN (France)
Hesperiidae		
<i>Heteropterus morpheus</i> (Pallas, 1771)	NT	LC
<i>Pyrgus armoricanus</i> (Oberthür, 1910)	EN	LC
<i>Pyrgus serratulae</i> (Rambur, 1839)	VU	LC
<i>Spialia sertorius</i> (Hoffmannsegg, 1804)	EN	LC
<i>Thymelicus acteon</i> (Rottemburg, 1775)	VU	LC
Papilionidae		
<i>Iphiclides podalirius</i> (Linnaeus, 1758)	VU	LC
<i>Parnassius apollo</i> (Linnaeus, 1758)	CR	LC
<i>Parnassius mnemosyne</i> (Linnaeus, 1758)	VU	NT
Pieridae		
<i>Colias palaeno europome</i> (Esper, 1778)	EN	NT
Lycaenidae		
<i>Aricia artaxerxes</i> (Fabricius, 1793)	EN	LC
<i>Eumedonia eumedon</i> (Esper, 1780)	VU	LC
<i>Glaucopsyche alexis</i> (Poda, 1761)	VU	LC
<i>Hamearis lucina</i> (Linnaeus, 1758)	VU	LC
<i>Lycaena helle</i> (Denis & Schiffermüller, 1775)	LC	NT
<i>Maculinea alcon</i> (Denis & Schiffermüller, 1775)	VU	NT
<i>Maculinea arion</i> (Linnaeus, 1758)	VU	LC
<i>Maculinea nausithous</i> (Bergsträsser, 1779)	LC	VU
<i>Maculinea teleius</i> (Bergsträsser, 1779)	LC	VU
<i>Polyommatus bellargus</i> (Rottemburg, 1775)	VU	LC
<i>Polyommatus ripartii</i> (Freyer, 1830)	CR	LC
<i>Polyommatus thersites</i> (Cantener, 1835)	EN	LC
<i>Satyrium acaciae</i> (Fabricius, 1787)	NT	LC
<i>Scolitantides orion</i> (Pallas, 1771)	EN	LC
Nymphalidae		
<i>Argynnis niobe</i> (Linnaeus, 1758)	LC	NT
<i>Boloria aquilonaris</i> (Stichel, 1908)	VU	NT
<i>Boloria eunomia</i> (Esper, 1800)	EN	LC
<i>Boloria euphrosyne</i> (Linnaeus, 1758)	NT	LC

Espèce	Critère UICN (Pologne)	Critère UICN (France)
<i>Boloria selene</i> (Denis & Schiffermüller, 1775)	LC	NT
<i>Chazara briseis</i> (Linnaeus, 1764)	CR	VU
<i>Coenonympha hero</i> (Linnaeus, 1761)	EN	CR
<i>Coenonympha oedippus</i> (Fabricius, 1787)	CR	NT
<i>Coenonympha tullia</i> (Müller, 1764)	VU	EN
<i>Erebia aethiops</i> (Esper, 1777)	VU	LC
<i>Erebia epiphron</i> (Knoch, 1783)	VU	LC
<i>Erebia ligea</i> (Linnaeus, 1758)	VU	LC
<i>Erebia manto</i> (Denis & Schiffermüller, 1775)	VU	LC
<i>Erebia pronoe</i> (Esper, 1780)	EN	LC
<i>Euphydryas aurinia</i> (Rottemburg, 1775)	EN	LC
<i>Euphydryas maturna</i> (Linnaeus, 1758)	LC	EN
<i>Hipparchia alcyone</i> (Denis & Schiffermüller, 1775)	EN	LC
<i>Hipparchia statilinus</i> (Hufnagel, 1766)	VU	LC
<i>Limenitis populi</i> (Linnaeus, 1758)	LC	NT
<i>Lopinga achine</i> (Scopoli, 1763)	EN	NT
<i>Melitaea aurelia</i> Nickerl, 1850	EN	VU
<i>Melitaea diamina</i> (Lang, 1789)	VU	LC
<i>Melitaea didyma</i> (Esper, 1778)	VU	LC
<i>Minois dryas</i> (Scopoli, 1763)	CR	LC
<i>Pyronia tithonus</i> (Linnaeus, 1771)	CR	LC

CR : en danger critique ; EN : en danger ; VU : vulnérable ; NT : presque menacé ; LC : peu concerné.

Jean-Christophe de Massary

*Liste commentée des amphibiens et reptiles observés
dans les parcs nationaux de Białowieża, de la Biebrza
et de Kampinos sur la période du 8 au 13 mai 2011*

Introduction

Une rapide visite des parcs nationaux de Białowieża, de la Biebrza et de Kampinos à l'occasion d'un voyage d'étude avec le Service du Patrimoine Naturel (Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris) sur la période du 8 au 13 mai nous a permis de réaliser de nombreuses observations d'amphibiens et de reptiles, à la faveur d'une météo particulièrement clémente. Après un rapide état des connaissances sur la biodiversité de l'herpétofaune polonaise et un rappel du statut des différentes espèces dans les différentes réglementations nationales et internationales, nous portons à connaissance, site par site, les espèces contactées. Quelques observations sur la biologie des espèces sont aussi rapportées.

Quid de la biodiversité de l'herpétofaune polonaise ?

La liste actualisée de l'herpétofaune de Pologne (Annexe 1) a été établie sur la base de l'atlas des amphibiens et reptiles de Pologne (Głowaciński & Rafiński, 2003) et de publications très récentes de systématique et de biogéographie (Gvoždík *et al.*, 2010, Speybroeck *et al.*, 2010, Vlček *et al.*, 2010, Dubois & Bour, 2011, Schmidtler & Böhme, 2011, Lescure & Ineich, à paraître). On compte au total 28 espèces, dont 18 amphibiens et 10 reptiles. Parmi les amphibiens figurent 5 espèces d'urodèles (salamandres et tritons) et 13 espèces d'anoures (crapauds, grenouilles et rainettes). Les reptiles sont représentés par une espèce de tortue, la Cistude d'Europe (*Emys orbicularis*), 5 espèces de serpents et 4 de lézards. La découverte récente en Pologne d'une population de Couleuvre tessellée (*Natrix tessellata*) (Vlček *et al.*, 2010) est venue enrichir l'herpétofaune de ce pays d'une nouvelle espèce de serpent. à l'inverse, il semblerait que le Lézard vert (*Lacerta viridis*), qui n'était connu que d'une dizaine de stations éparses (Głowaciński & Rafiński, 2003), ait disparu du

pays. Des études récentes de systématique moléculaire ont entraîné une évolution non négligeable des noms de genre et de famille que nous ne détaillerons pas ici, mais qui est prise en compte dans la liste actualisée fournie en Annexe. Signalons toutefois un changement majeur : l'élévation au rang d'espèce de la sous-espèce *colchica* de l'Orvet fragile *Anguis fragilis* (Gvoždík *et al.* 2010), de sorte qu'on parle aujourd'hui de l'Orvet fragile de l'est, *Anguis colchica*. Ce nom a déjà été adopté par plusieurs auteurs (Jabłoński & Meduna, 2010, Speybroeck *et al.*, 2010, Sos, 2011), nous le reprenons ici.

Règlementation et statut

Au plan national, toutes les espèces d'amphibiens et de reptiles sont strictement protégées en Pologne (Ministerstwo Środowiska, 2004 [voir détail en Annexe 2]). à l'exception des lézards et des deux couleuvres aquatiques (*Natrix natrix* et *N. tessellata*), toutes les espèces doivent bénéficier d'une protection active, c'est-à-dire la réalisation d'actions de conservation et pas seulement d'actions de répression à l'encontre des contrevenants. Pour trois espèces, la Coronelle lisse, la Couleuvre d'Esculape et la Cistude d'Europe, la loi impose de définir des zones protégeant les habitats, les sites de reproduction et les zones de présence régulière. Concernant ces dernières, il est précisé qu'aucune dérogation à la loi n'est possible, ce qui juridiquement offre à ces espèces un très haut niveau de protection.

Au plan européen, certaines des espèces présentes en Pologne sont prises en compte dans la Directive Habitats-Faune-Flore (DHFF) et/ou dans la Convention de Berne (CB) (voir le détail en annexe 2). Ainsi, 12 espèces sont inscrites à l'annexe IV (espèces nécessitant une protection stricte) de la DHFF, 5 aux annexes II et IV (espèces pour lesquelles il est nécessaire de désigner des zones spéciales de conservation) et 3 à l'annexe V (espèces consommables à certaines périodes), ce qui couvre 71 % de l'herpétofaune polonaise. La totalité des espèces est prise en compte dans la CB, soit dans l'annexe II (16 espèces) soit dans l'annexe III (12 espèces).

Les livres et les listes rouges indiquent le degré de menace de disparition des espèces en leur attribuant un statut, de plus en plus en application d'une méthodologie développée par l'Union International de Conservation de la Nature (UICN 2001). Nous

avons ici indiqué pour chaque espèce (détail en Annexe 2) le statut donné dans le livre rouge de Pologne (Głowaciński, 2001), dans la liste rouge des espèces menacées dans les Carpates (Vlašín, 2003), dans les listes rouges UICN des amphibiens et des reptiles d'Europe (Cox & Temple, 2009, Temple & Cox, 2009), et sur le site web des espèces menacées dans le monde (UICN, 2011). Au niveau mondial comme au niveau européen, aucune des espèces d'amphibiens et de reptiles présentes en Pologne n'est menacée, et seule la Cistude d'Europe est considérée quasi-menacée (catégorie NT). Il en va tout autrement à une échelle plus fine. En effet, dans les Carpates, dont seulement une petite partie recouvre le sud de la Pologne, 11 espèces sont menacées (4 vulnérables, 6 en danger et une en danger critique d'extinction). La situation au niveau même de la Pologne est moins inquiétante, puisque 3 espèces « seulement » sont en danger, la Coronelle lisse (vulnérable), la Cistude d'Europe (en danger) et la Couleuvre d'Esculape (en danger critique d'extinction). Inconnue en Pologne à l'époque de la publication du livre rouge de Głowaciński (2001), la Couleuvre tessellée n'a pas été évaluée, mais avec une seule population stable connue dans le pays (Vlček *et al.*, 2010), on peut la considérer aussi comme menacée.

Observations des amphibiens et reptiles dans les Parcs nationaux de Białowieża, de la Biebrza et de Kampinos

Les observations d'amphibiens et de reptiles ont été notées au gré de nos visites dans les différents parcs entre le 8 et le 13 mai 2011, sans protocole particulier. Il s'agit uniquement d'observations à vue. Dans certains cas, les animaux ont été capturés à la main quelques instants, afin de les photographier avec plus de facilités qu'à l'approche. La plupart des observations ont fait l'objet d'un pointage géographique, à l'aide d'un GPS de marque Magellan (modèle Explorist 600), les coordonnées ont été relevées en degrés décimaux (WGS84). Les prospections ont eu lieu essentiellement en journée, mais afin de mieux appréhender la diversité des amphibiens aux différents sites, des mares et des zones humides repérées en journée ont aussi été visitées en soirée.

Le détail des observations est donné dans l'Annexe 3. Au total, 46 observations d'amphibiens et de reptiles concernant 12 espèces, 5 de reptiles et 7 d'amphibiens, ont été réalisées. Ces observations ont majoritairement été faites dans les 3 parcs visités, mais quelques-

unes ont aussi été réalisées lors des arrêts du bus nous conduisant d'un site à l'autre. Ainsi une Rainette verte, un Crapaud commun et des Grenouilles vertes ont été observés près de Kalnica, et un Crapaud commun et une Grenouille rousse près de Szafranki. Les observations réalisées dans les différents parcs sont résumées ci-dessous, site par site.

Kampinos : dix espèces sur 17 connues de ce site ont été observées. Il s'agit de 5 amphibiens (Grenouille des champs (fig. 1) Grenouille rieuse, Grenouille rousse, Pélobate brun (fig. 2), Crapaud commun), et autant de reptiles (Orvet fragile de l'est (fig. 3), Lézard agile (fig. 4), Lézard vivipare (fig. 5), Couleuvre à collier et Vipère péliade (fig. 6). L'espèce la plus remarquable que nous ayons observée sur ce site est de loin le Pélobate brun, car nous avons eu beaucoup de chance de contacter un individu en pleine journée, alors que l'espèce ne s'active normalement que tardivement, une fois la nuit totalement tombée. Il semble que l'animal ait été déterré au passage des personnes sur un chemin de sable au milieu duquel il s'était apparemment enfoui. Par chance, l'individu n'a pas été blessé.

Białowieża : sept espèces sur 19 connues de ce site ont été observées. Il s'agit de 4 amphibiens (Crapaud commun (fig. 7), Grenouille de Lessona (fig. 8), Grenouille rousse (fig. 9) et Rainette verte (fig. 10) et de 3 reptiles (Lézard vivipare, Couleuvre à collier (fig. 11) et Vipère péliade).

Biebrza : seules deux espèces sur 17 connues ont été observées sur ce site, la Grenouille rousse et la Grenouille rieuse (fig. 12), cette dernière très présente. Aucune espèce de reptile n'a été vue sur ce site.

Discussion

Biogéographie : si la plupart des espèces d'amphibiens et de reptiles sont largement distribuées à travers la Pologne, certaines espèces sont au contraire confinées au sud. C'est le cas de la Salamandre terrestre, du Triton alpestre, du Triton des Carpates, du Sonneur à ventre jaune et de la Grenouille agile pour les amphibiens, et de la Couleuvre d'Esculape, de la Couleuvre tessellée pour les reptiles. Il est donc normal de ne pas avoir contacté ces espèces dans les trois parcs visités, tous situés dans le quart nord-est de la Pologne.

Nous n'avons par contre observé aucune espèce d'urodèle, alors que potentiellement, deux espèces, le Triton crêté et le Triton ponctué, sont présentes dans les trois parcs visités. Le Sonneur à ventre de feu n'a pas non plus été contacté, mais l'espèce est absente du secteur prospecté à Białowieża, où elle n'occupe que les grands lacs au nord-nord-est de l'endroit où nous étions (Nuria Selva, com. pers. 2011).

Phénologie des espèces : nous avons été surpris à Białowieża de voir dans la même mare se reproduire simultanément la Grenouille rousse (présence de mâles chantants, entre autres), la Rainette verte (nombreux mâles chantants et amplexus) et la Grenouille de Lessona (nombreux mâles chantants et amplexus). Cette configuration où la Grenouille se reproduit en même temps que la Rainette verte et la Grenouille de Lessona est improbable en France, où la Grenouille rousse se reproduit très précocement, généralement en février, alors que la reproduction de la Grenouille de Lessona n'intervient que vers mai, soit au moins 8 semaines plus tard. La longueur et l'intensité de l'hiver en Pologne concourent certainement à une réduction de la fenêtre de temps favorable à la reproduction des amphibiens, ce qui expliquerait cette observation.

Menaces : dans la mesure où notre attention s'est portée sur des parcs nationaux, donc dans territoires bien préservés, nous n'avons heureusement pas constaté dans le temps de notre court séjour de menaces évidentes qui pourraient mettre en péril les populations des espèces d'amphibiens et de reptiles présentes sur les sites visités, à l'exception peut-être des routes. En effet, de nombreux animaux écrasés ont été vus, des batraciens essentiellement (par ex. fig. 13), mais aussi des reptiles, en particulier un orvet et une Couleuvre à collier (fig. 14). Ce problème est récurrent dans beaucoup de pays d'Europe (Elzanowski *et al.*, 2009) et frappe aussi bien les amphibiens, particulièrement pendant les migrations printanières, que les reptiles. La Pologne n'échappe malheureusement pas à ce phénomène, y compris dans des zones de parc. L'impact des routes sur les amphibiens et les reptiles en Pologne est étudié, notamment dans la région de la Biebrza (Gryz & Krauze, 2008).

Conclusion

Onze espèces d'amphibiens et de reptiles au total ont été contactées à vue lors de notre court passage dans les parcs nationaux de

Białowieża, de la Biebrza et de Kampinos. Aucune de ces espèces n'est remarquable en elle-même, en ce sens qu'aucune n'est rare ou menacée en Pologne. En revanche, c'est la qualité des milieux visités qui doit être soulignée, ils offrent des terrains d'étude de l'écologie et de la dynamique des populations d'amphibiens et de reptiles hors du commun. La forêt primaire de Białowieża, en particulier, offre en Europe un terrain d'étude unique de la dynamique de formation des mares (par ex. fig. 15), un élément clé pour la reproduction des amphibiens, entre autres. Enfin, ce voyage d'étude nous aura aussi permis par le biais de cet article d'actualiser la liste des amphibiens et reptiles de Pologne.

Remerciements

Je tiens à remercier les nombreux participants du Service du Patrimoine Naturel qui ont contribué avec entrain à l'observation des amphibiens et reptiles. Je remercie plus particulièrement Piotr Daszkiewicz, non seulement pour l'organisation de ce séjour en Pologne, mais aussi pour son aide dans la recherche bibliographique et à la compréhension de la documentation polonaise citée dans cet article. Mes remerciements vont également à Madame Dorota Chłanda, qui a accepté le présent article malgré son envoi tardif.

Références :

- Cox N. A. & Temple H. J., 2009. *European Red List of Reptiles*. Luxembourg, Office for Official Publications of the European Communities, viii + 32 p.
- Dubois A. & Bour R., 2011. The authorship and date of the familial nomen Ranidae (Amphibia, Anura). *Alytes* 27 (4) : 154-160.
- Elzanowski A., Ciesiołkiewicz J., Kaczor M., Radwańska J. & Urban R., 2009. Amphibian road mortality in Europe: a meta-analysis with new data from Poland. *European Journal of Wildlife research* 55 : 33-43.
- Głowaciński Z. (éd.), 2001. *Polish Red Data Book of Animals. Vertebrates*. Państwowe Wydawnictwo Rolnicze i Leśne, 452 p.

- Głowaciński Z. & Rafiński J. 2003. *Atlas płazów i gadów polski. Status – rozmieszczenie – ochrona / Atlas of the amphibians and reptiles of Poland. Status – distribution – conservation*. Warszawa – Kraków, Biblioteka Monitoringu Środowiska, 152 p.
- Gvoždík V., Jandzik D., Lymberakis P., Jablonski D. & Moravec J., 2010. Slow worm, *Anguis fragilis* (Reptilia: Anguidae) as a species complex: Genetic structure reveals deep divergences. *Molecular Phylogenetics and Evolution* 55 : 460-472.
- Gryz J. & Krauze D. 2008. Mortality of vertebrates on a road crossing the Biebrza Valley (NE Poland). *European Journal of Wildlife research* 54 : 709-714.
- Jabłoński D. & Meduna P. 2010. Blue colour of the ventral body part of Eastern Slow Worm *Anguis colchica* (Nordmann, 1840). *Herpetological Notes* 3 : 295-296.
- Jędrzejewska B., Brzeziński M. & Jędrzejewski W., 2003. Seasonal dynamics and breeding of amphibians in pristine forests (Białowieża National Park, E Poland) in dry years. *Folia Zoologica* 52 (1) : 77-86.
- Lescure J. & Ineich. I., à paraître. Commentaire sur la liste taxonomique de l'herpétofaune française, in : Lescure J. & Massary J. C. de (éds), *Atlas de répartition des amphibiens et reptiles de France*. Biotope, Mèze & Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris (Inventaires & Biodiversité).
- Ministerstwo Środowiska 2004. W sprawie gatunków dziko występujących zwierząt objętych ochroną. *Dziennik Ustaw* 2004, numer 220, pozycja 2237 : 1-25. [Ministère de l'environnement, 2004. à propos des espèces animales bénéficiant d'une protection. *Journal officiel* 2004, 220 paragraphe 2237 : 1-25.]
- Schmidtler J. F. & Böhme W., 2011. Synonymy and nomenclatural history of the Common or Viviparous Lizard, by this time: *Zootoca vivipara* (Lichtenstein, 1823). *Bonn zoological Bulletin* 60 (2) : 214–228.

- Sos T., 2011. Spot polymorphism in *Anguis colchica* Nordmann, 1840 (Reptilia: Anguidae): inter-size class variation. *North-Western Journal of Zoology* 7 (1) : 171-175.
- Speybroeck J., Beukema W. & Crochet P. A., 2010. a tentative species list of the European herpetofauna (Amphibia and Reptilia) – an update. *Zootaxa* 2492 : 1-27.
- Temple H. J. & Cox N. A., 2009. *European Red List of Amphibians*. Luxembourg, Office for Official Publications of the European Communities, viii + 32 p.
- UICN 2001. *Catégories et critères de l'UICN pour la liste rouge – Version 3.1*. Gland, Suisse et Cambridge, Royaume-Uni, Commission de la sauvegarde des espèces de l'UICN, ii + 32 p.
- UICN 2011. *IUCN Red List of Threatened Species*. <http://www.iucnredlist.org/>
- Vlašín M., 2003. Reptiles and Amphibians, in : Witkowski Z. J., Król W., Solarz W. (eds.), *Carpathian List Of Endangered Species*. WWF and Institute of Nature Conservation, Polish Academy of Sciences, Vienna-Kraków, 64 p.
- Vlček P., Najbar B. & Jabłoński D., 2010. First records of the Dice Snake (*Natrix tessellata*) from the North-Eastern part of the Czech Republic and Poland. *Herpetology Notes* 3 : 23-26.



Fig. 1. Grenouille des champs (*Rana arvalis*), Kampinos, 8 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 2. Pélobate brun (*Pelobates fuscus*), Kampinos, 8 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 3. Orvet fragile de l'est ♂ (*Anguis colchica*), Kampinos, 8 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 4. Lézard agile ♂ (*Lacerta agilis*), Kampinos, 8 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 5. Lézard vivipare (*Zootoca vivipara*), Kampinos, 8 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 6. Vipère péliade ♂ (*Vipera berus*), Kampinos, 8 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 7. Crapaud commun (*Bufo bufo*), Białowieża, 9 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 8. Grenouille de Lessona ♂ (*Pelophylax lessonae*), Białowieża, 11 mai 2011.
Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 9. Grenouille rousse (*Rana temporaria*), Białowieża, 11 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 10. Rainette verte ♂ (*Hyla arborea*), Białowieża, 11 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 11. Couleuvre à collier (*Natrix natrix*), Białowieża, 11 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 12. Grenouille rieuse, couple en amplexus (*Pelophylax ridibundus*), Biebrza, 12 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 13. Grenouille brune (*Rana* sp.), écrasée sur la route, Biebrza, 12 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 14. Couleuvre à collier (*Natrix natrix*) écrasée sur la route, Białowieża, 9 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.



Fig. 15. Naissance d'une mare après la chute d'un arbre, Białowieża,
9 mai 2011. Photo : Jean-Christophe de Massary.

Annexe 1 : Liste actualisée des amphibiens et reptiles de Pologne. Les noms polonais sont indiqués entre parenthèses [*Pour quelques noms de genre, à défaut de l'existence d'un mot équivalent polonais, c'est le nom scientifique qui a été retenu]

AMPHIBIENS (PŁAZY)

URODELA Duméril, 1805

SALAMANDRIDAE Goldfuss,
1820

Ichthyosaura Sonnini et
Latreille, 1801

▪ *Ichthyosaura alpestris*
(Laurenti, 1768)

Lissotriton Bell, 1839

URODÈLES (PŁAZY
OGONIASTE)

SALAMANDRIDÉS
(SALAMANDROWATE)

Ichthyosaure (*Ichthyosaura**)

Triton alpestre (Traszka górską)

Lissotriton (*Lissotriton**)

- *Lissotriton montandoni* (Boulenger, 1880) Triton des Carpates (Traszka karpacka)
- *Lissotriton vulgaris* (Linnaeus, 1758) Triton ponctué (Traszka zwyczajna)
- Salamandra* Garsault, 1764** **Salamandre (Salamandra)**
- *Salamandra salamandra* (Linnaeus, 1758) Salamandre tachetée (Salamandra plamista)
- Triturus* Rafinesque, 1815** **Triton (Traszka)**
- *Triturus cristatus* (Laurenti, 1768) Triton crêté (Traszka grzebieniasta)
- ANURA Duméril, 1805** **ANOURES (PŁAZY BEZOGONOWE)**
- BOMBINATORIDAE Gray, 1825** **BOMBINATORIDÉS (KUMAKOWATE)**
- Bombina* Oken, 1816** **Sonneur (Kumak)**
- *Bombina bombina* (Linnaeus, 1761) Sonneur à ventre de feu (Kumak niziny)
- *Bombina variegata* (Linnaeus, 1758) Sonneur à ventre jaune (Kumak górski)
- PELOBATIDAE Bonaparte, 1850** **PÉLOBATIDÉS (GRZEBIUSZKOWATE)**
- Pelobates* Wagler, 1830** **Pélobate (Grzebiuszka)**
- *Pelobates fuscus* (Laurenti, 1768) Pélobate brun (Grzebiuszka ziemna)
- BUFONIDAE Gray, 1825** **BUFONIDÉS (ROPUCHOWATE)**
- Bufo* Garsault, 1764** **Crapaud (Ropucha)**
- *Bufo bufo* (Linnaeus, 1758) Crapaud commun (Ropucha szara)
- *Bufo calamita* (Laurenti, 1768) Crapaud calamite (Ropucha paskówka)
- *Bufo viridis* (Laurenti, 1768) Crapaud vert (Ropucha zielona)

HYLIDAE Rafinesque, 1815*Hyla* Laurenti, 1768

- *Hyla arborea* (Linnaeus, 1758)

RANIDAE Batsch, 1796*Pelophylax* Fitzinger, 1843

- *Pelophylax* kl. *esculentus* (Linnaeus, 1758)

- *Pelophylax lessonae* (Camerano, 1882)

- *Pelophylax ridibundus* (Pallas, 1771)

Rana Linnaeus, 1758

- *Rana arvalis* Nilsson, 1842

- *Rana dalmatina* Fitzinger in Bonaparte, 1838

- *Rana temporaria* Linnaeus, 1758

REPTILES (GADY)**CHELONII** Brongniart, 1800**EMYDIDAE** Rafinesque, 1815*Emys* Duméril, 1805

- *Emys orbicularis* (Linnaeus, 1758)

SQUAMATA Opperl, 1811**SAURIA** Brongniart, 1800**LACERTIDAE** Opperl, 1811**HYLIDÉS (RZEKOTKOWATE)****Rainette (Rzekotka)**

Rainette verte (Rzekotka drzewna)

RANIDÉS (ŻABOWATE)**Pélophylax (Pelophylax*)**

Grenouille commune (Żaba wodna)

Grenouille de Lessona (Żaba jeziorkowa)

Grenouille rieuse (Żaba śmieszka)

Grenouille (Żaba)

Grenouille des champs (Żaba moczarowa)

Grenouille agile (Żaba zwinka)

Grenouille rousse (Żaba trawna)

CHÉLONIENS (ŻÓŁWIE)**EMYDIDÉS (ŻÓŁWIE BŁOTNE)****Cistude (Emys*)**

Cistude d'Europe (Żółw błotny)

SQUAMATES (ŁUSKONOŚNE)**SAURIENS (JASZCZURKI)****LACERTIDÉS (JASZCZURKOWATE)**

<i>Lacerta</i> Linnaeus, 1758	Lézard (Jaszczurka)
▪ <i>Lacerta agilis</i> Linnaeus, 1758	Lézard des souches (Jaszczurka zwinka)
▪ <i>Lacerta viridis</i> (Laurenti, 1768)	Lézard vert (Jaszczurka zielona)
<i>Zootoca</i> Wagler, 1830	Zootoca (Zootoca*)
▪ <i>Zootoca vivipara</i> (Lichtenstein, 1823)	Lézard vivipare (Jaszczurka żyworodna)
ANGUIDAE Gray, 1825	ANGUIDÉS (PADALCOWATE)
<i>Anguis</i> Linnaeus, 1758	Orvet (Padalec)
▪ <i>Anguis colchica</i> (Nordmann, 1840)	Orvet fragile de l'est (Padalec zwyczajny)
SERPENTES Linnaeus, 1758	OPHIDIENS (WĘŻE)
NATRICIDAE Bonaparte, 1840	NATRICIDÉS (ZASKROŃCOWATE)
<i>Natrix</i> Laurenti, 1768	Natrix (Zaskroniec)
▪ <i>Natrix tessellata</i> (Laurenti, 1768)	Couleuvre tessellée (Zaskroniec rybołów)
▪ <i>Natrix natrix</i> (Linnaeus, 1758)	Couleuvre à collier (Zaskroniec zwyczajny)
COLUBRIDAE Oppel, 1811	COLUBRIDÉS (POŁOZOWATE)
<i>Coronella</i> Laurenti, 1768	Coronelle (Gniewosz)
▪ <i>Coronella austriaca</i> Laurenti, 1768	Coronelle lisse (Gniewosz plamisty)
<i>Zamenis</i> Wagler, 1830	Zaménis (Zamenis*)
▪ <i>Zamenis longissimus</i> (Laurenti, 1768)	Couleuvre d'Esculape (Wąż Eskulapa)
VIPERIDAE Oppel, 1811	VIPÉRIDÉS (ŻMIJOWATE)
<i>Vipera</i> Garsault, 1764	Vipère (Żmija)
▪ <i>Vipera berus</i> (Linnaeus, 1758)	Vipère péliade (Żmija zygzakowata)

Annexe 2 : Liste des espèces d'amphibiens et reptiles de Pologne, avec indiquées leur présence (P), leur observation dans le cadre de cette étude (O) ou leur absence (A) dans les parcs nationaux de Białowieża (BIA), de la Biebrza (BIE) et de Kampinos (KAM). La prise en compte de chaque espèce dans la réglementation nationale (PN) est indiquée, ainsi que dans la Directive Habitats-Faune-Flore (DH) et la Convention de Bernes (CB). Leur statut dans le livre rouge polonais (LR), dans la liste rouge des Carpates (LC), dans la liste rouge UICN européenne (LE), ainsi que dans la liste rouge UICN mondiale (LM) est également fourni. [CR, en danger critique d'extinction ; DD, données insuffisantes ; EN, en danger ; EXP, éteinte en Pologne, LC, préoccupation mineure ; NE, non évaluée ; NT, quasi-menacée ; VU, vulnérable]

	Espèces	BIA	BIE	KAM	PN	DHFF	CB	LR	LC	LE	LM
AMPHIBIENS	Urodèles										
	<i>Ichthyosaura alpestris</i>	A	A	A	1(2)	-	III	-	VU	LC	LC
	<i>Lissotriton montandoni</i>	A	A	A	1(2)	II/IV	II	LC	EN	LC	LC
	<i>Lissotriton vulgaris</i>	P	P	P	1(2)	-	III	-	-	LC	LC
	<i>Salamandra salamandra</i>	A	A	A	1(2)	-	III	-	DD	LC	LC
	<i>Triturus cristatus</i>	P	P	P	1(2)	II/IV	II	NT	EN	LC	LC
	Anoures										
	<i>Bombina bombina</i>	P	P	P	1(2)	II/IV	II	DD	EN	LC	LC
	<i>Bombina variegata</i>	A	A	A	1(2)	II/IV	II	-	EN	LC	LC
	<i>Pelobates fuscus</i>	P	P	O	1(2)	IV	II	-	-	LC	LC
	<i>Bufo bufo</i>	O	P	O	1(2)	-	III	-	-	LC	LC
	<i>Bufo calamita</i>	P	P	P	1(2)	IV	II	-	-	LC	LC
	<i>Bufo viridis</i>	P	P	P	1(2)	IV	II	-	-	LC	LC
	<i>Hyla arborea</i>	O	P	P	1(2)	IV	II	-	-	LC	LC
	<i>Pelophylax lessonae</i>	O	P	A	1(2)	IV	III	-	-	LC	LC
	<i>Pelophylax kl. esculentus</i>	P	A?	A	1(2)	V	III	-	-	LC	LC
	<i>Pelophylax ridibundus</i>	A	O	O	1(2)	V	III	-	-	LC	LC
	<i>Rana arvalis</i>	P	P	O	1(2)	IV	II	-	-	LC	LC
	<i>Rana dalmatina</i>	A	A	A	1(2)	IV	II	NT	VU	LC	LC
	<i>Rana temporaria</i>	O	O	O	1(2)	V	III	-	-	LC	LC

	Espèces	BIA	BIE	KAM	PN	DHFF	CB	LR	LC	LE	LM
REPTILES	Chéloniens										
	<i>Emys orbicularis</i>	P	A	A	1(1) (2)/5	II/IV	II	EN	CR	NT	NT
	Ophidiens										
	<i>Coronella austriaca</i>	P	A	P	1(1) (2)/5	IV	II	VU	VU	LC	NE
	<i>Natrix natrix</i>	O	P	O	1	-	III	-	-	LC	LC
	<i>Natrix tessellata</i>	A	A	A	1	IV	II	-	DD	LC	NE
	<i>Zamenis longissimus</i>	A	A	A	1(1) (2)/5	IV	II	CR	EN	LC	LC
	<i>Vipera berus</i>	O	P	O	1(2)	-	III	-	VU	LC	LC
	Sauriens										
	<i>Anguis colchica</i>	P	P	O	1	-	III	-	-	NE	NE
	<i>Lacerta agilis</i>	P	P	O	1	IV	II	-	-	LC	LC
	<i>Lacerta viridis</i>	A	A	A	1	IV	II	EXP	EN	LC	LC
	<i>Zootoca vivipara</i>	O	P	O	1	-	III	-	DD	LC	LC

Annexe 3 : Détail dans l'ordre chronologique des observations d'amphibiens et de reptiles réalisées dans la présente étude. [Long., longitude (degrés décimaux) ; Lat., latitude (degrés décimaux) ; Alt., Altitude (en mètres) ; P, photographié (O/N)]

Espèces	Date	Heure	Localité	Long.	Lat.	Alt.	P
<i>Rana arvalis</i>	8 mai 11	11:37	Kampinos	20,8207	52,35068	74	N
<i>Anguis colchica</i>	8 mai 11	11:42	Kampinos	-	-	-	O
<i>Lacerta agilis</i>	8 mai 11	12:00	Kampinos	20,81378	52,35338	86	N
<i>Vipera berus</i>	8 mai 11	12:20	Kampinos	20,81265	52,35392	85	O
<i>Zootoca vivipara</i>	8 mai 11	12:24	Kampinos	20,81195	52,3541	83	O
<i>Bufo bufo</i>	8 mai 11	12:35	Kampinos	-	-	-	O
<i>Zootoca vivipara</i>	8 mai 11	12:43	Kampinos	20,80435	52,35687	84	O
<i>Pelophylax ridibundus</i>	8 mai 11	12:52	Kampinos	20,8032	52,35412	88	N
<i>Rana temporaria</i>	8 mai 11	13:11	Kampinos	20,80105	52,35075	83	O
<i>Rana arvalis</i>	8 mai 11	13:13	Kampinos	-	-	-	O
<i>Lacerta agilis</i>	8 mai 11	13:23	Kampinos	20,79855	52,35097	88	O
<i>Bufo bufo</i>	8 mai 11	13:26	Kampinos	20,7977	52,35123	93	O
<i>Lacerta agilis</i>	8 mai 11	14:16	Kampinos	20,7814	52,3547	86	O

Espèces	Date	Heure	Localité	Long.	Lat.	Alt.	P
<i>Pelobates fuscus</i>	8 mai 11	15:23	Kampinos	20,75862	52,3313	83	O
<i>Anguis colchica</i>	8 mai 11	16:07	Kampinos	20,74147	52,33183	59	O
<i>Anguis colchica</i>	8 mai 11	16:35	Kampinos	20,73318	52,35033	68	N
<i>Natrix natrix</i>	8 mai 11	17:07	Kampinos	20,78707	52,35107	84	O
<i>Zootoca vivipara</i>	9 mai 11	09:19	Trzcianka	21,55252	52,64715	89	N
<i>Hyla arborea</i>	9 mai 11	11:06	Près de Kalnica	22,90573	52,7393	134	N
<i>Bufo bufo</i>	9 mai 11	11:06	Près de Kalnica	22,90573	52,7393	134	N
<i>Pelophylax</i> sp.	9 mai 11	11:06	Près de Kalnica	22,90573	52,7393	134	N
<i>Zootoca vivipara</i>	9 mai 11	14:31	Białowieża	-	-	-	O
<i>Zootoca vivipara</i>	9 mai 11	14:32	Białowieża	23,84425	52,71232	149	N
<i>Rana temporaria</i>	9 mai 11	14:32	Białowieża	23,84425	52,71232	149	N
<i>Rana temporaria</i>	9 mai 11	15:58	Białowieża	23,83975	52,72307	170	O
<i>Bufo bufo</i>	9 mai 11	21:24	Białowieża	-	-	-	O
<i>Bufo bufo</i>	9 mai 11	21:35	Białowieża	-	-	-	O
<i>Pelophylax lessonae</i>	9 mai 11	22:49	Białowieża	-	-	-	N
<i>Hyla arborea</i>	10 mai 11	14:41	Białowieża	23,82678	52,69433	169	O
<i>Hyla arborea</i>	10 mai 11	15:50	Białowieża	-	-	-	O
<i>Vipera berus</i>	10 mai 11	15:58	Białowieża	-	-	-	O
<i>Rana temporaria</i>	10 mai 11	16:50	Białowieża	23,76883	52,65905	178	O
<i>Natrix natrix</i>	11 mai 11	11:28	Białowieża	23,66847	52,64632	143	O
<i>Bufo bufo</i>	11 mai 11	11:28	Białowieża	23,66847	52,64632	143	N
<i>Rana temporaria</i>	11 mai 11	11:28	Białowieża	23,66847	52,64632	143	O
<i>Natrix natrix</i>	11 mai 11	12:07	Białowieża	23,69078	52,64592	159	N
<i>Hyla arborea</i>	11 mai 11	16:03	Białowieża	23,79582	52,75077	159	N
<i>Rana temporaria</i>	11 mai 11	16:03	Białowieża	23,79582	52,75077	159	N
<i>Natrix natrix</i>	11 mai 11	16:38	Białowieża	-	-	-	O
<i>Bufo bufo</i>	11 mai 11	16:38	Białowieża	-	-	-	O
<i>Hyla arborea</i>	11 mai 11	22:07	Białowieża	-	-	-	N
<i>Pelophylax ridibundus</i>	12 mai 11	21:11	Biebrza	-	-	-	O
<i>Rana temporaria</i>	12 mai 11	21:28	Biebrza	-	-	-	O
<i>Bufo bufo</i>	13 mai 11	09:40	Près de Szafranki	22,68852	53,4823	99	N
<i>Rana temporaria</i>	13 mai 11	09:40	Près de Szafranki	22,68852	53,4823	99	N

Jacques Comolet-Tirman & Jean-Philippe Sibley¹

*Avifaune de la forêt primaire de Białowieża,
des marais de Biebrza et de la forêt de Kampinos*

Notre voyage en Pologne (7-14 mai 2011) a été l'occasion de découvrir, ou pour certains d'entre nous redécouvrir, des écosystèmes remarquables en terme de biodiversité et de naturalité, ainsi que des oiseaux tout aussi remarquables pour des européens de l'ouest que nous sommes. Il s'agit bien souvent d'espèces qui ne nichent pas chez nous, ou qui y sont présentes uniquement de façon marginale. Nous avons visité trois sites naturels, mais pour autant avons également noté les observations réalisées lors de nos déplacements, ainsi que celles concernant l'avifaune urbaine, en particulier à Varsovie. Ceci nous a permis d'observer certaines espèces d'oiseaux sous des formes distinctes de celles que nous connaissons en France, comme (parmi les espèces des villes et des campagnes) le Choucas des tours oriental *Corvus monedula soemmerringii*, sous-espèce distincte de notre Choucas des tours *Corvus monedula spermologus* ou encore la Corneille mantelée, sous-espèce de notre Corneille noire *Corvus corone* parfois élevée au rang d'espèce *Corvus (corone) cornix*. En effet, dans certains cas, les mêmes espèces à l'est et à l'ouest peuvent avoir évolué de part et d'autre d'anciennes zones de suture (voir par exemple Newton, 2003) vers des formes nettement distinctes notamment par le plumage, et c'est le cas ici. Ainsi, le Choucas des tours oriental présente une nuque gris pâle, et vers le bas une ligne claire sépare cette coloration du reste du plumage à dominante noirâtre.

¹ Service du Patrimoine Naturel, Muséum National d'Histoire Naturelle.



Fig. 1. Choucas des tours de la sous-espèce orientale © Jacques Comolet-Tirman.

Le nombre d'espèces d'oiseaux observés par le SPN en Pologne s'élève à près de 130 (cf tableau joint en annexe). à Kampinos environ 50 espèces forestières, et à Białowieża près de 80 espèces forestières (et près de 90 espèces en comptant les oiseaux du village) ont pu être observées. Le total des espèces observées à Biebrza est également d'environ 90 espèces (avec de nombreuses espèces de zone humide non notées ailleurs), et quelques espèces additionnelles ont été observées durant les trajets.

Ces scores restent modestes par rapport à ceux de groupes d'ornithologues qui recherchent parfois l'observation d'un maximum d'espèces. à titre d'exemple, 177 espèces ont pu être observées par un groupe de naturalistes encadrés par Tomasz Wesołowski et Jacques Blondel au cours d'un voyage de 10 jours en Pologne du 7 au 17 mai 2002 (Sibley, 2002) ; un compte rendu de voyage sur internet (Eaton, 2009) mentionne l'observation de 162 espèces lors d'un séjour d'une semaine en Pologne, du 18 au 25 mai 2009.

Les trois sites visités sont trois sites d'importance européenne, reconnus en tant qu'IBA¹ et classés en Zones de Protection Spéciale (Special Protection Areas) au titre de la Directive Européenne « Oiseaux ». Ils abritent un certain nombre d'espèces d'oiseaux en commun, dont des oiseaux nicheurs des zones humides, bien que deux des sites soient à dominante forestière. Ce sont par exemple la Grue cendrée *Grus grus*, la Cigogne noire *Ciconia nigra*, la Marouette ponctuée *Porzana porzana*, le Râle des genêts *Crex crex*, la Bondrée apivore *Pernis apivorus*, le Busard cendré *Circus pygargus*, le Pic noir *Dryocopus martius* et l'Alouette lulu *Lullula arborea*.

On pourrait ajouter, bien qu'ils soient rares à Kampinos, l'Aigle pomarin *Aquila pomarina*, le Pic à dos blanc *Dendrocopos leucotos*, le Pic cendré *Picus canus* et le Gobemouche nain *Ficedula parva*...

- La ZPS de Kampinos (37.640,5 ha) est caractérisée par un nombre d'espèces d'intérêt communautaire assez élevé : 30 (33*) espèces nicheuses de l'annexe I de la Directive Oiseaux dont certaines espèces de clairières ou de milieux dunaires comme l'Engoulevent d'Europe *Caprimulgus europaeus*, le Pipit rousseline *Anthus campestris*...
- La ZPS de Białowieża (63.147,6 ha) abrite un nombre très élevé d'espèces d'intérêt communautaire, avec 37 (43*) espèces nicheuses de l'annexe I de la Directive Oiseaux dont Pics et Gobemouches (guildes complètes, fortes densités de Pic mar *Dendrocopos medius* et Gobemouche à collier *Ficedula albicollis*), rapaces diurnes et nocturnes...
- La ZPS de Biebrza (148.509,3 ha) possède un nombre d'espèces d'intérêt communautaire similaire avec 35 (42*) espèces nicheuses de l'annexe I de la Directive Oiseaux dont de nombreuses espèces de zones humides comme le Butor étoilé *Botaurus stellaris*, la Bécassine double *Gallinago media*, le Phragmite aquatique *Acrocephalus paludicola* et les Guifettes (gilde complète dont des effectifs remarquables (milliers ?) de Guifette leucoptère *Chlidonias leucopterus*, non annexe I Directive Oiseaux).

¹ IBA : Important Bird Area (en français ZICO : Zone Importante pour la Conservation des Oiseaux) ; leur nombre actuel s'élève à 77 en Pologne où elles couvrent 6,4% du territoire terrestre selon Gromadzki M. & Wieloch M. (2000), avec une prépondérance dans le Nord et l'Est du pays. Un précédent inventaire en listait 126.

* en comptant les nicheurs occasionnels

Au-delà de la richesse spécifique, il est important de réaliser que ces sites sont souvent des bastions pour les espèces considérées, tant à l'échelle nationale polonaise qu'à l'échelle européenne voire mondiale.

La forêt de Kampinos

Nous avons tout d'abord visité la forêt de Kampinos, aux portes de Varsovie dont elle constitue un véritable « poumon vert », et qui aura été pour nous une excellente entrée en matière. Notre excursion du 8 mai ne nous aura pas permis de visiter l'ensemble des milieux naturels, néanmoins nous avons été frappés par certaines similitudes paysagères en particulier sur les secteurs les plus secs (notamment forêt dunaire, où l'on trouve l'Engoulevent d'Europe et le Pipit rousseline) avec une autre forêt périurbaine que nous connaissons bien, celle de Fontainebleau. L'attention accordée aux arbres remarquables est un point commun supplémentaire (voir Arnould & Cieślak, 2004, bien que cette référence ne donne pas d'information sur les bénéfices que peuvent en tirer l'avifaune et l'entomofaune). Kampinos est un site important en tant que halte migratoire, mais aussi en tant que site de nidification pour plusieurs espèces d'oiseaux des zones humides : Cigogne noire, Râle des genêts et Grue cendrée y font l'objet de suivis attentifs, de même que plusieurs espèces de rapaces. Hôte des prairies humides, le Râle des genêts est un enjeu majeur à Kampinos avec plus de 200 mâles chanteurs. D'après plusieurs sources (Gromadzki & Wieloch, 2000 ; CTE/DB, 2008) les milieux ouverts de Kampinos seraient quelque peu en « perte de vitesse », d'où la possible raréfaction d'espèces comme l'Aigle pomarin, ou la disparition du Circaète Jean-le-blanc *Circaetus gallicus*.



Fig. 2. La Cigogne blanche et les scientifiques (ou les touristes ?) ici dans le village de Białowieża © Jacques Comolet-Tirman.

La forêt primaire de Białowieża

Nous avons séjourné à Białowieża du 9 au 12 mai au matin.

Diversité spécifique

La haute diversité spécifique est une des caractéristiques les plus remarquables de l'avifaune de la forêt de Białowieża : l'avifaune dans son ensemble compte plus de 250 espèces dont 177 ont niché au moins une fois (Tomialojc, 1995). Si l'on s'intéresse plus spécifiquement aux oiseaux forestiers, **le nombre d'espèces nicheuses forestières dépasse nettement la centaine** parmi lesquelles certaines sont inconnues en Europe de l'ouest. Ainsi 111 espèces d'oiseaux forestiers ou de lisière ont été notées nicheuses durant le siècle dernier dans la forêt de Białowieża (Wesołowski, 2007).



Fig. 3. Chêne séculaire à Białowieża © Jean-Philippe Sibley.

Des guildes complètes

Les **guildes¹ d'espèces** sont **plus complètes** ici qu'à l'ouest. Ainsi on observe à Białowieża quatre espèces de gobemouches (contre une ou deux à l'ouest dans le meilleur des cas), huit espèces de pics (contre trois en Angleterre).

¹ **Gilde** : groupe d'espèces d'écologie similaire et le plus souvent apparentées, exploitant en commun un même habitat.



Fig. 4. Gobemouche à collier (mâle à l'entrée de la cavité qu'il défend) © Jacques Comolet-Tirman.

À quoi est due cette diversité ?

Il existe un gradient est-ouest dans la diversité spécifique des oiseaux forestiers en Eurasie. Ce gradient trouve sa première explication dans l'étude de la biogéographie des oiseaux et l'analyse des changements climatiques passés, moteurs des processus de spéciation et d'extinction (Newton, 2003) : ainsi, alors qu'en Europe de l'ouest l'effet des glaciations a été extrêmement sévère provoquant la perte de nombreuses lignées forestières¹ (diminution drastique des forêts du fait de l'absence de refuges importants en période glaciaire : coupures nettes marines ou désertiques, pas de continuum boréal – tropical²), les conséquences ont été moins catastrophiques au fur et à mesure que l'on progresse vers l'est. La forêt boréale sibérienne a même pu devenir un point chaud de diversité du fait de l'existence de foyers de spéciation, et de la persistance d'un continuum vers le sud vers des forêts plus tempérées

¹ Ainsi plusieurs espèces occidentales (*Gyps melitensis*) ont disparu à tout jamais, alors que certaines espèces qualifiées d'orientales comme *Aquila nipalensis*, *Aix galericulata*, *Zoothera dauma* étaient à l'origine présentes en Europe de l'ouest également où elles se sont éteintes (Newton, 2003).

² Nos espèces migratrices s'orientent vers le sud ou le sud-ouest à l'automne pour gagner l'Afrique, voyage soumis à l'existence de ces mêmes coupures, alors que plus à l'est la tendance est plutôt à une migration en direction du sud-est et donc vers l'Asie. Plusieurs espèces d'oiseaux observées en Pologne sont dans ce cas, à l'image du Gobemouche nain.

ou tropicales. Ces forêts sont parfois devenues des zones refuges en période de refroidissement. Il faut noter que certaines espèces reviennent ensuite secondairement vers l'ouest mais ce processus s'effectue sur une longue durée.

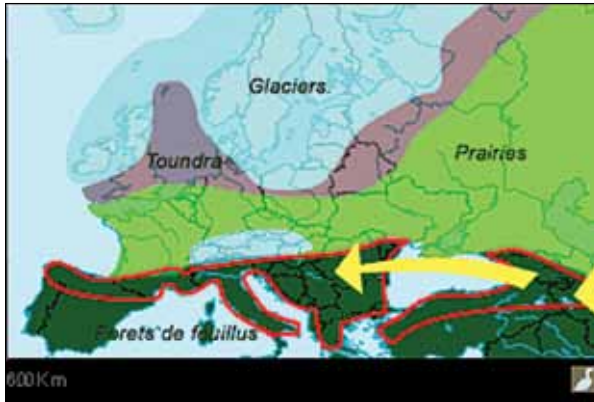
Ces phénomènes biogéographiques ne suffiraient pas à eux seuls à expliquer les différences observées (Tomialojc, 2000). Du fait de l'importante **occupation humaine** des forêts ouest européennes et des **pratiques sylvicoles** menées de longue date, ces milieux ont été profondément modifiés au cours des siècles. Les réserves et aires protégées, là où elles existent, ne sont pas de taille suffisante pour répondre aux exigences vitales de la faune vertébrée qui n'a donc pas trouvé de refuge face à cette nouvelle menace. Ceci a entraîné d'importantes modifications dans la composition des avifaunes et la disparition de certaines espèces sensibles, parfois reléguées dans des zones montagneuses.

À l'est, les **actions anthropiques plus limitées** et la taille plus importante des réserves forestières ont permis à la plupart des espèces de se maintenir jusqu'à nos jours, sans pour autant être aujourd'hui dépendantes exclusivement des sites protégés (autrement dit : le cas échéant à étendre leur répartition également en dehors des aires protégées).

L'exemple du Pic à dos blanc *Dendrocopos leucotos*

Le Pic à dos blanc est une espèce disparue de France à l'exception des Pyrénées où la sous-espèce *lifordi* occupe encore une position relictuelle. La sous-espèce *leucotos*, venue lors d'une deuxième vague, était présente en plaine dans l'ouest de l'Europe, où elle est aujourd'hui éteinte. Cette forme s'est maintenue en Pologne.

Répartition du Pic à dos blanc au cours de la dernière glaciation et formation de la sous-espèce *lifordi* (Pyrénées, Italie, Balkans) à partir du Caucase<



Source : Ornithomedia.

Répartition contemporaine du Pic à dos blanc avant intervention humaine

(limites optimales des sous-espèces *lifordi* – fragmentée – et *leucotos*)



Source : Ornithomedia.

Forte naturalité de la forêt, et de la biologie des espèces

Enfin, la forêt de Białowieża du fait de sa forte naturalité, d'une structure tridimensionnelle unique (très grandes hauteurs d'arbres, nombreuses niches écologiques aux différentes strates, etc.) et de l'imbrication des milieux naturels permet d'observer dans un contexte forestier plusieurs espèces associées ailleurs à des milieux humides (Grue cendrée, Chevalier culblanc *Tringa ochropus*, Locustelle

fluviale *Locustella fluviatilis*), ouverts ou de lisière (Bergeronnette grise *Motacilla alba*), rupestres (Grand Corbeau *Corvus corax*) ou bâtis (Martinet noir *Apus apus*, qui utilise les branches mortes de grands arbres émergeant alors qu'en Europe de l'ouest l'espèce niche quasi exclusivement en contexte urbain, dans des bâtiments).

L'absence de crainte de certaines espèces est notable, par exemple des femelles de Merle noir *Turdus merula* qui ne s'enfuient pas à l'approche des observateurs. Il faut souligner que cette espèce est restée ici une espèce forestière dans son habitat originel, sans que l'homme, rarement présent si l'on excepte les chercheurs et parfois les touristes, ne soit perçu comme un prédateur ou un danger. L'adaptation secondaire à des milieux urbains ne semble pas aussi avancée qu'à l'ouest, tant chez le Merle noir que chez la Grive musicienne *Turdus philomelos*.

Des espèces rares (faibles densités) à cause d'une forte prédation
Malgré une offre très importante aussi bien en terme de sites de nidification (à titre d'exemple, cavités naturelles creusées ou non par les pics¹) qu'en terme alimentaire (la taille des pontes est ici maximale pour la plupart des espèces, reflétant l'abondance des insectes), on constate une relative **faiblesse des densités pour la plupart des espèces** Ceci est à mettre en relation avec une **pression importante de prédation** (Walankiewicz, 1991), entraînant une faible productivité. L'avifaune de Białowieża contraste fortement avec l'avifaune des forêts d'Europe de l'Ouest sur ce point. Elle partage même certains traits de caractère avec l'avifaune des forêts tropicales, suggérant qu'il **ne devait pas y avoir à l'origine une grande différence de fonctionnement entre les forêts tropicales et les forêts tempérées** (Tomialojc & Wesołowski, 2004 ; Wesołowski, 2007). En effet, à côté d'espèces localement communes comme le Gobemouche à collier, le Pinson des arbres et le Pouillot siffleur, beaucoup d'autres n'y sont présentes qu'à des densités extrêmement faibles, en conséquence de quoi elles sont parfois absentes des relevés².

¹ Les cavités creusées par les pics sont fréquemment réutilisées par tout un cortège d'espèces. Une remarquable étude récente met en évidence la durée de vie de ces cavités selon l'essence et le type de forêts (Wesołowski, 2011).

² Toutes espèces confondues, les densités sont de l'ordre de 40 à 120 couples d'oiseaux nicheurs aux 10 ha (Tomialojc & Wesołowski, 2004). Sur des parcelles de 25 à 33 ha, le nombre d'espèces est de l'ordre de 29 à 52 une année donnée, et l'on peut atteindre 74 espèces en cumulant les années sur 30 ans (Wesołowski, 2007).

Ambiances sonores remarquables

Un effet « cathédrale » et un écho naturel confèrent aux ambiances sonores de Białowieża un caractère remarquable. Ces espaces ne sont que peu impactés par les couloirs aériens ou autres pollutions sonores.

À retenir sur Białowieża

Si l'on devait ne retenir qu'une leçon de Białowieża, il s'agirait de son caractère irremplaçable en tant que « fenêtre ouverte » sur le passé des forêts européennes. De nombreux travaux scientifiques ont été réalisés dans le domaine de l'avifaune forestière notamment depuis les années 1970 par des ornithologues auxquels il convient de rendre hommage : leurs publications apportent un éclairage essentiel, et permettent une compréhension du fonctionnement des écosystèmes forestiers sur la durée.



Fig. 5. Wiesław Walankiewicz et son assistant contrôlant les nids de Gobemouches à collier dans le parc national au printemps 1992 © Jacques Comolet-Tirman.

Les marais de Biebrza

Ces marais ont été préservés tant par leur position historique de frontière, à l'occasion lieu de combat n'encourageant guère les implantations humaines, que par la force des éléments naturels. Aujourd'hui, il s'agit d'une zone humide exceptionnelle par sa superficie (près de 200.000 ha) et sa richesse biologique, qui attire des visiteurs venus du monde entier (Kłosowski, 1994). C'est à pied, en bicyclette et en canoë que nous avons découvert ces milieux remarquables les 12 et 13 mai, à partir de notre hébergement situé à Goniądz.



Fig. 6. Les marais de Biebrza vus depuis un observatoire à Osowiec © Jacques Comolet-Tirman.

Les marais de Biebrza sont remarquables à plus d'un titre. La vallée fluviale non régulée (malgré quelques tentatives infructueuses de drainage) offre de grandes superficies de prairies humides et de roselières. En conséquence, le site est d'intérêt majeur pour les rallidés (Râle des genêts, marouettes...), les ardéidés (Butors étoilé et blongios *Ixobrychus minutus*) et les limicoles, notamment la Bécassine double et le Chevalier combattant *Philomachus pugnax* (espèce emblématique figurée sur de nombreux documents relatifs au marais), ces deux espèces partageant des modes de reproduction

similaires (système de « lek »¹, avec des parades nuptiales collectives se déroulant sur des arènes). L'intérêt du site est notable pour sa population nicheuse de rapaces et en particulier d'Aigle criard *Aquila clanga*. Le Pygargue à queue blanche *Haliaeetus albicilla* peut s'y observer facilement. Les passereaux paludicoles ne sont pas en reste (Mésange rémiz *Remiz pendulinus*, Rousserolle turdoïde *Acrocephalus arundinaceus* et surtout Phragmite aquatique, voir plus loin). Par ailleurs, c'est également un site de halte migratoire. La palette des milieux naturels est complétée par des forêts humides mais aussi des pinèdes et quelques milieux plus secs dans lesquels il est possible d'observer le Tétraz-lyre *Tetrao tetrix* et l'Alouette lulu.

Un site majeur pour la conservation du Phragmite aquatique *Acrocephalus paludicola*, espèce mondialement menacée

Il s'agit d'une espèce de fauvette aquatique dont les effectifs mondiaux sont réduits et l'aire de répartition très localisée et fragmentée, ce qui en fait une des rares espèces européennes menacées à l'échelle mondiale (Dézécot *et al.*, 2008) : classée « vulnérable » selon la liste rouge de l'UICN qui évalue les risques d'extinction des espèces. La Pologne est un des rares États où elle niche encore, et les marais de la Biebrza constituent un de ses bastions. Bien que ne nichant pas en France, ce passereau fréquente régulièrement les zones humides du littoral français (côte atlantique) au cours de migrations en boucle (Julliard *et al.*, 2006) qui le conduisent à l'automne jusqu'en Afrique. Ainsi des coopérations internationales se mettent en place dans le cadre d'un plan international (Heredia, 1997), et les français ont élaboré un plan national d'actions pour cette espèce (Le Nevé *et al.*, 2009) tout comme les polonais (Maniakowski, 2002). Lors du séminaire LIFE consacré à cette espèce, un exposé a été consacré à la situation de l'espèce dans les marais de Biebrza. Les dénombrements des mâles chanteurs permettent d'y mettre en évidence des secteurs majeurs à forte densité et d'autres secteurs à densité plus faible. Des études concernent les modes de gestion à appliquer sur les secteurs sub-optimaux afin d'améliorer leur capacité d'accueil, et un projet de recherche est en cours sur la définition de l'habitat optimal (Marczakiewicz & Grzywaczewski, 2008). Un des paradoxes du Phragmite aquatique est que si l'on peut l'associer aux derniers grand marais sauvages d'Europe de l'Est, et notamment les secteurs

¹ Lek : système de reproduction caractérisé par l'existence d'un territoire sur lequel de nombreux individus voire la totalité d'une population se rassemblent pour la parade nuptiale et l'accouplement.

entretenus par la dynamique fluviale, sa présence est aussi liée à l'homme car elle peut être conditionnée par le maintien d'activités ancestrales (notamment pâturage et fauche) tendant à exploiter durablement les marais. Un autre exposé (Bargain, 2008) insiste sur l'importance du passage en Baie d'Audierne (Bretagne) et sur le fait que la halte effectuée par des *Phragmites* aquatiques nés dans les marais de Biebrza y est prouvée par le baguage. La coopération internationale et plus spécifiquement franco-polonaise est en œuvre pour venir en aide à cette espèce, dans le domaine de l'acquisition des connaissances (biologie, suivi de la migration par le baguage), mais aussi sur des aspects sensibilisation du public avec la réalisation d'un DVD « Wodniczka, le séducteur des marais ». Le titre de cet ouvrage de communication rappelle le nom en polonais de l'oiseau tout en suggérant que les mâles de cette espèce peuvent être polygames.



Fig. 7. La Mésange rémiz © Philippe Gourdain.



Fig. 8. ... et son nid, prouesse architecturale © Philippe Gourdain.

Conclusion

Quelques caractéristiques communes aux sites visités : froid hivernal

La rigueur de l'hiver sévissant sur ces contrées a pour conséquence le fait que des espèces sédentaires chez nous sont ici migratrices. Par ailleurs, celles qui restent (sédentaires ou migratrices partielles) comme le Martin-pêcheur d'Europe *Alcedo atthis* subissent de lourdes pertes certains hivers, en conséquence leur population resterait par exemple inférieure à une dizaine de couples sur Biebrza (0-10 couples).

... et dates d'arrivées printanières tardives

On peut estimer à environ **trois semaines d'écart** le décalage des conditions météorologiques entre la Pologne Orientale et la France, en conséquence de quoi nous nous attendions à avoir début mai à Białowieża un temps comparable à celui de mi-avril en région parisienne.

Les dates d'arrivées des migrateurs sont en conséquence relativement tardives, et elles peuvent varier assez fortement d'année en année.

Certains oiseaux semblent être arrivés à peu près lors de notre séjour, c'est notamment le cas du Roselin cramoisi et du Gobemouche nain, beaucoup plus faciles à contacter le dernier jour. D'autres n'ont pas été contactés, parmi lesquels la Pie-grièche écorcheur et à notre grand regret la Locustelle fluviatile. Voici quelques dates de premières arrivées pour Białowieża d'après Tomialojc (1995), actualisé par Mazurek (2011 ; voir date moyenne en gras et entre parenthèses) :

- La Pie-grièche écorcheur *Lanius collurio* le 9 mai (**3 mai**) en moyenne, avec comme extrêmes le 28 avril (1989) et le 18 mai (1984).
- La Locustelle fluviatile *Locustella fluviatilis* le 11 mai (**9 mai**) en moyenne, avec comme extrêmes le 26 avril (1979) et le 22 mai (1984).
- Le Gobemouche nain *Ficedula parva* le 7 mai en moyenne (**6 mai**), avec comme extrêmes le 2 mai (1989) et le 11 mai (1987).
- Le Roselin cramoisi *Carpodacus erythrinus* le 13/14 mai en moyenne (**11 mai**), avec comme extrêmes le 9 mai (1985 et 1993) et le 19 mai (1978).

Recommandations des ornithologues et scientifiques polonais

Les oiseaux du fait de leur place intermédiaire dans les chaînes trophiques et également des modalités de leurs dénombrements constituent d'excellents modèles en écologie. L'étude de leurs populations est de même intégratrice de celle de l'évolution des écosystèmes. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que les ornithologues soient souvent parmi les premiers à mettre en évidence des enjeux de protection, tant localement (à propos des sites qu'ils étudient) qu'à une plus vaste échelle notamment européenne.

Cette remarque d'ordre général est particulièrement vérifiée en ce qui concerne les scientifiques polonais qui ont régulièrement mis à profit leurs publications pour :

- souligner au niveau international les problèmes en matière de protection de la nature, notamment en ce qui concerne Białowieża
- réfléchir sur les leçons à tirer de l'étude d'une forêt primitive, tant en terme de foresterie que de fonctionnement des

populations d'oiseaux: les résultats peuvent être extrêmement utiles bien au-delà des frontières polonaises

- encourager une meilleure protection des forêts en Europe de l'ouest en utilisant les connaissances acquises en Europe de l'est (Tomialojc, 2000, Angelstam *et al.*, 1997)
- promouvoir des études des sites ainsi protégés
- déplorer que la plupart des études concernant de nombreuses espèces ont été réalisées dans des situations non naturelles voire en utilisant systématiquement des nichoirs artificiels (Czeszczewik *et al.*, 1999) et tenter d'encourager d'autres approches.

Références :

- Angelstam P. K. *et al.*, 1997. Biodiversity and sustainable forestry in European forests: how East and West can learn from each other. *Wildlife Society Bulletin* 25(1) : 38-48.
- Arnould P. & Cieślak C., 2004. Mise en scène d'objets de nature à Paris et Varsovie : les arbres remarquables de deux forêts périurbaines. *Natures Sciences Sociétés* 12, 157-171 (2004).
- Bargain B., 2008. Importance de la Bretagne pour la migration du phragmite aquatique mise en évidence par la station de baguage de la baie d'Audierne ; pp.28-33, in : Dézécot *et al.*, 2008. *Le phragmite aquatique, une espèce mondialement menacée : actes du séminaire du Life « conservation du phragmite aquatique en Bretagne »*. Penn ar Bed 206. 120 p.
- Czeszczewik D., Walankiewicz W., Mitrus C. & Nowakowski W., 1999. Nest box data of Pied Flycatcher *Ficedula hypoleuca* may lead to erroneous generalizations. *Vogelwelt* 120, suppl. : 361-365.
- Dézécot J., Le Nevé A., Bargain B., Le Feunteun N. & Kerbouc'h M., 2008. The Aquatic Warbler, a globally threatened species. Proceedings of the Life seminar "Conservation of the Aquatic Warbler in Brittany" 2004-2009. *Penn ar Bed* n°206 : 1-120.

- Gromadzki M. & Wieloch M., 2000. Poland ; pp. 543-579, in : Heath M. F. & Evans M. I. eds, 2000. *Important Bird Areas in Europe: priority sites for conservation. 1: Northern Europe*. Cambridge, UK: BirdLife International.
- Heredia, B., 1997. Plan d'action pour le Phragmite aquatique (*Acrocephalus paludicola*) en Europe ; pp. 386-399, in : Heredia, B., Rose, L. & Painter, M., *Les oiseaux mondialement menacés : situation en Europe. Plans d'action*. Conseil de l'Europe / Birdlife International, Strasbourg, 472 p.
- Julliard R., Bargain B., Dubos A. & Jiguet F., 2006. Identifying autumn migration routes for the globally threatened Aquatic Warbler *Acrocephalus paludicola*. *Ibis* 148 (4) : 735-743.
- Kłosowski G. & Kłosowski T., 1994. Biebrza Marshland, Voyager, Warszawa.
- Le Nevé A., Bargain B., Provost P. & Latraube F., 2009. Le phragmite aquatique *Acrocephalus paludicola* ; plan national d'actions 2010-2014. Ministère de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de la Mer, Direction régionale de l'environnement Bretagne, Bretagne Vivante-SEPNB, 177 p.
- Maniakowski Michał, 2002. Plan Działań na rzecz Ochrony Wodniczki (*Acrocephalus paludicola*) w Polsce. Ogólnopolskie Towarzystwo Ochrony Ptaków & Aquatic Warbler Conservation Team [OTOP & AWCT], document provisoire, Varsovie.
- Marczakiewicz P. & Grzywaczewski G., 2008. Recherches sur le phragmite aquatique dans la vallée de la Biebrza ; pp.34-39, in : Dézécot *et al.*, 2008. *Le phragmite aquatique, une espèce mondialement menacée : actes du séminaire du Life « conservation du phragmite aquatique en Bretagne »*. Penn ar Bed 206. 120 p.
- Mazurek L. & Jezierczuk T., 2011. Białowieża Site Guide, where to watch birds and large mammals of the Białowieża Forest. Wild Poland Site Guides.

- Newton I., 2003. *The Speciation & Biogeography of Birds*, Academic Press
- Siblet J.-Ph., 2002. *Compte-rendu ornithologique d'un voyage en Pologne, 7 au 17 mai 2002. Rapport non publié, Direction Régionale de l'Environnement d'Île-de-France, Cachan, 33 p.*
- Tomialojc L., 1995. The birds of the Białowieża Forest – additional data and summary. *Acta zool. Cracov.* 38(3) : 363-397.
- Tomialojc L., 2000. An East-West gradient in the breeding distribution and species richness of the European woodland avifauna. *Acta Ornithologica* 35 : 3-17.
- Tomialojc L. & Wesołowski T., 2004. Diversity of the Białowieża Forest avifauna in space and time. *Journal of Ornithology* 145(2) : 81-92.
- Walankiewicz W., 1991. Do secondary cavity-nesting birds suffer more from competition for cavities or from predation in a primeval deciduous forest? *Natural Areas Journal* 11(4): 203-212.
- Walankiewicz W., Mitrus C., Czeszczewik D. & Jabłoński P. M., 1997. Is the Pied Flycatcher *Ficedula hypoleuca* overcompeted by the Collared Flycatcher *Ficedula albicollis* in the natural forest of Białowieża? *Acta Ornithologica* 32 (2): 213-217.
- Wesołowski T., 2007. Primeval conditions – what can we learn from them? *Ibis* 149 (Suppl. 2) : 64-77.
- Wesołowski T., 2011. “Lifespan” of woodpecker-made holes in a primeval temperate forest: a thirty year study. *Forest Ecology and Management* 260 : 1846-1852.

Sites internet :

http://www.travellingbirder.com/tripreports/view_birding_tripreport.php?id=555

[trip report de Ben Eaton, 18-25 mai 2009 ; 162 espèces]

http://www.ornithomedia.com/pratique/debuter/debut_art70_2.htm

[le Pic à dos blanc : le rôle des glaciations]

Bases de données :

CTE/DB -Centre Thématique Européen sur la Diversité Biologique- (2008) Base européenne Natura 2000 des Zones de Protection Spéciale

Annexe : la liste des 129 espèces d'oiseaux observées par le SPN en Pologne du 7 au 14 mai 2011

Nom vernaculaire	Nom scientifique	Directive Oiseaux	Varsovie	Kampinos	Białowieża	Biebrza	Autres
Oie cendrée	<i>Anser anser</i>					X	
Cygne tuberculé	<i>Cygnus olor</i>				X	X	
Cygne chanteur	<i>Cygnus cygnus</i>	I			X		
Canard chipeau	<i>Anas strepera</i>					X	
Canard colvert	<i>Anas platyrhynchos</i>		X		X	X	
Sarcelle d'été	<i>Anas querquedula</i>					X	
Garrot à œil d'or	<i>Bucephala clangula</i>				X		
Harle bièvre	<i>Mergus merganser</i>		X				
Cigogne noire	<i>Ciconia nigra</i>	I				X	
Cigogne blanche	<i>Ciconia ciconia</i>	I			X	X	X
Butor étoilé	<i>Botaurus stellaris</i>	I				X	
Héron cendré	<i>Ardea cinerea</i>		X		X	X	
Grande Aigrette	<i>Ardea alba</i>	I				X	
Faucon crécerelle	<i>Falco tinnunculus</i>		X				X
Bondrée apivore	<i>Pernis apivorus</i>	I			X		
Pygargue à queue blanche	<i>Haliaeetus albicilla</i>	I			X	X	
Busard des roseaux	<i>Circus aeruginosus</i>	I			X	X	X
Busard cendré	<i>Circus pygargus</i>	I				X	
Autour des palombes	<i>Accipiter gentilis</i>			X			

Nom vernaculaire	Nom scientifique	Directive Oiseaux	Varsovie	Kampinos	Białowieża	Biebrza	Autres
Buse variable	<i>Buteo buteo</i>			X	X		
Aigle pomarin	<i>Aquila pomarina</i>	I			X		
Râle d'eau	<i>Rallus aquaticus</i>				X	X	
Râle des genêts	<i>Crex crex</i>	I			X	X	
Marouette ponctuée	<i>Porzana porzana</i>	I			X	X	
Poule d'eau	<i>Gallinula chloropus</i>					X	
Foulque macroule	<i>Fulica atra</i>					X	
Grue cendrée	<i>Grus grus</i>	I				X	
Vanneau huppé	<i>Vanellus vanellus</i>			X		X	X
Petit Gravelot	<i>Charadrius dubius</i>			X			
Bécasse des bois	<i>Scolopax rusticola</i>				X		
Bécassine des marais	<i>Gallinago gallinago</i>				X	X	
Barge à queue noire	<i>Limosa limosa</i>					X	
Barge rousse	<i>Limosa lapponica</i>	I					
Chevalier gambette	<i>Tringa totanus</i>					X	
Chevalier culblanc	<i>Tringa ochropus</i>				X		
Chevalier sylvain	<i>Tringa glareola</i>	I		X		X	
Chevalier guignette	<i>Actitis hypoleucos</i>		X		X	X	
Chevalier combattant	<i>Philomachus pugnax</i>	I				X	
Goéland argenté	<i>Larus argentatus</i>					X	
Mouette rieuse	<i>Larus ridibundus</i>		X			X	
Sterne pierregarin	<i>Sterna hirundo</i>	I	X		X	X	
Guifette moustac	<i>Chlidonias hybrida</i>	I				X	
Guifette leucoptère	<i>Chlidonias leucopterus</i>					X	
Guifette noire	<i>Chlidonias niger</i>	I				X	
Pigeon biset	<i>Columba livia</i>		X		X	X	
Pigeon colombin	<i>Columba oenas</i>				X	X	
Pigeon ramier	<i>Columba palumbus</i>		X	X	X	X	
Tourterelle turque	<i>Streptopelia decaocto</i>		X	X		X	X
Coucou gris	<i>Cuculus canorus</i>			X	X	X	
Chouette hulotte	<i>Strix aluco</i>				X		
Martinet noir	<i>Apus apus</i>		X	X	X	X	
Huppe fasciée	<i>Upupa epops</i>						X

Nom vernaculaire	Nom scientifique	Directive Oiseaux	Varsovie	Kampinos	Białowieża	Biebrza	Autres
Torcol fourmilier	<i>Jynx torquilla</i>				X		
Pic épeichette	<i>Dendrocopos minor</i>				X		
Pic mar	<i>Dendrocopos medius</i>	I			X		
Pic à dos blanc	<i>Dendrocopos leucotos</i>	I		X	X		
Pic épeiche	<i>Dendrocopos major</i>			X	X	X	
Pic tridactyle	<i>Picoides tridactylus</i>	I			X		
Pic noir	<i>Dryocopus martius</i>	I			X		
Pic cendré	<i>Picus canus</i>	I			X	X	
Loriot d'Europe	<i>Oriolus oriolus</i>				X	X	X
Geai des chênes	<i>Garrulus glandarius</i>			X	X	X	
Pie bavarde	<i>Pica pica</i>		X	X		X	X
Choucas des tours	<i>Corvus monedula</i>		X	X		X	X
Corbeau freux	<i>Corvus frugilegus</i>		X			X	X
Corneille mantelée	<i>Corvus corone cornix</i>		X	X	X	X	X
Grand Corbeau	<i>Corvus corax</i>				X	X	
Mésange charbonnière	<i>Parus major</i>		X	X	X	X	
Mésange bleue	<i>Parus caeruleus</i>		X		X		
Mésange noire	<i>Parus ater</i>			X			X
Mésange nonnette	<i>Parus palustris</i>			X	X		
Mésange huppée	<i>Parus cristatus</i>			X			
Mésange rémiz	<i>Remiz pendulinus</i>					X	
Hirondelle de rivage	<i>Riparia riparia</i>					X	
Hirondelle rustique	<i>Hirundo rustica</i>		X	X	X	X	
Hirondelle de fenêtre	<i>Delichon urbicum</i>		X	X	X	X	X
Alouette lulu	<i>Lullula arborea</i>	I					X
Alouette des champs	<i>Alauda arvensis</i>					X	X
Locustelle tachetée	<i>Locustella naevia</i>				X	X	
Locustelle lusciniôide	<i>Locustella luscinioides</i>				X	X	
Rousserolle turdoïde	<i>Acrocephalus arundinaceus</i>				X	X	
Phragmite des joncs	<i>Acrocephalus schoenobaenus</i>				X	X	
Rousserolle effarvate	<i>Acrocephalus scirpaceus</i>				X	X	
Rousserolle verderolle	<i>Acrocephalus palustris</i>					X	

Nom vernaculaire	Nom scientifique	Directive Oiseaux	Varsovie	Kampinos	Białowieża	Biebrza	Autres
Hypolaïs icterine	<i>Hippolais icterina</i>				X	X	
Pouillot fitis	<i>Phylloscopus trochilus</i>			X	X	X	
Pouillot véloce	<i>Phylloscopus collybita</i>		X	X	X	X	
Pouillot siffleur	<i>Phylloscopus sibilatrix</i>		X	X	X	X	
Fauvette à tête noire	<i>Sylvia atricapilla</i>		X	X	X	X	
Fauvette des jardins	<i>Sylvia borin</i>			X			
Fauvette babillarde	<i>Sylvia curruca</i>		X	X	X	X	
Fauvette grisette	<i>Sylvia communis</i>		X		X	X	
Roitelet à triple bandeau	<i>Regulus ignicapilla</i>			X			
Roitelet huppé	<i>Regulus regulus</i>			X	X		
Troglodyte mignon	<i>Troglodytes troglodytes</i>				X		
Sittelle torchepot	<i>Sitta europaea</i>				X	X	
Grimpereau des bois	<i>Certhia familiaris</i>		X				
Grimpereau des jardins	<i>Certhia brachydactyla</i>		X	X	X		
Etourneau sansonnet	<i>Sturnus vulgaris</i>		X	X	X	X	
Merle noir	<i>Turdus merula</i>		X	X	X		
Grive litorne	<i>Turdus pilaris</i>		X	X	X	X	
Grive musicienne	<i>Turdus philomelos</i>			X	X	X	
Rougegorge familier	<i>Erithacus rubecula</i>		X	X	X		
Gorgebleue à miroir	<i>Luscinia svecica</i>	I			X	X	
Rossignol progné	<i>Luscinia luscinia</i>				X	X	
Rougequeue noir	<i>Phoenicurus ochruros</i>		X	X	X	X	
Rougequeue à front blanc	<i>Phoenicurus phoenicurus</i>		X	X	X	X	
Traquet tarier	<i>Saxicola rubetra</i>				X	X	
Traquet motteux	<i>Oenanthe oenanthe</i>				X		
Gobemouche gris	<i>Muscicapa striata</i>		X	X	X	X	
Gobemouche noir	<i>Ficedula hypoleuca</i>			X	X	X	
Gobemouche à collier	<i>Ficedula albicollis</i>	I			X		
Gobemouche nain	<i>Ficedula parva</i>	I			X		
Moineau domestique	<i>Passer domesticus</i>		X	X			
Moineau friquet	<i>Passer montanus</i>				X	X	
Bergeronnette printanière	<i>Motacilla flava</i>			X		X	
Bergeronnette grise	<i>Motacilla alba</i>		X	X	X	X	

Nom vernaculaire	Nom scientifique	Directive Oiseaux	Varsovie	Kampinos	Białowieża	Biebrza	Autres
Pipit des arbres	<i>Anthus trivialis</i>			X		X	
Pinson des arbres	<i>Fringilla coelebs</i>		X	X	X	X	
Serin cini	<i>Serinus serinus</i>			X	X	X	
Verdier d'Europe	<i>Carduelis chloris</i>		X	X	X	X	
Tarin des aulnes	<i>Carduelis spinus</i>			X	X		
Chardonneret élégant	<i>Carduelis carduelis</i>				X	X	
Linotte mélodieuse	<i>Carduelis cannabina</i>			X	X	X	X
Roselin cramoisi	<i>Carpodacus erythrinus</i>				X	X	
Grosbec casse-noyaux	<i>Coccothraustes coccothraustes</i>			X	X		
Bruant proyer	<i>Emberiza calandra</i>				X		X
Bruant jaune	<i>Emberiza citrinella</i>			X	X	X	
Bruant des roseaux	<i>Emberiza schoeniclus</i>				X	X	

Patrick Haffner & Audrey Savouré-Soubelet

Les mammifères : comparaison entre la France et la Pologne

Introduction

Tout mammalogiste amateur ou professionnel intéressé par les mammifères du Paléarctique Occidental souhaite visiter un jour la Pologne. Sa faune a la réputation d'être bien conservée et les espèces qui s'y trouvent sont prestigieuses, témoins dans notre imaginaire fantaisiste d'une nature vierge. Bien que certains mammifères associés à celle-ci dans notre esprit, loups ou lynx par exemple, reconquièrent tout doucement le territoire français, c'est là-bas qu'on veut les observer. Beaucoup de naturalistes pensent encore pouvoir trouver en Pologne la nature telle qu'elle devait être en France il y a des siècles, quand la forêt la recouvrait en grande partie. La réputation du Parc national de **Białowieża** y a largement contribué.

A contrario, il existe en Pologne un certain nombre de mammifères qui n'ont jamais existé chez nous, à affinité orientale, voire boréale, et qui confère à ce pays une touche d'exotisme et qui nous invite aussi à y voyager.

Mais s'il n'y avait pas tout cela, la Pologne resterait une destination incontournable pour les scientifiques car ses chercheurs y sont réputés et les moyens mis à disposition de ceux-ci pour étudier la faune européenne est remarquable. L'Institut de Recherche sur les Mammifères de l'Académie Polonaise des Sciences à Białowieża en représente sûrement l'élément le plus connu et de nombreux français l'ont visité, voire y ont poursuivi des recherches.

C'est donc animés par ces pensées et par le désir de les confronter à la réalité que les quelques mammalogistes du SPN ont abordé ce voyage d'étude qui nous a mené à Kampinos, à Białowieża et à Biebrza avec, en point d'orgue, la visite de l'Institut de recherche sur les Mammifères.

L'Institut de Recherches sur les Mammifères de l'Académie Polonaise des Sciences

Fondé en 1952, l'Institut (Instytut Biologii Ssaków Polskiej Akademii Nauk / **Białowieża**) mène des recherches dans la morphologie, la taxonomie, la systématique, l'évolution, la génétique des populations, l'éthologie et l'écologie des mammifères. à ce jour, 23 livres et 1400 articles scientifiques ont été publiés par cet Institut.

Sacré « Centre d'excellence de l'Union européenne » en 2003 et constituant une des 5 meilleures institutions scientifiques de Pologne dans le domaine de la biologie en 2006, cet Institut mène de nombreux projets de recherches (22 dont 13 cours) (Source Internet : MRI PAS).

Ainsi, le Bison d'Europe (*Bison bonasus*) fait l'objet d'une étude portant sur son alimentation et son impact sur les peuplements d'arbres de la forêt primaire de Białowieża (Source Internet MRI PAS, projet de Kowalczyk) tandis que l'intérêt pour le Cerf élaphe (*Cervus elaphus*) porte sur l'influence de l'habitat sur la fécondité de cette espèce et ses capacités à compenser les pertes causées par la prédation et la chasse (Source Internet MRI PAS, projet de Borowik). Le Chevreuil européen (*Capreolus capreolus*) et l'Élan (*Alces alces*) font eux aussi parti de projets de recherches (Source Internet MRI PAS, projet de Sönnichsen, et de Jędrzejewski).

Concernant les carnivores, les chercheurs s'intéressent particulièrement aux relations entre les variables environnementales et la variation génétique adaptative du Loup gris (*Canis lupus*) ainsi qu'à ces relations avec l'Élan dans le Parc National de Biebrza (Source Internet MRI PAS, projet de Czarnomska et de Jędrzejewski).

Enfin, l'impact de la structure du paysage sur la diversité génétique du Mulot à collier (*Apodemus flavicollis*) dans le Nord Est de la Pologne est aussi un sujet d'étude de l'Institut de Recherche sur les Mammifères de l'Académie Polonaise des Sciences (Source Internet MRI PAS, projet de Niedziałkowska).



Fig. 1. Bison d'Europe, *Bison bonasus*. Białowieża. © Philippe Gourdain.

Ces recherches s'intéressent donc à l'ensemble des mammifères : du Campagnol nordique (*Microtus oeconomus*) au Bison d'Europe (fig. 1). Et, outre les aspects scientifiques, elles jouent un rôle important pour la gestion et la conservation des populations de mammifères menacés. D'après la liste rouge de l'UICN version 2011.2, si on exclue les cétacés, la Pologne compte 2 espèces de mammifères menacées au niveau mondial contre 5 espèces en France (Source Internet : Liste rouge UICN des espèces menacées 2011.2).

Des Mammifères semblables, d'autres différents

Si on exclue les cétacés, la Pologne héberge 94 espèces (dont 85 autochtones). On en rencontre 116 en France (dont 100 autochtones).

Soixante-douze espèces autochtones sont présentes aussi bien en Pologne qu'en France. Il peut s'agir d'espèces ubiquistes comme le Loup gris, ou qui occupent des habitats qu'on trouve dans les deux pays comme le Chamois (*Rupicapra rupicapra*), habitant les montagnes des Tatras et des Alpes.

La Pologne et la France partagent donc de nombreuses espèces de mammifères. Des différences persistent toutefois, parfois à peine

perceptibles quand on s'adresse aux espèces vicariantes (espèces souvent proches morphologiquement et qui occupent une même place dans les écosystèmes). L'annexe 1 liste les espèces rencontrées dans les deux pays (hors cétacés).

La liste française des cétacés est bien plus importante que celle de Pologne car la France est largement bordée par des mers ou océans de très grandes dimensions. 16 espèces fréquentent régulièrement les eaux françaises, dont le Marsouin commun (*Phocoena phocoena*), la seule espèce observable en Pologne.

Pourquoi des Mammifères différents ?

Trois raisons principales peuvent être invoquées pour expliquer les différences de composition spécifique entre la Pologne et la France :

- a) des climats différents
- b) des histoires d'espèces différentes
- c) un impact anthropique différent

a) Des climats différents

Bien sûr, le climat méditerranéen, largement répandu dans le sud de la France, explique l'existence dans ce pays de nombreuses espèces qu'on ne retrouve pas en Pologne. La Pachyure étrusque (*Suncus etruscus*), une minuscule musaraigne considérée comme l'un des plus petits mammifères du monde, en est un exemple. a contrario, une influence boréale se fait sentir dans le nord-est de la Pologne, permettant la survie d'espèces qui ont disparu de France depuis longtemps. Par exemple, deux petits rongeurs, la Siciste des bouleaux (*Sicista betulina*) et le Campagnol nordique étaient présents en France durant les glaciations quaternaires. La première espèce a persisté dans le Jura français jusqu'au tout début de l'Holocène, il y a environ 10 000 ans, alors que le climat commençait à se réchauffer (Vigne, 2003). La deuxième a également disparu de la plupart du territoire français au début de l'Holocène bien qu'une population relique ait peut-être survécu sur l'Île d'Ouessant jusqu'à l'Âge du fer (Vigne & Pascal, 2003). Ces deux espèces sont encore largement répandues en Pologne.

b) Des histoires d'espèces différentes

Les faunes européennes actuelles, qui se sont mises en place pour la plupart durant l'Holocène, sont très marquées par les glaciations quaternaires. Durant celles-ci (entre 600 000 ans et – 10 000 ans), le refroidissement du climat a conduit les espèces les plus thermophiles à se réfugier dans les zones d'Europe méridionale les plus chaudes : péninsule ibérique, péninsule italique, Balkans, sud du Caucase et des Carpates. Des zones refuges ont également existé en Europe orientale pour des espèces plus tolérantes au froid. L'extension des glaciers des chaînes montagneuses a conduit à la rupture durable de toute communication entre ces zones refuges et à la fragmentation des populations des espèces. Pendant ces longues périodes d'isolation (plusieurs centaines de milliers d'années), certaines de ces populations se sont différenciées au point de donner naissance à des espèces nouvelles (Aulagnier *et al.*, 2008), désormais incapables de se reproduire entre elles. À la fin de la dernière glaciation (Würm), ces nouvelles espèces ont recolonisé l'Europe pour certaines par l'ouest, pour d'autres par l'est, au fur et à mesure du recul des glaciers jusqu'à entrer à nouveau en contact. Elles auraient pu continuer leurs progressions et cohabiter sur une vaste partie de leurs aires de répartition mais leurs exigences écologiques étant restées souvent très proches, elles se sont exclues. Leurs aires de répartition ne se superposent que très peu et sont ainsi complémentaires.

Les deux hérissons autochtones d'Europe en sont un bon exemple. Le Hérisson d'Europe (*Erinaceus europaeus*) est originaire des péninsules ibérique et italique et a recolonisé l'Europe par l'ouest (Pascal & Vigne, 2003). Le Hérisson des Balkans (*Erinaceus roumanicus*) s'est différencié dans la péninsule balkanique et a recolonisé l'Europe par l'est. Les deux espèces se sont rencontrées en Europe centrale. Cette zone de contact passe par l'extrême ouest de la Pologne où les aires de répartition des deux espèces se recouvrent très partiellement (fig. 2). Ainsi, on rencontre en France le Hérisson d'Europe. Les deux espèces existent en Pologne mais c'est le Hérisson des Balkans qui habite la plus grande partie du pays.

Un phénomène un peu différent a conduit à l'installation en Europe de deux sous-espèces de Souris grises (*Mus musculus*), notre souris domestique (fig. 3). Cette situation serait issue de colonisations

simultanées ou successives par plusieurs lignées ayant suivi des voies de migrations différentes à partir du nord de l'Inde ou du sud de l'Asie centrale. *Mus musculus musculus* serait arrivée par l'est de l'Europe. *Mus musculus domesticus* aurait suivi une route plus méridionale avant de coloniser l'ouest du continent (Musser & Carleton, 2005). Ces deux lignées se sont rencontrées là encore dans le centre de l'Europe. La zone de contact traverse l'Europe centrale et méridionale sur une distance d'environ 1 200 km (Macholán, 1999b) mais, contrairement aux hérissons, passe à l'ouest de la Pologne. Cette fois-ci, elles n'ont pas divergées suffisamment pour être totalement isolées d'un point de vue reproductif. Elles s'hybrident dans une bande très étroite suivant la zone de suture estimée à moins de 50 km de largeur en moyenne (Musser & Carleton, 2005). Ces deux lignées sont donc souvent considérées comme des sous-espèces de *Mus musculus*. Pour d'autres toutefois, la faible largeur de cette zone d'hybridation suffit pour justifier de les traiter comme espèces séparées (Macholán, 1999a ; Macholán, 1999b). Quoiqu'il en soit, les souris habitant les maisons françaises et les maisons polonaises ne sont donc pas les mêmes.

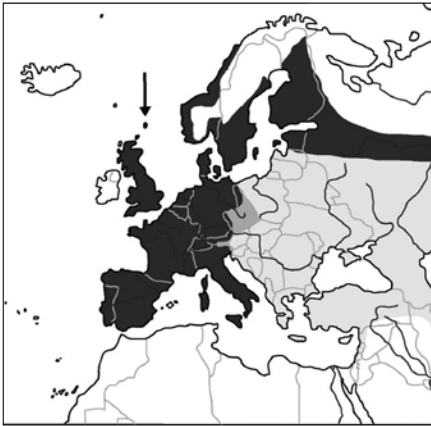


Fig. 2. Répartition du Hérisson d'Europe *Erinaceus europaeus* (gris foncé) et du Hérisson des Balkans *Erinaceus roumanicus* (gris clair). Zone de cohabitation en gris intermédiaire. D'après Aulagnier *et al.*, 2008.



Fig. 3. Répartition des deux sous-espèces de Souris grise. *Mus musculus domesticus* (gris clair) ; *Mus musculus musculus* (gris foncé). D'après Aulagnier *et al.*, 2008.

c) Un impact anthropique différent

Les différences entre les faunes de la Pologne et de la France sont également largement dues à l'Homme.

Au cours des siècles, et plus particulièrement depuis le 17^e siècle, l'Homme a introduit de nombreuses espèces. La proportion d'espèces introduites est plus importante en France (13,8%) qu'en Pologne (9,6%), et toutes les espèces introduites en Pologne l'ont été en France (voir annexe I).

Par ailleurs, on compte plus de disparition d'espèces pour des causes anthropiques dans une période récente en France qu'en Pologne. Il est vrai que les souverains des territoires qui constituent aujourd'hui la Pologne ont eu plus de clairvoyance que leurs homologues français.

Deux exemples illustrent bien ce fait. D'après Vigne *et al.*, 2003, le Bison d'Europe a disparu de France au VII^e siècle (Vosges). Pour Pucek (2004), l'espèce aurait en fait persisté jusqu'au XIV^e siècle dans l'est du pays. C'est essentiellement la chasse qui est à l'origine de sa disparition à laquelle s'est bien sûr ajoutée la déforestation ainsi que, localement, la compétition avec le bétail. L'espèce a survécu jusqu'à une période beaucoup plus récente en Pologne puisque sa disparition est survenue au début du XX^e siècle. Le roi Sigismund le vieux, dirigeant de la République des deux Nations, n'est certainement pas étranger à cette longue survivance en signant en 1532, dans le cadre d'un texte réglementaire appelé Statut Lithuanien, un édit protégeant le Bison d'Europe ainsi qu'entre autres, l'Auroch et le Castor d'Europe. Ce texte de loi était en fait en vigueur depuis 1529. Ceci n'empêcha pas une disparition progressive de l'espèce qui trouva pour ultime refuge en Pologne la forêt de **Białowieża**. Le chaos engendré par la première guerre mondiale mena au seuil de l'extinction cette ultime population polonaise de Bisons d'Europe vivant encore à l'état sauvage, déjà affaiblie par une mauvaise gestion de la forêt et de sa faune à la fin du XIX^e siècle. Les derniers indices de présence du Bison d'Europe dans la forêt de Białowieża, parmi lesquels figurait le cadavre d'un animal braconné, ont été recueillis le 12 avril 1919 (Pucek, 2004). Les braconniers auront donc eu raison de cette espèce prestigieuse. Heureusement, quelques individus avaient survécu dans des parcs

zoologiques et il fut possible de réintroduire l'espèce en forêt de Białowieża à partir de 1952.

L'Élan a persisté dans l'est de la France au moins jusqu'à l'époque romaine mais peut-être même jusqu'au X^e siècle en Alsace (Lorvelec *et al.*, 2003) avant de disparaître, certainement victime de la chasse. Contrairement au Bison d'Europe, il n'a jamais disparu de Pologne. Il y est encore largement répandu. Durant notre séjour, certains d'entre nous ont eu la chance d'observer ces deux espèces dans leur milieu naturel.

Rencontre avec la faune mammalienne de Pologne

a) Liste des espèces contactées

Lors de ce voyage d'étude en mai 2011, nous avons pu observer des individus ou des indices de présence de 21 espèces différentes de Mammifères sur les 94 présentes (tab. 1).

Onze de ces espèces ont été observées dans ou à proximité du Parc national de Biebrza qui compte 49 espèces de Mammifères. Sur ces 11 espèces, nous avons contactés 2 artiodactyles sur les 4 présents, 6 des 12 carnivores, 1 rongeur sur 18, 1 soricomorphe sur 4 et le seul lagomorphe présent (Source Internet : Parc national de Biebrza).



Fig. 4. Belette d'Europe, *Mustela nivalis*, Białowieża © Philippe Gourdain.

Dix-huit des espèces contactées ont aussi été observées dans le Parc National de Białowieża qui compte 59 espèces de Mammifères. Parmi ces espèces, nous avons noté l'ensemble des artiodactyles présent dans ce parc, 6 des 12 carnivores (fig. 4), 4 des 18 rongeurs et 1 lagomorphe sur les 2 présents. Concernant les chiroptères, 14 espèces sont notées dans ce Parc, mais nous n'avons pu n'en observer qu'une. De même, un seul soricomorphe sur les 8 présents a été contacté (Zub, 2009).

Ordre	Espèce		Lieux	Type d'observation	
	Nom scientifique	Nom vernaculaire		Directe	Indice de présence
Artiodactyle	<i>Sus scrofa</i>	Sanglier	Białowieża Kampinos	-	Empreintes, boutis
	<i>Capreolus capreolus</i>	Chevreuril européen	Białowieża Biebrza	3	Empreintes
	<i>Cervus elaphus</i>	Cerf élaphe	Białowieża	-	Empreintes
	<i>Alces alces</i>	Élan	Białowieża Biebrza	>3	Empreintes, fèces, poils, os
	<i>Bison bonasus</i>	Bison d'Europe	Białowieża	>3	Empreintes, fèces
Carnivore	<i>Mustela nivalis</i>	Belette d'Europe	Białowieża Biebrza	3	-
	<i>Mustela vison</i>	Vison d'Amérique	Biebrza	1	-
	<i>Martes martes</i>	Martre des pins	Białowieża	-	Fèces
	<i>Martes foina</i>	Fouine	Białowieża Varsovie	2	-
	<i>Lutra lutra</i>	Loutre d'Europe	Biebrza	1	Empreintes
	<i>Meles meles</i>	Blaireau européen	Białowieża Biebrza	-	Empreintes
	<i>Vulpes vulpes</i>	Renard roux	Białowieża Biebrza	3	Fèces
	<i>Canis lupus</i>	Loup gris	Białowieża Biebrza	1	Fèces

Ordre	Espèce		Lieux	Type d'observation	
	Nom scientifique	Nom vernaculaire		Directe	Indice de présence
Rongeur	<i>Sciurus vulgaris</i>	Écureuil roux	Białowieża Varsovie	2	-
	<i>Castor fiber</i>	Castor d'Eurasie	Białowieża Biebrza	2	Hutte, arbres coupés
	<i>Clethrionomys glareolus</i>	Campagnol roussâtre	Białowieża	>10	-
	<i>Apodemus flavicollis</i>	Mulot à collier	Białowieża	-	Cadavre
Soricomorphe	<i>Talpa europaea</i>	Taupe d'Europe	Białowieża Biebrza	-	Taupinière
Lagomorphe	<i>Lepus europaeus</i>	Lièvre d'Europe	Białowieża Biebrza	2	Empreintes
Erinacéomorphe	<i>Erinaceus roumanicus</i>	Hérisson des Balkans	Varsovie	1	-
Chiroptère	<i>Nyctalus noctula</i>	Noctule commune	Białowieża	1	-
Tab. 1. Liste des espèces de Mammifères contactées en Pologne en mai 2011.					

Parmi les espèces observées, rappelons que deux espèces d'artiodactyles ont disparues à l'état sauvage en France : l'Élan et le Bison d'Europe et que le Hérisson des Balkans n'a jamais été présent en France. En ce qui concerne les carnivores, le Parc National de Białowieża représente un des sites dont la richesse spécifique est la plus importante en Europe. En effet, parmi les espèces qui pourraient potentiellement l'habiter, seuls l'Ours brun (*Ursus arctos*), le Chat forestier (*Felis sylvestris*) et le Vison d'Europe (*Mustela lutreola*) ne sont pas représentés (Zub, 2009).

Sur les 21 espèces contactées, 6 n'ont pas pu être observées directement. En effet, les mammifères, discrets et souvent crépusculaires voire nocturnes, sont des espèces difficiles à contacter directement. Ainsi, la majorité des données récoltées sont obtenues grâce aux indices qu'ils laissent derrière eux.

b) Indices de présence

Les indices de présence peuvent être de différents types. Les plus régulièrement trouvés sont les empreintes et les pistes ainsi que

les fèces. Dès lors, les empreintes nous ont permis de détecter la présence de sangliers, de cerfs élaphe, de blaireaux, tandis que nous avons noté la présence de la Martre des pins grâce à ses fèces.

Pour autant, il ne faut pas négliger l'observation de terriers, de restes de repas, de poils ou encore de cadavres. En effet, la Taupe d'Europe a pu être notée grâce aux taupinières, et la seule observation du Mulot à collier a été faite via son cadavre.

Pour toute observation d'indice, certaines règles sont à respecter. En premier lieu, il est important de chercher plusieurs indices différents ou plusieurs empreintes pour une même observation. Ensuite, il ne faut pas oublier de prendre les mesures de l'indice repéré et si un doute subsiste une photographie sera la bienvenue. Enfin, pour les fèces, il faut tenir compte de la saison car l'alimentation d'une espèce varie en fonction de la disponibilité en nourriture. De même, pour les empreintes, la qualité du substrat est importante à noter car l'empreinte peut être déformée en fonction du substrat.

L'identification d'une espèce à partir d'un indice de présence est donc à traiter avec précaution.

Quelques connaissances préalables sur ces indices sont nécessaires afin de différencier les différents ordres.

Seuls les artiodactyles ont des empreintes en forme de sabot, les autres possèdent des pelotes. Les petits rongeurs comptent 4 doigts aux pattes antérieures et 5 aux pattes postérieures et leurs empreintes sont généralement de petite taille tandis que les grands rongeurs comptent 5 doigts aux pattes antérieures et postérieures, leurs pelotes digitales sont en éventail et une palmure peut être visible (fig. 5) (Marchesi *et al.*, 2008). Ainsi, lorsque l'on observe l'empreinte d'un mammifère sans sabot, il est indispensable de compter le nombre de doigt et de griffes, mais aussi la forme, les dimensions et la position des pelotes digitales et plantaires (Bang & Dalhström, 2010).

En ce qui concerne les fèces, la plupart des artiodactyles auront des crottes agglomérées en forme de saucisse dont la taille est inférieure à 7 cm. Le bison, lui, a des fèces en forme de bouse. Dans tous les cas, ils ne sont constitués que de végétaux.



Fig. 5. Empreintes de mammifères. a) Alces alces. b) Bison bonasus. c) Meles meles. d) Lepus europaeus. Photo : Audrey Savouré-Soubelet.

Les fèces des carnivores, appelés laissées, sont généralement allongés, souvent cylindriques et isolés. Ils contiennent en général des poils et autres fragments de proies (fig. 6).

Enfin, les petits rongeurs ont des fèces ovale à cylindrique, peu odorants (Marchesi *et al.*, 2008).



Fig. 6. Fèces de mammifères. a) Alces alces. b) Alces alces. c) Bison bonasus. d) Canis lupus. Photos : Audrey Savouré-Soubelet.

Conclusion

Ce voyage d'étude a été très enrichissant à différents points de vue pour les mammalogistes du SPN. En effet, outre la visite de l'Institut de Recherche sur les Mammifères de l'Académie Polonaise des Sciences, nous avons eu la chance de contacter des espèces ayant disparues de France dans des habitats qui n'existe pas ou plus en France.

Ainsi, le Bison d'Europe a été observé dans le massif forestier le mieux préservé d'Europe et dont le cœur, en parc national, peut être qualifié de forêt primaire : la forêt de **Białowieża**. Nous avons également pu observer l'Élan dans les marais de **Biebrza**, site n'ayant pas d'équivalent en France.

En ce qui concerne la richesse spécifique, l'observation directe de 15 espèces, dont 6 carnivores, et la découverte d'indices de présences pour 6 autres sans utilisation de techniques particulières et dans un laps de temps très court (7 jours) est remarquable et, même si les lieux de visites ont été choisis pour la qualité de leur faune et de leur flore, ce résultat nous conforte dans l'idée que la Pologne est une destination de choix pour les mammalogistes, tant amateurs que professionnels.

Il n'en reste pas moins que la nature est ici comme ailleurs soumise à une pression anthropique croissante et que les enjeux en matière de conservation de la nature sont énormes, y compris dans le massif forestier de **Białowieża**. Il est à espérer que la Pologne saura malgré tout préserver ses mammifères comme elle a su le faire durant des siècles.

Références :

- Aulagnier S., Haffner P., Mitchell-Jones A. J., Moutou F. & Zima J., 2008. *Mammifères d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen Orient*. Delachaux et Niestlé, Paris.
- Bang P. & Dalhström P., 2010. *Guide des traces d'animaux. Les indices de présence de la faune sauvage*. Delachaux et Niestlé, Paris.
- Lorvelec O., Vigne J.-D. & Pascal M. 2003. L'Élan : *Alces alces* (Linné, 1758), in : Pascal M., Lorvelec O., Vigne J.-D., Keith P. & Clergeau P. eds. *Évolution holocène de la faune de Vertébrés de France : invasions et extinctions*. INRA, CNRS & MNHN, Paris : 94.
- Macholán M., 1999a. *Mus domesticus* Schwarz & Schwarz, 1943, in : Mitchell-Jones A.J., Amori G., Bogdanowicz W., Kryštufek B., Reijnders P. J. H., Spitzenberger F., Stubbe M., Thissen J. B. M., Vohralík V. & Zima J. eds. *The atlas of European mammals*. T and AD Poyser & Academic Press, Londres : 282-283.

- Macholán M., 1999b. *Mus musculus* Linnaeus, 1758. In : Mitchell-Jones A.J., Amori G., Bogdanowicz W., Kryštufek B., Reijnders P.J.H., Spitzenberger F., Stubbe M., Thissen J.B.M., Vohralík V. & Zima J. eds. *The atlas of European mammals*. T and AD Poyser & Academic Press, Londres : 286-287
- Marchesi P., Blant M. & Capt S., 2008. *Mammifères de Suisse – clé de détermination*. Fauna Helvetica 21. CSCF & SSBF, Neuchâtel.
- Musser G. G. & Carleton M. D. eds., 2005. Superfamily Muroidea, in : Wilson D. E. & Reeder D. M. *Mammals species of the world. a taxonomic and geographic reference*. Third edition. Volume 2. The Johns Hopkins University Press, Baltimore : 1398-1404.
- Pascal M. & Vigne J.-D., 2003. Le Hérisson d'Europe : *Erinaceus europaeus* Linné, 1758, in : Pascal M., Lorvelec O., Vigne J.-D., Keith P. & Clergeau P. eds. *Évolution holocène de la faune de Vertébrés de France : invasions et extinctions*. INRA, CNRS & MNHN, Paris : 264.
- Pucek Z., 2004. European bison – history of a flagship species, in : Jędrzejewska B. & Wójcik J. M. eds. *Essays on Mammals of Białowieża Forest*. Mammal Research Institute, Polish Academy of Sciences, Białowieża : 25-34.
- Vigne J.-D. 2003. La Siciste des bouleaux : *Sicista betulina* (Pallas, 1779), in : Pascal M., Lorvelec O., Vigne J.-D., Keith P. & Clergeau P. *Évolution holocène de la faune de Vertébrés de France : invasions et extinctions*. INRA, CNRS & MNHN, Paris : 100.
- Vigne J.-D., Lorvelec O. & Pascal M. 2003. Le Bison d'Europe : *Bison bonasus* (Linné, 1758), in : Pascal M., Lorvelec O., Vigne J.-D., Keith P. & Clergeau P. *Évolution holocène de la faune de Vertébrés de France : invasions et extinctions*. INRA, CNRS & MNHN, Paris : 95-96.
- Vigne J.-D. & Pascal M. 2003. Le Campagnol nordique : *Microtus oeconomus* (Pallas, 1776), in : Pascal M., Lorvelec O., Vigne J.-D., Keith P. & Clergeau P. *Évolution holocène de la faune de*

Vertébrés de France : invasions et extinctions. INRA, CNRS & MNHN, Paris : 103.

Zub K., 2009. Mammals, in : Okołów C., Karaś M., & Bołbot A. eds. Białowieża National Park. *Know it – Understand it – Protect it*. Białowieski Park Narodowy, Białowieża : 127-142.

Source Internet :

Liste rouge UICN des espèces menacées 2011.2 [disponible novembre 2011] : <http://www.iucnredlist.org>

MRI PAS [disponible novembre 2011] : http://www.zbs.bialowieza.pl/mri_pas/

MRI PAS, projet de Borowik: Red deer (*Cervus elaphus*) – The influence of habitat productivity on fecundity and ability of deer to compensate losses caused by predation and hunting [disponible novembre 2011]: <http://www.zbs.bialowieza.pl/artukul/67.html>

MRI PAS, projet de Czarnomska : Wolf (*Canis lupus*) – Relation between environmental variables and adaptive genetic variation [disponible novembre 2011] : <http://www.zbs.bialowieza.pl/artukul/454.html>

MRI PAS, projet de Jędrzejewski : Moose (*Alces alces*) – Genetic structure of populations in Central and Eastern Europe and its determinants [disponible Novembre 2011] : <http://www.zbs.bialowieza.pl/artukul/370.html>

MRI PAS, projet de Jędrzejewski : Wolf (*Canis lupus*) – moose relationships in Biebrza National Park [disponible novembre 2011] : <http://www.zbs.bialowieza.pl/artukul/65.html>

MRI PAS, projet de Kowalczyk : European bison (*Bison bonasus*) – DNA-based and microhistological assessment of diet and impact of animals on tree stands of Białowieża Primeval Forest [disponible novembre 2011] : <http://www.zbs.bialowieza.pl/artukul/345.html>

MRI PAS, projet de Niedziałkowska : Yellow-necked mouse (*Apodemus flavicollis*) – Impact of landscape structure on spatial genetic diversity in north-eastern Poland [disponible novembre 2011] : <http://www.zbs.bialowieza.pl/artykul/438.html>

MRI PAS, projet de Sönnichsen : Roe deer (*Capreolus capreolus*) – Impact of landscape structure on population genetics [disponible novembre 2011] : <http://www.zbs.bialowieza.pl/artykul/293.html>

Parc National de Biebrza [disponible Novembre 2011] : <http://www.biebrza.org.pl/index.php?strona=160>

Annexe 1 : Liste des mammifères de Pologne et de France.

Les espèces communes aux deux pays sont en gras. Les totaux entre parenthèses correspondent aux espèces autochtones. Statut d'indigénat : a = autochtone ; I = introduit. Liste rouge (liste rouge mondiale UICN version 2011.2) : VU = vulnérable ; EN = en danger

Espèce	Nom français	France	Pologne	Indigénat	Liste rouge
<i>Macropus rufogriseus</i>	Wallaby de Bennett	X		I	
<i>Erinaceus europaeus</i>	Hérisson d'Europe	X	X	A	
<i>Erinaceus roumanicus</i>	Hérisson des Balkans		X	A	
<i>Sorex araneus</i>	Musaraigne carrelet	X	X	A	
<i>Sorex antinorii</i>	Musaraigne du Valais	X		A	
<i>Sorex coronatus</i>	Musaraigne couronnée	X		A	
<i>Sorex alpinus</i>	Musaraigne alpine	X	X	A	
<i>Sorex minutus</i>	Musaraigne pygmée	X	X	A	
<i>Sorex caecutiens</i>	Musaraigne masquée		X	A	
<i>Neomys anomalus</i>	Crossope de Miller	X	X	A	
<i>Neomys fodiens</i>	Crossope aquatique	X	X	A	
<i>Crocidura leucodon</i>	Crocidure leucode	X	X	A	
<i>Crocidura suaveolens</i>	Crocidure des jardins	X	X	A	
<i>Crocidura russula</i>	Crocidure musette	X		A	
<i>Suncus etruscus</i>	Pachyure étrusque	X		A	

Espèce	Nom français	France	Pologne	Indigénat	Liste rouge
<i>Galemys pyrenaicus</i>	Desman des Pyrénées	X		A	VU
<i>Talpa europaea</i>	Taupe d'Europe	X	X	A	
<i>Talpa caeca</i>	Taupe aveugle	X		A	
<i>Rhinolophus euryale</i>	Rhinolophe euryale	X		A	
<i>Rhinolophus mehelyi</i>	Rhinolophe de Méhely	X		A	VU
<i>Rhinolophus hipposideros</i>	Petit Rhinolophe	X	X	A	
<i>Rhinolophus ferrumequinum</i>	Grand rhinolophe	X	X	A	
<i>Tadarida teniotis</i>	Molosse de Cestoni	X		A	
<i>Miniopterus schreibersii</i>	Minioptère de Schreibers	X		A	
<i>Eptesicus serotinus</i>	Sérotine commune	X	X	A	
<i>Eptesicus nilssonii</i>	Sérotine de Nilsson	X	X	A	
<i>Barbastella barbastellus</i>	Barbastelle d'Europe	X	X	A	
<i>Plecotus auritus</i>	Oreillard roux	X	X	A	
<i>Plecotus macrobullaris</i>	Oreillard montagnard	X		A	
<i>Plecotus austriacus</i>	Oreillard gris	X	X	A	
<i>Nyctalus noctula</i>	Noctule commune	X	X	A	
<i>Nycyalus lasiopterus</i>	Grande noctule	X	X	A	
<i>Nyctalus leisleri</i>	Noctule de Leisler	X	X	A	
<i>Pipistrellus pipistrellus</i>	Pipistrelle commune	X	X	A	
<i>Pipistrellus pygmaeus</i>	Pipistrelle pygmée	X	X	A	
<i>Pipistrellus kuhlii</i>	Pipistrelle de Kühl	X	X	A	
<i>Pipistrellus nathusii</i>	Pipistrelle de Nathusius	X	X	A	
<i>Vespertilio murinus</i>	Vespertilion bicolore	X	X	A	
<i>Hypsugo savii</i>	Vespère de Savi	X		A	
<i>Myotis myotis</i>	Grand Murin	X	X	A	
<i>Myotis punicus</i>	Murin du Maghreb	X		A	
<i>Myotis blythii</i>	Petit Murin	X	X	A	
<i>Myotis mystacinus</i>	Murin à moustache	X	X	A	
<i>Myotis alcaethoe</i>	Murin d'Alcaethoe	X		A	
<i>Myotis brandtii</i>	Murin de Brandt	X	X	A	
<i>Myotis emarginatus</i>	Murin à oreilles échanquées	X	X	A	
<i>Myotis nattereri</i>	Murin de Natterer	X	X	A	
<i>Myotis escaleraei</i>	Murin d'Escalera	X		A	
<i>Myotis bechsteinii</i>	Murin de Bechstein	X	X	A	

Espèce	Nom français	France	Pologne	Indigénat	Liste rouge
<i>Myotis capaccinii</i>	Murin de Capaccini	X		A	VU
<i>Myotis dasycneme</i>	Murin des marais	X	X	A	
<i>Myotis daubentonii</i>	Murin de Daubenton	X	X	A	
<i>Canis lupus</i>	Loup gris	X	X	A	
<i>Nyctereutes procyonoides</i>	Chien viverrin	X	X	I	
<i>Vulpes vulpes</i>	Renard roux	X	X	A	
<i>Procyon lotor</i>	Raton laveur	X	X	I	
<i>Ursus arctos</i>	Ours brun	X	X	A	
<i>Mustela erminea</i>	Hermine	X	X	A	
<i>Mustela nivalis</i>	Belette d'Europe	X	X	A	
<i>Mustela eversmannii</i>	Putois des steppes		X	A	
<i>Mustela lutreola</i>	Vison d'Europe	X		A	EN
<i>Mustela putorius</i>	Putois d'Europe	X	X	A	
<i>Mustela vison</i>	Vison d'Amérique	X	X	I	
<i>Martes foina</i>	Fouine	X	X	A	
<i>Martes martes</i>	Martre des pins	X	X	A	
<i>Meles meles</i>	Blaireau européen	X	X	A	
<i>Lutra lutra</i>	Loutre d'Europe	X	X	A	
<i>Halichoerus grypus</i>	Phoque gris	X	X	A	
<i>Phoca vitulina</i>	Phoque veau marin	X	X	A	
<i>Genetta genetta</i>	Genette commune	X		I	
<i>Felis libyca</i>	Chat ganté	X		I	
<i>Felis silvestris</i>	Chat forestier	X	X	A	
<i>Lynx lynx</i>	Lynx boréal	X	X	A	
<i>Sus scrofa</i>	Sanglier	X	X	A	
<i>Dama dama</i>	Daim européen	X	X	A	
<i>Cervus elaphus</i>	Cerf élaphe	X	X	A	
<i>Cervus nippon</i>	Cerf sika	X	X	I	
<i>Capreolus capreolus</i>	Chevreuril européen	X	X	A	
<i>Alces alces</i>	Élan		X	A	
<i>Bison bonasus</i>	Bison d'Europe		X	A	VU
<i>Ovis gmelinii</i>	Mouflon	X	X	I	
<i>Rupicapra rupicapra</i>	Chamois	X	X	A	
<i>Rupicapra pyrenaica</i>	Isard	X		A	
<i>Capra ibex</i>	Bouquetin des Alpes	X		A	

Espèce	Nom français	France	Pologne	Indigénat	Liste rouge
<i>Lepus europaeus</i>	Lièvre d'Europe	X	X	A	
<i>Lepus corsicanus</i>	Lièvre de Corse	X		I	
<i>Lepus granatensis</i>	Lièvre ibérique	X		I	
<i>Lepus timidus</i>	Lièvre variable	X	X	A	
<i>Oryctolagus cuniculus</i>	Lapin de garenne	X	X	A	
<i>Sciurus vulgaris</i>	Écureuil roux	X	X	A	
<i>Callosciurus erythraeus</i>	Écureuil à ventre rouge	X		I	
<i>Marmota marmota</i>	Marmotte des Alpes	X		A	
<i>Spermophilus citellus</i>	Souslik d'Europe		X	A	VU
<i>Spermophilus suslicus</i>	Souslik tacheté		X	A	
<i>Tamias sibiricus</i>	Tamias de Sibérie	X		I	
<i>Castor fiber</i>	Castor d'Europe	X	X	A	
<i>Dryomys nitedula</i>	Lérotin		X	A	
<i>Eliomys quercinus</i>	Lérot	X	X	A	
<i>Muscardinus avellanarius</i>	Muscardin	X	X	A	
<i>Glis glis</i>	Loir gris	X	X	A	
<i>Sicista betulina</i>	Siciste des bouleaux		X	A	
<i>Cricetus cricetus</i>	Grand Hamster	X	X	A	
<i>Ondatra zibethicus</i>	Rat musqué	X	X	I	
<i>Clethrionomys glareolus</i>	Campagnol roussâtre	X	X	A	
<i>Arvicola sapidus</i>	Campagnol amphibie	X		A	VU
<i>Arvicola scherman</i>	Campagnol fouisseur	X	X	A	
<i>Arvicola terrestris</i>	Campagnol terrestre	X	X	A	
<i>Chionomys nivalis</i>	Campagnol des neiges	X	X	A	
<i>Microtus oeconomus</i>	Campagnol nordique		X	A	
<i>Microtus agrestis</i>	Campagnol agreste	X	X	A	
<i>Microtus arvalis</i>	Campagnol des champs	X	X	A	
<i>Microtus subterraneus</i>	Campagnol souterrain	X	X	A	
<i>Microtus duodecimcostatus</i>	Campagnol provençal	X		A	
<i>Microtus lusitanicus</i>	Campagnol basque	X		A	
<i>Microtus pyrenaicus</i>	Campagnol des Pyrénées	X		A	
<i>Microtus savii</i>	Campagnol de Savi	X		A	
<i>Microtus multiplex</i>	Campagnol de Fatio	X		A	
<i>Microtus tatricus</i>	Campagnol des Tatras		X	A	
<i>Micromys minutus</i>	Rat des moissons	X	X	A	

Espèce	Nom français	France	Pologne	Indigénat	Liste rouge
<i>Apodemus agrarius</i>	Mulot rayé		X	A	
<i>Apodemus flavicollis</i>	Mulot à collier	X	X	A	
<i>Apodemus alpicola</i>	Mulot alpestre	X		A	
<i>Apodemus sylvaticus</i>	Mulot sylvestre	X	X	A	
<i>Apodemus uralensis</i>	Mulot pygmée		X	A	
<i>Rattus norvegicus</i>	Rat surmulot	X	X	I	
<i>Rattus rattus</i>	Rat noir	X	X	I	
<i>Mus musculus</i>	Souris grise	X	X	A	
<i>Mus spretus</i>	Souris d'Afrique du Nord	X		A	
<i>Myocastor coypus</i>	Ragondin	X	X	I	
TOTAL		116 (100)	94 (85)		

Jean-Philippe Sibley

Conclusion

Plutôt qu'une conclusion formelle, qu'il me soit donné ici de partager quelques impressions de voyage avec vous.

Białowieża

L'incroyable écho provoqué par le tambourinage des pics à l'entrée de la réserve intégrale au petit matin à peine concurrencé par le cri improbable des Râles des genêts dans les prairies limitrophes nimbées d'une écharpe de brume que le soleil émergeant peine à effiloche.

Le port majestueux et l'étonnante densité d'arbres séculaires témoins d'un passé pour nous si lointain mais symboles d'une nature aux fantastiques capacités adaptatives.

La découverte étonnante de deux Bisons d'Europe dont la silhouette massive se déplace lentement dans une prairie située à quelques dizaines de mètres des premières habitations du village de Białowieża !

Le chevrotement des Bécassines des marais en parades, le cri flûté des Marouettes ponctuées et les trilles mélodieux des Rossignols prognés la nuit dans les marais de la rivière Narewka.

Biebrza

L'avance silencieuse en canoë dans les marais et soudain, le chant sourd et puissant du Butor étoilé qui explose comme une corne de brume. Et le soir, au milieu des marais les étranges silhouettes des élans sortant de la forêt pour venir s'alimenter.

La multitude des Guifettes leucoptères, espèce si rare en Europe de l'ouest, se reproduisant en colonie énorme et bruyante dans les immenses prairies inondables qui bordent la rivière Narew.

La loutre qui se laisse admirer puis qui disparaît lentement et un peu plus loin le castor dont les traces sont bien visibles tout le long de la rivière et qui traverse devant notre bateau. Deux espèces si difficiles à observer en France et étonnement communes ici !

Le pont sur la rivière Lesna après une longue chevauchée vélocipédique de Białowieża à Topiło, avec en point d'orgue cette magnifique vue sur cette clairière constituée de tourbières et de prairies inondables.

Kampinos

L'étrange ressemblance des sentiers sableux bordés de pins avec certains secteurs de la Forêt de Fontainebleau.

La taille et le nombre des zones humides intra-forestières et la voracité des moustiques qui les habitent !

L'abondance des fourmilières, édifices étonnants autrefois communs dans nos forêts et devenu aujourd'hui si rares.

Mais puisque conclusion il doit y avoir, voici quelques points singuliers qui méritent d'être mis en avant à l'issue de ce voyage.

Tout d'abord, il faut retenir l'importante superficie des espaces naturels préservés. Le Parc national de Białowieża, à cheval sur la Pologne et la Biélorussie atteint une superficie de 150 000 hectares soit plus de 7 fois la superficie de la Forêt de Fontainebleau ! Les zones humides du Parc National de la Biebrza s'étendent à perte de vue sans qu'aucune infrastructure ne vienne les perturber. Voilà qui ne manque pas d'étonner les habitants d'un pays où la fragmentation des habitats naturels nécessite la mise en œuvre d'une politique de préservation ou de restauration des continuités écologiques.

Il faut aussi souligner la naturalité de ces espaces et les enseignements qu'elle procure en matière de protection et de gestion des espaces naturels. Białowieża démontre, s'il en était encore besoin, que si la forêt peut bénéficier du travail de l'homme pour produire du bois d'œuvre elle n'a en revanche besoin de personne pour créer d'extraordinaires ambiances et abriter une exceptionnelle biodiversité. Et quelle leçon également pour le biologiste de constater que loin d'être un chaos,

l'écosystème forestier naturel est, au contraire, organisé d'une manière extrêmement complexe ou rien n'est laissé au hasard. La naturalité ne serait-elle finalement pas la meilleure des protections ?

Mais au-delà de ces constats séduisants, une ombre au tableau se dessine pour quelqu'un qui comme moi a eu l'occasion de visiter ces lieux à presque dix années de distance. La Pologne, avec son accession à l'Union Européenne est entrée de plain-pied dans une période de développement. Celle-ci engendre de nombreuses conséquences qu'elles soient liées à l'urbanisation et à son corollaire d'infrastructures linéaires (routes, transport d'énergie...) ou à la création d'équipements lourds comme par exemple le réservoir de Siemianówka sur la rivière Narew dont les conséquences hydrologiques sont inconnues. Mais le risque le plus important réside dans l'intensification de l'agriculture. Le malaise est grand de constater que nous revivons en Pologne ce qu'il nous a été donné de vivre en France après la seconde guerre mondiale mais ici avec une vitesse étonnante qui ne donne aucune chance aux espèces liées à ces agro-écosystèmes de s'adapter. La mécanisation grandissante, l'irrigation, l'augmentation de la taille unitaire des parcelles, le retournement des prairies au profit des céréales, autant de menaces qui guettent la biodiversité des campagnes polonaises qui sont, pour de nombreuses espèces de faune et de flore les bastions de leurs populations. Que deviendra le Rôle des genêts, dont les effectifs français se sont effondrés au cours des 30 dernières années, si les effectifs polonais s'effondrent également ? Et pourtant, les mêmes causes produisant les mêmes effets, le risque est grand de voir l'agriculture polonaise finir dans une impasse identique à celle des agricultures de l'ouest, gavées de subventions et incapables de nourrir le monde faute d'acheteurs solvables. La crainte serait encore plus vive si nous avions été voir ce qui se passe de l'autre côté de la frontière en Biélorussie.

Face à l'intérêt que représente Białowieża pour la préservation de la nature, intérêt reconnu par son classement au patrimoine mondial de l'humanité, on ne peut qu'être étonnés et déçus que le projet d'extension du Parc National datant maintenant de près d'une vingtaine d'années ne soit toujours pas parvenu à son terme.

Nous formulons collectivement un vœu pour que les richesses naturelles qu'il nous a été donné d'observer puissent encore

longtemps émerveiller leurs visiteurs et servir de témoins pour les générations futures. Et nous saluons chaleureusement tous ceux qui sur place consacrent leur énergie à la sauvegarde et à l'étude de ce patrimoine exceptionnel !

Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux qui de près ou de loin ont contribué à la réussite de ce voyage. Emmener 50 personnes en Pologne reste une aventure qui n'est pas simple à organiser. Une mention particulière s'adresse à notre collègue Piotr Daszkiewicz qui a su nous faire bénéficier de sa connaissance du pays et de son réseau de connaissances.

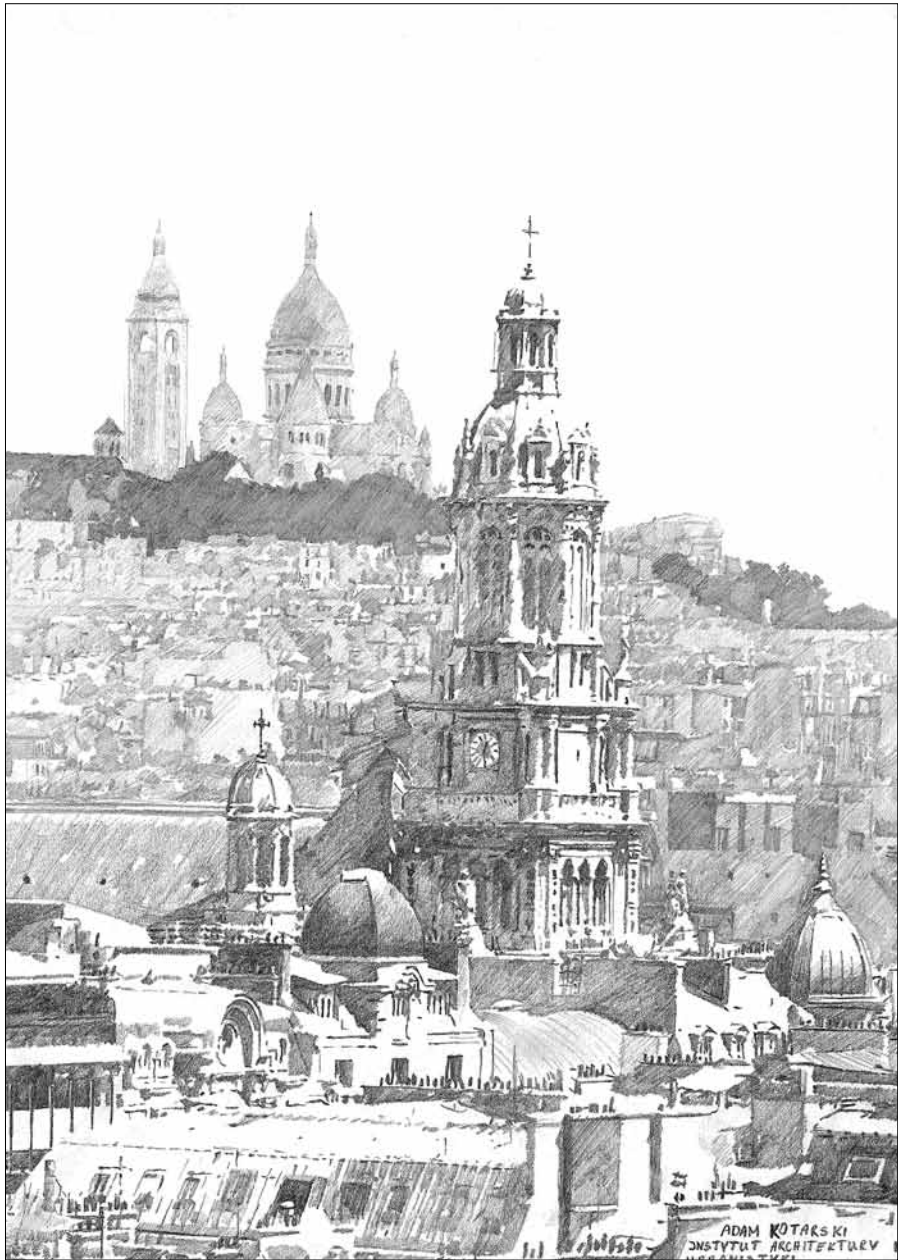
M. Robert Zaborowski a bien voulu nous faire partager sa connaissance des bonnes adresses de Varsovie, Mme Joanna Trzeciak-Walc et Mme Inga Walc-Bezombes nous ont aidés à préparer notre séjour dans cette ville et à Parc National Kampinos et nous l'en remercions tout particulièrement.

Sincères remerciements également pour nos collègues de l'Institut de recherche sur les mammifères de l'Académie Polonaise des Sciences à Białowieża qui ont bien voulu organiser une conférence et nous conseiller sur les secteurs à visiter et en particulier : M. Tomasz Samojlik et M. Karol Zub.

Je ne saurais oublier M. Jerzy Pielaszek, Directeur du Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris qui a encouragé cette initiative depuis son origine et qui a accepté que ces articles soient publiés dans les Annales de son institution. Qu'il en soit chaleureusement remercié. Je remercie aussi Mlle Dorota Chłanda et Mme Kinga Łężniak-Bellec du même Centre pour leur précieuse aide dans la préparation de notre conférence et pour le travail de la rédaction.

J'adresse enfin un remerciement particulier à tous les participants de ce voyage qui, grâce à leur motivation et à leur bonne humeur ont permis d'en faire une réussite avec une mention spéciale pour les collègues ayant accepté de participer à la rédaction de ces articles.

Enfin, un remerciement tout à fait spécial s'adresse à la météorologie dont l'exceptionnelle clémence aura été déterminante pour la réussite de ce voyage !



ACTIVITÉS DE LA FAMILLE GALEZOWSKI (GAŁĘZOWSKI) AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES

Wiesław Śladkowski

L'émigration polonaise en France vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle

L'année 1871 est considérée comme une date cruciale pour l'émigration polonaise : une large participation des Polonais à la Commune de Paris provoque une hostilité perceptible de l'opinion publique française envers eux. Lorsqu'il s'avère que la III^e République, souhaitant conclure une alliance avec la Russie, abandonne complètement la question polonaise, de nombreux émigrants après l'insurrection de janvier (1863) décident de quitter la France et de revenir au pays, en Galicie. Ainsi, l'on rompt avec l'activité des organisations politiques vis-à-vis de l'émigration et l'importance de l'Hôtel Lambert, l'actif point d'ancrage politique et culturel de l'émigration, commence à décliner.

À partir des années quatre-vingt du XIX^e siècle, « une petite île polonaise » en France commence de nouveau à se signaler, notamment à Paris. Les nouveaux arrivants sont des étudiants qui ont quitté le territoire annexé par la Russie, en particulier, mais aussi des représentants de la bohème artistique polonaise – ils trouvent refuge au Quartier Latin et recherchent des modèles et des sources d'inspiration pour leur production – mais aussi des activistes politiques d'inspiration socialiste ayant fui leur pays devant les persécutions de l'envahisseur. La première vague d'émigration économique date de la fin du XIX^e siècle. Ce sont surtout des artisans s'installant à Paris, parmi lesquels les Juifs constituent un nombre considérable, aussi bien que des travailleurs agricoles saisonniers de Galicie qui travaillent dans les fermes des environs de Nancy et de Dijon. À partir de 1908,

des mineurs de Westphalie s'installent dans le Bassin minier du Nord et du Pas-de-Calais. Grâce à l'émigration économique, le nombre des Polonais en France augmente de manière considérable. Avant 1914, leur nombre est évalué à environ 30 à 35 mille.

Un groupe des vétérans de l'insurrection de janvier, appelé « batiniolczycy » (les « Batignollais ») – parmi lesquels Eugeniusz Korytko, Ludwik Dygat, le docteur Stanisław Loewenhardt, le colonel Józef Galezowski à leur tête et les professeurs de l'École Polonaise à Paris Wacław Gasztowtt et Bolesław Rubach – gouvernent ces âmes vouées à l'émigration. Formés intellectuellement à l'époque du romantisme et fidèles aux idées de l'insurrection, ils voient en la restauration de l'indépendance de la Pologne leur but principal et critiquent les attitudes conciliatoires qui se répandent dans le pays, considérant avec méfiance et hostilité tout autant les aspirations positivistes que les idées socialistes émergentes. En dirigeant des institutions et des sociétés d'éducation et de secours mutuel, bien que peu nombreuses, et en célébrant les anniversaires nationaux, ils constituent un groupe puissant sur le terrain parisien.

En opposition avec les « batiniolczycy », se distingue un petit groupe très actif de coopérants et de partisans du général Ludwik Mierosławski. En 1878, après sa mort, c'est le docteur Henryk Gierszyński d'Ouarville qui dirige le groupe, auquel appartiennent aussi l'ingénieur Stanisław Mickaniecki, Edmund Kojalowicz et l'ingénieur Wincenty Olewiński. Parmi leurs opinions prévalent les idées d'indépendance et de démocratie qui renouent avec celles de la Société Polonaise démocratique et celles des Rouges radicaux. Ils sont également ouverts aux idées sociales. Maksymilian Hertel coopère avec eux.

Le Cabinet de Lecture polonais à Paris, comptant 152 membres, devient l'institution de ralliement des émigrants. En 1876, l'un de ses membres Kazimierz Gregorowicz, partisan de la fédération de la Pologne avec la Lituanie et l'Ukraine, propose l'établissement d'une commission politique « qui préparerait le terrain afin de revivifier l'activité sur l'émigration et dans les territoires annexés par les trois envahisseurs ». Finalement, le projet échoue. L'impulsion pour encourager l'activité nationale arrive onze ans plus tard, avec l'idée du Trésor National présentée par Agaton Giller dans les colonnes du *Courrier de Paris* en 1883. Le 15 juillet 1886, la Commission

Temporaire du Trésor Polonais est établie à Paris. Les fondements de son activité sont exprimés dans une brochure, qui a caractère de manifeste : « Le but du Trésor National est l'accumulation des richesses nécessaires pour engager la défense nationale active ». Le texte se termine par un appel au sacrifice adressé aux compatriotes et signé par trois « Batignollais » – Galezowski, Korytko et Loewenhardt – ainsi que par un fils du poète Adam Mickiewicz – Władysław – et enfin Dionizy Zaleski. Ces idées se répandront un an plus tard, grâce à une brochure de Zygmunt Miłkowski « Sur la défense active et le Trésor National ». La quête organisée dans les milieux de l'immigration polonaise en France en 1886 est surveillée par le Conseil d'Administration du Trésor National, composé de 7 membres stables, élus par correspondance parmi les membres du Cabinet de Lecture Polonais. Jusqu'en 1890, on accumule une somme de 3 665 francs. Pendant la réunion du 10 juillet 1888, grâce aux « Batignollais », les membres du Cabinet de Lecture Polonais établissent l'Alliance Nationale de la Pologne et indiquent les principes de sa ligne politique et élaborent son programme. Ceux-ci se réfèrent à la devise de la Société Démocratique Polonaise et aux décrets du gouvernement national de la période de l'insurrection de janvier. L'Alliance annonce qu'elle « développera, complétera et réalisera ces principes dans la direction nationale et sociale ».

Malgré leur engagement patriotique, les « batiniolczycy » se retrouvent en dehors de la Ligue Polonaise, fondée à l'initiative de Zygmunt Miłkowski en 1887 avec pour objectif de restaurer en Pologne l'indépendance et la démocratie. Ses succursales parisiennes sont prises par les « Mierosławszczyzy » – les partisans du général Mierosławski. De surcroît, Maksymilian Hertel, l'un des fondateurs de la Ligue, et le docteur Henryk Gierszyński, qui devient un an plus tard président de son Comité parisien, prennent parti contre les « Batignollais » qu'ils perçoivent comme leurs ennemis politiques. Néanmoins, c'est grâce à l'activité énergique du docteur Gierszyński que se forme une nouvelle force politique, à caractère patriotique et aux tendances de gauche sur les questions sociales. Dans ce mouvement, il existe plusieurs formations, mentionnons entre autres : la Ligue Polonaise, dont l'activité était clandestine, la section parisienne de l'Union de la Jeunesse Polonaise, appelée Zet et subordonnée à la Ligue Polonaise, ainsi que la Commune Nationale-Socialiste, fondée en 1888 et dirigée par Stanisław Barański. « Nous considérons comme inséparables la

question sociale et la question de l'indépendance de la Pologne », annonce la revue *Réveil* éditée par Barański. En 1889, les membres de ce groupe prennent la direction de l'Association Nationale Polonaise, qui compte à ce moment-là 138 membres, dont 101 à Paris, et en excluent les « Batignollais ». Ces opérations pèsent sur l'ambiance générale dans les divers milieux de l'émigration, en renforçant les antagonismes entre eux au lieu de les consolider. Même pendant les fêtes nationales ont lieu des litiges et des polémiques violentes entre les « Batignollais » et les jeunes, les uns critiquent vivement les tendances socialistes des autres et ceux-ci les appellent « mammouths » et les dénoncent comme défenseurs de l'ancien régime.

De même, les membres de la tendance gauchisante commencent bientôt à se quereller entre eux. D'abord, la Commune Nationale-Socialiste rompt ses liens avec la Zet. Un peu plus tard, éclate un conflit entre Stanisław Kraków et Jan Lorentowicz. Ce dernier reprend le pouvoir dans la Commune et dans la rédaction du *Réveil*, juste après la mort de Barański. Son conflit avec Stanisław Kraków s'achève par le décès soudain de ce dernier. « La colonie polonaise est un milieu plein de rumeurs et de calomnies horribles qui se terminent même par la mort » écrit avec amertume Gabriela Zapolska. Dans cette ambiance fatale du « baquet d'émigrants », comme les autres les appellent, le camp de la gauche se désintègre complètement et l'Association Nationale Polonaise échoue. On ne réussit pas non plus à raviver l'activité de l'organisation, telle que l'Association d'Émigration Polonaise, fondée en Suisse, dont le pouvoir exécutif se trouve à Paris, malgré l'établissement de liens politiques avec la Ligue Nationale puis avec « endecja » (le Parti National Démocrate).

Il s'avère finalement que l'émigration, en dépit de nombreuses tentatives, ne peut plus mener d'activité politique efficace et exercer une influence sur la Pologne.

Vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, face au risque croissant d'un conflit franco-allemand, la question polonaise dans sa dimension antiprussienne réveille de nouveau l'intérêt des habitants des deux Rives de la Seine. Dans cette ambiance la plus favorable à l'égard de la question polonaise connue depuis 1871, l'émigration polonaise essaye de populariser et diffuser notamment la culture et la littérature polonaises. Jan Lorentowicz et Jan Potocki sont très actifs dans ce domaine.

À cette époque-là, le centre de la propagande polonaise devient le Bureau de l'Information et de la Presse, fondé en 1907 à Paris par Le Conseil National de Galice à Lviv et dirigé par Kazimierz Woźnicki, autour duquel s'unissent les amis français de la Pologne, notamment des publicistes et des journalistes intéressés par la question polonaise. Sur l'initiative de Marius et d'Ary Leblond, auteurs d'un livre favorable aux Polonais – *La Pologne vivante* –, le Comité de la Construction du Monument d'Adam Mickiewicz à Paris se constitue en 1908, avec le professeur Ernest Denis, historien du monde slave, en tête, et dont font aussi partie Anatole France et André Gide. Le Comité en charge du projet a pour objectif de rassembler des fonds et de commander à Émile-Antoine Bourdelle, un des plus remarquables sculpteurs français et un grand ami de la Pologne, *le Monument à Mickiewicz*. Bourdelle livre une première maquette avant la guerre, mais c'est après la Première Guerre mondiale (1929) que, selon l'opinion de ses nombreux amateurs, son meilleur et plus beau monument se dresse sur la place de l'Alma à Paris.

En 1909, sur l'initiative de trois personnes : Kazimierz Woźnicki, Marius et Ary Leblond, est fondé le Comité Franco-Polonais qui a pour but un rapprochement culturel des deux nations. Du côté polonais, y adhèrent presque tous les représentants les plus importants de l'émigration polonaise, tels que Galezowki, Gasztowtt, Waław Gąsiorowski, Józef Lipkowski et le docteur Bolesław Motz à la tête de cette organisation. Parmi les Français, en sont membres des savants célèbres, comme, déjà mentionné, le professeur Denis ou bien le professeur Charles Richet, physiologiste imminent, lauréat du Prix Nobel, aussi bien que des hommes de lettres, des critiques littéraires comme Jean Richepin et un spécialiste de la poésie polonaise de l'époque romantique Gabriel Sarrazin, Maurice Barrès, écrivain et homme politique, et beaucoup d'autres journalistes et publicistes. Le Comité, lors de nombreuses réceptions et banquets littéraires ou à l'occasion des célébrations de fêtes nationales, évoque souvent les noms de Słowacki, Chopin, Krasiński, Reymont, Konopnicka et Orzeszkowa, en popularisant ainsi la littérature et la culture polonaises dans la société française.

De même, la colonie polonaise ressuscite à cette époque. En 1910, sur l'initiative de Waław Gąsiorowski, la Société Polonaise Littéraire et Artistique est créée avec pour directeur le prince Witold Czartoryski.

Son but est d'« unir les Polonais installés au bord de la Seine, de créer un foyer, sous les devises de la littérature et de l'art, pour permettre de se connaître, d'échanger les idées et de se fréquenter ». Elle suscite de nouveau un intérêt pour la question nationale dans le milieu des émigrants. La Société des Artistes Polonais, créée en 1911, qui joue le rôle de centre de la bohème polonaise, participe également à ce projet.

L'activité des sociétés, des institutions et de nombreuses personnes dans le domaine de la popularisation des succès de l'art, de la culture et de la science polonaises, ne peut pas changer rapidement une image ancienne et les clichés de l'opinion publique française à l'égard de la question polonaise, connue depuis longtemps. Pourtant, cette opinion publique commence à manifester une attitude de plus en plus favorable. « Les Polonais n'ont plus besoin de notre pitié, cependant ils méritent bien notre sympathie », a déclaré Georges Bienaimé, l'un des grands amis français de la Pologne. Néanmoins, ce n'est que la connaissance du pays, situé au bord de la Vistule, et les succès du peuple polonais qui provoquent la sympathie, renforcée par les côtés rationalistes de l'esprit français. Avant la Première Guerre mondiale, l'émigration polonaise en France joue un rôle positif dans la divulgation des réussites polonaises.

À cette époque-là, la division de la société polonaise en deux orientations antirusse et antiallemande se retrouve également dans les milieux polonais en France. Un bloc des partis combattant pour l'indépendance avec le PPS (le Parti Socialiste Polonais) reste sous l'influence de Józef Piłsudski, qui voit la Russie tsariste comme le principal ennemi et qui, pour ces raisons, diffuse les idées de la lutte armée au côté du bloc Austro-Hongrois. Il a beaucoup de sympathisants autour de la Seine, tels que Bolesław Motz avec un groupe de la section parisienne du PPS, des organisations d'étudiants « Filarecja » et « Spójnia » et, parmi les plus âgés, Henryk Gierszyński et également les « Batignollais », attachés à Wacław Sieroszewski, Michał Sokolnicki, Strug et Żeromski.

Henryk Gierszyński patronne quelques dizaines de jeunes enthousiastes qui font des exercices militaires afin de se préparer à un futur combat. Ce groupe se transforme en école d'officiers-tireurs dont les cours sont dispensés par le colonel Jagniałkowski,

ancien de la Légion Étrangère et, parmi les auditeurs, à côté d'Andrzej Strug et Bolesław Wieniawa-Długoszewski, se distinguent ceux qui deviendront les officiers supérieurs de la légion : le général Jerzy Błeszyński et le colonel Libicki. En février 1914, Józef Piłsudski inspecte cette école.

Cependant ce camp, actif et mobile, n'évolue pas dans des conditions favorables. La III^e République est l'alliée de la Russie et il découle clairement de la logique de la lutte, qui approche, que les ennemis des alliés de la France sont en même temps ses ennemis.

Un autre groupe d'émigrants polonais, antiallemand, se rend bien compte de la gravité de la situation. Sous l'influence de la ligne politique d'« endecja », il lie totalement ses espoirs avec l'entente et la France, en abandonnant toute propagande contre l'envahisseur tsariste. Cette position est représentée surtout par Waław Gąsiorowski et, au titre des organisations, par l'Alliance des Faucons Polonais et le Cercle d'étudiants. Dès le début de l'année 1914, ce groupe commence à publier sa propre revue, afin de diffuser ses idées. Cet hebdomadaire, intitulé *Polonia*, dont le fondateur et le rédacteur principal est Waław Gąsiorowski, insistant sur son caractère apolitique, prend dès l'origine une position francophile et montre à l'égard de l'allié oriental de la III^e République une attitude réservée mais conciliante.

Quand la guerre éclate, tellement attendue et voulue par quelques générations d'émigrants, en commençant par Adam Mickiewicz, qui croyaient qu'elle changerait le destin de la Pologne, l'émigration polonaise en France s'unit, malgré ses divergences politiques, et décide d'unir ses forces. Le 1^{er} août 1914, à l'initiative de Gąsiorowski et sous sa présidence, est fondé le Comité des Volontaires Polonais, auquel adhèrent le docteur Jan Danysz, le docteur Bolesław Motz, Bronisław Kozakiewicz, Jan Dereziński, Jan Szawkilis et l'ingénieur Bolesław Bronisławski. Les trois premiers aspirent au parti de l'indépendance, les autres sont liés au rédacteur de *Polonia*. Le comité lance un appel afin de recruter des volontaires polonais pour l'armée française. Cette initiative trouve une vive réponse de la part de la jeunesse polonaise qui s'engage avec une grande ardeur dans la lutte contre l'Allemagne, son ennemi éternel et envahisseur de la Pologne. Quelques centaines parmi les premiers volontaires sont

amenés à poursuivre la formation militaire à Bayonne. Ils forment la II^e Compagnie Polonaise du 1^{er} régiment de la Légion Étrangère. Les volontaires suivants sont envoyés dans la caserne de Reuilly. De son côté, l'Ambassade de Russie exprime son désaccord à l'égard de la formation d'unités militaires polonaises. Celles-ci se voient dispersées dans différents détachements de la Légion. Jusqu'à la fin de 1914 plus d'un millier de volontaires polonais intégreront les rangs de la Légion Étrangère et, au cours de la guerre, leur nombre augmentera jusqu'à deux mille.

Ce tournant pour la question polonaise suscite une vive réaction de la presse française après la publication, le 14 août 1914, du manifeste du grand-duc Nicolas Nikolaïevitch. Les promesses russes de réunification de la Pologne et d'octroi de l'autonomie sous le sceptre du tsar russe, dictées par les exigences militaires, sont largement commentées par la presse française. Elles sont perçues comme un acte de la « résurrection de la Pologne ». À partir de ce moment-là, tout au long de la guerre, le gouvernement de la III^e République, aussi bien que l'opinion politique qui lui est favorable, ne juge la question polonaise qu'à travers les promesses russes qui, après les échecs de l'armée tsariste, s'avèrent totalement illusoire.

Un groupe d'émigrants polonais favorables à l'indépendance et organisés par le Comité de la Pologne Libre en 1914, commence à lutter contre cette évolution qu'il juge négative. Józef Galezowski, colonel âgé, en devient président. Toutefois, le pouvoir réel au sein de ce Comité est détenu par son secrétaire, le docteur Bolesław Motz. Le Comité, dont la devise est « la Pologne aux Polonais », s'évertue à persuader l'opinion française et européenne que la restitution de l'indépendance à la Pologne est nécessaire pour un futur fondé sur une paix durable en Europe. L'ingénieur Józef Lipkowski, qui avait mené auparavant une pareille action de propagande, se rapproche du Comité. Ce groupe, en sympathie avec l'action militaire menée dans le pays par les Légions de Piłsudski, ne cache pas son hostilité envers la Russie tsariste.

Erazm Piltz, un dirigeant des réalistes et collaborateur de Dmowski, se rend à Paris au début de 1915 et présente, au cours d'une conférence adressée à la colonie polonaise, l'hypothèse qu'au nom de l'indépendance de la Pologne et eu égard à la situation actuelle, il

est préférable de ne pas la demander à la coalition pour le moment. Il considère qu'il faut lutter contre « les manifestations de la politique de russification des Polonais par le tsarisme », mais pas contre la Russie. Waław Gaşiorowski trouve cette argumentation pertinente, en revanche les membres du Comité de la Pologne Libre, Motz et Gasztowtt se déclarent contre cette tactique.

Par conséquent, Gaşiorowski démissionne du Comité de la Pologne Libre alors que Motz et Kozakiewicz quittent le Comité des volontaires, qui devient avec la rédaction de la *Polonia* un groupement rassemblant, sous la direction de Gaşiorowski, des partisans comme Kazimierz Woźnicki ou Antoni Potocki, des adeptes déclarés de l'entente et de la politique jalonnée dans la question polonaise par Dmowski et Piltz. Ainsi, les milieux polonais en France se divisent en deux camps opposés : antirusse (CPL) et antiallemand (*Polonia* et le Comité des volontaires).

Pourtant, le sort des volontaires polonais reste un souci commun. Malgré l'héroïsme des Bayonnais, surtout durant la bataille d'Arras le 9 mai 1915 et l'attaque de Vimy qui fit couler beaucoup de sang, le gouvernement français décide de retirer du champ de bataille les légionnaires qui sont soumis aux pays en état de guerre avec la France, tout comme les Polonais des territoires annexés par la Prusse et l'Autriche. Ils sont transférés au Maroc, pour vivre un autre drame en Afrique, auquel plusieurs générations de légionnaires devront participer.

Durant la guerre, la diaspora polonaise s'accroît d'une nouvelle catégorie d'émigrés : les prisonniers polonais de l'armée allemande. Installés dans les camps de prisonniers généraux au début de l'année 1915, ils sont ensuite regroupés séparément au Puy-en-Velay et à Montluçon. Ils sont près de 19 000 sur lesquels veille l'émigration polonaise en France.

Lorsqu'en conséquence de la révolution de février en Russie, le tsarisme tombe et la France brise des liens entravant sa politique concernant la question polonaise, les effets de la propagande faite par les cercles polonais deviennent plus visibles. L'idée de Gaşiorowski de créer une armée polonaise aux côtés des Français est approuvée par le gouvernement français. Cependant, le décret du Président de la

République du 4 juillet 1917 fondant une armée polonaise en France rencontre de sérieuses objections de la part des cercles démocratiques et progressistes de la diaspora polonaise qui craignent que cette décision ne puisse encourager les Allemands au recrutement forcé des Polonais des territoires du Royaume de Pologne. Une action menée par le Groupe des Démocrates Polonais n'amène pourtant pas à freiner le développement de l'armée polonaise, alimentée par de nombreux volontaires venant des États-Unis.

Le Comité National Polonais, fondé en 1917 à Paris, avec Roman Dmowski à sa tête, est considéré par l'Entente comme « une représentation officielle polonaise » et exerce le pouvoir hiérarchique à l'égard de l'armée polonaise. Parmi les membres du Comité National Polonais, à côté des sans-parti, n'entrent que représentants des deux partis politiques de la droite, de la démocratie nationale et du réalisme politique. Dès lors, la gauche entre en lutte acharnée contre le Comité. Néanmoins, la prédominance du CNP, qui a toute la confiance et l'appui du gouvernement français, est considérable. Dans les souvenirs de Lipkowski, l'attitude du Comité envers la colonie polonaise à Paris « se couvre d'un silence méprisant et muet ». Dmowski et ses collaborateurs se tiennent à l'écart de cette lutte entre les partis, parce qu'ils sont préoccupés par des affaires beaucoup plus importantes, c'est-à-dire développer et renforcer l'armée polonaise et conquérir des alliés bienveillants à l'idée du rétablissement de la Pologne dans ses anciennes frontières historiques.

Le 22 juin 1918, lors d'une cérémonie au Camp de Mailly dans l'Aube, le président de la République française, Raymond Poincaré, remet leurs étendards aux premiers régiments de l'armée polonaise. En juillet de cette même année, un régiment polonais d'infanterie se trouve au front dans les environs de Reims. Il poursuit un dur combat à Saint-Hilaire et, le 22 juillet, s'empare de la colline Centre Chaiton et attaque une position au bois de Raquette. Une centaine de soldats polonais meurent et 500 sont blessés dans ces combats. En octobre 1918, le général Józef Haller devient le commandant de l'armée polonaise qui compte, à ce moment-là, plus de 17 000 hommes. Durant la dernière période de la guerre, la 1^{ère} division d'infanterie polonaise se trouve au front, faisant partie du X^e corps de la 7^e armée française, qui poursuit une offensive vers Metz, en établissant une ligne de front dans les Vosges, au nord de Saint-

Dié. Le 11 novembre, à la signature de l'armistice, les Polonais se trouvent sur ces positions. Pourtant, l'armée polonaise, appelée Bleue se développe et, en 1919 près de 100 000 soldats rejoignent la patrie renaissante pour participer aux combats sur les frontières.

Le groupe du docteur Motz, rassemblé à partir de février 1918 dans le Conseil des Citoyens de la Colonie Polonaise en France, bien qu'engagé dans de vives polémiques avec le Comité National Polonais, joue encore un rôle politique considérable. Après la prise de pouvoir en Pologne par Józef Piłsudski, le Comité facilite les contacts avec la presse et les politiciens à la délégation polonaise envoyée à Paris par le chef d'État et menée par le docteur Dłuski. De cette manière, il contribue à la conclusion de l'accord entre deux concurrents au pouvoir en Pologne – le Comité National Polonais et le gouvernement de Varsovie.

En voyant leur patrie indépendante et renaissante, la génération contemporaine des émigrés est heureuse car elle vit un moment historique dont rêvaient et auquel aspiraient les générations précédentes d'expatriés.

De la diaspora polonaise viennent de grands hommes politiques, des diplomates et des militaires reconnus, des scientifiques et des inventeurs, des écrivains et des artistes.

Zygmunt Krzyżanowski-Lacroix (connu en France comme Sigismond Lacroix), fils d'un militant de l'insurrection de 1831 qui s'est fait naturaliser en France, est l'un des plus actifs membres du parti radical. Après avoir fait des études en droit, il se dédie au journalisme et devient rédacteur principal du *Radical*. En 1874, Zygmunt Krzyżanowski, représentant le parti socialiste-radical, entre au Conseil municipal de Paris et, en 1881, il occupe pendant quelques mois les fonctions de maire de Paris. Dans les années 1883-89, il est membre de la Chambre des Députés puis consacrera sa vie aux recherches historiques et à la publication d'ouvrages reconnus, comme les *Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution*, collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française.

Ludwik Jeziński est aussi fils d'un émigrant de 1831. En tant que journaliste doué et expert pour les affaires internationales, il est envoyé par Delcassé, le ministre des affaires étrangères, à Rome comme correspondant français et ses analyses vont ouvrir la voie à l'accord franco-italien.

Beaucoup de Polonais parviennent à de hauts rangs et postes dans les services diplomatiques français. Plusieurs sont nommés consuls dans différents pays : Władysław Ordega, Adam Sienkiewicz, Xavier Obalski i Józef Piliński. Antoni Kłobukowski a été ministre plénipotentiaire français au Caire, gouverneur en Indochine et député en Belgique.

De nombreux Polonais font leur service militaire dans l'armée française, parmi les élèves de l'École Polonaise à Paris, 150 d'entre eux deviennent des officiers français. Au grade de général parviennent : Leopold Tadeusz Ramotowski et Brzumiński. Le colonel Karol Myszkowski dirige l'artillerie à Tunis et fortifie Bizerte. Aleksy Tadeusz Koszutski, officier d'état-major général, se montre un journaliste militaire brillant et, en tant que commentateur militaire de l'influent quotidien *Le Temps*, il devient le vice-président du syndicat des journalistes militaires.

Quand la guerre mondiale éclate, plusieurs Polonais devenus citoyens français, sont mobilisés dans l'armée française : six hommes de la famille Gasztowtt, six de la famille Gąssowski, cinq des Stempowki, quatre des Janowski et beaucoup d'autres descendants des grandes familles d'émigrants. Ils apportent leur tribut du sang à leur nouvelle patrie avec les volontaires polonais, en luttant et en mourant pour la France.

Les Polonais contribuent également au progrès de la science française. À ce titre, Marie Skłodowska-Curie occupe un chapitre à part en tant que double lauréat du Prix Nobel. Elle qui, en 1891, à l'âge de 24 ans, est venue de Pologne pour commencer ses études à la Sorbonne. La découverte du radium et du polonium et les recherches sur leur radioactivité sont les fruits de ses travaux menés avec Pierre Curie et qui constituent une espèce de « pierre angulaire » dans les domaines de la physique et de la chimie. Elle établit et dirige l'Institut du Radium à Paris qui devient vite un centre important de

recherche sur la radioactivité et ses applications dans les domaines de la physique, de la chimie, de la biologie et de la médecine. Après la mort tragique de son mari, en 1906, Marie Skłodowska-Curie prend la chaire de Physique de la Sorbonne et devient la première femme enseignante dans cette fameuse université. Pendant la Première Guerre mondiale, elle organise et participe avec sa fille Irène à un service radiologique mobile pour répondre aux besoins de l'armée française. Liée aux idées de gauche et indépendantistes de la colonie polonaise et en coopération avec le docteur Motz, elle prend part aux actions qui visent au rétablissement de l'indépendance de son pays natal. S'inscrivant dans l'histoire de la science mondiale, elle laisse de bons souvenirs tant sur les bords de la Seine que ceux de la Vistule.

Les Polonais se font également reconnaître en médecine. Ksawery Galezowski, frère de Józef Galezowski, est un ophtalmologue éminent, connu pour son excellence en diagnostique et en chirurgie. Il invente de nouvelles méthodes d'opérations qui sont toujours utilisées dans la chirurgie de l'œil. Ksawery jouit d'une grande estime parmi ses contemporains. Le docteur Józef Babiński, directeur d'un des plus grands hôpitaux de Paris, celui de la Pitié, est l'un des pionniers mondiaux dans le domaine de la neurochirurgie. Nous avons déjà mentionné l'activité politique du docteur Bolesław Motz, médecin urologue et scientifique.

Le docteur ès sciences Jan Danysz fait carrière dans les sciences naturelles en menant des recherches novatrices en parasitologie. Il dirige des travaux dans le département de microbiologie de l'Institut Pasteur. Une explication des rapports entre les toxines et les antitoxines et une démonstration que la neutralisation de la toxine par l'antitoxine ne relève pas du domaine des réactions chimiques (le phénomène de Danysz) le couvre de gloire dans les milieux scientifiques.

Jan Dybowski devient célèbre en France comme agronome et spécialiste en horticulture, voyageur et explorateur dirigeant des expéditions scientifiques françaises au Congo et au Tchad. En 1900, il est nommé inspecteur général de l'agriculture aux colonies françaises.

L'ingénieur polonais Stefan Drzewiecki est un inventeur brillant dans l'aéronautique.

Dans les sciences humaines se distingue Kazimierz Stryjeński qui découvre dans la bibliothèque de Grenoble des inédits de Stendhal et les publie accompagnés de deux volumes d'études consacrées à la vie et à l'œuvre de l'auteur de *La Chartreuse de Parme*. Dans le domaine de l'histoire de la littérature, Fortunat Strowski, spécialiste de Montaigne et de Pascal occupe une position éminente et, à partir de 1911, en tant que professeur à la Sorbonne.

Józefa Joteyko, élève du professeur Richet, obtient des résultats importants en psychologie et pédagogie qui sont à l'époque en vogue. Elle devient la première femme professeur au Collège de France.

Guillaume Apollinaire – Wilhelm Apolinary Kostrowicki – devient un poète franco-polonais de renom. Un des représentants de l'avant-garde dans la littérature européenne, l'auteur des fameux *Alcools* et *Calligrammes* évoque souvent ses origines polonaises.

Paul Landowski est l'un des plus remarquables sculpteurs français d'origine polonaise au tournant du XIX^e et XX^e siècle. Il est connu entre autres par la statue de Sainte-Geneviève sur le pont de la Tournelle ou le sarcophage du maréchal Foch sous la coupole des Invalides.

Cyprian Godebski, créateur des statues de Mickiewicz à Varsovie et de Seweryn Galezowski, Théophile Gautier et Hector Berlioz à Paris partage sa créativité entre les deux pays.

Dans d'autres domaines artistiques, ce sont les chanteurs polonais qui remportent les plus grands triomphes au bord de la Seine. Dans les années 1884-1887, Jan Mieczysław Reszke est premier ténor à l'Opéra à Paris, et son frère Edward est considéré comme une excellente basse.

Tous ces personnages célèbres, mais aussi ceux dont les succès sont plus mitigés, créent des valeurs qui, dans les proportions différentes, enrichissent la culture, la science et l'art français qui rayonnent à l'époque sur le monde entier. De cette façon, ils s'acquittent d'une

dette de reconnaissance envers le pays qui accueillit avec hospitalité leurs grands-parents et parents ou bien eux-mêmes et facilita l'épanouissement des talents et des capacités.

Les émigrants polonais à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle ressemblent peu à leurs prédécesseurs de la Grande Émigration, cependant eux aussi contribuèrent aux mérites de la Pologne et de la France. Beaucoup d'entre eux réussirent à transmettre l'amour pour leur ancienne patrie et la mémoire de la Pologne à leurs descendants. Chaque année le 11 novembre, quelques-uns d'entre eux se rassemblent sur la place de l'École Polonaise à Paris, rue Lamandé, afin de déposer des gerbes de fleurs devant les tableaux qui portent les noms des morts pour la France dans les années 1914-1918. Ces gerbes sont alors toujours décorées de deux rubans : l'un tricolore et l'autre blanc et rouge.

Jerzy Szczepański

*L'activité sociale de la famille Galezowski
(Gałęzowski) au sein de l'émigration polonaise en
France dans la deuxième moitié du XIXe et au début
du XXe siècle ; programme et possibilités de recherches*

L'échec de l'insurrection polonaise de 1863 et la défaite de la France contre la Prusse en 1870 ont débouché sur une nouvelle étape, peu connue, de l'histoire de l'émigration polonaise. L'époque de la Grande Émigration, issue principalement des participants au soulèvement de 1831, est achevée¹. L'Hôtel Lambert, siège de la famille Czartoryski, était le centre principal de la première génération d'émigrés. Dans un climat de réalisme pessimiste, de plus en plus de gens étaient persuadés, contrairement à ce que l'on croyait auparavant, qu'il fallait renoncer à l'idée d'un retour proche dans une patrie libérée. Et l'on prêtait une oreille de plus en plus attentive à ceux qui suggéraient que dans l'immédiat l'essentiel était d'améliorer l'organisation de la vie des six mille émigrés.

Après l'échec de l'insurrection de 1863 qui, à ses débuts, avait éveillé l'espoir des émigrés, la famille Czartoryski a orienté sa politique vers l'Autriche pour finalement décider de rentrer en Pologne. Après la défaite de la Commune de Paris, les émigrés polonais ont été accusés de sédition et les institutions polonaises ont traversé une période de crise due à la suspension des aides de l'État français. Parallèlement, la politique des autorités françaises balançait entre deux tendances : assimiler les émigrés polonais ou bien limiter leur activité politique en usant de représailles, y compris la déportation pour ceux qui posaient le plus de problèmes.

La vie sociale de l'émigration polonaise en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, est gouvernée par des institutions dont la tâche

¹ Cf. Wiesław Śladkowski, *Emigracja polska we Francji 1871-1918*, Lublin, 1980, p. 6-7 ; cf. Jerzy Borejsza, *Emigracja polska po powstaniu styczniowym*, Warszawa, 1966 ; *L'Émigration après l'insurrection de 1863*, rédaction Eugeniusz Niebelski, Lublin, 2010.

est de préparer et d'adapter le mode de vie des émigrés à la réalité sociale française, essentiellement à travers des activités caritatives et éducatives. Voient le jour des établissements dont la création est liée à l'Hôtel Lambert, tels que l'Institution de la Gloire et du Pain, l'Association Caritative des Dames Polonaises, l'Établissement de Saint-Casimir, l'Institut des Demoiselles Polonaises ou encore l'École Polonaise des Batignolles.

Parmi les plus actifs animateurs de la vie sociale de la deuxième génération de l'émigration polonaise, nous pouvons citer la famille Galezowski : Seweryn (1801-1878), son neveu Józef (1834-1916), sa femme Amelia et son autre neveu, Ksawery (1832-1907).

Dans l'historiographie polonaise, il existe de graves lacunes concernant la vie sociale de l'émigration polonaise et les institutions sociales polonaises en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Une étude générale de Małgorzata Gmurczyk-Wrońska n'est pas en mesure de répondre à toutes les questions¹. Ce phénomène touche aussi l'activité de la famille Galezowski. Il n'existe pas d'autres travaux que les caractéristiques succinctes sur Józef Galezowski, que l'on doit à Wiesław Gładkowski², quelques biographies dans le *Dictionnaire Biographique Polonais*³, ainsi que des articles concernant la période mexicaine de la vie de Roman Dąbek. Le plus symptomatique, c'est qu'on a négligé jusqu'ici les sources dont dispose la Bibliothèque Polonaise, à savoir l'héritage de Seweryn et Józef Galezowski et les archives de l'École Polonaise des Batignolles.

L'histoire des archives de Galezowski est fascinante en elle-même. Sans entrer dans les détails, il faut mentionner qu'une grande partie de ces archives, y compris la correspondance de Seweryn Galezowski, transmise par l'intermédiaire de la Bibliothèque Działyński à Kórnik, a été brûlée à Varsovie lors de la Deuxième

¹ Małgorzata Gmurczyk-Wrońska, *Polacy we Francji w latach 1871-1914, Społeczność polska i jej podstawy materialne*, Warszawa, 1996.

² W. Śladowski, *Emigracja polska*, p. 45 sq.

³ Marian Tyrowicz, *Gałęzowski Józef (1834-1916)*, *Polski Słownik Biograficzny* (PSB), vol. VII, Kraków, 1948-1958, p. 248-250 ; Helena Więckowska et Władysław Szumowski, *Gałęzowski Seweryn (1801-1878)*, PSB, vol. VII, Kraków, 1948-1958, p. 251-255.

Guerre mondiale¹, l'autre partie a été transférée à Vilnius. On sait que la famille Galezowski possède des sources précieuses, surtout de Ksawery Galezowski.

Le dossier biographique de Seweryn Galezowski conservé à la Bibliothèque Polonaise de Paris comprend vingt-six tomes, divisés en pochettes dont la thématique et le volume sont diversifiés (documents personnels, dossiers concernant l'activité, les finances, la correspondance et varia).

Les dossiers concernant la vie et l'activité de Józef Galezowski sont d'une plus grande ampleur (soixante-neuf volumes) et d'un caractère plus disparate. Il s'agit surtout de dossiers biographiques, financiers, de correspondance, de lettres et d'imprimés.

En outre, la bibliothèque possède aussi des documents de l'École Polonaise des Batignolles. Elle mérite des recherches particulières pour plusieurs raisons. Elle était une des plus importantes institutions de l'émigration polonaise, l'*opus vitae* de Seweryn et de Józef, leur œuvre et leur passion commune.

Il existe également environ soixante-dix dossiers portant sur l'École. Il y a un fonds d'archives presque complet qui compte environ trois cent quatre-vingt-dix dossiers. Ils concernent toute la période de l'activité de l'École, depuis sa fondation en 1842 jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Les perspectives de recherche sont prometteuses. Le sujet est très important car la famille Galezowski a illustré les meilleures traditions de l'action des émigrés polonais.

L'activité des Galezowski s'étend sur trois générations, le fondateur des bases et du programme étant Seweryn Galezowski, né en Ukraine, dans le district de Lipowiec en 1801, au sein d'une famille de petite noblesse. En 1816, il termina le célèbre lycée des basiliens à Humań, où il eut pour camarades Józef Mianowski, Bohdan Zaleski

¹ C'est une question qui mériterait une étude à part, à savoir que les collections qui se trouvaient à Varsovie ont été brûlées pendant la guerre, cf. Helena Więckowska, « Straty Biblioteki Batignolskiej w zakresie zbiorów rękopiśmiennych », in : *Straty archiwów i bibliotek warszawskich w zakresie rękopiśmiennych źródeł historycznych*, vol. III : Bibliothèques, Warszawa, 1955, p. 122-142.

et Seweryn Goszczyński. Après ses études secondaires, il travailla comme répétiteur et en 1819 s'inscrivit à l'université de Vilnius pour y faire des études de médecine. En juillet 1824, il soutint son mémoire intitulé « De variola mitigata » et obtint le diplôme de docteur de médecine, de chirurgie et de l'obstétrique. Peu après, il devint adjoint à la faculté de chirurgie auprès du professeur Wacław Pelikan. Peu après, Pelikan fut nommé recteur-adjoint, tandis que Galezowski occupa à partir de 1828 le poste de professeur adjoint sans chaire. Des opérations chirurgicales réussies, entre autres celle de l'adjudant du Grand Prince Constantin, lui apportèrent la célébrité. En 1828, afin de perfectionner son savoir-faire, il partit à l'étranger, visitant des cliniques en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre. En 1831, pendant l'insurrection, il retourna en Pologne et offrit ses services en tant que médecin auprès des troupes polonaises. Ses mérites lui valurent la croix d'or de l'ordre de *Virtuti Militari*. Après l'insurrection, il partit pour l'étranger. Au début, il avait l'intention de rentrer au pays, mais alerté par des rumeurs (qui se confirmèrent) selon lesquelles la police secrète russe le soupçonnait d'avoir emporté des documents concernant la déposition de Nicolas II, et excédé par les chicanes de la police prussienne lors de son séjour en Allemagne en 1834, il décida de se faire embaucher dans une entreprise allemande d'exploitation de mines d'argent au Mexique. Il travailla comme médecin d'une compagnie de mines d'argent dans la colonie d'Agangeo. Au bout de deux ans, il déménagea à Mexico, où il devint très vite un médecin et un chirurgien très recherché. Il fit une fortune considérable qu'il plaça en partie en actions et en titres. Il fut aussi l'un des organisateurs de la faculté de médecine de l'université de la capitale du Mexique. En 1848, après la guerre du Mexique avec les États-Unis, ayant appris les événements du Printemps des Nations, il se rendit à Paris¹.

Après son arrivée en France, Galezowski, qui sympathisait avec le camp démocratique au sens large, entra en contact personnel et épistolaire avec Joachim Lelewel et Adam Mickiewicz. Ce dernier confirma ses opinions démocratiques lors du Printemps des peuples et s'engagea à nouveau dans une activité politique. On peut constater que Galezowski rejoignait dans une large mesure les idées de ces animateurs de l'émigration polonaise. Peu à peu, après les tristes

¹ *Wielka Encyklopedia Powszechna*, vol. XXIII, Warszawa, 1899, p. 619.

expériences de la guerre de Crimée et puis de l'insurrection de janvier, Seweryn Galezowski se retira des affaires politiques.

Son attitude envers le mouvement des années 1861-62 et les concessions russes en faveur du Royaume de Pologne s'exprime dans sa correspondance avec Mieczysław Pawlikowski¹. Parmi les lettres concernant principalement l'École des Batignolles, on peut trouver des déclarations, comme celle-ci, en date du 6 avril 1861 :

« Mais nous vivons depuis un certain temps dans une telle agitation (...) Tout a énormément avancé et a pris des dimensions beaucoup plus grandes et plus sérieuses que l'on eût pu espérer ! Mon Dieu, permettez-nous de pouvoir nous tenir sur ce chemin le plus longtemps possible, car cela nous donnerait le temps et les moyens pour une meilleure entente mutuelle, pour le rapprochement et le développement des forces qui nous seront nécessaires, afin de pouvoir lutter efficacement contre nos ennemis (...) »².

Après l'échec de l'insurrection de 1863, Seweryn Galezowski prit ses distances à l'égard de la politique en vigueur à l'époque et appliqua toute son énergie aux questions sociales. Les suites malheureuses des événements de 1870-1871, liées notamment à la participation des Polonais à la Commune de Paris, accusés de fomenter des troubles, poussèrent Seweryn à ne plus changer d'attitude. Il acquit la conviction que rien de bon ne pourrait résulter de l'engagement des Polonais dans les questions politiques.

Par la suite, c'est par son attitude de neutralité dans les plus ardentes disputes et divisions politiques que Seweryn Galezowski retrouvera son autorité. Selon Władysław Mickiewicz :

« C'est en tant que médecin à Vilnius que Seweryn Galezowski a laissé le meilleur souvenir ; après l'insurrection de 1830, à laquelle il prit part, il émigra au Mexique et gagna là-bas une fortune. La nouvelle de la révolution de 1848 le fit revenir promptement en Europe. Plus tard, peu de temps avant son mort, il retourna encore en Amérique pour y régler ses affaires. À Paris, il se consacra à l'École

¹ Mieczysław Pawlikowski (1834-1903), écrivain et journaliste. Ami de Seweryn Goszczyński et de Cyprian Norwid ; Marian Tyrowicz, PSB, vol. XXV, Wrocław 1980, p. 460-463.

² Biblioteka Zakładu Narodowego im. Ossolińskich we Wrocławiu, ms. 12165, k. 117-121 et autres.

Polonaise ; dans une large mesure, elle lui doit son développement. Il servait de source d'informations aux Polonais qui lui rendaient visite à Paris. Les agents des groupements révolutionnaires à Varsovie lui demandaient conseil. Bien que Klaczko fut son invité presque tous les jours et que Galezowski entretenait des rapports étroits avec l'Hôtel Lambert et avec Władysław Zamoyski, il ne partageait pas leurs idées politiques et lorsque Czartoryski se rendait aux Tuileries, il préférait le Palais Royal. Généreux et modeste, très actif mais privé d'ambitions politiques, il resta jusqu'à la fin de sa vie (1898) un des plus sympathiques personnages de l'émigration »¹.

À partir de ce moment-là, Seweryn Galezowski consacra son activité aux émigrés polonais. Il distribuait des pensions et des repas gratuits, soutenait et conseillait les émigrés, en particulier les chercheurs d'emploi, et leur offrait la possibilité d'approfondir leur formation. Il sauva l'École Polonaise des Batignolles, la réorganisa de manière à élever le niveau de l'enseignement en adaptant le programme de l'École aux programmes français. L'École Polonaise des Batignolles, dirigée ensuite par ses neveux Ksawery et Józef fut l'*opus vitae* de Seweryn Galezowski. Elle devint l'une des institutions majeures de l'émigration, dotée d'une bibliothèque et d'archives. Le rôle décisif dans l'administration de l'École revenait au Conseil d'Administration de l'École avec un président à sa tête (successivement Seweryn et Józef Galezowski). Le Conseil de l'École était le cœur de l'École elle-même, mais aussi du milieu des « Batiniolczycy » (« Batignollais »), qui donnait le ton dans la colonie polonaise après 1870. Les « Batignollais » étaient un groupe d'émigrés, installés en France après l'insurrection de janvier. Ils partageaient les mêmes idées et habitaient souvent les uns près des autres dans le quartier des Batignolles.

Auprès de l'École fonctionnaient des organisations importantes, y compris l'Association des Anciens Élèves de l'École Polonaise à Paris, fondée en 1865. Elle avait le statut d'association d'aide mutuelle et reposait sur l'engagement d'anciens élèves, dont le nombre total était de plusieurs milliers. À partir de 1875, la Société publia un « Bulletin Polonais »².

¹ W. Mickiewicz, *Pamiętniki*, vol. II, p. 177-178.

² « Rocznik Towarzystwa Polskiego Literacko-Artystycznego », p. 92.

En 1851, Seweryn Galezowski fonda, puis dirigea la Banque de l'Émigration Polonaise, une autre institution polonaise peu connue¹. Il soutenait financièrement des anciens combattants demeurant à l'Établissement Saint-Casimir², y compris en 1850 le peintre Antoni Gosiewski³. En 1863, il remit à l'Établissement Saint-Casimir 1800 francs. Il était membre du Conseil de Surveillance Financière de l'Institution « Czci i Chleba » (Honneur et Pain)⁴. Il finançait aussi les repas pour les émigrés pauvres dans le cadre du « Manège », entre autres pour le général Józef Wysocki⁵. Il distribuait des pensions et accordait des prêts aux émigrés, comme en témoignent les factures de Galezowski⁶. Avant sa mort en 1878, il décida de la création d'une bourse « Śniadecki », dont bénéficièrent de nombreux scientifiques polonais, pour un séjour à l'étranger⁷ comme Zygmunt Wróblewski, Tadeusz Estreicher, Franciszek Bujak, Wacław Sobieski et bien d'autres.

Comme Galezowski vivait seul, il voulut construire une sorte d'entreprise familiale qui put se développer et continuer son activité en faveur des émigrés. Les enfants de Franciszek Galezowski, le frère affectionné de Seweryn, Ksawery (1832-1907) et Józef (1834-1916) furent de vrais piliers de cette entreprise. Sa correspondance conservée à la Bibliothèque Polonaise à Paris témoigne de ces liens étroits dont le fondement était l'aide financière de Seweryn pour sa famille en Ukraine qui connaissait des difficultés matérielles. Dans les années 1849-59, il remit à son frère Franciszek au moins 2600 roubles d'argent⁸. À son frère Adam en 1851, 1000 roubles d'argent, à sa veuve et à ses enfants en 1858 et 1864, 1000 francs et 500

¹ Bibliothèque Polonaise de Paris, ms. akc.639/1-3, Bank Emigracji Polskiej w Paryżu (La Banque de l'Émigration Polonaise à Paris).

² Dans les années 1853-1860, seul Dominik Giecwicz fut subventionné de la somme de 2900 francs ; Jerzy Szczepański, *Weterani powstań narodowych w Zakładzie św. Kazimierza w Paryżu*, Warszawa, 2011, p. 94. Il finançait aussi le séjour d'autres vétérans p. ex. de Michał Słomczewski, Antoni Bohdan, Dominik Giecwicz, Ignacy Grudziński, Jan Hryniewicz, Stefan Jaworski, Ignacy Sarnecki, Walenty Zakrzewski, et aussi des orphelins polonais, « le petit Gasiński » et d'autres ; BPP, ms. akc. 2490, *Sprawy spadkowe dr Seweryna Galezowskiego* (Affaires héréditaires de docteur Seweryn Galezowski).

³ *Ibid.*, p. 96.

⁴ Jan Ziółek, « Stowarzyszenie Podatkowe na emigracji po 1862 » roku, in : *Emigracja postyczniowa 1863 roku*, rédaction de Eugeniusz Niebelski, Lublin, 2010, p. 92.

⁵ *Ibid.*, p. 203.

⁶ BPP, ms. akc. 2488, Dr Seweryn Galezowski – factures, dépenses familiales 1858-60, 1869-77.

⁷ Maria Julita Nędra, *Polityka stypendialna Akademii Umiejętności w latach 1878-1920*, Wrocław, 1978, p. 9-10, 194-195.

⁸ Mes propres calculs basés sur des factures et lettres conservées dans la Bibliothèque Polonaise à Paris.

roubles d'argent¹. En 1857, il donna à son frère Michał 1457 francs pour une batteuse, à sa nièce Wiktoria Nowińska, 1300 roubles dans les années 1856-57 et un prêt de 15 000 roubles. C'était alors une aide importante !

En 1857, Józef termina l'École militaire et l'année suivante Ksawery réussit aux examens de fin d'études médicales avec mention. Pendant leurs études, ils bénéficièrent de l'aide financière de leur oncle, Ksawery recevant au moins 250 roubles par an et Józef 150. En 1858, Ksawery arriva en France. Ensuite, jusqu'à sa mort en 1907, il remplit les fonctions de président du Conseil de l'École Polonaise. Son frère, Józef Galezowski (arrivé en France en 1864), fut un personnage de premier plan de l'émigration polonaise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Lui aussi prêta son appui à la presse de l'émigration : « Głos Polski » (La Voix Polonaise), « Wolne Słowo Polskie » (La Voix Libre Polonaise), « Polonia »². C'est lui qui après la mort de Seweryn fut le chef non officiel, mais incontestable des « Batignollais »³. Pendant la guerre franco-prussienne et le siège de Paris, il organisa la force armée polonaise. Découragé par des tentatives inefficaces d'insurrection, il se consacra à l'activité légale, sociale. Il s'occupa bénévolement et efficacement des comptes de l'institution « Czci i Chleba » (Honneur et Pain) et a dirigé le fonds de fer pour Antoni Berezowski qui fut condamné à l'exil à vie après l'attentat de Paris sur le tsar Alexandre II en 1867. Employé de banque doué, il essaya de sauver le Musée National de Rapperswil qui avait des problèmes financiers⁴. Mais surtout, comme son frère Ksawery, il fut président de l'École Polonaise des Batignolles et de l'Institution « Honneur et Pain », encore aujourd'hui peu connue et appréciée, mais qui eut beaucoup de mérites pour la communauté polonaise. Contrairement à son oncle, il attachait une grande attention aux célébrations et anniversaires de l'émigration, particulièrement de l'insurrection de

¹ En 1865 – 1 (un) rouble d'argent = 3 francs 20 centimes.

² Marian Tyrowicz, PSB, vol. VII, Kraków, 1948-1958, p. 248-250.

³ « Il y jouait le premier violon bien qu'il ne sollicite jamais des honneurs officiels, colonel Józef Galezowski » ; Wiesław Śladkowski, « Nad Sekwaną dla Polski. Rzecz o paryskich batiniolczykach », in : *Emigracja postyczniowa 1863 roku*, rédaction Eugeniusz Niebelski, Lublin, 2010, p. 210.

⁴ W. Śladkowski, *Nad Sekwaną dla Polski*, p. 210-211.

janvier¹. En outre, il était membre de la Commission de Protection des Tombes Polonaises à Paris. En 1865, il épousa Amelia Karpińska, eut une fille, Wiktorja, qui épousa Jan Lipkowski, ingénieur et militant social.

Ksawery, dès la mort de son oncle (1878) jusqu'à la fin de sa vie (1907), exerça les fonctions de président du Conseil de l'École Polonaise. Toutefois, il connut ses succès principaux dans le domaine de l'ophtalmologie. En 1867, il ouvrit sa propre clinique à Paris et y donna des cours publics. Il fut l'auteur d'une méthode originale d'opérations et perfectionna l'ophtalmoscope. En 1872, il fonda le premier périodique d'ophtalmologie en France, le « Journal d'Ophtalmologie ». Militant actif de la Société Parisienne des Médecins Polonais, il en fut aussi le président. Marié avec Augusta Tamberlick, fille d'un chanteur célèbre français, il eut deux filles et deux garçons. Jean Galezowski, l'un de ses deux fils, reprit la pratique ophtalmologique de son père².

Amelia, la femme de Józef, fonda en 1887, la Société des Dames Polonaises Klaudia Potocka³. Pour la seule année 1909, la Société accorda quarante-huit allocations, principalement aux personnes âgées, aux malades, à des familles nombreuses, ou bien pour terminer des études⁴.

¹ En 1898, la Société des Polonais à Paris a célébré le centenaire de la naissance d'Adam Mickiewicz avec un discours de J. Galezowski. En 1906, les célébrations de l'anniversaire de l'insurrection de janvier, présidées par le colonel Józef Galezowski eurent lieu. Le 22 janvier 1913, les célébrations de l'anniversaire de l'insurrection de 1863, présidées par Józef Galezowski, furent organisées par la Société des Anciens Élèves de l'École Polonaise dans la salle des Agriculteurs Français. Le 29 novembre 1911, célébrations de l'anniversaire de l'insurrection de novembre 1831 furent organisées par L'Association des Anciens Élèves de l'École Polonaise à Paris ; Tadeusz Sivert, *Polacy w Paryżu ; Z dziejów polskiego życia kulturalnego w Paryżu na przełomie XIX i XX wieku*, Warszawa, 1980, p. 40, 26, 42, 219-20.

² Władysław Melanowski et Władysław Szumowski, *PSB*, vol. VII, p. 250-251.

³ Klaudia (Société des Dames Polonaises Klaudia Potocka), fondée le 1^{er} mars 1887 par Aniela Józefowa Galezowska, à l'initiative d'Agaton Giller et d'Emilia Sczaniecka, pour des collectes par les dames polonaises pour une banque « Bank Ziemi » (Banque Foncière) à Poznań, alors en cours d'organisation, en vue de sauver la Pologne. En 1892, le Comité Général a décidé de diriger l'activité de la Société vers l'aide aux pauvres familles polonaises et aux veuves et aux infirmes. Selon le compte rendu pour l'année 1909, l'aide fut prêtée à 48 personnes et à leurs familles ; Biblioteka Ossolińskich we Wrocławiu, Papiers de Józef Galezowski, ms. 14100/II. *Pamiętnik* (Mémoires), p. 126.

⁴ *Annuaire de la Société Polonaise Littéraire et Artistique*, p. 79.

La fille de Józef Galezowski, Wiktoria, et son mari Jan Lipkowski¹ continuèrent cette activité. Jan fut un membre actif de la Société Polonaise Littéraire et Artistique². La Société comptait 140 membres, elle avait son siège en propre et sa salle de lecture. Jan Lipkowski fut l'initiateur principal de « l'Annuaire de la Société Polonaise Littéraire et Artistique 1911-12 », qui décrivait l'émigration polonaise avant la Première Guerre mondiale. Son attention se porta sur les problèmes sociaux et professionnels de l'émigration polonaise. Seweryn, Ksawery, Józef Galezowski et Wiktoria et Jan Lipkowski organisèrent et dirigèrent les institutions suivantes : la Banque de l'Émigration Polonaise, l'Institution « Czcí i Chleba » (Honneur et Pain), la Commission de Protection des Tombes Polonaises à Paris, ainsi que la Société Polonaise Littéraire et Artistique à Paris, les fondations boursières et protectrices, telles que la Fondation de Pelagia Russanowska à Paris. C'étaient les plus importantes organisations sociales de l'émigration polonaise en France, dont elles organisèrent la vie sociale dans la deuxième moitié du XIX^e et au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Galezowski s'engagea individuellement dans des activités à caractère social, comme en témoignent de nombreuses lettres, factures et demandes. L'activité épistolaire de Seweryn et Józef Galezowski mérite une attention particulière. Seweryn Galezowski fut en relation épistolaire avec au moins deux cent quatre-vingt-onze personnes, sans compter qu'une grande partie de ses lettres s'est perdue. Ses correspondants appartenaient à l'élite de la Pologne et de l'émigration. L'objectif principal de ces lettres était d'obtenir des aides pour l'École Polonaise.

¹ Jan Lipkowski (1863-1936), ingénieur-architecte, militant social. Né en Podolie, il a terminé l'École Centrale, une Grande École prestigieuse. Il a organisé les syndicats des employés de l'agriculture en Ukraine. En 1910, il était membre du Conseil de l'École Polonaise à Batignolles ; August Iwański, PSB, vol. XVII, Wrocław, 1972, p. 403-404.

² La Société Polonaise Littéraire et Artistique (TPLA) a été fondée au début de 1910, à l'initiative de Jan Chełmiński, Waclaw Gašiorowski, Józef Lipkowski et le docteur Karol Vacqueret. La TPLA n'avait pas de caractère politique et était libre de toute nuance politique, ce qui était sa grande force. L'observation des principes du Club et des usages contribua à un développement remarquable de la Société, qui seulement un an après sa fondation comptait déjà 140 membres. Composition nominative des autorités pour l'année 1911 : Président : prince Witold Czartoryski ; vice-président : Jan Chełmiński ; conseillers : Waclaw Gasztowtt, Józef Lipkowski, comte Józef Przeździecki, Stanisław Pstrokoński, baron Gustaw Taube et le docteur Karol Vacqueret ; propriétaire du siège : docteur Edward Pożarski ; secrétaire : Waclaw Gašiorowski ; trésorier : Bronisław Kozakiewicz ; tribunal d'honneur : Józef Galezowski, le docteur Roman Lewandowski, Jan Lipkowski, Władysław Mickiewicz et le Père Andrzej Poniawski. Biblioteka Ossolińskich we Wrocławiu. Papiers de Józef Lipkowski, ms. 14100/II. *Mémoires*.

Il serait bon que les différents aspects de l'activité sociale de la famille Galezowski fassent l'objet de monographies, qu'il s'agisse de l'activité individuelle de ses membres ou de l'influence de la famille sur la vie de l'émigration. Le sujet est très important, car la famille Galezowski a illustré les meilleures traditions de l'activité de l'émigration polonaise.

Lidia Michalska-Bracha

Józef Galezowski (Gałęzowski) (1834-1916)

– insurgé de l'année 1863 et émigré en France

Józef Galezowski était un représentant éminent de l'émigration polonaise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

L'émigration polonaise en France, dont il fut un des organisateurs, comptait en 1868 plus de 6 mille personnes, y compris les participants des deux insurrections nationales de novembre 1830 et de janvier 1863. Après cette année commença le retour des émigrés, causé par plusieurs facteurs de nature politique, parmi lesquels on peut mentionner la guerre franco-prussienne et l'échec de la Commune de Paris¹. La destination devint d'abord la Galicie qui jouissait d'une autonomie relative où au tournant des années soixante et soixante-dix du XIX^e siècle arrivèrent de nombreux amis de Galezowski dont, parmi eux, les insurgés de l'année 1863 Józef Kajetan Janowski (1832-1914), Jan Łuniewski (1834-1887), Mateusz Gralewski (1826-1891) et beaucoup d'autres. Il est difficile de déterminer un nombre précis des « réémigrés » mais Janowski, en écrivant sur ce phénomène à Galezowski au début de 1887, soulignait qu'une partie considérable de l'émigration de l'insurrection de 1863 s'était installée en Galicie². Il n'était pas seul à relater à Galezowski son arrivée là-bas. De même, Łuniewski et Gralewski laissèrent une ample correspondance sur cette période³.

L'activité de Józef Galezowski en faveur de l'émigration embrasse alors une période particulière dans l'histoire de l'émigration polonaise en France, qui suivit la guerre franco-prussienne, la Commune de

¹ J. Borejsza, *Emigracja polska po powstaniu styczniowym*, Warszawa 1966, passim ; W. Śladkowski, *Emigracja polska we Francji 1871-1918*, Lublin 1980, passim.

² Biblioteka Polska w Paryżu, Archiwum Galezowskich, Papiery Józefa Galezowskiego (BPP,PJG), ms. akc. 2431 : lettre de J. K. Janowski à Galezowski, Lvov, 19 janvier 1887, f. 3 ; J. K. Janowski, *Pamiętniki o powstaniu styczniowym*, t. 1 (*janvier – mai 1863*), Lvov, 1923, p. 302-303.

³ BPP, PJG, ms. akc. 2416, lettres de M. Gralewski à Galezowski de la période 7 octobre 1871 et lettres de J. Łuniewski à Galezowski du 12 janvier 1872 au 24 octobre 1872.

Paris. Elle fut liée à une vague de retours en Pologne et au déclin de l'influence des Czartoryski. Ce ne fut pas, comme le souligne Wiesław Śladkowski, la diminution de l'émigration polonaise en France, renforcée par des vagues successives de jeunes universitaires polonais dans les années quatre-vingts – quatre-vingt-dix du XIX^e siècle, le milieu des artistes polonais, ainsi que par des représentants des nouveaux courants politiques – socialisme, mouvements des travailleurs – jusqu'à l'émigration de subsistance¹. Il semble que, malgré les changements et transformations observés dans la vie de l'émigration polonaise de ce temps, Józef Galezowski a toujours fait partie du cercle influant et important des émigrés.

Malgré d'importants fonds archivistiques de grande valeur, conservés à la Bibliothèque Polonaise de Paris sous la cote *Archiwum Galezowskich. Papiery Galezowskiego* (Archives des Galezowski. Papiers de Józef Galezowski), sa biographie reste à faire. Ces collections, mentionnées plusieurs fois par les historiens travaillant sur l'histoire de l'émigration polonaise après l'insurrection de janvier 1863, permettent de transcrire, d'une manière détaillée, l'activité politique et sociale de Galezowski, que ce soit dans son apport à l'émigration mais aussi lors de l'insurrection de janvier 1863.

Les documents biographiques et militaires de Galezowski (BPP, ms. 2435), la correspondance concernant le Gouvernement National (BPP, ms. 2433), les papiers de la Commission du Trésor (BPP, ms. 2445), de la Société des Militaires Polonais (BPP, ms. 2434) et du Musée National Polonais à Rapperswil ainsi qu'une abondante correspondance comptant plus de 20 liasses semblent essentielles.

En analysant l'héritage de Galezowski, nous avons une vive impression que, pour plusieurs raisons, il joua un rôle prépondérant parmi les émigrés polonais en France en raison de son activité et de sa position lors de l'insurrection de janvier 1863. Avant ce soulèvement, il avait étudié à l'École Militaire de Saint-Petersbourg où il était membre du cercle de Zygmunt Sierakowski (1827-1863). Plus tard, il enseigna la balistique et reçut le grade de capitaine de l'état-major. Il participa à l'insurrection vers la mi-avril 1863 sous le pseudonyme de Józef Gołkowicz. Fort de ses connaissances en

¹ W. Śladkowski, *Emigracja polska*, passim.

matière militaire, Galezowski pu travailler au sein du Gouvernement National en tant que membre du département de la guerre. Ensuite en septembre 1863, après la démission du directeur Eugeniusz Dębiński-Kaczkowski (1820 ?-1887), Galezowski devint directeur du département de la guerre dans le gouvernement de Romuald Traugutt. Il a assuré ces fonctions jusqu'au 15 avril 1864 quand, après l'arrestation de Traugutt (1826-1864), il fut contraint de quitter Varsovie et de trouver refuge à Paris¹. D'après les souvenirs de son ami, Józef Kajetan Janowski – membre et secrétaire du Gouvernement National, au moment d'accéder à l'insurrection de janvier 1863 – Galezowski avait 29 ans et était « de caractère dur mais d'une tournure d'esprit douce, il possédait une belle, pure et noble âme, [il était] employé silencieux, calme, persévérant et surtout scrupuleux »².

L'éclatement de l'insurrection de janvier est une étape majeure de sa vie. Malheureusement Galezowski n'a écrit ses souvenirs ni lors de l'insurrection de janvier 1863, ni lors de ses années d'émigration. Cependant, nous pouvons trouver de multiples informations sur ces périodes dans sa correspondance. Dans une des lettres adressées à J. K. Janowskiego du 12 mars 1910, il a décrit en détails les circonstances de son arrivée à Varsovie et de l'accès à l'insurrection : « Je me suis décidé à rester en Pologne, on m'a prévenu que je devais rester à Varsovie pour succéder au département de la guerre. Je suis allé à la gare pour faire semblant de partir pour Pétersbourg, je suis retourné au centre-ville, et je me suis changé pour mettre des vêtements civils et pour détourner l'attention, j'ai écrit à Pétersbourg qu'en rentrant, je vais passer par la propriété de ma sœur où (...) il y a eu une bataille et je ne savais pas ce qui est arrivé à ma sœur »³.

Un récit du même type évoque les circonstances de son départ de Varsovie pour la France le 15 avril 1864. Dans cette lettre, Galezowski confirme lui-même la version d'après laquelle il a réussi à arriver à Paris par la Silésie, se faisant passer pour un employé des chemins de fer pour les trains de marchandises³.

¹ M. Tyrowicz, Galezowski Józef, in : *Polski słownik biograficzny*, t. 7, Kraków 1948-1958, p. 248-260 ; J. K. Janowski, *pamiętniki*, t. 1, p. 333.

² J. K. Janowski, *Pamiętniki*, t. 1, p. 303.

³ B Ossol., ms. 8045/I, p. 293-303.

L'émigration de Galezowski embrasse donc les années 1864-1916. Nous pouvons distinguer quelques étapes importantes au cours de cette période : sa participation à l'organisation d'aide militaire pour l'insurrection, son travail à la Commission des Armes, son activité au sein du Comité de la Pologne Libre, fondé à Paris au début de la Première Guerre mondiale. Pendant tout ce temps, Galezowski travaillait au Crédit Foncier de France où il fut embauché grâce à son oncle paternel Seweryn Galezowski. Ce travail lui garantit une bonne position financière¹. Il n'est pas un secret, qu'il aidait financièrement plusieurs émigrés. Sur ce point, la littérature mentionne son soutien à Zygmunt Miłkowski. On sait aussi, qu'il aidait Agaton Giller, lorsque celui-ci écrivait son œuvre éminente sur l'histoire de l'insurrection de janvier². Galezowski a aussi prêté son aide financière à la revue *Ojczyzna* (Patrie) publiée par Giller³.

Lors de son séjour en France, Galezowski entretenait des liens étroits avec plusieurs représentants de l'émigration installés dans ce pays après l'échec de l'insurrection de janvier 1863. Ses amis intimes étaient Eugeniusz Korytko (1842-1914), Wacław Gasztowtt (1844-1920), Ludwik Dygat (1839-1901), Stanisław Lewenhard (1838-1915), Bolesław Rubach (1841-1812), Mateusz Gralewski, Agaton Giller ou encore Józef Kajetan Janowski. Cette liste de noms n'est pas exhaustive sans doute. Galezowski rencontra Giller encore à Varsovie en 1860 quand il rentra en Pologne après avoir terminé l'École Militaire de Saint-Pétersbourg⁴. Il se lia d'amitié avec Janowski quand il travaillait dans le département de la guerre et continua de le fréquenter lors des années d'émigration à Paris. C'est d'après les mémoires de Janowski que nous savons que la future épouse de Galezowski, Amelia née Karpińska, vivait à son arrivée à Paris chez Janowski et que c'est là-bas que Galezowski la demanda en mariage⁵.

La plupart des participants à l'insurrection de janvier évoqués ci-dessus s'installèrent à Paris, sauf Janowski et Gralewski qui quittèrent la France au début des années soixante-dix du XIX^e siècle et Giller.

¹ M. Tyrowicz, *Galezowski Józef*, p. 248-260; W. Śladkowski, *Emigracja polska*, p. 47-48.

² A. Giller, *Historia powstania narodu polskiego w 1861-1864 r.*, t. I-IV, Paryż, 1867-1868, 1870-1871.

³ H. Florkowska-Francič, *Emigracyjna działalność Agatona Gillera po powstaniu styczniowym*, Wrocław-Kraków 1985, p. 28-29.

⁴ B Ossol., ms. 8045/I, p. 293-303.

⁵ J. K. Janowski, *Pamiętniki*, t. 1, p. 333.

À la fin du XIX^e siècle et au tournant des XIX^e et XX^e siècles, ils fondèrent, auprès de l'École Polonaise de Batignolles, un groupe politique important (« batiniolczycy » – les « Batignollais ») bien qu'informel, dans lequel Galezowski joua un rôle prédominant¹. Józef Galezowski, l'un des directeurs de l'École Polonaise après la mort de son oncle paternel Seweryn, est devenu un membre actif de l'association des anciens élèves de l'École Polonaise, fondée en 1864².

Ce milieu se groupait autour des nombreuses institutions polonaises issues de l'émigration, telles que l'École Polonaise de Batignolles, la Salle de Lecture Polonaise, l'Institution « Cześć i Chleb » (Honneur et Pain), l'Association « Bratnia Pomoc » (Aide Fraternelle). Ils formèrent un groupe politique libre, s'appuyant sur les idées romantiques et patriotiques, s'opposant tout autant aux au socialisme et au positivisme³.

Les idées des représentants de ce milieu étaient chères aux insurgés de 1863 comme Giller, Janowski et Gralewski qui, malgré leur retour en Pologne, entretenirent un lien épistolaire avec Galezowski. Cette correspondance, conservée aujourd'hui dans les archives en Pologne mais aussi à Paris et à Lvov, témoigne du rôle important de Galezowski dans les contacts entre l'émigration et les vétérans de l'insurrection de janvier 1863 en Galicie, plus particulièrement au moment des nombreux retours des émigrés en Pologne en raison du changement de la situation de l'émigration polonaise après la guerre franco-allemande de 1870. Galezowski fit office d'intermédiaire entre la Galicie et l'émigration quant à l'aide apportée à ceux qui rentraient en Pologne. Ce qui importe, c'est le fait qu'il fut élu en 1871 à la Commission Intermédiaire entre Pays et l'Émigration qui, en collaboration avec la Société d'Assistance Nationale⁴ fondée en 1870 à Lvov, devait organiser l'aide destinée aux émigrants.

¹ W. Śladkowski, *Emigracja polska*, p. 47-48 ; W. Śladkowski, *Nad Sekwaną dla Polski. Rzecz o paryskich batiniolczycach* in : *Emigracja postyczniowa 1863*, red. E. Niebelski, Lublin, 2010, p. 209-228 ; M. Gmurczyk-Wrońska, *Polacy we Francji w latach 1871-1914. Społeczność polska i jej podstawy materialne*, Warszawa, 1996, passim.

² W. Śladkowski, *Emigracja polska*, p. 58-59.

³ W. Śladkowski, *Nad Sekwaną...*, p. 218-219.

⁴ L. Michalska-Bracha, „Opieka Narodowa” 1870-1874/5. Z działalności towarzystw weteranów 1863 we Lwowie w. 2. poł. XIX w. (w świetle archiwów lwowskich) in : « Życie jest wszędzie... » *Ruchy społeczne w Polsce i Rosji do II wojny światowej. Zbiór materiałów z konferencji 16-17 września 2003 r.* pod red. A. Brus, Warszawa, 2005, p. 245-265.

Galezowski bien qu'il ait obtenu 216 voix et emporté la douzième place, n'a jamais accepté ce mandat et s'est trouvé en dehors de la composition officielle de la Commission¹.

Si l'on évalue la période de l'émigration dans la vie de Galezowski, il convient de relever quelques lignes directrices de son activité politique, sociale et caritative en lien direct avec deux associations : l'Institution « Honneur et Pain », fondée en 1862 et dont il était l'administrateur, et l'« Aide Fraternelle », fondée en 1891². Il fut encore actif dans les années 1865-1870 au sein de « Towarzystwo Wojskowych Polskich » (Société des Militaires Polonais)³. Pendant la guerre franco-allemande de 1870, Galezowski s'était engagé dans la formation de la légion polonaise et devint membre de la Commission Temporaire de l'Émigration Polonaise, fondée en août 1870, et intégra la Commission Intérimaire de l'Émigration Polonaise. Elle basait son activité sur la Société des Militaires Polonais, déjà dissoute⁴.

Il travailla également au Trésor National qui récoltait des fonds pour la défense nationale. Cette organisation, d'après ses principes, devait activer les milieux de l'émigration et faisait référence aux discussions menées après 1864 sur la création d'un fonds au service d'une éventuelle insurrection en Pologne. La participation de Galezowski à cette entreprise ne fut pas marginale, puisque Giller attendit qu'il prêle un appui organisationnel et lui confia la question de l'organisation de la direction temporaire de cette société⁵. À cet égard, Giller écrivit à Galezowski : « Je suis d'accord avec toi que les moyens doivent être cumulés sans y toucher et en capitalisant les intérêts. C'est ainsi que sera fondé le Trésor. Dans les statuts, il faudra indiquer le montant au-dessus duquel on pourra dépenser les intérêts pour les besoins de la nation. Nous discuterons tous ces détails à Paris ainsi que la manière de créer une garde permanente du Trésor polonais. Entre-temps qu'ils discutent ce sujet dans la presse et aux réunions. Peut-être, ces discussions aboutiront à un projet

¹ BNSL, fonds 5, 8051/II, p. 357-360.

² J. Ziółek, *Stowarzyszenie Podatkowe na emigracji po 1862 r.*, p. 85-101.

³ BPP, PjG, ms.akc. 2434 : *Papiery Towarzystwa Wojskowych Polskich w Paryżu w l. 1866-1869.*

⁴ J. Borejsza, *Emigracja polska*, p. 148.

⁵ F. Florkowska-Francić, *Emigracyjna działalność*, p. 148.

excellent et pratique. Si, toutefois, elles ne débouchent sur rien, elles populariseront au moins l'institution du Trésor National ».

Les fondateurs de la Commission Provisoire du Trésor National (*Komisja Tymczasowa Skarbu Narodowego*) constituée à Paris en 1886, furent, à côté de Galezowski : Eugeniusz Korytko, Stanisław Lenwenhardt, Bolesław Rubach, Władysław Mickiewicz (1838-1926), Hipolit Obrycki, Stanisław Mickaniewski¹. Agaton Giller, un des initiateurs de cette entreprise, écrivit, après avoir appris que Galezowski avait rejoint la Commission : « Je me suis réjoui de ta décision. Je m'attendais que tu fasses comme tu as fait car je connais ton caractère et ton patriotisme sincère, libre de tout égoïsme, j'ai communiqué ta décision à nos compatriotes internés ». Galezowski mentionna d'ailleurs que c'est grâce à Giller qu'il rejoignit la direction du Trésor².

Un des pans importants de l'activité de Galezowski concernait le Musée National de Rapperswil au cours de la période allant de la moitié des années quatre-vingt jusqu'à la Première Guerre mondiale³. Galezowski y exerça, comme dans d'autres institutions sous l'influence des anciens élèves de l'École Polonaise de Batignolles – le Trésor National ou l'École Polonaise – la fonction du directeur, de président du Conseil du Musée à Paris, caissier et secrétaire. Il exécuta le testament du fondateur du Musée – comte Władysław Plater. Il s'efforça de maintenir la position du Musée comme une des plus importantes institutions de la vie politique et sociale de l'émigration polonaise. Dans une lettre à Janowski, il écrivit que c'était à l'initiative de Giller que Plater lui confia dans les années 1886-1887 la direction du Musée, après sa mort, et du fonds de K. Ostrowski ce qui fut confirmé par legs testamentaire⁴. Ces éléments témoignent des liens étroits qui unissaient Giller et Galezowski que ce dernier considérait comme doté d'un « gros cœur, d'un patriotisme inépuisable, d'un travail et d'une endurance inépuisables ». Après la

¹ BPP, PJG, ms. akc. 2445 : *Papiery Komisji Skarbu Narodowego 1887-1888* ; W. Śladkowski, *Emigracja polska*, p. 84.

² BPP, PJG, ms. akc. 2431, lettre de Giller du 28 janvier 1887 ; BNSL, fonds 5950/III, p. 34-35.

³ A. Buchmann, *Muzeum Polskie w Rapperswilu – dzieło emigracji postyczniowej*, in : *Emigracja postyczniowa*, p. 195-208.

⁴ BNSL, fonds 5,5950/III, p. 31, 43 : lettres de J. Galezowski du 7 janvier 1887 et du 16 avril 1889.

mort de Giller, c'est Galezowski qui s'est chargé de la protection de l'héritage de l'historien, conservé au Musée de Rapperswil¹.

L'engagement de Galezowski dans les travaux au Musée National de Rapperswil exigeait des déplacements fréquents en Suisse. La correspondance de 1887 avec sa femme Amelia et celle avec Janowski dans les années 1887-1911 en témoignent². Cette dernière montre la complexité de l'affaire de Rapperswil et présente, d'une manière détaillée, les circonstances du litige autour de l'activité du conservateur Włodzimierz Rużycki (1839-1914). Ce différend, d'un caractère personnel entre Galezowski et Henryk Bukowski (1839-1900), a entraîné la démission de Galezowski en 1896³. Après la mort de Bukowski en 1900, Henryk Gierszyński (1848-1930), pilier politique de l'émigration polonaise en France et adversaire de Galezowski, a critiqué le fonctionnement du Musée sous la direction des « Batignollais » (« batiniolczycy »). Cela a soulevé une discussion à laquelle ont participé Stanisław Szpotański, Zygmunt Miłkowski, Stefan Żeromski (1864-1925), Franciszek Rawita Gawroński (1846-1930) et à laquelle Galezowski a répondu lui-même⁴. Dans les lettres à Janowski, il a souvent abordé le problème de l'acquisition des fonds pour le fonctionnement du Musée, les donateurs éventuels étant la Diète et le Conseil municipal de Lvov. Il a également largement écrit sur l'initiative de transférer les collections de Rapperswil en Pologne, à Lvov ou à Cracovie⁵.

La question de Rapperswil est une des preuves majeures des contacts étroits entre Galezowski et les anciens militants en Galicie. L'exemple suivant est l'engagement de Galezowski dans la propagation des célébrations des anniversaires de l'insurrection de janvier 1863 en 1888 et 1913. Dans le premier cas, il soutint et diffusa parmi les émigrés polonais en France l'ouvrage commémoratif *Wydawnictwo materiałów do historii powstania 1863-1864 (Sources pour l'histoire de l'insurrection 1863-1864, t. 1-5, Lvov, 1888-1894)* qui contenait la documentation ainsi que les souvenirs et les relations des

¹ BPP, PJG, ms. akc. 2421 : lettre de J. Galezowski à F. Kopernicki du 23 juillet 1887.

² BNSL, fonds 5,5950/III, p. 31-133 ; BPP, PJG, ms. akc. 2421 ; Michalska-Bracha, *Emigracyjny okres w życiu Józefa Kajetana Janowskiego*, in : *Emigracja postyczniowa*, p. 157-177.

³ W. Śladkowski, *Emigracja polska*, p. 224-228.

⁴ J. Galezowski, *W sprawie Muzeum Narodowego Polskiego w Rapperswilu*, Kraków, 1906.

⁵ B Ossol., ms. 8045/I, p. 289-322.

insurgés de janvier 1863, écrits à l'émigration et en Pologne¹. Son engagement dans cette entreprise ne fut qu'informel. Malgré son attitude, Galezowski ne signa pas l'Appel du Comité des célébrations du 25^e anniversaire de l'insurrection de janvier 1863 concernant la publication de l'ouvrage commémoratif. À son avis, seuls les insurgés vivant en Pologne devaient prendre part aux célébrations polonaises. La participation des émigrés pouvait, selon lui, rendre plus difficile la réalisation de cette tâche et exposer le milieu aux reproches politiques². Il refusa également de participer aux célébrations de Lvov mais prononça à Paris une allocution à l'occasion du 25^e anniversaire de l'insurrection³. Il ne changea pas de position quand, en 1913, Janowski l'invita à prendre part aux commémorations du 50^e anniversaire à Lvov. Galezowski considérait qu'il n'allait pas de pair avec sa nature de « s'exposer aux hommages »⁴. Malgré les incitations de Janowski, il n'a pas écrit ses souvenirs de l'insurrection car, comme il le soutenait, il n'avait pas pris part à la direction de l'insurrection et il ne disposait pas de documents pour décrire sa participation aux événements des années 1863-1864. Ce qui est curieux, c'est le fait que certains vétérans de l'année 1863 exprimaient l'opinion que c'est Józef Galezowski qui, en raison de ses mérites lors de l'insurrection et de l'émigration avec J. K. Janowski et J. Stella-Sawicki (1831-1911), aurait dû terminer l'histoire de l'insurrection de janvier 1863 qu'Agaton Giller avait commencée⁵.

Un autre exemple des contacts de Galezowski avec le milieu de Lvov fut sa prise de position au moment de la discussion sur l'évaluation de l'activité de Michał Heindenreich Kruk (1831-1886) lors de l'insurrection et sur sa participation à la bataille de Żyrzyn et Fajstławice⁶. Ce débat, commencé par Walery Przyborowski (1845-

¹ BPP, PJG, ms. akc. 2431 : lettre de J. K. Janowski du 19 janvier 1887 ; L. Michalska-Bracha, *Między pamięcią a historiografią. Lwowskie debaty o powstaniu styczniowym 1864-1939*, Kielce, 2011.

² BPP, PJG, ms. akc. 2431 : lettre de J. K. Janowski du 6 avril 1887 ; BNSL, fonds 5, 5950 /III, p. 33-36 : lettre de J. Galezowski du 2 février 1887.

³ BPP, PJG, ms. akc. 2440 : *Przemówienie J. Galezowskiego w d. 22 stycznia 1888 jako w 25. Rocznicę Powstania narodowego polskiego z roku 1863* (Discours de J. Galezowski du 22 janvier 1888 au 25^e anniversaire de l'insurrection nationale polonaise de 1863), p. 1-7.

⁴ Bibl. Ossol. ms. 8045/I, p. 323-325 : lettre de Galezowski du 6 mars 1913.

⁵ BPP, PJG, ms. akc. 2421 : lettre de F. Kopernicki du 24 août 1887.

⁶ W. Przyborowski, rec.: *J. Białynia Chołodecki. Dowódcy oddziałów w powstaniu styczniowym i współczesne pieśni rewolucyjne*, Lwów 1907, « Kwartalnik Historyczny », 1908, no. 1, p. 140-144. à ce sujet aussi : Z. Bieliń, *Zwycięzca spod Żyrzyna. Generał Michał Heydenreich-Kruk (1831-1886)*, Lublin, 2006, p. 246-247 ; L. Michalska-Bracha, *Między pamięcią a historiografią*, passim.

1913) en 1908, fut animé par les publicistes en Galicie. Les anciens militants de 1863 et la fille du général Kruk – Ludwika Kucharska – s’y engagèrent. Cette dernière s’adressa à Galezowski, sollicitant de lui des informations sur la participation de son père à l’insurrection de 1863, à la guerre franco-allemande et sur la période de son émigration en France¹.

Nous ne pouvons pas aborder ici, d’une manière exhaustive, toutes les activités de Józef Galezowski. Il faut cependant attirer l’attention sur le fait que, tout au long de son activité politique et sociale, Galezowski s’engagea au service de la cause polonaise et afficha des positions indépendantistes. Évaluant l’insurrection de janvier 1863, il attachait la question sociale au droit de la Pologne à l’autonomie. Il souligna cet aspect dans son discours, lors de célébrations parisiennes du 25^e anniversaire de l’insurrection de janvier 1863, prononcé en 1888. Il attira l’attention sur le droit naturel de la nation à lutter pour l’indépendance de son État. L’insurrection de janvier 1863 résulta, d’après lui, d’une voix intérieure de la nation. L’insurrection ne fut pas donc l’œuvre des élites sociales mais de toute la nation « toutes les classes devinrent une et toute la nation, sans différences des états ou des confessions, se soumirent au commandement du gouvernement clandestin ». Il souligna l’importance du principe du Gouvernement Provisoire en tant que source d’unité nationale. Il souligna une mauvaise préparation de l’insurrection ainsi que la fausse espérance d’un soutien des États occidentaux aux insurgés : « Certainement, on n’est pas suffisamment préparés pour une aussi importante entreprise et comptant sur une aide étrangère et une coïncidence heureuse qui semblaient naturellement s’annoncer, on dut affronter une incomparable supériorité de l’ennemi qui, profitant de l’impuissance des États européens écrasa sans pitié nos troupes d’insurgés ». Il exprima les idées caractéristiques de l’interprétation romantique de l’histoire de la patrie et des inspirations ultérieures que résume la phrase : « La nation existe malgré la chute de l’État ». Elle fait référence à l’idée de la vitalité de la nation et à la théorie de la renaissance après la chute, exprimée dans les œuvres historiques de Lelewel. Il considérait que la Russie menaçait l’Europe, il soulignait dans un discours prononcé à l’occasion de l’anniversaire en 1888 : « nous luttons contre un ennemi commun des lumières

¹ BPP, PJG, ms. akc. 2414, lettres de L. Kucharska à Galezowski, Lvov, 12 mars 1908, p. 17, Lvov, 17 mars 1908, p. 1-4 ; lettre de J. Galezowski à L. Kucharska, Paris, 30 mars 1908, p. 1-2.

européennes »¹. Ce point de vue résultait de la conviction d'un dualisme entre civilisations de l'Europe et de l'Asie. Il soulignait que la conséquence de la politique impériale de la Russie était une conquête de l'Europe pour « confirmer une prophétie, faite il n'y a pas longtemps, que l'Europe peut devenir cosaque »¹.

Son attitude hostile envers la Russie et l'Allemagne relevait de l'évaluation des événements insurrectionnels et de l'histoire de la Pologne après les partages. En même temps, il luttait pour la propagation de la cause polonaise en Europe et la consolidation des milieux de l'émigration en France². Quelques années avant sa mort, il poursuivait encore cette activité. À l'éclatement de la Première Guerre mondiale, Galezowski accéda au Comité de la Pologne Libre, fondé à Paris en décembre 1914 et en fut nommé président. Janowski décrit Galezowski alors comme un homme « d'une honnêteté irréprochable, d'une vie impeccable, plein de la dignité nationale ». Il mourut à Paris le 18 mars 1916. Il repose désormais au cimetière du Père Lachaise.

¹ *Ibid.*, p. 3.

² *Ibid.*, p. 1-7 ; W. Śladkowski, *Emigracja polska*, p. 48-49 ; *Nad Sekwaną*, p. 214-215.

Pierre Konopka*

Société parisienne des médecins polonais (1858-1870)

La présence de médecins polonais en France au XIX^e siècle est liée à des événements dramatiques dans l'histoire de la Pologne, à savoir l'écrasement par le pouvoir russe de deux insurrections polonaises : en 1830-31 et en 1863.

Déjà avant l'insurrection, il y avait des liens étroits entre les médecins polonais et français. Plusieurs médecins français ont d'ailleurs répondu à l'appel de leurs confrères polonais et se sont rendus en Pologne en 1830 pour combattre dans le rang des insurgés contre le pouvoir tsariste.

Après l'insurrection de 1830-1831, de nombreux patriotes polonais trouvèrent refuge en France attirés par l'amitié, la fraternité et l'accueil des Français. Une grande partie de l'élite intellectuelle polonaise se retrouva ainsi à Paris et parmi elle, de nombreux médecins et étudiants en médecine. L'amitié et la « fraternité d'armes » avec les médecins français qui travaillaient à côté de Polonais pendant cette terrible guerre ont motivé la plupart des émigrés. Les étudiants en médecine ont eu la possibilité de terminer leurs études dans les facultés de médecine françaises tant à Paris qu'à Montpellier et Strasbourg. Certains d'entre eux furent diplômés dès 1833. On dénombra bientôt 300 médecins au sein de la communauté polonaise. Leur nombre allant croissant, ils éprouvèrent bientôt la nécessité de s'organiser au sein d'un groupe professionnel. Ainsi la Société Parisienne des Médecins Polonais (SPMP) a été créée en 1858 à l'initiative du Docteur Adam Raciborski. Il s'agissait alors d'une troisième association médicale polonaise au monde; la première ayant été créée en 1805 à Vilnius et la seconde en 1820 à Varsovie.

L'acte fondateur de cette association, déposé à la Préfecture de Police, mentionne le Docteur Adam Raciborski comme Secrétaire Général, responsable des contacts avec les autorités, le très connu

¹ Pierre Konopka – Président de l'Association des Médecins d'Origine Polonaise de France (AMOPF).

Docteur Seweryn Galezowski comme Président et le Docteur Antoni Hlusiewicz comme Vice-président.

Cette association, très active pour l'époque, s'est fixé des buts statutaires ambitieux qu'elle a pu parfaitement réaliser :

- travailler pour la reconnaissance et la gloire de la Patrie occupée,
- promouvoir des actions en faveur de l'indépendance de la Pologne,
- éditer les articles et les travaux de médecins polonais,
- inviter des chercheurs et des médecins polonais aux congrès internationaux,
- aider sur le plan matériel et logistique des médecins polonais arrivant en France,
- aider sur le plan médical les réfugiés polonais en France.

Il y a eu 3 périodes distinctes concernant la SPMP :

- de 1858 à 1861, l'association a été très active, ses membres se réunissaient fréquemment et régulièrement pour débattre des problèmes médicaux. Un concours pour une publication médicale destinée aux jeunes médecins polonais a été lancé. Deux thèmes ont été choisis : « Lésions corporelles provoquées par le froid (engelures) » et « Effets bénéfiques des eaux minérales ».

Deux premières éditions des Annales de la SPMP (Roczniki) ont vu le jour en 1859 et 1860. Dans le premier volume, le Secrétaire Général de la SPMP, le Docteur Raciborski, fit l'introduction où il exposa le dilemme de ses compatriotes partagés entre leur devoir de citoyen français et leur attachement à leur pays d'origine, en essayant de réunir les réalisations de Polonais dispersés dans différents pays et en veillant à la gloire de la Patrie occupée. On y trouve non seulement des publications de médecins d'origine polonaise installés en France, mais aussi des publications de médecins exerçant à Varsovie, Lublin, Hrubieszów, Szczawnica, Vienne, Charków, Kijów. Ces publications contribuaient grandement à conserver des liens entre la Pologne sous la botte de l'occupant et la France.

Différents thèmes y sont abordés : rhumatismes, maladies infectieuses (diphthérie, choléra, syphilis), tumeurs cérébrales, pneumonies et pleurésie. Les articles sont très variés et ce premier volume contient 170 pages.

Le deuxième volume est presque entièrement consacré aux lésions provoquées par le froid avec plusieurs articles d'un jeune médecin Feliks Krajewski qui a gagné le concours lancé une année auparavant. Dans ce deuxième volume, on trouve également des articles consacrés aux bienfaits des eaux minérales en Pologne (Szczawnica), ainsi que la description d'un ophtalmoscope portatif décrite par le jeune ophtalmologue, le Docteur Xavier Galezowski (Gałęzowski).

Ce deuxième volume contient 271 pages.

En 1858, l'Association ouvre sa propre bibliothèque à la Bibliothèque Polonaise de Paris grâce aux dons de Polonais installés à l'étranger. Ainsi, le Prince Adam Czartoryski a offert 1000 francs et le Docteur Adrian Baraniecki 50 francs (les frais d'inscription à la faculté de médecine ont été de 1,5 franc à cette époque et un ophtalmoscope coûtait 50 francs). Beaucoup de médecins offraient des collections de livres et des articles médicaux. Ainsi, le docteur Seweryn Galezowski Président de la SPMP, a offert une collection de 28 livres et de 95 brochures avec des articles médicaux, le Docteur Antoni Hluszniwicz 4 livres et 168 brochures et le Docteur Raciborski 7 livres et 117 brochures.

- de 1862 à 1864, l'activité de la SPMP est interrompue par l'insurrection polonaise de 1863. Beaucoup de médecins et de leurs patients polonais quittent la France pour se battre contre l'occupant russe.
- de 1865 à 1868 la SPMP est réactivée grâce à l'initiative des Docteurs Adrian Baraniecki et Xavier Galezowski pendant une réunion du 21 février 1865. De nouveaux émigrants polonais arrivent en France et de nouveaux noms apparaissent au Conseil d'Administration : les Docteurs Edmund Korabiewicz et Tadeusz Zulinski comme Présidents, les Docteurs Gustaw Tarnawski, Zygmunt Laskowski, Xavier Galezowski, Maurycy Kleczkowski et Kajetan Stanski comme administrateurs. La liaison avec la

SPMP de l'année 1858 était assurée par les Docteurs Seweryn Galezowski, Adrian Baraniecki et Edmund Korabiewicz qui appartenaient aussi bien à la première et qu'à la deuxième « version » de la SPMP.

Les nouveaux statuts sont un peu élargis : on consacre beaucoup plus de place aux besoins médicaux, sanitaires et scientifiques de la Pologne. La « nouvelle » SPMP compte 39 membres.

Le Docteur Xavier Galezowski, qui est devenu un ophtalmologue connu et aisé, offre les locaux de sa clinique privée pour les réunions et comme bibliothèque de l'association. Des réunions régulières s'y tiennent une fois par mois et la bibliothèque de la SPMP y déménage également.

Le troisième volume de « Roczniki » est édité en 1868. Ce troisième volume des Annales de l'Association s'ouvre sur un grand rapport d'Adrian Baraniecki intitulé « Le Travail des Médecins Polonais vivant en permanence ou temporairement en France entre les Années 1861 et 1868 ». On y apprend que durant cette période, dix-neuf Polonais ont acquis le titre de docteur en médecine à Paris et un autre à Montpellier. Une centaine d'articles médicaux a été publiée à cette époque par des médecins polonais. À lui seul le docteur Xavier Galezowski, ophtalmologue mondialement connu et rédacteur du premier journal ophtalmologique de France, Journal d'Ophtalmologie, a publié 25 travaux. Les travaux des médecins Polonais ont été présentés aux réunions de l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine à Paris ; certains ont été effectués au Collège de France dans les Laboratoires de Claude Bernard, d'autres enfin arrivaient du « bout du monde » comme, le travail du Docteur Święcicki de Minsk alors en Lituanie, au sujet de l'épidémie de choléra. La bibliothèque médicale de la SPMP s'enrichit également. Beaucoup de livres ont été offerts et beaucoup de livres médicaux ont quitté la Bibliothèque Polonaise de Paris pour rejoindre la bibliothèque médicale de l'association. Grâce au travail de la SPMP, la médecine polonaise a été connue dans le monde, bien que la Pologne fut rayée de la carte.

La guerre franco prussienne de 1870 interrompt l'activité très animée de la SPMP ; les Annales cessent de paraître. Les médecins

polonais en France payent leur dette vis-à-vis de l'accueillant peuple français ; ils s'engagent dans l'armée française, viennent en aide aux blessés et aux malades, exactement comme leurs collègues français l'ont fait en Pologne. Parmi un grand nombre de médecins militaires, nous nous limiterons à mentionner Gustaw Tarnawski, Trésorier de la SPMP qui sert dans le 5^e Régiment d'Hussards et dans le 13^e Régiment de Cavalerie, Xavier Galezowski qui pour son travail méritoire comme médecin militaire est promu Chevalier de la Légion d'Honneur pour fait de Guerre et reçoit la nationalité française qui est également attribuée à Édouard Landowski pour son activité de médecin dans Paris assiégée. Jan Stella-Sawicki est décoré de la Croix Militaire pour son travail de médecin-chef de l'Hôpital Militaire dans Strasbourg assiégée.

Pour terminer cet article, il serait utile de connaître quelques destins individuels. En effet, au sein de cette société médicale très active, évoluaient plusieurs personnalités polonaises brillantes ayant une grande notoriété en France.

Le Docteur Adam RACIBORSKI (1809-1871) fut celui qui a eu l'idée de créer la SPMP et a su la réaliser. Diplômé de la Faculté de Médecine de Paris, il occupa en 1858 un poste enviable de chef de clinique à la faculté. Il publia beaucoup d'articles scientifiques et notamment son article « Histoire du progrès diagnostique et thérapeutique dans la pneumonie et pleurésie depuis Hippocrate jusqu'à Laennec » a été traduit en plusieurs langues, notamment en anglais, allemand, russe, espagnol et italien. Il est également connu comme pionnier de l'auscultation et de la percussion médicale. Il s'intéressa aux méthodes contraceptives naturelles, il prôna le retour au tourisme et à l'utilisation des eaux minérales comme facteurs de bonne santé. Ses manuels « Précis pratique et raisonné du diagnostic » édité en 1837 et « Nouveau manuel complet d'auscultation et de percussion » ont constitué pendant un demi-siècle une base d'apprentissage de la médecine pour plusieurs générations d'étudiants.

Le docteur Adam Raciborski, chevalier de la Légion d'honneur, le plus connu des médecins polonais de l'association, fut une véritable « locomotive » de la SPMP. Dans le premier Conseil d'Administration où il occupa le poste de Secrétaire Général, il fut aussi chargé des relations avec les autorités administratives françaises.

Le Docteur Seweryn GALEZOWSKI (1800-1877) fut le premier Président de la SPMP et une personnalité importante au sein de l'émigration polonaise en France. Sa vie constitue un véritable roman d'aventures. Jeune et brillant chirurgien à la Faculté de Médecine de Vilnius alors en Pologne, il est déjà très connu à l'étranger. Ses publications sont surtout très connues en Allemagne, ce qui par la suite lui sauvera la vie. L'insurrection de 1830 le surprend en Italie à Milan. Déjà le lendemain, il est à Varsovie au cœur de la bataille où il s'occupe des blessés et des malades. Condamné à mort après l'écrasement de l'insurrection par l'occupant russe, il se réfugie en Allemagne. Le tsar négocie secrètement avec les autorités allemandes son extradition. Heureusement, prévenu à temps par ses amis médecins allemands, il se sauve au Mexique où on lui trouve du travail de médecin dans une compagnie minière allemande. Une fois son contrat terminé après 3 ans, il naturalise son diplôme et travaille comme chirurgien à Mexico City. Très vite, il devient connu et acquiert une grande notoriété auprès de patients qui viennent vers lui de toute l'Amérique Latine et même des États-Unis. Il est également membre de l'Académie Mexicaine de Médecine dont il devient président pour un mandat. En 1846 les États-Unis déclarent la guerre au Mexique pour récupérer environ 50% de son territoire (Californie, Arizona, Texas, Nevada). Le docteur Galezowski se bat du côté des agresseurs, au sein de l'armée mexicaine. En 1848, le Mexique signe un traité de paix avec les États-Unis. Le Docteur Seweryn Galezowski préfère alors quitter le Mexique et arrive en France. Ne pouvant pas exercer la médecine tout de suite, il s'occupe activement de l'École Polonaise de Paris (ouverte en 1842) qui traverse à cette époque une période de graves problèmes financiers et sa fermeture pure et simple est envisagée. Grâce à ses efforts, sa diplomatie et ses nombreuses relations, il attire plusieurs « sponsors » et l'École Polonaise de Paris peut de nouveau fonctionner normalement. Il devient le Trésorier et ensuite le Président du Conseil d'Administration, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1877. Ses anciens élèves reconnaissants lui érigent un monument, exécuté par Cyprian Godebski, qui a été inauguré en 1879 et qui existe jusqu'à nos jours dans la cour de l'École Polonaise de Paris (15, rue Lamandé, Paris 17^e). Étant très connu et respecté dans les milieux de l'émigration polonaise en France, il est très actif au moment de la création de la SPMP et tout naturellement devient son premier Président.

Le Docteur Xavier GALEZOWSKI (1832-1907), neveu de Seweryn, est sûrement l'un des plus connus parmi les médecins polonais de la SPMP. Il s'agit de l'un des plus grands ophtalmologues de son époque qui a profondément influencé ce domaine médical. Auteur de presque 300 publications scientifiques, il a écrit également plusieurs manuels d'ophtalmologie dont les plus connus sont : « Traité des maladies des yeux » de 1870, « Manuel d'Ophtalmoscopie » édité en 1886 et « Altération du Nerf Optique ». Il crée également le premier journal ophtalmologique de France (*Journal d'Ophtalmologie*) dont il devient rédacteur en chef. On peut également le considérer comme l'un des pères de l'ophtalmoscope moderne. Il exerce dans sa propre clinique sise rue Dauphine et très vite il acquiert une notoriété internationale. Les ophtalmologues du monde entier se forment auprès du Docteur Xavier Galezowski. Le shah de Perse l'invite à Téhéran où il ouvre l'École d'Ophtalmologie. Le Docteur Xavier Galezowski fut l'un des piliers de la SPMP, surtout dans la période qui a suivi l'écrasement de l'insurrection de 1863 en Pologne. Le siège social de la SPMP, ainsi que la bibliothèque médicale se trouvaient alors dans sa clinique et les réunions s'y déroulaient au moins une fois par mois. La SPMP soutient les médecins polonais restés sous le joug russe en publiant leurs travaux dans les Annales où le Docteur Xavier Galezowski publie également ses propres travaux. La SPMP s'occupe aussi d'aide médicale à de nombreux réfugiés polonais en France. À la guerre franco-prussienne de 1870, le Docteur Xavier Galezowski se distingue par son courage et son dévouement. Il reçoit plusieurs médailles militaires et il est promu Chevalier de la Légion d'honneur. À la mort de son oncle Seweryn Galezowski en 1877, on lui confie la présidence du Conseil d'Administration de l'École Polonaise de Paris. Son patriotisme polonais étant sans faille, il remplit cette difficile fonction avec assiduité et dévouement pendant plusieurs années. La saga de cette illustre famille médicale se poursuit, car le fils de Xavier, Jean Galezowski également ophtalmologue, dirige la clinique après la disparition de son père et il préside également le Conseil d'Administration de l'École Polonaise de Paris. L'arrière-petit-fils de Xavier, Nicolas Galezowski, exerce de nos jours à Paris comme spécialiste réputé de médecine interne ; sa fille Agnès vient de terminer ses études médicales.

Le Docteur Adrian BARANIECKI (1828-1891) a été très actif dans la deuxième phase de l'activité de la SPMP, après l'écrasement

de l'insurrection polonaise de 1863. C'est grâce à ses efforts que l'activité de l'association a pu reprendre. C'était un médecin brillant, véritable touche-à-tout, bien au-delà du domaine médical. Voyageant beaucoup à travers le monde (il habitait tantôt Londres, tantôt Paris ou Cracovie) il fut imprégné par les réalisations de John Ruskin en Grande-Bretagne dans les domaines des sciences et des arts et fut impressionné par le Kensington Musée de Londres (Musée d'Arts et des Sciences). Aussi, il sacrifia tous ses efforts et sa fortune personnelle pour créer à Cracovie le Musée Technico-Industriel qui fut inauguré en 1858 (actuellement géré par l'Académie des Beaux-Arts). Ce musée dispose, entre autres, d'une des plus grandes collections au monde d'affiches artistiques et industrielles.

Il a créé également en 1868 des « Cours Supérieurs pour les Femmes » que l'on peut qualifier de premières tentatives d'éducation sexuelle. Ces cours, qui ont porté son nom (*baraneum*), ont existé bien après sa mort, jusqu'à 1924.

Ainsi, de nombreux médecins d'origine polonaise, non seulement ont influencé la médecine française, mais aussi ils ont été « le fer de lance » d'une collaboration avec la Pologne, pendant la longue et sombre période où la Pologne avait disparu de la carte. La création de la SPMP a permis de constituer une sorte de « foyer » où des médecins polonais ou d'origine polonaise pouvaient se retrouver. L'action généreuse de la SPMP a non seulement permis de réunir les médecins polonais exerçant à Paris, mais a également permis d'aider efficacement leurs confrères polonais. La SPMP s'occupait des publications d'articles écrits en Pologne, fondait des bourses d'études, invitait à des congrès internationaux, etc. Grâce à la SPMP, la médecine polonaise a pu exister et rayonner, bien que le pays n'existe plus. Malheureusement, son activité a été relativement brève et son action s'est arrêtée avec la guerre franco-prussienne de 1870.

Grâce aux trois volumes de « *Roczniki* » déposés à la Bibliothèque Polonaise de Paris, nous pouvons reconnaître aujourd'hui les grands mérites de nos aïeux, qui n'ont d'ailleurs jamais trouvé de véritable reconnaissance de la part de la Pologne indépendante.

Bibliographie:

Brozek Krzysztof *Polonijne Towarzystwa Medyczne. Przeszłość i współczesność*, Acad. Med. Siles. 2000, p. 44-45, p. 137-159

Czerucki Wladyslaw, *135ème anniversaire de l'Association Parisienne des Médecins Polonais*, La Lettre de l'AMOPF N° 2/1993

Konopka Pierre, **Czerucki** Wladyslaw, **Topilko** Andrzej, *Médecins Polonais en France au XIXème et au début du XXème siècle*. Édition des actes du colloque : *Toute la France est polonaise* dans *La présence polonaise en France aux XIXe et XXe siècles* (Paris, 4, 5, 6 novembre 2004, direction Daniel Tollet), Poznan 2007, p. 292

Moulinier Pierre, *Les étudiants étrangers à Paris au XIXème siècle. Origines géographiques et cursus scolaires dans Universitäten als Brücken in Europa*. Edition Peter Lang, 2003, p. 95-110

Wrotnowska Denise, *Médecins polonais émigrés à Paris au XIXème siècle*, Archiwum Historii i Filozofii Medycyny, 1993, p. 56,

Wrotnowska Denise, *Stulecie Towarzystwa Paryskiego Lekarzy Polskich*, Archiwum Historii Medycyny, 1961, XXIV, p. 259

Zaorska Barbara, *Działalność Towarzystwa Paryskiego Lekarzy Polskich* dans *Śladami lekarzy polskich – uchodźców powojennych w XIX-ym wieku*, Edition Borgis, Wrocław, 1996, p. 87-99

Zaorska Barbara, *Towarzystwo Paryskie Lekarzy Polskich*, Gazeta Lekarska, 1996, 61/2, p. 71

Iwona H. Pugacewicz

*La création de la première école nationale polonaise
à l'étranger. Le patrimoine éducatif polonais
en France à la lumière des sources sélectionnées dans
les archives de la Bibliothèque Polonaise à Paris*

Si nous considérons l'histoire de l'immigration avant 1914, à l'époque où des milliers d'émigrés quittent l'Europe pour d'autres continents, la France est le pays privilégié où l'on vient s'installer mais que l'on ne quitte pas¹. L'émigration polonaise des années trente du XIX^e siècle n'était pas la seule à se réfugier sur le sol français. Si la révolution de 1789 génère une émigration massive de la noblesse française, du clergé et d'autres fidèles de l'Ancien Régime qui quittent la France, on y note l'arrivée de tous ceux qui voyaient dans le nouveau régime une opportunité pour le développement de leurs intérêts nationaux ou particuliers. À la même époque, dans toute l'Europe, et en particulier en France, à la suite du déplacement des frontières, nous assistons aux mouvements migratoires involontaires, dus à la guerre et à la politique. Cette situation incite le gouvernement français à se pencher sur la question de l'émigration, non pas en tant que phénomène nouveau², mais parce qu'il se transforme en phénomène de masse. Ce déplacement de groupes de populations de plus en plus importants donne lieu aux premiers actes juridiques relatifs à la naturalisation ou à la citoyenneté (Décret Constitutionnel du 13-14. 09.1791, titre II, art. 2,3,4 ; Décret Constitutionnel du 13.12.1799, art. 2 i 3 ; Code Civil du 21.03.1804., art. 9, 12, 19, et d'autres), au statut de réfugié, aux moyens de contrôle et d'identification (Constitution du 24.06.1793, art. 118, 119, 120 ; Décret du 1.02.1782, et du 28.07.1792 ainsi que la loi du 19.10.1797 relative aux passeports, etc.).³

¹ C.Verneuil, *La France et les étrangers du milieu du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, 2010, p. 4.

² Voir J. Jedlicki, *Błędne koło 1832-1864*, Warszawa, 2008, p. 8, 9.

³ Les textes des actes législatifs en question se trouvent dans le recueil des sources relatives à la législation française à l'encontre des émigrés paru en 2005. Voir : J. Ponty, *L'immigration dans les textes. France 1789-2002*, Édition Belin, 2003, p. 9-34.

Dans les années 1831-1845, le nombre d'immigrés venus s'installer en France en provenance des autres régions d'Europe a triplé : il est passé de cinq mille, vers la fin de 1831, à sept mille, dans les années 1832-1833, pour atteindre quarante mille en 1840 (après la guerre avec les Carlistes) et se stabiliser finalement autour de quinze mille au milieu des années quarante du XIX^e siècle. Ce niveau s'est maintenu jusqu'à l'instauration de la monarchie de juillet¹.

Afin de pacifier les immigrés, séditions enthousiastes pour la plupart, de calmer leurs émotions et, avant tout, pour prévenir des émeutes ou des démonstrations sur le sol français, l'administration s'est employée à disperser ces étrangers à travers tout le pays en les éloignant de Paris. Le sort réservé aux Polonais fut une exception. Non seulement, à la différence des Italiens venus plus tôt (en 1921) – comme le rapporte Adolphe Thiers, alors secrétaire d'État, dans une lettre adressée aux préfets, les Polonais bénéficient d'un accueil particulier et perçoivent des aides de l'État², mais ils sont les seuls à constituer un groupe national important qui soit autorisé à s'établir à Paris. Bien évidemment, le *gros* des émigrés polonais était dirigé, dès leur arrivée en France, vers les *centres*, mis en place à Avignon, Besançon, Châteauroux, Bourges, Le Puy et dans d'autres localités, principalement sur le territoire du département du Lot et en Normandie. Or, la Grande Émigration qui se distinguait par une éducation et un statut social élevés pour l'époque³, une fois établie à Paris – dans leur ville tant aimée – recourait à toutes sortes de subterfuges pour y faire venir des compatriotes. Contrairement à d'autres minorités nationales, les Polonais, loin de monopoliser un quartier, étaient disséminés à travers toute la ville. Ils y organisaient leur nouvelle vie autour des principaux mouvements politiques, d'autorités immigrées ou d'institutions en train de se constituer, telles que la Mission Catholique Polonaise et son église au 263 bis rue Saint-Honoré, la bibliothèque sur l'Île Saint Louis ou l'école polonaise.

¹ *Idem*, p. 27.

² *Idem*, p. 28-29.

³ J. Jedlicki, *Błędne koło*, p. 9.

Les raisons de la création de la première école d'émigrés dans le monde

Jusqu'en 1842, date d'ouverture de la première école polonaise en terre étrangère, au cours des dix années qui ont suivi l'arrivée des rescapés de l'insurrection de novembre (1831) sur le sol français, ces derniers ont fondé des familles, polono-françaises dans la majorité des cas, et ont eu des enfants qui malheureusement ne parlaient plus polonais pour la plupart. Les perspectives du retour au pays étaient inexistantes, de plus l'enseignement qui y était alors dispensé se présentait sous les pires auspices quant à l'éducation patriotique des enfants et des adolescents.

Dans les années trente, sur le territoire du Royaume de Pologne, le programme des gymnases, qui relevaient alors de l'administration tsariste représentée par l'inspecteur pédagogique russe à Varsovie, fut composé conformément à la doctrine de la philosophie politique de Nicolas I^{er} suivant laquelle les partages de la Pologne étaient l'expression de la justice historique et que les sujets nouvellement conquis devaient être amenés à une obéissance absolue, à l'attachement au trône, à la soumission à la loi, à l'amour des vertus et de l'ordre¹. Au lendemain de l'échec de la révolte de Zaliwski, l'occupation autrichienne, renforcée par l'alliance entre Vienne et Pétersbourg enfonçait la Pologne dans un marasme culturel de plus en plus profond, amplifié par la censure galicienne. Lorsque la politique de dénationalisation à outrance légalisée de Flottwell est devenue une « spécialité prussienne », la création en France d'une école nationale apparut comme une initiative culturelle et éducative polonaise parmi les plus marquantes dans les années quarante du XIX^e siècle.

La revue *Narodowość* (Nationalité), publiée à Paris, rapporte, dans son numéro du 10 septembre 1842, la création par la Société de l'Éducation des Enfants des Réfugiés Polonais (*Towarzystwo Wychowania Dzieci Wychodźców Polskich*) du premier Institut pour petits immigrés à Châtillon-sous-Bagneux². Ce dernier s'est fixé comme principal objectif de mettre fin à la dénationalisation des enfants polonais nés à l'étranger. Pour ce faire, il fallait greffer et sauvegarder chez les jeunes qui grandissaient en exil la langue

¹ *Idem*, p. 45-48.

² *Narodowość* (Nationalité), 10 septembre 1842, p. 25-26.

et l'esprit polonais au travers de l'enseignement de la langue, de l'histoire et de la géographie¹.

Premiers projets

Initialement, la Société projetait d'ouvrir une école indépendante au cœur même de Paris². Mais trois mois avant la date de son inauguration officielle dans un tout autre lieu, Wincenty Kraiński et Ludwik Królikowski, après avoir visité plusieurs établissements de ce type à Paris, ont réussi, dans leur rapport final, à convaincre la Société de l'Éducation nationale qu'il ne pouvait être question d'établir l'Institut dans la capitale. Le coût, même modeste, d'une école avec la pension en ville, se montait de 40 à 48 000 francs pour environ 20 élèves pris en charge pendant deux ans³. Or, le 6 juin 1842, les fonds réunis dans ce but se montaient à peine à trente mille francs⁴. Aussi, début août, se fit jour l'idée d'ouvrir une école en banlieue parisienne. Après avoir visité l'établissement d'un certain M. Brevet à Palaiseau, J. Sznajde rapporte ce qui suit : « Cette école est située dans un environnement sain pour les enfants, tout près d'une petite rivière qui peut servir de baignade en été, les enfants de Paris mis en pension ici, au nombre de vingt, paraissent bien portants, joyeux et propres sur eux, leur nourriture est bonne... »⁵.

Mais le choix s'est finalement porté sur un autre emplacement. L'école de Palaiseau, si joliment décrite, fut abandonnée à cause de la distance qui la séparait de Paris (18 km). L'établissement suivant à être visité fut celui de Châtillon-sous-Bagneux, situé à mi-chemin entre Paris et la pension de M. Brevet. C'est finalement la pension de M. Chapusot à Châtillon-sous-Bagneux, à une heure de fiacre de Paris, qui a été choisie. Les fondateurs soulignaient la renommée

¹ *Idem*, p. 25.

² La correspondance adressée à la Société de l'Éducation Nationale au cours de la deuxième moitié de 1841 révèle clairement qu'un certain nombre de Polonais condamnaient la création d'une école dans la banlieue parisienne. L'un d'eux a écrit : « Pour réparer le mal et revenir à l'objectif initial, pour lequel mes estimés compatriotes se sont réunis en la Société, j'ai décidé, en faisant le don des efforts de toute une année, de céder tout mon bénéfice d'entrepreneur, que je touche à la hauteur de 2000 francs, et j'offre mes propres services à la condition que ce pensionnat ne puisse pas être ouvert »[en dehors de Paris, note d'I. Pugacewicz], cf. : Bibliothèque Polonaise à Paris (BPP), akc. 2340, v. 142, lettre d'un auteur inconnu, examinée pendant la 19e réunion du Conseil, avec l'annotation que cette proposition ne pouvait pas être prise en compte, car un accord venait d'être signé avec M. Chapusot sur la création de l'école à Châtillon-sous-Bagneux.

³ BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły posiedzeń Rad połączonych Szkoły Narodowej Dzieci wychodźców polskich 16 maja 1841-30 grudnia 1844*, réunion du 4 et du 24.07.1842.

⁴ *Idem*, réunion du 31 mai 1842.

⁵ *Idem*, réunion du 9 août 1842.

centenaire de l'établissement français où étudiaient à l'époque plus de 120 élèves. Ils attiraient l'attention sur le confort et l'adaptation du bâtiment aux besoins spécifiquement polonais, vantaient le bon air et la propreté qui régnait au sud de la capitale sans oublier la facilité d'accès : « des voitures partent de la rue Dauphine toutes les heures »¹.

De l'analyse des documents financiers, il ressort que si l'école polonaise avait été ouverte à Paris, les fonds réunis n'auraient pas été suffisants pour assurer le fonctionnement d'une année complète pour les 48 élèves inscrits à la mi-août². Or, les fondateurs de l'école tenaient à assurer sa continuité pendant au moins trois ans. Aussi, consultaient-ils l'opinion des autorités françaises et des spécialistes de l'éducation et ce d'autant plus que l'école devait fonctionner dans le cadre de la législation locale et du système d'éducation français. Officieusement, au sein de l'émigration polonaise, et pendant les réunions officielles de la Société, on débattait des différentes variantes de l'école ainsi que de ses programmes. Il était important pour les fondateurs de prouver que leur idée n'était pas éphémère et insensée mais qu'elle était le résultat viable qui allait servir toute la nation et, par là même, justifier l'appel des fonds : « Nous avons donc décidé (...) d'ouvrir notre premier établissement pour trois ans pour donner le temps, si le destin le veut bien, à notre pensée de se développer et pour démontrer, grâce aux élèves formés pendant ces trois années, que notre action est pérenne et pondérée ; que son bien-fondé se verra sur les élèves au cours de leurs prestations et que des preuves aussi tangibles nous vaudront la confiance et le soutien des tous les cœurs nobles »³. Comme le démontrent les sources étudiées, la décision de concevoir l'école pour une durée de trois ans mûrit lentement pendant plus d'une année et entraîna une réduction du nombre de places. En revanche, la méticulosité avec laquelle on mettait en place l'établissement éducatif polonais suscitait dans les milieux immigrés la confiance en ses fondateurs. Tout avait fait l'objet des plus grands soins : à commencer par le choix de la localisation déjà évoquée, la constitution d'une première bibliothèque, l'achat des matériels pédagogiques, le choix des programmes et des professeurs et, pour finir, la définition de la

¹ *Narodowość* (Nationalité), 10 septembre 1842, p. 26.

² BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 15 août 1842.

³ *Narodowość* (Nationalité), 10 septembre 1842.

structure administrative. Cette entreprise, qui a finalement permis à quinze élèves sur une cinquantaine de postulants de franchir le seuil de l'Institut Scientifique de Chapusot, avait été conçue pour être un projet d'une plus grande envergure. Pour pouvoir le mener à bien, il fallait obtenir des fonds supplémentaires et prouver la fiabilité et l'efficacité de l'action entreprise non seulement auprès des émigrés polonais mais aussi auprès des Français et également en terre natale. Cette action devait apparaître crédible aux yeux de toute la diaspora polonaise.

Pères de l'École nationale polonaise

Pourquoi ce sont justement les militants et les politiciens du camp démocratique qui ont entrepris cette œuvre ? (qui se sont lancés dans cette œuvre ?) Les Czartoryski et le camp conservateur – aristocratique disposaient de moyens beaucoup plus importants qu'ils avaient déjà engagés dans la promotion et dans le développement de la culture polonaise à l'étranger en créant, entre autres, la Société Littéraire, rebaptisée en 1854 en Société Historique et Littéraire, la Bibliothèque Polonaise à Paris (1838), l'École Supérieure à Montparnasse (1840), et encore auparavant La Société d'Aide Scientifique (1834). Le député Nakwaski avait-il raison de reprocher à cette dernière, et par là même au prince Jerzy Czartoryski, « de ne pas s'être jusqu'à occupé de l'éducation des enfants des réfugiés vivant à Paris et de s'être borné à lancer le concours pour le manuel d'apprentissage élémentaire « Szkoła Domowa » (École à domicile) », que ce député critique par ailleurs sévèrement dans la presse ? Certainement, car lorsqu'on examine les documents relatifs à la Société d'Aide Scientifique, première structure fondée en émigration, initialement sous le nom de l'Institut, pour œuvrer en faveur de l'éducation, il apparaît clairement que cette institution s'employait avant tout à faire admettre dans les écoles supérieures de jeunes Polonais des environs de Paris qui avaient interrompu leurs études en Pologne ou qui avaient réussi durant les quelques années passées en France à se préparer à poursuivre leurs études dans les universités françaises¹. Si cette action était incontestablement louable et utile, elle ne comblait pas les besoins fondamentaux dans le domaine de l'éducation. Conscientes de plus en plus de l'inévitabilité de l'éducation

¹ L'acte fondateur de l'Institut d'Aide Scientifique du 6 décembre 1834 ; des lettres concernant l'acceptation des réfugiés polonais dans les écoles supérieures françaises de 849, cf. : Inventaire des manuscrits BPP, I. sign. 482/3.

élémentaire et moyenne de masse, les élites immigrées polonaises, comme dans le reste de l'Europe, se montraient prudentes, y voyant une sorte de menace pour la hiérarchie et pour l'ordre social établis¹. De plus, le préceptorat, suivi du cursus dans des écoles françaises sélectionnées, répondait totalement aux besoins des élites immigrées qui disposaient des ressources financières adéquates. Ce n'était pas le cas de tous les émigrés. Or, suivant les calculs rapides faits par Wincenty Kraiński, pédagogue polonais, fondateur de l'école à Varsovie selon le système de Bella-Lancaster (1817)², si une école nationale était créée, une cinquantaine de garçons et une quarantaine de filles s'y seraient inscrits rien qu'à Paris³.

La première réunion entre les initiateurs de cette idée et les créateurs de l'école dont nous trouvons la trace écrite, et qui a certainement été précédée par des mois de discussions officieuses, a eu lieu le 16 mai 1841 dans l'appartement du général Dwernicki, au 35 rue de l'Odéon⁴. Outre les propriétaires des lieux, parmi les noms des signataires du protocole figurent ceux du député Nakwaski, du commandant Górecki, du professeur Michalski, du maître Krański et aussi d'Alojzy Biernacki, du général Franciszek Sznajde et de Ludwik Królikowski. Qui étaient-ils et quelles étaient les idées de ces premiers organisateurs de l'enseignement national hors des frontières polonaises ? Ils se caractérisaient tous, sans aucun doute, par le besoin d'action sociale en faveur de la patrie et de ses ressortissants et ce, dans l'esprit démocratique, souvent en opposition, comme dans le cas de Nakwaski ou Biernacki, au prince Adam Czartoryski. Le général Józef Dwernicki, décoré de la Croix *Virtuti Militari* pour avoir participé à la guerre polono-autrichienne de 1809, infatigable combattant de toutes les batailles napoléoniennes après la défaite de Moscou, auteur d'une réglementation militaire relative à la manœuvre, vainqueur de Stoczek, excellent stratège militaire qui, une fois arrivé en France en 1832, s'est consacré à la politique pour le compte du Comité national polonais puis a vainement

¹ Pour plus d'information sur la méfiance envers l'éducation de masse en Europe et en France, cf. : J. Draus, R. Terlecki, *Historia wychowania. Wiek XIX i XX*, v. 2, Kraków, 2009, p. 17-34 ; A. Léon, P. Roche, *Histoire de l'enseignement en France*, Presses Universitaires de France, 2005, p. 71-76.

² F. German, *Kraiński Wincenty Czesław (1786-1882)*, PSB, t. XV, p. 96-98.

³ BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoł..., (Compte rendus...,)*, réunion du 16 mai 1841.

⁴ Incontestablement, l'autorité du général ainsi que la localisation de son appartement dans le centre de Paris, dans le prestigieux Quartier Latin, non loin de l'habitation des princes Czartoryski a joué un rôle prépondérant dans le choix du lieu de la première réunion concernant l'école.

tenté d'unifier l'immigration polonaise aussi bien en France qu'à Londres¹, doit être considéré incontestablement comme le principal organisateur de l'école polonaise. Il a su s'entourer de collaborateurs compétents et contenir les idées débridées de l'émigration quant à la forme de l'institution à créer. Le second fut Alojzy Biernacki, excellent économiste et praticien dans le domaine agricole, formé, entre autres, à l'université de Frankfort sur Oder, fortement imprégné de culture occidentale, qui a ouvert à Lututów – sa ville natale – une école agricole, député de Wieluń à la Diète en 1830 et homme d'État². Il a insufflé à l'institution en question l'esprit d'enseignement selon les préceptes de Bella et de Lancaster. Il a été soutenu dans cette démarche par W. Kraiński, qui misait sur l'accès à l'éducation pour tous. C'est à Henryk Nakwaski, engagé politiquement au cours de l'insurrection de novembre, député à la Diète pour le district de Braclaw, ami proche de Mickiewicz, qui, avant de s'installer définitivement à Paris, militait en Suisse, mémorialiste et essayiste publiant dans de nombreux titres de la presse de l'émigration, que l'école polonaise doit la promotion de cette idée dans la presse³. Wincenty Krainski, juriste éminent, déjà ici mentionné à plusieurs reprises, avocat dévoué des Polonais vivant en France, franc-maçon engagé, fut le premier directeur inspecteur pédagogique de l'école accrédité par les autorités françaises. Dans les travaux d'élaboration des programmes d'enseignement, à côté de Kraiński, se sont distingués avant tout Ludwik Królikowski⁴, imprégné des idéaux socialistes et évangéliques, le très réaliste général Sznajde⁵ ainsi que Andrzej Słowaczyński, auteur, notamment du premier dictionnaire géographique de la Pologne⁶.

Cadre organisationnel

Le 16 mai 1841, fut fondé le premier comité chargé des travaux pour le compte de la nouvelle école, rapidement intitulé Conseil des Fondateurs de l'Éducation Nationale (*Rada Założycieli Wychowania*

¹ B. Pawłowski, J. Dutkiewicz, *Dwernicki Józef (1779-1857)*, PSB, v. VI, p. 19-22.

² H. Łuczakówna-Kozerska, *Biernacki Alojzy Prosper (1778-1854)*, PSB, v. II, p. 76-78.

³ M. Tyrowicz, *Nakwaski Henryk Mirosław (1800-1876)*, PSB, v. XXII, z. 3, p. 481-483.

⁴ J. Turowski, *Królikowski Ludwik (1799-1883)*, PSB, v. XV, p. 376-378.

⁵ Franciszek Sznajde (1790-1850) a combattu lors des campagnes napoléoniennes (1809-Raszyn, 1812-Smołensk, 1812-Borodino). Promu général de brigade pour avoir participé à l'insurrection de novembre 1831, il a pris part au Printemps des Nations, à l'insurrection du Palatinat en 1849, décoré de la croix d'argent *Virtuti Militari*.

⁶ J. Słowaczyński, *Polska w kształcie Dykcjonarza historyczno-statystyczno-geograficznego*, Paris, 1833-1838.

Narodowego), sous la présidence du général Dwernicki¹. Sans perdre de temps, trois projets relatifs à l'organisation du Comité ont été présentés. Le maître Kraiński était l'auteur du premier projet dans lequel il attachait beaucoup d'importance à la surveillance interne de l'école. Le second, rédigé par Słowaczyński, se penchait sur l'organisation interne. Son auteur y proposait d'instituer le Conseil des Pères de famille polonais qui allait effectivement voir le jour et chapeauter les démarches fondatrices. Le troisième projet a été conçu par le député Nakwaski. Tout en reprenant en partie les idées de ses prédécesseurs, son projet identifiait d'éventuelles sources de financement de l'école. C'est Nakwaski qui a eu l'idée de consacrer une partie des fonds réunis pour l'érection du monument à la mémoire de Klaudia Potocka. C'est lui également qui a indiqué les personnes à retenir afin de pourvoir aux postes du directeur et de l'enseignant (Nakwaski a proposé Kraiński comme futur visiteur et Michalski comme enseignant)².

L'acte fondateur rédigé par l'Association des Pères de Familles Polonaises en émigration était déjà prêt pour le 22 mai³. Il se composait de deux conseils, le Conseil d'éducation et le Conseil de tutelle ainsi que de l'Assemblée Générale des Sociétaires qui réunissait tous les fondateurs mentionnés ci-dessus, des membres des deux Conseils et des pères des enfants qui fréquenteraient l'école depuis au moins un mois. Il comptait en outre les enseignants et des membres dits d'honneur, titre octroyé aux bienfaiteurs les plus généreux et aux protecteurs de l'institution en création. Les conseils d'éducation et de tutelle comptaient chacun sept immigrés. Comme son nom l'indique, le premier Conseil était chargé de l'organisation, des programmes et de la gestion de la future institution, alors que le caractère du second consistait à surveiller et à contrôler le fonctionnement et les finances. Une fois par an, le premier dimanche suivant le 29 novembre, le Conseil d'éducation devait rédiger le compte-rendu détaillé de son activité pour le présenter lors de l'Assemblée Générale de la Société au cours de laquelle il devait être complété et modifié et la composition du Conseil éventuellement élargie et complétée. Il faut souligner ici que dès le début de la mise en place des structures pour le compte de l'école, un rôle essentiel

¹ BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 16 mai 1841.

² *Idem*, art. 5 du protocole du 16 mai 1841.

³ BPP, akc. 2340, v. 140, *Akt Założenia Stowarzyszenia Ojców Rodzin polskich w Wychodźctwie*, p. 1-7.

était conféré aux Français. Le titre de membre d'honneur leur était destiné, titre qui récompensait ensuite tous les bienfaiteurs¹. Les fondateurs de l'école étaient conscients du fait que sans appuis financiers et fonds apportés par la France, sans l'acceptation de cette idée par les autorités de la ville de Paris, l'idée pionnière de fonder une école nationale d'un État inexistant sur la carte de l'Europe était vouée à l'échec. D'où le contact permanent avec le ministère français des Affaires Intérieures, en tant qu'organisme en charge des étrangers en France, avec l'université de la Sorbonne – organisme de surveillance – ainsi qu'avec la préfecture de Paris. L'école polonaise fut, à côté de l'école juive fondée en 1812², le premier établissement éducatif étranger sur le territoire de la France et dans toute l'Europe.

Fonds et envergure du projet

Au cours des premiers mois de 1841, le projet envisageait la création d'une école pour une quarantaine, voire cinquante-cinq élèves. Après l'ouverture de l'établissement pour les garçons, « La Société d'éducation avait l'intention d'ouvrir une école-pension similaire pour les filles des réfugiés polonais en invitant dans ce but en son sein des Polonaises éclairées qui se trouvent en Émigration sur le sol français ». Vers la fin mai 1841, un projet beaucoup plus modeste vit le jour. Il prévoyait un seul précepteur qui devait dispenser les cours chez lui ou au domicile des élèves. Lorsque le bénéfice, réuni de cette façon, se serait élevé de 20 à 40 mille francs, un Collège des Sciences Nationales aurait alors pu être mis en place « aussi bien pour le sexe masculin que féminin »³. Une autre idée consistait en la création de « plusieurs écoles de jour » en différents endroits de Paris⁴.

Tous ces projets et programmes s'accompagnaient de calculs minutieux concernant les fonds et le lancement des souscriptions. Outre les premières cotisations pour le compte du futur Collège, autrement dit de l'École nationale de l'Émigration polonaise⁵ de la part des pères-fondateurs : J. Dwernicki, A. Biernacki, F. Sznajde et d'autres, de grands espoirs étaient fondés au regard de la donation

¹ Lors de la troisième réunion Maître Krański a conseillé de coopter dans les comités *des Français illustres*. Cf. : BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 27 mai 1841.

² D. Jarrassé, *Guide du patrimoine Juif parisien*, Paris, 2003, p. 44.

³ BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 28 mai 1841.

⁴ *Idem*, réunion du 3 juin 1841.

⁵ L'appellation de l'école fut proposée dans le *Program Wychowania moralnego Dzieci Wychodźców Polskich z r. 1841*, T. I. Cf. : BPP, akc. 2340, v. 142.

importante provenant des fonds réunis par l'organisation polonaise créée à Genève en 1838 pour le monument en honneur de la défunte Klaudia Działyńska épouse Potocka. Ses fondateurs clamaient haut et fort la nécessité de soutenir l'éducation nationale à l'étranger en écrivant entre autres qu'il ne faut pas « mettre de l'argent dans une pierre alors qu'il pourrait être utilisé de façon utile pour l'émigration »¹. Et ce d'autant plus que le Conseil des Dirigeants du Monument, qui se composait des trois personnes à qui revenait la décision concernant l'utilisation des fonds, comptait en son sein Mirosław Henryk Nakwaski, représentant de la France. Le premier appel à la collecte des fonds pour le compte de l'école polonaise noté officiellement dans le protocole du 11 juin 1841 s'adressait aux compatriotes vivants à Paris. Les suivants, qui ont commencé à paraître moins d'un mois plus tard, étaient divulgués à travers toute la France et l'Europe. Pour ce faire, des collecteurs officiels dûment accrédités étaient nommés. Lorsque l'information sur la création d'une école polonaise en France est parvenue en Pologne, alors annexée par trois occupants, le Grand-Duché de Poznanie est venu en aide le premier. 800 thalers ont été récoltés auprès des particuliers avant août 1841 et remis à Karol Marcinkowski qui manifestait d'ailleurs dans les premiers temps une attitude méfiante à l'encontre de toute cette affaire². Les membres de la Société de l'Éducation appelaient à la récolte des fonds par l'intermédiaire de la presse et en se rendant personnellement dans différents lieux en France et dans d'autres pays. Pendant la réunion du 1^{er} novembre 1841, une liste comportant vingt-quatre destinations a été dressée pour y publier l'information sur le projet. En dehors de Paris, de la France et des territoires polonais occupés, figurait l'Angleterre. L'appel devait y paraître dans tous les principaux journaux. D. Biernacki s'est rendu personnellement chez lord Sewart à Londres, tandis que Mesdames Grodecki – allaient chez le colonel Mikołowski à Jersey, etc. La même stratégie était prévue pour la Suisse et l'Allemagne³. On essayait de divulguer l'information sur les besoins de la première école polonaise à l'étranger en tout lieu d'où provenait une quelconque

¹ BPP, akc. 2332, t. 1b, *Akt założenia pomnika na cześć śp. Klauдії z Działyńskich Potockiej 1838*.

² La Société de l'Éducation nationale a été informée de la méfiance de K. Marcinkowski à l'égard de l'émigration polonaise de Paris par un certain Kalkstein et Taczanowski venus de Poznań. Ils ont conseillé à la Société de l'Éducation d'adresser un appel à la Société d'Entre-aide en Poznanie pour lui demander son concours. Cf. : BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 8 mars 1842.

³ *Idem*, réunion du 1 novembre 1841 et du 8 mars 1842.

information sur l'existence d'une communauté d'immigrés polonais ou d'étrangers favorables à leur cause.

C'est la donation de cinquante mille zlotys polonais faite par Jan Ledóchowski qui a constitué un véritable tournant dans cette collecte. Héritée de Klementyna Sanguszko, comtesse Małachowski, cette somme fut remise à D. Biernacki en janvier 1842. À partir de ce moment, il est devenu évident que l'école allait voir le jour et d'autres dons généreux sont venus renflouer les fonds. Toute l'action se déroulait dans une atmosphère d'émoi et d'enthousiasme. Tous voulaient soutenir le projet de l'Institut National de l'Éducation pour les « orphelins polonais », comme on appelait souvent les enfants de ces immigrés privés de leur patrie. Le général Dwernicki a promis lui-même de subvenir aux besoins de deux ou trois élèves les plus démunis¹. La récolte des fonds a été organisée spontanément dans nombre de communautés polonaises et d'institutions pour réfugiés polonais dont à Angoulême, Guéret, Le Havre, Reims, Besançon et dans beaucoup d'autres villes. Ceux qui ne disposaient pas d'économies à ce moment-là, déclaraient leur intention de don sous forme d'un versement unique ou mensuel. Et même s'il s'agissait d'une somme parfois symbolique d'un ou deux francs, cela témoignait de l'importance du projet aux yeux des émigrés². Les parents des futurs élèves souscrivaient une souscription alors que l'admission de leurs enfants dans l'école n'était pas garantie³. Des collectes ont été organisées également auprès des Français. La communauté polonaise d'Angoulême, qui a ouvert un « Livret de cotisations bénévoles sur le compte duquel tout un chacun pouvait déposer un don mensuel suivant ses possibilités », a rapporté l'information sur la collecte des fonds organisée par un certain Monsieur de Saint Balmont auprès de ses compatriotes. Elle demandait à la Société de l'Éducation de « nommer Monsieur de Saint Balmont patron de l'école et de lui faire parvenir dans ce but la nomination nécessaire ». Il faut souligner que Saint Balmont n'était pas une exception. Le titre de *membre d'honneur* et un diplôme circonstancié avaient été prévus pour ceux qui ont agi de façon semblable. On a également eu recours aux manifestations de bienfaisance. Le concert organisé par les Dames

¹ *Idem*, réunion du 4 janvier 1842.

² Dans le protocole du 7 avril 1842, nous pouvons lire l'information au sujet de cette déclaration prise par six citoyens de Guéret dans le département de la Creuse. Cf. : *Idem*, réunion du 7 avril 1842.

³ *Idem*.

Polonaises au mess de Gostyń a permis de récolter 565 francs qui ont été envoyés à Paris. Dans Paris même, la célèbre Rachel a chanté au profit de l'institut national, dans la salle de l'institut H. Herz, au 38 rue de la Victoire¹.

Comme nous venons de le mentionner, la veille de l'ouverture de l'école, seuls trente mille francs environ ont pu être réunis ce qui excluait son implantation à Paris même pour l'installer à Chatillon-sous-Bagneux situé à 8 km. Les paramètres initiaux concernant le nombre d'enfants et les programmes d'éducation ont dû eux aussi être revus.

Pourquoi l'Institut de Monsieur Chapusot ?

La réponse exhaustive à cette question se trouve dans le rapport de l'inspection retrouvé dans les archives de l'école des Batignolles réunies à la Bibliothèque Polonaise de Paris². Voici son contenu :

1. « Des omnibus font des allers et retours toutes les heures à partir de 8h du matin jusqu'à 9h du soir, quotidiennement, aussi le Directeur et les membres de la Société pourront-ils visiter l'école très souvent, éventuellement tous les jours. Il en est de même pour les enseignants polonais qui, même s'ils habitent Paris, pourront y aller pour donner leurs cours ; par ailleurs, nos élèves pourront se rendre plus souvent à Paris pour y visiter des musées, des cabinets d'histoire naturelle et différents ateliers d'artisanat, d'autant plus que Monsieur Chapusot possède une paire de chevaux et des voitures pour amener les enfants à Paris.
2. Son établissement existe depuis 102 ans, ce qui est la preuve de sa popularité constante.
3. Il compte actuellement 120 élèves, ce qui constitue une seconde preuve de sa popularité.
4. En plus de l'Institut lui-même, six enseignants travaillent continuellement avec les enfants, chacun dans une matière différente ; du fait de sa localisation proche, il peut avoir recours

¹ BPP, akc. 2332, v. 3.

² BPP, akc. 2340, v. 147, *Compte rendu de la visitation de l'école de Monsieur Chapusot à Châtillon-sous-Bagneux*.

aux meilleurs professeurs dont certains peuvent venir depuis les écoles supérieures de Paris faire des heures.

5. Dans cette pension, les enfants sont préparés au collège parisien ; mais à l'heure actuelle, les examens ont lieu dans l'Institut lui-même en présence des parents et des membres de l'Université qui assistent à la remise des prix dans le but de pousser les élèves à des classes de niveau supérieur.
6. Les matières suivantes y sont enseignées : lecture, écriture, grammaire, orthographe, langues française, latine, grecque, anglaise ; géographie, histoire, mythologie, mathématiques dans toute leur étendue primaire et supérieure, géométrie plane et descriptive, trigonométrie, algèbre, logarithmique, tenue de livres de comptes, courrier commercial, dessin jusqu'au niveau élevé, pas seulement architectonique, historique et paysager mais également celui les cartes géographiques, militaires et topographiques, dispensés par un professeur de dessin qui habite sur place, à qui on pourra soumettre de nouveaux plans d'après lesquels les méthodes les plus modernes seront initiées ; on y dispense aussi des leçon d'escrime, de musique et de danse mais pour un prix supplémentaire. Monsieur le Curé se charge d'enseigner la religion et la morale ; les enfants fréquentent l'église les jours des fêtes et sont préparés à la Communion par le Curé.
7. La gymnastique n'y figure pas mais M. Chapusot a promis de réserver dans ce but le jardin où on pourra aménager des installations de gymnastique et faire faire des exercices physiques sous notre surveillance.
8. M. Chapusot peut même préparer les élèves jusqu'au baccalauréat.
9. Il autorise nos élèves à dormir ensemble dans le même dortoir sous la surveillance d'un sous-directeur polonais à qui il promet de fournir un logement gratuit, la nourriture et le chauffage, la lessive et de subvenir à tout autre besoin domestique ; en contrepartie il demande un petit service qui pourrait être rendu par notre professeur polonais soit sous forme de surveillance soit en enseignant une matière.

10. M. Chapusot autorise aussi la présence d'un Directeur, visiteur polonais dans le but de surveiller l'enseignement et les mœurs, et pour connaître les progrès des enfants en les examinant ; il est d'accord pour que nos élèves apprennent, à côté des matières françaises, pendant des heures déterminées, des matières séparées, dispensées par les professeurs polonais. Il n'est pas opposé à ce que le cursus des nôtres soit plus rapide et abrégé à trois ans, ce qui prend chez eux beaucoup plus longtemps, jusqu'à neuf ans.
11. M. Chapusot est fortuné, possédant chez lui toutes les réserves, des plantes potagères, du pain cuit maison, des vaches à lait, des chevaux pour conduire les enfants, une basse-cour riche en poules, coqs, chapons, poussins et canards, une laverie, des bains domestiques, un garde-manger bien fourni. Lui-même est bien élevé, ami des Polonais, il resta longtemps ami intime du défunt docteur Matuszewski ; nous lui avons été recommandés par courrier par M. Gaud, son ami d'école, qui tient aussi une pension ici à Paris.
12. Il exige néanmoins que nos élèves soient munis du trousseau suivant, beaucoup moins important qu'il ne l'exige de la part des Français :
- a Deux draps en coton d'une valeur d'environ 30 francs.
 - b Au lieu de 12 chemises, seulement 6- - - - - 21.
 - c 9 serviettes au lieu de 12- - - - - 10.
 - d 3 bonnets de nuit au lieu de 6 - - - - - 3,50
 - e 6 paires de bas couleur ne sont pas exigés comme pour d'autres, ni non plus 2 paires de bas blancs ; mais seulement 3 paires de bas en laine pour l'hiver - - - - -10.
 - f 2 écharpes noires pour le cou, ou bien des châles - - - 8.
 - g 12 mouchoirs - - - - - 7.
 - h 3 blouses et une ceinture - - - - - 15.
 - i 3 paires de chaussures - - - - - 15.
 - k 1 képi
 - l 1 brosse et 2 peignes
 - m le couvert et le gobelet en argent, mais pas nécessairement, ils peuvent être d'autre métal - 50.

- n un habit de soirée bleu marine, mais l'habit polonais est autorisé -- 35.
- o 1 pantalon - - - - - 22.
- p Ne sont pas exigés, comme pour d'autres ni un gilet noir ni le pantalon blanc, ni de gilet blanc pour la tenue de fête,
- q un chapeau rond ou une casquette polonaise - - - - - 10

total – 242,50

13. Une fois ce trousseau remis à M. Chapusot, ce denier s'engage à en assurer la bonne tenue, ainsi qu'à mettre l'hébergement à disposition et la nourriture quatre fois par jour, à assurer le suivi vestimentaire, le chauffage, la blanchisserie, l'éclairage, (services), tout l'enseignement français dispensé sur place, le lit avec tout le linge ainsi que tout autre confort domestique pour le prix annuel de 500 francs, payable à l'avance, tous les trimestres.
14. Tout ceci démontre que cette pension présente beaucoup plus d'intérêt et de garanties que d'autres dans le même périmètre de Paris où l'on demande pour la même chose au moins 1000 francs, autrement dit deux fois plus, somme que M. Chapusot lui-même perçoit de chaque élève français.
15. Cet Institut n'a pas de rivière pour la baignade car il a des baignoires pour des bains uniquement domestiques mais, en revanche, quelle différence dans sa situation (localisation) et quelle prestance du bâtiment. C'est un splendide château antique, très spacieux, ayant appartenu autrefois à un seigneur héréditaire de Châtillon et comprenant plusieurs grandes dépendances avec un jardin très spacieux et très diversifié ; avec une partie couverte de grands arbres pour des promenades et des jeux d'enfants et une autre, d'arbres fruitiers, de légumes et de fleurs. Ce château antique abrite à l'intérieur un énorme réfectoire où se trouvait une galerie de peintures, et où il y a un nombre important de grandes chambres à coucher, chacune pouvant loger confortablement de 20 à 25 enfants, où l'air est très pur ; il abrite également plusieurs salles de cours dans lesquelles les élèves sont regroupés en plusieurs classes et où dans chacune, un professeur différent dispense l'enseignement.

Ce palais est situé sur une colline. Un large escalier en pierre mène au premier étage ; un beau balcon spacieux y donne sur le jardin, d'où, comme d'ailleurs du rez-de-chaussée, une vue charmante s'étend sur tout Paris et sur tous ses alentours attrayants. Rien de mieux n'aurait pu être trouvé pour une santé vigoureuse, pour la joie de l'œil et le plaisir de la vie. L'imposant bâtiment et le jardin du château semblent séduire par chacun de leurs attraits et il est impossible de trouver ailleurs davantage de garanties, de bénéfices et de modicité plus avantageuses ».

Programme d'éducation nationale pour les enfants des réfugiés polonais

Dès la création de l'Association des Pères de Familles Polonaises en émigration le 22 mai 1841, les travaux d'élaboration du programme d'enseignement définitif ont été lancés. La description dudit enseignement élémentaire a été confiée au maître Krański. L'élaboration des principes d'organisation du futur institut national qui devait faire partie d'un établissement français a été confiée au professeur Królikowski, tandis que le général Sznajde était chargé de la discipline et de l'éducation morale. Pendant trois mois, au cours de plusieurs réunions de la Société de l'Éducation Nationale (plus loin S.E.N), qui, entre-temps, s'était transformée en la Société des Pères de Familles Polonaises, on discutait âprement de la forme à donner au programme d'enseignement du futur collège, c'est-à-dire de l'École de l'Éducation Nationale. Le programme définitif a été adopté en août 1841 et traduit immédiatement en langue française pour être publié dans tous les journaux parisiens les plus importants avec un appel au soutien financier¹. Les fondateurs tenaient beaucoup à la transparence de leur action. Ils étaient conscients d'entreprendre une œuvre très importante qui n'éviterait pas les critiques. Toutefois, ils portaient du principe que plus ils fourniraient d'informations, moins il y aurait de raisons pour des spéculations, des suppositions et des récriminations.

Un autre document, tout aussi important que le Programme de l'Éducation Nationale des Enfants des Réfugiés polonais, a été élaboré sur la demande de la S.E.N.² par Zygmunt Gordaszewski au cours du dernier trimestre 1842. Il s'agit du Programme de l'Institut

¹ BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunions 4 à 16 du 28 mai jusqu'au 30 août 1841.

² BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 17 septembre 1842.

de l'Éducation de la jeunesse polonaise¹ ainsi que de l'Instruction pour le Directeur de l'École Nationale des Enfants des Réfugiés polonais² de 1843 sur laquelle figurent les signatures de tous les pères-fondateurs.

À la lumière des sources évoquées ci-dessus, l'éducation morale et l'éducation nationale, perçues comme indissociables, apparaissent au premier plan. Elles sont suivies de près par « la formation physique, la subordination et la discipline ». Regardons à présent la façon d'appréhender ces principes et comment on comptait les mettre en œuvre.

Éducation nationale, biculturelle

« La dixième année de notre émigration s'écoule et, pendant ce temps-là, la jeune génération grandit sans aucune connaissance de notre langue maternelle ; car non seulement les enfants nés en terre étrangère ne la parlent pas mais même ceux qui sont venus du Pays en émigration avec leurs parents l'oublient complètement »³.

Sans aucun doute le principal objectif de l'École Nationale devait être l'éducation nationale dont la connaissance de la langue maternelle constituait le fondement. Le triste constat que nous venons d'évoquer met le doigt sur des années de négligence dans ce domaine de la part des émigrés, mais elle fait apparaître également que le préceptorat s'était avéré insuffisant au regard de l'éducation nationale. Pour cette raison, quel que soit le concept de la future école perçue en tant qu'institution à part ou créée au sein d'une structure française, l'enseignement de la langue polonaise occupe la place primordiale dans tous les projets. Les paroles de J. Śniadecki, cité à plusieurs reprises, disant : « même si nous avons l'impression que l'enseignement est une seule et même chose partout sur la terre, chaque nation devrait en avoir un propre, elle devrait l'assimiler et l'avoir dans sa propre langue, autrement elle ne sera jamais une nation autonome »⁴, constituaient l'exergue de l'éducation pour des émigrés polonais. Les fondateurs de l'école étaient conscients que la maîtrise de la langue demeurait la clef pour comprendre l'histoire,

¹ BPP, akc. 2340, v. 148, *Program Instytutu Wychowania Młodzieży Polskiej*.

² BPP, akc. 2340, v. 148, *Instrukcja dla Dyrektora Szkoły Narodowej dzieci wychodźców polskich*.

³ BPP, akc. 2340, v. 142, *Program Wychowania narodowego Dzieci Wychodźców Polskich z r. 1841*.

⁴ BPP, akc. 2340, v. 148, *Instrukcja dla Dyrektora...*, p. 7.

les traditions et les mœurs polonaises. Cependant, ils n'étaient pas certains que cela suffirait pour éveiller des sentiments patriotiques pérennes à l'égard d'une terre inconnue. « Pour greffer un amour ardent pour la Patrie dans les jeunes cœurs des enfants (...), il n'existe aucune théorie »¹. Cette réflexion quasi méthodologique, pertinente, prouvant la connaissance du sujet, a suscité des idées sur l'éducation et sur les programmes pour le moins novatrices et dont le paradigme commun est en quelque sorte l'affirmation suivante : « si chaque société doit éduquer et former les hommes suivant ses besoins et les objectifs auxquels elle aspire, dans l'éducation des enfants polonais en émigration tout se rapportera aux besoins de la polonité asservie » (souligné par I. Pugacewicz)². Ceci, à commencer par l'introduction des matières polonaises dans le cadre du cursus dit national avec leurs dénominations et des méthodes d'enseignement propres :

« 1. Langue polonaise, 7. Géographie et statistiques avec la prise en compte particulière de la Pologne, 8. Histoire universelle en général et celle de la Pologne en particulier, 20. Littérature, et plus précisément la littérature polonaise³ ; (...) des cours de l'histoire – en plus du cours d'un professeur ordinaire, complété par un récit sera la méthode la plus adaptée et la plus profitable aux enfants⁴, au travers du contenu pédagogique : la connaissance du pays, de la langue, de l'histoire, imprégnation des us et des coutumes de la nation dont nous sommes membres⁵ ; pour finir par l'utilité des connaissances acquises dans une perspective à plus ou moins long terme de recouvrer l'indépendance par la Pologne : cartes géographiques, topographiques et militaires, cours d'escrime⁶ ; et sa justification politique : sciences militaires avec exercices, et en plus la langue allemande⁷ ». Tous ces éléments déterminants de l'éducation nationale se rapportent indubitablement aux besoins de la *polonité* asservie.

¹ *Idem*, p. 7.

² *Idem*, p. 5.

³ BPP, akc. 2340, v. 142, *Program Wychowania narodowego...*, titre IV : *O naukach i Nauczycielach*.

⁴ BPP, akc. 2340, v. 148, *Instrukcja*, extraits du projet non signé joint au Programme de l'Institut pn 24.

⁵ *Idem*, pn. 22.

⁶ BPP, akc. 2340, v. 148, *Programu Instytutu...*

⁷ BPP, akc. 2340, v. 142, *Program Wychowania narodowego...*, titre IV.

Avant que ne paraissent, au XX^e siècle, en France d'abord, dans le monde entier ensuite, les premières réflexions suivies des publications scientifiques sur le sujet si en vogue actuellement qu'est l'éducation multiculturelle et interculturelle¹, l'École Nationale de l'Émigration polonaise en forgeait déjà au XIX^e siècle le modèle pionnier. « L'instruction aux jeunes des coutumes contemporaines des Nations polonaise et française sera le contenu de l'enseignement des mœurs », écrivait Zygmunt Gordaszewski en 1842².

En plus des matières nationales enseignées en polonais, il y en avait tout autant en français et même d'avantage dans les classes supérieures conformément aux programmes et aux manuels en vigueur en France. S'il y était recommandé d'embaucher avant tout des compatriotes pour pourvoir aux différentes fonctions de l'école polonaise, dont principalement les postes d'administration et de surveillance et, bien sûr, d'enseignement³, les Français étaient tout autant appréciés et souvent embauchés en tant que professeurs, surtout dans les classes supérieures. D'autant plus que l'école polonaise devait préparer ses élèves à intégrer les écoles supérieures françaises et que, parmi les émigrés, il manquait de spécialistes dans certains domaines. Quoi qu'il en soit, pour pouvoir ouvrir cet Institut National, unique en son genre, il fallait se tourner vers l'administration française avec en premier le ministre de l'Intérieur pour demander l'autorisation et des aides financières, ensuite vers la direction de l'université de la Sorbonne pour obtenir la validation du candidat au poste de directeur car c'est d'elle que relevait sa nomination. Puis il fallait s'adresser à la préfecture de police qui délivrait l'autorisation de déplacement ainsi que toutes sortes d'indemnités. Et, pour finir, aux autorités locales séculières et ecclésiastiques. L'école polonaise s'inscrivait parfaitement dans le tissu éducatif français de l'époque aussi bien sur le plan organisationnel et formel que sur le fond – du fait de l'enseignement des matières françaises et de l'application partielle de la méthodologie de l'enseignement et des programmes en vigueur. Par ailleurs, l'esprit national et indépendantiste inspiré des libertés républicaines qui animait ce projet, son ouverture

¹ Plus à ce sujet cf. : I. H. Pugacewicz, *Jak to robią Francuzi? O edukacji wielo- i międzykulturowej na wybranych przykładach* in : *Między kulturami. Edukacja w wielokulturowej rzeczywistości*, réd. E. Dąbrowa, U. Markowska-Manista, Warszawa, 2009, p. 276.

² BPP, akc. 2340, t. 148, *Program Instytutu...*

³ BPP, akc. 2340, t. 142, *Program Wychowania narodowego...*, titre IV.

à l'innovation, la démocratisation des principes, l'accès ouvert aux enfants indépendamment de leur statut social étaient proches aux Français, héritiers de la Grande Révolution.

Éducation morale et religion

Si nous avons commencé l'analyse du programme de l'école polonaise par démontrer à quel point l'enseignement de la langue et des matières nationales en constituait le point essentiel, il faut souligner néanmoins ici l'importance, voire la priorité, que revêtait l'enseignement des sciences morales dont celle du catéchisme dans l'éducation des futures générations aux yeux des fondateurs de l'école polonaise. Dans les instructions du programme rédigé à l'intention du directeur de l'établissement, nous pouvons lire :

« Puisque c'est la religion, autrement dit l'amour du Seigneur et des prochains qui appelle avec le plus d'efficacité l'individu à remplir ses devoirs envers la société et elle est le fondement de la moralité, par conséquent le Directeur veillera à ce que tous les élèves, sans exception, soient instruits avec précision par les catéchistes propres à chaque confession sur les devoirs des hommes envers Dieu, des enfants à l'égard des parents, des élèves à l'égard des enseignants, du citoyen envers la patrie et de l'homme à l'égard de l'humanité ».

En France, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, nous assistons au débat permanent sur la difficulté à concilier l'éducation religieuse, au nom de l'amour de Dieu et du respect pour la hiérarchie de l'Église, et l'éducation civile, soumise à la raison d'État et aux intérêts de l'État¹. Il semble que ces deux idéologies d'éducation, séculière et religieuse, aient été astucieusement conciliées dans le programme de l'école polonaise, du moins en théorie. La tradition chrétienne demeure incontestablement la tradition nationale polonaise. Il n'était donc pas question de supprimer l'enseignement religieux comme base d'une bonne éducation. Dans le même temps, le modèle de l'obéissance et du service à Dieu y a revêtu une forme plus démocratique car conformément au modèle proposé, il devait s'inscrire dans la hiérarchie laïque créée à l'image divine où l'accent mis sur les devoirs à l'égard de l'enseignant était tout aussi important qu'envers l'État et l'humanité. Ainsi, le patriotisme des immigrés, tout

¹ A. Léon, P. Roche, *Histoire de l'enseignement...*, p. 70-87 ; P. Albertini, *L'école en France du XIX^e siècle à nos jours de la maternelle à l'université*, Paris, 2006, p. 45-48.

en demeurant soumis aux principes de la foi y a introduit en quelque sorte un nouvel aspect de l'éducation et de l'attitude citoyennes. Il ne s'agissait pas seulement des Polonais mais de tous les citoyens. La tolérance est déjà inscrite dans ce concept, même si elle n'y est pas encore totalement définie. De plus, les auteurs des programmes scolaires, imprégnés de l'esprit français de liberté, d'égalité et de fraternité et connaissant ou, pour être plus précis, ayant des préjugés à l'encontre du messianisme polonais, très à la mode à cette époque, admettaient l'enseignement des autres religions dans l'école polonaise si tel était le besoin, ce qui était une véritable nouveauté. Comme l'a démontré l'histoire de l'établissement en question, une telle nécessité ne s'était pas présentée. Mais, à cette époque, l'idée même d'accueillir dans un même établissement national des enfants de différentes confessions pour qu'ils y vivent et s'y instruisent force l'admiration. Pour en revenir au paradigme national de « la polonité asservie », l'embauche de prêtres polonais s'y imposait pour la catéchèse et pour le service pastoral. Dans le compte-rendu des négociations relatives au contrat de l'implantation de l'école polonaise au sein de l'institution française de Châtillon-sous-Bagneux, nous lisons : « concernant la confession et la communion des élèves polonais de la Pension de Chapusot, ce denier exigeait que, puisque la Société de l'éducation nationale désirait pour cela avoir son propre prêtre polonais, le curé local, qui a ses droits, soit récompensé de quelque façon par la Société. Cette exigence a été acceptée mais ne peut être mentionnée dans le contrat »¹.

Un prêtre polonais accompagnait tout le temps les enfants et les adolescents, l'éducation morale et nationale était fondée sur les principes de la foi catholique. Cet aspect essentiel dans tout le processus de l'enseignement était motivé par des raisons historiques dont nous citons ici quelques exemples : « Avant de proclamer les enseignements évangéliques, Bijon – un fonctionnaire grec – disait qu'au commencement de toute sagesse était la crainte de Dieu. En tant qu'élèves de l'ordre du Christ, nous sentons encore plus fort dans nos cœurs cette vérité et le besoin de cet enseignement qui, tout en étant déterminant de l'ordre social, reste aussi la seule consolatrice dans les soucis (...). L'amour fraternel partagé et le respect, l'amour de la justice et de la vertu et, avant tout, l'amour de la patrie, qui sera

¹ BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 31 août 1842.

présentée aux jeunes comme la Terre promise vers laquelle doivent tendre tous les sentiments, constitueront les principes et le contenu de la morale enseignée (...) ». En plus de la catéchèse à l'école, les élèves devaient assister tous les dimanches à la messe en polonais, respecter les fêtes conformément à la tradition nationale, s'associer aux obsèques des grandes figures de l'émigration et commémorer dans les églises et dans les cimetières les insurrections successives et leurs héros. Tout cela comptait pour la note qui sanctionnait « le comportement et les mœurs », donnée après consultation entre prêtres et enseignants.

Éducation physique

Les programmes français de la première moitié du XIX^e siècle attachaient une importance toute particulière aux matières intellectuelles et spirituelles, minimisant pour la plupart, ce que l'on appelait alors « la formation physique » que réclamait tout un cercle des théoriciens à la suite de Jean-Jacques Rousseau¹. Bien évidemment, les leçons de gymnastique n'étaient pas une chose totalement inconnue. Conformément à la doctrine d'éducation jésuite, l'éducation physique était à l'honneur aussi bien dans les établissements d'éducation laïques que monastiques, elle ne figurait néanmoins pas encore de façon générale dans les programmes des écoles d'état ou privées.

Tandis que dans les années cinquante du XIX^e siècle, à Poznań, Ewaryst Estkowski, pédagogue et militant éducatif appelait, dans la revue *Szkoła Polska* (École Polonaise), à « donner au corps la santé, la force, l'habileté et une posture noble, et aux forces de l'âme la perfection dont elles sont capables², les élèves polonais de l'école de la banlieue parisienne devaient faire de la gymnastique, des exercices militaires à pied et à cheval (...) une heure tous les jours » , et leurs maîtres regrettaient vivement le manque d'une rivière « pour l'apprentissage de la natation ».

¹ Pour savoir plus sur la question, voir : S. Sztobryn, *Historia wychowania*, in : *Pedagogika podstawy nauk o wychowaniu*, réd. B. Śliwerski, Gdańsk, 2006, v. 1, p. 61 et suivantes.

² Cit. d'après A. Mamulska, *Wychowanie moralne w dziewiętnastowiecznych polskich czasopismach zaboru pruskiego dla dzieci i młodzieży*, in : *Czasopiśmiennictwo XIX i początków XX wieku jako źródło do historii edukacji*, réd. I. Michalska, G. Michalski, Łódź, 2010, p. 126.

D'après le programme français, l'Institut de Chapusot ne proposait pas de leçons de gymnastique, cependant, sur la demande de la Société non seulement il les a autorisées mais a prévu « à cet effet un jardinet où des machines de gymnastique pourraient être installées et des exercices du corps effectués sous notre surveillance »¹. Il semble peu probable que l'idée d'exercices physiques réguliers ne soit due qu'à la nécessité de former des futurs soldats prêts à combattre pour l'indépendance de leur patrie, même si effectivement c'était la raison primordiale de l'inscription de la gymnastique dans le programme polonais. La nécessité de préserver l'équilibre entre le corps et l'esprit importait tout autant aux auteurs du programme. Conscients du besoin d'un développement physique harmonieux des élèves, ils renouaient avec les modèles d'éducation antiques, grec et romain. Ils saisissaient les différences dans l'approche de la question par les deux cultures et en tiraient leurs propres conclusions : « Cependant nous vivons à l'époque où l'on s'est occupé uniquement de la formation de l'esprit sans aucune attention à l'éducation physique, sans tenir compte des forces et de la santé de l'homme ; l'expérience démontrant que l'un ne doit ni ne peut être séparé de l'autre ; en conséquence, en les joignant étroitement, tout le secret d'une bonne éducation en dépendra. Et au travers des exercices des capacités du corps et de l'intelligence maintenir un équilibre décent »².

Au nom de l'idée « un esprit sain dans un corps sain », l'hygiène passait au premier plan, avant la gymnastique. On attachait au quotidien beaucoup d'attention à l'hygiène physique et psychique. « Tous les élèves prendront le bain au moins trois fois par mois dans les bains installés à cet effet dans l'Institut »³. Le directeur était personnellement responsable de la propreté et devait veiller à ce que chaque dortoir, qui ne devait pas abriter plus de dix lits, soit équipé « d'un récipient d'eau adéquat pour la toilette »⁴. L'ordre, le change régulier du linge personnel, « le nettoyage de la robe et des chaussures »⁵, l'aération des salles, etc. relevaient des attributions des deux sous-directeurs. De plus, l'école devait initialement s'assurer les services des trois médecins qui allaient être honorés en tant que

¹ BPP, akc. 2340, v. 147, *Sprawozdanie z wizytacji szkoły pana Chapusot w Châtillon-sous-Bagneux*, p. 7.

² BPP, akc. 2340, v. 148, *Instrukcja dla Dyrektora...*, p. 6.

³ BPP, akc. 2340, v. 142, *Program Wychowania narodowego...*, titre III : *Wewnętrzne urządzenie Szkoły narodowej*, p. 32.

⁴ *Idem*, p. 42.

⁵ BPP, akc. 2340, v. 148, *Program Instytutu...*, *Strój, stół i wewnętrzne urządzenie Instytutu*.

Membres d'honneur de la Société de l'Éducation¹. Mais avant la fin de 1842 on n'a réussi à en coopter qu'un seul, un certain docteur Korabiewicz², qui allait, des années durant, remplir avec dévouement sa tâche. Une infirmerie a été aménagée pour les malades³. Désireuse d'assurer une totale responsabilité vis à vis de ses élèves, la direction de l'école a cherché des solutions complémentaires et a passé une sorte de contrat avec l'Hôpital des Enfants malades, le meilleur établissement de bienfaisance de Paris⁴ pour le cas où la durée de la maladie dépasserait un mois et que l'élève ne pourrait rentrer chez lui.

Obéissance et discipline

Le directeur était libre d'aménager les programmes à condition d'engager sa propre responsabilité quant aux résultats obtenus par les élèves, résultats qui devaient être vérifiés tous les six mois au cours de ce que l'on appelait « une présentation des connaissances. Toute autre amélioration dans l'éducation (...), même si elle se heurtait au sérieux des coutumes et des traditions (...) », était autorisée si seulement elle servait les enfants⁵. En revanche, dans le domaine de la discipline, des punitions et des récompenses, tout a été précisé avec soin et clairement formulé. L'établissement devait être organisé sur le modèle d'une école militaire où la hiérarchie des valeurs était clairement définie, de même que l'emploi du temps et les devoirs des élèves. La tenue de rigueur était le vêtement confectionné sur le modèle de l'uniforme de l'infanterie polonaise. Pour cela, on fit appel à Franciszek Morawski pour qu'il présente ce modèle de l'uniforme sur son fils, à la suite de quoi les membres de la Société acceptèrent après y avoir apporté quelques modifications au cours de la réunion du 14 septembre 1843⁶.

Dans le point 25 du *Programme de l'Éducation* nous pouvons lire : « Pour habituer les enfants depuis le plus jeune âge à l'ordre, à la propreté, au respect envers leurs supérieurs et leurs enseignants dans la dignité mais sans humiliation, au respect des règles scolaires existants mais aussi à l'égalité fraternelle entre eux, les enfants

¹ *Idem*, p. 31.

² BPP, akc. 2369, livre I, *Protokoły...*, réunion du 14 septembre 1842.

³ BPP, akc. 2340, v. 142, *Program Wychowania narodowego...*, titre III : *Wewnętrzne urządzenie Szkoły narodowej*, p. 28.

⁴ *Idem*, p. 29.

⁵ BPP, akc. 2340, t. 148, *Instrukcja dla Dyrektora...*, p. 4.

⁶ BPP, akc. 2369, księga I, *Protokoły*, réunion du 14 septembre 1842.

seront conduits à la mode militaire. Ils seront habillés de façon uniforme sans aucune différence, modestement mais proprement et confortablement, ils seront nourris avec des aliments simples mais suffisants et sains »¹. La vie quotidienne des élèves était effectivement organisée selon ces préceptes. Les enfants devaient se lever en été à 5h, en hiver à 7h. La journée se divisait en gros en trois parties : 8 heures d'école, 8 heures de sommeil et autant d'heures de gymnastique. Cette dernière tranche était considérée comme du temps libre qui pouvait être partagé entre jeux, promenades, devoirs et exercices physiques².

« Les élèves de l'institut seront amenés à servir les uns les autres », c'est-à-dire que les plus jeunes devaient obéir aux plus âgés et « en leurs rendant service, apprendre à donner des ordres »³. Il est important de noter que les auteurs des programmes se réfèrent ici au modèle de l'éducation nobiliaire-clientèle du XVII^e siècle⁴ selon les préceptes duquel une famille envoyait ses fils chez un voisin riche et vertueux pour y apprendre « la docilité à l'égard des supérieurs et la magnanimité à l'égard de ses sujets ». Quant aux élèves plus âgés, on avait l'intention de « les mettre en compagnie des hommes mûrs pour qu'en regardant leurs modèles, et en écoutant leurs conversations ils osent y prendre part et agir exemplairement »⁵.

Dans ces premiers programmes, mais c'est également vrai pour les programmes ultérieurs, il n'est jamais question des punitions corporelles. S'il y était recommandé de ne pas exagérer avec les récompenses « pour une conduite humaine et fraternelle exemplaire », il y était interdit de frapper les élèves en expliquant « qu'il fallait habituer très tôt les enfants à craindre davantage la honte que la douleur pour les mauvais actes »⁶. L'enseignant devait réprimander les élèves mais « en évitant la colère et l'emportement, en ayant toujours recours aux paroles décentes » et exercer son influence en donnant le bon exemple⁷. « En punissant pour une leçon non apprise, il faut être très indulgent car souvent ce n'est pas par manque de bonne volonté

¹ BPP, akc. 2340, t. 142, *Program Wychowania narodowego...*, titre III, p. 25.

² *Idem*, p. 34, 35.

³ BPP, akc. 2340, t. 148, *Program Instytutu...*, *Strój, stół i wewnętrzne urządzenie Instytutu*.

⁴ Plus à ce sujet, voir : A. Mączak, *Klientela*, Warszawa, 1994, p. 284-297.

⁵ BPP, akc. 2340, t. 148, *Program Instytutu...*, *Strój, stół i wewnętrzne urządzenie Instytutu*.

⁶ *Idem*, *Instrukcja*, extraits du projet non signé, joint au Programme de l'Institut, p. 9.

⁷ *Idem*, p. 8.

mais c'est l'inaptitude ou une indisposition momentanée de l'enfant qui en sont la cause » . Dans la pratique, les choses devaient se passer quelque peu différemment, mais les méthodes d'éducation des auteurs de cette école méritent des louanges. Une coupure de presse trouvée dans les documents du XIX^e siècle sur les effets pernicieux des fessées, procédé très courant à l'époque, peut témoigner du souci manifeste des responsables et du médecin scolaire d'informer des effets produits par l'application de certaines punitions.

Temps libre, divertissements

Tout comme dans le domaine des récompenses et des punitions où l'on en appelait à la juste mesure, le même principe s'appliquait à l'encontre de l'étude et des divertissements. En partant du principe que les enfants fréquenteront l'école de sept ans, voire six ans, à douze ans, on mettait en garde les enseignants devant une trop longue étude qui pouvait avoir des effets contraires aux effets escomptés et finir par décourager l'assiduité chez les élèves¹. « Les heures des études doivent être organisées de telle façon que les enfants ne restent pas trop long temps à étudier ; un long travail intellectuel les ennuie, décourage, attaque la mémoire et affaiblit la santé »². En réalité, compte tenu du nombre des matières de l'école française augmenté par le programme polonais, les élèves étaient surchargés et n'arrivaient pas à suivre le programme, ce qui fera l'objet de critiques dès 1843 : « dans les matières françaises, les élèves se retrouvent dans une posture fâcheuse d'identité, certains ont même baissé d'une note et plus », écrivait Feliks Saniewski, père de l'un des élèves et militant éducatif³. En ce qui concerne le temps libre qui comprenait les jeudis et les dimanches, nous retrouvons la remarque suivante : « Les divertissements des jeunes seront des jeux décents, tir, promenades (...) dans le but de visiter des curiosités et des collections scientifiques »⁴. On partait du principe que les enfants s'adonneraient également pendant le temps libre à la lecture mais on priait les surveillants de veiller au bon choix des lectures et d'interdire de lire de « mauvais livres ». Le directeur et ses adjoints devaient réprimander les élèves pour l'utilisation de gros mots et

¹ BPP, akc. 2340, t. 148, *Instrukcja dla Dyrektora szkoły...*, *Ukształcenie fizyczne*.

² BPP, akc. 2340, t. 148, *Instrukcja*, (Instruction) – extrait d'un projet non signé, joint au Programme de l'Institut..., p. 18.

³ BPP, akc. 2340, t. 150.

⁴ *Idem*.

ne les autoriser jamais à « dormir à deux dans un même lit ». Dans l'instruction de vingt-quatre points à l'adresse du directeur, nous pouvons lire : « Si l'un des élèves souffrait d'une habitude dépravante ou en avait acquies une, le Directeur devra le séparer immédiatement des autres, en informer ses supérieurs qui entreprendront des mesures efficaces pour remédier à ce mal »¹. Nous ne pouvons qu'imaginer de quelles « habitudes dépravantes » il pouvait s'agir dans ce document, les comptes rendus ne mentionnent pas ces fautes répréhensibles. On en débattait lors des réunions secrètes et on ne notait que les punitions, pas les motifs. C'était un moyen de préserver la réputation de l'école qui, comme le démontreront les années à venir, fera l'objet des attaques continuelles aussi bien de la part de l'opposition politique que de celle de parents pas toujours satisfaits.

Conclusion

À la lumière des recommandations, programmes et réflexions évoqués dans cette étude, l'école polonaise, apparaît comme un établissement solide, attentionné, qui savait adapter à ses besoins les idées les plus novatrices de la pédagogie polonaise et étrangère. Une institution qui recherchait de nouvelles solutions dans le domaine de l'éducation. Il ne faut toutefois pas oublier que les principales sources de la présente étude ne sont pas constituées des documents et des comptes rendus de l'activité mais uniquement des projets et des programmes rédigés par les fondateurs.

Toutes les actions dans le domaine de l'éducation et de l'application des programmes devaient être soumises aux besoins de « la polonité asservie ». Ayant présente à l'esprit l'éventualité que les futurs diplômés de l'école pourraient, à plus ou moins long terme, emboîter le pas de leurs pères et renflouer les rangs insurrectionnels afin de combattre pour l'indépendance de la patrie, on attachait beaucoup d'importance aux valeurs patriotiques et militaires dans l'éducation. Cependant, l'idée d'une carrière « normale » des élèves était, elle aussi, prise en compte. D'où la nécessité d'investir dans une éducation « pacifique », biculturelle qui préparait les élèves à entreprendre un travail ou des études soit en France soit, un jour peut-être, dans une Pologne libre.

¹ BPP, akc. 2340, t. 148, *Instrukcja...*, extrait d'un projet non signé, joint au Programme de l'Institut..., p. 14.

Au cours des années du fonctionnement de l'école, il s'est avéré que tous les plans et projets n'ont pas été réalisés. Ceux qui viennent d'être analysés ici sont des projets antérieurs à l'ouverture de l'école ou conçus durant les premiers mois de son fonctionnement. Ces plans illustrent d'avantage les intentions des fondateurs que la réalité. Or ils sont très éloquents quant à l'identité et à l'idéologie de l'école polonaise à l'étranger conçue par ses fondateurs dans l'esprit national. Et cet esprit national, c'était bien évidemment l'esprit de l'insurrection de novembre comme l'a écrit un demi-siècle plus tard Edmund Pożerski, un ancien élève de l'école¹, mais également la sagesse et le souci de l'avenir des enfants et des adolescents, indépendamment du cours que prendraient leur propre destin et le sort de leurs deux patries : la Pologne et la France.

¹ E. Pożerski, *L'École polonaise ou l'esprit de 1830*, Paris (la date de parution est inconnue).

MARIA SZYMANOWSKA (1789-1831) ET SON TEMPS

Elisabeth Zapolska-Chapelle

Introduction

Le 1^{er} Colloque international « Maria Szymanowska (1789-1831) et son temps », sous le haut patronage du Ministère polonais de la Culture et du Patrimoine National, s'est déroulé le 30 septembre 2011 à la Bibliothèque Polonaise à Paris et le 1^{er} octobre 2011 au Centre parisien de l'Académie Polonaise des Sciences. Partie intégrante du projet « Maria Szymanowska (1789-1831), une femme d'Europe », conçu par Elisabeth Zapolska Chapelle, il a été réalisé par la Société Maria Szymanowska et ces deux institutions prestigieuses, en partenariat avec l'Institut Polonais de Paris, le Musée de Littérature Adam Mickiewicz à Varsovie et la compagnie Air France.

Les chercheurs venus de différents pays d'Europe et des États-Unis ont ainsi pu exposer le regard qu'ils portent sur cette pianiste virtuose et compositrice polonaise, l'une des premières musiciennes professionnelles en Europe, et le monde dans lequel elle évoluait.

Idolâtrée de son vivant, Maria Szymanowska a pourtant été « laissée pour compte » pendant plus de 100 ans, après sa disparition précoce à l'été 1831 à Saint-Pétersbourg dans une épidémie de choléra.

Ce n'est que dans les années cinquante du XX^e siècle que son nom réapparaît dans les textes de musicologues et historiens polonais et russes, mais toujours en demi-teinte par rapport aux compositeurs de sa propre génération (Schubert, Field, Rossini...) ainsi que la suivante, particulièrement riche, il est vrai, en individualités fortes comme Chopin, Schumann, Mendelssohn ou Liszt.

Ce colloque international a pointé la nécessité d'approfondir les études sur la vie de Maria Szymanowska, son œuvre et le rôle qu'elle

a joué dans l'histoire de la musique européenne et l'évolution de la condition féminine.

Nous ne publions ici qu'une partie des textes du Colloque. L'ensemble fera l'objet d'une édition à part entière, enrichie d'une iconographie et d'exemples musicaux supplémentaires. J'espère vivement que ces 4 textes de chercheurs polonais « dispersés » à travers le monde et engagés depuis longtemps dans la promotion de Maria Szymanowska ouvrira la réflexion sur l'ensemble de la thématique qu'elle véhicule.

Je tiens à remercier le prof. Jerzy Pielaszek, Mme Dorota Chłanda et l'équipe du Centre parisien de l'Académie Polonaise des Sciences ainsi que tous les partenaires et sponsors pour leur précieuse contribution au projet « Maria Szymanowska (1789-1831), une femme d'Europe » qui vise à faire évoluer le regard collectif sur ce personnage hors du commun.

Celle que Goethe dépeignait comme la « grâce toute-puissante sur le royaume des sons » [« die zierliche Ton-Allmächtige »] ne nous a pas encore dévoilé toutes ses qualités et ses mystères...

Marianna Agata Wołowska naît à Varsovie le 14 décembre 1789 dans une famille juive convertie au catholicisme. Son père tient une brasserie prospère qui devient un lieu de rencontres clandestines de patriotes polonais. Avec son épouse, ils reçoivent régulièrement chez eux des représentants de l'élite intellectuelle et artistique européenne dont les musiciens Paër, Rode, Lipiński, Lessel, Kurpiński, Angelica Catalani, Elsner, le futur professeur de Chopin...

Talent précoce, elle étonne par la qualité de ses improvisations sur une épinette. à 8 ans, elle commence à prendre des cours de piano : ses deux professeurs, Lisowski et Gremm, resteront les seuls à lui avoir enseigné les rudiments de l'art pianistique et de la musique.

Début 1810, elle est à Paris et donne des concerts privés. Le grand Luigi Cherubini lui dédie sa *Fantaisie en Ut-majeur* en hommage à son talent.

Le 21 juin 1810, elle épouse Józef Szymanowski, propriétaire terrien à Otwock près de Varsovie. Ils ont trois enfants : Helena

(qui épousera à Saint-Pétersbourg Franciszek Malewski), Celina (qui épousera à Paris Adam Mickiewicz) et Romuald (†1839).

Elle se produit à Vienne en 1815, à Londres en 1818 et à Berlin en 1820. À cette date, les époux Szymanowski se séparent. Maria décide de garder les enfants auprès d'elle et de subvenir à leurs besoins ainsi qu'à ceux de ses sœurs et frères qui l'accompagnent en tournées.

En 1822, après une série de concerts à Saint-Pétersbourg et à Moscou, elle obtient du tsar Alexandre 1^{er} le titre de « Première fortépiantiste des impératrices de toutes les Russies ».

En 1823, elle rencontre Goethe à Marienbad qui, visiblement impressionné par sa personnalité et son jeu, lui dédie son poème *Aussöhnung*.

Elle joue dans toutes les grandes villes allemandes et en 1824, elle est de nouveau à Paris où elle donne trois concerts publics au succès retentissant. Elle se rend à Londres, puis à Genève, Milan, Venise, Rome et Naples.

Maria Szymanowska revient à Varsovie en juillet 1826. Elle est alors célèbre non seulement pour son art de « faire chanter le piano », mais aussi par ses *Albums* où les plus grands auteurs de l'époque lui laissent dédicaces et échantillons de leur talent musical ou poétique : Beethoven, Boieldieu, Field, Hummel, Meyerbeer, Paganini, Giuditta Pasta, Rossini, Spontini, Weber, Mickiewicz, Pouchkine...

En 1827, elle donne des concerts à Varsovie, Vilnius, Riga, Moscou et Saint-Pétersbourg, ville où elle s'installe définitivement en 1828. Elle se consacre désormais à l'éducation de ses enfants, tout en continuant sa carrière de pianiste et de pédagogue. Son salon devient un lieu de rencontres privilégiées pour la fine fleur intellectuelle et musicale russe et polonaise. Parmi ses invités figurent les comtes Wiazemski et Galitzine, Glinka, Field, Pouchkine, Mickiewicz, Odynec, Malewski, les peintres Wańkiewicz, Orłowski et Oleszkiewicz.

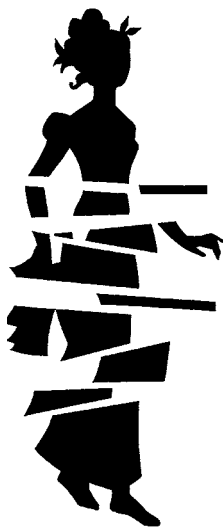
Mais à l'été 1831, la ville de Saint-Pétersbourg est décimée par le choléra. Maria Szymanowska y meurt dans la nuit du 24 au 25 juillet.

Ses œuvres, essentiellement des pièces pour piano et mélodies (composées sur les poèmes de Niemcewicz, Cervantes, Shakespeare, Mickiewicz ou du Cardinal De Bernis...) furent publiées en son temps par Breitkopf & Härtel, Hanry, Th. Boosey, Ricordi ainsi que de nombreux éditeurs russes et polonais. Robert Schumann appréciait tout particulièrement ses *Études*, le jeune Chopin était impressionné par son jeu, Mickiewicz l'a nommée « la reine des couleurs sonores »...

Information sur l'auteur :

Elisabeth Zapolska-Chapelle, cantatrice et philologue ; présidente de la Société Maria Szymanowska à Paris, membre fondateur de l'Association des Artistes Musiciens Polonais en France, membre de la Société Historique et Littéraire Polonaise.

Elle est à l'origine du projet « Maria Szymanowska, une femme d'Europe » qui a pour objet de promouvoir ce personnage d'exception, sa musique et son histoire.



Participants du Colloque et communications :

Anna CZARNOCKA (Société Historique et Littéraire Polonaise, Paris) –

Maria Szymanowska et la Société Historique et Littéraire Polonaise

Irena PONIATOWSKA (Institut Frédéric Chopin, Varsovie) –

Maria Szymanowska – une grande dame de la musique polonaise

Florence LAUNAY (Mannheim) –

Sophie Gail (1775-1819), compositrice sous l'Empire et la Restauration

Maria ROSE VAN EPENHUYSEN (City University of New York) –

Hélène de Montgeroult (1764-1836), a Woman of the Revolution

Adam GALKOWSKI (Université de Varsovie) –

La Famille Wolowski, ses origines, son histoire

Ewa TALMA-DAVOUS (Paris) –

Maria Szymanowska et Pierre Baillot, une amitié musicale

Benjamin VOGEL (Swedish Society for Musicology) –

The pianoforte of Maria Szymanowska

Jean-Pierre ARMENGAUD (Université d'Evry-Val-d'Essonne) –

Le style et le toucher pianistique de Maria Szymanowska

Elena GRETCHANAÏA (Université d'Orléans) –

La sociabilité russe à l'époque de Maria Szymanowska

Maja TROCHIMCZYK (Los Angeles) –

On Genius and the Virtues of "Sense and Sensibility" in the Image of

Maria Szymanowska

Modération :

Elisabeth ZAPOLSKA-CHAPELLE (Société Maria Szymanowska, Paris)

Adam Gałkowski

La Famille Wołowski, ses origines, son histoire

Il est difficile de parler de Maria Szymanowska et de son époque sans évoquer la famille Wołowski dont elle était issue. Voilà pourquoi il est souhaitable de rappeler l'origine et l'histoire de cette famille dans ce contexte. Parler de la famille Wołowski n'est cependant pas une chose aisée. Plus nous approfondissons le sujet, plus nous découvrons de nouveaux mystères et des questions sans réponse.

Les difficultés auxquelles le chercheur risque d'être confronté ont plusieurs origines. Il faut savoir que la famille Wołowski était très nombreuse. Rien qu'au début du XIX^e siècle, elle comptait une dizaine de membres masculins sur le territoire polonais, sans compter les familles propres à chacun d'entre eux. La plupart habitait dans les villes du Royaume de Pologne. Précisons que nous ne parlons ici que de personnes qui ont autrefois occupé des postes publics, et donc de celles qui figurent dans des archives, des documents officiels, des notes de presse, des mémoires, etc. Ce problème concerne d'ailleurs aussi l'historiographie polonaise et française consacrée aux représentants les plus méritants de cette famille. Étant donné que cet article se doit de rester dans le contexte de la vie de Maria Szymanowska, il devra se concentrer principalement sur l'époque à laquelle vivait cette pianiste, c'est-à-dire la première moitié du XIX^e siècle. Bien que le titre de cet article suggère qu'il traitera d'une seule famille, il s'intéressera en fait à plusieurs familles Wołowski, issues de la même origine. Comme nous l'avons mentionné précédemment, les Wołowski étaient des frankistes (nom d'une secte religieuse juive – connue également sous le nom de contre-talmudistes –, portant le nom de son fondateur). Il faut garder cette information à l'esprit lorsque l'on parlera de leur famille aux XVIII^e et XIX^e siècles, sinon certaines choses peuvent être difficilement compréhensibles.

Frank Jankiew Lejbowicz, appelé Jacob (né en 1726 à Korolówka dans la région de Podolie, mort en 1791 à Offenbach dans la province de Hessen), a été le dernier grand dirigeant du mouvement mystique et messianique inauguré en Pologne au milieu du XVII^e

siècle par Sabbataj Cwi, fonctionnant également dans d'autres pays de l'Europe Centrale et du Sud. Parmi les principales règles idéologiques de la secte se trouvaient le rejet du Talmud, considéré comme une source de superstitions, ainsi que l'approbation du baptême, ce qui lui a valu un conflit sévère avec les Juifs orthodoxes. Les frankistes ont par ailleurs déclaré l'abandon de l'idée du retour des Juifs en Palestine. Jacob Frank – leur « gourou » –, se basant sur ses dites visions, a décidé d'organiser un « royaume messianique » dans la diaspora, la République de Pologne, dans laquelle il voyait la véritable Terre Promise. C'est pourquoi il s'est même tourné vers le roi Auguste III, afin que ce dernier lui attribue un territoire individuel, à Podolie et Bessarabie, près de la frontière avec la Turquie, sur lequel les Juifs pourraient fonder leur propre pays autonome. En plus de ses fonctions religieuses, Frank s'intéressait également aux droits et privilèges concrets qui, d'après lui, étaient dus au Peuple Élu. Le baptême n'était cependant pas une bonne solution pour sortir les Juifs de leur ghetto, bien que cela ait été le cas quelques années plus tard, lorsque ces derniers se sont émancipés socialement et politiquement. Le besoin d'éducation et d'ouverture sur la culture européenne n'était apparu que chez les enfants et les petits-enfants des premiers Frankistes, qui fréquentaient les universités et occupaient des hauts postes d'État. De cette communauté était issue une grande partie des magistrats et d'économistes, qui s'étaient facilement assimilés à la société polonaise (puis française). Les familles Wołowski, Szymanowski, Krysiński, Czyński et les autres en sont un exemple.

La tradition de la communauté frankiste a perduré durant de longues années. Au moment de l'insurrection de novembre (1830-1831), de nombreux petits-fils frankistes ont fait preuve de patriotisme et de sacrifice, effaçant par la même occasion de plus en plus de barrières les séparant de la majorité de la société polonaise. Ils furent nombreux à émigrer. Sont restés au pays les frankistes de Varsovie « demeurant dans la foi messianique » – du moins jusqu'à l'insurrection de janvier (1863) –, les groupes balkaniques des partisans du « Seigneur » – jusqu'à la première guerre mondiale –, et les convertis islamiques en Turquie, appelés les donmentiens – jusqu'à nos jours. Le mouvement frankiste s'était bâti autant sur la crise de l'identité religieuse et culturelle des Juifs polonais que sur le trouble général du pays au XVIII^e siècle. Les guerres nombreuses

et destructrices, la crise politique, économique, sociale en pleine aggravation, ainsi que l'appauvrissement de la population du pays favorisaient l'apparition de nouveaux mouvements religieux et sociaux. Les ambitions du dirigeant des frankistes, son pragmatisme religieux, social et politique, mêlé à un culte des mœurs osées, tout cela a forgé une image négative de la secte dans l'historiographie.

Les Wołowski sont originaires des villes de Rohatyn et de Satynów situées en Ukraine, dans l'ancienne Galicie Orientale. à la tête de la famille se trouvait Salomon ben Eliaz, appelé aussi Shlomo de Rohatyn, fils d'Eliaz Szor. Il était le maître spirituel des fidèles de Sabbataj Cwi dans les provinces sud-orientales de la République des Deux Nations et, par la même occasion, l'un des plus proches collaborateurs de Jacob Frank. Shlomo, ainsi que ses quatre fils, François, Joseph, André et Lucas, ont été parmi les premiers à prendre le baptême. Le père, quant à lui, a choisi les prénoms Lucas et François. Le nom de famille Wołowski était probablement formé à partir de l'ancien patronyme de Shlomo, Szor, qui veut dire en hébreu « bœuf » (en polonais « wół »). Nous ignorons la date précise à laquelle cet événement a eu lieu. Nous pouvons juste supposer que cela s'est passé dans les années soixante-dix du XVIII^e siècle. Au cours de cette même époque, d'autres Wołowski ont été baptisés à Lwów : Józef, Jan, Feliks, Michał, Ludwik, Henryk, Tomasz, Jan Kanty et Rafał (Raphaël). Leurs épouses et leurs enfants les ont suivis dans cette voie. Il est cependant difficile de définir leur niveau de parenté avec Shlomo, c'est-à-dire avec Łukasz Franciszek (Lucas François) Wołowski¹. Les Wołowski étaient non seulement très nombreux, mais aussi très talentueux et travailleurs. Teodor Jeske-Choiński a écrit dans son livre *Neofici polscy* (Warszawa, 1904) qu'ils étaient « la plus nombreuse dynastie frankiste. Au début du XIX^e siècle, la famille comportait une dizaine d'hommes. Ils étaient les plus doués de toute la *compagnie*. Ils ont donné naissance à beaucoup de descendants aux nombreux mérites dans divers domaines. Même les femmes de cette lignée avaient des dons hors du commun et des vertus citoyennes. Tous les foyers frankistes, dans lesquels une Wołowski était devenue épouse et mère, ont mis au monde des citoyens remarquables ». Et effectivement, il suffit de voir les listes des étudiants de l'Université de Varsovie au cours des premières

¹ Stanisław Szenic, *Cmentarz Powązkowski 1851-1890. Zmarli i ich rodziny*, Warszawa, 1982, p. 148-149.

années de son existence avant l'insurrection de novembre. La faculté de Droit et d'Administration compte quinze étudiants Wołowski, la faculté de Médecine en compte deux, la faculté des Sciences et des Beaux-Arts un seul et la faculté de Philosophie trois. En tout, il y a 21 Wołowski qui ont soit fini leurs études, soit qui ont étudié jusqu'à ce qu'ils soient obligés de renoncer suite à l'insurrection de 1830. Et pourtant cette université n'était pas très grande et existait à peine depuis 15 ans¹. Autre exemple, dans le guide de Varsovie de l'année 1826 (*Przewodnik po Warszawie za rok 1826*), nous pouvons voir 6 brasseurs portant le nom Wołowski. Le plus célèbre d'entre eux, François, marié à Barbara, avait, à l'instar de beaucoup d'autres frankistes à cette époque, ses locaux situés rue Waliców. François et Barbara Wołowski ont eu, selon certaines sources, dix enfants, et selon d'autres, onze. Ils étaient les parents, entre autres, de la célèbre pianiste Maria Szymanowska, qui a donné naissance à Céline, future épouse d'Adam Mickiewicz. Dans ce contexte, il convient de parler également des deux frères de Maria : Jean Ignace Wołowski et Théodore Wołowski.

Le premier était capitaine de l'armée polonaise, et il a participé aux campagnes napoléoniennes de 1809 et de 1812. Il était, par ailleurs, à la tête du comté de Hrubieszów et il reçut la distinction *Virtuti Militari*. L'autre frère était conseiller d'État et censeur au sein du Comité de Censure Étrangère au Royaume de Pologne. Tous deux furent anoblis en 1839. Comme nous l'avons déjà vu, la famille Wołowski de la première moitié du XIX^e siècle était composée en majorité de juristes éminents, qui ont obtenu leurs diplômes, pour la plupart d'entre eux, à l'Université de Varsovie. Parmi eux se trouvait François Wołowski (1786-1844). Ce diplômé de l'Université de Halle, propriétaire des biens du village de Kaska, située dans le district de Sochaczew, près de la forêt de Kampinos, était avocat à la Cour d'Appel au temps du Duché de Varsovie. à partir de 1823, il occupa le poste de juge à la Cour de la plus Grande Instance. Puis, durant les années 1825-1831, il siégea à la Diète du Royaume de Pologne où il dirigeait les travaux de la commission législative. C'était une personnalité très importante dans l'histoire du Royaume de Pologne, il n'est donc pas surprenant qu'il ait obtenu le titre de sénateur-châtelain. Après l'échec de l'insurrection de novembre et la

¹ Rafał Gerber, *Studenci Uniwersytetu Warszawskiego 188-1831. Słownik biograficzny*, Wrocław, 1977.

confiscation de ses biens, il décida d'émigrer en France pour sauver sa vie. Une fois à Paris, il s'est engagé dans la vie politique et les activités journalistiques de l'émigration polonaise qui soutenait la droite. Il publiait des articles dans la revue « Chroniques de l'Émigration Polonaise » (« Kronika Emigracji Polskiej »). Du point de vue de ses affinités familiales, il convient de noter qu'il était le père de Louis et l'oncle de Céline Mickiewicz, née Szymanowska. Il est décédé à Paris et a été enterré au cimetière du Père Lachaise¹.

François ne fut pas le seul à être venu à Paris. Son fils Louis François (1810-1876) a suivi le même chemin. Il peut être considéré comme le plus remarquable membre de la famille Wołowski. Ayant vite compris qu'un retour en Pologne n'était pas envisageable dans l'avenir le plus proche, conscient du fait que ses biens avaient été confisqués par l'occupant russe, il décida de régulariser sa situation dans sa nouvelle patrie. Il fit donc une demande de naturalisation auprès des autorités françaises en la justifiant par ces mots : « [...] privé de patrie, j'en ai retrouvé une autre en France, car j'ai cessé d'être un fardeau pour la société. Dépourvu de fortune, je peux, grâce à mon travail, assurer une vie confortable à ma famille sans recourir à une quelconque aide, chose regrettable pour quelqu'un qui est apte à gagner sa vie par lui-même ». Ce type de déclaration témoigne de la maturité de ce jeune homme de 22 ans. Celui-ci a respecté ces idéaux tout au long de sa vie, comme le prouvent les événements qui ont suivi. Bien qu'il ait planifié sa carrière professionnelle en France, il n'a jamais renoncé à ses sentiments envers la Pologne. Il l'a démontré au cours des années suivantes par sa participation intense à la vie de l'émigration. Mais ses convictions n'étaient pas le seul atout de Louis, fils de François et de Tekla, dans sa quête vers la naturalisation. En effet, durant les années 1823-1827, il a fréquenté le collège parisien Gasc et le lycée Henri IV. Il a participé aussi à l'insurrection de novembre 1830 en tant que capitaine de l'état-major de l'armée polonaise, adjudant de Michał Radziwiłł, puis secrétaire de la légation polonaise à Paris, dont le but était de négocier une aide pour la Pologne de la part du gouvernement

¹ Michał Czajka, Marcin Kamler, Witold Sienkiewicz, *Leksykon historii Polski*, Warszawa, 1995, p. 813 ; *Słownik biograficzny adwokatów polskich*, t. 1, cz. 4, Warszawa, 1985, p. 476-477 ; Józef Straszewicz, *Les Polonais et les Polonaises de la Révolution du 29 novembre 1830*, Paris, 1832 ; *Inskrypcje grobów polskich na cmentarzach w Paryżu – Père Lachaise*, rééd. Andrzej Biernat, Warszawa, 1991, poz. 53 ; Alina Witkowska, *Celina i Adam Mickiewiczowie*, Kraków, 1998, p. 60, 64, 66, 80, 107 ; Stanisław Szenic, *Cmentarz Powązkowski 1851-1890. Zmarli i ich rodziny*, Warszawa, 1982, p. 149.

français. L'insurrection ayant échoué, la justice militaire tsariste l'a condamné à 10 ans de bagne pour « incitation à la rébellion ». Il est donc resté en France. Le 30 août 1832, il obtint son diplôme de fin d'études de droit à l'École de Droit de Paris. Il est, par la suite, devenu secrétaire de V. Dalloz et avocat à la Cour d'Appel de Paris (1834). En 1833, il a épousé Laura Guérin, la fille de l'ancien directeur général de la poste militaire et de Catherine, née Lanckorońska. Il a finalement été naturalisé en 1834. En plus de son travail scientifique, il s'occupait de politique et de journalisme. En 1834, il a fondé sa première revue, le « Journal général des tribunaux ». Mais c'est sa seconde revue, « Revue de Législation et de Jurisprudence » (appelée aussi « Revue Wolowski »), qui a véritablement connu un succès. Il était à la tête de cette dernière durant toute son existence (1834-1853). Au cours des années 1837-1847, il avait aussi pour habitude d'écrire des comptes-rendus des sessions de la Chambre des Députés et du Sénat pour le journal « Le Siècle ». Il occupait, en parallèle, le poste de professeur de droit administratif et économique, ainsi que de l'économie politique au Conservatoire des Arts et des Métiers de Paris (1839-71). En 1846, il a obtenu un doctorat d'économie politique à l'Université de Tübingen. Peu de temps après, il est devenu membre-correspondant de la Commission Statistique Générale de Belgique (1847), de l'Académie des Sciences de Naples (1848) et de la Société de l'Économie Politique de Paris (1849). Son élection au parlement (1848) lui a permis de réaliser ses propres projets. Après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (1851), il a renoncé à son mandat de député, mais, le 28 février 1852, il a tout de même réussi à faire adopter le décret permettant la création de la Société du Crédit foncier. Un mois plus tard, la Banque foncière de Paris a été créée, suivie, le 10 décembre 1852, de l'apparition du Crédit Foncier de France (CFF). Cette institution, basée sur ce qui avait déjà fait ses preuves au Royaume de Pologne, a révolutionné le marché immobilier français. Elle continue, même aujourd'hui, de jouer un rôle important dans la vie économique du pays. Louis Wolowski en fut le premier directeur et membre du Conseil d'Administration. L'un des premiers crédits proposés par le CFF, d'une valeur de 40000 F, a été accordé à la Société Historique et Littéraire pour l'achat de l'immeuble situé à Paris sur l'île Saint-Louis au 6 quai d'Orléans, pour les besoins de la Bibliothèque Polonaise. En 1855, Louis Wolowski a été élu membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Dix ans plus tard, il en est devenu le président. Peu de temps après, il

a débuté sa collaboration avec la « Revue des Deux Mondes », dans laquelle il publiait des articles juridiques, économiques et sociaux (1857-1868). Élu député pour la seconde fois (1871), il a beaucoup aidé à sauver les finances de la III^e République après la défaite de la France face à la Prusse. Sénateur (1875) et sénateur à vie (1876), il reçut de nombreuses distinctions françaises et étrangères comme la Légion d'Honneur (1844) et ses commandeurs (1851).

Le déroulement de sa carrière française ne lui a pourtant pas fait oublier ses contacts avec le milieu de l'émigration polonaise. Il est devenu membre du Comité National Polonais de Joachim Lelewel et il a gardé des relations étroites avec le prince Adam Czartoryski. à l'époque du printemps des peuples, il a soutenu le projet d'organisation d'une légion polonaise. En 1848, en tant que député, il a prononcé à trois reprises des discours en faveur de la Pologne. Au cours des années ayant précédé l'insurrection de janvier, et durant cette dernière (1861-1864), il était membre du Bureau de l'Hôtel Lambert et appartenait au Comité Parisien du Gouvernement National. Lorsque la Prusse a commencé à propager des théories sur une supposée origine germanique de Nicolas Copernic, il a organisé, le 2 mars 1864, dans la salle Barthélémy à Paris une conférence portant sur l'astronome, au cours de laquelle il a réaffirmé les origines polonaises de celui-ci. Les bénéfices récoltés pendant cette conférence ont été versés aux insurgés polonais blessés.

Wolowski était un proche ami d'Adam Mickiewicz. Il avait même tenté de traduire quelques-uns des poèmes de celui-ci en français (1828). Il était, par ailleurs, apparenté à la famille de l'épouse du poète, Céline, née Szymanowska. à la mort d'Adam, il a pris sa place en tant que vice-président du Conseil de l'École Polonaise des Batignolles (1855-76), et il est devenu en même temps le tuteur de ses enfants. Il a prononcé un discours lors de la cérémonie d'enterrement de Joachim Lelewel (1861) au cimetière polonais de Montmorency. Il s'est également exprimé devant la pierre tombale de Mickiewicz (21 V 1867). C'était un grand érudit et un éminent connaisseur des problèmes sociaux et politiques du monde contemporain. Ceci lui a valu d'être considéré par les historiens et les économistes français comme un représentant de l'école libérale française. Sensible aux questions sociales, il savait lutter contre l'exploitation des femmes et des enfants dans les manufactures. Selon ses contemporains, ce

n'était pas un scientifique « de cabinet », mais un pragmatique. En plus des cours magistraux universitaires, il organisait des conférences ouvertes à un public plus large. De nos jours, l'Académie des Sciences Morales et Politiques attribue tous les quatre ans un prix spécial portant son nom. Il est aussi l'auteur d'une dizaine de livres, de brochures et d'articles¹.

La France a également accueilli le frère cadet de Louis, Casimir Wolowski (1813-1877). C'était un juriste, un économiste et un homme politique français. Il a étudié à la faculté de Droit de l'Université de Varsovie (à partir de 1829), et, en 1832, il a commencé de nouvelles études à l'école de l'état-major de Paris. Il a, par la suite, travaillé au sein du conseil d'administration des chemins de fer à Saint-Germain-en-Laye. Il a participé aux événements politiques français de 1848. C'était aussi un collaborateur de l'Hôtel Lambert. Il est l'auteur des publications *Études sur la Pologne* (Paris, 1863) et *Méditations religieuses*. Il a épousé une Française².

Pourtant, tous les Wołowski n'ont pas émigré en France. Jan Kanty Wołowski (1803-1864) fait partie de ceux-ci. Diplômé de la faculté de Droit de l'Université de Varsovie, il travaille comme avocat auprès

¹ Parmi lesquels on peut citer entre autres : *Conseil général du commerce. Enquête sur la question monétaire. Déposition de M. ..., membre de l'Institut et de la Société Impériale et centrale d'agriculture, ancien représentant de la Seine à l'Assemblée Nationale...*, Paris, 1870 ; *Études d'économie politique et de statistique*, Paris, 1848 ; *Les Finances de la Russie*, Paris, 1864 ; *Des Fraudes commerciales*, Paris, 1843 ; *Institut Impérial de France. Henri IV économiste*. Introd. de l'industrie de la soie en France par..., Paris, 1855 ; *La Liberté commerciale*, Paris, 1869 ; *Mémoire sur le cours de la politique constitutionnelle de Benjamin Constant*, Paris 1862 ; *De la Mobilisation du crédit foncier*. Mémoire lu à l'Académie des sciences..., Paris, 1839 ; *La Monnaie*. Entretien sur le traité de la monnaie de Copernic. Conférences dans la salle Barthélemy au profit des blessés polonais, séance du mercredi 2 mars 1864, Paris, 1864 ; *De la monnaie* par... Conférences populaires faites à l'Asile Impérial à Vincennes, Paris, 1868 ; *Notions générales d'économie politique*, Paris, 1868 ; *L'Or et l'Argent, question monétaire*. Mémoire..., Paris, 1868 ; *De l'Organisation du crédit foncier*, Paris, 1848 ; *Organisation du travail*, Paris, 1845 ; *Quelques observations présentées à la Commission du corps législatif, chargée de l'examen du traité entre la ville de Paris et le Crédit foncier*, par..., Paris, 1869 ; *La Question des banques*, par..., Paris, 1864 ; *La Question monétaire*, Paris, 1869 ; *Résultats économiques du paiement de la contribution de guerre en Allemagne et en France*, Paris, 1874 ; *Des Sociétés par actions*, Paris, 1848 ; *Le Travail des enfants dans les manufactures*. Leçons de... (Extrait du « Bulletin de la Société de protection des apprentis et des enfants des manufactures »), Paris, 1868 ; Wiersz do Henryjety Sontag przez Konstantego Gaszyńskiego, z tłumaczeniem teyże poezyi, Warszawa, 1830 ; Duval Jules, Wolowski Louis, 1. *Les sociétés coopératives*, par M. Duval (p. 1-164). 2. *Échange et monnaie*, par M. Wolowski, Paris, 1866 ; Faucher Léon, *Mélanges d'économie politique et de finances*. T. 1, *Histoire financière*, T. 2, *Économie politique*, par... Introduction Louis Wolowski, Paris, 1856 ; Roscher Guillaume, *Principes d'économie politique*, par... Traduction en français avec l'autorisation de l'auteur sur la 10^e éd. et annotés par M. L. Wolowski, Paris, 1857.

² Barbara Konarska, *Polskie drogi emigracyjne. Emigranci polscy na studiach we Francji w latach 1832-1848*, Warszawa, 1986, p. 434 ; Swietłana M. Falkowicz, *Idiejno političeszkaja bor'ba w polskom oswododitelnom dwizenii*, Moskwa, 1966, p. 306.

de la Cour d'Appel du Royaume de Pologne (1821-32), puis, à partir de 1842, auprès de la Cour de la plus Grande Instance. Il travaille, en parallèle, jusqu'en 1847, comme assistant du procureur en chef du IX Département du Sénat pour devenir, dans les années 1847-61, procureur à part entière au sein de ce même département. Il est aussi à la tête d'une commission chargée d'analyser les projets de loi civile du Royaume de Pologne. Il fait également partie, à cette époque, de l'équipe rédactionnelle de la revue « Themis Polskiej czyli pisma nauce prawa i praktyce prawa poświęconego », puis du mensuel « Biblioteka Warszawska ». Il meurt exilé en Sibérie.

Dans la famille Wołowski, on pouvait aussi trouver des femmes remarquables. L'une d'elles était Tekla Wolowski, épouse de François, châtelain du Royaume de Pologne et avocat. Elle a écrit un ouvrage très prisé traitant de l'histoire de la Pologne. Nous pouvons d'ailleurs aussi mentionner Maria Szymanowska.

Un certain nombre d'observations nous viennent finalement à l'esprit. Au XIX^e siècle, la famille Wołowski a su, grâce à ses nombreux talents, à son ambition et à sa diligence, contribuer significativement au développement de la Pologne. Ceux qui ont dû émigrer en France ont su devenir des citoyens de valeur dans leur deuxième patrie, sans pour autant rompre avec leurs origines. L'histoire de cette famille est, par ailleurs, étroitement liée à l'histoire de la Pologne, et un peu aussi à celle de la France ; c'est pourquoi les Wołowski méritent bien plus qu'un court article. Le présent exposé ne doit être donc considéré que comme une simple introduction.

Information sur l'auteur :

Adam Gałkowski, Historien, dr en sciences humaines, il poursuit des recherches au sujet de la contribution des Polonais à l'histoire des sciences et de la culture européennes.

Il est en outre membre du comité de rédaction de la revue „Nauka i Szkolnictwo Wyższe”. De 1977 à 1980, il a travaillé à la Bibliothèque Nationale à Varsovie, de 1980 à 2011 – à l'Institut d'Histoire de l'Académie Polonaise des Sciences à Varsovie, et de 1991 à 2001 – au Centre parisien de l'Académie Polonaise des Sciences. Actuellement, il fait partie d'un Centre de Recherche auprès de l'Institut des Sciences Sociales Appliquées de l'Université de Varsovie. Il est auteur

de plusieurs livres dont notamment : *Polski patriota – obywatel Europy. Rzecz o Janie Czyńskim (1801-1867)* [*Patriote polonais et citoyen de l'Europe – Jan Czynski*] (2004), *Konferencja Rektorów Akademickich Szkół Polskich (1997-2007)*, *Z dziejów autonomii uczelni i samorządności akademickiej w Polsce* (2007).

Irena Poniatowska

Maria Szymanowska – une grande dame de la musique polonaise

Szymanowska a excellé dans deux genres artistiques qui annonçaient une époque nouvelle : la musique pour piano et les mélodies.

Dans les premières décades du XIX^e siècle deux virtuoses polonais ont remporté des lauriers européens : le violoniste Karol Lipiński et la pianiste Maria Szymanowska qui a parcouru beaucoup de villes et de pays en éveillant l'admiration de tous, même de Goethe, pour finir par s'installer à Saint-Pétersbourg, où elle a partagé son temps entre les concerts, l'enseignement et la composition.

À cette époque, le piano commence à s'imposer comme instrument à la mode car il offre la possibilité de « chanter » et permet une nouvelle virtuosité technique.

Szymanowska était somme toute un talent autodidacte aussi bien dans l'art du piano que dans la composition, et dans l'histoire de la musique polonaise, elle appartient à la période classico-préromantique, appelée par T. Strumiłło sentimentalisme¹. Son œuvre entière reflète une période de transition où les caractéristiques du style ancien ne s'allient pas toujours harmonieusement aux éléments novateurs. Ses études cependant, toutes premières sur le sol musical polonais, ses miniatures pour piano et ses mélodies témoignent de l'appartenance de Szymanowska au courant annonçant la venue du romantisme.

D'une part en effet arrivent de Vienne les tendances visant à développer dans le jeu la virtuosité (style *brillant*), de l'autre, une préférence pour les formes brèves, des fantaisies, seyant parfaitement aux classes moyennes et restant partiellement en rapport avec le courant artistique appelé *Biedermeier*. Dans la musique, ce mouvement se situe entre 1815 et 1848. Szymanowska représente

¹ Tadeusz Strumiłło, *Źródła i początki romantyzmu w muzyce polskiej*, Kraków, 1956.

justement ce courant et le style *brillant* qui a joué également un rôle important chez Chopin dans sa période varsovienne¹.

Dans les écrits musicaux, la notion *brillant* se référait avant tout à la technique du jeu, au style de l'interprétation et à l'expression. Dans la lexicographie le terme *brillant* est apparu dans le dictionnaire de Brossard et a été défini comme « jeu vif, enjoué, galant »². Il faut souligner que ce style était lié à la pratique d'exécution et aux propriétés des pianos viennois et parisiens, consistant à n'utiliser que les doigts et la souplesse du poignet. Le style brillant était une transposition instrumentale du *bel canto* vocal, pratiquée jusqu'aux années trente du XIX^e siècle, notamment par J. N. Hummel, C. M. Weber, J. Field, K. Czerny, les jeunes Chopin et Liszt, ainsi que F. Kalkbrenner, I. Moscheles, F. Ries et Maria Szymanowska.

Quelles caractéristiques du style brillant représente Szymanowska dans son jeu et dans ses compositions ? Elle-même écrivait dans une lettre à ses parents datée du 14 octobre 1822 : « Mais, mais, die Könner (sic !) [les connaisseurs] disent ici que je ne joue pas, je déclame ». Après I. Bełza nous pouvons répéter que même Goethe et V. J. Tomášek soulignaient dans son jeu le charme, une belle cantilène et un toucher puissant, qu'on comparait en Angleterre au style de l'école de Cramer et de Clementi. En Pologne, M. Mochnacki, dans « *Gazeta Polska* » du 13 février 1827, évoquait la ressemblance du jeu de Szymanowska au son du violon et à la voix humaine chantée, parlait d'un toucher plein et rond³. Il convient également de souligner qu'un critique du « *Journal de Saint-Petersbourg* » des 19/31 mars 1827 reprochait à la pianiste son admiration pour l'art vocal des grandes cantatrices européennes, notamment ses contacts privilégiés avec Giuditta Pasta, qui ont eu d'après lui une influence néfaste sur son jeu *ad libitum* en la privant de la discipline du tempo et de la mesure, et en la poussant à l'usage excessif des ornements.

Pourtant ses interprétations se caractérisaient par un élan dynamique et une grande virtuosité. Elle pratiquait certainement la méthode

¹ Voir Irena Poniatowska, « Maria Szymanowska and the brilliant style », in: *The sources of Chopin's style. Inspirations and contexts*, Warszawa, 2005 (NIFC, Warszawa, 2010), p. 135-154.

² Sébastien de Brossard, *Dictionnaire de la musique* (Paris, 1705), reprint Hilversum, 1985.

³ Igor Bełza, *Maria Szymanowska*, traduit en polonais par Jadwiga Ilnicka, PWM Kraków, 1987, voir p. 51-52, 58-59, 86-91.

du jeu avec les doigts seuls, mais ayant un « toucher plein » et un son robuste, elle a dû forcément mettre également à profit d'autres parties de la main et du bras, comme le fera plus tard Chopin. Celui-ci disait d'ailleurs qu'on ne pouvait pas jouer uniquement « du poignet » comme le voulait Kalkbrenner...

Szymanowska n'a pas écrit de concerto pour piano, genre dans lequel le style brillant a eu la plus grande influence non seulement sur l'écriture mais aussi sur la forme (surtout dans *Allegro* de la forme-sonate), mais son œuvre se caractérise par l'application alternative des figurations de virtuose et de la cantilène proche de la canzona d'opéra, avec l'ornementation à la Hummel. Les compositeurs du style brillant ont repris les types de figuration du classicisme. Mais ce n'est pas uniquement le modèle des figures particulières qui a changé, mais aussi leur disposition sur le clavier.

1. le modèle de la figuration a dépassé une octave (chez Mozart il se contenait dans une octave), a atteint la dixième et les plus grands intervalles. Regardez les doubles notes et les accords dans l'ambitus de dixième au début de la *Sérénade* ; Dans le *Nocturne en si bémol* la figure de l'accompagnement de la main gauche comprend une douzième, voire une octave et septième, et les accords arpégés vont jusqu'à l'ambitus de deux octaves.
2. le modèle de la figuration peut se développer de l'intérieur par exemple grâce aux sauts et de plus en plus grands intervalles (*Caprice sur la romance de Joconde*).
3. le modèle est restreint dans son étendue, mais il se développe dynamiquement à travers plusieurs octaves. Il faut ajouter que dans les compositions du style brillant on utilisait avant tout le registre haut et moyen.

The image shows a page of musical notation for a piano piece. At the top left, it is marked "Lento e sostenuto" and "a Capriccio". The music is in a 3/4 time signature with a key signature of one flat (F major). The score consists of five systems of two staves each (treble and bass clef). The first system includes a "Ped" (pedal) marking. The second system has a measure number "4". The third system has a measure number "5" and a dynamic marking "p". The fourth system has a measure number "9", a dynamic marking "f", and includes "loco" markings and "8va" (octave) markings. The fifth system has a measure number "12" and includes "m.f.", "m.g.", and "tr" (trill) markings. There are asterisks at the end of the first and fourth systems.

Fig. 1- Phantasie en fa majeur

Szymanowska présente une technique plus développée dans la *Fantaisie en fa majeur* de 1819. Cette œuvre confirme aussi bien l'application de la cantilène avec une ornementation intégralement fondue dans les constructions mélodiques (17,18 notes pour une noire, chez Hummel 50 notes dans une mesure), que des moyens de virtuose largement utilisés. Dans l'introduction elle embrasse

3-4 octaves, dans les parties suivantes l'ambitus comprend presque 5 octaves. Les sauts arrivent à 2 octaves dans la main gauche, le saut de l'appoggiature sur la note principale revient à une dixième. à ceci s'ajoute la technique des doubles tierces, sixtes, plus rarement d'octaves, de déroulements des trilles, trémolos et l'accumulation de moyens techniques. C'est la confirmation de la virtuosité de Szymanowska, dont la main devait être forte, réussir une dixième (et souvenons-nous que Chopin envoyait Thalberg qui empoignait les dixièmes comme lui les octaves et en outre la confirmation de son art d'improviser). Szymanowska montre tout un éventail de moyens appliqués par des compositeurs reconnus à cette époque.

Peut-être la plus importante partie de la création musicale de Szymanowska est le cycle de 20 études et préludes publié à Leipzig en tant que premier cahier de l'édition collective de ses œuvres en 1819/1820, 9 ans avant que Chopin commence à écrire ses études. En Pologne on n'écrivait point d'études dans ce temps-là. Schumann – dans *Neue Zeitschrift für Musik*, en 1836 – a accueilli de manière assez bienveillante le choix des 12 études de Szymanowska, publiées dans les années suivantes¹. Il les conseillait dans le cas de différents problèmes techniques, mais ses recommandations n'épuisent pas certes la problématique technique des études de Szymanowska. C'était une virtuosité à la mesure des acquis européens de l'époque. Schumann écrivait que Szymanowska se limitait à des tempos plutôt modérés, cependant nous pouvons y trouver : Vivace (3 fois), Con brio (2 fois), Con fuoco, Con spirito, Presto (dans un plein recueil de 20 études). Sept de ces études sont à vrai dire des préludes, mais existant comme des œuvres indépendantes.

Szymanowska ne dépassait pas le niveau d'études systématiques, elle ne tentait point les grandes formes. Il faut cependant ajouter que ses « bibelots musicaux » (caprices, divertissements, sérénades, fantaisies) ne descendaient jamais à un niveau de goûts populaires et à l'imitation de clichés banals. De ses idées originales témoigne entre autres le *Nocturne en si bémol* composé dans les dernières années de sa vie. Dans les nocturnes Szymanowska renoue avec le lyrisme des nocturnes de Field. Cependant elle est plus novatrice, car son *Nocturne* présente la technique de variantes. Elle transforme

¹ Robert Schumann, *Gesammelte Schriften über Musik und Musiker*, rééd. Martin Kreisig, t.1-2, V Ed. Leipzig, 1914, p. 214-219.

la mélodie de huit mesures de l'intérieur, en appliquant des moyens d'ornementation et de virtuosité. C'est pourquoi il convient plutôt de parler de similitudes du *Nocturne* de Szymanowska avec le *Nocturne en mi bémol*, op 9 n° 2 de Chopin. Mais il n'est pas question d'emprunts réciproques. Szymanowska a écrit son nocturne à Saint-Pétersbourg, quand Chopin était déjà à Paris, et il n'a été publié qu'en 1852, dans l'*Album Musical de Lucya Rucińska*.

D'autre part, la création artistique de Szymanowska émane de certains traits folkloriques et nationaux. Ses mazurkas et polonaises sont traitées comme des stylisations de danses usuelles folkloriques et bourgeoises, même si elle n'élabore pas d'authentiques mélodies de type de mazurka d'une région donnée de Pologne. Chez Szymanowska il s'agit donc plutôt des liens avec la mazurka et la polonaise dite de manoir ou de ville. Cependant elle se sert de la quarte lydienne (*Mazurka*, n° 7 et 23), essayant d'imiter le style populaire d'exécution¹.

Les polonaises démontrent des traits plus marqués du style brillant que les polonaises d'Ogiński. Elles appartiennent à l'étape menant de la forme usuelle vers les « poèmes de danse » que créaient les romantiques.

Szymanowska est, parmi tous les compositeurs des trois premières décades du XIX^e siècle en Pologne, la plus universelle, si nous prenons en considération les genres vocaux (chants). Elle cultivait les romances, les arrangements de chants populaires ou chansons stylisées pour folkloriques, chants à caractère historique et patriotique ainsi que les mélodies artistiques.

Le genre vocal pratiqué le plus par Szymanowska et négligé jusqu'à présent par les chercheurs, ce sont les **romances**.

Après 1750, la romance comprenait en France des chants strophiques solo à caractère sentimental. C'est ainsi que ce genre était défini par J. Lacombe en 1753 et par l'*Encyclopédie* française en 1765. Dans son *Dictionnaire* (1768), Rousseau ajoute que la romance chante une histoire d'amoureux, souvent tragique. Elle devait être composée

¹ Voir I. Poniatowska, éd. : Maria Szymanowska, *25 Mazurkas*, Bryn Mawr, 1993.

dans un style simple, émouvant, dans un « goût » d'antan et ne pas exiger un ambitus de la voix trop important. Une romance bien composée ne doit pas montrer de sentiment dès le début. Chaque strophe doit construire et amplifier le sentiment pour qu'à la fin l'auditeur verse des larmes d'émotion, sans toutefois qu'il puisse définir où se trouve ce charme qui l'a fait pleurer. Rousseau ajoute que le plus souvent l'accompagnement modère cet effet d'accroissement progressif du sentiment¹.

Ainsi au début du XIX^e siècle la romance définissait le genre du chant sentimental français, avec accompagnement du piano, de la harpe ou encore de la lyre, pas trop alourdi d'ornementations, précédé très souvent d'une ritournelle et dont l'élaboration musicale ne devait pas embrasser plus qu'une strophe. Dans les strophes suivantes on permet d'éventuelles modifications du mode. C'est de cette manière que décrivait le type idéal de la romance française le Baron de Thiébault en 1813. Mais vers la fin des années trente nous pouvons déjà parler de la chute de la romance, comme l'écrit H. Blanchard, après une « longue période de son merveilleux scintillement dans les salons parisiens »².

Szymanowska dans une quinzaine de ses romances exemplifiait pour ainsi dire les traits caractéristiques du genre :

1. Elles ne sont pas surchargées d'ornements.
2. L'ambitus ne passe pas à vrai dire *d1-g2*, il est donc acceptable non seulement pour les chanteurs professionnels, mais aussi pour les amateurs. La plupart sont écrites pour un ténor ou une soprano.
3. La ritournelle instrumentale commençant la romance n'est pas toujours présente. La plus longue ritournelle de 8 mesures figure dans *Se spiegar*, en revanche un seul accord est prévu au début de la *Romance de la Reine Hortense* ; là apparaît en revanche un

¹ J. Lacombe, *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts*, Paris, 1753, « Romance ». D. Diderot, J. d'Alambert (ed.), *Encyclopédie*, vol. XIV, Neuchâtel, 1765, « Romance ». J.-J. Rousseau, *Dictionnaire*, Paris, 1768. Cit. d'après R. Gstrein « Romanz/Romance/Romanze », in : *Handwörterbuch der musikalischen Terminologie*, ed. H.-H. Eggebrecht, Ordner IV, 1987, p. 9.

² Baron de Thiébault, *Du chant et particulièrement de la Romance*, Paris, 1813, in : R. Gstrein, *op. cit.*, p. 10 ; H. Blanchard, *Romagnesi*, RGM V, 1838, in : R. Gstrein, *op. cit.*, p. 12.

postlude (épilogue) de 4 mesures. Dans *Le départ* la ritournelle du début composée de 4 mesures, se trouve raccourcie entre les strophes aux trois mesures, et rallongée jusqu'aux 8 mesures sous forme de postlude.

4. Szymanowska n'applique pas toujours une seule mélodie inchangée pour toutes les strophes, ce qu'on considère comme un des éléments du langage préromantique. La modification du mode concerne uniquement, et de manière passagère, les mots à quatre vers de la *Ballade* : *mais quand on voit un infidèle*.

Les textes des romances de Szymanowska parlent d'amour, de l'invitation au bonheur, mais principalement d'un sentiment sans espoir. *Romance à la nuit* et *Romance du Saule* sont plus poétiques. La première a une atmosphère romantique et onirique. L'amant veut cacher sa maîtresse dans une tour (le motif de la tour se répète dans le chant de Szymanowska aux paroles de Mickiewicz : *Pieśń z wieży* (Chant de la tour), une nuit profonde et brillante serait plus adaptée que le beau rayon du jour. La « Romance du saule » du drame de Shakespeare *Othello*, « chantée par Desdémone » – comme il est écrit dans la partition – est une sorte de liaison poétique, une comparaison de la tristesse et du désespoir à la verdure délicate et à l'image d'un saule pleureur. Elle rappelle le type d'air italien du XVIII^e siècle *aria d'imitazione*. Dans la romance de Szymanowska, chaque strophe se termine par un refrain « Chantez le saule et sa douce verdure ». Ensuite, Boito a élaboré le texte de Shakespeare pour Verdi. Dans la version de Szymanowska ce texte est lyrique, la version de Boito est beaucoup plus dramatisée.

La poésie mélodique n'est pas compliquée, mais de toute évidence Szymanowska essaie d'augmenter le côté dramatique en utilisant des intervalles précis et d'un plus grand ambitus. L'octave vers le haut dans *Le départ* sur les mots *Tu fuis* et dans la *Ballade* sur les mots *qu'on est sotté*, voire une neuvième sur le mot *Hélas* (*Le départ*), une septième diminuée vers le haut sur les paroles *navroit sa blessure* (*Romance du Saule*), la seconde augmentée dans la *Romance à la nuit*, parfois une quinte diminuée en bas dynamisant l'action. Dans *Peine et plaisir* une progression chromatique caractéristique vers le bas est utilisée presque de façon maniériste, elle se répète plusieurs fois.

Seules quelques romances sont écrites dans les tons majeurs (*F, G, E*), la majorité est dans le ton mineur : *fa*, *ré* et la mineur exprimant la douleur. Le plus souvent Szymanowska tente de saisir l'atmosphère générale du texte, et pas l'accroissement de la tension, elle unifie cette atmosphère par une figure d'accompagnement spécifique, par ex. dans *Le connois-tu* une figure semblable au *Prélude en ut majeur* de J. S. Bach. La *Ballade* se caractérise par un rythme de polonaise, ce qui introduit une certaine incohérence par rapport au contenu. La *Romance du Saule* se fonde surtout sur les accords et développe un chant lyrique déclamatif. Szymanowska essaie diverses solutions, de temps en temps, elle attrape correctement le « ton » du texte et accommode la musique, dans d'autres cas il semble bien qu'elle puise des moyens appartenant à son « répertoire » pianistique et vocal.

Il semble aussi que dans les romances Szymanowska essaie d'appliquer des effets semblables à ceux en usage dans le **chant artistique (mélodie, Lied)**. Szymanowska appartient à la période la plus précoce de l'intérêt pour les textes de Mickiewicz dans les chants¹. Tous les chercheurs soulignent que les précurseurs en étaient K. Kurpiński en 1825 et K. Lipiński en 1827, auteurs de la musique composée pour le sonnet de Mickiewicz *Do Niemna* (À Niemen). Mais Szymanowska a puisé dans les ballades du grand poète, et sur le sol polonais c'est elle qui a créé la ballade romantique (à strophes). Mickiewicz a été présenté à Szymanowska par le prince Piotr Wiazemski le 22 novembre 1827 ; par la suite, il a souvent fréquenté son salon. Le 8 décembre, il a récité des extraits de *Konrad Wallenrod* et peut-être également des sonnets, comme l'a écrit Helena Szymanowska dans son *Journal*². Comme nous le savons, il a inscrit dans l'Album de la « reine des sonorités » un poème : « Quel que soit le bout du monde où tu as brillé... ». Pendant une soirée de mascarade de carnaval chez les Zaleski, Mickiewicz récitait de nombreux morceaux avec accompagnement au piano et il a terminé par une poésie-fantaisie libre associée au nocturne *Le Murmure* de Szymanowska. On dit que la poésie était chuchotée et s'harmonisait d'une manière extraordinaire avec la musique. Lorsque Mickiewicz a quitté la Russie, Szymanowska lui a donné un cahier avec ses œuvres manuscrites.

¹ Mieczysław Tomaszewski, « Mickiewiczowskie teksty, 'tony' i inspiracje », in : *Mickiewicz i muzyka, słowa – dźwięki – konteksty*, ed. T. Brodniewicz, M. Jabłoński, J. Stęszewski, Poznań, 2000, p. 9-31.

² I. Belza, *op. cit.*, p. 102.

Avant les mélodies aux paroles de Mickiewicz, Szymanowska en avait composé cinq pour les *Chants historiques* (Śpiewy historyczne) de Niemcewicz, dont trois publiées, et dont il faut citer surtout l'œuvre épique *Duma sur Michał Głiński*. à cette époque, en Pologne, le chant solo ne faisait que « se cristalliser ». C'était une combinaison de la romance vocale destinée à des hautes sphères, et du chant usuel bourgeois – patriotique, militaire ou d'agrément. Les chants aux paroles de Mickiewicz, ce sont déjà des chants artistiques solo, néanmoins pas encore destinés pour la scène publique, mais pour le salon, à l'usage domestique.

Mickiewicz a personnifié dans la ballade *Świtezianka* les rêves romantiques qui mènent un jeune homme vers la mort dans les vagues du lac où règnent les Ondines. Mais Szymanowska a choisi les trois premières strophes d'une très longue ballade qui ne font qu'esquisser la situation romantique – la lumière de la lune, une vierge allant avec son bien-aimé au bord du lac Svitez. Elle a abandonné l'accroissement des degrés du caractère dramatique jusqu'à la strophe 36, quand « l'abîme sous-marin s'ouvre et engloutit la vierge et le jeune garçon ».

Comme base de la symbolique de la tonalité à cette époque nous pouvons prendre l'exemple de D. Schubart *Ideen zu einer Aesthetik der Tonkunst* de 1806¹. Dans *Svitezianka* est utilisée la tonalité fa majeur. Selon Schubart, elle signifie le calme et la grâce (Gefälligkeit und Ruhe). Si on prend en considération que Szymanowska a exploitée seulement l'exposition de l'action décrite dans la ballade, la tonalité est correctement choisie. De plus, le fa majeur signifie le caractère populaire, la simplicité, or cette ballade est écrite dans le langage d'un conte populaire. Les moyens mélodiques sont aussi proches d'un chant folklorique, et le rythme balancé de la barcarolle souligne l'atmosphère de la proximité du lac.

Wilia dévoile d'autres valeurs d'expression. Sa tonalité en la bémol chez Schubart signifie un ton mortuaire (Gräberton), la mort, le sépulcre, la tombe, le jugement, l'éternité... Ici pourtant la tonalité a été décidée en fonction d'un accompagnement – tout fait – repris du nocturne *Le murmure* dans ce même ton, illustrant le murmure des vagues dressées par le vent, aussi – comme dans *Svitezianka* – dans un rythme de croches

¹ Daniel Schubart, *Ideen zu einer Aesthetik der Tonkunst*, Wien, 1806, rééd. Jürgen Mainka, Leipzig, 1977, p. 284-289.

6/8. D'un autre côté, si nous prenons en considération le contenu entier de ce chant, il annonce ensuite la chanson suivante sur Aldona, par les mots : « la vierge pleure dans sa tour d'ermite », et cette tour deviendra sa tombe, la mort, l'éternité. Le sous-entendu – le ton du sépulcre – est donc présent. Mais dans ce chant apparaissent également des moyens qui ne trouvent pas une pleine justification d'expression dans le texte. Il s'agit de l'application rhétorique de la chromatique es, d, des, c – la descente chromatique qui agit purement musicalement ne trouve pas de justification plus profonde dans le texte.

Ensuite vient le *Chant de la Tour* (Pieśń z wieży) – 4 strophes *Agitato* de 7 strophes du monologue de Mickiewicz, après lequel dans le poème entre le personnage de Konrad et a lieu le dialogue avec la « voix de la tour ». Pour ce chant Szymanowska a choisi la tonalité en fa mineur – chez Schubert connotée avec une profonde mélancolie, une plainte, des bruits de gémissement, la langueur suggérant les fonds du tombeau. Elle répond à l'atmosphère du texte.

Dans le dernier chant – la ballade *Alpuhara* – le caractère du texte ne correspond pas à la caractéristique de la tonalité en mi mineur chez Schubart qui l'associe à une déclaration d'amour féminine et naïve, à une plainte sans sarcasme, à un espoir proche d'un ut majeur pur. Szymanowska comprenait cette tonalité de manière différente. Elle a choisi le rythme pointé, la marche, l'atmosphère guerrière. L'épilogue du piano de 5-mesures n'est qu'un ensemble conventionnel de figurations simples, terminé par une gamme dans un registre bas. Ces interludes et postludes dans les chants de Szymanowska rappellent les moyens d'expression de l'opéra italien¹. Cependant dans les interludes d'opéra se révélaient souvent des liens thématiques avec un air qui suivait, et chez Szymanowska, ils ne sont à l'intérieur d'un chant à strophes qu'un pure interludium dans un récit épique.

¹ Voir I. Poniatowska, « Gatunki wokalne Marii Szymanowskiej », in : *Pieśń polska. Rekonesans. Odrębności i pokrewieństwa. Inspiracje i echa*, (= Muzyka i liryka 10), réd. M. Tomaszewski, Kraków, 2002, p. 25-37.



1848 - 1849

COMPLAINTE D'UN AVEUGLE
qui demandoit l'aumône
au Jardin des Plantes à Paris

Mise en Musique

PAR

M.^{ME} MARIE SZYMANOWSKA

et D'après sa Sœur Cosimine

Prix 2.F.^{MS}

A PARIS Chez HENRY M.^{ME} Musique, Successeur de M.^{POULET} Rue Neuve des Petits-Champs, 57

Propriété de l'Éditeur

Déposé à la Librairie

98

1849

Henri
 Propriété de l'Éditeur



Fig. 2

Szymanowska – comme le démontrent ses élaborations musicales de la poésie de Mickiewicz – se situe à mi-chemin du chant romantique solo. Dans tous les genres de chant et dans les ballades, elle applique une forme strophique simple ou avec (de minimes) des variantes minimes.

À la Bibliothèque Nationale à Paris, j'ai trouvé un autre chant de Szymanowska : *Complainte d'un aveugle qui demandait l'aumône au Jardin du Roi à Paris*. Ce chant montre certains traits du « Lied durchkomponiert » de caractère récitatif et de variation dans la forme ABB1, peut-être vu son texte prosodique. Fig. 2

Les contemporains – des critiques russes – ont aperçu dans les chants sur les textes de Mickiewicz des solutions nouvelles réussies. Szymanowska savait saisir le caractère du texte, lui donner un ton musical adéquat, entrelacer les éléments d'expression de l'avenir avec les moyens courants utilisés à son époque. Aussi bien dans les compositions pour piano que celles pour la voix, elle est la vraie dame de la musique polonaise avant Chopin.

Information sur l'auteur :

Pr. Irena Poniatowska, éminent musicologue, spécialiste de Chopin et des compositeurs de son cercle, lié jusqu'en 2003 à l'Institut de Musicologie de l'Université de Varsovie. Dans les années 1975-1990, présidente du Conseil Scientifique et vice-présidente de la Société F. Chopin à Varsovie. Depuis 1994, présidente de l'Association „Académie Polonaise Chopin”. Depuis 2001, présidente du Conseil des Programmes de l'Institut National Frédéric Chopin. Elle a présidé les II^e et III^e Congrès Chopin à Varsovie (1999 et 2010). Dans les années 1988-2006, elle a présidé le Congrès „Musica Antiqua Europae Orientalis” organisé par la Philharmonie Poméranienne. Elle a participé à une cinquantaine de congrès et de conférences en Pologne, en Europe et aux États-Unis, au Canada, en Inde, en Irak, a donné des cours dans différentes hautes écoles, lors de festivals, pour les Sociétés Chopin. On lui doit environ 300 articles et comptes rendus, y compris des livres sur la musique de piano et sur la culture musicale (*L'écriture pianistique de Beethoven*, 1972; *La musique de piano et la pianistique au XIX^e siècle*, 1991), sur l'histoire, l'interprétation et la réception de la musique. Parmi ses travaux sur Chopin, il faut mentionner – *24 Préludes op. 28* (BN

1999) et la nouvelle version coéditée avec Z. Chechlińska (NIFC 2009); *Sonate en si mineur* op. 58, coéditée avec Z. Chechlińska (NIFC 2005); 6 *Etudes* op. 10 (NIFC 2008); *Allegro de concert* op. 46 (NIFC 2009); *Fryderyk Chopin i jego dzieło* [F. Chopin et son oeuvre] dans la série: *Kompozytorzy i sztuka ich czasów* [Les compositeurs et l'art de leur temps] (avec A. Morawińska, en 9 langues), Institut A. Mickiewicz 2005-2009; une édition spéciale en langue arabe : *Fryderyk Chopin* (2010); *W kręgu recepcji i rezonansu muzyki* [Dans le cercle de la réception et de la résonance de la musique]. Les Esquisses chopéniennes] (NIFC 2008); un livre-album: *Chopin. Człowiek i jego muzyka. The Man and his Music 1810-2010*, (Multico 2009); *L'homme et sa musique* (2010) ; et sous sa direction : une série en 5 vol., *Chopin w kręgu przyjaciół* [Chopin dans le cercle des amis], Warszawa 1995-1999; *Chopin and his Work in the Context of Culture* (les communications du II^e Congrès Chopin de 1999), t.1-2, Kraków 2003 et *Fryderyk Chopin. Anthology of critics (up to World War I*, éditions anglaise et polonaise (NIFC 2011).

Benjamin Vogel

*Maria Szymanowska's Grand Pianos*¹

The issue which pianos were played by Maria Szymanowska during the various stages of her concert career remains unsolved, but it certainly deserves the attention of researchers studying her life and music. Since she had often traveled to perform in many European countries, it is difficult to assume that she always transported her own, favorite piano with her, as many other pianists did during the second half of the 19th century. Some scholars quote Szymanowska's letter to her parents written on 28 December 1825, during one of her English concert tours, where she admitted that: "The piano, books and organizing our things, frequent correspondence to Warsaw, London and other cities take up our time."² This quotation does not indicate whether she was writing about her own piano, or about the ones she leased in various concert locations or countries. From the documentation preserved in the factory books of the London firm John Broadwood & Son³ we learn that during her visits to England between the spring of 1824 and the spring of 1826 she repeatedly rented different types of Broadwood pianos. Another letter written on 28 December 1825 by her brother, Stanisław Wołowski, also does not contain any decisive information about Szymanowska's pianos: "I am returning directly to Warsaw, since Maria will not be performing publicly any longer. Therefore, she will no longer need my help."⁴

Szymanowska's brother and sister had been accompanying the pianist during her journeys and concert tours, because the enterprise as a whole required a considerable effort to find and lease pianos that were suitable for her needs of giving concerts and piano

¹ I am very grateful to Maja Trochimczyk for her assistance in editing my text in English and other valuable suggestions.

² Quoted after: Józef and Maria Mirscy, *Maria Szymanowska, 1789-1831, album* (PWM: Kraków 1953), p. 34. Compare: Anna E. Kijas, *Maria Szymanowska (1789-1831): A Bio-bibliography* (Scarecrow Press: Lanham 2010), pp. 72, 89.

³ I received the information from the Broadwood Archive (John Broadwood and Sons Piano Manufacturers, Surrey History Centre/Finchcocks, Goudhurst, Kent) thanks to President of Maria Szymanowska Society, Elżbieta Zapolska-Chapelle (a copy of a letter dated 8th February 2010 and signed by Archive's director, Dr Alistair D. Laurence is in my possession).

⁴ Quoted after: Józef and Maria Mirscy, *op.cit.*, p. 34. Compare: Anna E. Kijas, *op. cit.*, pp. 73, 89.

lessons. Owning a piano is cumbersome as the instrument requires frequent tuning, regulation and repairs, among other things. It is hard to imagine that Stanisław Wołowski (physician)¹ or Maria Szymanowska herself were trained to do such things, even if she could, as did many of her contemporaries – piano virtuosos – acquire a tuning skill and use it.

While Szymanowska was learning to play the piano and taking her first steps as a concert pianist, the instruments with Viennese action, domestic or imported from Vienna or Breslau, were held in the highest esteem. The whole Vienna, the musical capital of Europe of that time, played pianos with the locally invented action, which was considerably „lighter” than the English one. Moreover, pianos with English action were much more expensive, due to the more complicated hammer action and, therefore, found fewer buyers. The fate of such a piano, bought by Józef Elsner at Erard in Paris in 1806 with an intention to sell it to the Warsaw Music Society (Resursa Muzyczna), vividly demonstrated this issue. The Elsner piano “business” had been disturbed by various factors, starting from military activities, that is, the Napoleonic wars. Elsner was unsuccessful in subsequent efforts to sell this ill-fated instrument and, in 1830, it finally burned down, along with his entire manor house, Elsnerowo.²

It is quite possible that Szymanowska used pianos of local manufacture, both in Paris and London, where the English action was preferred, as well in Berlin, Warsaw or Vienna, where the action with the “native” name was reigning supreme. The Viennese action was popular in nearly the whole Europe, except for France and the British Isles. During the first half of the 19th century, both kinds of action were popular in Moscow and St. Petersburg, with

¹ According to *Kurier Warszawski* [Warsaw Courier] (1826), no. 34, p. 137: “Mr. Stanisław Wołowski, physician by the Benevolent Society Institute [Instytut Towarzystwa Dobroczyńności] returned from abroad. After visiting with benefit the most excellent medical institutions in France, England and Italy he again has been taking care of the patients in Wola Grzybowska [a village near Warsaw].” For his medical activity tsar awarded him a St. Stanislaw order in 1829, and later he was awarded the Knight’s Order of Military Virtue for his participation in November Uprising (against tsar) as a military division’s physician on 25 Sept. 1831. See: „Powszechny Dziennik Krajowy” [Universal Domestic Daily], (1829) no. 157 p. 717; Kawalerowie Orderu Virtuti Militari, http://www.stankiewicz.com/vm/vm_w.htm, access 2012.

² Józef Elsner, *Sumariusz moich utworów muzycznych* [Summary of my Musical Compositions] (PWM: Kraków 1957) p. 123; Jerzy Gutkowski, *Pianoforte pana Elsnera* [Mr. Elsner’s Pianoforte], *Kronika Zamkowa* [Castle Annals] (1986) no. 3 (5) pp. 8-11.

a small advantage of the Viennese one, as can be established on a basis of a survey of historical pianos from that time preserved in the Museum of Musical Instruments in St Petersburg¹. Pianos with Viennese action were played by such famous virtuosos and piano music composers as Wolfgang Amadeus Mozart, Joseph Haydn, Johann Nepomuk Hummel, Ludwig van Beethoven, and later Franz Schubert, Felix Mendelssohn, Frédéric Chopin, Robert Schumann, Friedrich Kalkbrenner, Franz Liszt, and many others. Instruments with English action were played by Ignace Pleyel, Ferdinand Hiller, Ignaz Moscheles, Sigismund Thalberg and some of the followers of Viennese action mentioned earlier – Kalkbrenner, Hummel, Liszt and Chopin – who were subsequently convinced about the higher merits of the rival technical solution.

Yet, until the instruments of both types started to substantially differ in construction from their harpsichord ancestors, they did not pose significant performance issues for such expert pianists as Szymanowska or Chopin. These instruments still possessed light strings and a light action that made possible obtaining sounds after pressing down the key by only a few millimeters. However, in time, heavier and more highly tensed strings were introduced that demanded using larger and, of course, heavier hammers to stimulate them. The natural technical properties of both early types of action made them unsuitable for such a task, especially in the case of the English action applied in English pianos, which were much robust than the Viennese ones. That is why the English action needed improvement by the enhanced cooperation of separate parts, the introduction of the so-called double escapement (Sebastian Erard, 1821), and other changes.

Soon the English action, transferred from the nearby England, started to dominate in the new European musical capital – Paris. One should not forget that the two piano types that were competing with each other differed not only in the type of action used, but also in their construction, which was derived from harpsichords –

¹ Georgij Blagodatov, Konstantin Vertkov, *Katalog sobrania muzykalnykh instrumentov* [Catalogue of the Musical Instrument Collection] (Leningradskii Institut Teatra, Muzyki i Kinematografii: Leningrad 1972), pp. 114-19; Martha Novak Clinksale: *Makers of the Piano*. Vol. 1-2, (Oxford University Press 1993-1999), *Clinksale Online. A Comprehensive Database of Early Pianos, 1700-1860*, (<http://www.earlypianos.org/>), acces 2011.

instruments that, not long ago, had been in competition with the pianos.¹ The construction of English and Viennese harpsichords differed significantly. Consequently, the Viennese pianos, like the local harpsichords, had a lighter construction based on a smooth, curving shape; however, they also had a less sonorous (though still quite clear) sound. In contrast, the English pianos adhered to a different construction model, following a strong, angular shape of locally made harpsichords. Thus, these pianos allowed for substantially heavier string set that could be placed inside. Consequently, they possessed a greater sound volume than the Viennese pianos.

During Szymanowska's tours of England in 1824-26 (extending also to France and Italy) she decided to stay faithful to the English action. From the books of the London piano factory of John Broadwood & Sons we know that she not only leased their instruments for concerts and practicing but also ordered two grand pianos for purchase. In 1826, after the local custom duty was paid, the two pianos were dispatched abroad. One of them, with the serial number 10582, traveled to Warsaw through Danzig (Gdańsk). Szymanowska presented that instrument to the public during her Warsaw concerts on 15 January and 7 February 1827.

The pianist was exempt from paying custom duty in her own country on condition that she would allow the local piano makers to study the instrument, its construction and sound properties.² Soon Warsaw piano makers, inspired by the Broadwood instrument owned by Szymanowska, started to apply some of its technical solutions in their own instruments, often in combination with the Viennese action that was more popular there. This hybrid design is found in many pianos that were preserved from that period³.

¹ Comp.: Heinrich Welcker von Gontershausen: *Der Flügel, oder, Die Beschaffenheit des Piano's in allen Formen* (H. L. Brönner: Frankfurt am Main 1853, 1856), pp. 12-14; see also: Benjamin Vogel: 'The Young Chopin's Domestic Pianos', *Chopin in Performance: History, Theory, Practice* (Narodowy Instytut Fryderyka Chopina: Warszawa 2004), p. 62.

² Benjamin Vogel: *Fortepian polski [The Polish Piano. Piano Making in Polish Territories from the half of the 18th c. until the World War II]*. Historia muzyki polskiej, Vol. X, (Sutkowski Edition: Warszawa 1995), p. 121f.

³ Bolesław Bielawski, Dorota Popławska, Benjamin Vogel: *Spis zabytkowych instrumentów muzycznych znajdujących się w ewidencji Ośrodka Dokumentacji Zabytków (bez dzwonów i organów). Stan na koniec 1995 roku* [A List of Historical Musical Instruments Recorded by the Center of Historical Monument Documentation Center (without bells and organs) until 1995] (Ośrodek Dokumentacji Zabytków: Warszawa 1996); Martha Novak Clinkscale, op.cit.; *Clinkscale Online*, op.cit.

In January 1827, Fryderyk Buchholtz was the first to manufacture a custom-made piano similar to Szymanowska's English piano. Two months later, another such instrument, but with a Viennese action, was described by the local press: "There are three improvements in it: 1) The trunk inside is reinforced by iron rods, which enhances its stability. 2) The bend in the weaker, treble side is reinforced by iron connecting joints, through which the tuning remains stable. 3) Through the removal of the bottom, i.e. an opening underneath, the tone became stronger. Three important qualities! Perhaps Mr. Buchholtz adopted the models, but the credit for combining them belongs undeniably to him."¹ The iron bracing rods reinforced the trunk's linkage from underneath, while the iron tension bars reinforced the frame, i.e. the construction bearing the strings. The latter solution was implemented more generally in France and England just a few years earlier. All these modifications were made in order to allow the use of stronger and tenser strings and, by doing so, to broaden the instrument's compass and sound volume. Finally, Poland's piano makers started to manufacture bottomless pianos around that time; initially these instruments were made with a smaller opening that was extending across approximately 50–75% of the bottom's surface.

In March 1827 another Polish piano maker followed Buchholtz's example: "I have the honor to inform Distinguished Music Lovers that seeing grand piano recently imported by Madame Szymanowska, first Pianist of Their Majesties Empresses, I undertook manufacturing in my factory pianos after most useful action parts of that instrument. Their cases will be reinforced exactly in the English way [with iron tension bars], and they may be made with a bottom or without it, equipped with English or Viennese action, depending on the buyers' preference. Such instruments are nearing completion, covered with the most beautiful mahogany veneer. The ones with the Viennese action will cost 60 ducats, while the price of the instruments with the English action has not yet been determined. W. Troschel. Piano maker at the 546 Długa St."² In the same year, Tomasz Max made a similar piano based on an English model, without bottom, and with frame braces.³

¹ *Kurier Warszawski* (1827), no. 18, p. 69, no. 75, p. 302.

² *Ibidem* no. 69, pp. 277-78.

³ *Ibidem* no. 308 p. 1293.

From the statements quoted above, it appears that the interest of local manufacturers was captured mostly by the English piano case, more robust and solid than the Viennese one, with reinforcements allowing for the extension of the instrument's compass and sound volume by using more strings, which were much thicker and highly tensed. The English hammer action, however, received a far less enthusiastic welcome, because of the general popularity of the Viennese action. For instance, the keyboard of the above-mentioned Erard piano, imported by Elsner, appeared to be too heavy for the local ladies.¹ Furthermore, a few years later, in response to the efforts of another Warsaw piano maker, Antoni Leszczyński, who had been trying to popularize the English action, certain, quite controversial arguments against its greater resistance (as compared to the Viennese one) turned up in the local press: "Yet one remark can be made here, i.e., that its keys [of English action] are a bit too heavy. There is a tradition to manufacture strong keys in England, but here in Poland, where (as some traveler says) young ladies do not drink porter and this is why they do not have so much strength in fingers as the English ones, it is an obvious flaw."²

The Broadwood piano probably accompanied Szymanowska during her concerts in Russia and throughout the final years of her life, spent in St. Petersburg. She appears not to have had this instrument with her at the beginning of her Russian stay, when she lived in Moscow towards the end of 1827. At that time, she was looking for an instrument for her temporary residence, as can be seen in the following note found in the diary of her daughter, Helena Szymanowska-Malewska, dated 22 November 1827: "Prince Vyazemsky led us to Madam Szeptow, who has a very good English grand piano, but unfortunately with a keyboard that is half an octave shorter than the English pianos used to have."³ From what Helena had written, it seems that Szymanowska did not have access to her own piano. Either it did not reach Moscow yet, or it was sent

¹ Jerzy Gutkowski, op. cit., p. 8, quotes Elsner without giving the source: "Only the keyboard, too hard in touch, was not in the ladies' taste and none of them wanted to show off with playing it, even the famous Szymanowska. Yet competing with her Madam Wołowska [...] performed Steibelt *Concerto E-major* with great listeners satisfaction." The quotation is very unclear because Szymanowska was born Wołowska, married (and changed her last name) in 1810. But J. Elsner had been well acquainted with her and her family, and could not be mistaken as much. So maybe there was another "famous" Szymanowska before 1810.

² *Gazeta Warszawska* [Warsaw Paper] (1823) no. 67, pp. 888-89.

³ Helena Szymanowska-Malewska, *Dziennik* [A Diary] (1827-1857), ed. Zbigniew Suchodolski (Wydawnictwo Ancher: Warszawa 1999), p. 23.

directly to St. Petersburg, where she was going to settle for good. This note was written three weeks after the departure from Poland on the first of November 1827; Szymanowska and her family left for St. Petersburg on 24 February 1828. Again, on 23 January 1828, before moving to St. Petersburg, Helena noted in her diary: “The piano from Madam Aninkow have been brought, but as it is not good, we will send it back.”¹

According to the Broadwood factory books mentioned above, it is known that Szymanowska’s piano (serial no. 10582) had a 6½-octave keyboard, and moldings around the edge of the top lid, and that it was polished. The price was £91 7s (including a case lid with molded edges at £2 12s 6d, a long hinge at 10s 6d, and a set of legs at 21s)²; this price was complemented with the cost of a cloth cover (£1 10s), a case for transport at £2 13s, as well as a full set of spare strings at £1 5s. The price of the other piano (serial no. 10590, ordered by Szymanowska for an unidentified person), with a similar compass, finish and polishing, was much higher – £119 14s, that was complemented by the cost of legs and case among other things, totaling £122 7s. The invoice for that instrument was sent to a certain Andrew B. Evans in Birmingham. Nothing is known about his connection to Maria Szymanowska. Based on the preserved Broadwood grand pianos from that time³ one can suppose that the pianist’s instrument had the following features: the English grand action (single); straight double-triple-stringing; keyboard compass CC-f[”]; two pedals – una corda and damper; five metal gap spacers; two-three metal tension bars in treble; and metal braces under the case bottom. The case from mahogany or rosewood veneered (that is probably the source of differences in price of both instruments). The instrument had a square tail, supported by four turned baluster legs (two in front and two under the tail) on casters, with a lyre and a music desk. The piano was ca. 249 cm long, 124-126 cm wide and ca. 90 cm high.

¹ Ibidem, p. 39.

² £1 (pound sterling) = 20s (shilling). 1s = 12d (pence).

³ Martha Novak Clinkscale, op.cit., Vol. 2, pp. 47-9; *Clinkscale Online*, op.cit., 2011, records 197, 204, 220, 221, 4269, 5400, 5401.

Unfortunately, as of today, no preserved iconographic sources with that piano are known, nor is there any information about the piano's survival to our times. The best known picture showing Maria Szymanowska at the piano, painted by Aleksander Kokular,¹ dates from about 1825, that is from the time before she purchased the Broadwood instrument. Some researchers date that portrait to 1828. However, at that time Szymanowska already lived in St. Petersburg (January-February still in Moscow), while the painter was in Warsaw, and there is no information that he had traveled to St. Petersburg at that time. In contrast, in the period of 1824-1826, Kokular had held a scholarship in Rome and he most probably painted Szymanowska's portrait there, while she toured Italy in 1825.² The portrait is very "photographic" in recording the details of the appearance of the pianist, her clothes, and a curtain behind her, partly obscuring the window with a view of silhouettes of two rotunda buildings topped with domes, clearly resembling the main dome and one of the side towers of the St. Peter's Basilica in Rome. This architectural detail clearly indicates the place and time when the portrait was painted, if it was not some constant studio's decoration used as a background.³

¹ In collection of Adam Mickiewicz Literature Museum in Warsaw.

² According to: Krystyna Sroczyńska, 'Kokular Aleksander', *Polski Słownik Biograficzny* [Polish Bibliographical Dictionary], v. XIII (Ossolineum: Wrocław 1967-68), p. 282, the painting was completed in Rome and exhibited (there?) in 1825.

³ Because of much lower maintenance expenses Szymanowska, following friends' advice, had been spending the winter (since October) in Italy and returned to England next season. (See: Maria Szymanowska, *Album Musical de Maria Szymanowska*, ed. Renata Suchowiejko (Musica Iagiellonica: Kraków; Société Historique et Littéraire Polonaise: Paris 1999), p. 38. The tree that could be seen behind the window at the picture has already autumn colored leaves. If painted from the nature suggests rather 1824 as the date of completing the work.



Fig. 1. Aleksander Kokular, Maria Szymanowska ca. 1825, A. Mickiewicz Museum of Literature, Warsaw.

Two musical elements of the painting are equally detailed: the visible fragment of the piano and the score on the music desk. One could probably play the music from this score. If this is the case, it might also be possible to identify the instrument itself. The picture shows only the keyboard table with keyboard's sidewalls (the so-called cheeks), an oval nameplate in an ormolu frame, and a part of a piano's leg, topped with a carved volute. This last element corresponds both with an Empire armchair (with arms resting on gilded winged lions), in which the pianist is sitting, and with Szymanowska's majestic pose (after all, Adam Mickiewicz called her, a few years later, a "Queen of Tones"). She wears a white gown with a modest neckline and gilded trim. The dress has long sleeves of lightly transparent cloth, finished with lace cuffs. The gown's belt is decorated with a buckle set with precious stones. A purple mantle lined with fur is thrown over her shoulders and tied with gold strings with tassels. A turban (trendy at that time) adorns the head. The whole costume resembles clothes worn by aristocratic ladies at the European or Russian courts [see Maja Trochimczyk's article in the present volume] at that time. But all the furniture's details listed above, including the piano, even if presented in accordance with the artist's right to *licentia poetica*, are clearly anachronistic. After all, the Empire style, vital during the years 1800-1815, had been out of fashion for more than a decade in the majority of European countries.

Due to the detailed depiction of the piano and the painter's great care in representing the instrument it is possible to read the keyboard compass as: FFF-f''' (or FF-f'''). It spans seven octaves! This is the subsequent inconsistency in Kokular's portrait. The most modern piano of that time, a Broadwood that Szymanowska bought a year later, had only 6½ octaves (CC-f'''). In fact, seven-octave instruments (AA-a''') did not appear until two decades later and they became commonly used only in the middle of the 19th century. Therefore, it is possible that the seven-octave keyboard results from the painter's error: he must have poorly planned the use of space and had room for many more keys instead of the anticipated six octaves. What more, Szymanowska's hands look very big against a background of those keys and are capable to size easy two octaves! The 6-octave pianos (most often FF-f''') appeared by the turn of the 18th and 19th centuries, but became common only after 1810. Five-and-a-half-octave instruments dominated earlier. If a 6-octave

keyboard were depicted in the portrait, its use would have suggested an instrument dating from ca. 1810-1825, or, in the most optimistic estimate, dating from ca. 1800. That last hypothesis is confirmed by the furniture style of the piano, with a diagonal cutting of the case's cheeks, and a clear veneer of the body with mahogany or rosewood. Such diagonal cheeks were typical of Viennese pianos and other instruments made in that style until ca. 1800. (English instruments had cheeks that ended at an acute angle, similarly to English harpsichords.) One can hardly expect that Kokular painted an instrument made later by a very conservative local maker. As a result, this meticulously painted picture is not a good source of historical knowledge, neither about pianos from about 1825, nor about which pianos were preferred by Szymanowska at that time.

The collection of The Polish Historical and Literary Society (The Polish Library) in Paris possesses an 1819 drawing showing a musical evening in one of Warsaw parlors with Maria Szymanowska at the piano.¹In this image, one can see, beside the pianist with hands on the keyboard, a woman in a cap, who could be singing or, more probably, helping Szymanowska in turning the pages, what is proved by her hand hanging over the music score. Next to them, a cellist is sitting and playing. The piano itself is only outlined, with the above-mentioned, diagonally shaped cheeks and a roughly sketched keyboard; the pedal lyre remains invisible. It is hard to determine the type of the piano, although those diagonal cheeks suggest the Viennese one.²

¹ The drawing comes from the Maria Szymanowska album, probably a gift of the author whose signature (Fidelis? Fidelas?, Brunner? Bruder?) is illegible. The Polish Library in Paris. Catalogue no.: SHLP. MAM 972.

² The silhouette of a cello player so clearly exposed in the foreground (both by place and more intensive line) may suggest prince Antoni Radziwiłł here, a well known amateur musician and composer to whom Szymanowska dedicated her only cello composition (*Serenade* for that instrument with a piano accompaniment, published by Breitkopf in Berlin in 1820). Prince Radziwiłł visited once famous Wołowskis' musical salon at Grzybowska St. in Warsaw, and probably that exactly event had been depicted at the drawing. See: Jerzy Majewski, *Wysoka sztuka w małym browarze* [A Highbrow Art in a Little Brewery], *Gazeta Wyborcza* [Election Paper] (2010), http://warszawa.gazeta.pl/warszawa/1,34889,7353978,Wysoka_sztuka_w_malym_browarze.html, access 2012.



Fig. 2. Author unknown, Musical evening in one of Warsaw parlors
with Maria Szymanowska's album, The Polish Library in Paris, SHLP. MAM 972

The next image of the Szymanowska at the piano comes from a woodcut by a well-known Russian artist Feodor Konstantinow, titled *Alpuhara*.



Fig. 3. Feodor Konstantinov, *Alpuhara*, woodcut, 20th.c.

This was, most probably, a title page of some Russian or Soviet edition of Szymanowska's music score. The whole illustration depicts a music evening in Szymanowska's artistic salon in St. Petersburg, in an apartment building at 37 (now 15) *Italiańska* [Italian] St., next to The Arts Square (former Michailovski Square). The salon gathered St. Petersburg elite – musicians, poets, aristocracy and diplomats; the guests included numerous Poles, as well as Russians. Among the faces depicted in the woodcut, one can easily identify such eminent visitors as Adam Mickiewicz, Alexander Pushkin, or Prince Pyotr Vyazemsky. Szymanowska, seated at the piano, is playing her song *Alpuhara*, written to a ballade of the same title from Konrad Wallenrod, a poetic novel by Adam Mickiewicz. The song came into existence in 1828 in St. Petersburg and was published there later in the same year. The piano's shape in the woodcut resembles the silhouette of Broadwood instruments from that period. Nonetheless, it is hard to determine if this is the piano Szymanowska bought in London. Furthermore, Feodor Konstantinov is an artist contemporary to us (1910-1997), known from many book illustrations, also published in Polish editions. Obviously, he could not personally visit Maria Szymanowska's salon; however, he could have seen some original drawings, depicting that salon and

the piano. Unfortunately, we also do not know when and in on what occasion the woodcut was made.¹

From the discussion presented above we may conclude that we do not have sufficient data that could allow us to determine more precisely what instruments Szymanowska had been playing during the first period of her activities as a pianist and composer, during her studies in Poland and first Russian and European tours of 1822-1823. In contrast, the last seven years of her life (1824-1831) one can confidently call the “English” ones. At that time she often performed in England; she leased instruments at the London Broadwood & Sons piano factory (what is confirmed by many recordings in their factory books); and even bought one of Broadwood pianos for herself. Based on source documents we can more precisely determine what historical instruments should be used to play her compositions from those years to be as close as possible to her original sound of that period. These were pianos with a 6½-octave keyboard and English single action (including a specific case construction, expanded sound volume and other details, discussed previously). Undoubtedly, such pianos were able to accommodate her very high technical and sound expectations, including the large span of the keyboard and the notable diversity of dynamics and articulation. These instruments were also well suited for a highly advanced compositional form and structure of her music, on the one hand, and her inventive piano technique, on the other.

Finally we should also recall that similarly to Frédéric Chopin, who had had an opportunity to serve as a “lyceum’s organist” and play the organ at the Warsaw Church of the Visitationists (Wizytyki), as well as other instruments, such as the harmonium prototypes known under the names of eolipantalion and eolimelodikon,² Szymanowska was also able to play such unusual instruments. In the diary of her daughter Helena Szymanowska-Malewska, a following note can be found under the date of 12 September 1829: “I have been writing to Warsaw, went with Mother to Madam Bagrejew for a couple of hours, but returned home for dinner.

¹ The woodcut was published on the website devoted to Mitrofanowskij Graveyard in St. Petersburg, where Szymanowska was buried. All attempts to contact the website were unsuccessful. See: http://spb-mitrofan-society.org/szymanowska_pl.php, acces 2011.

² Benjamin Vogel, *op.cit.*, pp. 124-25.

We have found a Fussarmonica, the voice of which I liked very much.”¹ That instrument was most likely a kind of a harmonium; the name that Helena used emphasized a detail of its construction – the bellows were operated by foot levers (Fuss means “foot” in German). We do not know if this instrument was used at the Szymanowska’s Petersburg apartment as an additional resource for her music lessons, or only for amusement, as a fashion novelty of that time. According to the press, that is a notification published in the newspaper *Sieviernaia Pczela* [Northern Bee] on 30 March 1830, there was a concert in the house of Madam Engelhardt, where Szymanowska played several pieces on the piano, as well as on the Fussarmonica while accompanying a certain harp player, Madam Bertrent, on 21 March (New Style date 2 April).²

Information sur l’auteur :

Benjamin Vogel, Musicologue spécialisé en instruments de musique. Il obtient sa maîtrise en musicologie à l’Université de Varsovie en 1973, son doctorat en 1977 et son habilitation en 1988. Depuis 1994, il enseigne à l’Institut de Musicologie à l’Université de Varsovie. A partir de 1997, il est professeur associé à l’Université de Lund (Suède) au Département de Musicologie et d’Histoire de l’Art, et depuis 2003 – professeur de la Chair de l’Education Artistique à l’Université de Szczecin (Pologne). En 2011, il a pris sa retraite. Membre de l’Association des Compositeurs Polonais – section des Musicologues, membre de l’Association Polonaise des Artistes luthiers, du Conseil des Programmes de l’Institut National Frédéric Chopin, ainsi que d’American Musical Instrument Society et de Svenska samfundet för musikforskning (Swedish Society for Musicology). Auteur de plusieurs livres sur la construction d’instruments de musique, de nombreux articles, publiés notamment dans *Muzyka*, *Ruch Muzyczny*, *The Galpin Society Journal*, *Journal of the American Musical Instrument Society* et *Svensk Tidskrift för Musikforskning*, ainsi que d’un dictionnaire présentant les luthiers des territoires polonais anciens.

¹ Helena Szymanowska-Malewska, op.cit., p. 130.

² Ibidem, p. 164, footnote 15a.



WICTORIA LESZCZYŃSKA
POLITECHNIKA ŁÓDZKA
ARCHITEKTURA I
URBANISTYKA R. 2010/11

Maja Trochimczyk¹

On Genius and Virtue in the Professional Image of Maria Szymanowska

Could there be a female “genius” composer? The classical repertoire seems to indicate a negative answer. The apparent paucity of “great works” by women on concert stages has led a feminist scholar, Marcia Citron, to a radical thesis put forward in her study of *Gender and the Musical Canon* explaining the exclusion of women’s work from the rank of “masterpieces.”² Citron emphasized the fundamental distinction between male and female thinking patterns and believed that the apparent absence of great women composers stemmed from the fact that women thought differently and that these “female thought patterns” (less linear, more multidimensional and layered) were removed from the list of criteria used for defining musical and compositional greatness. In other words, there were no “great works” by women because what was “great” was defined by men and men-specific criteria. Thus, complex, massive symphonies by a disheveled, wild-haired, deaf Beethoven were works of genius, while subtle and ethereal etudes and nocturnes for solo piano by an elegantly dressed and coifed Maria Szymanowska (1789-1831) could not deserve this label.

This incompatibility has survived centuries. In March 2011, a British music critic, Fiona Maddocks, commented in *The Observer* about a festival of Women Composers: “Still we cannot escape the unanswered, unfashionable and, certainly, uncomfortable question: for all the many good, even excellent women composers, why has there not yet been a great one? Where is the possessed, wild-eyed, crackpot female answer to Beethoven, who battled on through

¹ Moonrise Press, Los Angeles.

² Marcia Citron, *Gender and the Musical Canon*, (University of Illinois Press, 2000). See also Susan C. Cook, Judy S. Tsou Cecilia reclaimed: feminist perspectives on gender and music, University of Illinois Press.

deafness, loneliness, financial worry and disease to create timeless masterpieces?”¹

One answer to Maddocks’s question is that maybe she just does not know about a “crackpot female answer to Beethoven,” because even with an innate ability, that talented woman would not have access to performance opportunities and her music would have been simply “unheard-of.” Citron’s penetrating analysis of 19th century “institutions of power” that excluded women from the “genius-creating” positions of a conductor or music director pointed to the sociological constraints for the emergence of female musical geniuses – constraints that, nevertheless, a 19th century virtuoso pianist-composer Maria Szymanowska learned to navigate and turn to her advantage.² How did she do it? This is the purpose of the present study.

“Szymanowska was one of very few female musicians who prospered in Europe and Russia in the 1820s and whose income derived solely from the sales of published works, the proceeds of public concerts, and private teaching, in addition to court revenues... The pianist herself remained in charge of all aspects of the performance, including rental of the hall, ticket sales, rehearsals, and advertising and promotion.”³

Anne Schwartz’s analysis of the economic aspects of Maria Szymanowska’s concert tours highlights the pianist’s agency in defining her career path as a single mother and a professional musician. A divorced mother of two daughters, Celina (1812-

¹ Fiona Maddocks, “Women Composers: Notes from Musical Margins” in *The Observer*, Sunday, 13 March 2011.

² The most important books on Szymanowska are as follows: Maria Iwanek, *Maria Szymanowska*. (Kraków: PWM, 1959); Józef Mirski, and Maria Mirska, *Maria Szymanowska, 1789-1831. Album: Materiały biograficzne, sztabuchy, wybór kompozycji*. (Kraków: PWM, 1953); Igor Bełza, *Maria Szymanowska*. Transl. from Russian into Polish by Jadwiga Ilnicka, (Kraków: Polskie Wydawnictwo Muzyczne, 1987 originally published in 1956). Teofil Syga and Stanisław Szenic, *Maria Szymanowska i jej czasy* [Maria Szymanowska and her times], (Warszawa: PIW, 1960); Sławomir Dobrzański, *Maria Szymanowska: Pianist and Composer* (Los Angeles: Polish Music Center and Figueroa Press, 2007), with a chapter by Maja Trochimczyk on Szymanowska’s songs; Anna E. Kijas, *Maria Szymanowska (1789-1831): A Bio-bibliography* (Lanham: Scarecrow Press, 2011).

³ Anne Schwartz, “Music, the Economy and Society: Szymanowska’s Career Path in Russia in the 1820s,” *Australian Slavonic and East European Studies*, Vol. 23, Nos. 1–2 (2009): 107–130, cited from pp. 114, 120.

1855) and Helena (1811-1861),¹ and a son, Romuald (1812-1840), Szymanowska came from the family of a Warsaw brewer, Franciszek Wołowski (b. 1760) who converted from Judaism to Catholicism before her birth.² After her 1810 Parisian debut as a pianist, and an interval of ten years dedicated to raising a family, Szymanowska toured Europe in 1822-1826, and eventually settled in St. Petersburg in 1828. There, this talented single mother found a safe haven: she hosted a popular artistic salon and her teaching services were in high demand among the local aristocrats and other notables. Her choice of a permanent residence, though questionable from the point of view of a patriotic Pole (St. Petersburg was the cultural heart of the Russian empire that gobbled up Poland in the partitions in 1795), was a shrewd business decision. During her first Russian tour of 1822, she was named the First Pianist to the Russian Tsarinas, Maria Fedorovna (1759–1828) and Elizaveta Alekseevna (1779–1826). With the court position came a pension and assorted career opportunities. Schwartz shows that in April 1827, Szymanowska earned enough from just one series of concerts in Russia to provide a comfortable living for herself and her household of children, siblings and servants for the whole year.³

The pianist's meteoric rise to international career benefited from imperial patronage, her business acumen, and her ability to shape her "professional image" as a noble, high-society lady of elegance and multiple talents. I believe that in Szymanowska we encounter one of the earliest instances of the type of "professional image-making" that Harvard Business School's professor Laura Morgan Roberts discussed in an influential study of 2005.⁴ According to Roberts, a "positive professional image" may be created or improved by using a range of techniques of "impression management," such as non-verbal

³ Szymanowska was married to Józef Szymanowski from 1810 to 1820; he remarried after their divorce and died in 1832. I briefly discuss the impact of this divorce on her career in "From Mrs. Szymanowska to Mr. Poldowski: Careers of Polish Women Composers," a chapter in *A Romantic Century in Polish Music*, Maja Trochimczyk, ed., (Los Angeles: Moonrise Press), 2009, 1-46. I also wrote a chapter on "Maria Szymanowska's Vocal Music," in Dobrzanski, *op. cit.*; and "Maria Szymanowska's Vocal Music (article and an edition of Six Romances)," in Sylvia Glickman and Martha Furman Schleifer, eds., *Women Composers: Music Through the Ages*, Vol. 4, *Composers Born 1700-1799, Vocal Music*. (Boston: G. K. Hall, 1998), pp. 396-600.

² Teofil Syga and Stanisław Szenic discuss the history of the Frankist sect and even reproduce Marianna's baptismal certificate, see Syga and Szenic, *Maria Szymanowska i jej czasy* [Maria Szymanowska and her times], (Warszawa: PIW, 1960).

³ Schwartz, *op. cit.*, 116.

⁴ Laura Morgan Roberts, "Changing Faces: Professional Image Construction in Diverse Organizational Settings," *Academy of Management Review*, Vol. 30, No. 4, October 2005: 685-711.

behavior (appearance, demeanor), verbal cues, and demonstrative acts. Impression management involves “positive distinctiveness” – using verbal and non-verbal cues to forge a personal identity that is socially valued. Another aspect of impression management is called “social recategorization” and may be accomplished through suppressing aspects of personal identity that are personally and/or socially devalued, in an attempt to distance oneself from negative stereotypes. In this way, impression management builds credibility and helps advance a professional’s career. The transformation of Eliza Doolittle in Charles Bernard Shaw’s *Pygmalion*, from a Cockney-speaking, street-smart, rough flower-girl to an elegant society lady is a prime example of the interplay of both techniques of impression management: increasing positive association with a higher social class and decreasing clues about humble origins, especially in the accent, appearance, and behavior.

Szymanowska could not stop being a “woman” – and being subject to the universal prejudices based on the masculine/feminine dichotomy. Feminist scholars traced the genealogy of such views through Western music history.¹ In a recent study of French women composers of the 19th century, Florence Launay examined their ramifications connected to restrictions that such beliefs placed on women’s career options and the perception of their importance and status in the music world.² The Polish pianist was surrounded with prejudice of this kind from the time of her youth. Negative statements about women’s lack of compositional ability connected to their weak intellectual capabilities appeared in writings by Karol Kurpiński, among others.³ Her remedy was to use impression management, or “social recategorization” – shifting the attention away from what could not be changed, i.e., her gender, to what could – her social class.

In Szymanowska’s case, the positive images that she sought may have included a “professional pianist”, “music teacher”, “a noble lady”,

¹ Marcia Citron, *Gender and the Musical Canon* (University of Illinois Press, 2000); Karin Pendle, ed., *Women and Music: A History* (Bloomington, Indiana: Indiana University Press, 1991).

² Florence Launay, *Les compositrices en France au XIX^e siècle* (Paris: Editions Fayard, 2011).

³ See Danuta Gwizdalanka, „Muzy(cz)ka dla dam. Kobieta a muzyka kameralna na przełomie XVIII i XIX wieku”, [Little music for ladies. Women and chamber music at the turn of the 18th and 19th centuries], *Monochord*vol. 2 (1994), pp. 13-19; Gwizdalanka, *Muzyka i płęć* [Music and gender], Kraków: Polskie Wydawnictwo Muzyczne, 2001.

a “composer,” and, even, Goethe’s “the eternally feminine” (i.e., the embodiment of ideal female beauty, which is spiritual, physical, and intellectual). The negative stereotypes may have included those of a “brewer’s daughter” belonging to merchant class, rather than the nobility; a “traveling performer” and a “divorcee” – both associated with dubious morals and social stigma. Additionally, she had to deal with cultural stereotypes of femininity entrenched in Polish and European culture. In 19th century Poland, two images of womanhood were best depicted in the pages of Adam Mickiewicz’s epic *Pan Tadeusz*: the innocent, youthful beauty and goodness of Zosia and the sophisticated, seductive, if not necessarily virtuous, artificial charm of the older Telimena, her guardian and a “woman of the world” who came to Pan Tadeusz’s rural paradise after a sojourn at St. Petersburg.¹ At the forefront of this distinction were the questions of „modesty” and „virtue”, not just the women’s age. Other wide-spread socially accepted images of femininity included a self-sacrificial and heroic “Polish Mother” (“Matka-Polka”), who kept the nation alive after the partitions and the fall of the November Uprising in 1831 by devotedly teaching Polish language, culture, and history to her children.² Both Mickiewicz’s *Pan Tadeusz* and the emergence of the “Matka-Polka” image postdate Szymanowska’s death of 1831.) Clearly, Szymanowska also had to cope with the traditional association of the concept of “genius” with male composers – an issue faced by women composers until the present time, as shown in the work of Susan McClary, Marcia Citron, and other feminist musicologists.³

In order to trace the means used by Szymanowska in her personal impression management, I will study her appearance (clothing, hairstyles, indication of social class) and examine contemporaneous comments about her character and behavior. I will also survey some of the social circles in which Szymanowska ascended to her elevated status, and compare her portraits with the iconography of

¹ Roman Koropeckyj, *Adam Mickiewicz: The Life of a Romantic*. (Ithaca, NY: Cornell University Press, 2008).

² Joanna Sz wajcowska, “The myth of the Polish Mother” in *Women in Polish Cinema*, Ewa Mazierska and Elzbieta Ostrowska, eds., Oxford: Berghahn Press, 2006.

³ See Susan McClary, *Feminine Endings: Music, Gender, and Sexuality* (University of Minnesota Press, 1991); Marcia Citron, *Gender and the Musical Canon* (University of Illinois Press, 2000); Susan C. Cook, Judy S. Tsou, *Cecilia Reclaimed: Feminist Perspectives on Gender and Music*, (University of Illinois Press, 1993); and Susan Fiona Maddocks, “Women Composers: Notes from Musical Margins” in *The Observer*, Sunday, 13 March 2011.

contemporaneous portraiture. A rich source of knowledge about the pianist's self-presentation through fashion may be found in her portraits, that is paintings, lithographs and sculptures by Henri Benner, Nicolas Jacques, Aleksander Chodkiewicz, Józef Oleszkiewicz, Aleksander Kokular, and Józef Jakub Tatarkiewicz. These images reveal and interpret her personal fashion choices, self-presentation, and demeanor. Unfortunately, besides the memoirs of Dr. Stanisław Morawski, few sources tell us about her active self-presentation and public behavior.¹ Such information may be inherited from the family letters and the diaries of her daughters only indirectly. The portraits, however, provide us with an opportunity of examining her attire and self-presentation, which may be compared with the predominant, and changing French, Polish, English and Russian fashions of her time.

Recent research into the connections of the classical music world and the realm of fashion focused on early modernist period, linking the avant-garde with the changes in the French couture, as documented by Mary E. Davis in *Classic Chic: Music, Fashion, and Modernism* (2006).² The early 19th century is not less interesting, as it saw the birth of the fashion press along with the gradual professionalization of the fashion industry in competing European centers of Paris and London. In Paris, the *Journal des dames et des modes*, founded in the late 18th century, defined fashions for four decades, during which it absorbed eight other fashion journals.³ In London, the most important fashion journal between 1808 and 1829 was the *Repository of arts, literature, commerce, manufactures, fashions, and politics*, known as the *Ackerman Repository*, which published, among other content, monthly reports from London and Paris, and detailed descriptions of gowns made for anonymous noble ladies, then the

¹ Dr. Stanisław Morawski, *W Peterburku 1827-1838: Wspomnienia pustelnika i Koszałki kobiałki...* ed. Adam Czartkowski, Henryk Mościcki, (Wydawnictwo Polskie, 1927).

² See the discussion of the rise of the fashion press in Mary E. Davis, *Classic Chic: Music, Fashion, and Modernism* (California Studies in 20th-Century Music, 6; Berkeley: University of California Press, 2006); Valerie Steele, *Paris Fashion: A Cultural History* (New York: Oxford University Press, 1988). Nancy J. Troy, *Couture Culture* (Cambridge, MA: MIT Press, 2003) studied the particularities of modern Couture, whereas Bonnie Wade in *Imaging Sound* (Chicago: University of Chicago Press, 1998) analyzed the interaction of musical cultures and fashion styles in India. See also, Aram Sinnreich and Nancy Gluck, "Music and fashion: the balancing act between creativity and control" paper read at the Conference at USC Annenberg School of Communication, 2005.

³ Millia Davenport, *The Book of Costume. Volume I* (New York: Crown Publishers, 1948), p. 806.

arbiters of elegance¹. The category of a professional designer did not exist yet, and each fashionable lady defined her style by imitating others of high social status.

I was not able to find mentions of these fashion magazines in primary sources (letters and diaries of Szymanowska, her sister Kazimiera, and her daughters, Helena and Celina)². However, it is known from their correspondence that while traveling abroad, the pianist and her family carefully monitored current press for music news³. Therefore, they may have also perused popular fashion magazines – gleaning information about current evening wear, hairstyles, and so forth. In addition, Szymanowska was directly exposed to the fashions of the nobility as a guest and performer in aristocratic salons. She played in Warsaw (in 1805-1806; 1812, 1823, 1827, and 1828), Paris (in 1810, 1824, 1825, and 1826), London (in 1818, 1824, 1825, and 1826), St. Petersburg (in 1820, 1822, 1827, and 1828-31), and wherever else her patrons travelled. She followed (or visited) the nobles she befriended to England, France, Germany, Italy and other countries, securing her admittance to aristocratic salons with appropriate letters of introduction from her powerful friends and supporters.

Szymanowska's first known portrait was probably painted during her 1810 concert tour in Paris by Henri Benner (1776-1829), who specialized in portraits of royalty, among others Grand Duchess Maria Pavlovna, Grand Duchess of Saxe-Weimar-Eisenach (1786-1859, a miniature portrait of 1816 in a white dress with a ruffled collar, similar to that worn by Szymanowska), and, in 1821, the entire Russian imperial family, with Tsar Alexander I, Tsarina Elizabeth Pavlovna, Grand Princess Alexandra Feodorovna. Szymanowska's image by Brenner is filled with demure dignity and elegance⁴ (see Figure 1).

¹ First part of the note from p. 277 introducing the journal.

² I consulted materials at the Adam Mickiewicz Museum of Literature, Poland, and the Jagiellonian Library in Kraków. The published *Dzienniki* by Helena Szymanowska-Maleska also do not include references to fashion.

³ See the selection of letters included in Mirska & Mirska, *op. cit.*

⁴ Listed by Mirski & Mirska in the collection of Adam Mickiewicz Museum, Paris (now Bibliothèque Polonaise, or the Polish Library).



Figure 1: Portraits of Maria Szymanowska by Henri Benner (1810) and Queen Hortense by Jean Baptiste Isabey (1812). Lithograph of Maria Szymanowska by Aleksander Chodkiewicz (after 1818) and Countess Zofia Zamoyska by Isabey (1804)

In a white evening dress covered by an oriental cashmere shawl, the young Maria's gazes pensively; her face is surrounded by a white, flowing, muslin scarf and a broad, ruffled collar (a "ruff"). Such collars were popular during the renaissance and – according to Jane Austen scholar, Jeffrey Nigro¹ – were re-introduced into the 19th century fashion by Empress Josephine and other members of Napoleon's family. Ruffs and muslin scarves were worn, for instance, by the young Hortense de Beauharnais (1783-1837), a stepdaughter of Napoleon I, who later became the Queen of the Netherlands and the mother of Napoleon III. Her 1812 and 1813 miniatures by Jean Baptiste Isabey (1767-1855) share the details with Szymanowska's attire.² Note the similarity of white or pastel muslin scarves that loosely cover the curly coiffure, decorated with flowers or feathers. The high-collared white dresses and the stiff, multilayered collars modestly cover the entire necks of these young ladies.³ One of the trend-setters in European portraiture in the early romantic era, Isabey made at least three portraits of Hortense, all with diaphanous, flowing scarves. In these portraits, Hortense, described by Laura Junot, Duchesse d'Abrantes, as "fresh

¹ Jeffrey Nigro, "Mystery Meets Muslin: Regency Gothic Dress in Art, Fashion, and the Theater" in *Persuasions On-Line*, journal of the Jane Austen Society of North America, vol. 31 no. 1 (Winter 2010). Nigro reproduces a portrait of Empress Josephine by Jean-Baptiste Isabey in 1808 (now at the Wallace Collection, London), as well as one of Queen Hortense. <http://www.jasna.org/persuasions/on-line/vol31no1/nigro.html>, accessed on January 3, 2012.

² Jean-Baptiste Isabey, *Hortense de Beauharnais, Queen of Holland*, 1813. Musée national des châteaux de Malmaison et de Bois Préau.

³ A 1808 miniature shows Empress Josephine in a similar broad ruffled collar and flowing scarf. The style inspired portraits of Russian princesses such as a 1814 miniature of Princess Zinaida A. Volkonskaya, and the 1816 miniature by Jean Desire Mureret of Grand Princess Anna Pavlovna.

as a rose... one of the most amiable princesses in Europe”,¹ was an image of innocence and modesty. She was also a talented singer, performer, and composer of romances. Szymanowska arranged one of her songs, entitled *Romance de la Reine Hortense*.² By adopting a key representative of French royalty for her model, Szymanowska placed herself in high society, using what Laura Morgan Roberts described as the “impressions management” technique of “positive distinctiveness.”

Soft scarves floating in the breeze appear with evening gowns on portraits of Countess Zofia Zamoyska (1778-1837, in Isabey’s engraving from 1804), Russian Princesses Zinaida A. Volkonskaya (1814), Grand Princess Anna Pavlovna (1816), and, again, Maria Szymanowska. The pianist’s lithograph is attributed to Count Aleksander Chodkiewicz (1776-1838), and was made in Warsaw.³ Count Chodkiewicz, a patriot, scientist, writer, and inventor, opened Warsaw’s first lithography workshop in 1818 and closed it in 1827.⁴ It is clear that the portrait comes from this shop. However, the Count himself was not known as an artist, but as a scientist, author, and inventor. In addition to a monumental textbook on *Chemistry*, novels and plays, his publications included *Portraits of Famous Poles* (1820), with 32 lithographs by Walenty Śliwicki for which Chodkiewicz penned 29 biographic profiles.⁵ Therefore, Śliwicki, and not Chodkiewicz may have portrayed Szymanowska.

The Chodkiewicz lithograph represents Szymanowska as a romantic heroine, with loosely flowing curls, and a semi-diaphanous, low-cut, white muslin gown. Perhaps we can call this image a “Malvina” – after the heroine of *Malvina or the Intuition of the Heart*, Poland’s first psychological novel published in 1816 by Maria Anna Duchess

¹ Laura Junot’s widely reprinted description of 17-year-old Hortense, in her Memoirs, cited from English translation of Count Auguste de Messence Lagarde, *Memoirs of Hortense Beauharnais, duchess of St. Leu, ex-queen of Holland*, (Philadelphia: Key and Biddle, 1833), p. 248.

² The manuscript of this unpublished romance is at the Polish Library in Paris, where the miniature is also found.

³ The attribution was made by Józef and Maria Mirski in *Sztambuchy*, op. cit., copyright page.

⁴ According to an entry in Polish in *Kresopedia*, <http://www.kresy.pl/kresopedia?zobacz/hr-aleksander-chodkiewicz>, accessed on November 20, 2011.

⁵ Digital version of this publication, including 29 biographies and 32 portraits, *Portrety sławionych Polaków rysowane na kamieniu przez Walent. Śliwickiego, z opisem ich życia przez Alex. Chodkiewicza* (Warszawa: Drukarnia na Nowolipiu, 1820) is published by Poland’s National Library in Warsaw, digital documents project, Polona: <http://www.polona.gov.pl/dlibra/doccontent?id=4699&dirids=23>.

Czartoryska de Württemberg (1768-1854), an aristocrat who admitted Szymanowska to her inner circle. In 1793, Duchess Maria divorced her German husband, Duke Louis Württemberg, after his active role in Poland's partitions became known. Her subsequent leadership position among patriotic Polish nobility removed the stigma of a divorce (though she remained known as "Wirtemberska"). Having a role model in the highly-respected Duchess may have helped Szymanowska to reach her own decision about leaving her husband and not remarrying afterwards.

Duchess Wirtemberska made major contributions to Polish culture as the employer of composer Franciszek Lessel (1780-1838) and the moving force behind the 1816 *Śpiewy Historyczne* (Historical Chants) to which Szymanowska contributed five songs (three were published: *Jan Albrycht*, *Jadwiga*, and *Duma o Michale Głińskim*). Commissioned by the Duchess, and penned by poet Julian Ursyn Niemcewicz (1758-1841), these historic lessons disguised as poems were set to music by many composers, including Lessel, Szymanowska, as well as Józef Elsner (1769-1854), Karol Kurpiński (1785-1857), the Duchess herself (*Stefan Potocki*), and a group of women from her circle: Cecilia Beydale (?-1854; *Śpiew o Leszku Białym*, *O Bolesławie Chrobrym*), Franciszka Kochanowska (1787-1821; *Kazimierz Mnich*), Salomea Paris (1800-?; *Kazimierz Wielki*, *Zygmunt I*), Konstancja Narbut (or Narbutówna, Żółkiewski), Countess Zofia Zamoyska 1779-1837, president of Warsaw Music Society in 1815, founder of the Benevolent Society in 1823), Countess Laura Potocka (*Władysław Łokietek*), and Countess Teresa Karolina Chodkiewicz, née Walewska (1778-1846, *O Chodkiewiczu*). In Countess Chodkiewicz, Szymanowska may have found another model of female independence: in 1814, the Countess divorced her Polish husband after giving birth to three children. Only in 1824 did she marry Prince Alexander Golitsyn (1789-1858), a well-known music lover, patron of Beethoven and of Szymanowska herself, who arranged his romance for piano.¹ Szymanowska's friendship with Countess Chodkiewicz provided her with encouragement to choose a music career over marriage, and helped her establish herself among Russian aristocracy.

¹ Maria Szymanowska, *Romance de Monsieur le Prince Alexander Galitzin arrangée pour le Pianoforte*. The manuscript is in the Jagiellonian Library and the sixth edition was published by Breitkopf und Härtel in Leipzig in 1820.

One of the best known portraits of Szymanowska, by Józef Oleszkiewicz (1777-1830), a Polish painter supported by Count Aleksander Chodkiewicz throughout his career, was created in Warsaw around 1823 or 1825 (see Figure 2). This portrait was subsequently used as a model for a lithograph by Charles François Borel, who added elaborate flower arrangements to the pianist's hair.¹ This image of a sophisticated society lady captures Szymanowska in a white muslin dress with a *bateau* neckline, short puffy sleeves, pleated bodice, and an A-line skirt. The dress is accessorized with a satin belt, a burgundy shawl and sparse, original jewelry. The pianist rests at a table with a stack of books or scores.



Figure 2: Portraits of Laura Junot, Duchesse d'Abrantes (1922), Maria Szymanowska by Józef Oleszkiewicz (ca. 1823), lithograph copy by Charles François Borel (1825), and Countess Delfina Potocka (1825).

This is elegant Parisian style of the most refined aristocrats, such as Laure Junot, Duchess d'Abrantès, the wife of French general Jean-Andoche Junot.² Like the Duchess, Szymanowska wears an elaborate gold bracelet and earrings. The delicate fabrics, impractical whiteness and luxurious accessories indicate high-society status and are an enduring trait of evening dresses in the first half of the 19th century in France, England and Russia. In Szymanowska's Polish and Russian circles, similar white muslin evening gowns appear on many portraits, to mention only Countess Zofia Zamoyska (portrait of 1829, discussed below), Countess Delfina Potocka (1807-

¹ The framed lithograph is in the collection of the Bibliothèque Polonaise in Paris and the original portrait owned by Adam Mickiewicz is in the collection of the Warsaw Museum of Literature.

² née Martin de Permond; 6 November 1784 – 7 June 1838.

1877), Countess Maria Musina Pushkina, née Princess Urusova (portrait of 1820), Princess Natalia Golitsyna, née Apraxin (1794-1890, portrait of 1821), and the Empress of Russia, Alexandra Feodrovna (1798-1860, two portraits by Pyotr Sokolov from 1820s, and a portrait by Alexander Brullov from 1830).

White, semi-transparent muslins and tulle remained the fabrics of choice for the most sophisticated evening gowns, contrasted with the smooth shine of satin belts, richly decorated warm Kashmir shawls, and the glitter of elegant jewelry. To complete the purely ornamental character of evening wear, the ladies wore flimsy, soft satin “ballerina-style” slippers, often tied with long silk ribbons. A pair of Szymanowska’s ivory-colored slippers is found in the collection of the Bibliothèque Polonaise in Paris; it was among family mementoes passed by her mother Celina to her son Władysław Mickiewicz and then on to the Library. Szymanowska’s fashion choices show that she was always “au courant” with the most recent styles and her personal elegance was an important element in her professional image.



Figure 3: Portraits of Natalia Golitsyna (1821), Maria Szymanowska by Nicolas Jacques (1824), Zofia Zamoyska (modern painting on steel based on a 1829 portrait).



Figure 4: Maria Szymanowska by Walenty Wańkiewicz (1825).

Three portraits from Szymanowska's concert tours in 1824-1825 share an interesting fashion detail of English origin: a portrait by Nicolas Jacques (1780-1844) painted in Paris in April 1824 (Figure 3b); a portrait by Aleksander Kokular (1793-1846) made in Rome in 1825 (as shown by Benjamin Vogel in the present volume); and a portrait by Walenty Wańkiewicz (1799-1843), created in the early 1825, reproduced in Figure 4.¹ All three images feature Szymanowska in white dresses with a peculiar cut of double sleeves. Jacques depicted long sleeves under short, decorative extensions, broadening the shoulders. His portrait was reproduced in lithographs despite Szymanowska's self-professed lack of time and patience for the sittings.² Kokular and Wańkiewicz painted semi-diaphanous loose sleeves that covered the short puffs of a kind that was previously used to accentuate bare arms, but was later hidden inside a decorative cloud of semi-transparent fabric. The three dresses were finished with a neat trim around the neckline.

The double sleeves add warmth and enhance the modesty of the attire without entirely concealing the body. Their emergence in Parisian fashion around 1820 stems from the wave of "Anglomania"

¹ I thank the curator of Bibliothèque Polonaise in Paris, Anna Czarnocka, for a reproduction of the Wańkiewicz image copied here.

² Letter to parents written on April 19, 1824 in Paris, cited by Józef and Maria Mirski, and recently by Anna Kijas, who discussed the making of this portrait in *Maria Szymanowska (1789-1831) A Bio-Bibliography* (Lanham: Scarecrow Press, 2011), pp. 59, 68.

that swept through France after the end of Napoleonic wars¹. Two fashion plates, from the 1818 and 1822 issues of *Journal des dames*, reproduced in Figures 5a and 5b, show two French versions of such double sleeves that are reflected in portraits of Szymanowska by Kokular (the fashion plate from 1822 with the “Apollo knot” hairstyle) and by Jacques (the 1818 high-waist dress with a neckline trim). In Paris, these double sleeves soon evolved into the wide “gigot” sleeves that reached their maximum size by 1830s. The double-sleeve fashion was much more persistent in England. Semi-diaphanous, layered sleeves are found in numerous fashion plates in the *Ackerman Repository* between 1824 and 1826². For instance, a fashion plate from August 1826 (Figure 5c) shows a straight neckline, pleated bodice, natural waist and semi-transparent, long external sleeves as in Szymanowska’s portrait by Wańkowicz completed the previous year.



Figure 5: a. *Journal des dames*, fashion plate No. 1767 from 1818, with the Empire waist and double-sleeves style as in portrait by Jacques; b. *Journal des dames*, fashion plate No. 2098 from 1822 with a more natural waist (reminiscent of portraits by Kokular and Wańkowicz); c. *The Ackerman Repository* fashion plate from August 1826, with the straight cut of the neckline and contrasting belt as in the portrait by Wańkowicz.

¹ The “fashion wars” between London and Paris resulted in widely fluctuating waist lines, with French fashion featuring higher Empire waists, but wider and shorter A-line skirts. The high waists were imported to England after 1815, peaked around 1818 and gradually went down to the natural waist position by 1835.

² Examples of fashion plates from *The Ackerman Repository* include: a yellow dinner dress from June 1825; a pink evening dress with white diaphanous sleeves from October 1825; a white dress with pink trim and shawl from August 1826; a white evening dress with gold trim and embroidery from September 1826, and a green dinner dress with white diaphanous sleeves from September 1826.



Figure 6: Szymanowska's marble bust
by Józef Jakub Tatarkiewicz (1798-1854),
created in Rome in 1825.

Muzeum Narodowe, Kraków, Poland.

Photo courtesy of Elisabeth

Zapolska-Chapelle.

Szymanowska's frequent trips to London in the same period may have provided her with exposure to this unusual dress style. She gave concerts there on May 10, 18 19 and June 19 of 1824; on May 13 and June 11 of 1825; and on May 16 and 18 of 1826¹. While semi-transparent double sleeves went out of fashion in London in the early 1830s, you could still see them in Russia: in 1830, double sleeves of profuse white tulle appear on a white layered dress worn by Empress Aleksandra Feodorovna in a portrait by Alexander Brullov. Szymanowska's fondness for this costume detail of English origin may have stemmed from the practicality of gaining another protective layer for the thin and delicate evening dresses. However, it may also have been connected to her interest in all things English, illustrated by her preference for Broadwood pianos (see Benjamin Vogel's study in the present volume).

In the 1824 portrait by Nicolas Jacques, Szymanowska appears as a charming, aristocratic lady, wearing a dress with double sleeves in accordance with the fashion of the time. The 1818 Parisian fashion plate presents an almost identical dress (see Figure 3) silhouette with the high Empire waist, double sleeves, and a decoratively trimmed neckline. Interestingly, the pianist's portraits by Wańkiewicz and Kokular (see Figure 5) imply a higher-order of artistic image making (see Figure 4), or, in modern (see Vogel's article) parlance, impression management. Both paintings are stylized and almost mirror each other in the placement of particular items on canvas, such as windows overlooking landscapes, thick curtains, and the pianist's pose with hands on the keyboard. Dr. Benjamin Vogel showed conclusively that

¹ Kijas, *op. cit.*, pp. 64-74.

the Kokular portrait of the “royal” Szymanowska was painted in Rome: the location is indicated by the view from the window, partly obscured by a curtain in the back, of the domes of St. Peter’s Basilica. In Kokular’s depiction, Szymanowska has a queenly demeanor, with a gold-and-white turban resembling a crown and gold tassels of a crimson mantle falling off her shoulders. She is wearing a white muslin evening gown with modest double sleeves and a narrow waist, accentuated by a satin belt with jeweled clasp, similar to those painted by Benner and Jacques. No longer just a noble lady, Szymanowska appears now as “the Queen of Tones” – as she was later dubbed in the 1828 poem by Mickiewicz, written into her *Sztambuch*¹.

Perhaps competing with his friend (there are too many iconographic similarities to be accidental), Walenty Wańkowicz transformed the pianist into a Roman goddess, seated beneath a thick velvet curtain with tassels, and wearing a white double-sleeved muslin dress, adorned with gold ribbons, and modestly covered with a rich blue shawl on her lap. He reversed the colors used by Kokular; placed the window on the opposite side of an opulent, renaissance-style palace; and portrayed the pianist with a bare head and with just one hand on the keyboard. Szymanowska’s hair, styled into an elaborate “Apollo knot”, is ornamented with an exquisite pearl-and-jewel headband. A chubby, winged putto holds up a book, transforming the scene into a mythological tribute to the goddess of music, but an onlooker on the balcony visible through the window on the right is not paying attention. Instead, he is watching the smoke rising from the top of Vesuvius. These details, that I identified for the first time (the iconography of this image has never been studied before) place the portrait in Naples, where Szymanowska arrived in mid-January 1825, after an extended visit to Rome in December 1824. While resting in Naples, she spent time with members of the Golitsyn family, such as Princess Natalia (Nadezda Ivanovna) Golitsyna (1796-1868), the Russian ambassador, as well as members of Polish aristocracy.

One more Polish artist living in Italy participated in this virtual competition of Szymanowska’s portraitists: Józef Jakub Tatarkiewicz (1798-1854), an art student in Rome and disciple of the classicizing

¹ Reprinted in Mirski and Mirska, eds., *Album*, op. cit.

Bertel Thorvaldsen.¹ He sculpted the pianist's marble bust into a classical representation of timeless beauty (Figure 6). Tatarkiewicz adorned the elegant Szymanowska with yet another version of an upswept ancient Roman hairstyle, complete with neat curls, top knot, and a headband. This portrait evokes both the Roman mythology and the archetype of "eternal feminine" poetically defined by Goethe. It is remarkable that three portraits of such quality were made of the same subject in a relatively short period of time, as if they were a part of the same "publicity" campaign. The three Polish artists collectively elevated the image of Szymanowska to the level commensurate with her official title of the First Pianist to the Tsarinas, bestowed on the musician in 1822, during her first Russian tour. No longer even just another noble lady, she became a member of the Imperial Court, surrounded with imperial splendor.

Two of Szymanowska's portraits, by Jacques and Kokular, dress the virtuosa pianist in a diagonally-cut turban. An additional image of a bias-cut, pleated turban appears on Szymanowska's head in a pencil drawing of music-making in her salon (1828).² The turban as a fashionable accessory could be seen in English and French salons through the 1810s and 1820s. In 1816, the *Ackerman Repository* reported that "turbans are very generally worn by matronly ladies."³ By wearing a turban, Szymanowska defined herself as "matronly," that is "respectable." She also placed herself in the context of Polish and Russian aristocracy. Her asymmetrical headdress closely resembled the gold-and-white turban worn by Princess Golitsyna in a 1821 portrait⁴ and was a more toned-down version of a puffy

¹ Polish sculptor. He studied from 1817 to 1822 at the Department of Fine Arts of Warsaw University under the sculptor Paweł Młczyński (d 1853) and the painter Antoni Brodowski, and then in Rome at the Accademia di S. Luca, from 1823 to 1828, under Bertel Thorvaldsen. During this period he produced a number of works in marble: busts of the pianist *Maria Szymanowska* (1825) and of *Prince Józef Poniatowski* (1828), the statue the *Death of Psyche* (1828; all Kraków, N. Mus.) and the relief *Christ Curing the Blind* (1827; Warsaw, N. Mus.). The purity and classical perfection of these works were not repeated after the artist returned to Poland. In 1829 Tatarkiewicz left Rome, returning to Warsaw via Northern Italy, Paris, Munich and Berlin, where a meeting with the German sculptor Christian Daniel Rauch led to a move towards a more Romantic style.

² The drawing is in the collection of the Polish Library in Paris.

³ The *Repository* was published by R. Ackermann ... Sherwood & Co. and Walker & Co. ... and Simpkin & Marshall, 1816; the quote comes from "General Observations on Fashion and Dress: In London," August 1816, p. 53.

⁴ *Vojna z enskimi glazami : ruskaja i polskaja aristokratki o polskom vosstanii 1830-1831 godov* / [vstupitel'naja stat'ja, sostavlenie V.M. Bokovoj, N.M. Filatovoj ; perevod s francuzskogo vospominanij N.I. Golicynoj M.V. Golicyna, kommentarii k nim V.M. Bokovoj ; perevod s polskogo vospominanij N. Kickoj M.V. Seskinen, N.M. Filatovoj, i kommentarii k nim N.M. Filatovoj] (Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie, 2005).

multi-colored turban worn by Countess Zamoyska in her portrait of 1829 (see Figure 3, right).¹

The similarity between Szymanowska and Golitsyna is striking: the pianist seems to be the princess's twin: their turbans in two portraits reproduced in Figure 3 and their "hurluberlu" curly hairstyles are almost identical. In addition, Princess Golitsyna's soft muslin dress with gold ornamentation and trim is similar to the "royal" dress from Szymanowska's portrait by Kokular. The clothing style of Countess Zamoyska, with its excessively wide, diaphanous double sleeves, ruffled bodice, narrow waist with gold belt, and a dark, mink fur "tippet" (narrow, long scarf, the predecessor of a feather boa) is reminiscent of Szymanowska's portrait by Wańkowicz. It also points to English influences of stylish double sleeves and the tippet.

In her portraits, Szymanowska was depicted in elegant evening dresses with details associated with "Anglomania" and often wore a turban, a preferred fashion accessory of Russian aristocracy, including Princess Golitsyna, and Tsarina Alexandra Feodorovna (a Prussian princess and the wife of Tsar Nicholas I). The Tsarina's turbans were imperially large, as represented in lithographs from mid 1820s to mid-1830s. Szymanowska's more modest, yet somewhat "royal" turbans nonetheless placed her on a par with her aristocratic models. Even her elaborate coiffures, especially the "Apollo knot," provided a link to aristocracy, especially the Russian imperial family. Szymanowska performed for the Tsar's family in June 1822 and was able to see Tsarina Alexandra Feodorovna on several occasions; the young Tsarina often wore her hair in this style. Actually, such "Apollo knots" were featured in the majority of the Tsarina's portraits, particularly those made prior to the introduction of official court attire in 1833, with massive headdresses inspired by Russian folk traditions.

According to the pianist's friend and admirer in St. Petersburg, Doctor Stanisław Morawski (1802-1853), Szymanowska's personal

¹ Color photo on enamel, from the workshop of Mathieu Deroche in Paris, ca. 1900, based on an image by Henri Grevedona of 1829 r., reproduced from a CD of Franciszek Lessel's piano music, *Musicae Antiquae Collegium Varsoviense, Pro Musica Camerata PMC 056*. The image is from the Zamoyski Museum, Poland. I thank Dr. Benjamin Vogel for finding this illustration and tracing its history.

elegance, beauty and charm, made a great impression on everyone who came in contact with her.¹ In his memoirs, Dr. Morawski described the multifaceted allure of her figure, gestures, and movement, as well as the general impression of her “essence” that “breathed such warm freshness, such green, distant hope, such coolness of a bouquet of flowers, such energy ... Like Ms. De Stael, she liked wearing turbans and berets that were very fashionable at that time, and these, strangely enough, fit her very well.”²

Despite Dr. Morawski’s assertions, Szymanowska’s connection to Madame de Stael’s turban and clothing styles was indirect, filtered by its acceptance and usage by the Russian aristocracy. Wearing a turban like Madame de Stael, Szymanowska’s was not imitating her French predecessor, since such a connection, if established, would have been quite damaging to the pianist’s reputation. Born Anne-Louise-Germaine Necker, Baroness de Staël-Holstein (1766-1817) was known for her literary talent and scandalous life style. She wrote the first Romantic novels, *Delphine* (1802) and *Corinne* (1807), espousing the ideals of free love, affairs with married men, feminine independence and creativity. De Stael had numerous lovers and illegitimate children; in 1811, banished by Napoleon, she brought her Roman-style coiffures, extremely low-cut Empire dresses, exotic turbans, and oriental scarves to St. Petersburg. Her risqué clothing style, avoided by Szymanowska, was embraced by some nobles, for instance Polish Countess Konstancja Potocka (1781-1852), widow of Prince Jan Potocki and wife of Count Raczyński. Thus, it is clear that Madame de Stael would have been an entirely inappropriate role model for Szymanowska, especially because of the pianist’s court position and her ambition to teach music to the daughters of aristocracy and royalty.

Madame de Stael’s Empire-style necklines and waist-lines had roots in the fashions of liberated French women of the Directoriate and Empire period in the 1800s. They wore flowing, clinging, low-cut and high-waist dresses of semi-diaphanous muslin, with short puffy sleeves, and little ornamentation. In fact, the column-shaped

¹ Stanisław Morawski was a graduate of Vilnius University, a member of Filomats and Filarets groups, and a friend of Mickiewicz. He lived in St. Petersburg in 1827-1837. Morawski, *W Peterburku, 1827-1828, Wspomnienia Pustelnika* [In St. Petersburg, 1827-1828, Memoirs of a Hermit], Adam Czartkoski, and Henryk Mościcki, eds. (Poznań, 1927).

² Morawski, *W Peterburku*, reprinted in Mirski and Mirska, *Album*, op. cit. p. 11.

dresses were so revealing that they became a subject of caricatures, exaggerating their explicit transparency.¹ Madame de Stael's portraits with square, open necklines are an excellent illustration of this style.² Szymanowska seems to have studiously avoided this provocative and explicit fashion, while she constructed her public image of a charming, beautiful and virtuous "musical genius." Clearly, she was concerned with "modesty."

After Szymanowska's performance in a private salon of Lord St. Antonio in London on May 23, 1824, famous opera composer Gioachino Rossini made a revealing comment, which was faithfully recorded by Kazimiera Wołowska in a letter to her parents. Apparently, the Italian composer, moved by the quality of Szymanowska's music, stated: "Madam, I do not know what I admire most – your modesty or your talent, you have the air of a saint who plays the piano..." ("Madam, j'admire autant votre modestie que votre talent, vous avez l'air de sainte qui joue de piano...").³ Is it possible to say such a thing to a male composer? "Sir, I admire your modesty and talent..." – this does not sound right, the gender distinctions are very clear.

Szymanowska's concern about her image as a virtuous artist full of modesty and charm may be seen in reports about her encounters with Johann Wolfgang Goethe (1749-1832) with whom she spent long hours filled with music-making and conversations. She was careful to not be alone with Goethe and visited him in the company of her sister, Kazimiera. They met the poet at Marienbad in August 1823; they continued their encounters at Karlstadt, and at his home at Weimar. Szymanowska played for the poet and they talked, and went for long walks. At that time, Goethe was struck by an ultimate folly: at the age of 73 he fell in love and wanted to marry an incredibly beautiful 18-year-old girl, Ulrike von Levetzow (1804-1899). Meeting Szymanowska in 1823, spending several weeks in her company, listening to her music, and enjoying the sparkling wit of her conversation and her feminine elegance, helped the poet

¹ See, for instance, "Three Graces in the High Wind" –1810 colored lithograph by satirical print-maker James Gillray, image reproduced on Wikimedia Commons.

² Gayle A. Levy, "A Genius for the Modern Era: Madame de Stael's Corinne," in *Nineteenth-Century French Studies* 30, nos. 3&4, Spring-Summer 2002, pp. 243-254.

³ Mirski and Mirska cited only the first part of this statement in *Album*; the full version is in Anna Kijas, *op. cit.*

to recover. He returned to the world in which he only poetically admired “the Eternally Feminine,” without reaching out with out-of-place marriage proposals.¹ The poised and talented pianist made such a great impression on the disconsolate Prince of Poets that he dedicated to her the poem *Aussöhnung*, one of his finest works, written in 1823 and published in 1827.

Szymanowska’s relationships with guests in her musical salon in St. Petersburg during the final four years of her life were also quite proper. Dr. Morawski attributed Szymanowska’s abundant common sense, coupled with sensibility, to her unusual situation of being a single mother and a head of household: “What they call the intrigue of love, she never engaged in....”² He praised her charming politeness, openness, naturalness, her sparkling wit and knowledge, her unusual musical talents and a striking figure.³ To this list we should add the cultivated modesty and noble elegance that bring Szymanowska’s professional image into the sphere occupied by heroines of novels by Jane Austen, such as *Pride and Prejudice*, *Mansfield Park*, or *Sense and Sensibility* published in 1811, at the threshold of Szymanowska’s public career.⁴ Heroines from Austen’s works have just one goal – “to find the right husband” – and, while doing so, they embody the female virtues of self-sacrifice and service. Szymanowska, as a mother of three, decided to rid herself of the concern for a husband, yet her focus on ensuring the presence of modesty and virtue among her professional attributes has more in common with the world of English letters and nobility, than with the permissive and morally ambiguous domain inhabited by French aristocrats.

In the 1810s-1820s, English fashion periodicals espoused and perpetuated the ideals of modesty as the key among feminine virtues, desirable for all women intent on acquiring and maintaining an elevated social status. The magazines featured essays about the

¹ Anne Swartz’s studies of the Goethe-Szymanowska episode in her biography provided much original research on which later studies were based, see Swartz, “Goethe and Szymanowska: The years 1823-1824 in Marienbad and Weimar,” *Germano-Slavica* 4, no. 6 (fall 1984), pp. 321-330.

² Morawski, *W Peterburku*, reprinted in Mirski and Mirska, *Album*, *op. cit.*, p. 12.

³ For a discussion of Szymanowska’s compositional style see Irena Poniatowska, “Styl brilliant i idee preromantyczne w twórczości Marii Szymanowskiej” [Style brilliant and pre-romantic ideas in the music of Maria Szymanowska], in Irena Poniatowska, *Historia i interpretacja muzyki. Z badań nad muzyką od XVII do XIX wieku* (Kraków: Musica Iagiellonica, 1993), pp. 94-116.

⁴ Marilyn Butler, *Jane Austen and the War of Ideas* (Clarendon Press, 1995).

virtues of marriage and about the precepts of elegant living. They presented current music and theater events, along with comments on the arts and fashions, while maintaining a focus on character-building and other accomplishments needed for a successful marriage match. As in Austen's novels, the focus of a woman's entire existence was to find and take care of her husband.

A single woman with professional aspirations, like Szymanowska, had to contend with gender stereotypes that focused on women's virtues seen through the prism of marriage. The goal was to become an ideal potential bride that charms men "with the modest propriety of both the dress and manners" and fulfills the core requirements of a wife, "a sweetness of temper, plain understanding well cultivated, and a good heart."¹ Professional music-making did not quite agree with this goal. In August 1816, the *AckermanRepository* published the following advice for young women concerning their dedication to music and the arts: "A genius for music or drawing should be cultivated but as the amusements; and not the business, of life; because it should be considered that all the pleasure that harmony should afford to the ear, or painting to the eye, will add but little to the furtherance of domestic duty or the fulfilling the more important concerns of life."² Let us return to the musings of her fervent admirer, Dr. Morawski, who thus continued his recollections of our heroine: "If you add to this what could be found in her beautiful and noble head, if you only add what witty and nice words left her beautiful and always smiling lips, then you would easily guess why so many people were crazy about her. Her thoughts, feelings and opinions were the thoughts and feelings of a tender, truly feminine woman, but one who reasoned about everything with our masculine, common sense."³

In his awe-struck appreciation of Szymanowska's beauty, Morawski invoked the stereotypical duality of the *masculine* (reason, action, strength) and the *feminine* (emotion, reaction, tenderness) that

¹ *Repository of arts, literature, commerce, manufactures, fashions, and politics*, was published by Rudolph Ackermann from 1809-1829 and was the major trend-setting magazine of England, with monthly fashion reports from London and Paris, book and music reviews, fashion plates, essays on marriage, home décor, and daily living. The Letter of the "Peregrine Plainway" was published in the *Repository's* August issue of 1816, p. 79.

² Cited from the "Female Tattler" column in the *Ackerman's Repository*, vol. 1 no. 8 (August 1, 1816), p. 96.

³ Morawski, *W Peterburku*, reprinted in Mirski and Mirska, *Album*, op. cit. p. 12.

underlies Goethe's concept of *Das Ewig Weiblich* and traditional Western ideas about women's innate characteristics and creative abilities. This was, perhaps, inevitable. But what could be avoided, was an undesirable context, professional image, and social milieu. Szymanowska's choices in all these areas helped her advance her career. Her fashion choices increased her association with the high society of aristocracy and royalty. She entered this rarefied world due to her talent, coupled with modesty, virtue, and an acceptable social image.

Thus, the proper context for Szymanowska's turbans, jeweled belts, bateau necklines, double sleeves, and richly colored, luxurious scarves worn with white, muslin dresses, is provided by the fashion of Polish, French, English and Russian aristocracy. The queens, princesses and the empress shared a sophisticated style of striking elegance and simplicity. In her variations on the models provided by her royal patrons, the Court Pianist of the Tsarinas erred on the side of modesty, with her neckline a bit higher and her sleeves slightly longer than those worn by other ladies of the court.

Szymanowska, as a single, divorced mother of two girls, traveling the world without the protection of a male companion (with the exception of her brother), and earning her living as a music professional who performed on public stages, expressed her "feminine genius" (to use Julia Kristeva's term) by skillfully navigating the stereotypes, controlling her image, and connecting her life with her art in a unique fashion.¹ Her career relied on her ability to become one with the desired image of herself as a spiritual, aristocratic, and timeless beauty that enchants, both in music and in person, but never crosses the line into the tawdry and immoral. That image served her well throughout her life and her career.

¹ Julia Kristeva, "Is there a feminine genius?" *Critical Inquiry*, 2004 ; introduction to *Female genius: life, madness, words: Hannah Arendt, Melanie Klein, Colette: A Trilogy* (Columbia University Press, 2001) ; Original publication: *Le Génie féminin*, tome I, *Hannah Arendt*, 1999 (Folio « Essais » n° 432), *Le Génie féminin*, tome II, *Mélanie Klein*, 2000 (Folio « Essais » n° 433), *Le Génie féminin*, tome III, *Colette*, 2002 (Folio « Essais » n° 442).

CONFÉRENCES

Franciszek Ziejka

Les Panthéons nationaux en Pologne et en Europe

Dès l'Antiquité, on a rendu un culte aux morts. Il s'adressait à ceux qui s'identifiaient eux-mêmes à des dieux ou qui étaient considérés comme tels par leurs sujets. Il en était ainsi en Égypte antique ou bien dans la Rome antique. Avec l'arrivée du christianisme, le culte des dieux païens fut aboli et remplacé par le culte des saints. D'abord limité à leur tombe et à leurs reliques, il se développa avec la construction d'églises et de chapelles portant leur nom ; on se mit à peindre le portrait des saints, à rédiger le récit de leur vie et à créer des œuvres littéraires. Dans les pays européens des temps modernes, les souverains ont pris des dispositions pour pérenniser leur culte après leur mort. Ils n'ont pas construit de pyramides comme les pharaons en Égypte antique, mais ils ont fait en sorte que le souvenir de leur personne et de leurs exploits persiste dans la mémoire des générations futures. D'où leurs monuments, bustes et portraits sur les monnaies. Mais avant tout, les souverains voulaient être inhumés dans les endroits les plus représentatifs. Ainsi, dans toute l'Europe on a commencé à bâtir des **nécropoles royales**.

À partir du XVIII^e siècle dans de nombreux pays, à côté des nécropoles royales, on a édifié des nécropoles nationales, c'est-à-dire des cimetières vénérés par le peuple, où l'on enterrait les gens de mérite : artistes, poètes, écrivains, compositeurs, hommes de science, hommes politiques et héros de guerre. Un cimetière devient le plus souvent une nécropole *ex post* : généralement après un certain temps et après le constat que dans tel ou tel cimetière reposent des personnalités importantes pour la culture ou l'histoire d'une nation.

Le culte des artistes, écrivains ou hommes de science décédés s'exprime essentiellement à travers les **panthéons nationaux**. Les premiers furent créés à l'époque de la Renaissance au moment de la découverte de la culture antique et du développement des idées

humanistes. L'abandon de l'anonymat des auteurs d'ouvrages à l'époque de la Renaissance déclencha un processus conduisant à la commémoration de personnes ayant contribué, par leurs talents, au développement de l'art ou de la littérature. On choisissait de les inhumer dans un lieu qui puisse garantir la dignité des cérémonies de commémoration. On reprit donc la tradition du panthéon antique, mais avec une grande différence, à savoir que les panthéons nationaux, qui faisaient suite à la tradition des nécropoles royales née et développée dans l'Europe moderne, furent consacrés à des artistes, des poètes, des écrivains, des scientifiques célèbres, élevés au même rang que les rois souverains¹, ou bien à des héros nationaux dont la mémoire devait persister pendant des siècles de manière qu'ils constituent le fondement de l'identité nationale ou culturelle des habitants du pays.

De Rome à Saint-Pétersbourg

Il faut commencer par la tradition du panthéon romain. Dès l'an 27 de notre ère, Marcus Agrippa, consul romain et plus proche collaborateur de l'empereur Octave Auguste, en référence à la tradition du Panthéon grec à Athènes, fit construire sur le champ de Mars dans la Ville éternelle un temple consacré à tous les dieux, autrement dit un panthéon. Cette construction fut détruite en l'an 80 de notre ère dans le grand incendie de la ville. Elle fut restaurée à l'époque de l'empereur Domitien, mais en 110, à l'époque de Trajan, elle fut de nouveau détruite par un incendie. Hadrien, le successeur de Trajan, fit construire vers 125 après Jésus-Christ un temple qui existe encore de nos jours. Il le consacra aux sept dieux protecteurs de Rome : Jupiter, Mars, Neptune, Vénus, Mercure, Pluton, Saturne. Selon les historiens d'art, les statues magnifiques de ces dieux, placées au centre du temple, dominaient les statues des autres dieux. Après l'année 391, quand Théodose le Grand, le dernier empereur de l'empire romain d'Occident et de l'empire romain d'Orient, publia un édit interdisant de visiter les temples païens, de faire des offrandes et de vénérer les statues des dieux, le panthéon fut fermé. Peu de temps après, pendant les invasions des barbares à Rome (d'abord les Visigoths, dirigés par Alaric, en 410, puis les

¹ Le Maréchal Józef Piłsudski précisa bien ce rôle des artistes et des écrivains pendant la cérémonie d'inhumation de Juliusz Słowacki en 1927 à Wawel. Il termina en effet son discours en donnant l'ordre aux officiers de l'armée polonaise de porter dans la crypte de la cathédrale le cercueil de ce poète qui « était l'égal des rois » !

Vandales en 455 et les Ostrogoths en 546), le temple fut dépouillé de ses statues et décorations. Les Byzantins prirent le contrôle de Rome seulement dans la seconde moitié du VI^e siècle. En 609, l'empereur byzantin Phokas fit cadeau du panthéon au pape Boniface IV qui le consacra immédiatement sous le nom de Sainte-Marie des Martyrs (*Sancta Maria ad Martyres*), en même temps qu'on y transférait les reliques des premiers chrétiens des catacombes romaines et qu'on y construisait un autel.

Ainsi christianisé, ce temple antique devint au début du XVI^e siècle **le premier panthéon national italien**. En 1520, il accueillit dans ses caveaux souterrains la dépouille de Raphaël Santi, l'un des plus grands artistes de la Renaissance, mort à l'âge de trente-sept ans (1483-1520). Plusieurs raisons justifiaient cette décision. La plus importante était celle évoquée par Georgio Vasari dans son ouvrage intitulé : *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, dans lequel il soulignait avec force que Santi était né et mort un Vendredi saint. Ce fait, s'ajoutant à son œuvre artistique, a conduit Vasari à faire de lui *un dieu de l'art* ! Il fut pleuré par tous les poètes célèbres de l'époque. L'inhumation de Raphaël Santi au panthéon fut rapidement suivie de nouvelles inhumations : en 1536, Balthazar Peruzzi, l'un des élèves de Raphaël, et en 1547, Perin del Vega. Ils furent bientôt rejoints par trois autres peintres de la Renaissance : Giovanni da Udine en 1564, Taddeo Zuccano en 1566 et Annibale Carracci en 1609¹.

Dans cette même période, on commença à construire un second panthéon national **dans la basilique Sante Croce à Florence**, le plus vieux temple franciscain d'Italie. La construction dura de la fin du XIII^e siècle à la moitié du XV^e siècle. Au long des siècles y furent inhumés dans ses cryptes environ trois cents Italiens de plus ou moins grande notoriété. En 1527, l'une des chapelles du temple accueillit la dépouille de Nicolas Machiavel. Ce ne fut pourtant pas une nouvelle étape dans l'histoire de la basilique Santa Croce. En effet, la dépouille de Machiavel fut déposée dans la chapelle familiale, à côté de ses ancêtres. On n'y accorda pas une grande importance, le lieu de la sépulture de Machiavel fut rapidement oublié et sa tombe jamais retrouvée. C'est à Michel-Ange que l'on doit d'avoir fait de

¹ Signalons qu'au XIX^e siècle, les Italiens y enterrèrent également leurs deux rois : Victor Emmanuel II (en 1878) et Umberto I^{er} (en 1900).

cette basilique un second panthéon national. Cet artiste génial, peintre, sculpteur, architecte et aussi poète, auteur de chefs-d'œuvre, mort à Rome le 18 février 1564, fut enterré dans la basilique des Saints Apôtres. Peu de temps après son décès, Cosme I^{er} de Médicis, grand-duc de Florence, décida de rapatrier clandestinement son cercueil de Rome à Florence et Michel-Ange fut inhumé dans les caveaux de la basilique Santa Croce avec les honneurs nationaux. L'enterrement de cet artiste génial en février 1564 fut un grand événement national. C'est alors que la basilique devint formellement le second panthéon national italien. Notons aussi que Galilée, (mort en 1642, il dut attendre les années 1734-1737 pour que les autorités religieuses acceptent d'accueillir sa sépulture), le poète Vittorio Alfieri (mort en 1803) et le compositeur Gioacchino Rossini (mort en 1868) y trouvèrent le repos éternel. Beaucoup d'autres artistes et écrivains furent également inhumés dans la Basilique Santa Croce, laquelle abrite une très belle statue de Dante Alighieri (1265-1321), né à Florence, mais dont la tombe se trouve à Ravenne, ainsi qu'une plaque commémorative à la mémoire de Léonard de Vinci qui à la fin de sa vie avait trouvé en la personne de François I^{er} un tuteur et un mécène généreux : à partir de 1516, il résida au Clos-Lucé à Amboise, sur les bords de la Loire, et y mourut en 1519 à l'âge de 67 ans. Conformément à ses dernières volontés, il fut inhumé dans la crypte de l'église Saint Florentin, à proximité du château d'Amboise. Malheureusement, cette église fut incendiée et détruite pendant la Révolution Française, puis complètement rasée en 1802. Mais selon la légende, le jardinier de l'église, un nommé Goujon, aurait ramassé les os de l'artiste pour les cacher. Soixante ans après, en 1863, Arsène Houssaye, homme de lettres français, gérant de la Comédie-Française et grand admirateur de Vinci, fouilla le terrain de l'ancienne église et trouva des fragments d'une plaque de sépulcre appartenant très probablement à la tombe de Léonard de Vinci, ainsi qu'un squelette presque complet et un crâne. Il les considéra comme les restes du peintre et les déposa à la chapelle Saint-Hubert du château. Ils y reposent encore à présent.

Beaucoup d'artistes et d'écrivains italiens furent inhumés ailleurs que dans ces deux panthéons. Torquato Tasso dit Le Tasse (1544-1595), l'auteur de *Jérusalem libérée* fut inhumé par exemple dans la crypte d'une petite église Saint-Onuphre sur la colline du Janicule à Rome, non loin du Vatican. D'autres furent inhumés dans des

cimetières considérés comme des nécropoles nationales : le **Cimitero di San Michele** à Venise ainsi que le **Cimitero Monumentale del Verano** et le **Cimitero Acatolico** (lieu de sépulture des poètes anglais John Keats et Percy Shelly, ainsi que de l'Allemand Wilhelm von Humboldt) à Rome.

Les Anglais possèdent l'**abbaye de Westminster** (Westminster Abbey) entourée d'une légende et inscrite durablement dans l'histoire de l'Angleterre. La plupart des monarques anglais, de Guillaume le Conquérant en 1066 à Élisabeth II en 1953, y furent couronnés ; c'est là également qu'ils sont généralement inhumés. Depuis le XVI^e siècle, l'abbaye de Westminster sert aussi de Panthéon national et abrite la sépulture de nombreuses célébrités : artistes, écrivains, hommes de science, militaires et hommes d'État. Trois mille trois cents personnes ont trouvé place dans les cryptes de cette abbaye, dont Geoffrey Chaucer (1343-1400), le père de la littérature anglaise. Le **Coin des poètes** (Poets' Corner), célèbre dans le monde entier, rassemble entre autres : David Garrick, auteur dramatique, le grand romancier Charles Dickens, Robert Browning, auteur dramatique et poète, Alfred Tennyson, l'un des grands poètes de l'époque victorienne, ou enfin, Rudyard Kipling (1865-1936), prix Nobel de littérature en 1907.

De nombreux poètes et écrivains ont été honorés dans l'abbaye par des plaques commémoratives. On peut citer William Shakespeare, inhumé dans l'église paroissiale de la Sainte Trinité à Stratford, sa ville natale, le poète Percy Bysshe Shelley (1792-1822) noyé pendant un orage lors d'un voyage en bateau de Pise à Leira. On a honoré de la même manière Samuel Taylor Coleridge (1772-1834) un des précurseurs du romantisme en Angleterre, ainsi que, longtemps après sa mort, George Byron (1788-1824)¹. On a également installé des plaques commémoratives pour William Wordsworth (1770-

¹ Il est significatif que les autorités religieuses de l'abbaye de Westminster n'aient pas été d'accord pour inhumier dans ce temple le plus grand poète anglais, auteur de *Don Juan*, du *Prisonnier de Chillon* et de beaucoup d'autres chefs-d'œuvre, héros de la guerre des Grecs pour l'indépendance. Après son décès à Missolonghi, le 19 avril 1824, son corps fut embaumé et transporté en Angleterre. Il rêvait d'être inhumé au Lido. Dans ses lettres, il évoquait aussi la possibilité d'être inhumé dans sa propriété, à Newstead Abbey, mais ceci s'est avéré impossible. Il fut enterré dans le caveau familial à Hucknall Torkard, au cimetière de l'église Saintes-Marie-et-Madeleine dans le comté de Nottingham. Suivant ses biographes, il fut inhumé avec un cérémonial réservé aux pairs d'Angleterre. Seule une de ses demandes a été exaucée, son cœur fut déposé sous un arbre à Missolonghi. C'est seulement en 1969 que les mandataires de l'abbaye de Westminster ont donné leur accord pour installer au *Coin des poètes* une plaque commémorative à la mémoire du poète offerte par le roi de Grèce !

1850), l'un des « Poètes des Lacs », le romancier William Makepeace Thackeray, Thomas Hardy, représentant de l'école naturaliste anglaise et Thomas Stearns Eliot dont les cendres (après la crémation du corps) furent inhumées, selon sa volonté, dans l'église campagnarde de St. Michel à East Coker. à l'abbaye de Westminster furent également inhumés de nombreux compositeurs célèbres, dont Henry Purcell (mort en 1695), auteur du premier opéra national anglais (*Didon et Enée*), Georg Friedrich Händel (décédé en 1759), compositeur et organiste allemand, qui résida à Londres de 1712 à sa mort, auteur de nombreux opéras et oratorios. Le panthéon anglais a accueilli aussi des hommes de science comme Isaac Newton (mort en 1727), physicien, mathématicien, astronome mais aussi philosophe, Charles Darwin (décédé en 1882), auteur de la théorie de l'évolution, Lord Kelvin (mort en 1907), irlandais de naissance, physicien, mathématicien et naturaliste, le Néo-Zélandais Ernest Rutherford (mort en 1937) qui, après son arrivée en Angleterre en 1895, y mena des recherches scientifiques et des expériences qui confirmèrent l'existence du noyau de l'atome.

L'histoire de la nécropole royale française et du Panthéon parisien fut très agitée et même dramatique. à l'instar des autres nations européennes, dès le début de son histoire, la France se dota d'une nécropole royale. Le site choisi fut la basilique Saint-Denis à proximité de Paris, une église dont la construction est entourée de beaucoup de légendes. Elle aurait été édifiée à l'endroit où, vers 272 lors des persécutions des chrétiens organisées par l'empereur romain Valérien, Saint-Denis, premier évêque de Lutèce (aujourd'hui Paris) fut mis à mort. Le terrain aurait été acheté en 475 par sainte Geneviève, religieuse rendue célèbre en 451 par son rôle dans la défense de Paris contre les tribus hunniques dirigées par Attila. C'est elle qui aurait entrepris la construction de la basilique dite de Saint-Denis. Elle fut relayée par le roi mérovingien Dagobert I^{er} qui y aurait déposé les reliques de saint Denis en 630.

Plus de quarante rois français furent inhumés dans les cryptes de la basilique de Saint-Denis, de Dagobert I^{er} en 639 à Louis XVIII en 1824¹, de même qu'un grand nombre de reines, de princes, de princesses et d'hommes d'État français. Au moment de la Révolution

¹ Seuls quatre rois de France, Philippe I^{er}, Louis XI, Charles X et Louis Philippe I^{er} ont leur sépulture ailleurs.

Française, l'église fut tout d'abord pillée ; ensuite en août et octobre 1793, sur l'ordre des autorités révolutionnaires, les cryptes et les tombes protégeant les restes des souverains furent ouvertes, on fit main basse sur les objets précieux et les squelettes et les corps embaumés furent jetés dans deux fosses communes creusées à proximité de la basilique, et enfin recouverts de chaux et de terre. C'est à Alexandre Lenoir, archéologue et historien d'art, témoin du pillage de l'église et de la profanation des tombes, que l'on doit la sauvegarde d'une partie des sépulcres royaux, qu'il fit transférer au musée des Monuments français créé à son instigation.

Une fois la révolution terminée, en 1806, Napoléon fit rouvrir la basilique de Saint-Denis. Une partie des restes des rois fut retrouvée et exhumée en 1817. Ces restes ont été ensuite déposés dans cinq sépulcres des cryptes de la basilique. Les sépulcres des rois sauvés par Alexandre Lenoir ne revinrent à Saint-Denis que dans les années soixante du XIX^e siècle, à l'occasion de la restauration de la basilique par Eugène Viollet-le-Duc.

Outre la basilique Saint-Denis, le deuxième foyer de la mémoire nationale est le Panthéon construit sur la montagne Sainte-Geneviève à l'initiative du roi Louis XV pour remercier sainte Geneviève, patronne de Paris, de sa guérison miraculeuse en 1744. Le projet fut réalisé par l'architecte Jacques-Germain Soufflot. Sa construction commença en 1758 et fut terminée en 1790, c'est-à-dire à l'époque de la Révolution. Les révolutionnaires, engagés officiellement dans une lutte contre la religion et l'Église, pouvaient difficilement détruire un édifice qui venait d'être achevé. Ils ne voulaient pas non plus le laisser aux mains des catholiques. D'où l'idée de transformer cet édifice religieux en panthéon laïque, c'est-à-dire en nécropole destinée à honorer la mémoire des personnages ayant marqué l'histoire du pays.

Le décès de Mirabeau, le 2 avril 1791, hâta la décision, prise à l'unanimité le 4 avril, de faire de l'église Sainte-Geneviève un temple républicain. Les révolutionnaires décidèrent en outre de faire graver sur le fronton ces mots : *Aux Grands Hommes la Patrie Reconnaissante*.

Les premières grandes personnalités inhumées au Panthéon furent Mirabeau, Descartes, Voltaire et Rousseau. L'enterrement solennel de Mirabeau eut lieu le 4 avril 1791. Des milliers de Parisiens, ainsi que les troupes militaires et les membres de l'Assemblée Nationale, prirent part à ces funérailles. Le Panthéon n'étant pas encore prêt pour accueillir la dépouille de Mirabeau, celle-ci fut déposée pour quelques semaines à l'église Saint-Étienne-du-Mont. Personne ne supposait certainement au printemps 1791 que trois ans plus tard, le 12 septembre 1794, le cercueil de Mirabeau serait sorti du Panthéon par une porte latérale. La dépouille de Mirabeau fut inhumée dans une tombe anonyme au cimetière de Clamart, non loin de là¹.

Pendant la Révolution, le Panthéon s'est rempli très rapidement. Le grand philosophe François-Marie Arouet dit Voltaire (mort en 1778) y fut inhumé le 11 juillet 1791. Le 24 janvier 1793, on y inhuma le premier « martyr de la Révolution », Louis-Michel le Peletier de Saint-Fargeau, assassiné le 20 janvier, c'est-à-dire le jour où il vota à l'Assemblée Nationale la peine de mort pour le roi Louis XVI. Puis plusieurs mois plus tard, un autre « martyr de la Révolution », Jean-Paul Marat assassiné le 13 juillet 1793 par Charlotte Corday (arrière-petite-fille de Pierre Corneille), y fut à son tour inhumé. Mais cette fois-ci encore, ces deux « martyrs » ne sont pas restés longtemps au Panthéon. Les considérant comme traîtres à la Révolution, la Convention décida le 8 février 1795 de bannir leurs restes du Panthéon. Ils ont été enterrés au cimetière de l'église Saint-Étienne-du-Mont.

Le 11 octobre 1794, on inhuma au Panthéon la dépouille de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Ses funérailles furent, une fois de plus, l'occasion pour le peuple parisien de faire une grande fête. Un convoi funèbre composé de milliers de personnes partit des jardins des Tuileries vers le Panthéon, où le cercueil de l'écrivain avait été transporté depuis Ermenonville, la petite ville où l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* avait passé les dernières semaines de sa vie et où il avait été inhumé sur l'île des Peupliers. La décision prise par l'Assemblée Nationale le 4 avril 1791 de transférer au Panthéon les cendres de René Descartes (1596-1650), l'un des plus grands philosophes français du XVII^e siècle, n'a pas pu être exécutée.

¹ En 1792, on a découvert au Palais des Tuileries des documents disant que pendant la Révolution Mirabeau était conseiller de Louis XVI et qu'il avait conseillé au roi de fuir à l'étranger avec sa famille.

Descartes est mort à Stockholm où il s'était rendu sur l'invitation de la reine Christine pour lui donner des cours. La reine lui avait imposé une heure très matinale (cinq heures du matin !) pour leurs entretiens, de sorte que Descartes, qui n'était pas habitué au climat rigoureux, contracta une pneumonie au bout de quelques semaines et rendit l'âme le 11 janvier 1650. L'ambassadeur de France en Suède, Pierre Chanut, obtint de la reine que le philosophe fût inhumé dans un petit cimetière catholique de Stockholm. Quelques années plus tard, la dépouille du philosophe fut transportée à Paris. Il fut inhumé le 24 juin 1667 en l'église Sainte-Geneviève, laquelle fut détruite en 1807. En 1819, le cercueil de Descartes fut transféré à l'église Saint-Germain-des-Prés où il se trouve encore aujourd'hui. Pourquoi les cendres du philosophe n'ont-elles pas été transférées au Panthéon ? La France vivait alors le temps de la Restauration qui considérait que le Panthéon était l'œuvre de la Révolution et qu'il aurait été indigne d'y déposer les cendres de Descartes. C'est aussi ce qui explique que durant soixante-dix ans, de 1815 à 1885, seule une personne fut inhumée au Panthéon¹. Il fallut attendre le 1^{er} juin 1885 pour que le Panthéon retrouve sa fonction de nécropole nationale avec l'inhumation de Victor Hugo (1802-1885) suivie, selon les historiens, par deux millions de personnes. Le 26 mai 1885, quatre jours après la mort de Victor Hugo, Jules Grévy, le Président de la République Française, avait pris un décret rétablissant le Panthéon dans son statut de temple laïc². Il faut ajouter que depuis 1885, les inhumations au Panthéon sont de plus en plus nombreuses. On peut citer entre autres Émile Zola en 1908, Léon Gambetta en 1920, en 1924, Jean Jaurès en 1952, Pierre Braille en 1995, Pierre et Marie Curie, ainsi qu'André Malraux en 1996, Alexandre Dumas (père) en 2002. On ne sait pas qui sera le candidat suivant au Panthéon³, proposé par le Président de la République. à l'automne 2009, Nicolas Sarkozy a pris l'initiative de transférer au Panthéon la dépouille d'Albert

¹ En 1829, on inhuma au Panthéon la dépouille de l'architecte en chef de l'édifice, Jacques-Germain Soufflot, décédé en 1780.

² Le Panthéon fut transformé en temple laïc par l'Assemblée Nationale en 1791, mais dès 1806 on y célébra des messes. Entre 1821 et 1830, le Panthéon fut consacré au culte catholique. En 1830, le Panthéon reçoit le nom officiel du *Temple de la Gloire* et devient un édifice laïc. En 1851, il devient à nouveau une église catholique (les messes recommencent le 3 janvier 1852). En 1885, il fut définitivement transformé en temple laïc pour les grands héros de France.

³ Depuis 1791, c'est à l'Assemblée Nationale qu'incombait la décision d'accorder l'inhumation au Panthéon. Pendant le Premier Empire, ce droit appartenait à l'Empereur Napoléon I^{er}. Pendant la III^e République, ce droit revint à nouveau à l'Assemblée nationale. Depuis la V^e République, la décision est prise par le président de la République.

Camus (à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort de l'écrivain), mais les enfants de l'auteur de *la Peste* ont refusé de crainte d'une récupération politique. Parmi les candidats au Panthéon, on cite aussi d'autres personnes célèbres : le compositeur Hector Berlioz (1803-1869), la romancière George Sand (1803-1869), ainsi que la compositrice Lilli Boulanger (1893-1918). Une chose est sûre, la personnalité qui s'y trouvera rejoindra plus de soixante-dix héros qui ont fait la gloire de la France.

Beaucoup de prétendants au Panthéon sont inhumés dans trois cimetières parisiens célèbres. Au cimetière du **Père-Lachaise**, le plus grand des trois, se trouvent les tombes de Français célèbres, comme Abélard et Héloïse, les célèbres amants du XII^e siècle, Molière, Alphonse Daudet, Honoré de Balzac et son épouse Ewelina Hańska, Gérard de Nerval, Alfred de Musset, Guillaume Apollinaire, Paul Éluard et Frédéric Chopin. Au cimetière **de Montmartre** se trouvent les tombes d'Edgar Degas, Edmond et Jules Goncourt, Alexandre Dumas (fils), Alfred de Vigny et aussi la tombe vide de Jules Slowacki. Au cimetière **de Montparnasse** reposent entre autres : Charles Baudelaire, Joris-Karl Huysmans, Guy de Maupassant, Vercors, Samuel Beckett, Jean-Paul Sartre et beaucoup d'autres écrivains, peintres et hommes de science célèbres.

Le Panthéon militaire situé dans l'église Saint-Louis à l'Hôtel des Invalides occupe une place très importante dans la mémoire des Français. Napoléon I^{er}, mort en 1821 à Sainte-Hélène, y repose depuis décembre 1840, ainsi que son fils, Napoléon II, roi de Rome, et ses deux frères Joseph et Jérôme. Les généraux de l'époque napoléonienne et de grands militaires des deux guerres mondiales (le maréchal Foch, par exemple) reposent eux aussi dans cet endroit.

En Espagne, la nécropole royale se trouve à l'Escorial, un grand complexe de palais et de monastères situé à quarante-cinq kilomètres de Madrid, et au Panthéon des Hommes Illustres (El Panteón de Hombres Ilustres) à Madrid. L'Escorial fut édifié dans la seconde moitié du XVI^e siècle par le roi d'Espagne Philippe II. C'est un grand complexe de bâtiments composé de la basilique, du panthéon des rois d'Espagne, du panthéon des princes et des princesses espagnoles et de la bibliothèque. Le Panthéon royal abrite la dépouille de vingt-trois rois d'Espagne de la dynastie des Habsbourg et des Bourbons.

En 1837, le Parlement espagnol (les Cortes) a décidé de créer le Panthéon des Personnes Illustres, ayant particulièrement œuvré pour l'Espagne. Ce Panthéon fut ouvert en 1869 à la basilique de Notre-Dame d'Atocha (Basilica de Nuestra Señora de Atocha) qui accueille des hommes politiques et des militaires très honorés en Espagne. On n'y trouve malheureusement pas d'écrivains espagnols aussi célèbres que Miguel de Cervantès, Tirso de Molina, Félix Lope de Vega, Vincente Blanco Inez ou Federico García Lorca ou de peintres espagnols pourtant connus dans le monde entier comme El Greco, José de Ribera, Diego Velasquez, Bartolomé Estéban Murillo, Francisco Goya ou Pablo Picasso.

Le Portugal a toujours donné beaucoup d'importance au patrimoine national. Dès le début de l'État portugais, on honora la mémoire des rois, infants, écrivains et navigateurs-découvreurs. Le monastère des Hiéronymites (Mosteiro dos Jeronimos), témoignage monumental de la richesse des découvertes portugaises à travers le monde, bâti dans la première moitié du XVI^e siècle par le roi Manuel I^{er} à l'ouest de Lisbonne, dans le quartier de Belem, en est la preuve. Il fut construit pour remercier Dieu de la découverte par Vasco da Gama de la nouvelle route des Indes. Ce temple constitue la première et la plus importante partie du panthéon national du Portugal. On y trouve de magnifiques sépulcres, ceux du roi Manuel I^{er} dit Le Fortuné, fondateur du temple, du roi Jean III, du roi Henri I^{er} ainsi que de plusieurs reines et princes. On y trouve également le cénotaphe (sarcophage symbolique) du malheureux roi Sébastien I^{er} qui fut tué en 1578 dans la bataille de l'Alcácer Quibir en Afrique. Les Portugais n'ont pas oublié non plus les grands héros des temps passés. Au monastère des Hiéronymites reposent aussi trois héros de l'âge d'or des « découvreurs » : Henri le Navigateur (Infante Henrique Navegador) mort en 1460, Vasco de Gama (mort en 1524) et le poète le plus célèbre de l'Ancien Portugal Luiz Vaz de Camões (mort en 1579). Au XIX^e siècle, le monastère des Hiéronymites accueillit le sarcophage d'Alexandre Herculano, historien de renom (1810-1877) et en 1988 celui de Fernando Pessoa (1888-1935) l'un des plus grands poètes portugais. Les Portugais ont encore deux autres panthéons. Le premier fut créé en 1916 dans une des plus grandes églises de Lisbonne, Igreja de Santa Engracia. Y ont trouvé place Almeida Garrett (1799-1854), grand poète de l'époque romantique, João de Deus (1830-1896), romancier, Guerra Junqueiro (1850-1923),

poète et prosateur et aussi Amália Rodrigues (1920-1999), la plus illustre chanteuse de fado. En 2003, le Parlement de la République Portugaise a encore accordé le titre de Panthéon National à un autre édifice : l'église-monastère de Sainte-Croix (Mosteiro de Santa Cruz) à Coïmbre. Cet édifice avait été fondé dans la première moitié du XII^e siècle et remanié au XVI^e siècle par le roi Manuel I^{er} dit Le Fortuné. Cette décision a été prise parce que s'y trouvaient déjà les sarcophages des deux premiers rois du Portugal : D. Alfonso Henriques (env. 1109-1185) et D. Sancho I^{er} (1154-1211).

Les pays germaniques ne possèdent pas de panthéons nationaux au sens où nous l'entendons ici. Il serait difficile de considérer comme tel le Walhalla, temple néo-dorique édifié dans les années 1830-1842 par le roi Louis I^{er} de Bavière dans la vallée du Danube à Donaustauf (dix km en aval de Ratisbonne). Le mémorial accueille environ cent trente bustes de personnalités allemandes et autrichiennes importantes pour la culture et la nation. En Allemagne et en Autriche se trouvent par contre des nécropoles royales et impériales. L'une est située dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle qui fut six siècles durant (de 936 à 1531) le lieu du couronnement de trente empereurs du Saint Empire romain germanique. Il accueille les sarcophages de Charlemagne (mort en 840) et Otton III (980-1002). à Vienne, la crypte impériale (Kaisergruf), située sous l'église des Capucins, occupe une place très importante dans l'histoire des nations germaniques. Douze empereurs et dix-huit impératrices y reposent. Quant aux cryptes de l'église de la Sainte Trinité à Dresde, dite église de la Cour, elle sert de nécropole aux rois saxons de la dynastie des Wettins.

Mais ni l'Allemagne ni l'Autriche n'ont érigé de panthéon national pour leurs écrivains, poètes, compositeurs ou peintres les plus illustres. Johann Wolfgang Goethe (mort en 1832) et Frédéric Schiller (mort en 1805) furent enterrés au cimetière de Weimar. On y enterra également Johann Wolfgang Herder (mort en 1803), célèbre philosophe allemand. On retrouve des tombes de poètes et d'écrivains sur tout le territoire allemand. Friedrich Gottlieb Klopstock (mort en 1803) fut inhumé à Hambourg, Novalis (mort en 1801) à Weissenfels, et son ami Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel (mort en 1829) à Dresde. Frédéric Nietzsche (mort en 1900) repose dans le caveau familial au cimetière de Röcken et Bertolt Brecht

(1898-1956) à Berlin. Deux grands auteurs allemands du XX^e siècle furent inhumés dans les cimetières suisses : Thomas Mann (1875-1955) au cimetière à Zurich et Eric Maria Remarque (1898-1970) à Porto Ronco.

Les Allemands ne possèdent pas non plus de panthéon pour leurs compositeurs. Johann Sébastian Bach (mort en 1750) fut inhumé dans la crypte de l'église Saint-Thomas à Leipzig, Ludwig van Beethoven (mort en 1827) au cimetière central de Vienne, Carl Maria von Veber (mort en 1826) à Dresde et Robert Schumann (mort en 1856) au cimetière d'Endenich. Quant à Richard Wagner (mort en 1883), il repose dans un sarcophage au cimetière de Bayreuth, de même que Franz Liszt son beau-père (mort en 1886). Les Autrichiens n'ont pas non plus bâti de panthéon national pour leurs grands artistes. Joseph Haydn (mort en 1809), Johannes Brahms (mort en 1897), Franz Schubert (mort en 1828), la famille des Strauss Johann Strauss père (mort en 1849) et ses trois fils : Johann Strauss (mort en 1899), Joseph Strauss (mort en 1870) et Édouard Strauss (mort en 1916) reposent tous au cimetière central de Vienne. Le sarcophage de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) est malheureusement vide, le grand compositeur ayant été enterré dans une fosse commune du cimetière Saint Marx situé en dehors des murs de la ville. On peut lui rendre hommage aujourd'hui devant le cénotaphe qui fut élevé à sa mémoire au cimetière central de Vienne.

Les nécropoles **scandinaves** ne concernent que les rois. Les **Danois** possèdent une nécropole royale située sur l'île Zélande, dans la cathédrale de Roskilde (Roskilde Domkirke) considérée comme la première église gothique en Scandinavie. Trente-neuf rois et reines du Danemark, de Harald la Dent Bleue (mort en 876) et en à Louis IX (mort en 1272). L'ancien monastère des Cisterciens à Varhem (partie sud de la Suède), bâti au XII^e siècle, sert de nécropole aux rois de Suède. En Norvège, c'est la cathédrale gothique Nidaros (Nidarosdomen) à Trondheim, bâtie sur le modèle de la cathédrale anglaise de Cantorbéry, qui est le lieu traditionnel d'inhumation des rois de Norvège : jusqu'en 1537 s'y trouvait le cercueil d'argent du roi Olaf II (995-1030) qui avait introduit le christianisme dans son pays. Aucun de ces pays ne possède de panthéon pour les grands écrivains, peintres ou compositeurs.

Malgré une histoire tourmentée, les **Tchèques** peuvent se vanter de leur nécropole royale et impériale située à Prague sur la colline de Hradcany. Dans les cryptes de la cathédrale monumentale Saint-Guy reposent quelques rois et empereurs germaniques romains ayant été en même temps rois de Bohême. à Vyšehrad, une autre colline de Prague, à côté de l'église gothique Saint-Pierre et Saint-Paul, se trouve le cimetière des hommes de mérite créé au tournant des XIX^e et XX^e siècles, où reposent des artistes inscrits durablement dans l'histoire de la culture tchèque : les compositeurs Antonin Dvorak (mort en 1904) et Bedřich Smetana (mort en 1884) ainsi que la poétesse Božena Němcová (morte en 1862). La partie centrale du cimetière comporte un sarcophage commun dit « Slavin » où reposent Jaroslav Vrchlicky, poète et prosateur (mort en 1922) et le peintre Alphonse Mucha (mort en 1939).

Les Hongrois se trouvent dans une situation encore plus difficile que les Tchèques. Eux aussi avaient une très belle et riche nécropole royale, mais ils l'ont perdue. à partir de l'époque de saint Étienne (mort en 1038), couronné roi de Hongrie en l'an 1000, les rois ont été inhumés dans la crypte de la cathédrale à Székesfehérvár (Albe Royale). Mais après la prise de la ville en 1543, les Turcs la transformèrent en dépôt de poudre et de munitions. En 1601, le dépôt explosa, détruisant tout l'édifice, y compris les sarcophages des rois hongrois. Les Hongrois ne peuvent pas se recueillir devant le sarcophage de Sándor Petöfi, le plus grand de leurs poètes (mort en 1849, qui s'est inscrit dans l'histoire de la Hongrie pour son action dans la lutte pour la libération de la Hongrie au moment du Printemps des Peuples. Il fut tué lors de la bataille de Segesvár, le 31 juillet 1849. Son corps ne fut pas retrouvé, mais on l'honora en lui élevant de nombreux monuments.

On peut naturellement se demander pourquoi les Allemands qui ont tant d'écrivains et de poètes n'ont pas édifié de panthéon national. L'explication tient sans doute à la division de l'Allemagne jusqu'en 1871 en plusieurs principautés et pays indépendants. Les Bavarois ne voyaient en effet aucune nécessité de faire des efforts pour créer un tel panthéon en s'associant aux habitants de Saxe, de Brandebourg, du Palatinat ou du Brunswick.

En Russie, le manque de panthéon national s'explique différemment. Les Russes ont des nécropoles pour leurs souverains. La plus célèbre est celle des tsars au Kremlin. On y trouve, dans la cathédrale orthodoxe de l'Archange Saint-Michel, cinquante-six tombeaux de membres de la famille des tsars, dont huit tsars. La seconde grande nécropole de la famille impériale se trouve dans la cathédrale Pierre et Paul de Saint-Pétersbourg (avec cinquante membres des familles impériales dont onze tsars). Pourtant aucun tsar, ni dirigeant de l'Union Soviétique, n'a jamais pris l'initiative de bâtir un panthéon national qui pût accueillir les dépouilles des poètes, des écrivains, des peintres ou des hommes de science. En effet, conformément à la tradition byzantine, les tsars se considéraient comme des êtres divins, conception reprise par les dirigeants de la Russie bolchevique et de l'Union Soviétique : Lénine, Staline et les différents secrétaires généraux du Parti communiste de l'Union soviétique. Les tsars ont donc eu droit aux nécropoles que nous avons mentionnées et les dirigeants de l'Union soviétique au mausolée de la Place Rouge et à un cimetière près des murs du Kremlin. Aucun écrivain ou artiste n'a eu droit à une telle distinction.

Les tombes des deux poètes russes les plus illustres se trouvent loin de la capitale. Alexandre Pouchkine (mort en 1837) fut inhumé au monastère de Trigorskoïe, à proximité de la propriété familiale de Mikhailovskoïe, dans le district de Pskov. Mikhaïl Lermontov trouva la mort en 1841 à Piatigorsk dans le Caucase. Il y avait été déporté par le tribunal militaire pour avoir participé à un duel. Lermontov fut enterré dans son village natal de Tarkhany. Léon Tolstoï (mort en 1910) fut enterré, conformément à ses volontés, dans une simple tombe en terre à Iasnaïa Poliana, son village natal. Quant aux prix Nobel de littérature : Boris Pasternak (mort en 1960) fut enterré à Peredelkino près de Moscou, Ivan Bounine (mort en 1953) au cimetière orthodoxe de Sainte-Geneviève-des-Bois à Paris, Alexandre Soljenitsyne (mort en 2008) au cimetière de Moscou à proximité du monastère de Donskoï et Josef Brodsky (mort en 1996) au cimetière Saint-Michel de Venise. C'est aussi à Venise que furent enterrés Serge de Diaghilev (1872-1929), créateur de l'ensemble des *Ballets Russes* et le compositeur Igor Stravinsky (1882-1971).

Le cimetière de Novodiévitchi à Moscou est la nécropole principale des écrivains et des artistes russes : Nicolas Gogol (mort en 1852),

Valery Brioussov (mort en 1924), Mikhaïl Bulghakov (mort en 1940), Vladimir Maïakovski (mort en 1930), le compositeur Dimitri Chostakovitch (mort en 1975), le violoncelliste Mstislav Rostropovitch (mort en 2007). Le poète Sergueï Essénine (mort en 1925) fut inhumé au cimetière de Vagankovo. Un grand nombre de poètes, de compositeurs et de peintres furent inhumés dans deux cimetières de Saint-Petersbourg. Au cimetière de Volkovo reposent entre autres Ivan Tourgueniev (mort en 1883) et Alexandre Blok (mort en 1921). Le cimetière Tikhvine abrite les tombes du fabuliste Ivan Krylov (mort en 1844), Fiodor Dostoïevski (mort en 1881) et aussi celles de compositeurs russes illustres : Mikhaïl Glinka (mort en 1857) et Piotr Tchaïkovski (mort en 1893).

Ainsi c'est seulement en Europe de l'Ouest qu'est née la tradition des panthéons nationaux dédiés aux grands créateurs de la culture et de l'art et qu'elle persiste jusqu'à aujourd'hui.

Nécropoles royales et princières en Pologne

La première nécropole des rois et des princes fut créée à Poznań. Les premiers souverains polonais de la dynastie des Piast, Mieszko I^{er} (992) et Boleslas le Vaillant, (1025) ainsi que quelques autres princes, ont été inhumés dans le soubassement de la cathédrale. On ne peut y admirer actuellement que le mausolée de Mieszko I^{er} et de Boleslas le Vaillant construit dans la première moitié du XIX^e siècle (dans la Chapelle Dorée à proximité de la cathédrale).

Pour l'instant, le lieu d'inhumation de Boleslas le Téméraire (mort vers 1086) reste encore inconnu. Selon d'anciens chroniqueurs, il aurait été enterré à Ossjak en Carinthie. Les dernières recherches laissent penser qu'il peut reposer dans les cryptes de l'église de Tynieć à proximité de Cracovie.

Plusieurs princes polonais furent inhumés à Płock, Wrocław, Legnica et Opole. Le roi Alexandre Jagellon (mort en 1506) et la reine Barbara Radziwiłłówna (morte en 1551), femme de Sigismond-Auguste, célébrée par l'histoire et la littérature, furent inhumés dans les soubassements de la cathédrale de Vilnius.

Varsovie constitue un cas à part. Plusieurs princes de Mazovie reposent dans les tombeaux sous la cathédrale et depuis 1924 Henryk

Sienkiewicz, mort à Lausanne en 1916. Les cryptes de la cathédrale, ont également accueilli la dépouille de plusieurs présidents polonais, Gabriel Narutowicz en 1922, par exemple. C'est également en 1992 qu'on y ramena les cendres d'Ignacy Jan Paderewski mort à New York le 29 juin 1941, en 1993, sur l'initiative du président Lech Wałęsa, celles d'Ignacy Mościcki mort en 1946 à Versoix à proximité de Genève et enfin en 1994 celles du général Kazimierz Sosnkowski¹. On a mis fin à cette tradition seulement en 2010.

Dans l'histoire de la nation polonaise, c'est indiscutablement la nécropole des rois de Pologne située à Wawel qui a joué le rôle le plus important. Dès le XI^e siècle, on y a inhumé les dépouilles de princes et de princesses (sans parler des tombes légendaires de Krakus ou de Wanda) : entre autres, en 1089, le prince Mieszko, fils unique de Boleslas le Téméraire, empoisonné après son retour de Hongrie en 1086. Les tombes d'autres princes polonais (Boleslas le Crépu, Casimir le Juste, Leszek le Blanc) n'ont pas été conservées. Elles furent détruites pendant les travaux de construction de la cathédrale actuelle, au début du XIV^e siècle. Dans la première moitié du XIV^e siècle, Ladislas le Bref institua la coutume du couronnement dans la cathédrale de Wawel et celle de l'enterrement des rois dans la crypte. Après son enterrement en 1333, on y inhuma tous les rois de Pologne à l'exception de Stanislas Leszczyński, Auguste III et Stanislas-Auguste Poniatowski. On y trouve le cénotaphe de Ladislas III Varnézien dont on ne sait pas s'il perdit sa vie en 1444 pendant la bataille de Varna ou bien s'il mourut beaucoup plus tard à Madère.

Dans la période des partages (1795-1918), on aménagea la crypte de Saint-Léonard en panthéon des héros nationaux. Elle accueillit en 1817 la dépouille du Prince Joseph Poniatowski (mort en 1813) et en 1818 la dépouille de Tadeusz Kościuszko (mort en 1817). Au début du XIX^e siècle, il fut question d'y transférer la dépouille du général Henryk Dąbrowski, commandant des Légions Polonaises, mais ce

¹ Le général Sosnkowski, commandant en chef de l'armée polonaise après la mort du général Władysław Sikorski, homme d'État illustre, est mort en 1969 à Arundel au Canada. L'urne contenant ses cendres fut alors transportée à Paris et déposée à l'église parisienne de l'Assomption et ensuite dans le sarcophage de la Société Historique et Littéraire Polonaise au cimetière de Montmorency. En 1984, la famille du général (sa femme et son fils) a décidé de transférer les cendres du général à Varsovie. La Société Historique et Littéraire Polonaise s'y est opposée en se référant à la volonté du général de retourner en Pologne, une fois libérée du régime communiste. La famille du général a perdu le procès intenté à la SHLP. C'est seulement le 12 novembre 1994 que l'urne des cendres du général a été transportée en Pologne et déposée dans la crypte de la cathédrale Jean-Baptiste à Varsovie.

projet resta sans suite. En 1935, le maréchal Józef Piłsudski qui en 1918 avait notablement contribué à la restauration de l'indépendance de la Pologne, fut inhumé aux côtés de Tadeusz Kościuszko et du prince Józef Poniatowski. Puis ce fut en 1993 le général Władysław Sikorski (mort en 1943), commandant en chef et premier ministre du gouvernement polonais en exil, qui perdit la vie dans un accident d'avion près de Gibraltar.

On avait également décidé de faire venir à Wawel deux des plus grands poètes polonais, Adam Mickiewicz et Juliusz Słowacki. Les premières démarches pour faire venir les cendres de Mickiewicz de Montmorency ont commencé en 1869 et ont abouti en 1890. Le transfert des cendres de Słowacki du cimetière de Montmartre à Wawel prit encore plus de temps : trente-deux ans, de 1885 à 1927. C'est ainsi que se constitua progressivement à Wawel la **Crypte des Prophètes** (on peut regretter que les cendres de Zygmunt Krasiński n'aient pas pu être ramenées à Wawel, bien que les démarches aient commencé dès 1909). En 1993 fut installée à l'entrée de la Crypte des Prophètes une plaque commémorative en souvenir du « quatrième prophète », Cyprian Kamil Norwid. Quatre ans plus tard, au cours d'une cérémonie solennelle, on a placé à côté de la plaque une urne contenant un peu de terre de la fosse commune du cimetière de Montmorency (où se trouvait depuis 1888 le cercueil contenant la dépouille de Norwid). Enfin, le 28 février 2010, fut apposé dans la Crypte des Prophètes un médaillon représentant le visage de Frédéric Chopin, fidèle copie du médaillon ornant la tombe du compositeur au cimetière parisien du Père-Lachaise. Il faut espérer que ce n'était pas la dernière cérémonie solennelle organisée dans la Crypte des Prophètes. En 2012, nous célébrons le 200^e anniversaire de la naissance de Zygmunt Krasiński. Peut-être à cette occasion, placera-t-on dans la Crypte des Prophètes une plaque commémorative en souvenir du troisième des prophètes.

Deux autres initiatives cracoviennes doivent également être mentionnées. En 1880, à l'église des Paulins à Skalka, on a inauguré solennellement une Crypte des hommes de mérite. On y recense un grand nombre d'hommes illustres : Jan Długosz, le plus grand chroniqueur de l'ancienne Pologne, ainsi que douze écrivains et artistes, comme Wincenty Pol (1881), Józef Ignacy Kraszewski (1887), Teofil Lenartowicz (1893), Henryk Siemiradzki (1903),

Stanisław Wyspiański (1907), Jacek Malczewski (1929), Karol Szymanowski (1937) et Czesław Miłosz (2004). On y trouve aussi des plaques commémoratives en souvenir d'Aleksander Brückner, grand philologue et spécialiste en culture polonaise, ainsi que celle de Karolina Lanckorońska, femme de science et mécène de la culture polonaise.

La Crypte des hommes de mérite à Skałka est déjà remplie. La dernière place libre a été occupée en 2007 par un sarcophage des Paulins. Le projet de construction d'une deuxième crypte et d'un musée n'a pas été concrétisé. Malgré leur accord donné en 2009, les Paulins ont changé de décision. Dans cette situation, à l'automne 2009, j'ai présenté un nouveau projet de création de Crypte des Grands Polonais dans le soubassement de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul.

Depuis presque quatre cents ans, cette église est associée au personnage de l'abbé Piotr Skarga (1536-1612) qui y est inhumé, écrivain illustre, recteur du Collège Jésuite à Vilnius, premier recteur de l'Académie de Vilnius. Cet écrivain et orateur très doué fut, dès 1588 et pendant plus de vingt ans, prédicateur à la Cour du roi Sigismond III Vaza. Il cherchait à renforcer le pouvoir royal mais n'était pas d'accord pour que les monarques polonais s'empêtrant dans les affaires suédoises. L'abbé Piotr Skarga s'est inscrit dans l'histoire comme un grand prédicateur, un excellent orateur et un grand patriote. Au XIX^e siècle, alors que la Pologne était sous occupation, on le voyait comme un prophète qui avait averti en vain les Polonais des malheurs menaçant la Patrie. C'est du moins ainsi qu'Adam Mickiewicz, Cyprian Kamil Norwid, Jan Matejko voyaient sa vie et son œuvre.

C'est dans cette église que nous pensons créer la seconde partie du panthéon national, à savoir la **Crypte des Grands Polonais**. Il faudra définir qui pourra y être inhumé. Conformément à l'idée présentée il y a déjà longtemps par les députés de la Grande Diète, le sanctuaire de la Miséricorde Divine à Varsovie pourrait accueillir la dépouille des hommes politiques illustres, alors que les cryptes de Cracovie pourraient être destinées aux personnalités les plus remarquables de la culture, de l'art et de la science.

Danuta Knysz-Tomaszewska

*La Magie de la Bretagne. La grande aventure
artistique de Gabriela Zapolska (1857-1921), femme
de lettres en révolte et critique d'art en admiration*

Introduction biographique

En décembre 2011, quatre-vingt-dix ans se seront écoulés depuis la mort de cette femme de lettres, artiste et journaliste qui a mobilisé l'opinion publique pendant plus de quarante ans. Dès son début littéraire (1883) et dès ses premiers pas sur la scène de Cracovie (1882) elle a attiré l'attention des critiques qui ne voulaient rien lui pardonner. On l'accusait sans cesse d'être une femme amoralisée, une femme à scandale, une provocatrice et une naturaliste qui suivait l'œuvre de Zola et comme lui se plaisait dans les turpitudes de la vie.

Stanisław Brzozowski, critique extrêmement sévère et exigeant, ne se laissait convaincre ni par son féminisme ni par son naturalisme, ni qui plus est par son symbolisme, mais il la considérait comme un auteur révolté, solidaire des souffrances de ses personnages qui s'opposaient en vain à l'ordre du monde et étaient par avance condamnés à l'échec. Il n'a jamais douté de sa rébellion et son aversion pour les « mensonges d'un polonais contemporain »¹. Elle avait l'esprit de combat et a défendu les exclus toute sa vie ; elle dénonçait l'hypocrisie et luttait contre la critique venimeuse et agressive qui détruisait ses romans et ses pièces de théâtre. Il est important de constater que Gabriela Zapolska s'est avérée aussi révoltée et insoumise dans sa vie que dans son œuvre.

Il me semble que nous sommes confrontés à une personnalité encore difficile à saisir, très riche, très dynamique et très complexe. Malgré plusieurs ouvrages consacrés à ses romans et à son théâtre, les chercheurs ne sont toujours pas d'accord sur ses affiliations avec le

¹ Stanisław Brzozowski, „Powieść mieszczańska i jej fazy u nas” in : Współczesna powieść polska, Stanisławów, 1906.

naturalisme et sur le sérieux de son accès au symbolisme. Il arrive souvent que dans son œuvre des brins d'or se mêlent à des banalités. Ces contrastes, parfois même ce mélange du kitsch et d'une littérature de grande envergure pourrait nous choquer. Dans un certain sens, Zapolska elle-même nous en donne des explications, notamment quand elle écrit à son ami Stefan Laurysiewicz en 1894 : « Je suis le courant – je ne veux pas avoir de manière à moi – je ne suis que le miroir. Je n'écris pas d'épopées historiques, mais une épopée des instants que je vois »¹.

Née en 1857 dans une famille de riches propriétaires terriens, mariée jeune en 1875, Gabriela Zapolska a mené dès 1881 la vie difficile d'une femme indépendante, séparée de son mari infidèle, abandonnée par son amant Gawalewicz qui l'a laissée enceinte et par sa famille scandalisée. Ayant perdu son enfant illégitime, blessure qui ne s'est jamais cicatrisée, elle a cherché à réaliser son rêve de comédienne qui aspire à une grande renommée. Elle s'est débattue avec des difficultés énormes, décidée à vivre de sa plume, en tant qu'écrivain et journaliste. Cette idée était difficilement réalisable à l'époque, surtout pour une femme. Elle est restée toute sa vie fidèle à ses deux vocations : la littérature et la scène.

Gabriela Zapolska a écrit de nombreux romans, nouvelles et pièces de théâtre tout en poursuivant sa carrière de comédienne, de critique théâtral et de fondatrice d'une école pour jeunes acteurs. Ces passions l'ont menée à Paris (1889-1895) où elle a fait son apprentissage au Théâtre Libre d'Antoine, puis l'ont fait revenir à Varsovie, à Cracovie, à Lvov, toujours à la recherche de rôles à interpréter et de nouvelles conceptions théâtrales à réaliser. Ces deux vocations se sont enrichies réciproquement pour triompher dans des pièces qu'elle a écrites directement pour le théâtre après son retour de France, entre 1897 et 1919. Elle a su profiter de son expérience d'actrice ainsi que de sa connaissance parfaite des exigences de la scène. A Paris, elle a réussi à attirer dans son salon des comédiens et des peintres qui venaient y discuter et qui aimaient lui offrir leurs toiles. En partant de rien, Zapolska s'est créé son nouvel univers artistique. Ses articles sur le théâtre parisien et la nouvelle mise en scène naturaliste rendaient accessibles à Varsovie

¹ G. Zapolska, lettre envoyée de Châteauneuf-du-Faou le 11 juin 1894, in : Listy, Stefania Linowska (éd.), PIW, 1970, p. 446 (traduction D. K-T).

et à Cracovie les précieuses innovations de la vie théâtrale de la fin du XIX^e siècle. Et ses articles sur la peinture française élargissaient les horizons du public polonais.

L'exposition à Varsovie : Gabriela Zapolska. Le talent en révolte (avril-juillet 2011)

L'exposition organisée au Musée du Théâtre et au Musée de la Littérature à Varsovie dans un beau quartier de la Vielle Ville nous a donné l'occasion de voir Gabriela Zapolska et son œuvre sous de nombreux aspects. En passant d'une salle à l'autre, le spectateur était plongé dans l'univers de la Belle Époque récréé par les meubles Art Nouveau, par des robes que portaient les actrices interprétant les protagonistes des pièces de Zapolska et par des bibelots qui appartenaient à l'auteure. Il se trouvait entouré de portraits et de photos de la belle comédienne. Le public était invité à l'accompagner dans le Paris des années 1890 dont l'atmosphère était rendue par des toiles, des estampes et des affiches d'artistes tels que Pankiewicz, Podkowinski, Toulouse-Lautrec et Sérusier. Puis les spectateurs voyageaient avec l'actrice en Bretagne qu'ils pouvaient découvrir à travers les magnifiques tableaux de Paul Sérusier, ce peintre nabi qui était devenu le fiancé de Gabriela. Je crois que c'était la première fois que je voyais réunies dans une salle tant d'œuvres de cet artiste, célèbre élève de Gauguin. L'ambiance magique de la Bretagne émanait également des toiles de Władysław Ślewiński qui fut le premier peintre polonais à être séduit par cette région. Profondément attaché à la Bretagne, il y venait à partir de 1889 séjourner à Pont-Aven puis au Pouldu, pour enfin s'établir définitivement à Doëlan en 1914. « En 1892 il peignit avec Sérusier, deux ans plus tard, il rendit visite à Gauguin au Pouldu », précise Barbara Brus-Malinowska lorsqu'elle évoque la présence des peintres polonais en Bretagne¹. Ainsi Zapolska qui a passé ses vacances à Roscoff et à Huelgoat en 1893, puis en 1894 à Châteauneuf-du-Faou, est venue presque à la même époque que Ślewiński, Gauguin, Bernard, Sérusier et tant d'autres peintres postimpressionnistes.

Pour tous ces artistes, la Bretagne est devenue source d'expérience existentielle et artistique. Elle recélait quantité de sujets intéressants. Ils y trouvaient une côte rocheuse, pittoresque et inquiétante. Ils

¹ B. Brus-Malinowska, « La Bretagne et les artistes polonais », in : *Peintres polonais en Bretagne (1890-1939)*, Éditions Palantines, Musée départemental breton, Quimper, 2004, p. 16.

étaient fascinés par les habitants dans leurs costumes traditionnels vivant leur vie dure et primitive dans une mystérieuse harmonie avec la mer et les falaises. Il n'est pas étonnant que son expérience vécue en Bretagne ait eu pour Zapolska un caractère initiatique dans plusieurs domaines. La rencontre de Paul Sérusier a décidé de l'évolution de ses opinions sur la peinture moderne. Ce peintre nabi lui a servi de guide dans ce monde fermé, pendant longtemps isolé de l'essor de la civilisation française.

Il lui a fait découvrir la beauté du paysage et les mystères de la vie des Bretons. Grâce à cette expérience, l'actrice polonaise s'est laissée attirer vers la peinture symboliste née dans ce pays où tout devenait symbolique et rituel. La présentation des nombreuses toiles de Paul Sérusier dans l'exposition consacrée à Zapolska souligne le rôle primordial qu'il a joué dans le dernier chapitre de sa vie parisienne. J'en parlerai de façon plus détaillée lorsque je me pencherai sur sa correspondance de Bretagne à laquelle j'attribue une grande valeur existentielle et esthétique.

L'exposition du Musée de Varsovie attirait également l'attention des spectateurs sur la carrière théâtrale de Zapolska que l'on pouvait suivre grâce à de nombreuses photos la représentant dans les rôles qu'elle a interprétés et grâce à des affiches annonçant ses propres comédies montées dans les théâtres de Varsovie, de Cracovie et de Lvov.

Gabriela Zapolska femme de lettres pouvait également séduire les visiteurs par les premières éditions de ses romans et de ses pièces de théâtre présentées dans l'exposition ainsi que par les citations de ses lettres et de ses articles publiés dans la presse. Très éloquentes, ces citations évoquent sa vie privée, ses aventures sentimentales et ses opinions sur le théâtre et sur l'art. Le titre de l'exposition « Le talent en révolte » saisit bien la ligne de vie de cette artiste indomptable, toujours prête à défendre ses opinions avec « les griffes et le bec », comme elle aimait à le dire. Les portraits des beaux hommes qui l'ont accompagnée dans sa vie nous évoquent sa recherche désespérée d'un bonheur toujours insaisissable, à l'instar d'une Emma Bovary. Ses partenaires successifs ne se sont pas révélés à la hauteur de ses espérances bien qu'ils fussent des hommes peu banals : des écrivains (Marian Gawalewicz à Varsovie, Ludwik Szczepański à Cracovie),

un critique d'art (Stefan Laurysiewicz à Paris), des peintres (Paul Sérusier en Bretagne et à Paris, Stanisław Janowski à Lvov). Elle épousa ce dernier en 1901 pour vivre un mariage tumultueux, interrompu plusieurs fois par des séparations. Sa vie émotionnelle était de toute évidence pleine d'échecs. Individualiste, impulsive et impatient, elle cherchait un accomplissement dans son travail de comédienne, dans l'écriture et dans l'amour – toujours prête au combat. Elle fut probablement plus faite pour la chasse aux mirages à travers ses voyages permanents que pour des liens stables et durables.

En rendant souvent parole à Gabriela elle-même, l'exposition, très bien documentée, créée avec amour et intelligence, assurait un contact intime avec l'artiste violente, sensible, agressive et fragile à la fois. Cette présentation a parfaitement réalisé l'objectif des organisateurs qui voulaient nous rapprocher de « Ce personnage hors du commun qui, exclu de sa caste sociale, menait son existence à sa guise, en toute liberté, grâce à un talent extraordinaire et à une ambition non moins extraordinaire. Au tournant moderniste, à une époque où plusieurs modes artistiques et tendances idéologiques se confrontent, Zapolska arrive à créer son propre théâtre qui critique et diagnostique, bouillonne de passions satiriques, ridiculise impitoyablement des soi-disant vertus morales bourgeoises »¹.

Je suis persuadée que cette nouvelle rencontre avec l'univers de Gabriela Zapolska va nous inciter à la relecture de ses romans qui frôlent la satire et le mélodrame, de ses comédies grinçantes, de ses lettres qui cachent ses passions ainsi que de ses articles de journaliste attentive qui a su observer la vie autour d'elle tout au long d'une trentaine d'années. Il faut noter par ailleurs que ses nombreuses formes d'expressions restent à l'ombre de son théâtre naturaliste toujours vivant. Nous avons encore beaucoup à découvrir et beaucoup à repenser pour comprendre cette artiste aux multiples facettes qui a travaillé toute sa vie avec acharnement. Il faudrait essayer de pénétrer la vie mouvementée de cette femme de lettres et comédienne qui cherchait avec une volonté de fer l'accomplissement artistique et émotionnel en transgressant les normes, en provoquant les bonnes gens par sa franchise et par le

¹ Waldemar Dąbrowski « De la part des organisateurs » in : Gabriela Zapolska. Zbuntowany talent, Varsovie, Teatr Wielki-Opera Narodowa, Muzeum Teatralne, 2011, p. 7.

regard impitoyable qu'elle portait sur tous ceux qui préféraient le camouflage et le mensonge.

La condition de femme dans l'œuvre de Zapolska

Il est incontestable que la condition féminine sous tous ses aspects revient comme un leitmotiv dans l'œuvre de Zapolska. Elle avait l'audace d'introduire dans ses romans des sujets tabous tels que la prostitution professionnelle qui piège la femme et dont il n'y pas de sortie (*Ce dont on ne parle jamais*, 1909) ou les maladies vénériennes dont sont victimes les épouses naïves et non averties (*Ce à quoi on ne veut même pas réfléchir*, 1914). Elle n'hésitait pas à décrire la tension érotique malsaine qui régnait dans les établissements pour les jeunes filles sages et de bonne famille (*L'Antichambre de l'enfer*, 1899). Provocatrice, elle dénonçait le manque de satisfaction sexuelle des femmes dans leur vie de couple (*Du journal d'une jeune mariée*, 1900, *L'Amour de saison*, 1904).

Zapolska décelait toute sorte de relations pathologiques dans les bonnes familles (les pièces de théâtre : *La Morale de Madame Dulska*, 1906, *Mademoiselle Maliczewska*, 1909, *La Femme sans tache*, 1913). Elle dénonçait les mensonges et l'hypocrisie dont les femmes étaient le plus souvent victimes, surtout celles des basses classes sociales (*Cathy la Caryatide*, 1885). Le titre d'un de ses recueils de nouvelles *La Ménagerie humaine* (1892) pourrait servir de mot clé pour toute son œuvre. Zapolska était intransigente dans sa critique, impitoyable et parfois injuste dans ses accusations contre les hommes qu'elle jugeait responsables des tragédies des femmes. Néanmoins, elle ne cachait ni la stupidité ni la naïveté impardonnables de ses protagonistes féminines. Elle s'est toujours placée avec une passion de journaliste du côté des faibles et des exclus. Indépendamment de leur qualité artistique souvent inégale, ses romans et ses drames menaçaient l'ordre social, choquaient et irritaient car ils faisaient tomber le voile qui dissimulait les conflits déchirants des « familles respectables ».

La critique marxiste appréciait surtout les textes dans lesquels elle attaquait l'hypocrisie de la société petite bourgeoise en lui pardonnant cette fois-ci ses « tendances naturalistes ». La critique féministe décelait avant tout dans son œuvre l'analyse des instincts biologiques

des femmes étouffées par les normes de la société patriarcale¹. Les biographes ont toujours été tentés par les épisodes piquants de sa vie entourée de cancons aussi bien de son vivant qu'après sa mort. Et les historiens d'art voyaient en elle un critique confirmé qui, à partir de 1892, a su accompagner l'évolution de la peinture française et a saisi ses transformations essentielles dues à l'impressionnisme et au postimpressionnisme.

Ses correspondances de Paris et de Bretagne sont perspicaces et passionnantes. Ses réflexions sur la mode ont toujours une grande valeur pour les historiens d'art spécialistes en domaine. C'est à son retour de Paris en 1895 qu'elle a créé le véritable drame naturaliste dont le couronnement est devenu *La Morale de Madame Dulka* (1906)² qui revient toujours sur les scènes polonaises à côté de *Żabusia (La petite grenouille chérie)* 1897, *Eux quatre* (1907) et *Mademoiselle Maliczewska* (1909). C'est à Paris qu'elle a mûri, qu'elle s'est sensibilisée à la peinture moderne, qu'elle s'est fait une place solide dans la littérature et au théâtre malgré la critique malveillante qui trouvait toujours des raisons pour l'attaquer violemment.

La magie de la Bretagne. Une grande aventure artistique

Les correspondances de Bretagne ont été publiées à Varsovie dans *Przegląd tygodniowy* (La Revue de la semaine) en 1893 et 1894 après ses deux voyages consécutifs et ses vacances passées dans ce pays des falaises abruptes et de la mer houleuse. Ses descriptions dynamiques et vivantes de ce coin de la France qui a attiré tant de peintres révèlent en elle un reporter capable de comprendre le monde exotique et fermé du peuple breton. Elle a su saisir ses traits caractéristiques et sentir la poésie des côtes sauvages tourmentées par les hautes vagues. Étrangère, elle s'est montrée sensible aux preuves de la foi catholique fervente des Bretons d'ailleurs fortement teintée de traditions païennes, ce dont elle était parfaitement consciente. Gabriela Zapolska appréciait l'art inné de ce peuple dont les artisans produisaient des objets d'une rare beauté. Elle découvrait leurs goûts raffinés dans les vêtements brodés d'or et dans la belle céramique de Quimper exposée sur des meubles en bois travaillés avec un

¹ Krystyna Kłosińska, *Ciało, pożądanie, ubranie: o wczesnych powieściach Gabrieli Zapolskiej*, Kraków, Wydawnictwo eFKA, 1999.

² Gabriela Zapolska, *La Morale de Madame Dulka / Moralność pani Dulskiej*. Édition bilingue. Traduction de Paul Cazin (1933), rééd. Danuta Knysz-Tomaszewska, Cécile Bocianowski, Grzegorz P. Bąbiak, Warszawa, 2011.

grand raffinement. En bon journaliste, Zapolska savait partager ses observations avec les lecteurs polonais dans des images suggestives et pittoresques.

« Bizarre, cette maison bretonne. Un mélange d'aspirations artistiques et d'une saleté qu'on laisse s'installer. Il y a des armoires superbes, aux lignes finement sculptées, avec des incrustations de cuivre travaillé qui luisent comme des étoiles sur le fond sombre du bois de chêne. (...) »

Près du lit se trouve un buffet entièrement sculpté où sont disposés des objets en faïence de Quimper, aux motifs peints de couleurs vives – superbes. C'est un jaillissement de couleurs, ces faïences de Quimper. Naïves et simple en apparence, mais avec beaucoup de goût »¹.

En observant ces gens simples et pauvres Zapolska, bien que consciente de leurs vices et de leurs tares, étaient fascinée par la communion avec la mer dans laquelle ils vivaient. Elle voyait pourtant le contraste saisissant entre la beauté du paysage et la peine de leur vie primitive. Elle ne comprenait évidemment pas la langue bretonne mais elle a merveilleusement saisi la beauté des sculptures primitives des calvaires élevés près des églises, dans des enclos paroissiaux. Ces calvaires qui datent de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle sont aujourd'hui reconnus par les historiens d'art comme les trésors de la Bretagne. Peuplés de personnages innombrables, ils rappellent au croyant la mort et la résurrection du Christ et les épisodes de la vie de Marie. Zapolska offre au public polonais ignorant une description détaillée et suggestive d'un calvaire breton qui prouve une grande sensibilité de l'auteur : « De par toute la Bretagne, on trouve une multitude de ce que l'on appelle des « calvaires », avec leur croix énorme faite d'une seule pièce de granit. Ils sont très anciens et sculptés de manière rudimentaire et naïve. Malgré cela ils sont particulièrement beaux et témoignent d'une inspiration authentique. Alors que Madeleine, Jean ou la Mère de Dieu sont représentés d'une manière quasi caricaturale, leur expression peut prendre une dimension tragique.

¹ G. Zapolska, Listy IV, *Przegląd tygodniowy*, 1893, n° 43-44, cit. : *De Bretagne : Huelgoat*, trad. E. Virol et A. Neville in : G. Zapolska, *La Morale de Madame Dulka*, op. cit., p. 305-306.

Selon les cas, un dragon ou bien un monstre à tête humaine et à corps de lézard se tient aplati au pied de la croix. En revanche le Christ est toujours soutenu par des anges. (...) L'Essénien de Nazareth étend ses bras amaigris, comme s'il voulait attirer à lui ce charmant coin de France que parcourt la rose ondulation des bruyères et où les gens entourent la mort d'un respect puissant et étrange à la fois »¹.

Zapolska émerveille toujours le lecteur par le pittoresque et le sensuel de sa correspondances de Bretagne dont le regard est comparable à celui des peintres. Elle a créé de véritables tableaux littéraires qui exaltent la beauté des paysages du pays. La lumière, l'heure, la saison, tout y est respecté, observé et noté.

« Huelgoat... un paradis tapissé de roses, de clochettes couleur lilas, de bruyères roses, de fougères aux tons mordorés comme brulées par une braise que le ciel saphir aurait déversé.

C'est bientôt l'automne (...). On aperçoit le noir de grappes de mûres parmi les ronces. Des pins poussent au milieu de fleurs multicolores. Sur le fond de prairies vert clair des peupliers sombres – on dirait du velours – dressent leurs torsos vers le ciel. Et, de-ci de-là, des silhouettes de chevaux aux jambes entravées apportent quelques taches blanches »².

Barbara Brus-Malinowska a très justement comparé certaines descriptions de Huelgoat et de Roscoff esquissées par Zapolska avec les toiles de peintres nabis et de peintres polonais venus en Bretagne dans des années 1890, comme Władysław Wankie ou après 1901 comme Mela Mutter³.

La correspondance de Bretagne fait penser aux scènes peintes par Paul Sérusier qui présente souvent les femmes et les enfants bretons en employant des couleurs intenses sur un fond sombre. De ses toiles émanent de la tristesse et du mystère. Le peintre n'hésite pas à étaler une certaine laideur physique des personnages qui pourtant restent pathétiques. Zapolska, à l'instar du peintre nabi dont elle devient

¹ G. Zapolska, *De Bretagne : Huelgoat*, in : *La Morale de Madame Dulka*, op. cit., traduction E. Virol et A. Nevill, p. 309.

² Ibid., p. 302.

³ B. Brus-Malinowska, *La Bretagne et les artistes polonais*, op. cit., p. 19.

l'amie très proche, exécute ses tableaux littéraires en se servant de grosses taches de couleurs vives comme dans cette description de la procession qui descend de la chapelle blanche.

J'ai eu l'occasion d'admirer pendant l'exposition parisienne « L'Aventure de Pont-Aven et Gauguin » en 2003 le beau tableau de Paul Sérusier intitulé *Pardon a Notre-Dame-des-portes* qui est daté de 1894-95 et qui se trouve aujourd'hui au Musée de Quimper. Cette toile ravissante représente des femmes bretonnes en costumes traditionnels qui montent en un majestueux cortège vers une chapelle blanche érigée au sommet d'une colline. La correspondance de Roscoff publiée par Zapolska contient un passage qui semble être la version littéraire légèrement modifiée de la même expérience vécue.

« Une procession descend lentement en faisant des lacets entre des rochers aux teintes sombres comme un serpent parsemé de pierres précieuses. Cela est dû à la couleur saphir des ceintures qui tranchent sur les blouses noires des paysans bretons. (...) La tâche rouge des robes des enfants de chœur qui portent les encensoirs se détache sur le fond de fumée grise qui va s'élevant »¹.

De même, certains passages de sa correspondance de Huelgoat publiée dans *Przeгляд tygodniowy* en 1893 font penser à la peinture murale exécutée par Sérusier dans l'appartement de Zapolska à Paris, ce qu'elle confirme elle-même en écrivant au rédacteur Wiślicki : « Ma salle à manger est entièrement peinte par Paul Sérusier dont j'ai parlé dans ma lettre d'Huelgoat. Au clair de lune se dessinent les silhouettes des rochers, des arbres, des gens, des lacs et des granits bretons. Autour d'un bûcher en flamme, situé au pied d'un mur rocheux, les gens dansent une farandole. J'aimerais bien que tu vois cela. C'est tellement beau ! »².

Est-ce une transposition directe de la peinture déjà réalisée ? Est-ce un document verbalisé de la même expérience que le peintre et l'écrivain ont vécue ? L'influence que Paul Sérusier a exercée sur l'actrice était très enrichissante.

¹ G. Zapolska, « De Bretagne : Roscoff », trad. É. Virol et A. Nevill, in : *La Morale de Madame Dulcka*, op. cit., p. 291.

² G. Zapolska, Lettre à Adam Wiślicki, Paris, décembre 1893, in : *Listy, op. cit.*, t. 1, Varsovie, PIW, 1970, p. 424, trad. D. K.-T.

C'est grâce à lui que les descriptions de Zapolska sont imprégnées d'un symbolisme latent, imposé par le sentiment de l'infini que provoque la mer immense et stimule la puissance de la nature. Dans une lettre de Roscoff du 4 août 1893 à Stefan Laurysiewicz la comédienne avoue : « Les vues sont délicieuses, et quand au clair de lune, la mer s'écrase sur la côte dans un murmure, je sens mon âme s'arracher de ma poitrine pour s'échapper quelque part dans le monde »¹.

La correspondance de Bretagne témoigne d'une grande subtilité dans l'étude des paysages et des scènes de la vie quotidienne des habitants du pays. Elles laissent deviner que Zapolska est dotée d'une sensibilité picturale. Elles prouvent que la comédienne est capable de porter sur le Finistère le regard d'un peintre attentif aux taches de couleurs et changements d'atmosphère.

C'est grâce à Paul Sérusier qu'elle a pu rapidement reconnaître l'art de Gauguin, de Rançon, Vuillard et Van Gogh dont elle a parlé en 1894 dans un article « De nouveaux courants dans l'art » avec sensibilité et compétence, enthousiasmée par les valeurs spirituelles de leurs toiles². Et comme Gauguin en 1889 et Sérusier en 1893, elle était fascinée par le côté poétique des silhouettes silencieuses des paysans bretons, surtout des fillettes au regard absent qu'ils aimaient peindre et que Zapolska, elle, aimait évoquer dans ses textes. Sans doute aurait-elle pu répéter cette phrase de Paul Gauguin : « Je cherche à mettre dans ces figures désolées le sauvage que j'y vois et que j'ai en moi. Ici, en Bretagne les paysans ont l'air du Moyen-âge et n'ont pas l'air de penser un instant que Paris existe et qu'on soit en 1889 »³.

Ses voyages en Bretagne ont confronté l'actrice polonaise avec un monde qui semblait situé hors du temps, dans un espace grandiose et isolé où les hommes et les objets devenaient les signes de valeurs inexprimables. Son adhésion au symbolisme n'était peut-être pas très orthodoxe vu les textes d'Aurier et de Moréas, mais elle était sincère et spontanée. C'est Paul Sérusier qui l'a guidée. Il n'est pas

¹ G. Zapolska, *Listy*, op. cit., p. 417, traduction citée d'après B. Brus-Malinowska, op. cit., p. 10.

² Zapolska, „Nowe kierunki w sztuce”, *Przegląd tygodniowy*, 1894, n° 28,29,30, rééd. in : *La Morale de Madame Dulka*, op. cit.

³ Cité d'après Iwona Danielewicz, *Les Lettres parisiennes de Gabriela Zapolska sur l'art*, in : *Gabriela Zapolska. Zbuntowany talent*, op. cit., p. 82. Voir aussi : I. Danielewicz „Kolekcja Gabrieli Zapolskiej”, in : *Ars longa*, éd. Maria Poprzeczka, Warszawa, 1999.

étonnant qu'elle lui ait réservé une place spéciale dans une lettre de Huelgoat décrivant sa contemplation du paysage breton : « Paul Sérusier parcourt l'horizon d'un regard triste et voilé. Sa belle tête aux cheveux roux aux reflets dorés se découpe nettement sur le fond limpide. Il est de ceux qui croient en ce qu'ils font. L'état de son âme se traduit dans ses tableaux sous une forme symbolique dont l'expression nous enchante et nous en dit bien d'avantage qu'une multitude de commentaire ou que la tentative d'en faire une description littéraire. Sérusier est un Primitif, un Harmoniste – en apportant un complément à l'énergie qui émane de Puvis de Chavannes, il compose des chefs-d'œuvre de ses tableaux bretons, si simples, si tristes et beaux, à l'image de l'âme de leur créateur »¹.

Zapolska est revenue à ses souvenirs de Bretagne en 1901 dans un article intitulé « Parmi les bruyères roses et dans les brumes d'opales ». Elle y a confirmé sa fascination pour les peintres parmi lesquels elle avait vécu quelques temps. En les appelant, « les synthétistes », elle insistait sur le fait qu'ils ne voulaient pas copier la nature mais exprimer à travers elle leurs rêves, leurs visions et leurs états d'âme. Dans une réflexion plus émotionnelle qu'analytique, elle appréciait leur vie retirée et simple en Bretagne où loin des Salons et des critiques, ils s'imprégnaient de la beauté et de l'harmonie mystérieuse qui y régnaient en regardant silencieusement le soleil, la mer, les bruyères et les têtes des enfants bretons².

Les critiques et les historiens d'art ont depuis longtemps reconnu la justesse et la finesse des articles de Zapolska sur la peinture française publiés après 1892 : sur Pierre Puvis de Chavannes, Paul Gauguin, Paul Sérusier et Vincent Van Gogh. Ses textes, méconnus du grand public, sont cachés dans ses écrits de journaliste, perdus dans une édition volumineuse presque introuvable de nos jours, datant des années 1959-1962³.

Les souvenirs du Finistère se sont ancrés pour toujours dans la mémoire de Zapolska. C'est encore en 1903 qu'elle a comparé les

¹ G. Zapolska, « De Bretagne : Huelgoat », *op. cit.*, p. 303.

² G. Zapolska, « Wśród różowych wrzosów i mgieł opalowych », *Krytyka*, Lvov, 1901, vol. 1, *Publicystyka*, t. 3, éd. Jadwiga Czachowska, Zakład Narodowy Ossolińskich, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1962, p. 47-50.

³ G. Zapolska, *Publicystyka*, t. 1-3, éd. Jadwiga Czachowska et Ewa Korzeniewska, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1959-1962.

sapins verts s'élevant sur la pente de montagne qu'elle voit de sa fenêtre à Zakopane aux vagues vertes et veloutées qui embrassent les îlots de Finistère non loin de Roscoff, village où elle a passé des vacances en 1893¹.

Le dernier texte qui s'est nourri de ses voyages en Bretagne est paru en 1906. C'était la préface du catalogue qui présentait la collection de toiles que Zapolska avait ramenée de Paris². Elle comprenait des œuvres de Paul Sérusier, Paul Gauguin, Georges Lacombe, Georges Seurat et tant d'autres postimpressionnistes dont elle a découvert la peinture par l'intermédiaire des peintres nabis qu'elle a connus en Bretagne. La magie de ce coin de la France s'est avérée durable pour Gabrielle et très enrichissante pour le public polonais qui cette fois-ci grâce à Zapolska prenait conscience de la grande évolution de la peinture européenne.

¹ G. Zapolska, „Gdzie gęncjany kwitną i Droga do willi 'Sas'”, *Publicystyka*, t. 3, *op. cit.*, p. 285. Texte publié dans *Kurier codzienny*, à Varsovie, 1903.

² Przedmowa do katalogu wystawy obrazów ze zbioru Gabrieli Zapolskiej, in : *Publicystyka*, t. 3, *op. cit.*, p. 316-318, texte publié sans signature de Zapolska dans le catalogue de l'Exposition, Lvov, 1906.

Elżbieta Koślacz-Virol

La Ville-Lumière vue par Gabriela Zapolska.

Paillettes et réalités

Madame le Professeur Danuta Knysz-Tomaszewska nous l'a rappelé, issue d'une famille de propriétaires terriens de Volhynie, Gabriela Zapolska était familière des ambiances provinciales et de ce qui fait le charme d'une vie rurale. C'est là où elle a passé une partie de son enfance, ses années de jeune comédienne itinérante l'y ont replongée à maintes reprises. Ayant eu l'occasion d'y vivre de longs mois, lors de son séjour en France, elle ne pouvait être insensible à la magie d'une Bretagne... où des peintres allaient désormais planter leur chevalet en pleine nature.

Mais, tel un papillon de nuit, très vite aussi, elle a été aspirée par la vie urbaine. Sa mère ne s'était-elle pas produite à l'Opéra de Varsovie ? Celle qui n'avait pas encore opté pour le pseudonyme de Zapolska n'a-t-elle pas été éduquée dans une institution de Lvov ? N'a-t-elle pas été envoyée à Varsovie où elle s'est rapidement mariée, pour son malheur, à un officier de la Garde du tsar ? Elle cherchera notamment à être reconnue sur la scène varsoivienne. Ses déconvenues la pousseront à venir à Paris. à son retour en Pologne, elle s'établira successivement à Varsovie, à Cracovie et à Lvov.

Zapolska des villes, Zapolska des champs : parmi ses pièces les mieux connues, *La Morale de Madame Dulska*¹ nous aspire dans une atmosphère typiquement urbaine, alors que celle de *Skiz*² est résolument plus champêtre.

Venons-en maintenant à Paris où Gabriela a séjourné pendant une bonne part des six ans qu'elle a passés en France. Nous sommes à la fin du 19^e siècle, en cette période culturellement si riche, bouillonnante d'idées et d'événements artistiques, qui ont ensemencé l'Europe.

¹ *La Morale de Madame Dulska (Moralność pani Dulskiej)*, pièce écrite en 1906.

² *Skiz*, pièce écrite en 1908.

Quelques décennies auparavant, sous le Second Empire, le baron Eugène Haussmann avait entrepris de transformer la capitale et d'en faire une ville moderne, avec de grandes avenues et des boulevards – assainie et aérée. Les anciens taudis avaient été détruits ; à leur place des immeubles en pierre de taille, dans le style dit *haussmannien*, avaient commencé à se multiplier.

Au même moment, la cité s'était agrandie jusqu'aux fortifications : les communes d'Auteuil, Passy, Montmartre, Belleville y avaient été intégrées. Ce sont les limites que nous connaissons désormais, d'un Paris comprenant vingt arrondissements. Dans les années 1890, s'y trouvaient plus de 2 millions d'habitants, plus qu'aujourd'hui. En revanche, bien qu'elle prenne alors un grand essor, la population de la banlieue, encore très maraîchère et champêtre, semble minuscule par comparaison avec celle de l'actuelle région parisienne.

Paris est une ville qui s'était embourgeoisée et dont, pour des raisons économiques, la population artisanale, ouvrière et domestique d'origine parisienne, avait commencé de migrer vers sa périphérie, opérant ainsi un clivage géographique qui n'existait pas auparavant, entre le cœur de la capitale et ses pourtours et enfin sa banlieue.

Lorsque Zapolska arrive à Paris, la France, et une bonne partie de l'Europe, commencent tout juste à se dégager d'une longue crise économique dont il reste de lourdes traces. Le développement industriel reprend avec vigueur et se confirmera... jusqu'à la Première Guerre mondiale. L'Exposition Universelle de 1889, qui va faire l'objet des premières chroniques parisiennes de notre héroïne pour des journaux de Varsovie, en est un signe annonciateur.

En revanche, Paris n'a pas attendu la reprise économique pour être le lieu d'un bouillonnement culturel intense. Son urbanisme novateur et la transformation de son tissu social y ont leur part. Le progrès technique aussi. Le chemin de fer, désormais entré dans les mœurs, favorise migrations et brassages.

La photographie remet en question une vision du monde qui nous entoure, dont l'artiste classique avait jusqu'alors un certain monopole. Le gaz, qui commence à être disponible à tous les étages pour accroître le confort des logements, se fraie aussi un

chemin dans les lieux publics – ce qui bouleverse une conception du spectacle jusqu'alors dépendante de l'éclairage à la bougie. Et l'électricité s'apprête à prendre le relais.

Bien que le qualificatif de Ville-Lumière donné à Paris remonte à bien avant dans le temps, c'est surtout à cette époque qu'il est particulièrement attaché. Car il déborde, et de loin, le seul éclairage des rues : d'autres grandes villes européennes sont aussi avancées sur ce plan. Il englobe en effet de toutes autres dimensions culturelles, artistiques et sociales.

C'est notamment à ce titre que la capitale de la France attire de nombreux étrangers et des artistes qui tentent de la décrire et expérimentent de nouvelles manières d'en représenter les multiples aspects. Cela se conjugue à un foisonnement de styles : sur le plan pictural se succèdent les impressionnistes, les pointillistes, ainsi que des théoriciens de la palette, tel Sérusier, si cher à Zapolska, au sein du groupe des Nabis, et beaucoup d'autres. La littérature et les théâtres ne sont pas de reste, qui échangent et vibrent au rythme d'idées proches et des inventions nouvelles.

C'est au regard que Gabriela Zapolska porte sur Paris, capitale du monde et Ville-Lumière, que nous allons nous intéresser. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel regard. De toute évidence, cette lumière la frappe au sens propre et au sens figuré. Elle a dix ans de métier de comédienne derrière elle. Venue à Paris pour se perfectionner dans l'art dramatique et si possible y percer, comment pourrait-elle être insensible aux effets de l'éclairage ?

En Pologne, elle avait écrit des nouvelles, elle avait adapté pour sa troupe quelques pièces françaises, et elle s'était colletée, parfois vigoureusement avec le monde littéraire varsovien : autant d'expériences qui faisaient que, une fois arrivée en France, ces dimensions de la vie culturelle et sociale ne pouvait lui échapper.

Mais si lumière permet de mieux discerner ce qu'elle éclaire, elle peut aussi éblouir et accrocher le regard sur les paillettes. Et masquer ce qui reste dans l'ombre, d'une réalité plus sordide.

Or, comme nous l'a rappelé Danuta Knysz-Tomaszewska, Zapolska s'y connaît pour aller investiguer dans ces zones obscures, voire mettre le doigt où ça fait mal, sur ce dont, habituellement, on ne veut pas parler. En Pologne, certains l'avaient comparée à Émile Zola et traitée de *naturaliste*, avec l'intention de la déprécier, alors qu'elle n'en connaissait guère les théories ni les discussions que cela provoquait¹.

En fait, ce qu'elle avait elle-même vécu, douloureusement, s'était tragiquement répercuté sur sa santé d'abord, ainsi que sur sa situation matrimoniale et financière : décès de sa petite fille adultérine, un mari qu'elle a quitté, une attente de huit ans pour que son mariage soit invalidé. Sa famille cherche à l'éloigner de Varsovie. Elle se décide de partir à Paris. Elle a 32 ans.

Cherchant à en surmonter les séquelles, à survivre en quelque sorte, Zapolska s'est engagée sur un chemin marqué par la ténacité, l'intelligence et le talent, pour perfectionner l'art dramatique.

Zapolska dramaturge, ce n'est pas un mystère. Zapolska comédienne, ça commence à se savoir. C'est surtout en tant que journaliste qu'elle nous apporte un témoignage original, aigu, vivant et passionnant sur le Paris de l'époque.

En Pologne, elle avait déjà écrit et publié de premiers romans, comme *Malaszka*, pour des journaux de Cracovie, de Lvov et de Varsovie (*Gazeta Krakowska*, *Kurier Lwowski* puis *Przegląd Tygodniowy*).

Ici, elle est la correspondante de *Przegląd Tygodniowy* et de *Kurier Warszawski*. Ses chroniques ont été rassemblées et publiées en 1960². Il en a été de même en 1970 pour une partie de sa correspondance, dont le côté moins public, plus intimiste, donne du relief à ce qu'elle exprime : pour la période qui va de 1889 à 1895, cet ensemble journalistique et épistolaire représente un millier de pages³.

¹ Article critique dans *Słowo*, feuilleton « Pólsłówka », 1883, n° 269, p. 2-3, à propos de sa nouvelle *Malaszka*, sous le titre « Manifest W. Augura – Zola polski – « Malaszka » pani Snieżko-Zapolskiej », ainsi que dans *Echo*, 1883, n° 232, p. 3.

² PAN, Instytut Badań Literackich, *Dzieła wybrane Gabrieli Zapolskiej*, pod redakcją Ewy Korzeniewskiej, Wrocław-Warszawa, 1958, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk.

³ *Listy Gabrieli Zapolskiej*, zebrała Stefania Linowska, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa, 1970.

Ces cinq ou six ans sont pour Zapolska une occasion unique, d'élargissement de sa vision du monde, et d'enrichissement intellectuel et artistique. Paris lui offre une place privilégiée, elle se trouve ainsi aux premières loges lorsqu'il s'agit notamment de discussions propres aux milieux artistiques. D'autres occasions d'ouverture, émaillées de quelques prises de conscience, ont marqué ce séjour, elle les mettra à profit à son retour en Pologne.

En tant que journaliste, Zapolska est reçue dans des manifestations importantes qui se déroulent dans la capitale et fait partie des invités de *la presse* où elle partage la tribune à côté des hommes.

Celle qui commence à poser sur Paris son regard d'étrangère, d'artiste et de journaliste, vit à Montmartre, dans le milieu des artistes peintres, des comédiens et des hommes de théâtre. Sa situation financière et la nécessité d'adapter son métier de comédienne à une langue qui n'est pas la sienne, la mettent à dure école.

Zapolska cherche à transmettre à ses lecteurs l'atmosphère et l'ambiance de Paris. On y trouve aussi bien la description très *naturaliste* d'un événement que des bouts de conversations dialoguées, ou des entretiens avec des personnes qui marquent le monde culturel et social parisien – avec la journaliste Séverine, par exemple, compagne de Jules Vallès, celui qui avait fondé le journal *Le Cri du Peuple*¹.

Il faut souligner un aspect très intéressant qui caractérise ces correspondances, c'est sa participation directe à des scènes de la vie parisienne. Elle est témoin direct de ce qu'elle perçoit. Cela lui donne une valeur unique, même s'il lui arrive de colorer ses articles à partir de son point de vue personnel, pas toujours objectif, surtout au tout début de son séjour à Paris.

1889. Zapolska arrive alors que s'ouvre l'Exposition Universelle. Débauche d'illuminations et de projecteurs, dispositifs tout nouveaux à base de gaz et d'électricité. Côté lumière, elle va être servie... et elle ne va pas se gêner pour faire part à ses lecteurs de l'impression que cela lui fait.

¹ Séverine, en vérité Caroline Rémy-Guebhard(1855-1929). Élève et compagne de Jules Vallès. Collaboratrice des journaux *Gil Blas* et *Le Gaulois*.

Mais le *clou* de l'Exposition, c'est la Tour Eiffel. Gabriela Zapolska aura été une des premières à monter tout en haut... C'est de là que, toute fraîche arrivée, elle découvre la ville :

« *Quelle plume serait capable de transcrire sur une feuille de papier inerte cette splendeur qui s'étale sous mes pieds. Paris, ce Paris de Zola – une bête au corps blanc et aux cheveux verts, s'enlace comme un serpent autour les pieds de la Tour. Ce Paris qui règne sur le monde, qui s'étend sur des espaces sans limites, semble, avec son manteau toucher le ciel* »¹.

Elle est consciente que cette vue, *d'en haut* de la Tour Eiffel, offre pour la première fois à des milliers de gens de nouveaux horizons « *qui leur étaient jusqu'à présent fermés* ».

Zapolska veut tout connaître de Paris, en particulier, le Paris *noir*, le Paris de travail, avec ses cheminées d'usines. Elle n'hésite pas à fréquenter des endroits mal famés. Sa sensibilité voit la misère humaine, la condition des femmes, des ouvriers et des enfants.

Du haut de la Butte de Montmartre, voici ce qu'elle décrit :

« *Au premier plan à partir du bas de la Butte, on trouve une masse des maisons étroitement entremêlées [...] Le plan suivant se perd dans une poussière couleur rouille qui s'élève, tel un poison qu'exhalerait le corps de la ville. [...] Sur fond de murs blanc et jaune, on voit distinctement les ombres de silhouettes d'ouvriers – ombres qui s'agitent nerveusement, sous la fatigue du travail de toute une journée. Et, au-dessus de tout cela, comme autant de phares émergeant de l'écume des vagues, surgissent tout à coup les tours noires de Notre-Dame, la scintillante flèche d'or des Invalides, l'ossature de la Tour Eiffel, Sainte Clotilde, le Panthéon, le Val de Grâce, Saint Sulpice et tant d'autres* »².

Un ami lui propose de se rendre au cabaret du Mirliton : « *Tout y est, dans les chansons de Bruant, se dit-elle alors qu'ils sont en chemin. Et la corruption et la décomposition qui touche les prolétaires qui grouillent dans les passages nauséabonds des banlieues. On y trouve aussi les pleurs des enfants adultérins abandonnés comme des chiots,*

¹ Publié dans *Kurier Warszawski*, 1889, n° 259 du 19 septembre, p. 1-2, sous le titre : „Korespondencja specjalna Kuriera Warszawskiego”.

² Publié dans *Przegląd Tygodniowy*, 1891, n° 41 du 10 septembre, p. 448-449.

le gémissement de la jeune fille abusée, la voix à peine audible d'une femme affamée, des lueurs de couteaux en action, l'attente déchirante d'une misérable derrière les barreaux, le claquement de dents d'un mendiant frigorifié ».

Mais, une fois dans ce lieu où « tous – le Tout-Paris intelligent, raffiné et élégant – vont écouter ses chansons et boire des bocks. [...] Le Président de la République, sa femme, des ministres, des gens de haut rang, des princes authentiques [...] », elle s'indigne et elle s'insurge.

« Bruant ouvre, les présente, et ramasse de l'argent... » Une fois qu'il a fini, il fait « une sorte de mendicité. Son serveur est venu avec une soucoupe parmi les invités pour ramasser des sous. C'est ainsi que Bruant a pu rassembler une petite cagnotte. Mais cela ne lui suffit pas : il en veut davantage encore. Il continue de plonger ses mains dans l'amas de haillons afin de faire de l'étalage de la misère humaine [...] et exige qu'on lui verse de l'argent pour répondre à cette souffrance. [...] Je n'avais pas de mots pour ce commerce de la misère des autres, pour cette revente au détail des larmes de souffrance de moribonds qui meurent de faim, pour cette cagnotte amassée avec des chansons qu'on dirait avoir été accouchées devant les vitres de la Morgue »¹.

Montrant ce Paris *noir*, Paris de la misère, de la maladie et du crime, Zapolska attire l'attention de ses lecteurs, en les sensibilisant à la condition de certaines couches de la population. Elle-même se range du côté des opprimés et des faibles. Son activité littéraire s'apparente à un engagement social. Spontanément – sans être suffragette ou féministe comme on l'entend aujourd'hui, mais en mettant nettement en relief bien des traits qui sont encore d'actualité – elle s'intéresse prioritairement au sort des femmes. En voici deux exemples.

À la Salpêtrière sont enfermées des milliers de femmes considérées comme folles. Certes, quelques progrès notoires y ont eu lieu – cela fait bientôt un siècle que, grâce à Pinel, la très grande majorité de celles-ci n'y sont plus enchaînées : dans l'amphithéâtre où le célèbre professeur Charcot donne ses leçons, un grand tableau remémore cette importante étape. Et Charcot lui-même cherche à moderniser ces lieux et les pratiques médicales. Chaque année, un bal est

¹ Publié dans *Przegląd Tygodniowy*, 1892, n° 10 du 5 mars, p. 123-124 ; n° 12 du 12 mars, p. 135-136, dans *Kroniki i Kroniczki*.

organisé pour les *folles* : un public relativement choisi y est invité – Zapolska en fait partie. Ce qu'elle en relate montre que tout n'est pas aussi rose.

« Soudain parviennent les sons d'un orchestre. [C'est une musique qui] court sur les gazons fleuris et entre les branches chevelues et ébouriffées des saules. [...] à gauche, il y a le bal des idiots et des épileptiques – dit bal mineur. à droite le bal des folles et des maniaques – dit bal majeur – nous nous approchons. [...] On entend le froufroutement de la soie des robes et des bruissements de mousseline. [...] Des invités en frac et en cravate blanche poursuivent avec émerveillement les folles les plus jolies [...] Elles sont accaparées par un désir permanent de plaire, d'attirer l'attention, même au prix de leur malheur.

[...] La plate-bande de lauriers-roses en fleurs, qui est disposée à l'entrée de l'autre grande salle semble inutile. [...] L'orchestre joue ici plus bas, plus lentement ; le gaz n'y flambe plus aussi intensément ; les fleurs semblent avoir perdu leur parfum. [...] Des centaines d'yeux au regard trouble, sans éclat, sans une étincelle d'intelligence. Leurs bouches sont tordues sans sourire, avec une bave sale qui dégouline sur les perles des costumes, sur les cols des robes.

[...] En face des bâtiments où se déroulent les bals s'étend une longue maison dont on peut apercevoir les petites fenêtres faiblement éclairées et munies de grilles. [...] Je regarde à l'intérieur. Derrière les barreaux, sur le fond noir, il y a quelque chose qui remue et qui ressemble à un visage humain. [...] Parvient un long gémissement [...], la plainte de voix féminines entremêlées. [...] Les voix de ces folles tapies dans les coins circulent d'une cellule à l'autre. [...] On voudrait alors tomber à genoux devant ce tombeau qui renferme des âmes humaines, comme devant un autel dédié à une horreur inexplicable, sur lequel ces âmes brûleraient pour l'éternité »¹.

Le Congrès International des Femmes se tient en 1892, dans la Mairie qui se trouve place Saint Sulpice à Paris. C'est Maria Szeliga-Loevy qui le préside. « C'est pour... ceux qui seront là quand, moi, je ne serai même que poussière » dit-elle, tombant presque de fatigue sous le poids du travail qui résulte de la fonction qu'elle occupe.

¹ Publié dans *Przegląd Tygodniowy*, 1892, n° 16 du 16 avril, p. 196-197, dans *Kroniki i Kroniczki*.

Gabriela Zapolska, qui la connaît bien, assiste au Congrès en tant que journaliste.

Au-delà de quelques péripéties qui ont émaillé ces journées, elle dévoile quelques-uns des sujets qui ont été abordés.

La prostitution : « *Pas une femme n'a réagi par fausse prudence, ni quitté la salle, lorsque le mot terrible de prostitution a été prononcé* ».

Le travail des femmes : « *Et voici la cohorte des déshéritées, des affligées, de celles qui vont pratiquement les pieds nus [...] Pour une chemisette qui est vendue six francs aux magasins du Louvre, on paye 25 centimes à la femme qui l'a cousue, pour son travail ! Il faut deux heures et demie à cette femme pour réaliser une seule pièce ! Ces chiffres se passent de commentaires* ».

La recherche en paternité : « *Les hommes, qui prennent passionnément part à ce débat, ont envahi l'estrade. [...] ils justifient leurs comportements de Don Juan qui ne sont pas sanctionnés, et leurs passades, d'un seul jour parfois. Après quoi il ne leur reste... qu'un souvenir (!) – chose d'une poésie ineffable, alors qu'aux femmes il ne reste souvent que les larmes, le désespoir, la maladie, la misère et... l'enfant !* ».

Et Zapolska conclut ainsi son article : « *Comme nous le voyons, ce Congrès avait pour objectif d'améliorer effectivement le sort des femmes. Il va de soi que l'on n'y est pas totalement arrivé.* » Elle est consciente que : « *Le devenir de la libération des femmes est trop lié à l'évolution de l'humanité dans son ensemble. Mais les femmes représentent une force considérable* »¹.

Les visites répétées, faites dès son arrivée, à l'Exposition Universelle ont donné à Zapolska l'occasion de transmettre à ses lecteurs des impressions très vives, liées à l'omniprésence et à l'intensité de la lumière – notamment lorsqu'il s'agit de la Tour Eiffel, déjà évoquée : « *Un océan de lumière, du feu, des gens, qui ne font qu'un seul bloc. [...] C'est en vain que, sur l'Esplanade, des faisceaux lumineux s'entrecroisent, en vain que le Pavillon de l'Argentine, pareil à un palais enchanté, scintille de lumières pourpres, bleues ou vertes. En vain que,*

¹ Publié dans *Przegląd Tygodniowy*, 1892, n° 23 du 4 juin, p. 278-280, dans *Kroniki i Kroniczki*.

sur le Pavillon du Gaz, un génie fait jaillir un jet de feu de la paume de sa main ! En vain que la Galerie centrale baigne dans des écumes. En vain que la Galerie des machines, telle un serpent, allonge son corps flamboyant. Tous ces feux, toutes ces lueurs pâlisent à côté de la Tour. Avec leurs lampes accrochées par les cordes, les poutrelles étincellent, grimpent vers les hauteurs vertigineuses, qu'une étoile bleue couronne sur le fond de la voûte du ciel, attirant le regard de milliers de gens qui, jour après jour, lèvent la tête vers elle »¹.

Le contraste que décrit Zapolska, entre la *ville noire* et la *Ville-Lumière*, est très marqué. Les scènes de la vie parisienne, oscillent entre la misère et le faste de cette *Fin-de-Siècle*. Alors qu'elle s'impose partout davantage dans la vie quotidienne et laisse croire que tout n'est que richesse, insouciance et légèreté, cette lumière sert de révélateur à la misère...

Dans la rue du Caire, au cœur de l'Exposition, on annonce la *danse du ventre* par de *vraies almées* dans tout leur appareil. Cela se passe sous une tente plutôt obscure. Zapolska est frappée par le manque de grâce de ces corps déformés.

En revanche, elle ne peut cacher son plaisir de s'être rendue à la Scala – un cabaret où se produit une jeune parisienne – Mademoiselle Valti – tant la réalité crue y est dépassée, sublimée :

« En ce moment l'agréable silhouette de Mademoiselle Valti ondule sur la scène vivement éclairée et, sous le satin rose, son petit bedon continue de s'activer. Le chef d'orchestre qui l'accompagne discrètement d'une mélodie harmonieuse, est obligé de reprendre pour la 3e fois le dernier couplet. La jolie fille cligne de l'œil gauche, se balance de nouveau sous les lumières, en jetant des étincelles de diamants, et recommence à chanter. [...] Et le public qui avait réagi avec froideur et dégoût à la danse de Farida ou de Hanem, acclamait avec des cris d'enthousiasme celle de la Valti, sa chanteuse préférée. Il se peut que, sous les lumières électriques, il n'y ait que le satin, les plumes, l'artifice et cette grâce de femme civilisée pour captiver et soulever les foules »².

¹ Publié dans *Kurier Warszawski*, 1889, n° 259 du 19 septembre, p. 1-2, sous le titre „Korespondencja specjalna Kuriera Warszawskiego”.

² Publié dans *Kurier Warszawski*, 1889, n° 305, du 4 novembre, p. 1-3, sous le titre „Korespondencja specjalna Kuriera Warszawskiego”

Avec la Scala, les projecteurs faisaient oublier une misère venue de loin. à l'Élysée Montmartre, lieu fréquenté par les habitants de Paris, le gaz et l'électricité ne donnent pas seulement en spectacle le Quadrille où se produisent la Goulue et ses comparses, mais tout autant la débauche et une misère morale beaucoup plus proches. Voici quelques extraits de la description qu'en fait Zapolska :

« Autour des danseuses s'attroupe une foule compacte, calme et silencieuse. Aucune trace d'excitation sur ces visages qu'éclaire une lumière blanche. On y trouve des hommes coiffés d'un haut de forme, vêtus d'une redingote ou en manteau, et des femmes en vêtement sombre et souvent graisseux. Ce sont des bourgeoises apathiques et plates qui semblent sorties de derrière le comptoir d'un proche magasin ou de la salle à manger exigüe et sombre de leur modeste demeure.

Des étrangers, plutôt gênés et apparemment dégoûtés, se frayent le passage pour arriver au premier rang tout près de la Goulue, parmi lesquels deux Anglais coiffés de chapeaux excentriques. Quant à elle, elle tient à présent d'une main sa jambe levée et reste immobile, dans une attitude royale qui semble narguer, dans son impudeur, la masse des femmes mal vêtues, dont les jupes aux plis droits leur descendent jusqu'aux pieds ».

Dans le même article, Zapolska oppose à ce spectacle osé et provoquant, celui d'une femme magrébine pauvre qui, dans la cour sous une tente, déploie la beauté de sa danse dans une attitude de soumission et de charme¹.

Il ne s'agit pas ici de multiplier des extraits des chroniques parisiennes de Zapolska. Ce que je viens de vous présenter est souvent proche du monde du spectacle de cette époque. Il est d'autres articles qui plongent beaucoup plus directement dans la vie de tous les jours. Journaliste, femme de lettres, mais tout autant passionnée par son métier d'actrice, Zapolska nous a offert un étonnant kaléidoscope de descriptions, de moments directement vécus et de sensibilités.

En 1895, elle quitte Paris avec l'intention d'y revenir. Elle n'y reviendra pas. Elle approche de la quarantaine. Elle est riche de

¹ Publié dans *Przegląd Tygodniowy*, en 1891, n° 3, du 17 janvier, p. 38-39.

nombreuses expériences et rencontres. Elle écrira que ce séjour a été pour elle une sorte d'Université et a fait d'elle *un être humain*¹. Le retour de Zapolska en Pologne après six ans d'absence lui montre le décalage entre ce qu'elle a laissé en partant et ce dont elle s'est enrichie en France.

Avant de vous en dire deux mots, il me faut rappeler deux rencontres importantes qu'elle a faites en France.

André Antoine, le directeur du Théâtre Libre. Assez proche du courant *naturaliste*, il est considéré comme un important novateur de la mise en scène. Zapolska lui a été présentée au début de 1892. Ayant travaillé plusieurs années selon ses indications, elle a découvert une autre façon de jouer. Elle a ainsi pu observer et participer directement à l'évolution du Théâtre Libre².

Sa rencontre et sa liaison avec Paul Sérusier³, le peintre Nabi, ont donné à Zapolska l'occasion d'approcher à la fois le théâtre et l'art pictural.

Zapolska et Sérusier ont joué ensemble au Théâtre de L'Œuvre, fondé par Lugné-Poe – d'inspiration *symboliste*, il se démarque du théâtre *naturaliste* d'Antoine.

En tant qu'actrice, le problème ne se pose pas pour elle avec beaucoup d'acuité. En tant qu'écrivain, en revanche, la dichotomie entre le courant *naturaliste* qui lui est proche et le *symbolisme* vers lequel semble la rapprocher Sérusier, n'est pas confortable pour Zapolska. Celle-ci ne s'éloigne pas des opinions qu'elle s'est données de défendre *les pauvres et les exploités*. Elle veut être *le témoin de son temps*, et sa sensibilité ne capte ces *tranches de vie* qui trouvent leur place au théâtre *naturaliste*, que dans leur brutalité.

¹ Lettre à Stefan Laurysiewicz n° 261, Chateaufort-du-Faou, 2 juillet 1894, in : *Listy Gabrieli Zapolskiej*, t. I, Zebrała Stefania Linowska, PIW, Warszawa, 1970.

² André Antoine (1858-1943), acteur, metteur en scène, fondateur du Théâtre Libre (1887-1894). Entre 1897 et 1906, il dirige le Théâtre Antoine et de 1906 à 1914, le Théâtre de l'Odéon.

³ Paul Sérusier (1863-1927), un des fondateurs et le théoricien du groupe des *Nabis*. Au sein du groupe il se nomme : « Le Nabi à la Barbe Rutilante ». Sa réflexion théorique est publiée dans *ABC de la peinture* en 1921. La deuxième édition, en 1942, est publiée par Maurice Denis « Paul Sérusier » dans *Sérusier, ABC de la peinture*. Son style pictural, souvent symboliste, est influencé par P. Gauguin. à partir de 1892, il expose à *Le Barc de Bouville*. En 1895, il expose au *Salon de la Société des Artistes Indépendants*. Sérusier est également décorateur du théâtre. Il est attiré par le mysticisme et la philosophie.

La période au cours de laquelle Zapolska partage sa vie avec Sérusier semble avoir influencé les deux artistes. La palette du peintre s'est enrichie de couleurs plus claires. De son côté, Zapolska tisse de nouvelles relations dans le milieu artistique et littéraire. Par ailleurs, elle « *entend Sérusier parler de mysticisme jour et nuit et elle n'a plus peur de la mort* »¹.

Après son retour dans son pays natal, Zapolska consacre d'abord quelques années à remonter sur les planches – à Varsovie, à Cracovie et à Lvov. Consciente de ce qu'elle a appris, elle y joue *autrement*. Lorsque, la scène lui sera à nouveau refusée, elle entreprendra un travail pédagogique, formera ses propres élèves, puis tentera de fonder son Théâtre Libre. Elle continue surtout d'écrire et produit alors ce que l'on considère comme le meilleur de son œuvre dramaturgique.

Le temps passe, la Pologne recouvre son indépendance. Mais Zapolska se trouve dans Lvov bombardée du fait que la guerre se poursuit sur le front polono-ukrainien. Affaiblie physiquement et dans une situation matérielle précaire, elle y décède en 1921.

Références : Les articles qu'elle a envoyés aux journaux varsoviens, témoignent de la formidable connaissance qu'avait Zapolska de l'évolution dans le théâtre et dans la peinture de l'époque.

On peut les consulter en polonais dans le recueil *Publicystyka*, rassemblés par Jadwiga Czachowska et Ewa Korzeniewska. La traduction en français des principaux articles figure dans l'ouvrage tout juste édité par l'Université de Varsovie, sous la direction de Danuta Knysz-Tomaszewska, et dont le sujet principal est la traduction – la seule publiée en français à ce jour – de *Moralność pani Dulskiej*, par Paul Cazin.

¹ Lettre n° 258 à Stefan Laurysiewicz depuis Chateaufort-du-Faou, 11 juin 1894, in : *Listy Gabrieli Zapolskiej*, t. I, zebrała Stefania Linowska, PIW, 1970.

Dariusz Pachocki

La France dans les veines d'Edward Stachura

Le temps et le lieu de notre naissance, ainsi que la période de notre enfance, nous marquent à jamais, formant en partie notre caractère et l'aptitude à vivre au sein de la société. La spécificité du lieu dans lequel nous avons grandi peut nous être favorable, mais peut également être une charge. Sans trop exagérer, on peut admettre que la vie et en particulier le travail littéraire de Stachura ont été empreints pour toujours d'expériences qui ont formé son imagination d'enfant et sa personnalité. Je vais tâcher dans ce qui suit d'observer la nature et la dimension des « réflexes » français, de montrer leur diversité et leurs effets.

Lieu

L'écrivain est né en France, nous le savons. Cependant, à diverses occasions, il a indiqué différents lieux de naissance : l'Isère, Pont-de-Chéruy, le Dauphiné, Réveil, Charvieu.

Marian Buchowski, le biographe d'Edward Stachura, précise : « Une chose est sûre : aussi bien dans l'extrait d'acte de naissance que dans tous les documents officiels, comme sa carte d'identité, Charvieu figure comme lieu de naissance »¹.

Le fait de donner comme lieu de sa naissance le nom d'un quartier, d'une ville, d'un département ou d'une région peut être interprété comme un élément de création de sa propre légende littéraire. Stachura était tout à fait conscient que l'écrivain sans légende a moins de chances de rester dans la mémoire capricieuse de ses lecteurs. Comme on pourra le voir par la suite, sa légende a nettement augmenté le cercle de ses lecteurs ou plutôt de ses fans.

Temps

Nous sommes en 1948. Depuis trois ans, le monde tente de se reconstruire après le tourbillon de la guerre. L'écrivain, né en

¹ M. Buchowski, *Stachura. Biografia i legenda*, Opole, 1992, p. 11.

1937, vient d'arriver avec sa famille en Pologne. Il ne se souvient pas de grand-chose de la guerre, mais ce dont il se souvient influence la façon dont il veut être perçu par les autres. Alors qu'il fait des démarches pour entrer à la faculté de philologie romane à l'Université catholique de Lublin, il écrit que le seul souvenir qu'il ait gardé de la guerre était le chocolat que les soldats américains lançaient aux enfants en traversant la ville. Un autre souvenir fort de l'enfance est l'araignée et sa toile. N'est-il pas révélateur que le premier texte d'Edward Stachura dont nous ayons connaissance (un poème) parlait justement de l'araignée et de sa toile ? Les expériences fortes de notre enfance restent dans notre conscience ou bien en contact avec elle pour toujours. Une lettre de motivation est à cet égard assez surprenante. Elle fut rédigée lors du concours d'entrée à l'université. On peut imaginer l'expression sur le visage du fonctionnaire universitaire qui a pu lire ceci : « (...) J'ai eu une enfance belle et paisible. À l'âge de sept ans, j'ai fait un rêve qui montrait que je possédais le don de voler. À cette période, j'ai commencé à fréquenter l'école élémentaire française et les rêves se mirent à changer comme de nouvelles images dans le stroboscope. De la Deuxième Guerre mondiale je me souviens uniquement du goût du chocolat que nous offraient les Américains. Je me souviens aussi de l'araignée sur le plafond de la cave dans laquelle nous avons dû nous cacher pendant deux semaines.

J'avais onze ans, lorsque mes parents ont décidé qu'il fallait quitter la douce France et revenir en Pologne plus douce encore. À l'époque, je ne comprenais pas encore le mot « nostalgie ». C'est seulement maintenant que je comprends combien de tristesse il comporte. J'avais appris en lisant des nouvelles et des livres qu'en Pologne il y avait des loups qui rôdaient. Je n'ai vu de loups nulle part, mais je ne pouvais pas m'attendre à ce que ma déception soit si petite.

Nous nous sommes installés à Aleksandrów Kujawski, une morne petite ville. C'était autrefois une petite ville frontalière bien connue pour sa contrebande. C'est là que j'ai fait mon école secondaire. Et parce que je montrais de grandes capacités, on m'a envoyé au lycée de Ciechocinek, afin de faire de moi « un ingénieur » ou « un docteur ». Au bout de trois ans, j'ai changé d'école et suis allé au lycée de Gdynia que j'ai terminé et où jusqu'à présent je suis entouré d'une légende, comme j'ai pu le lire dans le journal de l'école.

Pendant une année, l'année 1956, j'ai vagabondé à travers la Pologne en rencontrant partout des traces de loups, mais jamais les loups eux-mêmes. Ensuite, j'ai entamé des études de philologie romane à KUL (l'Université Catholique de Lublin) où la parfaite bonté de quelques personnes m'a profondément touché. J'ai interrompu mes études de ma propre initiative, ou peut-être comme une preuve de fidélité envers les traditions de mes grands 'ancêtres' ».

Les échos français n'apparaissent pas ici seulement par les lieux évoqués. Dans la partie finale, le dernier mot, qui a une grande portée, est un mot écrit en français. Stachura, parfois pour obtenir un plus grand effet, effectuait aussi de telles insertions dans sa correspondance. C'est à ce moment-là – à partir des études de philologie romane à l'Université Catholique de Lublin – que commence le véritable retour de l'écrivain à la langue et à la culture françaises. J'y reviendrai plus loin.

La vie quotidienne dans la tour de Babel

Récemment, à la Cité de l'Immigration de Paris, s'est déroulée une exposition intitulée *Polonia. Des Polonais en France depuis 1830*, dont l'invité était la Pologne. Je ne souhaite pas me pencher ici sur des détails concernant l'exposition elle-même, mais souligner un élément caractéristique qui y fut assez bien montré. Il s'agit du caractère multiculturel de la vague d'immigration. Stachura a grandi dans une « vraie tour de Babel » où se côtoyaient langues, coutumes et comportements spécifiques. Cette diversité s'est reflétée par la suite dans la liberté lexicale de sa poésie, chose qui fut à la fois un bienfait et une malédiction pour lui.

Dès ses débuts littéraires, à l'âge de dix-neuf ans, on remarqua la forme originale de son expression poétique et de sa prose. Son langage est devenu ensuite l'une des raisons du malentendu entre l'écrivain et une partie de ses lecteurs, et avec certains d'entre eux en particulier : les critiques littéraires. Stachura a fait l'expérience d'une chose que bien d'autres ont connue avant lui. Je pense ici à la divergence presque totale entre le message émis et sa réception. Bien sûr, il y a eu aussi des critiques littéraires qui ont remarqué la bouffée d'air frais provenant de cette langue, même s'il ne manquait pas de voix qui considéraient son expression comme un balbutiement. Henryk Vogler, qui fit la critique du premier recueil de nouvelles de

Stachura, intitulé *Un jour* (« Jeden dzień »)¹, a écrit : « (...) la langue du recueil *Un jour* est handicapée, gauche, bégayante. Une bouillie gluante et ennuyeuse s'étire dans un bredouillement manifeste, dans les rechutes obstinées et monotones du récit d'un imbécile, l'auteur ne recule même pas devant les fautes évidentes et criantes de maladresse grammaticale qui – on peut en juger – sont délibérées »².

Ce type de critiques devait être douloureux pour le jeune auteur, mais face aux attaques, Stachura ne resta passif que pendant un certain temps. Il arrivait qu'il réponde de manière pertinente en ajoutant à ces propos des réflexions sincères sur lui-même. C'est en ces termes que l'auteur de « *Siekierzada* »³ répondait aux reproches d'un critique qui s'était montré sévère au sujet de ses traductions des poèmes de Borges :

« À de nombreuses reprises, la critique m'a reproché ma maladresse et mes fautes touchant à la grammaire polonaise, pour laquelle, je le sais, et pour parler pudiquement, je ne suis pas un as. J'ai été en contact avec la langue polonaise à l'âge de douze ans à peine. L'école élémentaire polonaise, je l'ai traversée en trois ans grâce à mes connaissances d'arithmétique tirées de l'école française, mais le fait de sauter d'une classe à l'autre s'est répercuté négativement sur ma connaissance de la grammaire polonaise, dont je n'ai jamais pu bien assimiler les règles. Mais en même temps, justement (malgré ma méconnaissance de quelques-unes ou d'une bonne dizaine de règles de grammaire), j'ai montré dans mes livres, probablement injustement non réédités (des temps meilleurs viendront pour eux), quelles possibilités incroyables on peut obtenir dans la langue polonaise. Ces acquis seront sûrement remarqués un jour »⁴.

Il n'est pas inutile de préciser ici une donnée. En France, Stachura était déjà en contact avec la langue polonaise. Il l'apprenait à raison d'un jour par semaine, le jeudi, jour de congé scolaire.

Les phrases citées ci-dessus ne manquent pas d'une certaine amertume, mais elles contiennent aussi une part de vérité, car malgré

¹ Edward Stachura, *Jeden dzień*, Varsovie, 1962.

² H. Vogler, *Obserwacje i okrzyki*, *Życie Literackie*, 1963, n° 10, p. 5.

³ Traduit en français par *Hacherézade*.

⁴ E. Stachura, *Historia pewnego przekładu, poezja i proza*, Varsovie, 1982, t. 5, p. 298.

les lacunes grammaticales, pourtant assumées, Stachura élaborait avec soin, de façon réfléchie, le monde forgé par sa prose. Ce n'est pas la correction de la langue qui était le souci principal de l'écrivain mais, fatal dans ses conséquences, le choix de la forme d'expression. Il a choisi la narration à la première personne dont les pensées et les actions furent assez souvent et de manière répétée interprétées comme les pensées et les actions de l'auteur, de manière directe, sans modification. Et quand par exemple les détails topographiques décrits dans le livre ne trouvaient pas de correspondance dans la réalité, les lecteurs qui le vérifiaient se sentaient trompés. Pour une raison difficile à expliquer, ils ne voulaient pas accepter le fait que le monde représenté dans les œuvres de Stachura fut uniquement une création littéraire. Non pas le reflet exact de la réalité, mais sa transformation. Sa vision propre s'est construite ainsi, produisant des effets spécifiques sur le lecteur. Bien des choses prouvent que la langue – au moins à un certain degré – a été un élément de cette construction.

L'écrivain s'est trouvé pendant un certain temps à la jonction de deux espaces linguistiques. Au début, probablement il ne se sentait sûr dans aucun des deux. Et même adulte, il ne put s'identifier totalement à aucun d'eux. Il est intéressant à cette occasion de revenir à l'époque où Stachura passait l'examen d'entrée en philologie romane, de lire le commentaire qui a sanctionné son examen. On remarque que l'examinateur a jugé le travail écrit de l'examen d'entrée positivement, mais avec des réserves. Le commentaire était le suivant : « Le texte serait quasi parfait, mais les fautes d'orthographe altèrent ou diminuent considérablement la qualité de ce travail ». Bien des détails témoignent que le futur écrivain de dix-neuf ans possédait à l'époque la connaissance de la langue écrite d'un garçon de onze ans, ce qu'il était au moment de son départ de France. Dans quelle mesure cet état a-t-il changé, on pourrait vraiment le constater en analysant sous cet angle son mémoire universitaire qui repose toujours sur une étagère des archives de l'université de Varsovie, et qui n'a toujours pas été traduit en polonais. Peut-être faudrait-il songer à sa traduction. Le rapporteur a souligné que le texte en question relève moins d'un travail de recherche que d'un essai sur Henri Michaux, d'ailleurs tout à fait captivant du point de vue littéraire. Ainsi donc, avec un peu d'effort, nous pourrions enrichir le travail de l'écrivain d'une nouvelle œuvre.

En résumant ces réflexions sur la langue, on peut avancer que l'originalité de la formation stylistique et grammaticale de l'écriture de Stachura résultait en partie d'une méconnaissance des règles d'écriture (qui se vérifie dans les documents autobiographiques) et en partie d'une tentative consciente d'exploiter les possibilités qu'offrent la syntaxe et le vocabulaire polonais.

Dans l'un des derniers carnets de l'écrivain, nous trouvons un fragment qui parle des limitations de la langue : « 1. La dernière et peut-être la plus grande découverte est qu'il manque certaines lettres à l'alphabet, et il s'ensuit que certains mots manquent à la langue écrite et parlée. Cette découverte s'est faite à partir de nombreux exemples éprouvés sur l'impossibilité de nommer certains de mes états ou de mes sentiments. Mais pas mes pensées »¹.

Stachura s'apercevait de l'insuffisance de la parole et tentait d'y remédier. Peu le comprenaient, et pas toujours bien. Ou plutôt, seulement certains et rarement bien.

Retours difficiles

Stachura ressentait des liens forts avec la France. Il n'est pas revenu souvent sur les lieux de son enfance, car les possibilités étaient limitées. Ceci oblige à revenir sur les conditions de ses nombreux voyages à l'étranger. Voyager pendant l'occupation soviétique de la Pologne, c'est-à-dire entre 1945 et 1989, n'était pas facile. Il fallait obtenir un passeport, ce qui souvent faisait l'objet d'un chantage. La possibilité de voyager à l'étranger explique la collaboration de nombreux écrivains polonais avec le pouvoir communiste et ses organes de sécurité. De plus en plus souvent, concernant cet aspect, apparaît une question au sujet de Stachura. Il faut le dire clairement, il n'y a aucun document conservé qui prouverait que Stachura collaborait avec le pouvoir communiste. Comment a-t-il pu alors voyager avec une telle facilité et tant de fois dans des pays lointains, inaccessibles à beaucoup de ses compatriotes ? Il se peut que le pouvoir en place permettait à Stachura un peu plus qu'aux autres simplement parce que son écriture était pour lui inoffensive. Dans ses œuvres, l'écrivain ne soulevait pas de questions politiques, pas plus qu'il ne s'engageait politiquement. Il est possible que cela

¹ Note d'avril 1969. Stachura, *Notatnik*, t. 3, Muzeum Literatury, inw. 2551.

lui fut naturel et c'est peut-être grâce à cela que l'autorité ne voyait pas de menace dans son travail littéraire.

Revenons cependant à l'objet principal de notre questionnement. Stachura tentait de visiter des lieux familiers à chaque occasion possible. Une telle opportunité est apparue en 1973, lorsque l'écrivain se rendit en Suisse afin de recevoir un prix dont la somme s'élevait à 3000 francs suisses, prix qui lui avait été décerné par la fondation Kościelski pour son travail littéraire. C'est alors que l'écrivain décide d'accomplir un voyage sentimental dans des lieux qu'il connaissait autrefois. On trouve les échos de ce voyage à la fois dans sa correspondance d'alors, ses journaux, ainsi que dans ses œuvres littéraires. Je pense ici à un livre qu'il est difficile de rattacher nettement à un genre littéraire. C'est un ensemble de textes, proches de l'essai, un recueil de textes foisonnants et divers, voulu par l'auteur. *Tout est poésie*, puisque c'est de ce livre qu'il s'agit, nous offre des passages comme celui-ci : « (...) je suis arrivé à Pont-de-Chéruy, mais par cette route où il y avait le magasin de Vélou, et ensuite vers le bas le long du mur de l'usine de Péréli où un jour, le dernier jour de l'occupation allemande en France, je crois, un missile perdu (peut-être du maquis) a survolé la tête de ma mère qui rentrait de la ville (...). Longtemps après la guerre, il y avait toujours dans le mur le trou de ce missile et plus d'une fois, quand nous passions devant avec les copains, je le leur ai montré et je me suis vanté qu'il avait volé au-dessus de la tête de ma mère »¹.

On peut ajouter un autre élément au puzzle du souvenir avec un fragment approprié trouvé dans les carnets de Stachura qui, à la date du 18 septembre 1973, a inscrit : « À 16 heures, quand il a cessé de pleuvoir, je me suis mis en route pour la ville, comme connue, mais inconnue. J'entrais dans tous les cafés en cherchant des visages familiers. Puis, j'ai marché sur cette Place où le 14 juillet se déroulaient de grandes fêtes, jeux et concours dont je rapportais quantité de lots gagnants. Deux grands platanes ont dépéri et leurs jours terrestres sont déjà comptés. Dans les cafés, comme toujours, les Grecs et les Arabes jouent aux cartes après le travail. (...) Le cinéma « Royal » n'existe plus. Depuis un mois environ. On y

¹ E. Stachura, *Wszystko jest poezją*, Varsovie, 1975, p. 161.

construit quelque chose. J'ai vu là-bas, il y a vingt-cinq ans, des films avec Tarzan, Zorro et Buffalo-Bill.

Je ne sais trop quoi penser de tout ça. Si j'étais resté ici et si je n'étais pas rentré en Pologne, qu'en aurait-il été de moi.(...) Il n'est pas si sûr, comme j'ai pu le croire, qu'en restant ici je serais aussi certainement arrivé à la poésie. Comme eux peut-être, je travaillerais dans une usine du matin jusqu'à l'après-midi, puis le déjeuner, puis au café, les cartes : la belote, le poker, à la maison la femme, les enfants, au boulot, au café, à la maison, la femme, les enfants, au boulot, au café, à la maison, la femme, les enfants, au boulot et ainsi de suite ».

Cette note a été écrite par un écrivain déjà tout à fait maître de son art, qui avait derrière lui la publication d'ouvrages majeurs. Les phrases citées ci-dessus témoignent que Stachura se rendait compte que le retour en Pologne a été pour lui bénéfique, cependant il a profondément puisé la singularité de sa personnalité dans ses racines en France. Il serait faux de croire que cette expédition sentimentale de l'écrivain ait été pleine d'émotions et de soupirs mélancoliques. C'est justement à ce moment-là qu'il a établi une liste de personnes avec lesquelles il devait rompre toute relation. Citons quelques-unes des premières phrases de cette liste pour montrer les critères selon lesquels il agissait. Et comme ses termes péjoratifs et ambigus touchent à des personnes vivantes, leurs noms (ou leurs initiales faciles à déchiffrer) ont été changés en lettres de l'alphabet :

« Avec qui il me faut rompre mes relations en Pologne :

- A – parce que c'est un obsédé sexuel et qui ne sait pas se conduire.
 - B – parce que c'est un charmeur, ah, quel charmeur. Et il veut se permettre trop de familiarités avec mon espace de sainteté.
 - C – parce qu'il est d'accord pour mener une vie double. Une femme et une maîtresse. Et il ne fait rien, mais il fait des promesses tout le temps.
- etc.

TOUS EN FRANCE – sauf Michel (Deguy), Jorge Perez-Roman ».

On trouve aussi dans les lettres de l'écrivain des traces de souvenirs douloureux. Pendant ses voyages à l'étranger, Stachura écrivait de nombreuses lettres (parfois vingt par jour). En fonction du degré de

familiarité avec la personne, il échangeait des courriers régulièrement ou bien de temps en temps, en se limitant parfois à une carte postale avec des salutations. Cependant, l'une de ces cartes envoyée en Pologne pendant son séjour en France est exceptionnelle. Sa particularité tient au fait que Stachura a envoyé un court résumé de son voyage, ainsi que des salutations à lui-même, à son adresse de Varsovie. Sur la carte, avec la vue de Charvieu et Pont-de-Chéruey, datée du 18 septembre 1973, nous lisons :

« Cher Sted,
je suis arrivé hier de Genève dans ce qu'on appelle ton pays natal. J'ai discuté avec les Grecs et les Polonais qui se souviennent VAGUEMENT de toi. Les Albanais aussi. VAGUEMENT. Szmaturga¹ est vivante. Elle doit avoir 100 ans. La belle Madame Sierantowa² à la maison de retraite de Grémieu. Je vais essayer d'y aller demain et après-demain, je me sauve d'ici le plus vite possible car une tristesse étrange et le vide indescriptible. Ne viens pas ici. Nous nous verrons bientôt et, oh, Santa Polonia et vous, les détours sacrés. / Ton/ Michel Kaṭny ».

Michal Katny, qui apparaît ici dans le rôle de l'expéditeur, est à la fois l'un des héros de ses romans et l'*alter ego* de l'écrivain. L'avenir a montré que Stachura ne suivit pas ses propres recommandations, il est revenu en France vers la fin de sa vie. Sa motivation principale était probablement la volonté d'exister en tant qu'écrivain francophone.

Inspirations

Un récit portant sur les liens de Stachura avec la France ne pourrait omettre un épisode se rapportant à la littérature. Commençons ce thème en rappelant les événements qui ont eu lieu lors du voyage d'intégration des étudiants de la première année de philologie romane à KUL. Chaque personne devait choisir pour toute la durée du séjour un pseudonyme. Stachura choisit celui de François Villon. Ce choix n'était pas fortuit. Il existe des traces de ces retours à Villon

¹ Ryszard Stachura (le plus âgé des frères) se souvient : « C'était une femme d'origine albanaise. Les polonais l'appelaient « szmaturga » parce qu'elle s'habillait pauvrement. Mais il ne s'agissait pas de la rabaisser. Elle s'appelait Cianis, je ne me souviens pas de prénom. Elle habitait dans notre cité – Réveil. C'était une cité ouvrière, multiculturelle ». Information : discussion de l'auteur de la présentation avec Ryszard Stachura, le 3 février 2003.

² Une émigrée d'origine polonaise. Elle habitait dans cette cité avec Adam Sierant (ils n'étaient pas mariés), voilà pourquoi on l'appelait Madame Sierantowa.

avec la traduction de l'un de ses textes ainsi qu'avec un poème intitulé *Grand Testament* (*Wielki Testament*) qui ne serait-ce que par son titre, est un clin d'œil à l'original français. Dès ses premières années d'école, probablement, Stachura a construit autour de lui une espèce de mythe. Il a fait de sa différence un atout. Il voulait être perçu comme quelqu'un d'indépendant, de fort, d'exceptionnel, d'où le choix de Villon qui était un modèle quasi idéal. Stachura a étudié trois ans à peine à l'université catholique de Lublin, mais de nos jours encore des légendes circulent sur sa personne.

Son aventure avec la traduction de la littérature française a commencé avec Baudelaire. En tant qu'étudiant de première année, il avait déjà entrepris la traduction en polonais du *Spleen de Paris*, poème auquel il reviendra plus tard à différentes reprises. Il a aussi traduit des écrivains tels que Quebecu, Gaston Miron ou Jacques Brault. Cependant, ce ne sont pas ces noms-là qui ont exercé la plus grande influence sur son parcours artistique et, pourquoi le cacher, sur sa vie non plus. Si l'on voulait faire aujourd'hui un test et interroger un passant polonais moyen pour savoir s'il connaît des poèmes ou des livres de Stachura, il pourrait avoir du mal à répondre. Mais si l'on questionnait la même personne au sujet de ses chansons, il en irait autrement. De nos jours, il arrive assez souvent que l'intérêt pour les écrits de Stachura commence justement par une fascination pour ses chansons. Voyons quels en furent les débuts. C'était en 1973. L'écrivain était déjà une étoile du firmament littéraire. Attendant son train à Aleksandrów Kuj., non loin de sa maison familiale, il écrit dans son carnet :

« 22 avril 1971. Jeudi.

À la gare d'Aleksandrow Kuj., j'attends le train de 15h26 en direction de Toruń. J'ai bu une petite bière, je fume une cigarette. Je crois que je ne vais plus écrire de poésie. 14h55, entre en gare le train de Toruń en direction de Włocławek. Restant assis comme ça, sur un banc, au soleil, face à face, je vois assez clairement ce que je presentais depuis longtemps, précisément que toute poésie écrite est une poésie non concrète, abstraite. La poésie concrète est une poésie non écrite, donc en dehors du vers écrit, c'est toute autre chose, la vie entière, le monde entier et l'univers, du début jusqu'à la fin ou sans fin ni début. Il murmure, il bredouille quelque chose dans son sommeil, l'homme éméché à demi assis, à demi couché à côté de moi sur le

banc. Je vais écrire et composer des chansons. Pour avoir de quoi vivre : pour le pain et le vin ».

Brel, Brassens, Aznavour. Est-ce que ces personnalités eurent une influence sur les décisions de l'écrivain ? Il n'est pas facile d'en juger aujourd'hui de façon nette. On peut toutefois citer des faits, Stachura chantait leurs chansons en français et dans ses propres traductions lors de différentes rencontres (parfois, elles étaient enregistrées et certaines d'entre elles sont conservées). Stachura connaissait personnellement Charles Aznavour et il organisa pour lui un récital en Pologne. Il y a des photos de cet événement. Il est possible que les expériences vécues en France aient été un catalyseur libérant l'énergie du chanteur. Stachura s'est mis à créer des chansons et à « composer » des mélodies, ou peut-être devrait-on dire, à inventer des mélodies car il ne connaissait pas la notation musicale et demandait souvent à ses amis musiciens de transcrire ses idées. Bien que les chansons soient apparues assez tard dans la vie de Stachura, elles ont suscité une réception fébrile. L'écrivain était régulièrement invité à de nombreuses soirées d'auteurs au cours desquelles il chantait ses propres chansons en s'accompagnant à la guitare (il chantait aussi en français et en espagnol). Il a beaucoup enregistré pour la radio et la télévision. La foule de fans et d'adeptes, a grandi jusqu'à prendre des dimensions sans précédent. Après la mort de Stachura, pendant de nombreuses années on a organisé des « Stachuriada », festivals au cours desquels différents interprètes chantaient ses chansons. Au tournant du XX^e et du XXI^e siècle, l'intérêt pour Edward Stachura a un peu faibli ; cependant les dernières années montrent un léger regain d'intérêt pour sa personne et son travail. Le passé a montré que l'intérêt pour un écrivain peut s'affaiblir un temps puis se renforcer, mais les chansons, elles, étaient et restent populaires, et probablement sont-elles immortelles.

Un assaut littéraire sans succès. Les amitiés françaises

Vers la fin de sa vie, l'écrivain a tenté de réaliser l'ambitieux projet de traduire en langue française une de ses dernières œuvres, *Fabula rasa*. Plus qu'un livre, c'est tout un projet que Stachura a pensé depuis 1966 en prenant des notes. Le projet a fini par voir le jour un an avant la mort de l'écrivain, en 1979, et sa publication a été accompagnée d'événements de nature assez dramatique.

À une certaine étape de sa création, Stachura avait devant lui deux possibilités extrêmes. Sa biographie littéraire prouve qu'il fit l'expérience des deux. Premier choix radical : une écriture continue, en chemin, en marche. Le fait de noter tout ce que les yeux saisissent et tout ce qu'on pense (transcrire de l'air – *przepisywanie z powietrza*)¹. L'écrivain abandonnait rarement ses carnets. Il prenait tout le temps des notes. L'autre alternative est le silence. Puisqu'on ne peut pas arriver à tout écrire en suivant la vie, il faut tenter un autre langage, très significatif, même oublié. Langage dans lequel pourrait être écrite une histoire conséquente et sans compromis, *Fabula rasa* : « Une histoire pure » (« *Czysta opowieść* »). Non seulement rendue intense par le parfum des arbres, de l'eau, de l'air et de tous les éléments, marquée par l'épreuve de nombreux voyages, rencontres et déceptions, mais aussi une histoire qui serait tout cela à la fois. Bien sûr, une contradiction difficile à dépasser. Une utopie. Stachura a essayé de différentes façons. Il voulait introduire dans ce livre un petit espace de conseils pratiques pour que chaque « lecteur potentiel » sache que faire en toute « circonstance-problème » (« *okoliczności-przypadłości* »). Il pensait à introduire dans cette histoire beaucoup de lumière, de pauses et de lieux vides – des non-paroles – afin d'obtenir l'unité du temps de l'écriture et de la vie. Sur la couverture, il y aurait juste une inscription *Fabula rasa* et rien d'autre².

On a souvent défini le projet de Stachura en termes d'utopie. L'écrivain, lui, avait un autre regard sur ce sujet. Dans l'un de ses premiers cahiers, Stachura confie : « Il est intéressant de voir sur quelle base on peut dire qu'une chose est une utopie. À un moment donné, on voyait aussi le national-socialisme en Allemagne comme une utopie et Hitler comme un fou non nuisible. Dans certaines conditions favorables ne peut-on pas réaliser (...) les théories de (Thomas) More, le pays d'Icarie de Cabet, ou bien même la cité du Soleil de Campanella ? »³.

Peu importe qui a raison dans cette querelle, il ne faut pas oublier que *Fabula rasa* une fois édité est différent de *Fabula rasa* tel qu'il existe dans les carnets ; de l'un à l'autre, il y a un abîme qui reflète

¹ Voir : K. Rutkowski, *Zeszyty podróżne*, Poezja, 1981, n° 8, p. 42.

² *Ibid.*, p. 43.

³ Stachura, *Notatnik*, t. 2, vers 1966, Muzeum Literatury, inw. 2551.

la lutte de l'artiste contre lui-même, à la recherche d'un moyen d'expression propre et original. Face à la forte opposition que le projet de Stachura a rencontré auprès des éditeurs, il lui fallait, dans le livre – dans une forme « traditionnelle » – avertir le lecteur contre les dangers de « s'étouffer avec les mots », dont l'effet serait le manque d'initiative, d'action : « Ce livre n'est pas à lire. Ce livre est à découvrir. Qu'y a-t-il à découvrir ? C'est entre autres choses, mais avant tout, que chaque livre n'est jamais qu'un livre, que tous les mots ne sont que des mots, jamais ils ne sont ce qu'ils essayent de décrire avec plus ou moins de brio ».

En 1977, deux ans avant sa mort, Edward Stachura vient en France et, travaillant quatorze à dix-huit heures par jour, tente de traduire *Fabula rasa* en français. Il tenait beaucoup à publier ce livre dans une maison d'édition française. Il souhaitait que son travail soit implanté dans le terrain littéraire de la France.

Grâce aux lettres qu'Edward Stachura a envoyées à Danuta Pawłowska, une femme qui lui était proche et qu'il avait laissée en Pologne, nous pouvons observer presque jour après jour comment avançait son travail de traduction du livre et aussi qui l'aidait dans cette tâche difficile. En voici quelques fragments :

« Vendredi.9.9.(1977)

Je te salue en ce Nouveau Jour, Corazón,

j'ai dormi peut-être cinq heures, mais cela me suffit. Peut-être plus tard je ferai un petit somme, comme on dit.

J'ai réussi à me procurer une machine à écrire et je recopie au propre les pages que nous avons faites avec Michel lors de notre deuxième séance. Cela fait environ cinquante pages. Il y a environ cent pages de brouillon. Depuis environ une semaine, je n'ai pas avancé. En plus, pendant trois ou quatre jours, je n'étais pas bien du tout à cause de maux d'estomac ; durant deux jours, je suis resté couché comme mort, et les deux autres je me suis reposé ».

Dans ce travail de traduction, Edward Stachura profitait de l'aide de ses amis français. Même s'il avait un diplôme de philologie romane, il ne se sentait pas suffisamment à l'aise dans les méandres du style

et de la grammaire du français pour se débrouiller tout seul. Des lettres citées ici témoignent que Michel Deguy ne lui a pas refusé son aide. Par ailleurs, celui-ci avait une dette envers Stachura, qui avait traduit en polonais certains de ses poèmes et les avait fait publier dans l'une des plus importantes maisons d'édition polonaises. Le livre intitulé *Le poème et sa foi* a justement été édité en 1977.

Stachura passa les jours suivants à travailler de manière assidue :

« 25 IX (1977).

Il est bientôt minuit. Hier samedi, j'ai travaillé toute la journée. Je ne suis même pas sorti m'aérer. Aujourd'hui, c'est dimanche. Nous avons travaillé avec Michel quelques heures. Nous sommes arrivés à la centième page. Mais je dois recopier au propre à la machine ; il y a soixante pages recopiées ».

Des lettres suivantes montrent non seulement le déroulement du travail de traduction mais font aussi apparaître une autre personne qui aidait l'écrivain dans son travail :

« Mardi. 11 X (1977). Bon après-midi nocturne.

Trois heures du matin. Cent trente pages à revoir. Toujours dans l'appartement à la vieille adresse, où il n'y a que des matelas, une table et le travail sur la table. Je me sens pas mal je crois, mais je me réveille avec un mal de gorge. Je pense que c'est le réchaud qui dessèche l'air dans la pièce et c'est la raison (...). 16 heures. Je me suis couché à 7 heures du matin ; je me suis levé à 10 heures. Je suis au consulat de la RFA pour un visa de transit. Je l'aurai demain. Ensuite, je suis allé chez Abirached et je lui ai laissé soixante pages à recopier, et à corriger d'éventuelles erreurs ».

Ainsi Robert Abirached, essayiste et critique littéraire, était lui aussi engagé dans ce travail sur la version française du livre *Fabula rasa*. On peut se demander comment en cette période Stachura, venu de l'autre côté du rideau de fer, se débrouillait financièrement. Et que ce fût un réel problème, les comptes rendus que l'on peut lire dans ses lettres le prouvent. Les prix de certains produits donnaient à l'écrivain le vertige :

« Le billet pour Varsovie coûte environ trois cent soixante-dix francs, soit plus de quatre-vingts dollars. Une vraie folie, les prix

d'ici. Je vais acheter un billet pour atteindre la première station polonaise, à savoir Zgorzelec, cela reviendra un peu moins cher (...). Hier, j'étais au jardin du Luxembourg, À l'épicerie j'ai acheté du pain, une tomate, un peu de fromage et un demi-litre de lait et je me suis fait un goûter sur un banc, car c'est interdit sur la pelouse. Ce n'est pas le Mexique (18.08.1977) ».

Nous savons que l'écrivain vivait assez modestement. Il séjournait chez ses amis ou chez des connaissances, et pour certains d'entre eux, comme Jorge Perez-Roman, il les a ensuite invités en Pologne. Le poète exilé Jan Brzękowski l'a également aidé, ainsi que d'autres compatriotes.

Enfin, trois mois après sa venue à Paris, Stachura envoie une lettre en Pologne dans laquelle il informe de la fin des travaux de traduction :

« Paris, le 18.10.(1977). Mardi.

Corazón, deux heures du matin je viens de terminer la traduction, il y a une seconde. Le point final après trois mois d'un travail très dur de quinze heures par jour. Que cela sonne comme on veut, mais je suis un titan de travail et de travail titanesque ».

Malheureusement, l'immensité de ses efforts et ce travail de titan, selon ses propres dires, n'ont pas été récompensés par un succès sous forme de livre publié. L'écrivain, seul, mais aussi avec l'aide de ses collègues français, a longtemps cherché et sans résultat un éditeur. Dans une lettre, on trouve ce commentaire sur la malveillance des éditeurs : « Je reste des journées et des soirées entières sur ma traduction. Je veux la finir le plus vite possible et me tirer d'ici au plus vite. Ici tout se complique sans cesse. J'ai une réponse d'un autre éditeur : trop aphoristique et indéniable. Il faut, en effet être plus sourd et plus aveugle que l'on est pour ne pas entendre ni voir de telles clartés » (lettre du 4 mars 1978).

Il faut souligner que Stachura a rencontré les mêmes problèmes en Pologne pour éditer ce livre dans la forme qu'il avait imaginée à l'origine. Plusieurs maisons d'édition ont rejeté la proposition d'éditer *Fabula rasa*. En fin de compte, ce sont les éditions « Pojezierze » d'Olsztyn qui se sont décidées à le publier. Stachura a insisté jusqu'au bout pour que sur la couverture, à la place de son

nom, apparaisse l'inscription : L'HOMME-PERSONNE : c'est que vers la fin de vie une transformation dramatique s'est produite en lui. Il était persuadé d'être devenu en quelque sorte un Homme-Personne. Une désintégration de sa personnalité s'est produite. À la suite de quoi, même si ce ne fut pas forcément la cause directe, il se suicida : il avait quarante-deux ans, dont vingt-trois d'activité littéraire.

Grâce aux efforts de personnes qui apprécient son travail, le rêve de Stachura va se réaliser : la parution de son livre dans une version française. Après de nombreux efforts, on a réussi à retrouver le texte dactylographié de *Fabula rasa*, traduit avec tant de soins par Stachura en français. De plus, ici à Paris, se poursuit un travail de traduction contemporaine de cette œuvre. Cette édition doit comporter les deux traductions. De cette manière pourra s'accomplir ce que l'écrivain a entamé il y a plus de trente ans. Je souhaite que dans un avenir proche ce livre soit disponible pour le lecteur français.

La boucle

Mais, peut-on en quelque dix pages décrire trente à quarante ans de la vie d'une personne dont le destin apparaît comme un scénario quasiment prêt pour un film ? Même si l'on se limitait à un seul aspect, cela ne donnerait grand-chose, car les principaux chemins d'une histoire se divisent sans cesse et font des méandres. Par ailleurs, beaucoup de sentiers n'ont pas encore été explorés. Dans ce texte, nous n'avons relevé que certaines manifestations de l'empreinte française dans la vie d'Edward Stachura. Que ce soit un hasard ou non, les premières et dernières années de l'écrivain sont liées à la France. C'est sans doute un pays dont le pouls palpitait dans ses veines.

Je tiens à remercier Madame Liliana Orłowska pour son aide. Sans elle la version française de mon article n'aurait jamais vu le jour.

Mes remerciements s'adressent également à Monsieur le Professeur Marek Tomaszewski pour ses conseils précieux et son soutien substantiel.

Ewa Izabela Nowak

Adapter une nouvelle politique culturelle

En avril 2010, j'ai terminé mon précédent texte « Lever le rideau »¹ par une petite phrase, apparemment innocente, mais profondément chargée de sens : « Nous attendons la suite ». C'était une façon de conclure mon article, ainsi que de répondre aux propos de Stéphane Renault, journaliste travaillant pour *l'Express*. Citons quelques phrases, écrites par lui, à l'occasion d'ouverture de l'exposition « Promesses du passé »² dans la Galerie Sud du Centre Pompidou : « Depuis la Chute du Mur de Berlin, deux décennies ont passé. (...) À l'heure de l'Europe réunie et de la prise de conscience de l'importance de la diversité culturelle dans un monde globalisé, il était le temps de lever le rideau (de fer) sur la création dans les arts visuels à l'Est ». Et ensuite : « La redécouverte de ces promesses du passé se révèle de ce point de vue essentielle si l'on veut à l'avenir pouvoir écrire une autre histoire de l'art que celle à laquelle l'Occident est habitué. En intégrant la partie l'Est de l'ancienne Europe au sein de la nouvelle. Faire en sorte que ces promesses soient tenues, en somme ». Phrases absolument justes et louables. Deux ans plus tard, il convient, cependant, de remarquer que la situation depuis n'a pas beaucoup évolué, ou plutôt les artistes polonais s'en sortent avec un « score » peu satisfaisant. Contrairement, par ailleurs, aux artistes de la jeune génération, grandis après la chute du Mur de Berlin, provenant de la région de Balkans, ayant plus de facilités à s'imposer dans un pays comme la France. Les preuves sont bien là : Mircea Cantor, né à Oradea en Roumanie en 1977, déjà primé en 2004 par la Fondation Paul-Ricard, s'est vu d'attribuer l'année dernière le prestigieux prix de Marcel Duchamp. Anri Sala, un Albanais né en 1974 à Tirana, installé en France, diplômé d'une excellente école de Fresnay, sera consacré cette année par une exposition au Centre Pompidou, préparée sous la direction de Christine Macel. Puis, il va rejoindre l'année prochaine le petit club des Français d'origine étrangère, représentant la France dans son Pavillon national durant

¹ « Annales », vol. 12, Varsovie-Paris, 2010, p. 258-267.

² L'exposition « Promesses du passé », avait lieu dans la Galerie Sud du Centre Pompidou entre le 13 avril et 19 juillet 2010. Les co-commissaires de cette exposition furent Christine Macel et Joanna Mytkowska.

la plus ancienne biennale d'art du monde, à savoir la Biennale Internationale d'Art à Venise. Le seul à l'avoir précédé dans ce domaine fut Huang Yong Ping, fondateur du mouvement « Xiamen Dada », né en 1954 à Xiamen, en Fujian en Chine. Installé en France l'année de tragédie de Tian'anmen, il a représenté la France à Venise dix ans plus tard, soit en 1999. Or, il n'est pas nécessaire d'expliquer que le passage entre les siècles fut marqué par incroyable l'ascendance en notoriété des artistes chinois dans tous les pays occidentaux, tous les horizons confondus. Ce qui n'est pas forcément vrai aujourd'hui pour des artistes originaires de l'ex-Europe de l'Est. De ce fait : le succès d'Anri Sala est davantage important !

Quant aux jeunes artistes polonais, ayant fait ses études en France et naturalisés Français, pareil que Mircea Cantor ou Anri Sala, l'espoir de pouvoir s'imposer d'une façon durable, est probablement placé en Angelika Markul, née en 1977 à Szczecin en Pologne. Ancienne étudiante de Christian Boltanski, parrainée par lui en 2005, pour participer à la mémorable exposition « J'en rêve »¹ des jeunes artistes prometteurs du monde entier, à la Fondation Cartier pour l'Art contemporain, a posé ses griffes depuis : tantôt en Pologne, tantôt en France. Citons parmi ses présentations les plus remarquées : son exposition à l'Espace Culturel de Louis Vuitton à Paris dans le cadre des Nuits Parisiennes qui avaient accompagnées la foire d'art parisienne de printemps : Art Paris, ou celle en 2010, intitulée « Salon noir » au Musée d'art contemporain MAC/VAL à Vitry sur Seine. Artiste qui a rejoint récemment l'égérie de la très bonne galerie de Susanne Tarasiève, est dotée d'un grand potentiel, à savoir sa sensibilité, son imagination, son obstination et une indéniable facilité à opérer entre les divers médias. Il faut savoir qu'elle est passée de la photographie vers la vidéo, et par la suite vers la sculpture environnementale sans jamais renier les techniques utilisées par elle anciennement. Elles restent toujours ses outils de travail.

Passons pourtant vers la situation des autres jeunes artistes polonais, ayant fait son éducation artistique dans son pays natal.

¹ Exposition « J'en rêve » à la Fondation Cartier pour l'art contemporain a présenté 58 jeunes artistes provenant de toutes cultures, parrainés par des artistes internationaux. Ils étaient choisis parmi plus de 1200 candidatures. L'artiste confirme que j'étais la première personne à écrire sur elle dans un article. Voir : www.obieg.pl/recenzje/810.

Ils profitent souvent des stages, des bourses, de courts ou de longs séjours à l'étranger. Ils ne cherchent pas à s'installer définitivement à l'étranger, mais espèrent nouer de nouveaux contacts professionnels et d'acquérir de nouvelles compétences, voire : vivre une aventure. Il semble qu'il règne une diversité dans cette matière, aucun cas ne semble pas se reproduire deux fois dans la même façon. Mais, on est frappé cependant, par ce que j'appellerai : l'absence d'une politique globale ayant pour but d'aider ces artistes. Dans la plupart des cas, ils sont condamnés à la recherche de ses propres informations, ses propres contacts, des personnes ou des institutions intermédiaires, prêtes à les soutenir et guider. Tout cela indépendamment de la politique culturelle générale du pays. Ce qui signifie qu'en réalité ces artistes paraissent de plus en plus dans des expositions collectives de niveau inégal, organisées en Occident. Ou partent à l'étranger pour tenter leur chance, mais sans aucun soutien ou suivi effectif. Par ailleurs, aucun répertoire, ou même une liste provisoire avec les noms de ces artistes, n'existe nulle part. En pratique : une personne, un organisme ou une institution souhaitant inviter de jeunes artistes polonais, ne peut pas effectuer le choix par soi-même, suivant ses propres critères esthétiques. Un recours aux personnes tiers, souvent partielles dans leurs jugements, s'impose comme nécessaire. Cette situation est regrettable.

Il est presque banal de faire un rappel que si les artistes chinois un moment ont suscité l'intérêt du milieu artistique occidental, c'était directement dû au fait, que le gouvernement chinois avait investi dans leur promotion. Même si depuis, ce même milieu, s'est offusqué par quelques condamnations abusives des artistes chinois pour des raisons politiques, notamment d'Ai Weiwei¹ l'année dernière, cela ne change en rien que le terrain fut préparé. Les protestes exprimés à l'unanimité par les professionnels occidentaux contre l'emprisonnement d'Ai Weiwei furent possibles, puisque leurs regards ont été déjà tournés depuis un certain temps vers l'art chinois. La même histoire malencontreuse, si elle arrivait à un artiste est-européen (à part les artistes russes), devrait passer inaperçue. Or, les artistes issus de l'ancienne l'URSS ont une position différente par rapport aux autres artistes originaires de l'ancien camp

¹ À partir du 21 février et jusqu'au 29 avril de cette année le Centre de la Photographie Jeu de Paume à Paris va rendre hommage à cet artiste en présentant son exposition « Ai Weiwei – Entralacs », le commissariat est assuré par Urs Stahel.

« communiste ». Tout d'abord, d'une façon naturelle ce pays et son héritage ont toujours suscités l'intérêt de l'Occident. Puis, malgré de nombreux conflits intérieurs, la Russie contemporaine investit largement dans la promotion de sa culture¹, y compris de l'art contemporain. Faisons le lien avec le « boom chinois ». Le même enthousiasme que l'art chinois à l'époque, a rencontré récemment l'art indien. Depuis une grande exposition « Indian Summer »², présentant deux ou trois générations de la jeune scène artistique hindou à l'exposition « Paris – New Delhi – Bombay » qui avait lieu l'année dernière au Centre Pompidou, les efforts de présenter cet art engendré par une culture spécifique (avec des couleurs teintées par la présence britannique), se sont multipliés.

Revenons pourtant vers la réelle situation des artistes polonais. Peut-être trop souvent, elle est jugée facilement comme bonne, et la présence des artistes polonais sur la scène internationale comme acquise ? D'adapter une telle optique est uniquement possible de l'intérieur, surévaluant le véritable impact des efforts trop souvent mal coordonnés. Hélas, si on se retrouve à l'extérieur des frontières polonaises, il est difficile de soutenir ce point de vue non conforme à la réalité. Si on devrait qualifier la présence de l'art polonais sur la scène internationale, on devrait parler de « non présence visible ».

Une simple lecture de n'importe quel livret édité par Art Price durant quelques dernières années donne une image nettement moins optimiste, que les professionnels en Pologne peuvent en avoir. La liste de 500 artistes les plus côtés du monde révèle uniquement deux noms polonais, à savoir : Wilhelm Sasnal vivant en Pologne, et Piotr Uklański, vivant depuis des années à New York. Ce dernier profite de surcroît d'un appui exceptionnel : celui de sa propre femme, commissaire d'exposition et critique d'art mondialement reconnue, et de collectionneur français François Pinault³. Pourtant, l'un de ses artistes est toujours placé au milieu de la quatrième centième, et l'autre dans la cinquième centième. Étant donné qu'en 2011, il y

¹ On peut citer de nombreuses expositions et initiatives entreprises par exemple par Olga Slibova, une omniprésente commissaire d'art russe, qui n'hésite pas à faire venir à Moscou ou envoyer sur les lieux d'expositions d'art russes (même Miami) les professionnels occidentaux, notamment des journalistes. Leurs séjours et déplacements sont pris en charge par les organisateurs russes.

² Présentée en 2005 à la galerie de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

³ Propriétaire de la Fondation Pinault à Venise, soit de deux magnifiques lieux d'expositions situées au Palazzo Grassi et à la Punta della Dogana.

avait cinq Chinois qui se sont placés parmi les dix premiers numéros de cette liste... il y a de quoi rêver, ou plutôt de s'inquiéter ! Bien entendu, le boom économique de ce pays a certainement un impact direct sur la côte de ses créateurs. Il est évident, on ne peut pas mesurer le succès artistique uniquement en lien avec les résultats des ventes, affichés par les maisons d'enchères. Mais, ceci reste un des critères non négligeables. D'autant plus qu'on trouve facilement sur cette liste chaque année, pas moins de vingt noms des artistes pakistanais par exemple. Un autre critère important, à part des ventes, présence dans des collections privées et institutionnelles reconnues ou participation aux expositions, reste la présence dans les médias internationaux. Ici, le résultat est également loin d'être satisfaisant.

Pour les anciens pays de l'Est, est venu – peut-être – également le temps de réévaluer la notion des périphéries culturelles ? Puisque les pays occidentaux semblent avoir accepté cette évidence que l'Occident n'est plus surpuissant. Et de ne plus jamais penser que l'appartenance à la famille européenne garantit l'admission immédiate dans la nouvelle histoire de l'art, différente de celle-là « à laquelle l'Occident est habitué ». Bien évidemment, Stéphane Renault, le journaliste de *l'Express* cité au début de cet article, avait bien raison de soulever ce sujet et de signaler la nécessité de créer une nouvelle – à comprendre plus juste, plus complète, plus équitable – l'histoire de l'art du XX^e siècle. Cependant, il ne faut pas prendre une potentielle ouverture pour un travail achevé. Il reste énormément à faire dans ce domaine, afin que la nouvelle histoire de l'art en pleine réécriture soit vraiment équitable, juste et complète ! Et qu'on ne soit pas en retard au rendez-vous. Accepter une idée n'est que le début du chemin à parcourir.

L'année 1989 signifie la fin d'une époque. Celle de partage du monde en deux blocs politiques opposés. Or, la « réunification » de l'ancien Ouest avec l'ancien Est n'est toujours pas achevée. On manque toujours de compréhension pour des différences réciproques, et paradoxalement on admet nettement plus facilement de grandes et évidentes différences, comme celles entre l'Europe et l'Asie que les « petites » différences au sein de la même famille, donc en Europe. Certainement, ce malaise « européen » est renforcé par une crise économique traversée par l'Union Européenne en raison

de l'appauvrissement de la société toute entière, le surendettement démesuré et la crise générale des valeurs. Probablement à tort, le déséquilibre du marché est inconsciemment lié à l'élargissement de l'Union. Ce phénomène devient la source des hostilités non confirmées officiellement, mais bien présentes dans la conscience collective. La crise n'arrange personne et ne facilite pas le dialogue qui s'avère difficile déjà en raison de différences traditionnelles et des années de séparation politique.

Si la collaboration de point de vue économique paraît avancer en raison de nombreux accords liés au fait que la majorité des pays de l'ancien bloc Est est devenue membre de l'Union Européenne, aucune politique culturelle commune n'est pas prévue. L'hégémonie de l'ancien Ouest, donc de l'Occident tout court, est toujours plus ou moins palpable. L'exemple chinois ou indien prouve bien que cela n'est pas uniquement le résultat d'une politique « occidentale », mais découle quelquefois des « affinités » et des intérêts entre les partenaires. Le changement de cette situation peut advenir uniquement si les collaborateurs, ou plutôt les potentiels collaborateurs, souhaitent trouver un terrain d'entente. Cela paraît échapper malencontreusement à l'attention des intéressés.

C'est pourquoi, je reviens pour unième fois dès que j'ai commencé à m'intéresser à ce sujet, vers l'ouvrage d'un éminent historien d'art polonais Andrzej Turowski, auteur du livre publié en 1986 à Paris. Son titre : « Existe-t-il un art de l'Europe de l'Est ? » peut paraître aujourd'hui comme provocateur, cependant il a signifié un véritable questionnement à l'époque. Ce sentiment de provocation est dû au fait qu'aujourd'hui personne ne doute plus que la réponse ne peut être que positive. Même si cet art reste toujours pas suffisamment ou mal connu de grand public partant quelques fois en vain à la recherche des sources d'informations à ce sujet fiables et bien systématiques, il est reconnu légitime tel quel. Il reste à le faire connaître plus profondément, à présenter sa richesse et variabilité aux spectateurs. Comment le faire ? Le succès chinois, indien ou le cas russe méritent bien d'être étudiés. Ils montrent que rien n'est dû au hasard.

La reconnaissance pour une scène artistique spécifique ne peut jamais être réussie sans une politique cohérente. Certainement, répertorier

les artistes, élaborer ces répertoires en langues étrangères, les mettre au service de professionnels occidentaux aurait pu être le premier pas à faire. Le deuxième serait d'organiser toutes les rencontres bilatérales ou internationales dans tous les domaines : en partant de l'industrie, en passant par l'économie et en terminant par des sommets politiques, accompagnées par des expositions ou simples animations culturelles. Si le congrès des médecins ophtalmologistes en France ou un autre pays occidental peut être accompagné par une exposition au sujet de Op-Art par exemple, pourquoi un congrès analogue organisé en Pologne ne peut pas copier cette initiative bien louable ? Rien que pour aider à prendre la conscience que la culture joue un rôle important dans la construction du futur d'une nation. Cela signifie bien évidemment un changement important des principes. On devrait arrêter de considérer la culture comme un domaine « secondaire », moins « important », « déficitaire », mais bien au contraire : on devrait lui accorder le statut d'un domaine prioritaire, accompagnant tous les domaines. Les initiatives proposées au-dessus peuvent être variées et multipliées. L'essentiel serait d'arrêter de séparer la culture des autres domaines de la vie.

Les statistiques ne trompent pas. La Pologne est un des rares pays démontrant depuis au moins deux ans une constante croissance économique en Europe. C'est le moment idéal pour lancer une action à long terme de promouvoir sa culture et surtout ne pas se satisfaire par les moindres résultats. La promotion de la culture est un processus complexe, à renouveler régulièrement et à surveiller attentivement et constamment. Il serait trop naïf de croire que le manque d'une politique générale peut être remplacé par des initiatives indépendantes. Bien, au contraire, le temps est venu d'inciter, d'encourager les entrepreneurs à investir dans le mécénat, et pour cela il serait bien de modifier les lois de politique fiscale, afin que les gens pouvant aider les initiatives culturelles se sentent reconnus dans leur générosité. Autrement dit : qu'ils trouvent le sens d'investir dans son propre pays, sans s'exiler. Or, il convient de rappeler que deux des plus grands collectionneurs d'art polonais vivent à l'étranger. Certes, ils ont créé des galeries en Pologne, mais ils n'ont jamais investi dans la promotion de l'art polonais. C'est ici et maintenant qu'il faut créer une nouvelle attitude, celle de se lancer dans des projets dépassant les anciens, de commencer à croire qu'on peut participer à la construction d'une nouvelle image de la

culture polonaise. Et tout cela sans attendre les propositions venant de l'étranger. Afin que « les promesses soient tenues », il faut faire un effort qui va à l'encontre de l'ouverture se dessinant subtilement depuis au moins l'année 2004. Et pour conclure, je citerai Sénèque : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce nous n'osons pas que les choses sont difficiles ».

Lucyna Derkacz

Vers un esprit européen ou national ? Les attitudes des députés européens à l'égard du mandat européen, du Parlement européen et de l'Union européenne (à partir de l'exemple des eurodéputés polonais de la fin de la 6e législature)

La majorité des chercheurs ont observé, ou déduit, qu'une expérience acquise dans l'environnement européen a un impact pro-européen sur les attitudes politiques. C'est en tout cas l'idée soutenue par plusieurs théories, comme le néo-fonctionnalisme¹, le néo-institutionnalisme² et le constructivisme³, ainsi que par de nombreux chercheurs se focalisant sur la socialisation au Parlement européen⁴, la représentation de celui-ci⁵... Il existe cependant quelques travaux qui l'ont remise plus ou moins en question puisqu'ils l'ont jugée peu évidente voire même pas évidente du tout. Les premiers ont montré que si jamais des effets pro-européens apparaissent, ils découlent entre autres du parcours antérieur⁶. Les seconds ont constaté que ces effets résultent de la sélection et des intérêts stratégiques des acteurs⁷. Il faut aussi tenir compte de l'intergouvernementalisme libéral qui estime que les élites européennes effectuent leur travail

¹ Voir entre autres : Ernest Haas, *The Uniting of Europe: Political, Social and Economic Forces, 1950-1957*, 2^e édition, Stanford, Stanford University Press, 1968, p. 16.

² Par exemple : Alec Stone Sweet, Wayne Sandholtz, « European Integration and Supranational Governance », *Journal of European Public Policy*, 1997, vol. 4, n° 3, p. 310.

³ Jeffrey Checkel, « Why Comply? Social Learning and European Identity Change », *International Organization*, 2001, vol. 55, n° 3, p. 555-559.

⁴ Entre autres : Maurizio Cotta, « Direct Elections of the European Parliament: A Supranational Political Elite in the Making? », in : Karlheinz Reif (dir.), *European Elections 1979/81 and 1984: Conclusions and Perspectives from Empirical Research*, Berlin, Quorum, 1984, p. 126.

⁵ Par exemple : Richard Katz, Bernhard Wessels, « Parliaments and Democracy in Europe in the Era of the Euro », in : Richard Katz, Bernhard Wessels (dir.), *The European Parliament, the National Parliaments, and European Integration*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 231-247.

⁶ Mark Franklin, Susan Scarrow, « Making Europeans? The Socializing Power of the European Parliament », in : Richard Katz, Bernhard Wessels (dir.), *The European Parliament, the National Parliaments, and European Integration*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 58 et 54-55.

⁷ Par exemple : Roger Scully, *Becoming Europeans? Attitudes, Behaviour and Socialization in the European Parliament*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 130 et 137-138.

en fonction d'un intérêt national et qu'elles n'ont donc pas vraiment de rôle individuel¹.

Cet article s'intéresse à l'impact pro-européen sur les députés européens, ici les eurodéputés polonais de la 6^e législature. Pour cela, il étudie leurs opinions (de cinquante élus sur cinquante-quatre²), recueillies personnellement au Parlement européen vers la fin de leur premier mandat 2004-2009 et concernant le mandat européen (leur identification, leur position en cas de conflit d'intérêts et le degré de satisfaction de leur influence sur les travaux parlementaires), le Parlement européen (son pouvoir et ses aspects à changer) et l'Union européenne (son avenir). Cette étude permet de connaître la direction, européenne ou nationale, dans laquelle ces élus se sont orientés. Toute tendance pro-européenne peut s'y révéler dans leur identification importante avec l'UE, à des degrés élevés de satisfaction de leur influence sur le PE et de son fonctionnement, ainsi que dans leurs attitudes favorables à l'accroissement de son pouvoir et leur vision positive sur l'avenir de l'UE.

Qui ou que représentent les députés européens ?

Afin de bien étudier l'impact pro-européen, il faut tout d'abord découvrir ce que les Polonais pensaient représenter : l'UE, leur pays et/ou leur circonscription. L'analyse détaillée des entretiens montre qu'ils étaient très divisés sur ce sujet.

Les Polonais ne sont pas en tout cas vraiment venus au PE en tant que représentants de leur circonscription car l'identité régionale n'existe pas en Pologne. Au PE, elle se manifestait seulement quand d'autres régions européennes entraient en jeu : « Même si je représente toutes les nations de tous les États membres, je me sens plus proche de ma circonscription que des Açores par exemple »

¹ Andrew Moravcsik, *The Choice for Europe: Social Purpose and State Power from Messina to Maastricht*, Ithaca, Cornell University Press, 1998, p. 5.

² Jerzy Buzek, Bronisław Geremek, Janusz Lewandowski, Tadeusz Zwiefka, Adam Gierek, Dariusz Rosati, Jacek Saryusz-Wolski, Jan Olbrycht, Maciej Giertych, Zdzisław Podkański, Bogusław Liberadzki, Genowefa Grabowska, Marek Siwiec, Dariusz Grabowski, Paweł Piskorski, Janusz Onyszkiewicz, Jacek Protasiewicz, Ewa Tomaszewska, Zbigniew Kuźmiuk, Filip Kaczmarek, Grażyna Staniszevska, Leopold Rutowicz, Józef Pinior, Czesław Siekierski, Wojciech Roszkowski, Mieczysław Janowski, Janusz Wojciechowski, Wiesław Kuc, Bogdan Golik, Konrad Szymański, Marcin Libicki, Zbigniew Zaleski, Małgorzata Handzlik, Andrzej Szejna, Sylwester Chruszcz, Marek Czarnecki, Adam Bielan, Ryszard Czarnecki, Urszula Gacek, Hanna Foltyn-Kubicka, Bogusław Sonik, Bogusław Rogalski, Andrzej Zapałowski, Bernard Wojciechowski, Witold Tomczak, Zdzisław Chmielewski, Stanisław Jałowicki, Lidia Geringer de Oedenberg, Mirosław Piotrowski et Jan Masiel.

(4)¹. Il est alors impossible d'y représenter les intérêts de plus de quatre cent cinquante millions d'Européens au même degré. Même si l'identité régionale y apparaissait, elle n'était pas très forte « comme par exemple dans le cas de l'Allemagne car les régions [polonaises] sont beaucoup plus faibles traditionnellement et politiquement » (42). Alors, « aucun député polonais ne dira par exemple qu'il est d'abord *Ślązak* et seulement ensuite Polonais, que l'intérêt de sa circonscription passe avant celui de la Pologne » (22).

Les Polonais représentaient en fait un intérêt plus général. Ceux qui ont placé la Pologne en tête (presque la moitié des euro-enthousiastes, environ la moitié des euro-réalistes et tous les eurosceptiques) se sont référés à l'identité de chacun car « l'identité nationale se situe toujours en première position » (49), « chacun est d'abord Polonais et ensuite Européen, d'abord Français et ensuite Européen » (10), « on ne peut pas être un bon Européen sans avoir été auparavant un patriote national » (37)... C'étaient les eurosceptiques qui y faisaient le plus de remarques. La première concernait le côté attitudinal : « Il faut faire en sorte que l'Europe s'intègre, surtout après les expériences difficiles vécues par la Pologne (état de guerre...). [...] Mais cela ne doit pas être imposé du point de vue idéologique » (15). La seconde a abordé le côté social : « Je m'identifie aussi à l'Europe des États. L'Union devrait être une organisation coopérant sur un plan commercial, économique, sans entrer dans les domaines de la vie sociale qui sont traditionnels pour les États nationaux » (9). Surtout un eurosceptique était méfiant vis-à-vis de l'idée européenne : « Je représente la Pologne et je m'intéresse à son intérêt. [...] Je suis Polonais et, de ce fait, je suis pro-européen. Je ne suis pas contre l'Europe, je veux seulement la défendre contre la tentative de casser sa colonne vertébrale. On ne peut pas faire d'elle un pays fédéral. C'est une idée allemande. L'Allemagne était un groupe de petits pays qui s'est réuni en République Fédérale et qui a une structure fédérale : il y a un gouvernement fédéral et des Länder. Elle veut imposer cette structure à toute l'Europe. Mais cela ne va pas. L'Europe se compose d'États qui sont la propriété de nations, de nations fières, qui ont leur identité, leur langue, leur littérature, leurs traditions, leur histoire, leurs amours et leurs haines, leur vision du monde.

¹ Conformément à l'engagement pris de garder l'anonymat des Polonais, les extraits d'entretiens sont référencés, dans l'ensemble de l'article, par un numéro. Cinquante numéros correspondent aux cinquante eurodéputés.

Faire d'eux les États Unis de l'Europe, c'est-à-dire l'Union Fédérale de l'Europe, ne marchera pas à long terme. Cet essai existe depuis mille ans dans l'esprit allemand. [...] Les gouvernements changent, les générations passent, et cette idée de soumettre toute l'Europe à l'Allemagne existe toujours » (3).

Pourtant, un peu plus de la moitié des euro-enthousiastes et quelques euro-réalistes ont placé leur pays au même niveau que l'UE. Les premiers l'ont fait surtout parce qu'« il n'y a pas de contradiction » (47) car la Pologne est « la partie importante de l'Europe et qu'elle fonctionne dans sa culture et sa civilisation depuis plus de mille ans » (2). D'ailleurs, « même si un eurodéputé est élu dans un pays, il devrait penser au bonheur de toute la communauté européenne, ce qui n'efface pas l'identité nationale » (44). Il peut envisager un avenir prometteur dans l'UE en restant un bon patriote : « Je suis né il y a très longtemps et je me souviens de la Seconde Guerre Mondiale... De ce fait, je n'avais jamais de doute sur mon devoir envers mon État et le fait qu'il soit libre et ait la chance de bien prospérer. Par ailleurs, il est naturel, et ce n'était jamais une contradiction pour moi, que je sois lié à l'Europe. Je crois que l'Union européenne est la plus importante perspective de la participation polonaise » (41). Et les deux identités cohabitent : « Si un eurodéputé est en dehors de l'Europe, il s'identifie avec l'Europe. En Europe, il s'identifie avant tout avec l'endroit d'où il vient, c'est-à-dire avec la Pologne » (47). L'identification avec l'UE pendant les délégations interparlementaires paraît logique. En effet, un élu partant par exemple en Asie ne peut pas représenter son pays. Il n'est d'ailleurs pas obligé de partir en délégation pour se considérer comme un représentant de l'UE. Il lui suffit de « travailler sur les dossiers concernant l'Europe, en tant que continent, en tant qu'Union, vis-à-vis des autres continents, des autres puissances, des États-Unis, de la Chine, de la Russie » (30). À peu près les mêmes explications sont observables chez certains euro-réalistes. Selon eux, l'UE et la Pologne ne sont pas des entités contradictoires parce que de toute façon « chaque Européen a sa nationalité » (29). De plus, ces deux entités ont beaucoup d'intérêts en commun car « si l'on lutte pour la sécurité alimentaire au Parlement européen, on lutte pour la sécurité alimentaire et de l'Union et de la Pologne » (26), « si l'on [y] vote, on vote non seulement pour la Pologne mais aussi pour les îles grecques, l'Irlande, l'Italie... » (8).

Les Polonais qui ont en revanche placé l'UE à la première place étaient curieusement tous euro-réalistes. L'un d'entre eux a expliqué qu' « un eurodéputé doit penser aux intérêts de tous car il n'y a aucune autre institution au-dessus de lui ; [...] la représentation du pays appartient à l'État, en tant que député polonais » (25). On ne peut pas en déduire que cet élu se sentait très proche de l'UE. Cela dit, il s'est engagé au PE. Trois autres députés n'ont par contre pas commenté leur réponse, si ce n'est qu'il est important d'y être plus ouvert. Le dernier a en revanche donné plus de précisions : « Je pense ici aux Pères de l'Europe. On apprend cette européenité. Moi aussi. Mes expériences diverses, entre autres au Sénat polonais, montrent qu'il faut toujours regarder plus largement. Il faut en même temps que je précise que même si je place l'Union en première position, je n'y accepte pas tout. Je pense au traité de Lisbonne, [...] aux valeurs chrétiennes » (14). L'europanisation est donc un processus long qui débute (bien) avant l'arrivée au PE et qui n'atteint pas toutes les attitudes pendant un seul mandat.

Position en cas de conflit entre les intérêts polonais et communautaires

Même si nous savons ce que les Polonais pensaient représenter, il est tout aussi important de voir quelle position ils prenaient d'habitude en cas de conflit d'intérêts. Ils n'ont pas tous apporté la même réponse qu'auparavant. Les attitudes de certains d'entre eux semblent donc ne pas avoir été les mêmes dans la vie quotidienne qu'en cas de conflit d'intérêts.

Seuls trois élus (deux euro-enthousiastes, qui avaient situé la représentation de la Pologne au même titre que celle de l'UE, et un euro-réaliste, qui avait été fidèle à l'UE) y étaient partisans d'un intérêt européen. Même si les euro-enthousiastes ont situé ici l'UE en tête ils ont néanmoins réaffirmé qu'un conflit d'intérêts est impossible. En effet, « l'intérêt polonais est l'intérêt de l'Europe. [...] [Et] si l'Europe y gagne, la Pologne aussi » (30). De plus, « l'Europe n'est hostile à aucun État de l'Union. Il n'est pas possible non plus qu'un intérêt polonais soit en contradiction avec celui de l'Union en tant qu'unité » (33). Ce raisonnement n'a toutefois pas été partagé par l'euro-réaliste, bien qu'il fût favorable à l'UE : « Soit on accepte certaines règles et s'y conforme soit quelqu'un invente ses règles et, dans ce cas-là, on ne parle pas d'Union. [...] Je

choisis l'intérêt de l'Union, quoiqu'il ne coïncide pas toujours avec celui de la Pologne » (16).

Il faut également y ajouter huit autres euro-enthousiastes qui étaient plutôt toujours favorables à un intérêt européen (ils avaient précédemment déclaré représenter aussi bien la Pologne que l'UE). D'après eux, un conflit entre les deux intérêts n'était pas encore apparu ou n'apparaissait que très rarement. Cela dit, si cette situation avait lieu et si la direction du groupe ne voulait pas changer d'avis, ils seraient plutôt en faveur de l'UE.

En revanche, pour encore six autres euro-enthousiastes et trois euro-réalistes (la plupart d'entre eux avaient déclaré représenter la Pologne) un tel choix représentait un dilemme. En effet, il s'agissait d'« une question très compliquée et difficile au Parlement européen » (24), à laquelle il n'était pas possible de répondre facilement car les décisions dépendaient toujours du sujet. Il fallait par exemple se demander si celui-ci était important ou non : « Il y a des moments où le sujet est très important pour la Pologne et l'on défend l'intérêt national. [...] Il arrive également qu'il ne soit pas crucial de souligner sa particularité et l'on est avec le groupe parlementaire » (1). Il était notamment nécessaire de savoir où il y avait un profit à long terme : « si un intérêt européen est plus important, s'il l'est à long terme, il est prioritaire ; il peut être désavantageux pour la Pologne à court terme mais finalement être avantageux pour elle à long terme » (14). De plus, il s'avérait indispensable de regarder si un conflit existait réellement car « il peut parfois arriver que quelque chose paraisse être l'intérêt de la Pologne et non de l'Union et, finalement, être également l'intérêt de l'Union » (28). Il fallait enfin faire des sacrifices parce que l'on ne peut pas se contenter de prendre sans rien donner (42). Cependant l'UE l'emportait le plus souvent quand il s'agissait de « l'intérêt de l'humanité » (35). En tout cas, un tel conflit n'était pas rare.

On peut noter une attitude un peu différente dans le cas de cinq autres Polonais (quatre euro-enthousiastes et un euro-réaliste), dont deux qui avaient déclaré représenter à la fois la Pologne et l'UE et trois qui avaient placé la Pologne en premier. Ils étaient conscients qu'un conflit d'intérêts avait lieu au PE, bien qu'« heureusement pas très fréquemment » (4). S'il se présentait, un intérêt national était

malgré tout supérieur : « Un tel conflit arrive parce que l'intérêt de l'État est tout de même plus important. J'essaye bien-sûr d'éviter des questions de ce type mais elles ne sont pas évitables. Si je choisis l'intérêt de la Pologne, c'est cependant uniquement dans des situations-clés pour la Pologne. Je sais en même temps que l'intérêt de l'Union est aussi important car cet intérêt veut dire que tout le monde y gagne et pas seulement un seul État » (45).

Une situation bien divergente apparaît en revanche dans le cas des élus restants (la moitié de l'élite) car ils ont tous choisi sans hésitation l'intérêt polonais. Ils étaient rarement euro-enthousiastes, contrairement aux euro-réalistes et avant tout aux eurosceptiques (parmi eux, deux avaient déclaré représenter l'UE, six l'avaient placée sur le même plan que la Pologne). Les euro-enthousiastes étaient favorables à un intérêt polonais car « chacun a son origine » (41) et, de toute façon, « rien n'arrivait à l'Europe » (12), dans le cas d'un conflit, quand ils défendaient l'intérêt polonais. Chaque État membre défend en fait le sien : « Je ne sais pas si cela vient du fait que l'on est au Parlement européen depuis peu. Je ne pense pas car par exemple les Français réagissent pareil, les Allemands aussi. Il n'y a donc pas de complexes ici » (7). La dernière explication a été aussi notée par les euro-réalistes et les eurosceptiques. L'un d'entre eux a d'ailleurs conclu que c'est une « règle de fer » au PE (10). Cette règle a même été par ailleurs (parfois) acquise sur place : « Pendant le travail au Parlement européen je me suis rendu compte que je dois articuler des raisons polonaises » (23). Ceci étant, les élus ci-dessus étaient conscients qu'un conflit avait lieu, contrairement à certains euro-réalistes et eurosceptiques ne voyant pas réellement d'intérêt européen. L'un d'entre eux a essayé d'en trouver un exemple mais en vain : « J'ai vraiment de gros doutes sur l'existence d'un intérêt commun européen. Où peut-il apparaître ? [...] Il y a des milliers d'intérêts, très opposés parfois » (34). Un autre a clairement conclu qu'un tel intérêt n'existe pas : « Il n'y a pas de conflit. Il est artificiellement créé par des nationalistes allemands et français car ils veulent lancer un intérêt allemand et français. D'après eux, est pro-européen celui qui soutient leur intérêt national. [...] Chacun soutient l'intérêt de son État et c'est de cette façon que s'accumulent les intérêts des États dans une collision concurrente et que se crée un intérêt européen » (29). Un intérêt européen n'existe pas car « l'Union est la conséquence des intérêts des États membres. Ce sont

ces États qui l'ont créée. Et les différences d'intérêt se créent entre eux. L'Union est tout simplement un champ de confrontation de ces intérêts » (50). L'identification nationale y a en tout cas résisté à la communautaire.

Influence sur les travaux du Parlement européen ?

Les analyses précédentes ont démontré que les eurodéputés polonais étaient très partagés sur leur identification, notamment en cas de conflit d'intérêts, bien que la Pologne fût cependant le plus souvent placée en tête. Il faut maintenant découvrir comment ils jugeaient leur impact sur les travaux au PE.

Aucun Polonais n'était pleinement content de son impact sur le PE. Cela dit, la plupart (la majorité des euro-enthousiastes, un peu plus de la moitié des euro-réalistes et une minorité d'euroseptiques) avait au moins un jugement plutôt positif à cet égard. Selon ces élus, leur influence se manifestait seulement par le fait qu'ils étaient nombreux, dont environ la moitié faisait partie des groupes importants et certains avaient de bons postes¹, qu'ils communiquaient entre eux et qu'ils savaient défendre leurs droits. Certes, ils savaient que cette influence était « parfois petite et parfois gigantesque » (32). Or, elle existait bien. C'était un point très positif car « tous les nouveaux États membres étaient au début traités comme de seconde catégorie » (14). La situation s'est alors améliorée et certains ont fini par croire qu'ils pouvaient eux aussi « créer la politique européenne dans plusieurs domaines » et qu'ils n'étaient « plus obligés d'être les objets de cette politique mais les sujets » (23).

Des impressions un peu différentes ont été en revanche ressenties par six autres élus (un euro-enthousiaste, trois euro-réalistes et deux euroseptiques). D'après eux, cette influence était trop faible « par rapport à la position de la Pologne, notamment du point de vue démographique dans l'Union » (50), et « par rapport à l'impact des problèmes » (34). Elle était « encore minime dans des domaines

¹ Certes, le député Geremek n'a pas été élu président en 2004. Or, l'élite polonaise a obtenu trois postes sur vingt dans le directoire (deux vice-présidents et un questeur). Il faut y ajouter les postes dans les commissions (deux présidents et quatre vice-présidents) et les délégations (deux présidents). Au début de la seconde moitié du mandat, l'équipe polonaise a obtenu deux postes de vice-présidents du PE, huit postes dans les commissions (deux de présidents et six de vice-présidents), un poste dans les sous-commissions (de vice-président) et un poste dans les délégations (de président). Il est cependant important de noter qu'aucun Polonais n'a été représenté à la Conférence des présidents, ce qui montre un impact assez faible sur le processus décisionnel du PE.

très importants comme par exemple l'économie » (13). Elle existait par ailleurs seulement sur quelques points : « Certes, grâce à la coopération de tous les Polonais sur la question des camps en Pologne nous avons montré à nos collègues d'autres pays que nous pouvons défendre l'image de notre pays. Or, il nous a manqué cette solidarité par exemple dans la question concernant le nombre futur de places pour la Pologne au Parlement européen » (22). Même si les Polonais n'ont pas eu assez d'impact, ce n'était tout de même pas tout à fait de leur faute : « Nous avons été derrière le rideau de fer pendant cinquante ans. Nous ne comprenons pas les Britanniques, les Français ou les Espagnols, et l'inverse. Nous communiquons parfois 'comme un sourd avec un aveugle'. Et ce n'est pas du tout de la mauvaise volonté de leur part ou de la nôtre. Ils ne nous comprennent pas et nous ne les comprenons pas » (24). Le manque de compréhension entre l'Europe de l'Est et de l'Ouest semble alors avoir été à l'origine de cette déficience.

Un impact moindre encore a été ressenti par le reste des élus (quatre euro-enthousiastes, deux euro-réalistes et quatre eurosceptiques). Selon eux, leur efficacité était en fait bien en dessous de leur capacité. Ils étaient cependant conscients que cette situation était liée à l'assimilation par laquelle tout le monde était obligé de passer : « Nous apprenions jusqu'à présent ce que nous pouvions faire, où menaient chaque résolution et chaque débat, ce qui était important et moins important, si une action avait un impact sur la politique ou non... Les anciens savaient déjà tout cela » (15). Ils savaient aussi qu'il est en général très difficile au début d'apporter une nouveauté car « tout continue à se dérouler selon de vieilles, bonnes règles, établies il y a déjà bien longtemps » (10). Même s'ils n'ont ressenti que très peu d'impact, ils l'ont tout de même remarqué, surtout dans les domaines traditionnels de la politique polonaise, comme par exemple dans la politique orientale. Celle-ci était cependant évidente comme étaient par exemple évidentes « des relations entre les eurodéputés de la Péninsule Ibérique et l'Amérique du Sud » (42). D'ailleurs, même si l'Espagne a le même nombre d'élus, « elle se trouve au-dessus de son potentiel, contrairement à la représentation polonaise » (7). L'influence des Polonais restait alors « limitée et certaines réussites étaient tout simplement des signes singuliers » (35). Un élu a par ailleurs essayé, sans résultat, de trouver d'autres domaines dans lesquels les Polonais auraient eu un impact réel :

« Après les élections de nos vice-présidents en 2007, nous avons commenté entre nous les tâches prioritaires qui leur ont été attribuées. Parmi elles, figurait par exemple l'indication des lieux où on peut fumer au Parlement européen ! » (21). Les eurodéputés ci-dessus continuaient donc à se sentir objets et non sujets du jeu politique. Ceux qui ont vraiment pris conscience de leur influence étaient « ceux à qui il semblait en avoir eu une » (26).

Cela dit, les Polonais étaient conscients d'avoir eu un impact, bien que collectif et non individuel, du moins dans certains domaines, en particulier concernant les politiques orientale et historique, un peu moins sur la directive Bolkestein, les relations transatlantiques (l'attitude à l'égard de l'OTAN) et les politiques budgétaire, énergétique, climatique, scientifique, agricole... Ils ont de plus souvent articulé leur influence sur la qualité du PE puisque depuis leur arrivée celui-ci « a changé un peu son image » (28) car ils y ont apporté « un autre point de vue » (1), souvent plus libéral que social, « une autre expérience, une autre approche concernant de nombreuses questions » (24), y compris sur l'UE... Ils ont enfin pensé à leur impact sur l'image de la Pologne, malgré des hauts et des bas. Ce pays était au début « peu connu, seulement de réputation, parfois par la propagande » (5). De plus, son adhésion à l'UE a fait du bruit, ce en raison de négociations longues, de tensions avec la France et l'Allemagne sur la guerre en Irak et de l'échec du sommet de Bruxelles sur la Constitution européenne (le gouvernement polonais avait critiqué le calcul de la majorité qualifiée au Conseil et l'absence de référence à la chrétienté dans le préambule). Ce pays avait donc une réputation de « partenaire difficile qui pense et qui agit de façon égoïste » (7). Cette image s'est d'abord améliorée et ce grâce au bon niveau des Polonais car il s'agissait d'une élite composée entre autres d'un Premier ministre et de nombreux anciens ministres, députés et sénateurs, ayant « un niveau meilleur que la moyenne » (8), « une grande expérience politique » (46), « de vastes connaissances, une volonté de travailler » (19), « des valeurs semblables » (33)... Un côté positif était aussi la candidature de Bronisław Geremek au poste de président du PE. Le résultat négatif était certes à prédire car Geremek était de l'ADLE et la coalition se faisait entre le PPE-DE et le PSE, mais « sa façon d'être et de faire la campagne a tout de suite promu la délégation polonaise » (49). Un autre très bon moment fut la révolution orange en Ukraine

puisqu'« il semblait que la Pologne jouerait un rôle important car elle sait comment parler avec ses voisins de l'Est » (24). Un tel engagement était une surprise parce que « les députés de l'Europe des Quinze pensaient que les Polonais observeraient d'abord le travail au PE, étant donné que c'était leur premier mandat, et donc qu'ils ne se mettraient pas tout de suite au travail » (43), « qu'ils vagabonderaient d'abord sans bruit, qu'ils suivraient avec humilité leurs collègues plus expérimentés et plus grands, qu'ils rejoindraient des coalitions... » (34), « qu'ils ne voudraient pas insister sur leurs points de vue et qu'ils se montreraient plus influençables » (27). La Pologne n'était en tout cas plus considérée comme un pays « auquel il fallait faire attention car il était imprévisible mais auquel il fallait faire attention car il avait quelque chose à dire et cela valait la peine de l'entendre » (49). Cette ambiance ne dura pas longtemps suite à plusieurs *happenings* de quelques députés de la liste de la LPR qui « voulaient tout bloquer, faire du bruit, crier » (43), à « l'entrée des Kaczyński avec Lepper et Giertych au gouvernement et leurs actions bizarres et complètement incompréhensibles » (4)... Une telle image affligeante de la scène nationale n'a pas été cependant transposée par les élites européennes sur tous les élus polonais. Les Polonais ont finalement amélioré cette image grâce à leurs « positions claires » (7) sur plusieurs sujets. En tout cas, leur présence au PE était l'occasion d'être en contact direct avec les autres eurodéputés car « la présence renverse les stéréotypes » (47). Ils ont donc pu montrer « qui ils sont en vérité ou qui ils ne sont pas » (27). C'était le moment « d'expliquer de nombreux malentendus et de se rapprocher » (45).

Position sur le pouvoir du Parlement européen

Maintenant que l'on sait que les Polonais n'étaient pas (pleinement) contents de leur impact sur le PE, il faut se demander ce qu'ils pensaient du pouvoir de cette institution. Même si celle-ci en avait nettement plus pendant la sixième législature que cinquante ans auparavant, elle n'avait toujours pas de véritable initiative législative, ses pouvoirs budgétaires étaient limités, la codécision s'appliquait à un nombre étroit de domaines et l'impact sur la politique de la Commission européenne et du Conseil de l'Union européenne était réduit.

La majorité des Polonais (88%) étaient favorables à l'augmentation du rôle du PE. Cela dit, parmi eux, « seuls » 60% (la plupart

des euro-enthousiastes et presque la moitié des euro-réalistes) la voulaient pleinement. Les euro-enthousiastes souhaitaient beaucoup plus de pouvoir car c'est une institution très importante, élue lors des élections directes, où la démographie est prise en compte, et qui veut aussi renforcer l'UE. C'est d'ailleurs quelque part l'unique institution où le personnel politique maintient un contact régulier avec son pays : « Tous les députés rentrent le jeudi soir ou le vendredi matin dans toutes les régions de l'Europe, même dans celles les plus éloignées comme la Laponie, les îles autour de la Grèce... Ils rentrent au Parlement européen trois jours plus tard. On peut à tout moment leur poser des questions détaillées sur des événements et des inquiétudes dans leurs pays, qui n'intéressent pas forcément les médias, car ils sont tout bonnement assis juste à côté pendant les sessions ou les réunions, ils ont leurs bureaux situés quelques mètres plus loin... On sait donc dans quelle direction il faut aller pour améliorer l'Union européenne. Il n'y a pas d'autres endroits de ce type en Europe » (45). Les arguments des euro-réalistes étaient par contre légèrement différents. L'un d'entre eux a par exemple noté que le faible pouvoir du PE implique automatiquement le faible rôle de ses députés. Et pourtant, c'est une institution « où travaillent de nombreux anciens premiers ministres, ministres, parlementaires nationaux, sénateurs, qui perdent pour le moment leur temps » (13). C'était aussi en quelque sorte l'avis d'un autre euro-réaliste qui a de plus souligné l'idée de l'augmentation du pouvoir du PE par rapport aux autres institutions européennes : « L'influence des parlementaires sur les actions de la Commission et du Conseil est minime, même dans les zones où les décisions ne sont pas prises sans le Parlement. La décision finale concernant le budget, surtout sa taille, appartient pratiquement au Conseil. Parfois, les deux institutions font des gestes envers le Parlement mais ils sont tous limités. J'ose donc dire que nous jouons ici un rôle plutôt décoratif. [...] Étant donné que nous ne sommes pas sûrs du futur impact de nos opinions, est-ce que notre motivation sera assez grande ? » (19). Il faudrait alors « transférer tout le centre de gravité de l'Union vers le Parlement » (48). Ce serait en tout cas une bonne solution pour « donner un sens positif à une approche bureaucratique souvent représentée par la Commission » (23).

Quatorze autres élus (quelques rares euro-enthousiastes, presque la moitié des euro-réalistes et la moitié des eurosceptiques) étaient

certes partisans de l'accroissement du pouvoir mais pas trop. Les euro-enthousiastes ont noté que ce pouvoir était insuffisant mais seulement par rapport au pouvoir de la Commission et du Conseil. En effet, « l'initiative législative est entre les mains de la Commission. Le Parlement peut uniquement exprimer son souhait envers elle. Il contrôle en quelque sorte son action [de la CE] mais il ne contrôle pas celle du Conseil. En ce sens, il faudrait donner plus de pouvoir au Parlement. Mais il faut faire attention car l'Union est un ensemble d'États indépendants, souverains » (24). Ce souhait a été aussi exprimé par les euro-réalistes. Cela ne veut pas pour autant dire d'après eux que le pouvoir du PE devrait être supérieur à celui des autres institutions : « Le Parlement est l'une des trois institutions et aucune d'entre elles ne devrait se faire davantage de place que les autres » (34). Autrement dit, « il faut prendre soin de l'institution [...] et l'améliorer, mais il faut également considérer les limites de ses compétences, à quoi elle sert » (8). Certains ont d'ailleurs précisé que « le Parlement européen devrait s'occuper des dossiers qui ne peuvent pas être résolus au niveau national » (35). Ceci étant, une légère augmentation du pouvoir était souhaitée, d'autant plus qu'elle « serait dans l'intérêt des citoyens » (50). Curieusement, un tel souhait a même été exprimé par certains eurosceptiques. Ils souhaitaient non seulement plus de poids dans le triangle institutionnel mais aussi plus d'autonomie : « Si le Parlement ne peut même pas décider de son propre siège, bien que la majorité des députés ne veuillent pas de deux sièges, étant donné que la décision appartient au Conseil, c'est la limitation totale de son pouvoir. Il n'a pas non plus d'initiative législative. On travaille sur des directives sur lesquelles on ne peut pas vraiment exercer d'influence. On fait des modifications mais elles ne sont pas forcément prises en compte » (40). Ce dernier point était particulièrement dérangeant. Un élu a d'ailleurs précisé qu'« il n'est pas possible que la plupart des eurodéputés s'expriment positivement sur un dossier et que la Commission et le Conseil disent ensuite 'non' » (9). Les eurosceptiques préféreraient en fait que le PE « ait tout de même un pouvoir législatif, sauf dans la politique étrangère et, de ce fait, dans la politique de défense » (10), surtout pour ce qui est des questions économiques et des droits de l'homme (40). Lesdits élus voulaient donc un peu plus de pouvoir mais avec certaines limites ou concernant des questions bien précises.

En revanche, les élus restants (deux euro-réalistes et quatre eurosceptiques) voulaient diminuer nettement le pouvoir du PE. D'après eux, il n'est pas bon « de reprendre aux États leurs compétences, c'est-à-dire leurs attributs d'indépendance » (17), « d'essayer de transformer les États en un 'super-État' » (21), « de dégrader les gouvernements et les parlements nationaux; au contraire, il faut augmenter leurs pouvoirs afin qu'ils réunissent leurs efforts et ce seulement dans les domaines où ils ont des intérêts communs » (26). Autrement dit, « la direction est mauvaise. Nous sommes sortis de l'esclavage de Moscou et nous cherchons maintenant un sauveur à l'Ouest. Nous oublions nos souverainetés, liberté et indépendance. Le centre décisif n'est plus notre Varsovie mais Bruxelles. On nous reprend nos attributs de souveraineté, comme le parlement, le gouvernement, la juridiction.... » (6). Deux élus ont même souligné l'inutilité du PE. Le premier a émis son avis dans un sens plus large : « Je suis l'ennemi de la réalisation du chemin de l'Union. Je trouve ses structures inutiles. De plus, elles freinent inutilement de nombreux processus positifs pour les nations (22). Le second s'est davantage focalisé sur le PE : « Je dissoudrais ce Parlement, je n'ai pas l'intention de le réformer » (3). Ces six eurodéputés ont en tout cas exprimé leur objection à l'égard de la tentative de transfert du pouvoir des parlements nationaux au niveau européen parce que cela aurait automatiquement des effets néfastes sur ces parlements.

Changements à apporter au Parlement européen

L'on sait que la plupart des Polonais étaient partisans d'accorder au PE (un peu) plus de pouvoir. Il est temps de se demander si cet aspect était le seul à améliorer ou s'il y en avait encore d'autres. L'analyse des entretiens montre la diversité des opinions.

La plupart des élus, et ce de toutes les orientations politiques, avaient tout d'abord des sentiments confus pour ce qui est des actes législatifs du PE. Ils ne les ont malgré tout pas critiqués dans leur totalité. Ils ont tout simplement remis en cause entre autres ceux qui ne répondaient pas entièrement aux attentes, comme la directive Bolkestein insuffisamment libérale, la perspective budgétaire 2007-2013 trop modeste, la politique orientale trop lente... Ils ont surtout contesté ceux qui étaient inutiles, sans signification pratique, à caractère de propagande, montrant trop grande ingérence sur la moralité, résultant parfois plus de la nécessité de l'existence politique,

de certaines ambitions politiques ou d'opinions personnelles, comme dans le cas de la forme des concombres¹, de celle des rétroviseurs des tracteurs agricoles ou forestiers à roues, de la taille des trous dans les mailles des filets destinés à la pêche... Ils ont néanmoins souligné que « certains de ces actes n'étaient pas stupides » (27), qu'« ils étaient sûrement très importants pour les branches auxquelles ils appartenaient » (16), mais qu'« ils faisaient tout simplement perdre du temps au Parlement européen étant donné que ce n'est pas ce forum » (14). Un euro-enthousiaste a par ailleurs noté que « de tels actes ne sont malgré tout pas surprenants puisque les eurodéputés travaillent sur leur petit nuage et qu'il n'y a personne pour les faire revenir sur terre » (32). Les actes devraient être en général moins nombreux mais plus rapides, profonds, transparents et nécessaires.

Un sujet en particulier gênait certains Polonais : les droits de l'homme. Ces députés n'ont cependant pas remis en question leur importance car ils savaient que « les documents du Parlement sur ce sujet sont parfois les seuls sur lesquels les pays tiers peuvent s'appuyer et les seuls qui condamnent les escrocs. À partir de là, ceux-ci n'ont plus la vie si facile car ils savent avoir été condamnés par la société internationale » (43). Seulement, ces élus se sentaient « écrasés par leur responsabilité envers le monde entier car dès que quelque chose s'y passe le Parlement européen pense qu'il doit prendre position. Cela prend beaucoup de temps et d'énergie qui font alors défaut pour les questions au sujet desquelles le Parlement doit se prononcer et sur lesquelles il a une influence. [...] L'influence de la résolution du Parlement européen sur les pays tiers est souvent nulle » (49). Un eurodéputé s'est par ailleurs demandé « si, dans les États membres, les droits de l'homme dans le monde attirent vraiment l'attention des citoyens » (15). De plus, un autre a manifesté de violents reproches à l'égard de « l'Union européenne [qui] constate la violation des droits de l'homme chez ses voisins mais [...] ne la voit pas chez elle. Si l'on défend les droits de l'homme au travail, la dignité..., si l'on lutte contre l'exploitation de l'homme par l'homme, comment cela se fait-il que certains États de l'Europe des Quinze maintiennent leur marché du travail toujours fermé aux nouveaux États et créent artificiellement des camps de travail au noir, à la fasciste ? [il est concrètement question des camps de travail forcé, démantelés dans

¹ Voici la phrase qui a suscité la moquerie : « Les concombres doivent être bien formés et pratiquement droits (hauteur maximale de l'arc : 10 millimètres pour 10 centimètres de longueur du concombre) ».

le sud de l'Italie le 17 juillet 2006]. Comment se fait-il que l'on entende toujours parler du commerce des femmes et des enfants, de la prostitution forcée... sur le territoire de l'Union ? » (26). De toute façon, les droits de l'homme étaient un sujet qui intéressait seulement une minorité d'élus : « Le problème est que la plupart des eurodéputés partent de Strasbourg dès le jeudi après-midi. Or, d'un côté, on dit à quel point la démocratie et les droits de l'homme sont importants pour cette institution européenne et, de l'autre, on est seulement soixante-dix ou quatre-vingt à se prononcer à ce sujet » (4). Il existait donc un certain décalage entre les objectifs du PE et ceux de ses élus.

Le côté négatif des actes législatifs a été surtout souligné par la moitié des eurosceptiques. L'un d'entre eux s'est penché sur leur inutilité : « La plupart d'entre eux sont inutiles. Ce n'est que l'opinion du Parlement. Je me rappelle des résolutions telles que le rôle et la signification des cirques de l'Union, la forme des rétroviseurs dans les tracteurs forestiers [...] Bientôt, il faudra créer une commission spéciale pour lacer les chaussures, et ce séparément pour la chaussure droite et pour la chaussure gauche » (21). Un autre a justifié son point de vue en citant deux directives : « La directive européenne sur l'organisation de la vie dans l'écurie précise que les courants d'air ne peuvent pas y être supérieurs à X kilomètres par seconde. Et c'est la directive européenne qui est connue dans le monde entier. Bien sûr, chaque agriculteur s'en moque car il sait comment s'occuper du cheval de son écurie et il n'a pas besoin de directives de Bruxelles. Une autre directive est celle concernant les oiseaux. Elle précise comment protéger les cigognes. D'après elle, un tracteur ne doit pas faire de bruit autour d'un endroit où ces oiseaux se trouvent. La Pologne a beaucoup plus de cigognes que les autres pays de l'Union européenne et ces oiseaux ont souvent leurs nids sur la grange dans laquelle le tracteur se trouve. Même si le tracteur quitte la grange tous les jours les cigognes n'en ont pas peur. Les exemples de telles directives sont multiples » (3). Il apparaît ainsi que certains actes législatifs du PE étaient vraiment superflus.

Le débat politique devrait être également amélioré (d'après sept euro-enthousiastes, six euro-réalistes et deux eurosceptiques). Il n'a pas été réellement apprécié car il est « peu réel » (41), « trop peu naturel pour une démocratie » (14), « peu spontané suite à la présentation

d'exposés très courts, allant de plus à vrai dire tout simplement au protocole » (28), « peu profond, trop discipliné, ne permettant pas une réflexion publique plus longue » (35), « trop politiquement correct, n'offensant personne » (42), « sans réaction car le président ne donne pas forcément la possibilité de s'exprimer ou d'apporter un commentaire » (15), « sans disputes car la voix décisive appartient au PPE-DE et au PSE » (10) ... Il est d'ailleurs « assez difficile d'y prendre la parole car il faut déclarer une telle volonté au groupe parlementaire, sans parler des limitations de temps » (4). Ce n'est pas « cohérent avec le Parlement européen dont la fonction principale est étymologiquement de parler » (16).

Il faudrait aussi, d'après plusieurs élus de trois orientations européennes, résoudre la question des sièges du PE car il s'agit d'un investissement illogique. Par exemple, « le transport de tous les documents pose un problème. Il manque toujours quelque chose. Par ailleurs, beaucoup de députés louent des appartements à Bruxelles et doivent de plus payer un hôtel à Strasbourg quand ils y sont » (3). Il importe aussi d'y ajouter « une perte de temps et d'énergie car il faut deux heures pour préparer les coffres du simple fait que le bureau déménage à Strasbourg ; il faut d'ailleurs une journée pour y aller et une journée pour en revenir parce que l'accès y est très difficile, même par avion » (47). Il est notamment nécessaire de savoir que « le bâtiment est occupé seulement pendant quatre ou cinq jours par mois » (11) et que « tout cela coûte environ deux cents millions d'euros par an » (14)¹. Ce gaspillage « compromet les institutions communautaires car il est difficile d'expliquer aux citoyens européens qu'ils doivent payer deux cents millions d'euros par an tout simplement parce qu'il est impossible d'arriver à un compromis avec certains États membres, y compris la France, sur un seul siège, au nom d'un symbole » (50). Les Polonais comprenaient très bien que c'est un grand symbole de réconciliation franco-allemande. Ils ne comprenaient pas en revanche « pourquoi cinquante ans après la guerre il doit coûter à tous les États deux cents millions d'euros par an » (19). La question des sièges est de toute façon un aspect qui n'est pas près d'être résolu car « il faut encore beaucoup de temps pour que l'on atteigne un tel niveau d'ouverture où l'on réagirait communément, sans penser à nos pays » (16).

¹ Ce coût correspond à environ 15% du budget du PE (d'après les supporters de Strasbourg, à seulement environ 0,13% de l'ensemble du budget européen).

Il serait notamment important, selon six euro-enthousiastes, deux euro-réalistes et un eurosceptique, de réformer le calendrier parlementaire. Une solution idéale serait de rallonger la semaine de travail au PE car « le travail entre le lundi et le vendredi y permettrait de gagner une semaine entière par mois pour celui dans les circonscriptions » (1), ce qui améliorerait le contact avec les collectivités locales, régionales... Il faudrait en même temps « modifier les règles concernant le salaire de la diète car, pour le moment, le travail dans les circonscriptions n'est pas du tout pris en compte. Afin d'obtenir cette diète journalière, il faut tout simplement être dans l'enceinte du Parlement européen et signer la liste. Alors, que fait un eurodéputé moyen ? Il reste tout le temps au Parlement européen » (24). Il peut donc bel et bien exister un décalage entre ce qu'un élu fait et ce qu'il voudrait faire.

D'après deux euro-réalistes et trois eurosceptiques, le PE devrait être aussi davantage démocratique. Les mécanismes démocratiques devraient en fait y avoir « une priorité sur les règles politico-bureaucratiques du niveau du directoire du Parlement ou des représentants des groupes » (18). Ils devraient être également insérés « dans le traitement des parlementaires car ce qui s'est [...] passé à Strasbourg lors de la signature de la Charte des Droits Fondamentaux était inacceptable. Cela confirme tout simplement que même à l'intérieur de l'Union européenne il faut enseigner la démocratie et le respect envers l'homme. [...] Dans chaque démocratie, le souverain est le peuple et la meilleure forme d'expression de ce système est le référendum. Et si l'on veut faire passer le traité simplifié à tout prix [...], dont une partie sera la Charte, ce sont les peuples qui devraient se prononcer sur une question si importante » (26).

L'institution devrait être enfin, selon deux euro-enthousiastes et deux euro-réalistes, beaucoup plus transparente car son travail, qui a tant d'impact sur la vie quotidienne de chaque citoyen, ne rencontre pas encore un écho suffisant au niveau national : « Ces directives, grandes ou petites, se perdent dans le tumulte politique au niveau national. Il est donc décevant qu'il n'existe aucun moyen permanent pour transmettre les fruits de notre travail à l'électorat qui nous élit en fin de compte. Un député européen n'est pas du tout visible, contrairement à un député national » (33). Le PE devrait alors trouver un bon moyen pour faire part régulièrement aux électeurs de ce qu'il fait.

Avenir de l'Union européenne

Les analyses précédentes ont démontré comment les Polonais considéraient leur mandat et le PE. Il importe enfin de découvrir quel serait l'avenir de l'UE à leurs yeux. L'analyse des entretiens montre à nouveau la diversité des jugements.

Un peu plus de la moitié des Polonais (surtout les euro-enthousiastes, plus rarement les euro-réalistes et les eurosceptiques) y étaient optimistes. Ils envisageaient néanmoins quelques freinages et turbulences du fait que « l'Union n'enchaîne pas les succès. Au contraire, elle enchaîne les crises : d'une crise à l'autre. Mais après chaque crise apparaît un moment de réflexion : voulons-nous détruire ce que nous avons construit ? C'était par exemple le cas après le référendum perdu en France et aux Pays-Bas où tout le monde avait l'impression que l'Union n'avait plus de sens et qu'il était temps de rentrer chez soi. Elle fonctionne de la façon suivante : deux pas en avant et un pas en arrière. Ce n'est pas du tout mal qu'elle avance tout doucement parce qu'une progression trop rapide, comme par exemple à la bourse, mène parfois à un krach dont il est difficile de se relever » (24). L'UE se développera alors certainement mais doucement. Elle n'aura d'ailleurs pas le choix. Premièrement, « aucun pays européen, même le plus riche, ne sera en mesure d'être compétitif dans le monde » (43). Aucun pays ne pourra donc se mesurer avec la Chine ou l'Inde... Deuxièmement, « quand l'Europe est partagée, cela finit mal pour elle. Il suffit d'évoquer la Première et la Seconde Guerre mondiale » (5). De toute façon, il n'y aura pas de raison pour que la situation se dégrade car l'UE « fonctionne très bien malgré des aspirations pour elle et des attentes très élevées » (49). Seulement sa direction n'est pas certaine. Elle pourra être « l'Union des nations qui garderont leurs identités culturelles, linguistiques et historiques, mais en travaillant plus pour le bonheur commun » (10), « l'Union eurafricaine ou l'Union eurasiatique car la tendance vers l'élargissement et la pression des États voisins augmenteront » (4), en menant ainsi « à une autre nation, à une autre civilisation » (37). Cela dit, même si sa direction est difficile à prévoir, l'UE se développera certainement.

Il faut aussi y ajouter quelques autres euro-enthousiastes et euro-réalistes qui envisageaient une évolution de l'UE bien que sous certaines conditions. D'après les premiers, l'UE aura de grandes perspectives à condition qu'« elle continue à transmettre des valeurs

telles que l'attachement à la démocratie, aux droits de l'homme... » (31), qu'« elle continue à lutter contre le terrorisme et une concurrence déloyale, et à soutenir des régions économiquement peu développées, sans pour autant intervenir dans les questions de moralité » (46), que « ses membres ne s'orientent pas vers des accords bilatéraux comme celui concernant le gazoduc entre la Russie et l'Allemagne sous la mer Baltique » (45)... Selon les seconds, l'UE progressera à condition que « ses membres ne travaillent pas au nom de leurs intérêts » (26), qu'« elle ne tende pas à devenir un eurokolkhoze avec une bureaucratie très développée » (17) et qu'« elle apprenne à planifier ses projets à long terme et ne se concentre pas sur des questions peu significatives et controversées » (25). Cela dit, même si les élus ci-dessus ont introduit des conditions, leur position était malgré tout positive.

Une incertitude beaucoup plus significative a par contre atteint trois autres euro-réalistes parce qu'ils avaient réellement du mal à imaginer l'avenir de l'UE. Selon eux, cet avenir n'était pas à prévoir car il existe « une crainte liée à sa disparition » (28), ne serait-ce que du point de vue de « la démographie qui peut la changer en maison de retraite » (34).

Deux euro-réalistes et un eurosceptique ont en revanche montré une attitude plus pessimiste. Certes, ils étaient plutôt certains que l'UE continuerait à exister. Or, « elle se laissera glisser en position inférieure à l'échelle mondiale » (29) car « sa signification et son rôle seront affaiblis par d'autres régions du monde » (35) et « elle entrera dans une phase de crise économique ; certains États, tels que le Royaume-Uni, la Suède, peut-être le Danemark, en partiront individuellement parce que cela ne vaudra pas la peine pour eux d'y rester étant donné que leurs économies fonctionnaient très bien avant leur adhésion » (40).

Quatre derniers eurosceptiques se sont attendus au pire scénario, en prévoyant la fin de l'UE car « elle est fondée sur les assujettissements artificiels des nations » (6) et « les États préféreront des accords bilatéraux » (15). D'ailleurs, le terme « dissolution » n'est pas inconnu dans l'histoire de l'Europe du fait que « la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie ont survécu environ soixante-dix ans, la Belgique a des problèmes... » (22). La dissolution de l'UE pourra cependant avoir plusieurs causes, non seulement liées aux identités nationales :

« Comme je connais la vie, il y a de temps en temps des crises : une crise de guerre, une catastrophe terroriste telle que celle du 11 septembre aux États-Unis, un krach financier, une catastrophe écologique, une inondation terrible, un tremblement de terre, une météorite atteignant la terre... Ce n'est que dans ces moments-là que nous verrons que chaque pays pense à lui-même et non aux autres. C'est donc la vie qui prouvera que les plus importantes loyautés sont nationales et non communautaires. L'Union se résoudra. Il n'arrivera jamais que nous soyons fiers qu'un Européen gagne des sauts à ski, qu'une équipe européenne vainque une équipe américaine au football. Nous resterons fidèles à nos patriotismes locaux. Les identités dans les pays européens sont très profondes » (3). Ces citations prouvent à quel point l'idée de la fin de l'existence de l'UE était ancrée dans l'esprit de leurs auteurs.

Pour que l'UE continue à se développer, il importera en tout cas d'apporter quelques améliorations. Il faudra avant tout l'élargir (seuls quatre eurosceptiques y étaient opposés) car « plus l'Union sera grande, plus elle sera peuplée et plus son potentiel sera important, plus elle aura à dire dans le monde » (24). En d'autres termes, « l'élargissement sera inévitable étant donné la situation globale » (50). En outre, « il faudrait donner une chance aux autres États européens parce que le pire qui puisse arriver à un être humain, c'est de ne pas avoir de perspectives » (16), d'autant plus que celle de l'adhésion « mobilise des forces démocratiques dans les États qui frappent à la porte de l'Union » (44). Cela constituerait d'ailleurs un bon moyen « de réunir toute l'Europe et de mettre de côté toutes les anciennes situations conflictuelles » (10). De plus, « les États qui sont déjà dans l'Union y gagneraient avec l'élargissement » (27). Beaucoup d'élus ont cependant précisé qu'il faudrait choisir une bonne direction (la question de la Turquie s'est avérée la plus problématique¹) et avancer de façon

¹ Seul un quart des Polonais (surtout les euro-enthousiastes et quelques rares euro-réalistes) étaient favorables à l'adhésion de la Turquie à l'UE. La religion islamique ne les gênait pas car la société européenne ne devrait pas être construite sur une base religieuse ou ethnique mais juridico-politique. Les autres Polonais ont par contre expliqué que « la Turquie n'est pas un pays européen car seulement trois pour cent de son territoire se trouve en Europe », qu'« elle occupe toujours l'un des États membres de l'Union et son armée est toujours impliquée dans la politique », qu'« elle n'est pas un pays chrétien », que « sa frontière extérieure deviendrait celle des conflits » et que « son entrée provoquerait l'ébranlement du sentiment d'une communauté des intérêts, de l'histoire, de la culture », « ferait sauter la plupart des politiques communautaires, telles que la politique agricole, la politique structurelle, car l'argent serait principalement envoyé dans ce pays étant donné qu'il serait l'État démographiquement le plus grand de l'Union » et « déplacerait en général le centre de gravité communautaire ». Certains de ces élus ont proposé à la place une coopération privilégiée entre ce pays et l'UE.

lente, équilibrée, sans toucher à la qualité de l'intégration parce qu'ils étaient conscients que le dernier élargissement, de 80%, était énorme. Il serait donc d'abord nécessaire « que l'Union européenne se consolide, qu'elle construise un solide fondement institutionnel, de programme, financier... Il faudrait au préalable l'approfondir avant de l'élargir parce que l'élargissement a seulement un sens si le fort accueille le faible. Sinon, le faible ne peut pas aider le faible » (1). Il faudrait donc que « l'Union avale le dernier élargissement » (33), que « les gens s'y familiarisent » (12) et que « l'opinion publique s'y prépare » (41), d'autant plus que « le dernier élargissement a été accueilli avec des sentiments très partagés, surtout par les citoyens de l'Europe des Quinze. Les élites européennes occidentales n'étaient pas à la hauteur afin de démontrer les avantages de cet élargissement. De ce fait, il y a eu beaucoup de malentendus » (7). L'absence de préparation de l'opinion publique a été d'ailleurs fortement ressentie par les Polonais : « Pendant les deux premières années, on était obligé d'écouter à quel point on a contribué à la crise en Europe qui nous a accueilli trop tôt et sans préparation. C'était très énervant car l'Europe de l'Ouest y a aussi gagné » (46). L'argument selon lequel « on n'était pas très bien préparé » ne devrait par ailleurs pas exister car « dans l'histoire de l'Union, les nouveaux membres n'ont jamais été très bien préparés » (49). De plus, « après la réunification allemande, la République démocratique allemande est automatiquement entrée dans l'Union et personne n'en a rien exigé » (14).

L'UE devra aussi se focaliser sur sa politique énergétique-climatique (d'après presque tous les Polonais) car c'est un défi de temps. Sans énergie par exemple, « il est difficile de produire quoi que ce soit, il est difficile de vivre confortablement » (45). Il faudra donc agir pour qu'« elle soit accessible et relativement bon marché » (8) et qu'« elle vienne de différents endroits, même extérieurs à l'Union, pour ne pas subir de chantages de la part d'un seul fournisseur » (17). Quant au climat, il faudra que « tous les principaux États industriels, c'est-à-dire les États-Unis, le Japon, la Chine, l'Inde, la Russie et l'Union européenne, élaborent une coopération. L'Union ne peut rien faire toute seule » (1). L'UE ne peut pas à elle seule « limiter dans le monde par exemple les gaz à effet de serre » (19). C'est un sujet très important, même s'« il est très coûteux pour la Pologne qui, comme tous les autres nouveaux États membres, doit se conformer aux normes écologiques très élevées de l'Union » (44). Il sera en tout

cas nécessaire de se rendre compte que c'est une question mondiale car pour les poussières et le rayonnement, les frontières entre les pays ne sont pas des obstacles.

L'UE devra notamment penser à son niveau économique (selon la plupart des élus de toutes les orientations politiques) car elle devra faire face à des pays tels que les États-Unis, la Chine et l'Inde. Pour cela, il faudra qu'elle soit concurrente, intégrée et de potentiel plus élevé. Elle ne sera cependant pas performante si « elle n'efface pas l'écart économique existant entre les régions les plus riches et les plus pauvres » (33), si « elle ne supprime pas les barrières internes » (37) et si « les règles pour chaque pays continuent à ne pas être les mêmes, provoquant un protectionnisme » (8).

Il faudra en même temps penser à l'amélioration des conditions de vie de ses citoyens. Il s'agit de « la politique pro-familiale car l'Europe vieillit » (34), « la possibilité de vivre correctement » (6), « la possibilité de se développer et de faire en sorte de ne pas gaspiller de talents, notamment grâce aux bourses communautaires comme par exemple Erasmus » (33), « l'égalisation des niveaux de vie entre les États membres » (10), « la protection de la santé » (25), « la suppression du chômage » (18)... Ce dernier point semble avoir constitué un vrai problème pour les Polonais car « certains pays de l'Europe de l'Ouest cultivent un modèle de prospérité où une énorme partie de la société ne travaille pas, et ce pour de nombreuses raisons, notamment parce que les privilèges sociaux sont construits de telle façon qu'ils découragent de travailler et encouragent à sortir du marché du travail » (27). Il faudra aussi ajouter « le commerce des femmes et des enfants car il existe bel et bien dans l'Union. On dit que les Noirs sont battus en Afrique. Cela arrive aussi à l'intérieur de l'Union » (26).

D'autres points ont en revanche attiré (un peu) moins l'attention. Il s'agit de la politique étrangère (selon certains euro-enthousiastes et euro-réalistes), jusqu'alors inefficace (l'UE devra mieux la coordonner, et ce surtout avec les États-Unis et la Russie), de la politique de sécurité (du développement de la paix, de la lutte contre le terrorisme...), de l'immigration (il faudra mieux protéger les frontières extérieures de l'UE car sinon « cette immigration se dispersera dans toute l'Union. En Pologne, cela ne sera pas si facile car ce pays a une spécificité : il est impossible de s'y installer en

hiver sur la pelouse sous un palmier car le climat n'est pas le même » (17)) et de la politique agricole (puisque l'UE possède un important terrain agricole, il faudra savoir quelle place elle aura dans le monde).

Conclusion

Il semblerait que, comme quelques travaux sur le PE l'ont déjà observé et contrairement à la plupart des théories des relations internationales, l'impact pro-européen ne soit pas significatif. Non seulement les Polonais ont conservé des attitudes (assez) hétérogènes mais de plus une certaine convergence, suggérant l'absence de changements, s'est maintenue entre leurs réponses et leurs orientations de base. Globalement, les euro-enthousiastes étaient partagés entre la représentation de la Pologne et celle de la Pologne au même niveau que l'UE, encore plus dispersés lors d'un conflit d'intérêts, dans la plupart des cas plutôt satisfaits de leur impact sur le PE, en général très favorables à l'extension de son pouvoir, d'habitude partisans d'autres changements et (très) favorables à l'avenir de l'UE. Quant aux euro-réalistes, ils étaient généralement partisans de la représentation de la Pologne, et l'étaient encore plus lors d'un conflit d'intérêts, tout de même plutôt satisfaits de leur impact sur le PE, presque équitablement partagés entre ceux qui voulaient nettement plus de pouvoir pour lui et ceux qui en souhaitaient davantage mais avec des limites, généralement partisans de plus d'améliorations et très favorables à l'intégration européenne mais seulement partiellement sûrs de son avenir. Les eurosceptiques étaient en revanche toujours pro-polonais, dans la plupart des cas insatisfaits de leur impact sur le PE, équitablement partagés entre ceux qui voulaient plus de pouvoir pour lui mais avec des limites et ceux qui en souhaitaient beaucoup moins, généralement favorables à plus d'améliorations et à moitié clairement contre l'UE. Les positions y dépendaient en fait de la question, du parti et même du député. Si jamais des effets pro-européens y sont apparus, ils étaient minimes ou ont seulement touché quelques députés, menant les euro-enthousiastes dans une direction encore plus pro-européenne (sauf dans le cas de deux élus touchés par des effets plutôt contraires), les euro-réalistes très légèrement dans un sens plus pro-européen (certains paraissent avoir été déjà plus pro-européens que d'autres en entrant au PE) et les eurosceptiques dans un sens plus anti-européen (à part peut-être dans un cas). Les choix politiques et idéologiques sont en tout cas restés les mêmes.

Patrick Davous¹

Un siècle de pionniers

En 1815, le siècle à peine entamé tourne mal pour la France comme pour la Pologne. Nos deux pays subissent respectivement la défaite de Waterloo qui met fin aux ambitions napoléoniennes et l'humiliation du traité de Vienne qui consacre la partition de la Pologne au bénéfice de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche-Hongrie. Néanmoins, si ce siècle connaît des soubresauts politiques, il connaît aussi un essor considérable des sciences en général et de la médecine en particulier. C'est dans ce contexte que grandissent les deux frères Babinski et que leurs carrières respectives vont s'affirmer.

En médecine comme en politique, le tournant du XIX^e siècle est marqué par de nombreuses crises héritées des idées philosophiques du siècle précédent. Lorsque naissent, au milieu des années 1850, les deux frères Babinski (Henri en 1855, Joseph en 1857) Charles Darwin (1809-1882) met la dernière main à son traité sur *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* fruit de ses observations lors du voyage du *Beagle* (1831-1836) et de vingt ans de réflexions personnelles. C'est le début d'une nouvelle querelle métaphysique entre créationnisme et évolutionnisme. L'héritage philosophique du XVIII^e siècle se voit ensuite fortement contesté par la médecine expérimentale initiée en France par François Magendie (1783-1855) puis développée par Claude Bernard (1813-1878). Ce dernier, farouche adepte de l'expérimentation animale, contribue à démontrer des faits physiologiques majeurs. à partir de 1877, c'est Louis Pasteur (1822-1895) qui investit le champ des maladies infectieuses et établit les fondements de la microbiologie. Parallèlement, les progrès de la méthode anatomo-clinique, qui favorise les autopsies et commence à utiliser le microscope, contribuent à une approche plus scientifique des organes et des maladies. Ainsi, Paul Broca (1824-1880), chirurgien et anthropologue, après l'autopsie d'un homme aphasique, marque-t-il sa génération en révélant la latéralisation du langage dans l'hémisphère cérébral gauche (1861).

¹ Neurologue, ancien Chef de service, consultant de l'Institut Mutualiste Montsouris à Paris.
Patrick.davous@imm.fr.

À cette époque, la médecine n'a pas encore totalement investi l'hôpital général qui reste souvent un lieu d'hébergement et d'enfermement, plus qu'un lieu de soins. A Paris, les deux exemples les plus symboliques en sont les hôpitaux de Bicêtre et de la Salpêtrière. Le premier héberge les hommes et on y ferre encore les forçats en partance pour le bagne jusqu'en 1836. Le second est un lieu pénitentiaire et concentrationnaire réservé aux femmes de mauvaise vie. Parmi les milliers de pensionnaires qu'héberge chacun des deux établissements, il y a bien sûr ces « fous » que la société craint et rejette, enfermés dans des conditions insoutenables d'insalubrité et d'inhumanité. Néanmoins, au fil du siècle, l'hôpital se transforme, s'humanise et se médicalise. Avant même que la psychiatrie soit reconnue comme une spécialité, Philippe Pinel (1745-1826) et son surveillant Jean-Baptiste Pussin plaident pour le « déferrement » des fous, illustré par un tableau célèbre de Tony Robert Fleury encore visible à la Salpêtrière. Il faut cependant attendre la loi du 30 juin 1838 puis la politique de reconstruction asilaire menée sous Napoléon III pour que les aliénés soient réellement mieux traités.

Avant que naisse la neurologie, sous l'impulsion de Jean-Martin Charcot à Paris ou de John Hughlings Jackson à Londres, apparaissent les prémices des futures neurosciences dans l'intérêt pour l'expression des émotions, chez l'homme et chez l'animal. Ces travaux font suite à ceux des « physiognomonistes » tels Camper ou Lavater qui ont, à la fin du XVIII^e siècle, inféré des comportements à partir de la forme du crâne, et permis à la phrénologie de Gall et Spurzheim d'avoir tant d'adeptes dans les années 1830. L'électrophysiologie nouvelle permit alors à Guillaume Duchenne de Boulogne (1806-1875) de faire ses premières observations sur l'expression des passions (1862) sujet déjà abordé par l'anglais Charles Bell en 1806 et repris par Darwin en 1872. Après les théories pseudo-scientifiques sur le racisme, ces documents, qui intègrent la photographie naissante, tendent à prouver que l'esprit humain est le fruit de l'évolution et que les expressions des passions sont un continuum venu du monde animal, indépendant des races humaines. Dans le monde de l'art, nos amis polonais sont familiers de cette remarquable expression des émotions qu'on peut admirer sur les visages des sculptures du retable de la cathédrale de Cracovie réalisées par Witt Stwosz au XV^e siècle.

La neurologie naît officiellement en France en 1882 grâce aux talents de Jean-Martin Charcot (1825-1893) avec la collaboration étroite de son contemporain Félix Alfred Vulpian (1826-1887). Vulpian, physiologiste expérimenté, s'affirme comme pathologiste en prenant la succession de Jean Cruveilhier, puis accède en 1872 à la fameuse chaire de Claude Bernard laissée vacante par Brown-Séquard. De son côté, Charcot, nommé chef de service en 1862 sait exploiter à la Salpêtrière le « musée pathologique vivant » qui lui a été confié, fait de femmes âgées et de jeunes hystériques ou épileptiques. Conscient qu'il dispose d'un foyer d'instruction incomparable, il sait le mettre en scène dans ses fameuses leçons où assistent bientôt, non seulement ses élèves mais des praticiens étrangers et des artistes ou des intellectuels. Cette situation est illustrée par le célèbre tableau d'André Brouillet, peint en 1887, *Une leçon à la Salpêtrière*, où l'on reconnaît nombre des élèves du maître. Joseph Babinski, alors jeune chef de clinique, y est à l'honneur, car c'est lui qui reçoit dans ses bras attentifs la jeune hystérique hypnotisée, Blanche Wittmann. Dans l'assistance, on peut imaginer trouver le célèbre neurologue polonais Samuel Goldflam (1852-1932) qui exerça à Varsovie et vint à cette époque, comme Freud, se former à l'école de Charcot. L'hypnose et l'hystérie sont alors à la mode et Charcot sera critiqué pour y avoir consacré un investissement excessif à la recherche d'une nouvelle psychologie. A sa suite, Joseph Babinski consacra à l'hystérie une part importante de ses travaux. L'hystérie et l'hypnose conduiront parallèlement aux débuts de la psychanalyse, nouvelle discipline défendue par Sigmund Freud (1856-1939) qui l'exporte aux États-Unis avec C. Jung en 1909.

Alors que Joseph Babinski poursuit sa carrière de neurologue, deux révolutions se mettent en place dans le monde hospitalier : l'anesthésie et l'asepsie accompagnent en effet l'essor de la chirurgie. La première, longtemps limitée à des préparations empiriques à base d'opium, se voit transformée par les propriétés de l'éther et du chloroforme qui lancent aux chirurgiens de nouveaux défis, relevés à Boston dès 1846. La seconde résulte des travaux de Louis Pasteur sur la génération spontanée, la fermentation et la putréfaction et de ses conceptions hygiénistes développées aussi par Joseph Lister (1827-1912). Il fallait lever ces obstacles pour qu'une nouvelle discipline, la neurochirurgie, prenne son essor. De brillants opérateurs tels Victor Horsley (1857-1916) en Angleterre, Harvey Cushing (1869-1939) aux États-Unis puis Clovis Vincent (1879-1947) en France purent alors

commencer à aborder le cerveau lui-même, au-delà de la simple trépanation.

À la fin du XIX^e siècle, le monde des neurosciences s'éveille avec la doctrine du neurone qui identifie formellement cette cellule cérébrale unique ainsi que ses connexions, grâce aux travaux de l'italien Camillo Golgi (1843-1926) et de l'espagnol Ramon y Cajal (1852-1934), tous deux prix Nobel en 1906.

Durant ces cinquante ans qui ont vu les frères Babinski grandir dans leur siècle, le progrès médical a été considérable. En revanche les soubresauts politiques n'ont pas manqué, qu'il s'agisse des insurrections polonaises successives ou de la guerre franco prussienne de 1870. Nul doute que les frères Babinski aient eu une mémoire aiguë de la Commune de 1871, connaissant les engagements de leur père, comme le renom de son compatriote Jaroslaw Dombrowski, jeune général tombé à Paris sous les balles des versaillais. Après les guerres et la révolution industrielle, viendra cette fameuse *belle époque*, avec ses découvertes scientifiques, ses mouvements d'avant-garde, ses réalisations monumentales, ses progrès techniques et économiques. On y rencontre dans les salons des visages familiers aux Babinski comme Alexandre Walewski (1810-1868), fils naturel de l'empereur, ambassadeur puis ministre, qui posa la première pierre de l'opéra Garnier en 1862, la danseuse Jane Avril, un temps internée dans le service de Charcot, Marya Sklodowska, future Marie Curie, Jeanne Hugo, petite fille du grand Victor qui épousera successivement Léon Daudet puis Jean-Baptiste Charcot, Marcel Proust dont la mère aphasique fut soignée par Babinski. Mais ces années de relative insouciance ne doivent pas faire oublier les nombreux fléaux prévalents à l'époque comme l'alcoolisme, la syphilis ou la tuberculose.

Au début du XX^e siècle, alors que le *Pourquoi-Pas* de Jean-Baptiste Charcot (1867-1936) entreprend sa mission dans l'antarctique et passe le cap Horn, on peut imaginer que le jeune commandant qui a côtoyé dans le service paternel Joseph Babinski, ne manque pas d'évoquer le passage de Darwin mais aussi celui d'un certain Aleksander Babinski sur le chemin du Pérou dont il défendit l'indépendance lors de la guerre du Pacifique. Un monument lui rend hommage à Lima. Il est temps de parler de ses deux fils...

Jacques Poirier¹

Les frères Babinski. Un couple franco-polonais exemplaire

« L'action se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part »
Alfred Jarry, *Ubu-Roi*, 1896

« S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais »
Alfred Jarry, *Ubu-Roi*, 1896

De la Pologne à la France

Né à Zwierzyniec, faubourg de Cracovie, Aleksander Babiński (1823-1899), insurgé de la Révolution de 1848, fuit Varsovie et la terreur qu'y font régner les Russes après l'insurrection polonaise. Il gagne la France avec son épouse Henryeta Weren-Babińska (1819-1897). Le couple s'installe à Paris et c'est là que leurs deux enfants naissent : Henri, le 2 juillet 1855, puis Joseph le 17 novembre 1857. Aleksander trouve à Paris une situation confortable d'ingénieur géomètre à l'*Inspection des Carrières*. Henryeta, qui ne connaît pas le moindre mot de la langue du pays où ils arrivent, l'apprend pour l'enseigner à ses enfants et se dévoue sans compter pour leur donner une éducation soignée. Henri et Joseph voueront toute leur vie un amour et une reconnaissance infinis à leur mère, « cette vaillante Polonaise, qui fut une épouse et une mère incomparable »². Lorsque se déclenche l'insurrection polonaise de janvier 1863, Aleksander retourne en Pologne pour y participer. De retour en France, comme de nombreux Polonais réfugiés à Paris, il entre dans la Garde Nationale et prend part à la Commune de Paris³. Joseph garde un mauvais souvenir de la Commune, qu'il a vécu à l'âge de 14 ans, et professe « une réelle antipathie envers Thiers et la manière forte

¹ Professeur honoraire à la Faculté de médecine Pitié-Salpêtrière, Ancien Chef de service à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, poirierpaulin@aol.com.

² *Bulletin Polonais, littéraire, scientifique et artistique*, 1898, 114, 31.

³ J. Grossbart, *Dictionnaire des Polonais ayant participé à la Commune de Paris* (Archives Nationales, carton AB/XIX/3779 dossier 4, dactylographié).

qu'il avait employée pour venir à bout des insurgés »¹. En 1874, Aleksander part travailler comme ingénieur au Pérou. Cette situation lucrative lui permet d'envoyer à sa femme les subsides nécessaires à l'entretien et à l'éducation de leurs deux fils. Il y reste jusqu'en 1887² et pendant ce séjour péruvien d'une douzaine d'années, au cours duquel se déroule la guerre du Pacifique opposant le Pérou et le Chili, il travaille pour la défense du Pérou, ce qui lui vaut de voir son buste figurer sur le monument érigé à Lima en hommage aux émigrés polonais. Fortement handicapé par une maladie de Parkinson, il meurt à Paris, en 1899.

Henri Babinski (1855-1931), ingénieur, chercheur d'or et gastronome fameux

Henri³ entre par concours à l'École des mines de Paris en 1875, après une année préparatoire, pendant laquelle, pour ne pas être à charge à sa famille, il accepte un emploi de surveillant dans un collège. Après une scolarité convenable, mais pas particulièrement brillante, il devient ingénieur civil des mines en juin 1880⁴. Henri a le regard vif, souvent ironique et un discret et inconstant bégaiement. Il paraît dépourvu d'indulgence du fait de son manque de diplomatie et de sa brutale franchise, mais ses camarades de promotion à l'École des Mines gardent le souvenir d'un joyeux compagnon et plusieurs familles d'ingénieurs tombées dans la misère peuvent témoigner de sa sympathie et de sa générosité. Il devient obèse à partir de la quarantaine sans que cela altère son caractère. Bref, Henri est « le type du bourru bienfaisant »⁵.

À sa sortie de l'école, il est nommé directeur de l'usine à zinc de la Pise. Il n'y reste pas longtemps et entame rapidement sa carrière d'ingénieur missionnaire. Il est d'abord chargé par la Société Saint-Élie de rechercher des filons aurifères en Guyane française, et « bon géologue, bon minéralogiste, doué d'un grand bon sens, d'une santé robuste, d'une force physique peu commune et d'une nature impavide », il prospecte et exploite avec succès, les placers aurifères

¹ A. Charpentier, *A. Babinski (Joseph) (1857-1932)*, in : Dr M. Genty, *Les biographies médicales*, T. VI, Paris, Librairie J. B. Baillière et fils, 1937-1939, p. 17-32.

² *Kurier Polski* w Paryżu, 1887, 80, 4, cité par S. Bratkowski, *Inżynierowie Babińscy*, *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki*, 1975, Rok XX, 2, p. 295-311.

³ J. Poirier, *L'autre Babinski*, *Neurologies*, Avril 2008, vol. 11, n° 107, p. 219-225.

⁴ Archives de l'École des Mines de Paris.

⁵ A. Charpentier, *op. cit.*

le long du fleuve Maroni¹. Il publie en 1888 une plaquette² donnant le compte-rendu de sa mission et affirme en conclusion qu'il a acquis la conviction que la Guyane est un pays prodigieusement riche en gisements aurifères. En 1888 également, il fait une excursion d'une semaine, dans le Canavese, au Nord de l'Italie, et conclut, que sur les 100 000 hectares du terrain concerné, on trouve partout de l'or.

Chargé en 1893 de vérifier si l'extrême sud de l'Amérique était, comme celui de l'Afrique, riche en or et en diamant, il explore toute la Patagonie, à bord d'un petit vapeur qu'il avait frété, et ne trouve ni or ni diamant. En revanche, il découvre un terrain riche en houille et propose de fonder dans le détroit de Magellan une station de ravitaillement en charbon des vapeurs de plus en plus nombreux qui empruntent cette route pour passer de l'océan Pacifique dans l'océan Atlantique et réciproquement. Ses commettants ne retiennent pas cette proposition apparemment avantageuse.

Outre en Guyane française et en Patagonie, Henri Babinski remplit d'autres missions de prospection, notamment dans le Far-West des USA, en Italie du Nord et dans les mines de diamant de l'État de Bahia au Brésil.

Dès les dernières années du XIX^e siècle, à l'âge de 44 ans, après plus de vingt ans de missions difficiles, Henri Babinski dispose d'un capital qui lui assure une bonne aisance financière³ lui permettant d'entrevoir une paisible retraite. Néanmoins, il accepte encore deux importantes missions de recherche ou d'étude de mines d'or ; l'une en Sibérie, l'autre au Transvaal⁴.

C'est alors, qu'après avoir beaucoup voyagé à travers le monde, Henri Babinski publie en 1907, sous le pseudonyme d'Ali-Bab, *Gastronomie pratique*⁵, son unique ouvrage. La genèse de ce pseudonyme n'est pas

¹ A. Rey, *Nécrologie d'Henri Babinski*, Bulletin de l'Association des Anciens élèves de l'École des mines de Paris, 1931.

² H. Babinski, *Quelques mots sur les gisements aurifères de la Guyane française et en particulier sur les recherches des filons dans cette contrée. Suivis d'une notice sommaire sur les gisements appartenant à la Société de Saint-Élie*, Paris, Imprimerie Barthe et fils, 1888.

³ L. Babiński, *Sylwetka Józefa Babińskiego na tle jego życia codziennego*, Neurologia i Neurochirurgia Polska, 1969, T. III (XIX), n° 4, p. 543-546.

⁴ A. Rey, *op. cit.*

⁵ Ali-Bab, *Gastronomie pratique. Études culinaires suivies du traitement de l'obésité des gourmands*, Paris, Ernest Flammarion, 1907.

connue. Bailey suggère qu'Ali pourrait signifier « Autre » et qu'ainsi Ali-Bab voudrait dire « L'autre Babinski » . Plus poétiquement, au-delà de l'évidence Bab pour Babinski, le pseudonyme Ali-Bab pourrait évoquer les magies de l'Orient (Ali-Baba, héros des *Mille et une nuits*), la grandeur du monde arabe (Quatrième calife, de 656 à 661, Ali était cousin et gendre du Prophète ; dans le chiisme primitif, le bab est un religieux de haut rang ; Ali Muhammad Sayyid, fondateur du babisme en 1844, se proclame Le Bab, ce qui signifie en arabe « la Porte conduisant à la connaissance de la volonté divine »), la nostalgie de la Pologne et de ses douceurs (« Baba » est un mot polonais qui désigne un gâteau, le baba au rhum).

La réception de *Gastronomie pratique* est excellente. La *Prière d'insérer* de la réédition de 2001 résume ce que tous les critiques ont pu en dire : « [...] Véritable bible gourmande, source intarissable de découvertes, de savoir-faire et de créations savoureuses, La Gastronomie pratique livre le secret de plus de 5 000 recettes [...]. La Gastronomie pratique, dont la richesse reste inégalée, est un ouvrage initiatique et merveilleux, qui transforme la cuisine en art et fait de sa lecture une aventure exquise ». D'une certaine façon, ce livre de cuisine se présente comme un ouvrage scientifique, truffé de notes érudites et parsemé de quelques données biologiques, physiques, voire mathématiques, tout en restant d'une lecture facile et agréable. L'auteur ne cache pas son credo : « s'il est indécent de vivre pour manger, il convient, tout en mangeant pour vivre, de chercher à s'acquitter de cette tâche, comme de toutes les autres, de son mieux, avec plaisir ». C'est la frugalité et la monotonie des repas (produits de la pêche et de la chasse simplement bouillis ou grillés et conserves) qu'il fait au cours de ses missions dans des pays perdus qui le conduisent à rechercher des variantes et des accommodements susceptibles de redonner un peu de saveur aux mets et d'appétence pour la nourriture, bases des recettes développées dans le livre. Les neuf dernières pages, consacrées, de façon très originale pour un livre de cuisine, au *Traitement de l'obésité des gourmands*, ont un parfum autobiographique avoué et pourrait encore aujourd'hui inspirer beaucoup de diététicien(ne)s. Ali Bab signale que son ami le Professeur Vaquez lui a fait l'honneur de publier un résumé de sa méthode dans son *Précis de thérapeutique*¹.

¹ H. Vaquez, *Précis de thérapeutique*, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1907.

Bien qu'éminent gastronome, Henri n'en reste pas moins, pendant toute sa vie, profondément attaché à son École et à ses anciens condisciples ; il rédige, dans le *Bulletin de l'Association des Anciens élèves de l'École des Mines de Paris*, plusieurs belles notices nécrologiques, et, en 1914, il écrit, toujours dans le *Bulletin de l'Association*, un article¹ de « Conseils aux jeunes camarades qui désirent être chargés de missions », dans lequel il montre les difficultés, les aléas et les pièges des missions proposées aux mineurs et expose clairement les moyens de les éviter. En 1923, en tant que Vice-Président de l'Association, il prononce en polonais le discours de bienvenue lors de la réception à Paris des ingénieurs de l'École des Mines de Cracovie, allocution dans laquelle il glorifie les relations franco-polonaises, manifeste son attachement profond à ses deux patries et sa reconnaissance vis-à-vis de la France, terre d'accueil. Comme son frère, Henri² est en effet viscéralement attaché à ses deux patries : « Fils de réfugiés, né et élevé en France à laquelle je dois tout, ayant passé une partie de mon existence à l'étranger et n'étant guère allé en Pologne qu'en pèlerinage, j'ai conservé, tout en étant profondément attaché à ma patrie d'adoption, un culte religieux pour mon pays d'origine »³. Il fait partie de la direction de l'association polonaise de bienfaisance et participe aux réunions de Polonia.

Le docteur Joseph Babinski (1857-1932), éminent neurologue

Né à Paris en 1857⁴, médecin des hôpitaux de Paris, membre de l'Académie de Médecine, Commandeur de la Légion d'honneur, universellement connu pour la découverte du signe qui porte son nom, Joseph Babinski, est un des plus grands médecins de son époque. Pour son élève Auguste Tournay (1878-1969), Babinski fait partie, avec Jules Dejerine (1849-1917), Édouard Brissaud (1852-1909) et Pierre Marie (1853-1940), de la « glorieuse tétrade » de la

¹ H. Babinski, « Quelques conseils aux jeunes camarades qui désirent être chargés de missions », Lille, Lefebvre-Ducrocq impr., 1914 (extrait du *Bulletin de l'Association amicale des Élèves de l'École Nationale supérieure des Mines*, Avril 1914).

² J. Poirier, *op. cit.*

³ H. Babinski, Réception, rue Godot-de-Mauroy (siège de l'Association), des Ingénieurs de l'École des Mines de Cracovie. Traduction de l'Allocution prononcée en polonais par M. Babinski, *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'École des mines de Paris*, décembre 1923.

⁴ J. Philippon, J. Poirier, *Joseph Babinski, a biography*, New York, Oxford University Press, 2009 ; J. Poirier, J. Philippon, « Renewing the Fire : Joseph Babinski (1857-1932) Buffon », in : J. Bogousslavsky (ed.) *Following Charcot. A forgotten History of Neurology and Psychiatry*, Front Neurol Neurosci, Basel, Karger, 2010, vol. 29, p. 1-14 ; H. Déchy, *Sous Le Signe De Babinski*, Paris, Association des Amis du Musée d'Histoire de la Médecine, 2007.

neurologie française de l'après-Jean-Martin Charcot (1825-1893) et Alfred Vulpian (1826-1887).

Après ses études à l'École Polonaise, puis en 1870 au Lycée Descartes, il est bachelier-ès-lettres en 1875 et ès-sciences restreint en 1876. Il s'inscrit à la faculté de médecine en 1875, est nommé externe en 1878, interne provisoire en 1879, interne titulaire en 1880. En 1881, il fait son service militaire « volontaire d'un an » à Lille, puis reprend son internat dans le service de Victor Cornil (1882), d'Alfred Vulpian (1883) et enfin de Bucquoy (1884). Il soutient sa thèse de doctorat en médecine en mars 1885 et devient chef de clinique de Jean-Martin Charcot (1825-1893) d'octobre 1885 à octobre 1887. Nommé médecin des hôpitaux en 1890, il devient chef de service à l'hôpital de la Porte d'Aubervilliers (1894), puis à la Pitié (1895-1922). Ayant échoué aux concours d'agrégation de 1889¹, il ne s'y représente plus et ne sera pas professeur à la Faculté. Il fait partie des membres fondateurs de la Société de Neurologie de Paris (1899) qu'il préside en 1907, et, en 1911, il entre au comité de direction de la Revue neurologique. Il est élu à l'Académie de médecine en 1914. Pendant toute la guerre de 1914-1918, Babinski dirige à la fois son service de la Pitié qui est militarisé et le Centre Neurologique de l'Hôpital militaire installé dans le Lycée Buffon.

L'œuvre scientifique de Joseph Babinski est considérable². Pendant son internat, il se consacre à l'anatomie pathologique générale ainsi qu'à l'histologie³, dans le laboratoire de Louis Ranvier (1835-1922) au Collège de France. De cette première période, datent sa description des faisceaux neuromusculaires (futurs fuseaux neuromusculaires) et sa thèse anatomoclinique sur la sclérose en plaques. Lorsque, par un concours de circonstances imprévu, Babinski devient le chef de clinique (octobre 1885-octobre 1887) du professeur Charcot, premier

¹ *La Semaine médicale*, 1889, 9^e année, n° 1 (2 janvier), n° 2 (9 janvier), n° 3 (16 janvier), n° 5 (30 janvier), n° 7 (13 février), n° 8 (20 février), n° 9 (27 février) ; Le Concours d'Agrégation de médecine de 1892, *Le Progrès Médical*, 1892, 20^e année, T. XV, (2^e série), N° 2 (9 janvier), p. 26 ; BOURNEVILLE, Le concours d'agrégation en médecine, *Le Progrès Médical*, 1892, T. XV (2^e série), N° 12 (19 mars), p. 223.

² J. Babinski, *Œuvre scientifique : recueil des principaux travaux*, publié par les soins de J. A. Barré, J. Chaillous, A. Charpentier, O. Crouzon, L. Delherm, J. Froment, Cl. Gautier, Éd. Hartmann, Éd. Krebs, R. Monier-Vinard, R. Moreau, A. Plichet, Aug. Tournay, Cl. Vincent, G.A. Weill, Paris, Masson et Cie, 1934 ; J. Philippon, « L'œuvre de Babinski », *Bull. Acad. Natle Méd.*, 2007, 191, n° 7, 1319-1327, séance du 23 octobre 2005 ; J. Philippon, J. Poirier, « L'œuvre de Joseph Babinski (1857-1932) », *La Revue du Praticien*, 2009, 59(2), p.2 90-293.

³ J. Poirier, « Babinski histologist and anatomo-pathologist », *Romanian Journal of Morphology and Embryology*, 2008, 49(2), p. 263-269.

titulaire de la chaire de clinique des maladies du système nerveux à La Salpêtrière, il abandonne définitivement l'anatomie pathologique et ne se préoccupe plus que de sémiologie. Il s'est souvent et longuement exprimé sur l'importance de la sémiologie. Il insiste sur l'importance des signes objectifs, indépendants de la volonté du malade, et sur toutes les causes d'erreur qui entachent la crédibilité des signes subjectifs, susceptibles de faire l'objet de simulation consciente ou inconsciente ou de suggestion involontaire, notamment par le médecin. Il montre les pièges de l'interrogatoire du malade et les moyens de les éviter au maximum. Surtout, Babinski se fait le chantre de l'examen clinique neurologique systématiquement complet¹. Il devient donc avant tout un sémiologiste, avide de trouver des signes neurologiques objectifs, indépendants de la volonté du malade, susceptibles de faire la part de l'organique (lésionnel) et du fonctionnel (hystérique). Ce sera l'axe de toute son œuvre sémiologique, fidèlement exposée par ses élèves dans *L'œuvre scientifique* publiée deux ans après sa mort².

Dans la séance du 22 février 1896 de la Société de Biologie, Babinski présente une communication dont le texte publié dans les Comptes-rendus de la Société ne dépasse pas vingt-huit lignes. Le « phénomène des orteils » consiste en l'extension du gros orteil lors de l'excitation cutanée de la plante du pied ; c'est « l'inversion du réflexe cutané plantaire », rapidement connue sous le nom de signe de Babinski. L'originalité de la découverte de Babinski est qu'il attribue à ce phénomène la signification d'une lésion organique du système nerveux central, et, plus précisément d'une atteinte du faisceau pyramidal. Outre ce signe, devenu fameux, le nom de Babinski reste accolé à plusieurs autres signes et syndromes (Babinski-Fröhlich, Babinski-Vaquez, Babinski-Nageotte, Babinski-Froment, Anton-Babinski).

Les quatre leçons sur les réflexes tendineux et osseux que Babinski publie en 1912 sont une somme particulièrement didactique des connaissances de l'époque et des apports personnels de Babinski à ce chapitre fondamental de la sémiologie neurologique. Il y expose les meilleures techniques de recherche et recommande

¹ J. Babinski, « Introduction à la sémiologie des maladies du système nerveux. Des symptômes objectifs que la volonté est incapable de reproduire. De leur importance en médecine légale. Leçon faite à la Pitié », *Gazette des hôpitaux*, 11 octobre 1904 (n° 108 dans l'*Œuvre scientifique* de 1934).

² J. Babinski, *Œuvre scientifique : recueil des principaux travaux*.

l'usage du marteau à réflexes plutôt que celui du bord cubital de la main. Il montre que la trépidation épileptoïde ou clonus, du pied ou de la rotule, est une manifestation de l'exagération des réflexes ostéo-tendineux. Il rappelle l'abolition du réflexe achilléen dans la sciatique et réaffirme sa certitude que jamais l'hystérie ne modifie les réflexes tendineux. En cas de doute, il préconise de rechercher les réflexes sous anesthésie générale.

Babinski défend l'origine syphilitique du tabes et publie plusieurs articles sur cette maladie ; il démontre que l'abolition du réflexe achilléen dans le tabes est au moins aussi importante que celle du réflexe rotulien (signe de Westphal). Le plus souvent en collaboration avec Albert Charpentier, il consacre de nombreux travaux à la sémiologie de la pupille, notamment aux réflexes pupillaires et au signe d'Argyll Robertson (décrit en 1869). Il pense que des syphilitiques, même dépourvus de tout signe apparent de tabes, de paralysie générale ou de tout autre signe neurologique, peuvent présenter un signe d'Argyll-Robertson. Il s'agit donc, pour lui, d'un signe de syphilis « presque, sinon tout à fait, pathognomonique ».

Avant les travaux de Babinski, la sémiologie cérébelleuse en reste à l'« ataxie cérébelleuse » décrite par Duchenne de Boulogne (1806-1875), avec les oscillations à la station debout et la marche titubante qui la caractérisent. Au cours des premières années du XX^e siècle, Babinski décrit une série de signes et de manœuvres qui demeurent aujourd'hui encore à la base de la sémiologie du cervelet : l'asynergie, l'hypermétrie et l'adiadococinésie. Il s'attache à bien distinguer la sémiologie cérébelleuse de la sémiologie vestibulaire. L'épreuve de Babinski-Weill, ou marche aveugle, vise à mettre cliniquement en évidence une atteinte vestibulaire. Il se passionne pour le vertige voltaïque et y consacre de nombreuses publications. Provoqué par l'application des électrodes d'un appareil voltaïque sur les tempes d'un sujet, le vertige voltaïque se manifeste par une sensation de vertige, des nausées, du nystagmus et une inclinaison de la tête du côté du pôle positif à la fermeture du courant. Babinski démontre que les lésions de l'appareil auditif modifient le vertige voltaïque et en conclut que cette épreuve est intéressante pour diagnostiquer une atteinte de l'appareil vestibulaire, et « écarter l'hypothèse de simulation ».

À partir de sa rencontre avec Charcot, lors de son clinicat, Babinski s'éloigne définitivement de ses préoccupations histologiques et anatomo-pathologiques, et devient habité par l'hystérie qu'il ne quittera plus jamais, d'abord pour la cultiver à la façon de Charcot puis pour la démembrer en en extrayant en premier lieu le pithiatisme puis plus tard, au moment de la Grande Guerre, les troubles physiopathiques. En 1901, huit ans après la mort de Charcot, Babinski formule le concept de pithiatisme destiné à remplacer celui d'hystérie. Il définit le pithiatisme comme un trouble créé par la suggestion et guérissable par la persuasion. Il insiste sur l'absence de modification des réflexes cutanés ou ostéotendineux ainsi que de troubles vasomoteurs ou trophiques dans les paralysies et les contractures hystériques. Pour lui, la frontière est absolue entre organicité et hystérie. La pathologie de guerre l'amène, en collaboration avec Jules Froment (1878-1946), à individualiser des troubles physiopathiques, qui, bien que ressemblant à des troubles hystériques ou à de la simulation, résistent à la persuasion et s'accompagnent de signes permettant de les ranger dans le cadre des atteintes organiques du système nerveux

Malgré les travaux d'Antony Chipault (1866-1920), la neurochirurgie française avait un retard considérable par rapport à la Grande-Bretagne et aux USA, où les premières interventions d'exérèse de tumeurs intrarachidiennes et crâniennes dataient des années 1880. Trente ans plus tard, Babinski est l'un des premiers neurologues français à adresser des malades à des chirurgiens, d'abord pour de simples craniectomies décompressives, puis plus tard pour des interventions d'exérèse. Babinski est capable de localiser précisément le niveau d'une compression de la moelle par un examen clinique rigoureux, mais le problème de la localisation est infiniment plus complexe pour les tumeurs cérébrales. En associant à son élève Clovis Vincent (1879-1947), médecin neurologue, un de ses amis, chirurgien, Thierry de Martel (1875-1940), Babinski réalise, au sortir de la Première Guerre Mondiale, son souhait de créer une véritable équipe neurologique et chirurgicale, entièrement dédiée au traitement des tumeurs du système nerveux. Après plusieurs années de collaboration entre les deux hommes, la rupture se produit et Clovis Vincent, le médecin, se met à opérer lui-même, seul. Le couronnement de l'entreprise de Babinski est, un an après sa mort, la création à la Pitié d'un service de neurochirurgie pour

Clovis Vincent, service transformé quelques années plus tard en la première Chaire de clinique neurochirurgicale.

Une personnalité complexe

La personnalité de Joseph Babinski s'avère complexe¹. Au dire de ceux qui l'ont bien connu son physique attire l'attention et ne laisse pas indifférent. Il est « beau à voir », mesure près de deux mètres de haut, son air est majestueux, sa voix est caverneuse, son rire est clair, son regard « à la fois caressant et scrutateur »². Il possède un charme slave inoubliable. Il n'est pas bavard, tant avec les étudiants, externes, internes et assistants qui l'entourent qu'avec ses malades auxquels il ne dit pas un mot en les examinant. C'est « un silencieux », comme son maître Charcot³ et, comme l'exprime avec amour son élève Albert Charpentier, dans quelques vers *in memoriam*, Joseph Babinski est un « géant blond à l'œil bleu, [...] obstinément muet »⁴.

Pour Babinski, comme pour tant d'autres de ses contemporains médecins, le travail est une drogue. Hyperscrupuleux, perfectionniste, méticuleux, consciencieux à l'excès, Babinski, sujet à de permanentes compulsions de vérification, remet son ouvrage cent fois sur le métier, qu'il s'agisse de l'examen du malade, de la rédaction d'une communication ou d'une simple ordonnance. Il appréhende de prendre la parole en public et parle lentement, de façon un peu hachée. On pourrait aussi pointer chez lui une certaine nosophobie : il avait horreur d'examiner des parkinsoniens⁵ ; son père avait eu une maladie de Parkinson et Babinski redoutait d'en être également frappé, ce qui, malheureusement, arriva. Voyant le bon côté des choses, Vaquez précise que s'il est perpétuellement en proie au doute, ce n'est pas « au doute destructif qui aboutit au scepticisme et à la négation, mais au doute constructif »⁶.

Babinski avale ses repas à une vitesse extraordinaire, tachyphagie qui a vivement impressionné son parent Léon Babinski qui dit

¹ J. Poirier, « Joseph Babinski, une personnalité complexe », *Bull. Acad. Natle Méd.*, 2007, 191, n° 7, 1343-1354, séance du 30 octobre 2007.

² H. Vaquez, « Joseph Babinski (1857-1932) », *Bull Acad Méd.*, 1932, 35, 1264-1273.

³ L. Rivet, « Joseph Babinski (1857-1932) », *Bull et Mém Soc Méd Hôp Paris*, 1932, 34, 1722-1733.

⁴ A. Charpentier, *Un grand médecin. J. Babinski (1857-1932)*, Paris, La Typographie François Bernouard, 1934.

⁵ L. Rivet, *op. cit.*

⁶ H. Vaquez, *op. cit.*

n'avoir jamais vu un homme capable de consommer ses repas aussi vite que Babinski et qui ajoute que c'était réellement quelque chose de phénoménal¹.

Bien que terriblement casanier², Babinski prend toutefois des vacances à la belle saison, d'abord sans quitter la France, puis, plus tard, entraîné par son ami Vaquez, il se laisse emmener, toujours flanqué de son frère, dans des voyages plus lointains, en Europe et même dans certains pays d'Amérique.

Dans le domaine scientifique et médical, Babinski est péremptoire, sentencieux, redresseur de torts, ergoteur, raisonneur, pontifiant, revendicateur de ses priorités. Les exemples abondent de ses interventions assassines lors des séances de la Société de Neurologie. Shaltenbrand note que « dans tous ses travaux, on retrouve cette méfiance extrême vis-à-vis de soi-même, mais aussi vis-à-vis des autres »³.

Malgré cette rigidité mentale, Babinski n'est pas dépourvu d'humour et peut avoir le rire facile. Les anecdotes à ce sujet ne manquent pas.

À l'instar de Charcot, Babinski ne s'implique pas dans les affaires publiques, ne brigue aucun mandat électoral et ne milite dans aucune organisation idéologique ou politique. Il n'en demeure pas moins patriote, républicain et démocrate. Rien ne permet de savoir si Babinski est dreyfusard ou antidreyfusard. Bien qu'empreint d'un certain mysticisme, Babinski n'est pas religieux. Avant d'être inhumé dans le caveau familial du Cimetière polonais des Champeaux à Montmorency, il eut toutefois, comme son frère un an plus tôt, des obsèques religieuses.

Ses goûts artistiques et littéraires n'ont rien de singulier : ce sont ceux de la bourgeoisie aisée de la Plaine Monceau. Il se plait à l'Opéra de Paris⁴. Il admire Chopin, mais ses préférences vont à la musique lyrique et aux grandes voix, comme celle du célèbre

¹ A. P. Gazecki, W. Hacıński, « On the names of Babinski », *Can. J. Neurol. Sci.* 1996, 23, 76-79 ; L. Babiński, « Sylwetka Józefa Babińskiego na tle jego życia codziennego », *Neurologia i Neurochirurgia Polska*, 1969, 3, 543-546.

² R. Khalil, « Vie et œuvre de Babinski » in : *Conférences lyonnaises d'Histoire de la Neurologie et de la Psychiatrie*, Lyon, Documentation médicale Obeval, 1982, p. 255-280.

³ G. Schaltenbrand, « Adresses des différentes Sociétés de Neurologie (Allemagne), centenaire de la naissance de J. Babinski », *Rev Neurol (Paris)*, 1958, 98, 640-668.

⁴ Archives de l'Opéra (OPERA ARCH. 20/381 : Service médical, 1912).

ténor Caruso. Il est également sensible à la poésie, à la littérature, à la peinture et à la sculpture. Il lit Renan et Anatole France, et affectionne particulièrement Victor Hugo dont il connaît par cœur l'*Ode à la Colonne*, *Mazeppa* et *Hernani* presque en entier. Lorsqu'il ne sort pas tard de l'hôpital, il fait volontiers un tour au Musée du Louvre, où il apprécie particulièrement *la Source* d'Ingres, les nus du *Corrège*, la *Vénus de Milo* et un tableau de Lesueur où est représentée une vierge « qui – disait-il – réalisait le type de la belle Polonaise » .

Babinski est fasciné par les phénomènes de télépathie et de médiumnité. En 1912, il se rend à Naples, avec son frère et Albert Charpentier, pour « passer au crible d'une expérimentation serrée » le célèbre médium Eusapia Palladino (1854-1918). La fraude est découverte et Babinski entre dans une terrible colère !

Les Détraquées, pièce en deux actes signée Olaf et Palau¹ est représentée pour la première fois au théâtre des Deux-Masques le 15 février 1921. Le drame se passe dans un pensionnat privé de jeunes filles. En fin d'année, la directrice, Madame de Challens, convoque régulièrement Mademoiselle Solange, professeur de danse, et toutes deux, manifestement lesbiennes, et partageant les mêmes goûts pervers, font subir à une jeune élève les pires sévices, qui se terminent par la mort de la malheureuse. André Breton (1896-1966), qui a été séduit par la pièce, en parle longuement dans *Nadja*² et révèle en 1956³ que derrière le pseudonyme d'Olaf se cache le docteur Babinski, pour lequel il nourrit une grande admiration depuis qu'il a fait fonction d'externe dans son service en 1917⁴. En effet, pour mener à bien son projet, Pierre Palau (1885-1966) a besoin d'un médecin spécialisé dans les affections nerveuses et Babinski accepte de collaborer.

En 1905, Babinski devient le tuteur des trois filles d'Henri Parinaud (1844-1905), l'ophtalmologiste de Charcot puis de Raymond⁵. En effet, Parinaud et sa femme Émilie Augusta Behrend (1864-1904) meurent à quelques mois d'intervalle, laissant leurs trois filles Ebba (1893-

¹ Olaf Palau, *Les détraquées*, in : *Le Grand Guignol, le théâtre des peurs de la Belle Époque* (Préface et notices par Agnès Pierron, Paris, Robert Laffont), 1995, p. 808-839.

² André Breton, *Nadja*, Paris, Gallimard, 1928.

³ André Breton (sous la direction de), *Le Surréalisme même*, n° 1 (octobre), Paris, Pauvert, 1956.

⁴ André Breton, *Manifeste du surréalisme*, Paris, Aux éditions du sagittaire, 1924.

⁵ Jacques Poirier, « Henri Parinaud (1844-1905), pionnier de l'ophtalmologie française », *Neurologies*, 2011, sous presse.

1967), Ellen (1897-1981) et Karen (1903-1975), âgées respectivement de douze, huit et deux ans. Orphelines de père et de mère. Par son testament¹, Parinaud avait institué Joseph Babinski tuteur de ses trois filles². Babinski s'acquitte consciencieusement et paternellement de cette mission. Il loge les trois filles à Neuilly-sur-Seine, avec leur nurse danoise Madame Jacobsen, et veille sur leur éducation. Ellen et Karen deviennent pharmaciennes. Dans son testament³, il institue les filles de Parinaud ses légataires universelles. Reconnaisantes envers leur bienfaiteur, les filles de Parinaud et leurs descendants ont affectueusement entretenu la mémoire de leur tuteur⁴.

Un couple fraternel indissociable : Joseph et Henri

Joseph et son frère Henri forment un couple indissociable, fusionnel. Il est impossible de parler de l'un sans faire référence à l'autre. Bien que nés à Paris et de nationalité française, Joseph et son frère restent toute leur vie très attachés à leurs racines polonaises⁵. Joseph et Henri sont scolarisés à Paris à l'École polonaise des Batignolles. Cette institution d'enseignement libre fondée par patriotisme pour les enfants des réfugiés polonais apporte aux enfants Babinski une bonne éducation morale, religieuse et patriotique, tant vis-à-vis de la Pologne que de la France. Ils parlent, lisent et écrivent le polonais⁶. Ils orthographient leur nom avec un *n'* accentué, lettre qui n'existe que dans l'alphabet polonais. Dans un courrier manuscrit, Joseph précise que son nom, souvent mal orthographié, se termine par un "i" et non par un "y"⁷. Il souhaite également que l'on prononce son nom à la polonaise, c'est-à-dire le *in* prononcé comme dans *cognac*⁸. Leur patriotisme exacerbé s'applique à leurs deux pays : il se savent Français par le sol et Polonais par le sang : Joseph fait son service militaire, est décoré de la légion d'honneur, et bien qu'âgé de 57 ans au début de la Grande Guerre, il prend, en plus de son service

¹ Formule de déclaration de mutation par décès. Succession de M. et Madame Parinaud-Behrend, Archives de Paris, Registre DQ7 31676.

² Le testament de Babinski », *Neurologies*, 2011, vol.14(134), p. 4-8.

³ Formule de déclaration de mutation par décès. Succession de M. le Docteur Babinski, Archives de Paris, Registre DQ7 32158.

⁴ Martine Briand, arrière-petite-fille d'Henri Parinaud, communication personnelle.

⁵ Andrzej P. Gąsecki, H. Kwieciński, « On the legacy of Joseph Babinski », *Eur Neurol* 1995, 35, p. 127-130 ; *Liste générale des anciens élèves de l'École Polonaise*, Paris, Imprimerie polyglotte A. Rueff-Heymann, 1908 (aimablement communiquée par le Dr Pierre Konopka).

⁶ A. Rey, « Nécrologie d'Henri Babinski », *Bulletin de l'Association des Anciens élèves de l'École des mines de Paris*, 1931.

⁷ Archives nationales, dossier de légion d'honneur de Joseph Babinski, L0085063.

⁸ A. P. Gazecki, W. Hachiński, « On the names of Babinski », *Can. J. Neurol. Sci.* 1996, 23, p. 76-79.

de la Pitié, la charge des expertises neurologiques au Lycée Buffon transformé en Hôpital militaire ; il est fier du courage manifesté sur les champs de bataille par son élève Clovis Vincent et se réjouit de le voir décoré¹ ; après la victoire, il est ému à la perspective d'aller regarder défiler sur les Champs-Élysées la cavalerie polonaise² et les deux frères expriment leur joie de voir leur patrie polonaise enfin reconstituée³. Babinski rédige des articles médicaux pour des revues polonaises, entretient des liens étroits avec les universités et sociétés savantes polonaises. Il ne manque pas une occasion de manifester son attachement à la Pologne ; il fait corriger sa notice dans le dictionnaire Larousse en dix tomes, afin qu'après « médecin français » soit précisé « d'origine polonaise »⁴.

Les deux frères fréquentent de nombreux Polonais, notamment le docteur Jean Jarkowski (1880-1929)⁵, fidèle collaborateur bénévole de Joseph, avec qui il publie de nombreuses communications, ou encore Édouard Pożerski de Pomiane (1875-1964), docteur ès sciences, directeur de laboratoire à l'Institut Pasteur de Paris⁶, gastronome-écrivain, dont Henri préface – en tant qu'Ali-Bab – le premier des nombreux livres de gastronomie qu'il écrira⁷.

À partir du retour d'Henri à Paris et de la mort du père en 1899, deux ans après celle de leur mère, les deux frères vivent ensemble et Henri prend en charge la gouvernance de la maison. Tout dévoué à son frère, qu'il adore, il tient le ménage, gère la table, sert de secrétaire à son frère, tape à la machine travaux et ordonnances, rédige la correspondance, donne son avis sur la valeur exacte des mots, assiste à ses leçons, s'occupe des finances, bref de tous les soucis matériels dont Joseph – dit-on – eût été bien incapable de s'occuper. Il va même jusqu'à se substituer à Joseph « pour répondre à des lettres enflammées reçues par ce dernier et lui éviter des aventures »⁸. Henri est pour Joseph la présence protectrice familière

¹ A. Tournay, *La vie de Joseph Babinski*, Amsterdam-London-New York, Elsevier Publishing Company, 1967.

² R. Moreau, « Hommage à la mémoire de Joseph Babinski à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance », *Bull et Mém Soc Méd Hôp Paris*, 1958, 74, p. 449-457.

³ L. Daudet, « Babinsky » (sic !), *Action française*, 30 octobre 1932.

⁴ E. de Pomiane, *Bien manger pour bien vivre. Essai de gastronomie théorique*, Paris, Albin Michel, 1922.

⁵ O. Crouzon, « Jean Jarkowski (1880-1929) », *La Presse médicale*, 1930, 14, p. 246.

⁶ E. Pożerski de Pomiane, *Souvenirs d'un demi-siècle à l'Institut Pasteur*, fascicule dactylographié, 73 pages, s.l.n.d., p. 56 (Archives de l'Institut Pasteur).

⁷ E. de Pomiane, *Bien manger pour bien vivre. Essai de gastronomie théorique*, Paris, Albin Michel, 1922.

⁸ L. Rivet, « Joseph Babinski (1857-1932) », *Bull et Mém Soc Méd Hôp Paris*, 1932, 34, p. 1722-1733.

sans laquelle il n'aurait pu vivre et travailler : « Son frère et lui eurent l'un pour l'autre un véritable culte qui ne se relâcha jamais. Joseph vécut pour sa carrière et pour la science ; Henri Babinski vécut pour Joseph. Sans Henri Babinski, peut-être Joseph eût moins fait »¹. D'ailleurs, le désarroi et la déchéance progressive de Joseph, après la mort d'Henri, confirment cette réalité : « son œuvre étant terminée, son frère étant mort, il désirait mourir à son tour »².

Pour conclure, disons que les deux frères Babinski, Joseph, le grand neurologue et Henri, l'ingénieur, chercheur d'or et fameux gastronome, forment un couple indissociable fait de deux personnalités totalement différentes mais complémentaires. Ce qui les réunit, outre leur amour fraternel réciproque, est leur indéfectible attachement à leurs deux patries, celle du sol, la France, et celle du sang, la Pologne.

Remerciements

Je tiens à remercier Véronique Leroux-Hugon, conservateur de la Bibliothèque Charcot à la Salpêtrière ; Kazimierz Molenda, président de l'Amicale des Anciens Étudiants de l'École Polonaise à Paris ; le docteur Pierre Konopka, président de l'Association des Médecins d'origine polonaise de France ; Marie-Noëlle Maisonneuve, conservateur de la Bibliothèque de l'École des Mines de Paris ; Agnès Gomez, archiviste à l'Evêché de Pontoise ; Stephane Kraxner, chef du service des Archives de l'Institut Pasteur à Paris ; Annick Perrot, conservateur du Musée Pasteur à Paris ; Evelyne Maury, conservateur des Archives du Collège de France ; Madame le docteur Diana Rivas et Mariella Aleman, pour les photographies du « Monument Habich » de Lima ; Lucyna Haaso-Basta et Małgorzata Paluch, pour les traductions françaises des textes en polonais ; Jean-Paul Poirier, de l'Académie des Sciences, pour les traductions françaises de textes en allemand, en portugais, en suédois et en lithuanien ; Isabelle Crommelynck, pour la relecture du manuscrit, ainsi que tout le personnel de la Bibliothèque Nationale de France, des Archives nationales, des Archives de l'Académie des Sciences, de l'Académie Nationale de Médecine, de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris et de l'Opéra de Paris.

¹ C. Vincent, « J. Babinski (1857-1932) », *Rev Neurol (Paris)*, 1932, 2, p. 441-446.

² Rivet, « Joseph Babinski (1857-1932) », *Bull et Mém Soc Méd Hôp Paris*, 1932, p. 34.

Paweł Sękowski

Attitude des autorités françaises envers les représentants du gouvernement polonais en exil à la veille de la guerre froide (1944–1949)¹

Ce texte se fixe l'objectif d'examiner la question des relations entre le pouvoir français et les représentants du Gouvernement de la République de Pologne en exil, le siège de ce gouvernement se trouvant à Londres. Nous nous concentrerons sur les rapports entre le Ministère des Affaires Étrangères français (MAE, Quai d'Orsay) et l'Ambassade de la République de Pologne à Paris avant juillet 1945, puis avec les représentants semi-officiels ou même inofficiels du gouvernement polonais en exil dans une situation internationale profondément changée suite à la perte de sa reconnaissance par la France et les autres puissances internationales entre fin juin et début juillet 1945. Le corpus pour ce texte est constitué de sources des Archives du MAE dont le siège se trouve à La Courneuve et les fonds conservés à la Bibliothèque Polonais de Paris.

Dès la Libération, les diplomates polonais nommés par le Gouvernement de la République de Pologne à Londres relancent l'activité de l'Ambassade de Pologne à Paris ainsi que des consulats et des agences consulaires sur le territoire français. L'ambassadeur Kajetan Morawski² exerçait ses fonctions depuis le 10 septembre 1943 auprès du Gouvernement provisoire de Libération nationale français à Alger. Après la libération de la France en octobre 1944, l'ambassadeur Morawski s'est installé dans l'ancienne Ambassade de Pologne rue Talleyrand. Lui-même, tout le corps diplomatique polonais et les archives polonais d'Alger ont été transférés via Londres

¹ Ce texte est un extrait de la conférence intitulée « Les autorités françaises envers les représentants des gouvernements polonais en France à la veille de la Guerre froide (1944-1949) », prononcée le 9 décembre 2011 au Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris.

² Notice biographique de Kajetan Morawski, voir : A. Szklarska-Lohmannowa, *MorawskiKajetan (1892-1973)*, in : *Polski Słownik Biograficzny*, vol. 21, Kraków, Académie polonaise des Sciences, 1976, p. 727-729 ; A. Judycka, Z. Judycki, *Les Polonais en France ; Dictionnaire biographique*, Paris, Éditions Concorde, 1996, vol. 1, p. 136.

avec l'aide de l'ambassadeur britannique auprès du Gouvernement de la France libre M. Rooker¹.

Jusqu'en novembre 1944 c'est le leader du Parti paysan indépendant Stanisław Mikołajczyk qui a assumé la tâche du chef du Gouvernement de la République de Pologne à Londres. Le 29 novembre 1944, après la démission de Mikołajczyk, le président en exil Władysław Raczkiewicz a nommé à cette fonction le socialiste Tomasz Arciszewski. Mikołajczyk a quitté ses fonctions car il a voulu changer la politique du gouvernement lors des négociations avec l'Union Soviétique et n'excluait pas la perte d'une partie des territoires orientaux de la Pologne. Dans le nouveau cabinet, la direction du Ministère des Affaires Étrangères polonaises a été confiée au comte Adam Tarnowski qui a remplacé Tadeusz Romer, le sans parti proche de l'aile modérée du mouvement national démocratique. Un autre poste clé pour notre analyse, celui du ministre de la défense nationale, a été exercé par le général Marian Kukiel, ancien collaborateur du général Sikorski et dont les opinions étaient loin de celles de la sanacja. Il a occupé ce poste pendant les années 1942–1949.

Tous les bâtiments de l'État polonais et des institutions en dépendant à Paris, y compris l'Ambassade de Pologne et le Consulat Général ont été soit libérés soit pris par la Polska Organizacja Walki o Niepodległość (Organisation Polonaise de la Lutte pour l'Indépendance) dès le 21 août 1944. Les alliés sont entrés à Paris quatre jours plus tard. C'est pourquoi ces deux institutions ont repris leur travail le 27 août. C'étaient les premiers services diplomatiques et consulaires étrangers à Paris. Les Consulats polonais à Lille, Lyon et Toulouse ont relancé leur activité les premiers. Le Consulat à Strasbourg a également été le premier office consulaire étranger qui a repris son activité après la Libération de l'Est de la France². Le bâtiment du Consulat polonais à Lille a été repris par les Polonais de la POWN un jour avant l'entrée des soldats anglais dans cette ville. Cela a été possible grâce à l'accès par le caveau³. Le 21 août 1944, les

¹ K. Morawski, *Tamten brzeg*, Warszawa, Spotkania, 1996, p. 194.

² BPP, Fonds A. Kawałkowski, cote BPP 1165, f. 50a, A. Kawałkowski, *Czem była Polska Organizacja Walki o Niepodległość ? POWN we Francji*, Paris, juillet 1945; *Ibid.*, f. 113, Conférence d'A. Kawałkowski à la Radio Paris le 19 février 1945: *La reconstruction des offices d'État polonais en France*.

³ *Wiadomości miejskowe*, « Sztandar » 1944, n° 3 du mois de septembre, p. 4.

emblèmes du Bureau d'Administration des Polonais à Toulouse ont été remplacés par ceux du Consulat de Pologne et de la Croix-Rouge polonaise. Initialement, le Consulat a poursuivi son activité dans le bâtiment de la Croix-Rouge polonaise de cette ville¹.

L'organisation du futur appareil consulaire polonais en France avait été planifiée par les dirigeants de la POWN dès le mois d'octobre 1943. On a envisagé la formation du personnel sur la base des employés des Bureaux d'Administration des Polonais au Sud de la France (Lyon, Marseille, Toulouse) et sur la base des militants de la POWN et puis des agents de carrière du MSZ résidant dans les asiles dans le Nord de la France (Paris et Lille). La question de la reprise de l'activité du Consulat à Strasbourg aurait été discutée dans l'avenir en fonction des circonstances².

Le réseau consulaire polonais en France, représentant le Gouvernement de la République de Pologne siégeant à Londres, a été reconstruit à la fin du mois de février 1945 (en vertu du décret du ministre des affaires étrangères de Pologne du 10 février, signé par le Président de la République de Pologne Władysław Raczkiewicz le 27 février). Bohdan Samborski exerçait la fonction de Consul général à Paris ; un autre poste consulaire a été confié à Władysław Kędzierski³. Au sein de ce Consulat, le général Władysław Pobóg-Malinowski a assumé jusqu'en juin 1945 le poste de chef du service militaire⁴. Czesław Bitner remplissait le même poste à Lille et Witold Obrębski le tenait à Marseille. Stefan Domański était consul à Lyon. Tadeusz Nagórny est devenu Consul à Bar-le-Duc (Strasbourg). Enfin Roman Wodzicki, pendant l'occupation chef régional de la POWN, est devenu Consul polonais à Toulouse⁵. La charge de vice-consul polonais à Nice fut remplie par Leon Koppens⁶. Les

¹ BPP, Fonds J. Jakubowski, sign. prov. 22, Élaboration sur l'histoire de la Délégature de la Croix-Rouge polonaise à Toulouse (*Historia Delegatury Polskiego Czerwonego Krzyża w Tuluzie*), p. 26, 28.

² BPP, Fonds A. Kawałkowski, cote BPP 1165, f. 42a, A. Kawałkowski, *Czem była Polska Organizacja Walki o Niepodległość ?...* ; *Ibid.*, f. 111-112, Conférence d'A. Kawałkowski à la Radio Paris le 19 février 1945...

³ Le Consulat Général de Pologne à Paris fut organisé par M. W. Kędzierski sur l'ordre de M. Aleksander Kawałkowski. Voir : *Kierownictwo Konsulatu w Paryżu*, „Sztandar” 1944, n° 5 du mois d'octobre, p. 4.

⁴ BPP, Fonds Władysław Pobóg-Malinowski, cote BP 1882, f. 74, Certificat attestant que W. Pobóg-Malinowski exerce la fonction du chef du service militaire du Consulat Général de Pologne à Paris, Paris, le 8 janvier 1945 ; *Ibid.*, f. 76, Certificat attestant que W. Pobóg-Malinowski fut l'employé du Consulat Général de Pologne à Paris, Paris, le 20 juin 1945.

⁵ A MAE, Série Europe, Sous-série Europe, art. 4, Lettre de l'Ambassade de Pologne à Paris au MAE de la France informant sur les nominations aux postes consulaires polonais en France, Paris, le 19 mai 1945.

⁶ *Ibid.*, *Liste des fonctionnaires de carrière et des fonctionnaires du Consulat de Pologne à Nice, le 1 juillet 1945.*

agences consulaires se trouvaient à Rennes (Józef Lewandowski), Charleville-Mezières (Edmund Strauch), Metz (Jan Ustupski)¹ et Bordeaux (Kuleń-Sławeński).

L'activité principale de l'Ambassade polonaise à Paris dans cette période est devenue le recrutement des volontaires pour l'Armée polonaise en France qui a été formée en octobre 1944 et dissoute en février 1945.

Du point de vue formel, chaque citoyen polonais en France qui était dans une situation précaire, pouvait bénéficier de l'aide des services diplomatiques. À partir de septembre 1944, le Consulat Général à Lille et les agences consulaires ont enregistré les anciens prisonniers de guerre et déserteurs de la Wehrmacht et de l'Organisation Todt afin de leur porter une aide en prestations². Les Consulats ont ainsi contribué à la reprise de l'activité du réseau scolaire polonais en France.

L'Ambassade a soutenu aussi le développement de la vie associative polonaise en France, notamment par la reprise de l'activité des organisations des anciens émigrés. Parmi trois organisations qui concouraient et se voyaient représenter les intérêts de tous les Polonais en France et centraliser toutes les associations polonaises, l'Ambassade a notamment soutenu le Comité central de Lutte qui est entré en mai 1945 dans l'Union centrale des Polonais en France, en reconnaissant ainsi l'Union des Sociétés catholiques polonaise. Ces deux centres reconnaissaient le Gouvernement polonais à Londres. Par contre, le Comité polonais de Libération nationale en France reconnaissait les autorités de la Pologne Populaire de Lublin, puis de Varsovie.

Les organismes qui avaient à l'époque le statut d'institutions de l'État polonais en France furent l'Ambassade de Pologne à Paris, les Consulats et les agences consulaires polonaises, la Mission militaire pour la mobilisation et l'évacuation (transformée ensuite en Mission militaire polonaise de liquidation), la Croix-Rouge polonaise en France, la Délégation du Ministère du travail et de la protection sociale, la Délégation du Ministère des cultes religieux

¹ *Ibid.*, Liste des fonctionnaires de carrière et des fonctionnaires du Consulat de Pologne à Nice, le 1 juillet 1945.

² Komunikaty, „Sztandar” 1944, n° 2.

et de l'éducation publique et le moniteur suprême de l'éducation. L'ambassadeur Morawski a adressé à ces institutions une lettre dans laquelle il demandait que toutes leurs démarches liées à la politique extérieure de la Pologne soient faites en consultation avec les services du Ministère des affaires étrangères¹.

La reconnaissance par la France, en tant que premier allié occidental, du Gouvernement provisoire de l'Unité nationale de Varsovie le 29 juin 1945, a profondément changé le réseau diplomatique polonais dans l'Hexagone. Sur le plan international, cela prouvait que la France avait décidé de jouer la « carte de l'Est » contre les Anglo-Saxons². Du coup, tous les employés de l'Ambassade, y compris l'ambassadeur Morawski, ainsi que de tous les consulats et agences consulaires ont perdu leur légitimité auprès des autorités françaises.

Le 30 juin au matin le chef de la Sous-direction de l'Europe orientale du MAE française a rencontré Wiesław Dąbrowski, conseiller à l'Ambassade de Pologne. Il a été décidé que toute l'activité de l'Ambassade et des consulats cesserait et que les portes de ces bureaux demeureraient fermées à partir de ce jour-là. Les diplomates et les consuls polonais se sont vu accorder une semaine (jusqu'au 7 juillet, 13h) pour fermer toutes leurs affaires personnelles et leurs services. Les immeubles de l'Ambassade et du Consulat Général à Paris, des Consulats généraux à Lille et à Marseille, des Consulats à Lyon, à Toulouse et à Strasbourg (Bar-le-Duc), du Vice-Consulat à Nice et des agences consulaires à Périgueux, à Limoges, à Bordeaux, à Alès, à Mézières, à Rennes et à Metz, devraient être transférés aux mains du MAE, des Commissaires de la République et des préfets ou leurs délégués. Néanmoins, on a accepté que les anciens diplomates « continueraient à bénéficier des privilèges et immunités diplomatiques pendant un certain temps », sans le préciser. Les fonctionnaires consulaires pourraient recevoir des cartes de travail sans avoir signé de contrats de travail réguliers. S'agissant des forces armées polonaises en France, on se rendait compte que c'était une question délicate et que la décision définitive ne serait prise qu'après les négociations avec le SHAEF. Dąbrowski a opté pour le maintien

¹ BPP, Fonds Józef Jakubowski, sign. prov. 25, Lettre de l'Ambassadeur de Pologne à Paris Kajetan Morawski aux dirigeants des institutions d'État polonais en France, Paris, le 10 janvier 1945.

² D. Jarosz, M. Pasztor, *Conflits brûlants de la guerre froide. Les relations franco-polonaises de 1945 à 1954*, Panazol, Éd : Charles Lavauzelle, 2005, p. 36.

de la revue « Étendard polonais » qui pourrait représenter les ressortissants polonais en France qui voudraient y rester et s'encadrer dans l'économie française à l'ère de la propagande varsoviennne du rapatriement massif¹.

Les plus importants fonctionnaires polonais de l'« ancien régime » qui ont perdu leurs postes suite à la décision des pouvoirs français du 29 juin étaient : l'ambassadeur Kajetan Morawski, ministre plénipotentiaire et conseiller de l'Ambassade Aleksander Kawałkowski, conseiller pour les affaires sociales (et ancien commandant en chef de la Résistance polonaise en France, soumise au Gouvernement de Londres pendant la Seconde Guerre mondiale), Mieczysław Biesiekierski et tous les consuls et agents consulaires.

Jusqu'en juillet 1945, les diplomates polonais du Gouvernement de Londres ont reçu les prestations de la part du Fonds de l'Aide confraternelle des Employés du Corps étranger polonais. Quand le Gouvernement de Londres a perdu la reconnaissance de la France, cette aide a été arrêtée².

La perte de la reconnaissance du Gouvernement polonais en exil par la France n'a pas donné lieu à l'anéantissement complet de tous les contacts entre le Quai d'Orsay et les diplomates du gouvernement polonais de Londres. Tout au contraire, ils ont été maintenus, même s'ils étaient bien limités. Le MAE a accepté qu'un certain nombre d'agents professionnels de l'Ambassade et des Consulats polonais en France soumis au Gouvernement polonais de Londres conservent les passeports diplomatiques et l'immunité qui en ressortait. Cette concession a été faite pour un certain temps sans pourtant aucune définition de cet état provisoire.

L'ancien ambassadeur Morawski a été de fait considéré comme le représentant légitime d'un groupe important de Polonais anticommunistes et le représentant du Gouvernement polonais

¹ A MAE, Série Europe, Sous-série Pologne, art. 4, Note de la Direction d'Europe pour M. Chauvel sur l'entretien du chef de la sous-direction de l'Europe orientale avec le conseiller de l'Ambassade de Pologne à Paris, Paris, le 30 juin 1945.

² BPP, Fonds K. Czerny-Szwarcenberg, sign.prov. 1, Lettre de K. Czerny-Szwarcenberg à Jeanne Deray, La Monta (Isère), le 21 juillet 1945.

de Londres¹. Tous ses privilèges diplomatiques ont été conservés sur la décision de la Direction d'Europe du MAE. Morawski s'est souvent entretenu avec cette Direction de la situation des immigrés polonais en France, l'évolution de la situation politique intérieure en Pologne et l'aide aux réfugiés. L'ancien ambassadeur fournissait des memoranda et d'autres documents présentant le sort des Polonais en France. Il servait d'intermédiaires dans les contacts avec les organisations polonaises représentant les émigrés polonais². Il a bénéficié de son statut exceptionnel d'ambassadeur des « Polonais libres » jusqu'en 1969³, année de la mort du général de Gaulle.

Dans ses mémoires, Kajetan Morawski a écrit qu'au moment décisif où la France a décidé de reconnaître le Gouvernement provisoire d'unité nationale de Varsovie, un important politicien français, dont la position dans la hiérarchie au sein de la Résistance était élevée, lui a suggéré de maintenir son poste d'ambassadeur. L'ambassadeur Morawski a cité dans ses mémoires sa réponse résumée dans une phrase: « Si je dois choisir entre l'exemple que la France combattante donna pendant la guerre et les conseils qu'elle donne aujourd'hui je choisis le premier »⁴.

Bien évidemment, les contacts mentionnés étaient clandestins car les rapports entre le Quai d'Orsay et les membres de ce que Stéphane Dufoix dénomme « l'exopolitie », c'est-à-dire l'espace politique des exilés, remettaient en cause les relations diplomatiques avec le gouvernement officiellement reconnu⁵. Cependant, il s'est produit une fois une grosse erreur : une lettre du MAE dont le destinataire était Kajetan Morawski, intitulé par l'expéditeur « Monsieur l'Ambassadeur » a été envoyée à l'adresse de l'Ambassade de Pologne à Paris. Cela a provoqué un litige de plusieurs semaines entre les deux États⁶.

Malgré le changement radical de la situation politique des représentants du gouvernement en exil, les autorités polonaises de Londres n'ont

¹ S. Dufoix, *Politiques d'exil. Hongrois, Polonais et Tchécoslovaques en France après 1945*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 93.

² *Ibid.*, p. 95.

³ J. M. Nowakowski, *O Kajetanie Morawskim*, [In:] K. Morawski, *op. cit.*, p. 8.

⁴ K. Morawski, *op. cit.*, p. 197-198.

⁵ S. Dufoix, *op. cit.*, p. 92, 28.

⁶ *Ibid.*, p. 96.

pas abandonné l'idée de maintenir des rapports directs avec le Quai d'Orsay. Le premier ministre Tomasz Arciszewski a lancé un projet de création d'un « Service des affaires polonaises » auprès du MAE¹. Le responsable de l'action sociale du gouvernement en exil, adressée aux Polonais en France, l'ancien conseiller pour les affaires sociales auprès de l'Ambassade de Pologne à Paris Mieczysław Biesiekierski a rapporté au premier ministre en octobre 1945 qu'il restait en contact avec le Bureau de la main-d'œuvre étrangère du Ministère du Travail, avec le Service des Étrangers du Ministère de l'Intérieur et avec le Bureau du MAE pour les affaires juridiques et consulaires.

Biesiekierski a été informellement sollicité pour tout ce qui concernait les Polonais qui ne reconnaissaient pas l'autorité du Gouvernement de Varsovie². Entre septembre 1944 et fin juin 1945, il a exercé la fonction de conseiller pour les affaires sociales auprès de l'Ambassade de Pologne à Paris et est devenu l'un des plus proches collaborateurs de l'ambassadeur Kajetan Morawski. Jusqu'à fin mars 1945, il a également été délégué du Ministère du Travail polonais pour la France. Quand le Gouvernement polonais de Londres a perdu la reconnaissance française, Biesiekierski est resté le collaborateur de Morawski (jusqu'en 1950) en tant que diplomate non officiel du Gouvernement de Londres en France³.

La connaissance des détails de la politique française qui émane des rapports consécutifs de Biesiekierski, préparés pour les autorités de Londres, prouve que celui-ci avait accès à de certains offices gouvernementaux français. En septembre 1946, Biesiekierski a même reçu la proposition de remplir les fonctions de délégué du Gouvernement de Pologne pour la liaison avec la Pologne mais finalement il n'a pas pris ce poste⁴.

¹ BPP, Fonds M. Biesiekierski, sign. prov. 1, Lettres du premier ministre du Gouvernement polonais en exil M. Tomasz Arciszewski à l'ancien conseiller pour les affaires sociales auprès de l'Ambassade de Pologne à Paris M. Mieczyslaw Biesiekierski sur l'avenir de l'action sociale parmi les Polonais en France, Londres, après le 29 juin 1945.

² *Ibid.*, sign. prov. 4/I, Rapport de M. Biesiekierski pour le Premier ministre du Gouvernement polonais à Londres sur la situation dans le domaine du travail et de la protection sociale, [Paris], le 15 octobre 1945.

³ *Ibid.*, sign. prov. 1, f. 1-102, Papiers de M. Biesiekierski – nominations, certificats, attestations, 1919-1944 ; *Ibid.*, sign. prov. 4/I, Règlement intérieur du Département de la Protection sociale de la Croix-Rouge polonaise en France, avant le mois d'avril 1945 ; BPP, Fonds J. Jakubowski, sign. prov. 22, Notice sur le parcours professionnel de M. Biesiekierski en France, 1974.

⁴ BPP, Fonds M. Biesiekierski, sign. prov. 1, f. 122, 124, Lettres du Gouvernement de Pologne à Londres à M. Biesiekierski avec la proposition de remplir la fonction de délégué du Gouvernement de Pologne pour la liaison avec la Pologne, Londres, les 5 septembre et 24 octobre 1946.

Les diplomates polonais du Gouvernement de Londres se sont réunis en septembre 1945 dans le cadre du comité de l'Association des anciens employés des anciens postes étrangers du Gouvernement de la République de Pologne à Londres. Sa direction a été dominée par les diplomates sympathisant avec la sanacja comme Kawałkowski, Samborski et Dąbrowski. Les réunions de cette association se tenaient une fois par mois et son but principal était l'entre-aide matérielle (même si les possibilités étaient assez limitées)¹. Les assemblées générales des anciens diplomates polonais résidant à Paris se sont déroulées en juin 1947 et en décembre 1949. Les membres de l'Association bénéficiaient d'une aide de la part de la Mission catholique polonaise et de la Polonia des États-Unis. Ils ont aussi été soutenus par l'Organisation internationale pour les Réfugiés par l'intermédiaire du Comité d'Aide aux Polonais s'installant en France, l'organisme social créé par les milieux polonais anticommunistes et formellement placé sous les auspices de l'Union centrale des Polonais en France. Les activités de l'Association des anciens employés ont été coordonnées par Edmund Strauch, ancien agent consulaire – vice-consul à Charleville-Mezières².

Même quand le Gouvernement polonais en exil a cessé d'être reconnu, les anciens consuls et les employés consulaires ont continué de rapporter à l'ambassadeur Morawski la situation des Polonais dans leurs anciennes circonscriptions. Les copies de ces rapports étaient envoyées au ministre plénipotentiaire pour la France du Gouvernement en exil, Aleksander Kawałkowski³.

Jusqu'en 1949, l'activité de ces diplomates a été financée par les moyens du Fonds national polonais créé par le gouvernement en

¹ BPP, Fonds K. Czerny-Szwarcenberg, sign. prov. 1, Lettre de Seweryn Eustachiewicz à K. Czerny-Szwarcenberg, Paris, le 26 octobre 1945 ; *Ibid.*, Lettre de K. Czerny-Szwarcenberg à S. Eustachiewicz, La Monta, le 31 octobre 1945.

² BPP, Fonds E. Strauch, sign. prov. 3, Procès-verbal de l'Assemblée général du Comité de l'Association des anciens Employés du Service étranger polonais à Paris, Paris, le 4 décembre 1949.

³ Dans le Fonds A. Kawałkowski de la BPP se trouvent les revues de presse française parue à l'Est de la France et une copie du rapport de l'ancien consul polonais à Bar-le-Duc (Strasbourg) Tadeusz Nagórny sur la situation des Polonais à l'Est de la France dans la période entre les 1 juin et 31 août 1946 ; les copies des rapports de l'ancien consul polonais à Toulouse Roman Wodzicki sur la situation des Polonais au Sud-Ouest de la France dans la période entre le 1 avril et 25 juillet 1946 ; copies des rapports de M. Leonard Tadeusz Mazur sur la situation des Polonais dans la région de Marseille entre les 4 août et 7 septembre 1946 ; copies du rapports sur les Polonais dans la région lyonnaise entre les 15 avril et 15 juin 1946 ; un rapport de la fête nationale polonaise du 3 Mai et de la préparation au referendum populaire à Lille du 18 juin 1946. Voir : BPP, Fonds A. Kawałkowski, cote BPP 1171.

exil au début de la Seconde Guerre mondiale. Le décret du Président de la République de Pologne en exil August Zaleski, datant de 1949, crée le Trésor national polonais approvisionné par les cotisations des émigrés polonais¹. En juillet 1947, a eu lieu un changement au poste de premier ministre du Gouvernement polonais à Londres. Le socialiste Tomasz Arciszewski qui avait exercé ces fonctions depuis octobre 1944 a été remplacé par le général Tadeusz Bór-Komorowski, partisan de la *sanacja*, commandant en chef de l'Armée polonaise pendant l'insurrection de Varsovie de 1944. Le comte Adam Tarnowski a conservé le poste de ministre des affaires étrangères et le général Marian Kukiel celui de ministre de la défense nationale.

L'objet du litige entre la France et les représentants du courant londonien est devenu la question de la revendication des avoirs déposés dans la Banque de France par le Gouvernement de la République de Pologne pendant l'occupation. Les diplomates ont revendiqué pendant plusieurs années les liquidités du Fonds de la Défense nationale (FON) qui avaient été déposées le 13 avril 1940 dans la succursale de la Banque de France à Marseille². Dès le 10 mars 1945, le ministre polonais de la défense nationale, le général Marian Kukiel, a pris la décision qu'« il faut continuer les recherches. Au cas où il [le dépôt] serait retrouvé ces disponibilités seront nécessaires à secourir nos hommes libérés des mains des Allemands et venant en France »³. Le 25 juin 1945, quatre jours avant que le Gouvernement polonais de Londres ait perdu la reconnaissance des autorités françaises, le ministre Kukiel a complété son ordre par un nouveau document d'après lequel, en cas de récupération de ce dépôt, l'argent devait être assigné au prêtre Franciszek Cegiełka, recteur de la Mission catholique polonaise à Paris pour l'activité de l'œuvre Caritas. Le ministre a précisé qu'il s'agirait de l'aide aux orphelins des soldats polonais et des participants actifs de la lutte clandestine contre l'occupant en Pologne et à l'Ouest de l'Europe, et de l'aide pour aux invalides et anciens prisonniers de guerre détenus en Allemagne

¹ S. Dufoix, *op. cit.*, p. 108.

² BPP, Documents sur le Fonds de la Défense nationale, vers. 3386, Lettre du MAE de la France à la Direction des Finances extérieures du Ministre des Finances et des Affaires économiques de la France sur les avoirs polonais déposés à la succursale de la Banque de France à Marseille, Paris, le 20 août 1952.

³ *Ibid.*, Décision du Ministre de la Défense nationale le général M. Kukiel sur les recherches du dépôt en argent du FON en France, Londres, le 10 mars 1945.

et résidant sur le territoire de la France¹. La valeur du dépôt qui s'élevait à environ 7 800 livres sterling en argent (poids de 2 404 kilos), ne dépassait pas 3 millions de francs de l'époque². Cependant, après le changement du personnel de l'Ambassade de Pologne à Paris en juillet 1945 et notamment depuis 1946, la diplomatie polonaise « semble avoir renoncé à revendiquer le dépôt »³.

Les avoirs ont été retrouvés à Marseille au le dernier trimestre de 1946 grâce aux démarches de Kajetan Morawski⁴. Le Gouvernement polonais en exil a chargé son ambassadeur en France de l'action revendicative. La Banque de France semblait être favorable à la demande des Polonais de Londres, en gardant le dépôt malgré les pressions exercées par l'Ambassade de Pologne (Populaire). Néanmoins, le Caritas, c'est-à-dire la Mission catholique polonaise, n'a pas pu prouver que le FON n'était pas la propriété du Gouvernement polonais le 29 juin 1945⁵. Il faut pourtant constater que le Fonds de la Défense nationale relevant du Ministère de la Défense nationale appartenait au gouvernement polonais et les décisions du général Kukiel de mars et de juin 1945 n'ont concerné que l'attribution des avoirs au le Caritas après leur récupération.

En février 1947, le Quai d'Orsay a demandé aux autorités polonaises londoniennes de présenter un document faisant preuve de la donation formelle des avoirs du FON au profit du Caritas. Le Ministère a ajouté que, faute d'une telle preuve, le dépôt serait transféré à l'Ambassade de Pologne à Paris. L'ambassadeur Morawski a assuré alors ses interlocuteurs du MAE qu'il recevrait bientôt le document exigé. Il l'a constaté après avoir obtenu une promesse de la part d'un officier important du Ministère de la Défense nationale polonais de Londres.

¹ *Ibid.*, Décision du Ministre de la Défense national le général M. Kukiel sur l'utilisation du dépôt en argent du DON en France, Londres, le 25 juin 1945.

² *Ibid.*, Lettre de Kajetan Morawski au MSZ polonais à Londres sur la revendication des avoirs du FON en France, Paris, le 15 octobre 1951.

³ *Ibid.*, Lettre du MAE de la France à la Direction des Finances extérieures du Ministre des Finances et des Affaires économiques de la France sur les avoirs polonais déposés à la succursale de la Banque de France à Marseille, Paris, le 20 août 1952.

⁴ *Ibid.*, Lettre du général Stanislaw Kopański à Kajetan Morawski sur la retrouvaille des avoirs du FON en France, Londres, le 8 novembre 1946.

⁵ *Ibid.*, Lettre de Gaëtan Morawski au MSZ polonais à Londres sur la revendication des avoirs du FON en France, Paris, le 15 octobre 1951.

Malgré cette promesse, le Ministère à Londres n'a pas voulu confirmer que la somme du FON était la propriété du Service de la Protection sociale du Ministère de la Défense nationale, ayant caractère strictement social et non pas militaire. Cela aurait permis à ce Service d'effectuer une donation au profit du Caritas. En effet, le général Kukiel n'a voulu que confirmer sa volonté de faire une donation des avoirs mentionnés¹.

Cela a été décisif, toute l'action a échoué. Elle n'a eu pour résultat qu'une perte du prestige des autorités polonaises de Londres aux yeux des autorités françaises.

En mars 1947, la Mission catholique polonaise à Paris, responsable du réseau du Caritas polonais en France, a communiqué au Quai d'Orsay une copie de la décision du ministre Kukiel de juin 1945 comme justificatif de ses droits². La suite ou plutôt le manque de suite de cette affaire nous est parvenu grâce à la correspondance ultérieure entre les autorités polonaises londoniennes et la Délégation de l'OIR pour la France à qui les Polonais se sont adressés en 1951 pour demander un soutien dans l'action revendicative. En effet, cette Délégation a informé la Mission catholique polonaise que, d'après les informations du Gouvernement français, entre mars 1947 et juin 1951 « aucun élément nouveau n'est survenu » dans cette affaire³.

*

Fin octobre 1947, la fuite de Pologne de Stanisław Mikołajczyk, leader du Parti paysan polonais (PSL) – jusqu'à ce moment seul parti légal en Pologne en opposition avec le gouvernement communiste – a créé un nouveau groupe politique dans l'exopolitie polonaise en France. En effet, le mouvement paysan a cessé de reconnaître le Gouvernement de Varsovie. Cependant il n'a pas reconnu le gouvernement en exil en considérant que celui-ci ne représentait pas tous les courants politiques anticommunistes polonais à l'émigration et qu'il fallait créer un nouveau centre politique de l'émigration politique. Le délégué de

¹ *Ibid.*, Lettre de Władysław Günther au MSZ polonais à Londres sur la revendication des avoirs du FON en France, Londres, le 25 février 1947 ; *Ibid.*, Lettre de Gaëtan Morawski au MSZ polonais à Londres sur la revendication des avoirs du FON en France, Paris, le 14 avril 1947.

² *Ibid.*, Lettre de la Mission catholique polonaise à Paris au MAE sur la revendication des avoirs du FON, Paris, le 20 février 1952.

³ *Ibid.*, Lettre de la Délégation Générale de l'OIR pour la France au Président de l'association « Caritas » – Mission catholique polonaise sur le FON, Paris, le 28 juin 1951.

Mikołajczyk pour la France le professeur Stanislaw Kot maintenait en 1949 certains contacts avec le MAE français, notamment avec la Direction Générale des conventions administratives et sociales et son directeur Raymond Bousquet. Le professeur Kot a essayé d'obtenir une aide du Quai d'Orsay dans la formation du Bureau central de la protection sociale à Paris et du réseau des bureaux régionaux émanant de cet organisme. Le Bureau se serait occupé des réfugiés polonais en coopérant avec l'Organisation internationale pour les Réfugiés¹. Stanisław Kot a ainsi préparé pour la Direction d'Europe plusieurs rapports sur la situation dans l'Europe Centrale, entre autres le rapport « Sur l'immigration d'ouvriers polonais » qui était le compte-rendu de son entretien avec un Polonais venu d'un camp dans la zone d'occupation britannique en Allemagne². D'après les ennemis du PSL du courant londonien, le professeur Kot a été rémunéré par le Quai d'Orsay pour sa tâche³.

Installé dans un appartement à l'Hôtel de Malte, rue de Richelieu, le professeur Kot a conservé tous ses privilèges diplomatiques en tant qu'ancien ambassadeur de Pologne (Populaire) à Rome.

En effet, le professeur Kot, qui à partir de décembre 1948 exerçait la fonction de délégué de Stanisław Mikołajczyk pour l'Europe Occidentale avec son siège à Paris, avait les mêmes missions que les diplomates du Gouvernement polonais de Londres : la protection des intérêts des réfugiés polonais en France et l'aide dans le déplacement des Polonais d'Allemagne vers la France. Ces deux tâches seraient effectuées sous l'égide de l'Organisation internationale pour les Réfugiés.

La position des représentants des « intransigeables », des militants du Gouvernement de la République de Pologne en exil et de ceux du courant de Stanisław Mikołajczyk s'est visiblement renforcée pendant la période d'hostilité ouverte dans les relations officielles entre la France et la Pologne Populaire, ce qui avait lieu dans les années 1948–1949. Leur rôle a à nouveau diminué quand, en 1950, la détente dans les relations diplomatiques bilatérales est apparue.

¹ BPP, Fonds S. Kot, sign prov. KOT 11, Lettres de S. Kot à la Direction Général des Conventions administratives et sociales du MAE de la France, Paris, les 13 et 18 janvier 1949.

² *Ibid.*, Rapport au sujet de l'immigration d'ouvriers polonaise – note d'un entretien avec M. F.K.D.P. venu dernièrement du camp Mart, Ziltmund, Friesland, Paris, le 2 avril 1949.

³ BPP, Fonds J. Jankowski, vers. 3219, Lettre de J. Jankowski à Janusz Ostowski de Detroit, Paris, le 3 octobre 1949.

Mariola Kazimierczak

Paris IV, Etudes slaves

*Michel Tyszkiewicz (1828-1897),
grand collectionneur d'antiquités et donateur
au Musée du Louvre*

La renommée du comte Michel Tyszkiewicz est mondiale et elle est due à son activité de collectionneur et de chercheur passionné d'antiquités. Il concourait avec les plus grands collectionneurs européens de la seconde moitié du XIX^e siècle. Même Napoléon III comptait parmi ses clients.



Fig. 1. Michel Tyszkiewicz, archive privée.

Il se fit connaître dans le monde entier grâce à son don généreux de 194 antiquités égyptiennes au Musée du Louvre, en 1862, au retour de son voyage en Égypte et Nubie. Toutes les pièces de cette donation y sont toujours conservées au Département des Antiquités égyptiennes et le nom du comte est gravé dans le marbre blanc au cœur du musée du Louvre dans le vestibule de la Galerie d'Apollon, parmi les plus grands donateurs.

En 1862, la Pologne fut effacée de la carte européenne. Sa Lituanie natale se retrouva alors dans la partie administrée par les Russes. Cela eut de graves conséquences pour le développement de sciences en Pologne. Le don de Tyszkiewicz de 222 antiquités égyptiennes au Musée des Antiquités de Vilnius fut saisi par les Russes, après l'échec de l'insurrection nationale de 1863, puis transporté à Moscou en 1867¹. Seule la collection du Musée du Louvre témoigne aujourd'hui de l'ampleur de ce collectionneur.

Son ami et savant Wilhelm Froehner écrit dans l'avertissement du catalogue de *La collection Tyszkiewicz* en 1892 : « S'il avait publié ses collections à mesure qu'il les formait, nul amateur pu rivaliser avec lui, ni les prélats romains du XVI^e siècle, ni les millionnaires du nôtre »².

Michel Tyszkiewicz adressa à Wilhelm Froehner 450 lettres, le sujet de ma thèse, qui sont conservées aujourd'hui aux archives de « Goethe und Schiller » à Weimar. Froehner était archéologue allemand et docteur en philologie classique. Il travaillait comme conservateur au Musée du Louvre et parallèlement comme traducteur et conseiller de Napoléon III. Il était intermédiaire de ventes du comte à l'Empereur. Après le tournant de 1870, il rédigeait des catalogues des plus importantes collections y compris des collections d'antiquités de Działyński.

Tyszkiewicz est l'auteur d'un *Journal de voyage en Égypte et Nubie 1861-62* et des mémoires rédigés à l'instigation d'un grand archéologue, historien de l'art et professeur d'archéologie à l'École du Louvre, Salomon Reinach. Ils étaient publiés dès 1895 dans la *Revue archéologique* sous le titre *Notes et Souvenirs d'un vieux collectionneur*³. Ce texte, traduit en anglais parut à Londres, en 1898, sous le titre *Memories of an Old Collector*⁴. Il existe aussi dans la version polonaise.

Dans cette étude, je présenterai tout d'abord, sa période lituanienne marquée par ses relations avec la société intellectuelle de Vilnius et le tsar Alexandre II. Puis, je parlerai de son voyage en Égypte en tant

¹ Z. Potocka, *Teki Tyszkiewiczow*, cote : Akcesja 10114/1-25. T 7, carte n° 103.

² W. Froehner, *La collection Tyszkiewicz, choix de monuments antiques, avec texte explicatif de W. Froehner*, avertissement, Paris, octobre 1892.

³ M. Tyszkiewicz, *Notes et Souvenirs d'un vieux collectionneur* (plus loin sous l'abréviation NS), Paris, Éditeur Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, 1898. Publications regroupées et publiées en un seul opuscule.

⁴ M. Tyszkiewicz, *Memories of an Old Collector*, London, Longmans, Green, and Co., 1898.

que citoyen Russe, et du don d'antiquités égyptiennes au musée du Louvre. Ensuite, je présenterai brièvement sa liaison avec une artiste française Juliette Beaud, avec qui il s'installera en Italie. Je parlerai de ses ventes à Napoléon III, qui en fit don au Musée du Louvre, puis du changement de sa nationalité.

Je poursuivrai avec la vie du couple entre la France et l'Italie, où à Rome, il fonda un musée privé d'archéologie¹. À partir d'une iconographie importante conservée dans une lettre, je mettrai en relief un détail de sa proche collaboration avec W. Froehner sur l'élaboration du catalogue de *La Collection Tyszkiewicz, choix de monuments antiques avec texte explicatif de W. Fröhner*², et du rôle important que le comte russe Grégoire Strogonoff joua à Rome. Je terminerai en présentant les objets achetés par le Musée du Louvre après la mort du comte.

Période lituanienne

Michel Tyszkiewicz est né le 4 décembre 1828 à Wołożyn³ (aujourd'hui Biélorussie) dans une famille prestigieuse des magnats polonais, l'une des plus riches et des plus marquantes du duché de Lituanie⁴. Pendant cinq siècles, les Tyszkiewicz donnèrent à la Pologne quarante sénateurs et des hauts dignitaires dont plus d'une vingtaine avaient péri sur des champs de batailles.

Plusieurs membres de la famille Tyszkiewicz servirent dans l'armée napoléonienne. Le grand père de Michel, colonel Michał Tyszkiewicz (1761-1839) dirigea le 17^e régiment de cavalerie⁵ lors de la guerre contre Moscou. Il fut décoré Chevalier de la Légion d'Honneur. Au cimetière du Père Lachaise à Paris, reposent deux parents de

¹ St. Lorentz, *Przewodnik po muzeach i zbiorach w Polsce*, Warszawa, Inerpresse, 1973, p. 25.

² W. Froehner, *La collection Tyszkiewicz : choix de monuments antiques avec texte explicatif de W. Fröhner*, Munich, 1892.

³ M. Berenstejn, *Członkowie wileńskiej Komisji Archeologicznej 1855-1865* comportant les notices biographiques de membres de la Commission Archéologique de Vilnius, Bibliothèque Nationale de Varsovie [BNW], Archives des Manuscrits, cote n° BN IV 10641. Notice biographique du comte Michel Tyszkiewicz, n° 255 : « Członek rzeczywisty od 1 stycznia 1856 r. i Dobroczyńca Muzeum. Ur. 4 grudnia [« w Wołożynie », ajouté à la main] 1828 r. + 18 listopada 1897 w Rzymie. Syn Józefa marsała powiatu Ożmianskiego i Anny z hr. Zabiełłów, brat Józefa i Jana (...)».

⁴ *Notices sur les familles illustres et titrées de la Pologne*, d'un auteur inconnu, Paris, 1862, dans *Teki rodzinne Tyszkiewiczów Potockich, Lubomirskich, Zamojskich* [Dossiers familiaux de Tyszkiewicz, Potocki, Lubomirski, Zamojski] de Zofia Potocka, Bibliothèque Nationale de Varsovie [BNW], cote : Akc. 10114 /4, (Mf 61349), cartes n° 48-49, p. 37 et 189.

⁵ Ibidem.

Michel Tyszkiewicz : Thadée Tyszkiewicz (1744-1852), général et sénateur polonais, chef de la garde d'honneur du Napoléon I^{er}, par qui il fut décoré de la Légion d'Honneur pour la bataille victorieuse à Smoleńsk en 1812, et Michael Tyszkiewicz (1820-1853), comte et général². En été 2010, leurs tombes ont été restaurées par le Bureau de la Conservation de Monuments auprès du Ministère de la Culture et du Patrimoine national de Pologne.

En Lituanie, Michel Tyszkiewicz acheva ses études au lycée de Vilnius en 1848, à l'âge de vingt ans. Puis, il épousa la princesse Maria Radziwiłł (1830-1902)³ avec laquelle il eut cinq enfants.

Le milieu dans lequel il évoluait était un milieu qui disposait non seulement de très grandes richesses matérielles, mais aussi d'une vaste culture et de connaissances artistiques. En 1855, son parent Eustache Tyszkiewicz (1814-1873), éminent archéologue, numismate et historien fonda à Vilnius le Musée des Antiquités, l'un des premiers musées en Pologne. Michel Tyszkiewicz y offrit des meubles et il finança la pose des protections en verre sur les tables numismatiques⁴. À cette époque, il était passionné par la numismatique. De plus, il fut l'un des premiers à avoir soutenu matériellement le Théâtre de Vilnius⁵.

En 1856, il devint membre et bienfaiteur de la Commission Archéologique de Vilnius.

En octobre 1858, il devint membre de la Société Archéologique fondée par le Tsar Alexandre II à Saint-Petersbourg⁶. La même année, avec son frère cadet Joseph, il organisa une chasse aux environs

¹ Division 54, rang 2 du côté du chemin de Montlouis, tombe 3 du côté de l'avenue de la Chapelle. En remplissant ses dernières volontés les descendants du général transportèrent sa dépouille en Pologne en 1939. Barbara Kłosowicz, nous communiqua qu'à l'époque sur la tombe de Thadée Tyszkiewicz se trouva un buste qui fut ensuite dérobé. On retrouve sa photographie dans le livre de Lipkowski de 1911-1912 (BPP, akcyza 2476, la collection de Gałęzowski).

² Z. Potocka. op. cit., cote : Akc. 10114/9 : Carte nr. 2 : „Michał Józef ur. 18... + 1897 żonaty z Maria z ks. Radz. córką ks. Mikołaja i N. z Narbuttów”.

³ A. Snitkuvienė, *Zainteresowanie starożytnym Egipcem na Litwie*, Kowno, 1999, p. 66.

⁴ Division 54, rang 2 du chemin de Montlouis, tombe 2 de l'avenue de la Chapelle. Date sur la tombe : 1820-1853 diffère du document de concession ; la date du décès est le 26 avril 1854 – document qui nous a été communiqué par un monsieur de l'équipe de *Konserwacja zabytków* (Conservation des monuments de Pologne) rencontré le 23 juillet 2010 au cimetière. Sur la tombe inscription : «Uxor et frater morentes preces fun dunt ».

⁵ *Tygodnik Ilustrowany*, n° 49, Vilnius, 1898, p. 973, cit. d'après A. Niwiński op. cit., p. 16.

⁶ Lettre de Konstanty Tyszkiewicz du 26 décembre 1858, BŃW, Archives de Michał Berenstein, cote n° IV 10641.

de Vilnius pour « l'Empereur de toutes les Russies ». Une série de quatre lithographies d'Eugène Cicéri et d'Adolphe Jean Baptiste Bayot représente diverses scènes de cette chasse¹.

Après, la chute de l'État de Pologne en 1795, les anciennes propriétés terriennes étaient respectées. Les occupants russes, autrichiens et prussiens permettaient d'en créer de nouvelles. Elles devaient être confirmées par le souverain de chaque pays et gérées selon leur juridiction. Ainsi en 1862, l'oncle de Michel, Jan Tyszkiewicz pouvait créer le majorat de Birże qui s'étendait sur 50 000 hectares². Michel Tyszkiewicz en hérita quelques mois plus tard, après la mort accidentelle de son oncle et il devint le 2e Paire Majoritaire³. Cet héritage lui assurait l'ampleur de la grande bibliothèque (fig. 2) et des collections, et surtout d'importants moyens financiers grâce auxquels il pouvait séjourner à l'étranger.

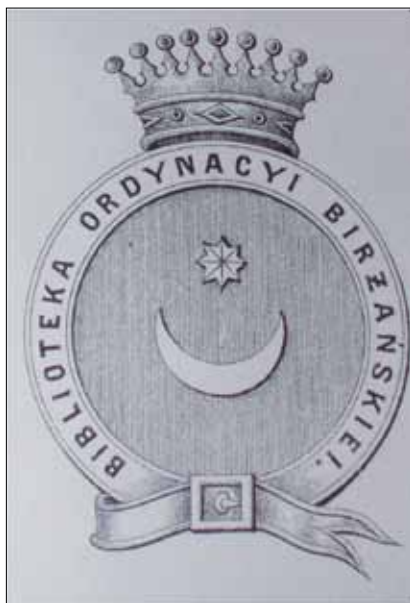


Fig. 2. Sceau avec les armoiries Leliwa de la famille Tyszkiewicz de la bibliothèque de Birże dont tous les livres étaient revêtus en 1869.

¹ 1 Quatre lithographies d'Eugène Cicéri et d'Adolphe Jean Baptiste Bayot, *Episode de la chasse aux environs de Wilna offerte à sa Majesté Alexandre II, Empereur de toutes les Russies par Messieurs les comtes Michel et Joseph Tyszkiewicz*, Apie, 1860.

² A. Snitkuvienė, *op. cit.*, p. 94.

³ M. Berenstejn, *op. cit.*, Rps. BN IV 10642.

Important voyage en Égypte

Au XIXe siècle, pour voyager, tous les Polonais étaient obligés d'être munis d'un passeport. Dans les archives familiales des Tyszkiewicz est conservé un passeport original russe de la belle fille du comte, comtesse Izabella Łącka, seconde épouse de son fils aîné Joseph. Constitué de quatre pages de format A3, il fut délivré par le consulat impérial de Russie à Vevey et Genève en 1916¹. Le passeport russe de Michel Tyszkiewicz devait donc ressembler à celui-ci. Il pouvait être délivré par le Gouverneur Général de Vilnius et de Kaunas.

Comme beaucoup de nobles cosmopolites, Michel Tyszkiewicz s'était rendu probablement plusieurs fois en France. En tout cas, c'est de Paris, via Marseille, qu'il partit en voyage en Égypte, en octobre 1861. Il voyageait en compagnie du prince Ignacy Żagiell (1826-1891), docteur en médecine.

Arrivée à Alexandrie, ce n'était pas lui qui allait se déplacer vers les autorités diplomatiques russes en mission en Égypte. Le vice-consul russe M. Lavisson vint en personne lui rendre visite à l'hôtel. De même, le consul général russe M. Łagowski vint lui remettre des lettres de recommandation à tous les agents consulaires russes présents dans la vallée du Nil². Cela nous montre le rang auquel appartenait le comte.

Le 17 novembre 1861, au Caire, le vice-consul russe Lavisson l'invita à la cérémonie d'ouverture des momies. Sur place, Tyszkiewicz eut l'occasion de démailloter une momie avec ses propres mains, ce qu'il décrit dans son *Journal de voyage en Égypte et Nubie*³ : « Quand je soulevai le cordon, sur lequel étaient enfilés les scarabées, pour les montrer aux personnes présentes, ce cordon déjà complètement pourri tomba en morceaux ; on examina alors les scarabées un par un soigneusement. L'un d'eux, le plus important, était en or massif, deux autres, enfilés à ses côtés, étaient émaillés et entourés d'un petit cadre d'or, les quatre derniers étaient en pierre »⁴.

¹ Sur le passeport se trouve une mention : « Le porteur du présent passeport, sujette russe Madame la Comtesse Isabella Tyszkiewicz, reste à l'étranger et se rend en Russie. Bon pour se rendre en France ». Format A3, 4 pages.

² M. Tyszkiewicz, *Michała hr. Tyszkiewicza dziennik podróży do Egiptu i Nubii (1861-62)* dans *Egipt zapomniany* d'Andrzej Niwiński, Warszawa, 1994, Éd. Pro-Egipt, p. 65.

³ *Idem*, p. 161.

⁴ *Idem*, p. 159-163.

À la fin de cette cérémonie, le consul russe lui offrit un cadeau important : « Monsieur Lavisson se montra si aimable et généreux, qu'il m'offrit en souvenir d'une si intéressante séance, tous les objets que je trouvai en déshabillant les momies »¹.

Lors de ce voyage, Michel Tyszkiewicz fit connaissance d'Auguste Mariette, fondateur du Musée archéologique du Caire. Il visita ce musée guidé par Mariette en personne. Au Caire, il rencontra le vicomte Ferdinand de Lesseps qui dirigeait les travaux du percement du canal de Suez.

Au Caire, le consul russe obtint à Tyszkiewicz une audience chez le vice-roi d'Égypte, Saïd Bacha. Ce dernier lui accorda une lettre, *un firman*, lui permettant de mener des fouilles partout en Égypte et Nubie. C'était un cas tout à fait exceptionnel car à cette époque Auguste Mariette était responsable de toutes les fouilles en Égypte.

Tyszkiewicz pouvait fouiller le sol égyptien à Carnac, à Saqqara, près d'Esna et le sol nubien près d'Uadi es-Sebua. Cela lui fut refusé uniquement dans la nécropole des Thèbes, réservée aux fouilles gouvernementales. Pourtant, Tyszkiewicz suivit le conseil de son guide d'y aller faire de fouilles nocturnes en payant les gardiens.



Fig. 3. Dieux et déesses égyptiens (de gauche à droite : Neith, Satis/Satis, Amon, Osiris), Basse Époque, 664-332 av. J-C., XXVIe - XXXe dynasties, métal cuivreux, incrustations d'or, collection Tyszkiewicz (photographies de Christian Larrieu), Musée du Louvre.

¹ *Idem*, p. 163 : « Pan Lavisson był tak grzecznym i hojnym... ».

La version de son *Journal de voyage en Égypte et Nubie* parue à Paris en 1863 se termine exactement au moment où les fouilles lui furent interdites à Thèbes. Le professeur Andrzej Niwiński, archéologue de l'Université de Varsovie retrouva le manuscrit original de ce journal à Poznań en 1992. Il le publia en 1994. Le récit de Tyszkiewicz reprend donc au moment, où, le guide égyptien lui proposait de mener des fouilles clandestines : « Le *dragoman* a pris aussitôt rendez-vous avec des ouvriers et la nuit suivante, nous entreprendrons la première expédition secrète »¹. D'après Andrzej Niwiński, la permission de fouiller le sol égyptien fut accordée à Tyszkiewicz pour sa grande fortune sollicitée pour le financement des travaux du percement du canal de Suez (ouvert en 1869).

Rentré à Paris, il convia chez lui les conservateurs du Musée du Louvre MM. de Rougé et de Longpérier. Il savait bien que sa collection avait un grand intérêt scientifique. Les deux savants étaient intéressés par plusieurs divinités qui n'étaient pas du tout connues ou étaient très rares². Ils proposaient de les acheter au nom du Musée. Tyszkiewicz écrit alors dans ses mémoires « Je refusai de vendre, mais me fis un plaisir d'offrir le tout en cadeau »³.

Les photographies des statuettes en bronze présentées ici se trouvent dans le mémoire de Monsieur Charles Rouit qu'il consacra à la *Collection égyptienne Tyszkiewicz*, en 1995⁴. En effet, aujourd'hui, nous connaissons cette collection grâce à son mémoire à l'Ecole du Louvre.

Sa collection compte 139 bronzes, parmi lesquels 76 figurines sont remarquables par leur beauté. Elles représentent le panthéon de dieux égyptiens. Après les bronzes, les objets les plus nombreux sont des bijoux et scarabées. Le comte s'y intéressait particulièrement⁵. La

¹ M. Tyszkiewicz, *op. cit.*, p. 241-243 : „Do tego zupełnie mnie pocieszył mówiąc, iż umówił się z kilku stróżami pilnującymi wykopalisk w Tebach. I że ci obiecują, iż w nocy pilnować nie będą w pewnym wąwozie za górami Assassif, że zatem będziemy mogli robić nocne kilkugodzinne poszukiwania w tym wąwozie, który także służył kiedyś za cmentarz dla mieszkańców dawnych Teb. Umówił się już dragoman z robotnikami i jutro w nocy mamy odbyć pierwszą sekretną ekspedycję”.

² E. de Rougé, *Collection égyptienne du comte Tyszkiewicz*, in : *Moniteur des arts* du 16/04/1862, 5e année, n° 244, p. 2.

³ M. Tyszkiewicz, *NS*, p. 1.

⁴ Ch. Rouit, *La collection Tyszkiewicz du Musée du Louvre dans Warsaw egyptological studies I*, Warsaw, National Museum in Warsaw « Pro-Egypt », 1997, p. 213-224, surtout p. 215.

⁵ *Ibidem*.

plupart de ces antiquités portent des incrustations et damasquinures d'or ainsi que des inscriptions permettant d'apprendre le nom de la divinité ainsi que les noms et les charges publiques des dédicataires. « 46 objets ont été cités dans des publications et 9 ont fait l'objet de publications spécifiques »¹.



Fig. 4. Objets de la *Collection Tyszkiewicz* exposés dans les salles du musée ; groupe Osirien, dieu cobra, égide.

Environ 15 % d'objets de cette collection sont exposés dans les salles du Musée du Louvre. Parmi eux, se trouve le groupe OSIRIEN (n° E 3722) de hauteur de 20,5 cm, représentant la déesse Isis qui protège de ses ailes le dieu Osiris qui est adoré par Horus agenouillé devant lui (fig. 4). Le dieu Uroeus correspond au dieu cobra (n° E 3855) dont le corps sinusoïdal a 70 cm de long. Parmi les objets exposés se trouve également une EGIDE (n° E 3761). C'est une plaque protectrice semi-circulaire en métal cuivreux, entièrement gravée. La déesse a une perruque tripartite sur laquelle est gravée une dépouille de vautour.

Actuellement, dix objets de la collection Tyszkiewicz sont mis en dépôt – trois au Musée national de Varsovie, et sept à des musées provinciaux : à Amiens, à Dijon, à Besançon, à Lille et à Péronne².

Entre la France et l'Italie

À Paris, les Tyszkiewicz avaient de nombreuses relations dans le milieu des aristocrates polonais. Ils fréquentaient l'Hôtel Lambert où chaque année avait lieu une vente de charité. Celle de 1862 se remarqua d'autres justement par le comportement surprenant de Michel Tyszkiewicz. Sa femme, pleine de charme Maria, tenait alors un stand avec des bibelots et antiquités. Michel Tyszkiewicz, au lieu

¹ *Ibidem*.

² http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr.

d'acheter quelques objets chez les dames connues du monde, bien nombreuses ce jour-là, acheta d'une manière spectaculaire une seule tasse à thé en porcelaine à sa femme pour le prix exorbitant de 10 000 francs. C'était une grande somme d'argent, et cette histoire représentait à l'époque un vrai fait divers¹. W. Froehner en tant que conservateur adjoint gagnait 4500 francs par an.

Mais les relations familiales entre Marie et Michel Tyszkiewicz devenaient de plus en plus difficiles à cause de la relation amoureuse du comte avec une artiste française Juliette Beaud. Mes récentes recherches permettent de corriger les opinions très dépréciatives à son égard véhiculées dans les écrits consacrés au comte. En effet, elle n'était pas « une ballerine de Montmartre » mais son talent fut découvert par le fameux compositeur Jacques Offenbach (1819-1880) à Marseille. La voix mezzo-soprano de Juliette Beaud l'avait émerveillé et pour lui faciliter ses débuts au théâtre des Bouffes Parisiens, il composa, spécialement pour elle, une opérette intitulée *Daphnis et Chloé*. 40 ans plus tard, ce début serait considéré comme un important événement culturel, puisqu'il est mentionné dans le grand ouvrage *La vie parisienne à travers le XIXe siècle*. Juliette Beaud apparaît dans la même rubrique que Sarah Bernhardt (1844-1923) qui débuta deux ans plus tard, en 1862².

En octobre 1861, J. Beaud joua le rôle de la veuve Palmer dans la comédie *l'Attaché d'ambassade* d'Henri Meilhac (1831-1897). Ce rôle fut également créé spécialement pour elle. Plus tard, ce texte servit de livret à l'opérette, bien connue, de Franz Lehár (1870-1948) *La veuve joyeuse*, créée en 1905³.

Cependant, la situation politique changea en Lituanie. Après l'insurrection nationale polonaise de 1863, les biens familiaux de Wołożyn furent confisqués et les représailles s'abattirent sur les institutions polonaises. En revanche, le majorat de Birże fut conservé dans son intégralité par la famille Tyszkiewicz. Il assurait

¹ H. Korwin-Milewski, *Siedemdziesiąt lat wspomnień (1855-1825)*, Poznań, 1930, p. 46.

² P. A. van Cleemputte, *La vie parisienne à travers le XIXe siècle*, E. Plon, Nourrit et cie, Paris, 1900-01, 3 volumes. Le début de Sarah Bernhardt eut lieu le 11 avril 1862, p. 592.

³ C. Coutin, conservateur en chef, département des Arts du Spectacle, Bibliothèque nationale de France, e-mail du 17/01/2011.

des revenus importants grâce auxquels le comte pouvait exercer sa passion de collectionneur.

La même année, il se sépara de son épouse légitime. De plus, il quitta la France pour s'installer à Naples, où il acheta une villa sur la colline Vomero. Aussitôt, il entreprit des fouilles dans les environs¹. Il les mena à Cumès et à Baïes². Mais, les autorisations nécessaires pour conduire des recherches à Pompéi lui furent refusées.

Finalement en 1865, Tyszkiewicz s'installa à Rome, « la capitale du monde antique ». Il avait parfaitement conscience que celui qui ne se mêlait pas à la politique pouvait y vivre tranquillement. Aussitôt, il entreprit des fouilles sur l'antique via Appia. Le roi et la reine de Naples s'y rendirent en visite³. Une mosaïque remarquable qu'il y découvrit se trouve aujourd'hui au Musée des Thermes à Rome. Un autre monument important, une énorme plaque de marbre portant une très longue inscription fut offerte par lui au Musée du Vatican. Nous savons qu'à cette époque, il possédait aussi une importante collection de médaillons romains et surtout des bronzes antiques⁴. Parmi les bronzes, se trouvaient un Hercule du III^e siècle av. J.-C. d'une grandeur non ordinaire et un disque avec une Aphrodite chevauchant un bouc du IV^e siècle av. J.-C. (fig. 5)⁵.

Plus tard, Tyszkiewicz cédera ces objets exceptionnels à l'empereur Napoléon III. Ces ventes s'effectuaient, probablement, par l'intermédiaire de Wilhelm Froehner qui travaillait au Musée du Louvre. Parmi les bronzes que Tyszkiewicz céda à Napoléon III, se trouvait la tête de jeune homme de Bénévent du I^{er} siècle av. J.-C. en provenance des fouilles d'Herculanum (fig.5)⁶. Napoléon III fit don au Louvre de ces objets⁷. La tête du jeune homme de Bénévent

¹ M. Tyszkiewicz, *NS*, p. 13.

² *Ibidem*.

³ Roi de Deux-Siciles, François II de la ligne Bourbon-Siciles (1859-1861). Après la chute du royaume en 1861, il se retire à Rome sous la protection du pape Pie IX.

⁴ W. Froehner, *Journal (Tagebuch)* Weimar, GSA 107/808, note du 14/05/1872.

⁵ W. Froehner, *idem*, note du 2/05/1869 « Avec Lepic [un marchand ?] à Neuilly chez le Comte Tyszkiewicz ; il a des bronzes antiques : une tête d'éphèbe, un Héraclès d'une grandeur pas ordinaire et un disque avec une Aphrodite chevauchant un bouc ». Traduit de l'allemand original par Marie-Christine Hellmann.

⁶ M. Tyszkiewicz, *NS*, p. 5.

⁷ Musée du Louvre, AGER, N° d'inventaire : NIII 3533. Datation : 2^e quart I^{er} siècle av. J.-C. – 3^e quart I^{er} siècle av. J.-C.

est aujourd'hui une pièce majeure du département des Antiquités grecques, étrusques et romaines¹.



Fig. 5. Bronzes vendus par M. Tyszkiewicz à Napoléon III, aujourd'hui exposés au Musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, salle 32, 1^{er} étage.

Pendant quelques années, Tyszkiewicz fut en possession des quatre médaillons en or du Trésor de Tarse, achetés plus tard également par Napoléon III. Ils sont conservés aujourd'hui au Cabinet des Médailles et Antiques à la Bibliothèque nationale de France.

Le comte vivait à Rome six ou sept mois par an, en général en hiver. Chaque année, avec sa femme, il allait en France où il s'arrêtait à Neuilly-sur-Seine, dans un pied-à-terre au 40 rue de Chézy². En effet, à Neuilly habitait la plus proche famille de Juliette Beaud ; sa mère Élisabeth, sa sœur avec sa famille. Dans les lettres à Froehner apparaît parallèlement une autre adresse à Neuilly, au 74 boulevard Bineau. D'après les registres, Juliette Beaud était propriétaire de ces deux demeures.

Michel Tyszkiewicz fit tout pour pouvoir l'épouser (fig. 6). L'épiscopat de Vilnius lui fournit uniquement une attestation de séparation

¹ L. Pollak, *La Note posthume* dans *Algemaine Zeitung* n° 22 du 20/01/1898, Weimar, GSA 107/692. Traduction de l'allemand en français par Ursula Smaïli.

² Ch. Rouit, *op. cit.*, p. 14.

officielle, en 1872¹. Le divorce n'y était même pas envisageable. La même année, il transmet la gestion du majorat de Birze à son fils aîné Joseph qui avait alors 21 ans². Il élabora tous les documents nécessaires pour qu'il ait une rente jusqu'à la fin de sa vie. Son fils s'engageait à lui payer annuellement la somme de 7 642 roubles or jusqu'à sa mort.



Fig. 6. Comtesse Juliette Tyszkiewicz.

Puisque l'obtention du divorce n'était pas possible en Russie, Michel Tyszkiewicz renonça à sa nationalité russe et opta pour la nationalité helvétique. En 1874, il acquit le droit de cité à Unler-hallau et par conséquent, la nationalité helvétique³ mais les autorités suisses en Italie n'en étaient pas informées jusqu'à sa mort. De plus, aucune adresse du comte n'est connue en Suisse.

¹ A. Snitkuvienė, *BIRŽŲ GRAFAI TIŠKEVIČIAI IR JŲ PALIKIMAS* [Les comtes Tyszkiewicz de Birze et leur héritage], Musée national de Ciurlionis Dailės Muziejus, Kaunas, 2008, p. 49, MAB RD f. 31-1107. « À cause de l'infidélité du comte, le juge décida « une séparation de table, de lit et d'une vie commune jusqu'à leur libre et commun consentement ». MAB BA 1107.

² *Ibidem*, p. 49.

³ Archives familiales des Trafford, lettre du 6 octobre 1898, n° 1 412 /XXIV. 138 du département de la police helvétique de la Légation de Suisse en Italie.

Quatre ans plus tard, en 1878, il divorça officiellement de sa femme Maria à Schaffhausen¹. Et à la suite de ce divorce, il épousa Marie dite Juliette Beaux (sic !) à Romanshorn en 1878. Grâce à ses lettres à Froehner, nous pouvons suivre de nombreux déplacements du couple en Europe, souvent selon de recommandations de médecins. À des cures thermales à la mode comme Aix-les-Bains ou Vichy, Tyszkiewicz préférait se réfugier en été dans les montagnes suisses, sur le mont Saint Gothard, et plus tard sur Monte Generoso (fig. 7).



Fig. 7. Enveloppe du 19 août 1892 conservée au *Goethe und Schiller Archiv* à Weimar GSA 107/692.

Quelquefois, le comte allait chasser en Angleterre, en Bavière ou en Italie². À Ostie, il chassait avec Torquato Castellani, fils du célèbre collectionneur Alessandro Castellani (1823-1883). Le 22 novembre 1883, il écrit à Froehner : « ...je le vois souvent vu que nous chassons ensemble deux fois la semaine ».

¹ M. Tyszkiewicz, lettre de à W. Froehner du 3 avril 1896, Archives de Weimar, cote n° GSA/107/692 (6). Il s'agit un feuillet séparé qui accompagnait cette lettre. Suite à une nouvelle publication de l'Almanach de Gotha A, Michel Tyszkiewicz fut obligé de faire des réclamations auprès de l'éditeur Gotha Gräfliche Häuser afin qu'à la page 507, le mot « séparée » soit remplacé par « divorcée » en parlant de la première femme du comte, princesse Maria Radziwiłł, ligne de Berdyczów, née en 1830 car le mot « séparée » et non « divorcée » faisait un grand tort à la seconde femme du comte.

² M. Tyszkiewicz, lettre à W. Froehner du 22/11/1883, Weimar GSA 107/692.

Rome – musée privé

Tyszkiewicz séjourna à Rome durant 32 ans. Grâce à ses lettres à Froehner, nous connaissons ses adresses successives à Rome. D'après les registres de la ville de Rome, il n'y était jamais propriétaire, mais locataire.

En 1892, il déménagea dans un bâtiment nouvellement construit au 25 via Gregoriana. Il est situé à l'angle de la place de la Trinité des Monts. Au 3^e étage, il avait à sa disposition 300 m². C'est bien là où fonctionnait son musée archéologique.

À Rome, tout le monde connaissait le « Conte Polacco », comme on l'appelait, l'homme à la taille de géant [MK – il avait 2 m et 8 cm ou 2 m et 15 cm], « avec sa longue barbe rousse superbement portée, le grand seigneur bon et affable, l'acheteur le plus passionné et le plus prodigue d'objets antiques »¹. Sa maison était une sorte de musée où se réunissaient presque chaque jour, dans l'après-midi, les personnes les plus compétentes en matière d'antiquités qui vivaient à Rome, pour admirer les objets précieux déjà exposés et les nouvelles acquisitions réunies par le comte qui les présentait à l'admiration de ses amis². Parmi les visiteurs se trouvait l'Impératrice Frédéric, reine de Prusse (1840-1901)³.

Il ne gardait pas ses trésors jalousement pour lui comme d'autres⁴. L'on pouvait étudier ses collections « sous chaque angle et en publier ce qu'on voulait ». À part les glyptiques, noyau de sa collection, il collectionnait des vases grecs.

¹ W. Froehner, cit. d'après Ch. Rouit, *Recherches sur la collection Tyszkiewicz*, Paris, 1995, Tom 1, p.15.

² F. Bernabei, *ibidem*.

³ Tyszkiewicz en écrit dans sa lettre du 18 mars 1895.

⁴ L. Pollak, *Note posthume de Michel Tyszkiewicz* in : *Algemaine Zeitung*, Beilage München, n° 22 du 28/01/1898, Weimar, GSA 10/692.



Fig. 8. Cratère Niobides, cratère en calice à figures rouges, 480 –460 av. J-C. Musée du Louvre, galerie Campana, salle 43.

En 1895, il écrit à Froehner : « Malgré vos conseils, je ne peux pas me résoudre à céder mes vases malgré le prix avantageux de 93 700 francs que l'on m'en offre. (...) Aujourd'hui, l'ensemble de ma collection est devenu important que cela fait la joie de ma vieillesse et tous les nombreux visiteurs me sont enchantés. Après ma mort, on en fera ce que l'on voudra »¹. Tyszkiewicz continuait à vendre et offrir ses antiquités au Musée du Louvre. En 1883, il y vendit le cratère Niobides (fig. 8).

D'après son fils aîné, Joseph, le comte vendait au fur et à mesure ses collections². Froehner nous aide à comprendre pourquoi Tyszkiewicz se séparait aussi facilement des beaux objets qu'il possédait : « Sitôt qu'il avait fait une acquisition, il la regardait des heures entières, suivant de l'œil le moindre coup de ciselet ou de pinceau, jouissant des perfections qu'il y voyait, ayant des satisfactions et des surprises dont nul ne se serait douté. Cet examen fait, l'objet avait à peu près cessé de l'intéresser ...³».

¹ M. Tyszkiewicz, lettre à W. Froehner du 18/03/1895, GSA 107/692, Weimar.

² J. Tyszkiewicz, *Zbiory mojego ojca Michała Tyszkiewicza*, dans *Tyszkiewicziana*, Poznań, 1903, p. 86-87.

³ W. Froehner, cit. d'après Ch. Rouit, *Recherches sur la collection Tyszkiewicz*, École du Louvre, 1995, p. 16.

Au bout de 20 ans, l'amitié avec Froehner se transforma en vraie collaboration entre ces deux hommes sur l'édition du catalogue de *La Collection Tyszkiewicz choix de monuments antiques avec texte explicatif de W. Froehner* dont la première livraison est parue à Munich en

1892. Le meilleur exemple de cette collaboration représente la lettre du 29 août 1892, dans laquelle se trouve une intéressante documentation iconographique. Le comte y dresse un dessin avec la disposition des bijoux antiques en or sur la première planche du catalogue.

La première planche du catalogue de 1892 respecte fidèlement toutes les indications données par Tyszkiewicz. Après sa mort, le grand diadème en or émaillé, chef d'œuvre de l'art grec du III^e siècle avant J.-C. fut mis en vente aux enchères à Paris. Cette fois-ci, une planche entière lui était réservée. Au centre du diadème, dont la longueur est de 50 cm, se trouve une figurine de dieu Amour enfant, debout, nu avec une guirlande sur la poitrine. L'Amour fait une libation, sa main gauche avancée est en train de vider une patère¹.

Lors de la vente posthume en 1898, le diadème fut acquis par le British Museum pour la somme de 6 100 francs et les traces de cette opération se trouvent dans leurs archives. British Museum possède aujourd'hui d'autres objets anciennement de la collection Tyszkiewicz.

Le comte était en correspondance d'affaires avec tous les négociants en Antiquité de Paris et de Londres². Il écrivait environ 100 lettres par mois. Parmi les collectionneurs, les savants et les marchands avec qui il était en relation et dont les noms apparaissent dans ses lettres adressées à Froehner, nous pouvons citer : Salomon Reinach, Hans Hoffmann, le baron Edmond de Rothschild, Alessandro Castellani, Francesco Martinetti, Wolfgang Helbig, le prince Alessandro Torlonia, le sénateur Giovanni Barracco, et le comte russe Grégoire Strogonoff.

¹ W. Froehner, *La collection Tyszkiewicz, choix de monuments*, 1892, *op. cit.*, p. 4.

² M. Tyszkiewicz, lettre à W. Froehner du 22 janvier 1875.

Ce dernier joua un rôle important dans la vie du comte. Il l'avait averti contre des fabriques de fausse bijouterie, fondées à Kertch en Ukraine et en Roumanie, imitant l'art grec et scythe du IV^e siècle avant J.-C.¹. Les collections du Musée de l'Ermitage contenaient beaucoup d'objets faux achetés à Odessa et provenant de Kertch et de Roumanie. Strogonoff montra au comte certains détails caractéristiques de ce travail où se révélait la main d'un faussaire². Grâce à lui, au début de 1896, Tyszkiewicz évita l'achat d'une tiare en or du III^e siècle avant J.-C. qui lui fut proposée par des marchands venant de Vienne. Cette tiare lui était présentée comme provenant d'Olbia, ancienne colonie grecque fondée par les habitants de Milet sur les berges de l'estuaire du Boug méridional. Ses décors en relief sont inspirés de l'*Illiade*. Tyszkiewicz ne pouvait que de s'en méfier.

Malheureusement, quelques mois plus tard, à la fin du mois de mars 1896, l'objet fut acheté par le Musée du Louvre pour la somme de 200 000 francs³. Froehner était de ceux parmi les savants qui considéraient la tiare comme authentique. Tyszkiewicz lui écrit : « La tiare en or achetée par le Louvre m'a été offerte par un Polonais, mais, j'ai été absolument de l'opinion de ceux qui à Vienne l'ont jugée fausse, et je n'en ai pas voulu. Je crois que le Musée du Louvre ne la gardera pas longtemps dans ses vitrines car il finira par s'apercevoir que l'objet est faux »⁴!

Cependant le Louvre ne la retira de l'exposition qu'en 1903, et seulement suite à une déclaration de l'orfèvre russe Israël Rouchomovsky (1860-1934) publiée sur les pages du *Figaro* précisant qu'il était « prêt à venir à Paris pour prouver que la tiare était bien son œuvre⁵ ».

En octobre 1897, Tyszkiewicz était gravement malade. Il souffrait d'une tumeur de vessie et il devait subir une opération à chloroforme. Avec patience, il remettait son sort dans les mains de Dieu. Il est mort le 18 novembre 1897. Conformément à sa volonté, il est enterré au cimetière Campo Verano, à Rome. Juliette Beaud lui survivra d'une

¹ M. Tyszkiewicz, *NS*, *op. cit.*, p. 71-72.

² *Ibidem*. Grâce à Strogonoff, Tyszkiewicz ne figurait pas au nombre des victimes des centres nouveaux, ci-dessus cités.

³ H. Duchêne, *La tiare de Saïtaphernès* in : *Les dossiers d'archéologie* n° 312, avril 2006, p. 8-15.

⁴ M. Tyszkiewicz, lettre du 7/04/1896, GSA 107/692 (7).

⁵ *Ibidem*, p. 13.

année. Elle est morte à Neuilly-sur-Seine. Elle repose au cimetière de Montmartre dans la chapelle de la famille Beaud auprès de sa mère et de son frère.

Après sa mort, sa collection fut mise aux enchères les 8, 9 et 10 juin 1898, à l'Hôtel Drouot à Paris. Froehner élabora le catalogue pour cette vente. À cette occasion, le Musée du Louvre acheta quelques objets pour ses départements.

Le département des Antiquités orientales acheta le « Bouquetin ailé », anse d'amphore de style perse en argent plaqué d'or pour la somme de 29 600 francs. C'est une autre pièce majeure du Louvre.

Le département des Antiquités égyptiennes acquit une seule œuvre pour la somme de 21 500 francs, de qualité tout à fait exceptionnelle, la magnifique statue guérisseuse en basalte noir du IV^e siècle av. J.-C. qui porte désormais le nom de « statue Tyszkiewicz »¹. Le département des Antiquités grecques, étrusques et romaines acheta le remarquable trésor de Carthage en argent : une patère à manche en forme de dauphin, une coupe à couvercle et une paire de cuillères.

Plus tard, le Musée du Louvre entra en possession d'un autre chef d'œuvre de l'art égyptien de la collection Tyszkiewicz. C'était un pectoral en or incrusté de lapis lazuli et de la patte de verre rouge représentant le Dieu créateur Amon-Rê. Il a 11,5 cm, et il date du IX^e siècle av. J.-C.². Ce beau pectoral n'était jamais exposé au Musée du Louvre, mais le Louvre le prêta exceptionnellement pour une exposition qui se tient actuellement au Musée archéologique d'État à Varsovie. Elle fut inaugurée le 12 décembre 2011, à l'occasion du 150^e anniversaire des fouilles de Michel Tyszkiewicz en Égypte. L'exposition ressemble 135 objets de sa collection égyptienne, dont 18 proviennent du Musée du Louvre. Elle sera ouverte jusqu'au 31 mai 2012.

Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris, le 8 mars 2012.

¹ Christiane Ziegler, *Un chef d'œuvre de la collection Tyszkiewicz*, in : *Warsaw egyptological studies*, I, National Museum in Warsaw, Pro-Egypt, Warsaw, 1997, p. 327.

² Catalogue de l'exposition *Papirusy, mumie, zloto*, Varsovie, 2011, p. 62.

Filip Taterka

Les mystères des hiéroglyphes – la cryptographie égyptienne sous le Nouvel Empire¹

Les anciens Égyptiens employaient trois types d'écriture ; la plus importante et la plus anciennement attestée est l'écriture hiéroglyphique². Concernant cette dernière, deux formes se distinguent : la forme ornementale comprenant des signes bien dessinés et très détaillés (parfois en couleur) et la forme cursive (dessins schématiques). La première forme est présente principalement sur les parois des temples ou bien des tombes, tandis que la deuxième est utilisée pour écrire sur papyrus.

Dans la mythologie égyptienne, les hiéroglyphes ont été inventés par le dieu Thot, patron de la sagesse et de l'écriture (ainsi que dieu de la lune)³ et c'est la raison pour laquelle les hiéroglyphes ont été nommés par les Égyptiens eux-mêmes : md.w nTr, ce qui signifie « les paroles de dieu »⁴.

Sous l'Ancien Empire, un deuxième type d'écriture apparaît : le hiératique⁵. Il s'agit d'une écriture cursive employée principalement dans la documentation administrative. La plupart des textes

¹ Je voudrais remercier M. le Professeur Jerzy Pielaszek, directeur du Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris pour m'avoir donné la possibilité de présenter cette conférence et de la publier dans les Annales. Je remercie également M. le Docteur Andrzej Ćwiek et M. Jakub Śliwa de m'avoir permis d'utiliser les photos de leurs ressources. Je suis aussi très reconnaissant à Cécile Bernal d'avoir corrigé et amélioré la formulation de mon texte.

² L'écriture hiéroglyphique est pour la première fois attestée dans la tombe U-j dans la nécropole Oumm el-Qâab à Abydos qui est attribuée au roi dit Scorpion Ier. On y a trouvé 173 étiquettes d'os et d'ivoire inscrites en hiéroglyphes les plus anciens. La tombe date de 3200 av. J.-C. environ : Barry J. Kemp, *Ancient Egypt. Anatomy of a Civilization*, 11e éd., London-New York, 2006, p. 91 ; Krzysztof M. Ciałowicz, *Początki cywilizacji egipskiej*, Warszawa-Kraków, 1999, p. 140-141. Pour plus d'informations sur les plus anciens exemples de l'écriture hiéroglyphique, voir en dernier lieu : Jochem Kahl. *Das System der ägyptischen Hieroglyphenschrift in der 0.-3. Dynastie*, Wiesbaden, 1994 (= *GOF* IV/29).

³ Richard H. Wilkinson, *The Complete Gods and Goddesses of Ancient Egypt*, London-New York, 2003, p. 215-217.

⁴ Le nom contemporain des hiéroglyphes vient de l'ancien grec et veut dire « les caractères sacrés sculptés ».

⁵ Sur les origines de l'écriture hiératique, remontant peut-être même à une époque plus ancienne que l'Ancien Empire, voir en dernier lieu Ilona Regulski, « The Beginning of Hieratic Writing in Egypt », in : *SAK* 38 (2008), p. 259-274.

littéraires ont été également écrits en hiératique, car c'est ce type d'écriture qui fut enseigné dans les écoles de scribes¹.

Enfin, le troisième type d'écriture, le démotique, même plus cursif que le hiératique, est attesté pour la première fois à l'époque saïte². Il faut cependant souligner que tous les exemples décrits ci-dessous ne concernent que l'écriture hiéroglyphique.

Les hiéroglyphes ont été déchiffrés en 1822 par un savant français, Jean-François Champollion³ (qui pour cela est considéré comme le père de l'égyptologie), grâce à la découverte faite en 1799, pendant l'expédition du général Bonaparte en Égypte, sur le site de Rosette⁴. Au cours de constructions de fortifications, un grand fragment de stèle a été découvert datant de l'an 196 av. J.-C., c'est-à-dire du règne du roi Ptolémée V. Le texte, un décret émis par un synode de prêtres, a été composé en trois langues distinctes : l'égyptien classique (écrit en hiéroglyphes), le démotique et le grec ancien⁵. Grâce à cette fameuse pierre de Rosette, Champollion a découvert la double nature de l'écriture hiéroglyphique, c'est-à-dire sa nature phonético-idéographique⁶. En effet, les hiéroglyphes se composent de trois types de signes : les phonogrammes, les idéogrammes et les déterminatifs. Les phonogrammes sont les signes qui correspondent à tel ou tel son de la langue parlée. On distingue trois types : les phonogrammes unilitères, bilitères et trilitères qui correspondent à une, deux et trois consonnes respectivement. Les idéogrammes sont employés pour écrire un mot entier. Par exemple, le signe représentant le cœur permet d'écrire le terme « cœur ». Parfois, la

¹ Sur la culture littéraire en Égypte, voir en dernier lieu : John Baines, *Visual and Written Culture in Ancient Egypt*, Oxford-New York, 2007, p. 33-201.

² Janet H. Johnson, *Thus Wrote 'Onkhsheshonqy – An Introductory Grammar of Demotic*, Ille éd., Chicago, 2000, § 1.

³ Sur Champollion, voir en dernier lieu : Hermine Hartleben, *Jean-François Champollion : sa vie et son œuvre 1790-1832*, trad. D. Meunier, Paris, 1997.

⁴ Sur l'expédition de Bonaparte en Égypte, voir : Vivant Denon, *Voyages dans la Basse et la Haute Égypte pendant les campagnes de Bonaparte en 1798 et 1799*, Londres, 1817 (et les éditions plus récentes).

⁵ Pour plus d'informations sur ce monument : voir Robert Solé, Dominique Valbelle, *La pierre de Rosette*, Paris, 1999.

⁶ Champollion présenta pour la première fois les résultats de son travail dans sa *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains*, Paris, 1822. Voir aussi son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, ou Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, 1824.

signification des idéogrammes peut être plus profonde. Par exemple, le signe représentant le disque solaire peut correspondre au terme « disque solaire », mais également à d'autres mots comme « Râ » (nom de la divinité solaire) ou « jour ». Enfin, les déterminatifs sont des signes qui ne sont jamais prononcés, placés à la fin d'un mot afin de préciser son sens. En effet, les termes égyptiens sont divisés en diverses catégories : êtres humains, activités, animaux, noms de villes etc. Les déterminatifs révèlent la catégorie du mot en question¹.

Cette longue introduction sur la nature de l'écriture égyptienne en tant que telle était nécessaire pour bien comprendre ce qui va suivre, à savoir la description des exemples de la cryptographie égyptienne sous le Nouvel Empire.

En général, la cryptographie égyptienne est l'utilisation de graphies atypiques soit pour ajouter une signification nouvelle à des inscriptions standards, soit pour les rendre illisibles aux profanes. Cela ne veut pas dire toutefois que les inscriptions cryptographiques comportent des prophéties sur la date de la fin du monde ou sur des événements à venir. En fait, leur contenu se réfère surtout aux concepts théologiques, ainsi qu'à l'idéologie du pouvoir royal. Pour créer un cryptogramme, les Égyptiens respectent trois règles :

- changer la forme traditionnelle d'un signe particulier ;
- modifier la valeur phonétique du signe ou élargir sa signification ;
- ajouter des signes qui normalement n'apparaissent pas².

L'usage pratique de ces règles sera démontré par des exemples précis par la suite.

Il paraît que les origines de la cryptographie égyptienne remontent à la période de l'Ancien Empire, peut-être même jusqu'au tout début de la III^e dynastie comme nous l'indique la représentation d'un dignitaire royal (fig. 1) ayant vécu sous le règne du roi Nétjerikhet (mieux connu sous le nom postérieur de (Djéser)), premier roi

¹ Alan H. Gardiner, *Egyptian Grammar Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, III^e éd., Oxford, 1957, § 17-25 ; James P. Allen, *Middle Egyptian. An Introduction to the Language and Culture of Hieroglyphs*, II^e édition, Cambridge, 2010, § 1.5.

² Étienne Drioton, *La cryptographie égyptienne*, in : *CdE* 9 (1934), 192-195.

de cette dynastie¹. Son visage est aujourd'hui presque entièrement détruit, mais nous pouvons observer que le dignitaire tient un vase de purification dans sa main frontale et un petit objet circulaire dans sa main arrière. La nature de ce dernier demeure obscure : peut-être s'agit-il d'un petit pain ou bien d'une boule d'encens. Cependant, la présence de ces objets ici est extrêmement importante. Le vase de purification est le hiéroglyphe agrandi Hs, ce qui signifie « louer » ou « favoriser ». La forme du second objet ressemble fortement à elle du disque solaire, et si c'est le cas, alors nous pouvons le lire : ra. Ainsi, nous obtenons donc l'expression suivante : Hs.(j)-ra, ce qui veut dire « loué de Râ ». Enfin, pour une parfaite compréhension de cette représentation, il faut ajouter que le personnage en question s'appelait Hésy-Râ².

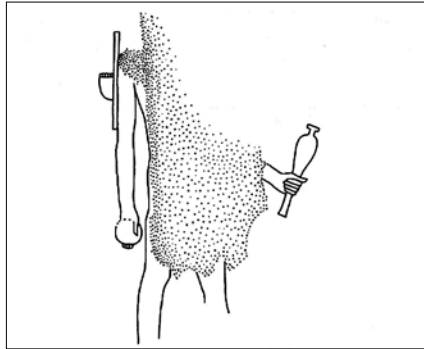


Fig. 1. Représentation du dignitaire royal Hésy-Râ, IIIe dynastie.
D'après : Kahl, »Ra is my lord«..., *op. cit.*, p. 31, fig. 16.

La cryptographie égyptienne se développe toutefois plus rapidement sous le Nouvel Empire et en particulier à partir du règne de (Hatshepsout) de la XVIIIe dynastie. Ce règne exceptionnel constitue une période de recherches pour des solutions nouvelles dans tous les domaines de la culture égyptienne (ce qui est lié à la

¹ Sur la position du Nétjerikhet-(Djeser) au sein de la IIIe dynastie voir : Michel Baud, *Djéser et la IIIe dynastie*, Paris, 2002, p. 48-70 ; Andrzej Ćwiek, « History of the Third Dynasty, another update on the kings and monuments », in : Hana Vymazalová, Miroslav Bárta, *Chronology and Archaeology in Ancient Egypt (the Third Millennium B.C.)*, Prague, 2008, p. 90-93.

² La photo de cette représentation se trouve dans : James E. Quibell, *Excavations at Saqqara (1911-1912). The Tomb of Hesi*, Le Caire, 1913, pl. VII.3. L'interprétation dans : Henry G. Fischer, « Some Emblematic Uses of Hieroglyphs with Particular Reference to an Archaic Ritual Vessel », in : *MMJ* 5 (1972), p. 17-19 ; *idem*, « Two Replies », in : *GM*, 49 (1981), p. 28-31 ; Wendy Wood, « A Reconstruction of the Reliefs of Hesi-re », in : *JARCE* 15 (1978), p. 18-19 ; Jochem Kahl, »Ra is my lord«. *Searching for the Rise of the Sun God at the Dawn of Egyptian History*, Wiesbaden, 2007 (= *Menes* 1), p. 30-31.

situation extraordinaire du pharaon féminin). Il n'est donc guère étonnant que le domaine de l'écriture ait également été touché¹. C'est avec toute vraisemblance que le dignitaire royal Sénenmout, un personnage d'exception, qui a également fait office de tuteur pour la fille royale (Néféroû-Râ), fut responsable de l'élaboration de la majeure partie des cryptogrammes inventés à cette époque (sinon tous)².

Dans une inscription, gravée sur la statue cubique le représentant avec (Néféroû-Râ)³, Sénenmout se vante d'avoir créé « des images que j'ai faites selon idée de mon cœur, en travaillant comme celui qui est dans le champ⁴, sans les avoir trouvées dans un écrit des ancêtres »⁵.

Il s'agit des deux représentations situées sur les bras de la statue :



Fig. 2. Deux cryptogrammes gravés sur la statue de Sénenmout à Berlin.

(A. Bras gauche. B. Bras droit). D'après : *Urk. IV*, 406,5.

L'image représentée sur le bras droit (fig. 2b) se compose de trois éléments. Le premier est un oiseau ou, plus exactement, un vautour qui, en principe, désigne la déesse Nékhbet, patronne de la Haute Égypte. Cependant, dans les représentations cryptographiques, sa signification peut être élargie à d'autres divinités féminines. Ici, elle

¹ Sur le règne de Hatchepsout, voir : Christiane Desroches-Noblecourt, *La reine mystérieuse Hatshpesout*, Paris, 2002 ; Florence Maruéjol, *Thotmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Paris, 2007, p. 35-85 ; Suzanne Ratié, *La reine Hatchepsout. Source et problèmes*, Montpellier, 1979.

² À propos de la carrière de Sénenmout et ses nombreux titres voir : Peter F. Dorman, *The Monuments of Senenmut. Problems in Historical Methodology*, London-New York, 1988, p. 165-181.

³ Berlin 2296. Une statue analogue se trouve au Musée du Caire (CG 42114). Description de ces statues dans : Dorman, *Monuments of Senenmut...*, *op. cit.*, p. 146-148.

⁴ C'est-à-dire en travaillant très longuement et dur.

⁵ *Urk. IV*, 406, 10 d'après la version de Berlin.

désigne sans doute la déesse Mâat, la personnification de l'harmonie universelle établie par le dieu Râ au moment de la création du monde. Le deuxième élément représente un œil wDA τ placé sur le corps du vautour. L'œil wDA τ est l'ancien symbole du dieu Horus, mais l'œil en tant que tel est aussi très fortement lié au dieu Râ (nous connaissons le mythe selon lequel le dieu solaire a envoyé son œil sur terre pour punir l'humanité de ses péchés¹). Ici, c'est Râ lui-même qui est désigné par la représentation de l'œil. Enfin, le troisième élément, situé entre les pattes du vautour, figure le hiéroglyphe des bras levés se prononçant kA. Le ka est l'expression de l'énergie vitale transmise par le dieu Atoum au premier couple des dieux, aux origines du monde².

En somme, nous avons donc trois éléments : mAa.τ, ra et kA. Si nous changeons un peu l'ordre des mots et si nous ajoutons le cartouche royal, nous obtenons alors l'expression suivante : (mAa.τ-kA-ra)|³ qui est le nom de couronnement de (Hatchepsout)|⁴.

En revanche, l'image du bras gauche (fig. 2a) représente un personnage très surprenant. En effet, ce dernier tient deux objets sacrés, anx (le signe de la vie) dans sa main frontière et le sceptre wAs (symbole du pouvoir) dans sa main arrière. Les deux objets étant des attributs divins, il s'agit probablement de la représentation d'une divinité mais laquelle ? Dans la majorité des cas, il suffit de regarder la tête pour la reconnaître; hélas ici, il nous est impossible (du moins

¹ Charles Maistre, « Le livre de la Vache du Ciel dans les tombeaux de la Vallée des Rois », in : *BIFAO* 40 (1941), p. 53-115 ; Erik Hornung, *Der ägyptische Mythos von der Himmelskuh. Eine Ätiologie des Unvollkommenen*, Freiburg-Göttingen, 1982 (= *OBO* 46).

² Ce thème est déjà évoqué dans les *Textes des Pyramides* où la formule 600 (= N 359 selon numération de James P. Allen, *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Atlanta, 2005) dit : Ô, Atoum qui viens à exister ! Tu t'es élevé en tant que Grande Colline (et) tu as brillé en tant que Colline Bénebéne dans le domaine du Oiseau Bénou à Iounou (= Héliopolis) ! Celui qui tu as recraché c'est Chou (et) celle qui tu as vomie c'est Tefnout ! Tu as mis tes bras autour d'eux en tant que les bras du ka, afin que ton ka soit en eux ! ; PT 1652a-1653a. Traduction d'après : Kurt Sethe, *Die altägyptischen Pyramidentexte*, vol. I-IV, Leipzig 1908-1922.

³ Sur la titulature royale des souverains du Nouvel Empire, voir Jürgen von Beckerath, *Handbuch der ägyptischen Königsnamen*, Mainz 1984 (= *Münchener Ägyptologische Studien* 49), p. 132-177.

⁴ Desroches-Noblecourt, *La reine mystérieuse...*, *op. cit.*, p. 259-260 ; Étienne Drioton, « Deux cryptogrammes de Sénenmout », in : *ASAE* 38 (1938), p. 235-236 ; Cathleen A. Keller, « The Statuary of Senenmut », in : Catharine E. Roehrig *et al.* (éds.), *Hatshepsut: from Queen to Pharaoh*, New York, 2005, p. 117 ; Filip Taterka, « Kryptografia egipska w czasach panowania królowej Hatshepsut », in : *AR* 1/I (2009), p. 143. Il faut ajouter que ce même cryptogramme se trouve aussi dans la Chapelle de Hathor dans le temple de (Hatchepsout)| à Deir el-Bahari (dans ce cas cependant le hiéroglyphe kA a été remplacé par le signe Sn ; Drioton, « Deux cryptogrammes... », *op. cit.*, p. 238-239 ; Naville, IV, pl. CIII) ce qui permet de supposer que Sénenmout avait une influence considérable concernant le choix du programme iconographique du temple.

au premier abord) de définir la tête de la divinité en question. Les anciens Égyptiens, très vraisemblablement, auraient pu nommer ce dieu *jmn-HAt*, ce qui signifie : « Celui dont le visage est caché ». Toutefois, une observation plus attentive permet de constater que la tête divine se compose en réalité de ces mêmes objets sacrés : *anx* et *wAs*. Cette composition, intégrant deux attributs divins pour n'en former qu'un, aurait pu être appelée par les Égyptiens eux-mêmes *Xnm-Sps.wt* ce qui signifie « unir des objets sacrés ». Ainsi, nous obtenons les quatre éléments suivants : *jmn*, *HAt*, *Xnm* et *Sps.wt*. Comme dans le cas précédent, il nous faut un peu changer l'ordre des mots et ajouter le cartouche royal pour obtenir l'expression (*HAt-Spws.wt-Xnm.t-jmn*), constituant le nom de naissance complet de (Hatchepsout) comportant son épithète : *Xnm.t jmn* « unie avec Amon »¹.

Il est très vraisemblable que ce même Sénenmout a également inventé un autre cryptogramme avec lequel il s'est fait parfois représenter en ronde-bosse² (fig. 3). Celui-ci se compose de trois éléments : le cobra à cornes (1), reposant sur le hiéroglyphe *kA* (2), et le disque solaire entre ses cornes (3). Le disque solaire est sans aucun doute le symbole du dieu *Râ* (*ra*) lui-même. La signification du signe *kA* a déjà été expliquée ci-dessus. Il nous reste donc à déchiffrer la représentation du cobra. Dans l'écriture hiéroglyphique, le cobra est utilisé en tant que déterminatif du terme « déesse ». Cela signifie que ce signe peut désigner la déesse en tant que telle ou bien une divinité féminine particulière³. Ici, il semble certain que le cobra désigne la déesse *Mâat* (*mAa.t*), personnification de l'Ordre universel. Ainsi, nous obtenons trois éléments : *ra*, *mAa.t* et *kA*. Il suffit alors de changer un peu l'ordre des mots et d'ajouter le cartouche royal (comme dans les exemples décrits ci-dessus) pour obtenir comme résultat à nouveau le nom de couronnement de (Hatchepsout) – (*mAa.t-kA-ra*)⁴.

¹ Desroches-Noblecourt, *La reine mystérieuse...*, *op. cit.*, p. 259 ; Drioton, « Deux cryptogrammes... », *op. cit.*, p. 237-238 ; Keller, « The Statuary of Senenmut », *op. cit.*, p. 117 ; Taterka, « Kryptografia egipska... », *op. cit.*, p. 142-143.

² Ce sont les statues suivantes : Brooklyn 67.68 ; Forth Worth AP 85.2 ; Le Caire JE 34582 ; Louvre E 11057 ; Munich AS 6265 ; New York MMA 48.149.7 et statue n° 4031 trouvée par la mission polonaise à Deir el-Bahari ; pour la bibliographie de ces statues, voir : Marta Sankiewicz, « Cryptogram Uraeus Frieze in the Hatshepsut Temple at Deir el-Bahari », in : *ET* 22 (2008), p. 211-212.

³ Gardiner, *Egyptian Grammar...*, *op. cit.*, p. 476.

⁴ Drioton, « Deux cryptogrammes... », *op. cit.*, p. 239-240 ; Gay Robins, « The Names of Hatshepsut as King », in : *JEA* 85 (1999), p. 109 ; Sankiewicz, « Cryptogram Uraeus Frieze... », *op. cit.*, p. 201 ; Taterka, « Kryptografia egipska... », *op. cit.*, p. 144.

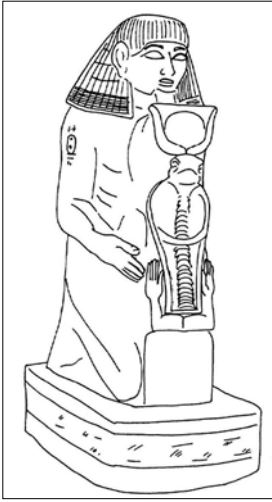


Fig. 3. Dessin de la statue de Sénenmout à Brooklyn. D'après : Cathie Spieser, *Les noms du Pharaon comme êtres autonomes au Nouvel Empire*, Fribourg-Göttingen, 2000 (= OBO 174), p. 349, n°230.

Ce même cryptogramme apparaît également dans le temple de (Hatchepsout) à Deir el-Bahari (fig. 4). En effet, il est intégré à la frise d'uraei¹ ornant certaines chambres du temple (le reste est orné par la frise $\chi\kappa\tau$ ², plus typique pour les temples égyptiens)³. Il faut donc se demander pourquoi Hatchepsout choisit ce type de représentation comme le cryptogramme de son nom.

Le cobra à cornes comportant le disque solaire est l'ancienne représentation de la déesse Rénénoutet qui, dans les publications égyptologiques, est très souvent désignée comme la déesse des céréales. Cependant, cette dernière possède une signification bien plus profonde. En fait, Rénénoutet est la déesse de la nourriture et de la subsistance en tant que telle ; elle joue donc le rôle de nourricière divine faisant vivre tout ce qui existe⁴. En ayant adapté son image pour son cryptogramme, (Hatchepsout) souhaitait ainsi s'identifier

¹ Sankiewicz, « Cryptogram Ureus Frieze... », *op. cit.*, p. 204-210. L'auteur distingue trois types de frise en montrant son évolution. Cette même frise apparaît également sur les autres monuments (tant royaux que privés) conçus sous le règne de (Hatchepsout), pour l'énumération de ceux-ci voir : *ibid.*, p. 210-212.

² Sur la frise, $\chi\kappa\tau$ est décrit en exemple du temple de (Thoutmosis III) à Deir el-Bahari, voir : Monika Kołodko-Dolińska, « Studies on the Khoker Frieze in the Temple of Tuthmosis III in Deir el-Bahari », in : *ET* 14 (1990), p. 29-60.

³ Pour la distribution des frises dans le temple de (Hatchepsout), voir le plan dans Sankiewicz, « Cryptogram Ureus Frieze... », *op. cit.*, p. 205.

⁴ Wilkinson, *The Complete Gods...*, *op. cit.*, p. 225-226.

et s'associer à la déesse tutélaire en se présentant comme celle qui nourrit le peuple de l'Égypte¹.

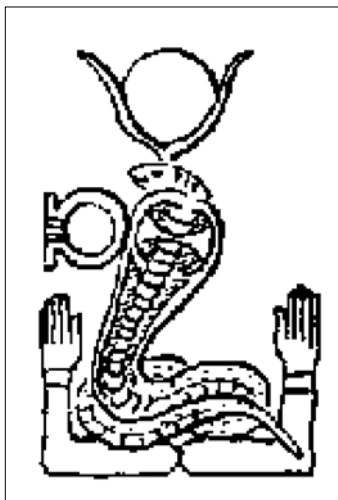


Fig. 4. La frise cryptographique à Deir el-Bahari. D'après : Drioton, « Deux cryptogrammes... », *op. cit.*, p. 239, fig. 20.

Toutefois, comment pouvons-nous être certains de nos interprétations, autrement dit, comment pouvons-nous savoir si tout ce qui vient d'être présenté n'est pas une pure spéculation ?

Deux indices nous conduisent à de telles interprétations. Premièrement, il existe une frise analogue provenant du temple d'(Amenhotep III) à Louxor² (fig. 5). Cette fois-ci, cependant, le cobra à cornes ne repose plus sur le signe kA, mais sur le signe nb représenté par une corbeille. Ce changement est dû à la différence entre les noms de couronnement des pharaons en question : (mAa.t-kA-ra) pour (Hatchepsout) et (nb-mAa.t-ra) pour (Amenhotep III)]. Il est évident que les deux cryptogrammes ont été créés selon le même principe et, plus exactement, le premier fut le modèle pour le second.

¹ Robins, « Names of Hatshepsut... », *op. cit.*, p. 109 ; Sankiewicz, « Cryptogram Ureus Frieze... », *op. cit.*, p. 202-203 ; Taterka « Kryptografia egipska... », *op. cit.*, p. 145. Il faut aussi mentionner que cette association de (Hatchepsout) à la déesse Rénénoutet fut très vraisemblablement inventée par Sénenmout qui, comme nous le supposons, venait d'Armant, centre du culte de cette divinité. Certaines de ses statues sont même explicitement dédiées à Rénénoutet.

² Hellmut Brunner, *Die südlichen Räume des Tempels von Luxor*, Mainz am Rhein, 1977, p. 18, Abb. 2 ; Sankiewicz, « Cryptogram Ureus Frieze... », *op. cit.*, p. 212-214 avec pl. 9.



Fig. 5. La frise cryptographique à Louxor, chambre VIII, paroi est. Photo : Filip Taterka.

Le deuxième indice s'observe dans le temple de Deir el-Bahari. Lorsque le roi (Thoutmosis III), au cours de son règne autonome¹, ordonne la proscription des visages et des noms royaux de (Hatchepsout), il décide également de marteler la frise cryptographique. Cependant, cette frise n'a pas complètement disparu, seul le signe *ka* a été martelé tandis que le cobra est demeuré à sa place. Pour quelle raison ? Tout simplement parce que le cryptogramme de (Hatchepsout) comporte deux noms divins (Râ et Mâat), sans mentionner d'allusions à la déesse Rénénoutet. Or, les noms et les images divines sont sacrés, il ne fallait absolument pas les détruire. Si le signe *ka* est détruit justement, l'ensemble perd sa valeur cryptographique en devenant simplement une frise de cobras qui se retrouve d'ailleurs à plusieurs reprises dans divers temples égyptiens à partir de la III^e dynastie². Ici, cette action contre le cryptogramme a réussi, comme nous l'indique la statuette de Sétaou, personnage ayant vécu sous le règne d'un des

¹ D'après les conclusions de Charles F. Nims, *The date of the dishonoring of Hatshepsut*, in : ZÄS 93 (1966), p. 97-100, la proscription des noms et des visages royaux de (Hatchepsout) ne commença qu'à partir de l'an 42-43 de règne de (Thoutmosis III). Malheureusement, les raisons restent obscures. À ce sujet, voir Desroches-Noblecourt, *La reine mystérieuse...*, *op. cit.*, p. 433-440 ; Dimitri Laboury, *La statuette de Thoutmosis III. Essai d'interprétation d'un portrait royal dans son contexte historique*, Liège, 1998 (= *Aegyptiaca Leodiensia* 5), p. 483-512 ; Maruéjol, *Thoutmosis III...*, *op. cit.*, p. 86-99 ; Ratié, *Hatchepsout...*, *op. cit.*, p. 298-310.

² Robins, « Names of Hatshepsut... », *op. cit.*, p. 110.

successeurs de (Thoutmosis III)¹. De prime abord, la statuette est très semblable à celle de Sénenmout (fig. 6) : Sétaou tient, lui aussi, un cryptogramme représentant le cobra à cornes (avec le disque solaire) qui repose sur le signe *kA*, mais cette fois-ci, l'ensemble repose sur le signe *nb*. Ainsi, il ne s'agit plus du cryptogramme de (Hatchepsout), mais (à nouveau ?) de la graphie atypique de l'expression suivante : *rnnwtt nb.t kA.w* « Rénénoutet, Maîtresse de la Nourriture »².



Fig. 6. Statuette de Sétaou. Musée du Louvre. Photo : Filip Taterka.

La frise des cobras n'est pas le seul élément cryptographique présent dans le temple de (Hatchepsout) à Deir el-Bahari, car les inscriptions elles-mêmes comportent beaucoup de graphies atypiques. La majorité d'entre elles est liée à la fête *sed*³.

Sur la paroi est de la Cour des Fêtes de la terrasse supérieure se trouve une représentation de deux bouchers. Au-dessus se trouve une inscription gravée sur laquelle il est souhaité au roi « d'aiguiser le couteau un million de fois » (fig. 7a). Naturellement, exprimer un tel souhait au roi peut paraître étrange. De plus, les termes « aiguiser le

¹ Louvre 4196. La statue date de l'époque d'(Amenhotep II) à (Amenhotep III) ; Sankiewicz, « Cryptogram Uraeus Frieze... », *op. cit.*, p. 212.

² Étienne Drioton, « Deux cryptogrammes... », *op. cit.*, p. 243-245 ; Sankiewicz, « Cryptogram Uraeus Frieze... », *op. cit.*, p. 212 ; Taterka, « Kryptografia egipska... », *op. cit.*, p. 146.

³ À propos de la fête *sed*, voir : Erik Hornung, Elisabeth Staehelin, *Neue Studien zum Sedfest*, Basel, 2006 (= *Aegyptiaca Helvetica* 20).

couteau » (spd ds) comportent les deux phonogrammes unilitaires p et d qui ici ont été inversés (de sorte que l'expression en question se lise sdp ds et non pas spd ds). S'agit-il ici d'une ancienne erreur orthographique ? Pas du tout ! En effet, si nous comparons cette inscription avec une autre qui se trouve sur la même paroi, au registre inférieur, nous constatons que cette inscription est typique ; il s'agit de souhaiter au roi un million de fête sed. Ainsi, l'ordre des signes n'a pas été modifié, il y a simplement quatre signes additionnels. Pour quelle raison ? L'idée ainsi exprimée par ce changement est assez compliquée : « Que le couteau soit toujours aiguisé, car en tant que tel, il permet d'effectuer le rituel représenté au-dessous de l'inscription (c'est-à-dire tuer des animaux pour les sacrifices). Les animaux sont offerts en sacrifice aux dieux en tant qu'offrandes. Lorsqu'une offrande est effectuée aux dieux, les dieux sont satisfaits et ils donnent en retour un million de fêtes *sed* au roi »¹.

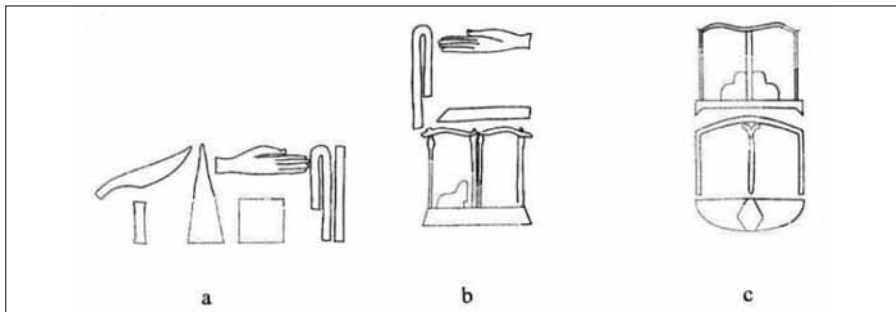


Fig. 7. Les graphies atypiques du mot *sed* dans diverses parties du temple de (Hatchepsout) à Deir el-Bahari. A. La paroi est de la Cour des Fêtes. B. La paroi nord du passage vers le Sanctuaire Principal. C. Fragment d'un pilier du Portique Médian. D'après : Iwaszczuk, « Atypical Spelling Variants... », *op. cit.*, p. 73, fig. 2.

Une autre graphie atypique du mot *sed* se trouve sur la paroi nord du passage vers le Sanctuaire Principal du temple (fig. 7b). Cette fois-ci, le déterminatif du mot (N 20 selon la liste de Gardiner²) a été remplacé par le signe Aa 11 représentant le socle de la statue, car ce dernier est employé pour écrire le mot *Mâat*. En effet, l'allusion est clairement adressée à l'Harmonie universelle. Afin de mieux

¹ Jadwiga Iwaszczuk, « Atypical Spelling Variants from the Hatshepsut Temple at Deir el-Bahari », in : *ET 22* (2008), p. 70-72.

² Numéros des signes après Gardiner, *Egyptian Grammar...*, *op. cit.*, p. 438-548.

comprendre cet aspect, rappelons le rôle de la *Mâat* dans l'idéologie du pouvoir en Égypte pharaonique¹.

La *Mâat* désigne le principe de l'Harmonie universelle établi par le dieu Râ au moment de la création du monde. Cet Ordre cosmique est cependant très fragile et doit être entretenu sans arrêt. Le roi lui-même est la seule personne responsable pour défendre la *Mâat*, car c'est à lui de l'élever, la créer et la maintenir. D'après un texte composé à la XVIIIe dynastie : « Râ mit le roi sur la terre des vivants pour toujours et à jamais, afin qu'il juge les hommes, afin qu'il satisfasse les dieux, afin qu'il crée la *Mâat*, afin qu'il fasse disparaître l'*Iséfet* (le Chaos) en donnant les offrandes divines aux dieux et des offrandes funéraires aux esprits lumineux ! »². La fête *sed* est organisée pour renouveler les forces vitales du roi qui s'affaiblissent au cours de son règne, afin qu'il puisse accomplir sa plus importante responsabilité en tant que gardien de la *Mâat*. C'est cet aspect-là de la fête *sed* auquel le changement des déterminatifs fait allusion³.

Le troisième exemple de la graphie atypique du mot *sed* se trouve sur un fragment d'un pilier provenant du Portique Médian du temple (fig. 7c). Cette fois-ci, le mot a été écrit avec le signe représentant la double chapelle utilisée au cours des rituels de la fête *sed*. La forme du signe a été un peu modifiée. Le socle de la chapelle a été remplacé par le signe *pt* qui représente le ciel. Ce changement fait allusion au rôle des piliers symbolisant les soutiens du ciel⁴.

Le mot *sed* n'est pas le seul écrit atypiquement dans les inscriptions à Deir el-Bahari. L'exemple le plus intéressant se trouve dans l'expression *dbHt-Htp* « les offrandes demandées ». Les deux premiers signes sont très souvent inversés (fig. 8) de sorte qu'ils se lisent *bHdt-Htp*. Cette expression fait alors référence à l'ancien site de Béhedet, le centre de culte du dieu Horus, protecteur de la royauté égyptienne. Cette forme d'Horus, appelée Béhédetite (« Celui de Béhédet »), est très souvent représentée en disque solaire ailé surmontant les représentations

¹ À ce sujet voir : Jan Assmann, *Maât, l'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale*, Paris, 1989, p. 87-141 et *idem, Ma'at. Gerechtigkeit und Unsterblichkeit im Alten Ägypten*, IIe éd., München, 1995, p. 160-236.

² Traduction d'après : Jan Assmann, *Der König als Sonnenpriester. Ein kosmographischer Begleitertext zur kultischen Sonnenhymnik in thebanischen Tempeln und Gräbern*, Glückstadt, 1970 (= ADAIK 7), p. 19.

³ Iwaszczuk, « Atypical Spelling Variants... », *op. cit.*, p. 72-73.

⁴ *Ibid.*, p. 74.

du roi¹. De plus, il est intéressant de constater que cette graphie atypique a été martelée sous le règne du roi (Akhenaton)| de la XVIIIe dynastie, même lorsque les hiéroglyphes en question ont été écrits sans transposition des deux premiers signes. Par la suite, la graphie atypique a été restaurée au début de la période ramesside. Dans un cas, le déterminatif de la ville (O 49) a même été (re)gravé, ce qui confirme l'hypothèse que la graphie est bien liée au site de Béhedet. Cependant, la nature exacte de la relation entre le rituel de dbHt-Htp et le culte d'Horus demeure inconnu, ainsi que les raisons pour lesquelles il n'était pas en accord avec la nouvelle idéologie d'(Akhenaton)|².

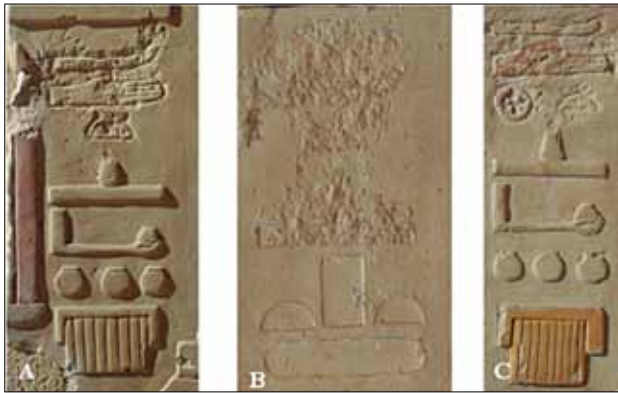


Fig. 8. Graphie atypique des mots dbHt-Htp dans le temple de (Hatchepsout)| à Deir el-Bahari. A. Graphie avec la transposition, martelée à l'époque amarnienne et restaurée à l'époque ramesside. Paroi sud de la niche D dans la paroi ouest de la Cour des Fêtes. B. Graphie sans transposition, martelée à l'époque amarnienne. Paroi nord de la Chapelle de (Thoutmosis Ier)| dans le Complexe du Culte Royal. C. Graphie restaurée comportant le déterminatif de la ville. Paroi sud de la niche F dans la paroi ouest de la Cour des Fêtes. Photo : Andrzej Ćwiek.

(Hatchepsout)| n'est pas l'unique souverain égyptien de la XVIIIe dynastie à avoir utilisé la cryptographie. Il existe de nombreux exemples dans la tombe du roi (Toutankhamon)|. La majorité d'entre eux est difficilement compréhensible, même pour les spécialistes³.

¹ Sur Horus Béhedety voir : Alan H. Gardiner, « Horus the Behdetite », in : *JEA* 30 (1944), p. 23-60.

² Taterka, « Kryptografia egipska... », *op. cit.*, p. 147-148. Nous pourrions cependant suggérer que le martelage du nom de Béhédetite, attesté également dans d'autres endroits du temple fut lié à la volonté d'annihiler l'ancienne idéologie du pouvoir royal dont le dieu Béhédetite fut l'émanation par excellence.

³ À ce propos voir : John C. Darnell, *The Enigmatic Netherworld Books of the Solar-Osirian Unity. Cryptographic Compositions in the Tombs of Tutankhamun, Ramesses VI and Ramesses IX*, Fribourg-Göttingen, 2004 (= *OBO* 198), p. 36-162 ; Étienne Drioton, « La cryptographie de la chapelle de Toutankhamon », in : *JEA* 35 (1949), p. 117-122 ; Alexandre Piankoff, « Une représentation rare sur l'une des chapelles de Toutankhamon », in : *JEA* 35 (1949), p. 113-116 ; Erik Hornung, « Ein enigmatisches Unterweltsbuch », *JSSEA* 13 (1983), p. 29-34.

Nous nous limiterons donc à présenter un seul exemple qui se trouve sur une boîte à onguents au nom de ce roi¹.

Cette boîte est composée de deux parties ovales, chacune surmontée de deux hautes plumes et du disque solaire. Chaque face de la boîte est ornée de deux grands cartouches dans lesquels se trouve le disque solaire, ainsi que le personnage royal assis sur le signe de la corbeille. Ce dernier représente le signe nb, même si ses couleurs évoquent plutôt le signe Hb, qui signifie « la fête »² tandis que le disque solaire (comme dans les exemples présentés ci-dessus) est le symbole du dieu Râ (ra). Il nous reste donc à déchiffrer la signification du personnage royal assis. Nous observons que chaque personnage est peint de couleurs variées, ce qui témoigne des différentes phases de la vie du roi : la naissance, la maturité, la mort et enfin la renaissance dans l'au-delà. Les Égyptiens eux-mêmes appelaient ces phases de la vie : xpr.w, littéralement « les transformations »³. Ainsi, nous obtenons trois éléments suivants : ra, xpr.w et nb. Après cela, en changeant l'ordre des mots et en ajoutant le cartouche royal, nous obtenons alors (nb-xpr.w-ra)|, le nom du couronnement de (Toutankhamon)|.

La XIXe dynastie a également produit grand nombre de cryptogrammes. Le règne de (Ramsès II)| (dont le règne couvre la majeure partie de la dynastie⁴) constitue l'apogée du phénomène de la cryptographie égyptienne.

Par exemple, une statue découverte à Tanis⁵ représente le roi (Ramsès II)| et le dieu cananéen Houroun⁶ sous la forme d'un faucon (fig. 9). Cependant, chaque fois qu'une statue est inscrite aux noms de (Ramsès II)|, il s'avère pertinent de se poser la question : sommes-nous réellement en présence d'une statue de ce roi ? En effet, (Ramsès II)| avait la fâcheuse habitude d'usurper les monuments

¹ Photo in: Nicholas Reeves, *The Complete Tutankhamun. The King. The Tomb, The Royal Treasure*, Ile éd., London, 2007, p. 158.

² Cette ressemblance n'est probablement pas accidentelle, car elle fait allusion à la fête de la résurrection royale dans l'au-delà.

³ Un officier royal, Iahmès fils d'Ibana, évoque dans sa biographie (*Urk. IV, 2, 9*) : *J'ai fait mes transformations à la ville de Nekheb (= el-Kab)*, ce qui signifie : *'J'ai grandi à el-Kab'*.

⁴ À propos du règne de (Ramsès II)|, voir : Christiane Desroches-Noblecourt, *Ramsès II. La véritable histoire*, Paris, 1996.

⁵ JE 64735.

⁶ À propos du dieu Houroun et de son culte en Égypte, voir : Jacobus Van Dijk, « The Canaanite God Hauron and His Cult in Egypt », in : *GM 107* (1989), p. 59-68.

de ses prédécesseurs¹, c'est pourquoi il convient toujours de bien observer ses statues. Ici, le roi a été représenté de façon atypique : il porte le disque solaire sur la tête, met un doigt de sa main droite à la bouche et dans sa main gauche, il tient un sceptre étonnant. Toutefois, en l'observant plus attentivement on peut constater que ce sceptre représente le hiéroglyphe *sw*, allongé. Le disque solaire désigne, comme de coutume, le symbole du dieu Râ (*ra*). Quant au personnage royal mettant un doigt à la bouche, nous savons que ce geste est réservé aux jeunes enfants dans l'iconographie égyptienne. Cependant, il faut souligner que le roi ne s'est pas fait représenter ainsi en raison de sa jeunesse au moment où la statue a été dressée. Le terme « enfant » peut se traduire par *ms* en égyptien. Nous obtenons donc pour cette représentation trois éléments : *ra*, *ms* et *sw* ce qui nous donne en ajoutant le cartouche royal : *(ra-ms-sw)|*, autrement dit le nom de naissance égyptien de (Ramsès)|².



Fig. 9. Dessin de la statue du roi (Ramsès II)| avec le dieu Houroun. D'après :
Spieser, *Les nom du Pharaon...*, op. cit., p. 348, n° 228.

Un autre cryptogramme (fig. 10), figurant ce même roi, se trouve dans le temple de Louxor. Il fait partie d'une frise ornant certaines chambres de ce temple édifiées sous son règne. Le cryptogramme représente un personnage portant le disque solaire sur la tête et tenant le grand hiéroglyphe *sw* dans sa main arrière et le grand signe unilitaire *s* dans sa main frontière. L'ensemble ressemblant

¹ Cf. par exemple le sphinx d'(Amenemhat III) de la XIIe dynastie (CG 393 = JE 15210) usurpé par ce roi.

² Karol Myśliwiec, *Święte znaki Egiptu*, Warszawa, 1990, p. 152 ; Spieser, *Les nom du Pharaon...*, op. cit., p. 258.

très fortement au hiéroglyphe *ms*, cette représentation semble être une variante de *(ra-ms-sw)*¹.

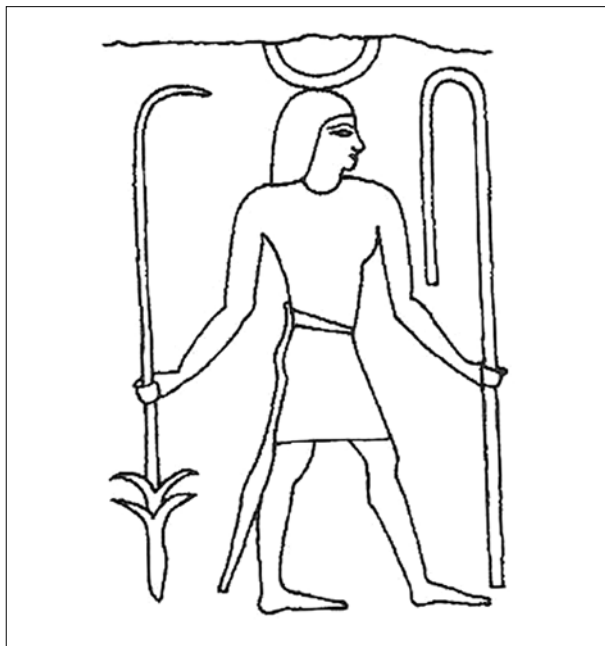


Fig. 10. Frise cryptographique de (Ramsès II) dans le temple de Louxor.
D'après : Myśliwiec, *Święte znaki...*, *op. cit.*, p. 151, fig. 25.

Au sein de ce même temple, une scène mérite une attention particulière (fig. 11). Celle-ci se trouve sur l'architrave à l'est de la première cour et représente une procession de quatre divinités. La première d'entre elles représente un dieu à tête de faucon portant la double couronne de Haute et Basse Égypte et tient le grand hiéroglyphe *anx* (symbole de la vie) dans sa main frontière. Il n'y a aucun doute sur son identité, il s'agit ici du dieu Horus (*Hrw*), protecteur de la royauté égyptienne. La deuxième divinité, représentée sous la forme ithyphallique, est caractéristique des divinités de la fertilité – des personnifications de l'aspect créateur du dieu solaire : Min ou Kamoutef (*kA-mwt.ḏ*). Dans ce cas présent, il s'agit bien de Kamoutef. La troisième divinité est, de nouveau, un dieu à tête de faucon, mais ce n'est plus le dieu Horus, il s'agit là de Montou, le dieu de la guerre qui semble représenter ici le mot *nxt* « victoire, force » ou « puissant ». Enfin,

¹ É. Drioton, « La cryptographie... », *op. cit.*, p. 200-201 ; Myśliwiec, *Święte znaki...*, *op. cit.*, p. 151-152.

la dernière divinité, une femme coiffée d'une haute plume, est sans doute la déesse Mâat. Elle se distingue des autres divinités non seulement par sa féminité, mais également par le fait qu'elle se tient debout sur un socle. Ce socle, en vérité, représente le hiéroglyphe du canal, dont la valeur phonétique *mr* peut signifier 'aimer'. Ces éléments mis côte à côte révèlent l'expression suivante : *Hrw anx kA-nxt-mr.jj-mAa.t* « Horus vivant : Taureau-Puissant-Aimé-de-Mâat » ; expression constituant le nom d'Horus du roi (Ramsès II)¹.



Fig. 11. Représentation cryptographique du nom d'Horus du roi (Ramsès II) dans le temple de Louxor. D'après : Myśliwiec, *Święte znaki...*, *op. cit.*, p. 153, fig. 26.

Le roi choisit cette représentation cryptographique probablement en raison des éléments divins présents dans son nom. En effet, ce cryptogramme du nom royal accentue ainsi la nature divine du roi par rapport à sa nature humaine², ce qui entraînera par la suite la divinisation de son vivant³.

Ce même phénomène se manifeste également dans le grand temple de (Ramsès II) à Abou Simbel (fig. 12). Cet édifice était dédié au dieu Râ-Horakhty, représenté dans la niche de la façade. Il faut cependant noter que l'image du dieu solaire se trouve entre deux autres représentations : celle de la déesse *Mâat* (aujourd'hui partiellement détruite) et celle d'un grand hiéroglyphe *wsr*. Ces trois éléments ne sont donc qu'une variante cryptographique du nom du

¹ É. Drioton, « La cryptographie... », *op. cit.*, p. 195 ; Myśliwiec, *Święte znaki...*, *op. cit.*, p. 153-154.

² À propos de la nature divine du roi égyptien, voir : Marie-Ange Bonhême, Annie Forgeau, *Pharaon. Les secrets du Pouvoir*, Paris, 1988, p. 21-120.

³ À ce sujet, voir : Labib Habachi, *Features of the Deification of Ramesses II*, Glückstadt, 1969 (= ADAIK 5).

couronnement du roi qui se lit (*wsr-mAat-ra-stp-n-ra*)¹. De plus, cette forme cryptographique du nom royal a été gravée entre deux représentations du roi lui-même qui donne au dieu solaire (= à son propre nom) une figure de la *Mâat*. Ce thème iconographique est très fréquent en Égypte ancienne ; le roi réalise sa responsabilité la plus importante en tant que gardien de l'Harmonie universelle. Cependant, en observant bien cette réalisation, il s'agit en réalité d'une nouvelle version cryptographique du nom royal (*wsr-mAa.t-ra*), car la déesse Mâat ici porte le disque solaire (*ra*) sur sa tête et tient un petit hiéroglyphe *wsr*. Ainsi, l'iconographie standard² a été un peu modifiée dans la mesure où le roi présente son propre nom associé à l'Ordre cosmique, au dieu solaire et également au nom du roi. Cette représentation souligne donc de nouveau l'aspect divin du roi, visant à établir son culte de son vivant. Enfin, afin de compléter l'image de l'intention royale, il faut ajouter que le grand temple n'était pas uniquement dédié au dieu Râ-Horakhty, mais également au roi (Ramsès II) lui-même, dans sa forme divine.



Fig. 12. Représentation cryptographique du nom de (Ramsès II) à Abou Simbel. Photo : Jakub Śliwa.

¹ L'épithète *stp n ra* ('élu par Râ'), adoptée par le roi en l'an 2 de son règne, n'a été pas inscrite ici.

² Sur le thème de la présentation de la *Mâat* par le pharaon, voir : Emily Teeter, *The Presentation of Maat. Ritual and Legitimacy in Ancient Egypt*, Chicago, 1997 (= SAOC 57).

Le cryptogramme le plus élaboré créé sous la XIXe dynastie fut gravé sur un bloc découvert dans le village des ouvriers royaux de Deir el-Medineh (fig. 13). Sa composition commence par la représentation de deux femmes. La première porte la double couronne de la Haute et Basse Égypte. Il s'agit ici de la déesse Mout, l'épouse du dieu Amon-Râ de Karnak. La déesse tient un grand hiéroglyphe *sw*, l'idéogramme du mot *nswt* « roi ». Le second personnage féminin, une divinité à tête d'hippopotame, est une représentation ancienne de la déesse Ta-Ouret (littéralement « la Grande »), patronne des femmes enceintes¹. Ces deux premières représentations cryptographiques se lisent : *Hm.t nswt wr.t*, « la Grande Épouse Royale », c'est-à-dire la reine principale.

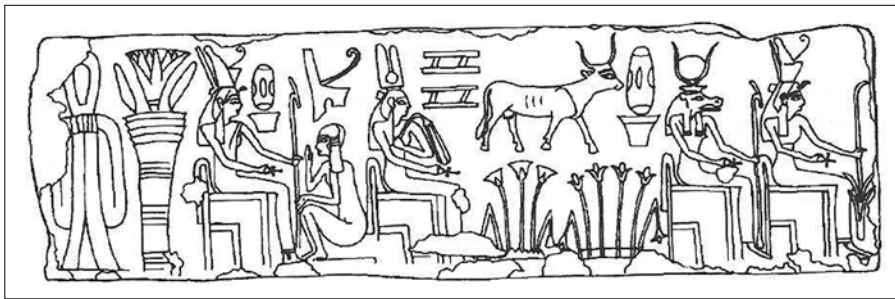


Fig. 13. Représentation cryptographique comportant la titulature de la reine (Néfertari) découverte à Deir el-Medineh. XIXe dynastie. D'après : Myśliwiec, *Święte znaki...*, *op. cit.*, p. 154, fig. 27.

À la suite des deux personnages féminins, on observe une vache, sans doute le symbole de la déesse Hathor (souvent représentée sous cette forme). Cette divinité fut très vraisemblablement la déesse égyptienne la plus importante, une sorte de contrepartie féminine de Râ lui-même². En raison de son importance dans le panthéon égyptien, Hathor était désignée dans les textes égyptiens *nb.t* « la Maîtresse ». Face à elle se trouve un pain qui est la forme atypique du signe unilittère *t*, faisant office ici de complément phonétique de *nb.t*. Dans la partie inférieure, deux plantes, le lys et le papyrus, symbolisent respectivement la Haute et la Basse Égypte. L'ensemble n'est qu'une version cryptographique d'un autre titre égyptien : *nb.t Sma tA-mHw* « la Maîtresse du Sud et du Nord ».

¹ Wilkinson, *The Complete Gods...*, *op. cit.*, p. 185-186.

² À ce sujet voir surtout : Christiane Desroches-Noblecourt, *Amours et fureurs de La Lointaine. Clés pour la compréhension de symboles égyptiens*, Paris, 1995.

Ensuite se trouve une représentation de la reine devant laquelle sont représentés les deux signes du canal. Ces signes étant régulièrement employés en tant que déterminatifs du terme τA (« la terre »), il est fort probable que c'est dans ce sens qu'il faut les lire. L'ensemble constitue ainsi la version cryptographique du titre $Hnwt \tau A.wj$, ce qui signifie « la Maîtresse de Deux Terres », c'est-à-dire l'Égypte elle-même.

La partie suivante s'avère la plus compliquée. En premier lieu figure la couronne rouge de la Basse Égypte qui, sous le Nouvel Empire, pour des raisons obscures, constitue le phonogramme unilittère n . Derrière elle, la déesse Mout, de nouveau, est assise sur un trône face auquel se tient un enfant, une main devant le visage, geste caractéristique de l'action de pleurer. La scène se décrit donc de façon suivante : $jw.f jr rdj.t rm.jjt n mw.t$ « il est en train de donner les larmes (c'est-à-dire : de pleurer) auprès de Mout ». Toutefois, si nous considérons les consonnes de cette expression, et en ajoutant la consonne n représentée par la Couronne Rouge, nous obtenons l'expression suivante : $(nfr.t-jrj-mr.t-n-mwt)|$, ce qui correspond au nom de la reine (Néfertari), l'épouse bien-aimée du roi (Ramsès II), avec son épithète $mr.t n mwt$, « Aimée par Mout ».

Enfin les deux dernières représentations ne posent aucun problème d'interprétation. La première représente un bouquet de fleurs, en égyptien anx , tandis que la seconde est une amulette protectrice, tjt , liée à la déesse Isis, très souvent utilisée dans les rites funéraires¹.

Ainsi, l'ensemble du cryptogramme peut être lu de façon suivante : $Hm.t nswt wr.t nb.t Sma \tau A-mHw Hnwt \tau A.wj (nfr.t-jrj-mr.t-n-mwt)| anx.tj$: « la Grande Épouse Royale, la Maîtresse du Sud et du Nord, la Maîtresse des Deux Terres, (Néfertari-Aimée-par-Mout), qu'elle vive ! »².

Quelques cryptogrammes ont également vu le jour sous la XXe dynastie, dernière dynastie du Nouvel Empire. Un exemple peut s'observer dans le château des millions d'années de (Ramsès III) à Medinet Habou (fig. 14).

¹ Carol Andrews, *Amulets of Ancient Egypt*, London, 1994, p. 44-45.

² Étienne Drioton, « Cryptogrammes de la reine Nefertari », in : *ASAE* 39 (1939), p. 134-143 ; Myśliwiec, *Święte znaki...*, op. cit., p. 154-157.

Le roi, sous la forme d'un enfant (ms), représenté sous les ailes de Béhédety, porte le disque solaire (ra) sur la tête. Il se tient debout au-dessus de deux grands signes horizontaux représentant les phonogrammes unilitères s. Le pharaon tient deux objets : le sceptre HoA dans sa main arrière et dans l'autre, le grand hiéroglyphe jwn. Le premier est employé pour écrire le terme HoA (« le souverain »), tandis que le deuxième sert à nommer l'ancien site d'Héliopolis (jwnw). L'ensemble constitue la version cryptographique du nom du roi se lisant (ra-ms-sw-HoA-jwnw) : « (Ramsès-le Souverain-de-Héliopolis)| »¹.

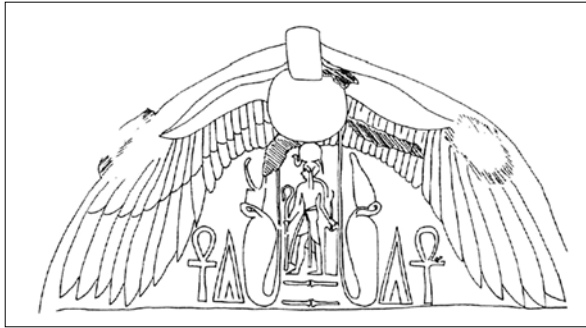


Fig. 14. Cryptogramme du roi (Ramsès III) à Medinet Habou. D'après Spieser, *Les noms du Pharaon...*, op. cit., p. 348, n° 225.

Son successeur, (Ramsès IV)| a également fait représenter son nom en cryptogramme sur la frise du temple du dieu Khonsou à Karnak (fig. 15). À l'extrémité droite de la frise, le roi est agenouillé sous le disque solaire (ra), tenant le sceptre HoA dans sa main arrière et dans son autre main, la représentation de la *Mâat* (mA.t) qu'il présente au dieu Amon (jmn) assis. Au-dessous de ces deux personnages se trouve une représentation de deux signes hiéroglyphiques : respectivement stp et n. L'ensemble se lit (HoA-mA.t-ra-stp-n-jmn)|, ce qui correspond au nom du couronnement du roi (Ramsès IV)|.

Le deuxième cryptogramme représente le roi sous la forme d'un enfant (ms), agenouillé, également sous le disque solaire (ra). Le roi tient une plume qui, à cette époque, possède la valeur phonétique sw. Face à lui, le dieu Amon est assis sur le grand hiéroglyphe mr, le

¹ Spieser, *Les noms du Pharaon...*, op. cit., p. 257.

canal. L'ensemble figure la représentation cryptographique du nom de naissance du roi – (ra-ms-sw-mr.jj-jmn)¹.



Fig. 15. Frise cryptographique de (Ramsès IV) dans le temple de Khonsou.

D'après : Spieser, *Les noms du Pharaon...*, op. cit., p. 348, n° 226.

Le dernier exemple présenté ici se situe au sein de la tombe du roi Ramsès VI dans la Vallée des Rois (KV 9), gravé sur une des parois du tombeau. Le premier cryptogramme (fig. 16 à gauche) représente une procession de personnages se dirigeant vers la droite, sur la représentation du grand hiéroglyphe mr. Cette procession est composée des dieux Râ (ra) et Amon (jmn), du roi coiffé de la Double Couronne, de la déesse Mâat (mAa.t), du roi (cette fois-ci coiffé d'une couronne de plumes) et enfin de nouveau le roi, coiffé de la Double Couronne. Ici, la représentation du souverain portant la couronne aux plumes doit être interprétée comme la variante cryptographique du mot nb (« le maître »). Cependant, les deux représentations du roi coiffé de la Double Couronne semblent simplement constituer les déterminatifs d'une personne divine ou royale. Ainsi le cryptogramme se lit de la façon suivante : (nb-mAa.t-ra-mr.jj-jmn)|, ce qui correspond au nom de couronnement du roi (Ramsès VI)|.

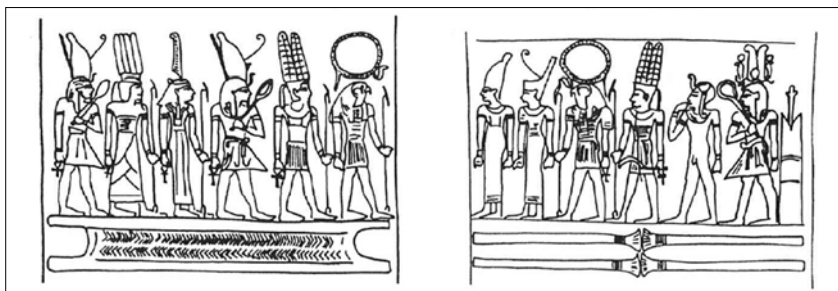


Fig. 16. Frise cryptographique de la tombe du roi (Ramsès VI) dans la Vallée des Rois. D'après : Spieser, *Les noms du Pharaon...*, p. 348, n° 227.

¹ *Ibid.*, p. 257.

Le second cryptogramme (fig. 16 à droite) représente également une procession. Les personnages ici se dirigent vers la gauche sur deux grands phonogrammes unilitères *s*. L'identité des deux premiers reste obscure : il s'agit de deux divinités féminines portant respectivement la Couronne Blanche et la Couronne Rouge. Il pourrait, dans ce cas, s'agir de Nékhet et Oudjyt, les deux déesses tutélaires de la Haute et Basse Égypte. Quoi qu'il en soit, leur présence ici est difficile à saisir. Toutefois, ce qui suit ne pose aucun problème d'interprétation : le dieu Râ (*ra*) est accompagné du dieu Amon. Ce dernier fait figure de complément au dieu Râ, car ensemble ils constituent divers aspects de la divinité solaire¹. Derrière eux se trouve un enfant (*ms*), suivi par le roi tenant le sceptre *HoA* et enfin le pilier *jwn*. L'ensemble se lit sans doute de façon suivante : (*ra-ms-sw-HoA-jwnw*), ce qui correspond au nom de naissance du roi (Ramsès VI) suivi de son épithète *HoA jwnw* : « le Souverain d'Héliopolis »².

Tous les cryptogrammes décrits ci-dessus témoignent de la grande richesse et de la grande variété du phénomène de l'écriture cachée en Égypte ancienne. Si la majorité est issue de la sphère royale, cela ne signifie pas pour autant que la cryptographie se limite à cette même sphère. En effet, il existe de nombreux exemples de cryptogrammes inventés par et pour les particuliers³. Il faut aussi noter que le phénomène de la cryptographie égyptienne ne se termine pas à la fin du Nouvel Empire, mais va survivre jusqu'à l'époque gréco-romaine⁴.

Notre conscience de l'existence de la cryptographie en Égypte ancienne est essentielle, car elle met en avant l'aspect le plus important de l'écriture égyptienne, à savoir la richesse des significations. Certaines sont très faciles à obtenir, car il suffit parfois de changer un peu la forme d'un signe ou bien ajouter simplement quelques signes pour créer une signification nouvelle, souvent bien plus profonde et compliquée.

¹ À ce sujet, voir en dernier lieu : Jan Assmann, *Re und Amun. Die Krise des polytheistischen Weltbilds im Ägypten der 18.-20. Dynastie*, Freiburg-Göttingen, 1983 (= OBO 51).

² Spieser, *Les noms du Pharaon...*, *op. cit.*, p. 257-258. Sur les autres compositions cryptographiques dans la tombe de (Ramsès VI), voir : Darnell, *The Enigmatic Netherworld Books...*, *op. cit.*, p. 163-275.

³ Voir par exemple : Étienne Drioton, « Essai sur la cryptographie privée à la fin de la XVIIIe Dynastie », in : *RdE* 1 (1933), p. 1-50.

⁴ Voir par exemple Adolphe Gutbub, « Jeux de signes dans quelques inscriptions des grands temples de Dendérah et Edfou », dans : *BIFAO* 52 (1953), p. 57-101.

Malheureusement, il existe toujours des cryptogrammes dont le sens exact reste encore obscur. Il nous reste donc à espérer qu'un jour viendra où tous les secrets des anciens scribes seront enfin révélés...

ABRÉVIATIONS

ADAIK = *Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo*, Glückstadt-Hamburg-New York ;

AR = *Archeological Records, Rocznik Archeologiczny Instytutu Archeologii Uniwersytetu Warszawskiego*, Warszawa ;

ASAE = *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, Le Caire ;

BIFAO = *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire ;

CdE = *Chronique d'Égypte*, Bruxelles ;

Et = *Études et Travaux*, Varsovie ;

GM = *Göttinger Miszellen*, Göttingen ;

GOF IV = *Göttinger Orientforschungen IV. Reihe Ägypten*, Göttingen ;

JARCE = *Journal of the American Research Center in Egypt*, Boston-New York ;

JEA = *Journal of Egyptian Archaeology*, London ;

JSSEA = *Journal of the Society for the Study of Egyptian Antiquities*, Toronto ;

MMJ = *Metropolitan Museum Journal*, New York ;

Naville = Édouard Naville, *The Temple of Deri el-Bahari*, vol. I-VII, London, 1895-1908 ;

OBO = *Orbis Biblicus et Orientalis*, Freiburg-Göttingen ;

PT = *Pyramid Texts (Textes des Pyramides)* ;

RT = *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes pour servir de bulletin à la mission française du Caire, Paris* ;

SAK = *Studien zur altägyptischen Kultur*, Hamburg ;

Urk. IV = Kurt Sethe, *Urkunden des ägyptischen Altertums*, vol. IV: *Urkunden der 18. Dynastie*, Leipzig 1906 ;

ZÄS = *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, Leipzig-Berlin ;

BIBLIOGRAPHIE

Allen James P., *Middle Egyptian. An Introduction to the Language and Culture of Hieroglyphs*, IIe édition, Cambridge, 2010.

Allen James P., *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Atlanta 2005

Andrews Carol, *Amulets of Ancient Egypt*, London, 1994 ;

Assmann Jan, *Der König als Sonnenpriester. Ein kosmographischer Begleitertext zur kultischen Sonnehymnik in thebanischen Tempeln und Gräbern*, Glückstadt 1970 (= ADAIK 7) ;

Assmann Jan, *Ma'at. Gerechtigkeit und Unsterblichkeit im Alten Ägypten*, IIe éd., München, 1995 ;

Assmann Jan, *Maât, l'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale*, Paris, 1989 ;

Assmann Jan, *Re und Amun. Die Krise des polytheistischen Weltbilds im Ägypten der 18.-20. Dynastie*, Freiburg-Göttingen, 1983 (= OBO 51) ;

Baines John, *Visual and Written Culture in Ancient Egypt*, Oxford-New York, 2007 ;

- Baud Michel, *Djéser et la IIIe dynastie*, Paris, 2002 ;
- von Beckerath Jürgen, *Handbuch der ägyptischen Königsnamen*, Mainz, 1984 (= *Münchner Ägyptologische Studien* 49) ;
- Bonhême Marie-Ange, Annie Forgeau, *Pharaon. Les secrets du Pouvoir*, Paris, 1988;
- Brunner Hellmut, *Die südlichen Räume des Tempels von Luxor*, Mainz am Rhein, 1977 ;
- Champollion Jean-François, *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains*, Paris, 1822 ;
- Champollion Jean François, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, ou Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, 1824 ;
- Ciałowicz Krzysztof M. , *Początki cywilizacji egipskiej*, Warszawa-Kraków, 1999 ;
- Ćwiek Andrzej, « History of the Third Dynasty, another update on the kings and monuments », dans : Hana Vymazalová, Miroslav Bárta, *Chronology and Archaeology in Ancient Egypt (the Third Millennium B.C.)*, Prague, 2008, p. 87-103 ;
- Darnell John C., *The Enigmatic Netherworld Books of the Solar-Osirian Unity. Cryptographic Compositions in the Tombs of Tutankhamun, Ramesses VI and Ramesses IX*, Fribourg-Göttingen, 2004 (= OBO 198) ;
- Denon Vivant, *Voyages dans la Basse et la Haute Égypte pendant les campagnes de Bonaparte en 1798 et 1799*, Londres, 1817 ;

- Desroches-Noblecourt Christiane, *Amours et fureurs de La Lointaine. Clés pour la compréhension de symboles égyptiens*, Paris, 1995 ;
- Desroches-Noblecourt Christiane, *La reine mystérieuse Hatshpesou*, Paris, 2002 ;
- Desroches-Noblecourt Christiane, *Ramsès II. La véritable histoire*, Paris, 1996 ;
- Dorman Peter F., *The Monuments of Senenmit. Problems in Historical Methodology*, London-New York, 1988 ;
- Drioton Étienne, « Cryptogrammes de la reine Nefertari », dans : *ASAE* 39 (1939), p. 133-144 ;
- Drioton Étienne, « Deux cryptogrammes de Sénenmout », dans : *ASAE* 38 (1938), p. 231-246 ;
- Drioton Étienne, « Essai sur la cryptographie privée à la fin de la XVIIIe Dynastie », dans : *RdE* 1 (1933), p. 1-50 ;
- Drioton Étienne, « La cryptographie de la chapelle de Toutânkhamon », dans : *JEA* 35 (1949), p. 117-122 ;
- Drioton Étienne, *La cryptographie égyptienne*, dans : *CdE* 9 (1934), p. 192-206 ;
- Fischer Henry G., « Some Emblematic Uses of Hieroglyphs with Particular Reference to an Archaic Ritual Vessel », dans : *MMJ* 5 (1972), p. 5-23
- Fischer Henry G., « Two Replies », dans : *GM* 49 (1981), p. 25-31 ;
- Gardiner Alan H., *Egyptian Grammar Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, IIIe éd., Oxford, 1957 ;
- Gardiner Alan H., «Horus the Behdetite », dans : *JEA* 30 (1944), p. 23-60 ;

- Gutbub Adolphe, « Jeux de signes dans quelques inscriptions des grands temples de Dendérah et Edfou », dans : *BIFAO* 52 (1953), p. 57-101 ;
- Habachi Labib, *Features of the Deification of Ramesses II*, Glückstadt, 1969 (= *ADAIK* 5) ;
- Hartleben Hermine, *Jean-François Champollion – sa vie et son oeuvre 1790-1832*, trad. D. Meunier, Paris, 1997 ;
- Hornung Erik, *Der ägyptische Mythos von der Himmelskuh. Eine Ätiologie des Unvollkommenen*, Freiburg-Göttingen, 1982 (= *OBO* 46) ;
- Hornung Erik, « Ein aenigmatisches Unterweltsbuch », *JSSEA* 13 (1983), p. 29-34 ;
- Hornung Erik, Elisabeth Staehelin, *Neue Studien zum Sedfest*, Basel, 2006 (= *Aegyptiaca Helvetica* 20) ;
- Iwasczuk Jadwiga, « Atypical Spelling Variants from the Hatshepsut Temple at Deir el-Bahari », dans : *ET* 22 (2008), p. 69-74 ;
- Johnson Janet H., *Thus Wrote 'Onkhsheshonqy – An Introductory Grammar of Demotic*, IIIe éd., Chicago, 2000 ;
- Kahl Jochem. *Das System der ägyptischen Hieroglyphenschrift in der 0.-3. Dynastie*, Wiesbaden, 1994 (= *GOF* IV/29) ;
- Kahl Jochem, »Ra is my lord«. *Searching for the Rise of the Sun God at the Dawn of Egyptian History*, Wiesbaden, 2007 (= *Menes* 1) ;
- Keller Cathleen A., « The Statuary of Senenmut », dans : Catharine E. Roehrig *et al.* (éds.) *Hatshepsut: from queen to pharaoh*, New York, 2005, p. 117-131 ;
- Kemp Barry J., *Ancient Egypt. Anatomy of a Civilization*, IIe éd., London-New York, 2006 ;

- Kołodko-Dolińska Monika, « Studies on the Kheker Frieze in the Temple of Tuthmosis III in Deir el-Bahari », dans : *ET* 14 (1990), p. 29-60 ;
- Laboury Dimitri, *La statuaire de Thoutmosis III. Essai d'interprétation d'un portrait royal dans son contexte historique*, Liège, 1998 (= *Aegyptiaca Leodiensia* 5) ;
- Maruéjol Florence, *Thotmosis III et la corégence avec Hatchepsout*, Paris, 2007 ;
- Maystre Charles « Le livre de la Vache du Ciel dans les tombeaux de la Vallée des Rois », dans : *BIFAO* 40 (1941), p. 53-115 ;
- Myśliwiec Karol, *Święte znaki Egiptu*, Warszawa, 1990 ;
- Naville Édouard, *The Temple of Deri el-Bahari*, vol. I-VII, London, 1895-1908 ;
- Nims Cahrles F., *The date of the dishonoring of Hatshepsut*, dans: *ZÄS* 93 (1966), p. 97-100 ;
- Piankoff Alexandre, « Une représentation rare sur l'une des chapelles de Toutânkhamon », dans : *JEA* 35 (1949), p. 113-116 ;
- Quibell James E., *Excavations at Saqqara (1911-1912). The Tomb of Hesy*, Le Caire, 1913 ;
- Ratié Suzanne, *La reine Hatchepsout. Source et problèmes*, Montpellier, 1979 ;
- Reeves Nicholas, *The Complete Tutankhamun. The King. The Tomb, The Royal Treasure*, IIe éd., London, 2007 ;
- Regulski Ilona, « The beginning of Hietaric Writing in Egypt », dans : *SAK* 38 (2008), p. 259-274 ;
- Robins Gay, « The Names of Hatshepsut as King », dans : *JEA* 85 (1999), p. 103-112 ;

- Sankiewicz Marta, « Cryptogram Uraeus Frieze in the Hatshepsut Temple at Deir el-Bahari », dans : *ET* 22 (2008), p. 199-214 ;
- Sethe Kurt, *Die altägyptischen Pyramidentexte*, vol. I-IV, Leipzig 1908-1922 ;
- Sethe Kurt, *Urkunden des ägyptischen Altertums*, vol. IV: *Urkunden der 18. Dynastie*, Leipzig 1906 ;
- Solé Robert, Dominique Valbelle, *La pierre de Rosette*, Paris, 1999 ;
- Spieser Cathie, *Les noms du Pharaon comme êtres autonomes au Nouvel Empire*, Fribourg-Göttingen, 2000 (= OBO 174) ;
- Taterka Filip, « Kryptografia egipska w czasach panowania królowej Hatszepsut », dans : *AR* 1/I (2009), p. 141-154 ;
- Teeter Emily, *The Presentation of Maat. Ritual and Legitimacy in Ancient Egypt*, Chicago, 1997 (= SAOC 57) ;
- Van Dijk Jacobus, « The Canaanite God Hauron and His Cult in Egypt », dans : *GM* 107 (1989), p. 59-68 ;
- Wilkinson Richard H., *The Complete Gods and Goddesses of Ancient Egypt*, London-New York, 2003 ;
- Wood Wendy, « A Reconstruction of the Reliefs of Hesy-re », dans : *JARCE* 15 (1978), p. 9-24.

Piotr Daszkiewicz¹

Cabinet du Roi, Jardin des Plantes, puis Muséum National d'Histoire Naturelle – une institution modèle pour les sciences polonaises de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle²

Introduction

Le Muséum National d'Histoire Naturelle constitue l'une des plus importantes institutions scientifiques du monde. Les pages web du Muséum³ informent qu'« à la fois établissement scientifique et service public, tourné vers la recherche et la diffusion des connaissances, le Muséum assume 5 grandes missions fondatrices qui régissent et nourrissent l'ensemble de ses activités : recherche fondamentale et appliquée, gestion et conservation des collections, enseignement et pédagogie, diffusion des connaissances, expertise ». Le Muséum est, de nos jours, organisé en départements scientifiques : milieux et peuplements aquatiques ; écologie et gestion de la biodiversité ; histoire de la terre ; hommes, natures, sociétés ; les galeries du Jardin des Plantes ; préhistoire ; régulations, développement et diversité moléculaire ; systématique et évolution. Les collections du MNHN comptent parmi les plus grandes du monde entier : collection minéralogique et géologique – environ 850 mille spécimens ; météorites – environ 3.5 mille ; fossiles – environ 2.7 millions ; herbier – environ 12 millions de spécimens ; collection zoologique – environ 46 millions de spécimens ; crânes humains – environ 35 mille ; pièces préhistoriques – environ 2 millions de spécimens ; objets ethnographiques – environ 300 mille spécimens ; plantes vivantes – environ 25 mille ; animaux vivants – environ 5 mille.

¹ Service du Patrimoine Naturel, Muséum national d'Histoire naturelle ; 57, Rue Cuvier-CP 41, 75231 Paris Cedex 05 e-mail : piotrdas@mnhn.fr.

² Les résultats présentés durant la conférence ont été partiellement obtenus dans le cadre du projet scientifique n° 443/B/P01/2010/39, financé par une subvention pour les recherches des années 2010-2012.

³ www.mnhn.fr.

Il n'existe pas en Pologne d'institution comparable au MNHN ; pourtant, dans le passé, le Cabinet du Roi et le Muséum servaient souvent de modèle à suivre.

Des liens très anciens entre le Cabinet du Roi de France et la Pologne
 En 1626, Guy de la Brosse (1586-1641) obtient la permission d'organiser le jardin botanique et d'enseigner la botanique et la chimie. La volonté du roi était de mettre en place une institution scientifique indépendante de la Faculté de Médecine, moderne et rayonnante par son enseignement. L'édit royal formalisa, en 1639, cette nouvelle institution. Les années glorieuses du Cabinet et du Jardin des Plantes, sous l'Ancien régime, étaient surtout liées à l'intendance (1739-1788) de Georges Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788). Le 10 juin 1793, le décret de la Convention transforma l'institution royale en Muséum National d'Histoire Naturelle. Les relations de cette institution avec la Pologne sont très anciennes. William Davisson (1596-1669), professeur de chimie (1647) et intendant du Jardin du roi (1648-1651), est devenu médecin et conseiller de Jean-Casimir, roi de Pologne (1648-1668). Théodore Hamy (1842-1908) retrouva un texte de l'époque avec l'information suivante : « le 26 juillet 1651, dit la Gazette, le sieur Davisson, Ecossois, Docteur en Médecine de Faculté de Montpellier ayant été mandé par le Roy de Pologne pour avoir la surintendance des jardins de leurs Majestez Polonoise, avec dix mille livres de pension, partit d'ici après avoir remis entre les mains du sieur Vautier, premier Medecin du Roy, la charge qu'il lui avoit commise il ya quatre ans, d'Intendant du Jardin Royal des plantes médicinales en cette ville et de Professeur de Roy en Chymie »¹.

Il est important de rappeler les relations proches entre Davisson et Marcin Bernhardi de Bernitz (1625-1682). Dans la collection de la bibliothèque du MNHN, nous possédons un exemplaire de *Catalogus plantarum ... quae, anno 1651, in hortis regiis Warsaviae ... nascuntur ... exhibitus* avec une dédicace de Bernitz à Davisson. Si nous insistons autant sur les relations de Bernitz avec l'ancien intendant du Jardin du Roi à Paris, c'est parce que ce naturaliste fut le premier à organiser et posséder un musée d'Histoire naturelle en Pologne. De cette première période de l'histoire du MNHN, notons

¹ T. Hamy, *William Davisson : Intendant du Jardin du Roi, et professeur de chimie, 1647-1651*, Paris, Masson, 1895, 35 p.

aussi la visite du grand naturaliste polonais, d'origine écossaise, Jan Jonston (1603-1675) qui, durant son voyage d'études en Europe dans les années 1635-1636, travailla sur les collections du cabinet de roi de France. Les contacts nombreux et importants entre cette institution et la Pologne à l'époque de Buffon ont déjà été le sujet d'une autre présentation au Centre Scientifique de APS à Paris, il n'est donc pas nécessaire de les présenter une nouvelle fois¹. Rappelons seulement que Stanisław August Poniatowski (1732-1798), le dernier roi de Pologne, a répondu à l'appel de Buffon et il a envoyé à Paris une collection minéralogique, devenant ainsi un des souverains mécènes du Cabinet du roi de France.

La fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle – une époque bien particulière pour les sciences naturelles en Pologne

Si nous regardons la fin du XVIII^e siècle du point de vue de l'histoire des sciences naturelles en Pologne, nous devons tout d'abord remarquer la pauvreté relative des descriptions de la nature. Seul le livre *Historia naturalis curiosa Regni Poloniae, Magni Ducatus Lithuaniae XX divisa* de Gabriel Rzączyński (1664-1737) avait pour ambition de donner une image complète de la faune, de la flore et de la géologie polonaise. C'était néanmoins un outil de travail bien limité et très rapidement dépassé par le développement des connaissances naturalistes. Ce manque de sources a par ailleurs été signalé par Filip Carossi (1744-1799), naturaliste du Roi de Pologne, qui écrivit en 1777 : « j'en [les ouvrages naturalistes sur la Pologne] ai pu avoir de la Bibliothèque de Załuski, parce que je m'étois proposé d'écrire une Bibliothèque d'Histoire naturelle de Pologne. Mais faute de livres, ma source se tarit, & projet échoua ». Un manque général d'intérêt des élites polonaises pour les sciences naturelles a sans doute aggravé cette situation. Ce n'est pas sans raison que Jean-Étienne Guettard, en décrivant la Pologne, remarqua un manque d'intérêt pour les sciences qui caractérisait « les Sarmates » et qui était nuisible au développement économique de ce pays.

Il faut aussi d'autre part remarquer les facteurs favorables aux sciences naturelles. C'est tout d'abord l'existence d'un excellent centre de sciences naturelles à Gdańsk, toutefois très lié à la France et

¹ *Buffon (1707-1788) et la Pologne : actes du colloque franco-polonais à l'occasion du 300^e anniversaire de sa naissance tenu à Paris le 8 Juin 2007*, édités par le Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris.

ayant de nombreux contacts avec le Cabinet du roi à Paris¹. Notons également l'existence de cabinets d'histoire naturelle, dont certains – comme ceux d'Anna Jabłonowska (1728-1800) ou de Christophe Gottwald (1636-1700) – comptaient parmi les plus riches d'Europe. En Pologne, il existait un groupe, malheureusement assez petit, de naturalistes éclairés et jouant un important rôle dans la vie politique du pays comme Michał Borch (1751-1810), auteur de livres en minéralogie, du traité sur les truffes du Piémont, propriétaire d'une importante collection naturaliste, mais aussi député de la Diète. Ajoutons à cela un certain intérêt pour les sciences de la part du dernier roi de Pologne, et le fait le plus important : la création de la Commission d'Éducation Nationale, le premier véritable ministère de l'éducation en Europe². Le développement de l'enseignement des sciences naturelles, la rédaction et la publication de manuels de zoologie et de botanique, un programme de prospection des richesses naturelles du pays ont été la véritable avancée des dernières années de la République des Deux Nations. Les projets d'un muséum national d'histoire naturelle s'inscrivaient dans cette logique.

Les premiers projets de la création d'un musée d'histoire naturelle en Pologne

Les premiers projets de création d'un musée d'histoire naturelle qui aurait un caractère national, tant par les champs d'intérêt (la faune, la flore et la géologie de la République des Deux Nations) que par son statut (propriété royale et/ou nationale) ont vu le jour au milieu du XVIIIe siècle. Les deux tout premiers projets ont été fortement influencés par le modèle français et plus particulièrement par le Jardin des Plantes et Cabinet du Roi de France.

Stefan Chardon de Rieule (?-1785), un militaire et agronome français au service du roi de Pologne publia en 1766 quatre mémoires en français ; trois portaient sur l'agriculture et le quatrième était intitulé *Projet pour rassembler sans aucune dépense toutes les richesses naturelles de la Pologne*. Cette publication, d'une grande rareté, a été retrouvée et traduite en polonais en 1947 par Bolesław

¹ P. Daszkiewicz P. Heurtel, « Georges Leclerc de Buffon et l'école naturaliste de Gdańsk », *Annales / Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences*, Vol. 10.

² Voir aussi J. Kołodziejczyk, „Nauki przyrodnicze w działalności Komisji Edukacji Narodowej (1775-1794)”, *Archiwum Nauk Biologicznych Towarzystwa Naukowego Warszawskiego*, Tom V, Zeszyt 2.

Hryniewiecki¹, encore peu connu jusqu'à cette nouvelle édition. Chardon de Rieule proposa d'organiser un véritable musée d'Histoire naturelle : pour le faire l'administration royale devait mettre à sa disposition un de ses bâtiments. Le fait que Chardon de Rieule était gestionnaire d'une partie des immobiliers du roi facilitait ses démarches. Un réseau de correspondants, éclairés et bénévoles, était censé envoyer à Varsovie les objets représentant la faune, la flore et les spécimens géologiques et minéralogiques. Ce « cabinet national d'histoire naturelle » devait également être un centre de recherches sur les productions de la Nature polonaise, et c'est la lecture de Buffon qui fut à l'origine des réflexions de son auteur sur la Nature. Ce musée n'a jamais vu le jour. D'après Hryniewiecki, le manque de candidats pour devenir « correspondants éclairés et bénévoles » était responsable de cet échec.

Le deuxième projet de la création d'une collection nationale d'histoire naturelle a été proposé par Jerzy Wandalin Mniszech (1748-1806). Les liens personnels entre les auteurs de ces deux projets sont à remarquer. Katarzyna Mniszech née Zamoyska, mère de Jerzy Wandalin, finança l'édition des mémoires de Chardon de Rieule et l'unique exemplaire connu à nos jours (celui retrouvé par Hryniewiecki) faisait partie de la bibliothèque de son frère, Jan Józef Mniszech (1742-1797), naturaliste et auteur de divers travaux au sujet de tourbes dont un *Essai sur les tourbes*, publié en 1765 à Yverdon en Suisse.

En 1775, dans un article², Mniszech développa l'idée de la création d'une académie savante auprès de laquelle il faudrait développer un *Musaeum Polonicum* avec une bibliothèque, des archives (avec un dépôt légal obligatoire), un cabinet historique, un musée technique et un cabinet d'histoire naturelle. Selon Mniszech ce musée aurait pour but de refléter la vie intellectuelle actuelle et passée de la Pologne, le progrès des sciences en Occident, mais aussi de présenter la Nature polonaise. Le projet était moins utopique que celui de Chardon de Rieule, et l'auteur prévoyait la nécessité d'un budget important (20 000 zlotys).

¹ B. Hryniewiecki, „Projekt Stefana de Rieul'a stworzenia w Warszawie Muzeum Przyrodniczego w wieku XVIII”, *Wiadomości Muzeum Ziemi*, p. 114-118.

² MM, „Myśli względem założenia Musaeum Polonicum”, *Zabawy pożyteczne i przyjemne*, T. 1, vol. 2.

Jerzy Wandalin Mniszech, politicien passionné par l'éducation nationale avait un bon niveau d'étude en sciences naturelles. Sa formation en géologie à Lausanne, chez Élie Bertrand (1713-1797), fut complétée par de nombreux voyages et visites des collections naturalistes en France, en Italie et en Angleterre. C'est lui qui a d'ailleurs fait venir Bertrand en Pologne pour lui confier la fonction de directeur de Département de l'industrie, de l'agriculture et des sciences naturelles auprès du roi de Pologne.

Il est intéressant de souligner que Mniszech a publié plusieurs descriptions des musées britanniques (dont le British Museum) et c'est pourtant la collection du Cabinet du Roi de France qui servit de modèle pour son *Musaeum Polonicum*, où les animaux devaient être présentés avec les descriptions de l'*Histoire naturelle* de Buffon, traduites pour l'occasion en polonais.

Pierre Pellegrin remarqua, à juste titre : « dans son « Éloge historique de Daubenton », qui, d'après lui, avait conçu le plan d'une collection de tous les êtres naturels, Cuvier pense que le dilettantisme des riches et la pauvreté des savants fait que seul l'appui de l'État à ses derniers peut leur permettre de constituer les collections indispensables au progrès des sciences »¹. La situation de la Pologne à la fin du XVIII^e siècle est une illustration parfaite de cette thèse. La structure de la société polonaise était telle qu'aucun projet du Musée National d'Histoire Naturelle ne pouvait se réaliser en Pologne à cette époque, sans un fort appui de l'administration royale. Les auteurs des premiers projets en essayant de copier « le modèle français du cabinet du Roi » vivaient malheureusement dans un contexte socio-économique très différent de celui de la France, et c'est dans la gravité de la situation politique et la chute de l'État Polono Lituanien qu'il faut chercher les causes de l'échec des projets de Mniszech et de Chardon de Rieule.

Cabinet du Roi et MNHN en tant qu'important centre de formation des naturalistes polonais

Les registres des auditeurs des cours donnés au MNHN constituent un précieux témoignage pour l'histoire des sciences naturelles en

¹ G. Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes : où l'on établit les caractères de plusieurs espèces d'animaux que les révolutions du globe paraissent avoir détruites : discours préliminaires* (1812), notes et chronologie par Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 189 p.

Pologne. Malheureusement, seule une petite partie de ces documents a été retrouvée de nos jours. Nous avons aussi des preuves indirectes que même les registres conservés sont incomplets. Les noms de Józef Jundziłł (1794-1877) et de Ignacy Domeyko (1802-1889) n'y figurent pas. Pourtant ces deux savants mentionnent dans leurs mémoires leur participation au cours de botanique au MNHN. Nous ne savons presque rien au sujet des auditeurs des cours à l'époque du Cabinet du Roi. Pour l'histoire des sciences naturelles en Pologne, il est néanmoins très important de rappeler que Stanisław Staszic (1755-1826), considéré comme le père de la géologie polonaise, fut l'élève de Daubenton. Par son intermédiaire, il fit connaissance avec Buffon. Durant toute sa vie, il considéra ce dernier naturaliste comme son maître le plus important. Plus tard, Staszic suivit également l'enseignement de René-Just Haüy (1743-1822).

Les registres conservés de l'époque qui nous intéresse dans cet article, sont ceux des cours de minéralogie (principalement de Haüy), de botanique (de René Desfontaines (1750-1833) et de zoologie des « animaux sans vertèbres » de Jean Baptise Lamarck (1744-1829). à noter l'absence des listes des auditeurs des cours d'anatomie comparée, de chimie, de géologie. Une liste possible des auditeurs des cours de Georges Cuvier reste inconnue. C'est un manque d'autant plus préjudiciable pour l'histoire des sciences naturelles en Pologne que c'est probablement ce naturaliste qui influença le plus les organisateurs des collections naturalistes à Varsovie et à Vilnius.

Nous avons réussi à identifier 34 Polonais qui suivaient les cours de Haüy, 14 les cours de Desfontaines et 11 auditeurs de Lamarck. Ce n'est toutefois pas uniquement le nombre d'auditeurs polonais des cours au MNHN qu'il faut évoquer en réfléchissant sur le rôle d'une « institution modèle » pour la science polonaise. C'est le rôle que jouaient ces personnes dans l'histoire de la science et des institutions scientifiques qui est plus important. Citons quelques-uns des élèves du MNHN à Varsovie : Marek Antoni Pawłowicz (1789-1830) fondateur du cabinet géologique de l'Université de Varsovie, c'est lui qui a mis en place douze collections géologiques destinées à divers lycées ; Jan Kanty Krzyżanowski (1789-1854), professeur de chimie à l'École Militaire, organisateur d'un laboratoire de physico-chimie à l'école départementale de Lublin, était l'un des pionniers des sciences pédagogiques, Józef Skrodzki (1789-1832), zoologiste,

pionnier des études sur la faune forestière, professeur et président de l'Université de Varsovie ; Ignacy Abłamowicz (1787-1848), physicien de l'Université de Varsovie, professeur de physique et de météorologie du Lycée de Krzemieniec et professeur de l'Université de Kiev ; Emilian Klemens Nowicki (1791-1876), médecin et professeur spécialiste des maladies des yeux, des os et des dents de l'Université de Varsovie.

L'influence de l'enseignement du MNHN sur la science polonaise ne se limitait pas à la participation des Polonais aux cours. Il faut aussi mentionner les traductions des ouvrages des savants du MNHN, les traductions souvent faites par les grands naturalistes. Stanisław Staszic traduisit les *Époques de la Nature* de Buffon et Alojzy Korzeniowski (1806) le *Traité de minéralogie* de René Just Haüy. Les modèles cristallographiques de Haüy, importés par Drzewiński, servaient à la formation des étudiants à Vilnius. Ces traductions jouaient un rôle beaucoup plus important qu'une simple transmission d'enseignement du MNHN. La *Botanique* d'Adrien de Jussieu (1797-1853) traduit par Tytus Chałubiński (1849) contribua à la formation du langage botanique polonais. Plusieurs descriptions originales de la faune polonaise ont été publiées pour la première fois dans la traduction d'*Histoire des progrès des sciences naturelles, depuis 1789 jusqu'à ce jour* de Georges Cuvier, traduit par Gustaw Belke et Aleksander Kremer (5 vol. 1853-55).

Le rôle d'inspiration du MNHN pour le Cabinet Zoologique de Varsovie et les collections naturalistes de l'Université de Vilnius

À la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, deux importants centres d'enseignement et de recherches marquent l'histoire des sciences naturelles dans la République des Deux Nations et sur ses territoires après la disparition de l'État Polono-Lituanien : l'Université de Vilnius avec le Lycée de Krzemieniec, et plus tard l'Université de Varsovie. À cette époque ni l'Université de Cracovie ni celle de Lvov ne jouaient un rôle comparable à ces deux premiers centres, malgré la présence de quelques naturalistes d'une grande envergure à Cracovie et plus particulièrement de Jan Jaśkiewicz, formé en France, ami et correspondant de Jean-Étienne Guettard et membre de l'Académie des Sciences à Paris¹.

¹ Voir aussi P. Daszkiewicz, R. Tarkowski, „Przyjęcie Jana Jaśkiewicza w poczet członków korespondentów Królewskiej Akademii Nauk w Paryżu – nowe dane i nieznanne dokumenty historii polskich nauk geologicznych”, *Przegląd Geologiczny* 57(6).

Le rôle de la France et plus particulièrement du Muséum de Paris a été prépondérant pour ces deux centres. La chaire et la collection d'histoire naturelle de Vilnius a été fondée par Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814), un naturaliste et médecin lyonnais qui prépara son voyage en Lituanie au Cabinet du Roi et au Jardin des Plantes à Paris. Une fois sur place, il resta en contact avec Jussieu qui lui envoya des graines, mais aussi des livres et d'autres objets de collections naturalistes¹. Ludwig Bojanus (1776-1827), professeur des sciences vétérinaires et véritable fondateur de la collection d'anatomie comparée et de parasitologie à Vilnius, a fait une partie de ses études à Paris. Il resta en contact avec Georges Cuvier et c'est à lui qu'il a dédié son œuvre magistrale sur l'anatomie de la cistude *Anatome testudinis Europae*. Dans ses lettres conservées à l'Institut de France et adressées à Cuvier, Bojanus à plusieurs reprises, déclare vouloir organiser la collection suivant le modèle parisien. Quant à Józef Jundziłł (1794-1877), successeur de Gilibert en botanique, il fut l'élève de Lamarck et de Desfontaines. Il faut enfin mentionner l'importance du MNHN pour la collection géologique et minéralogique de Vilnius, tout d'abord mise en place par Drzewiński, élève de Haüy et ensuite dirigée par Ignacy Horodecki correspondant de Brongniart et Cuvier.

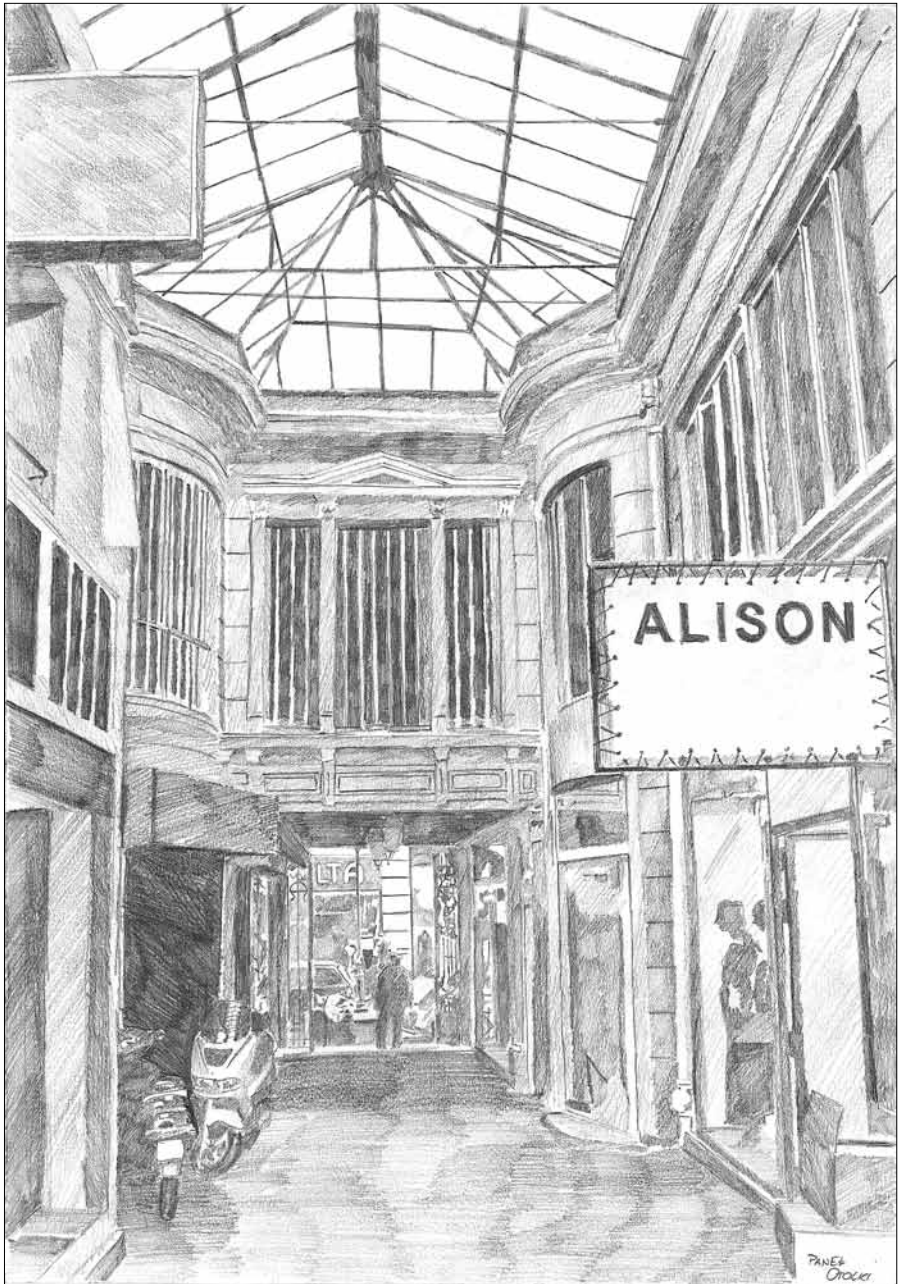
Les origines du Cabinet Zoologique de Varsovie sont liées à la décision de la Commission d'Éducation d'acheter la collection du comte Sylwiusz Minkwitz (1772-1818) de Gronowice (Grunwitz). Dans le but d'évaluer la valeur de cet achat, ainsi que pour veiller au bon déroulement de la transaction et du transport, la commission délégua trois commissaires, dont Józef Skrodzki, Jan Kanty Krzyżanowski (1789-1854) et Felix Jarocki (1790-1865) qui devint ensuite boursier de la Commission d'Éducation. Il a écrit dans son autobiographie qu'il passait tous les jours environs six heures au Muséum et que le soir, il préparait le texte de son ouvrage en zoologie. à titre de digression, précisons que quelques années plus tôt, c'est le botaniste Michał Szubert, directeur du jardin botanique de Varsovie qui, grâce à une bourse semblable, travailla avec Desfontaines, Jussieu et Mirbel-Brisseau.

¹ « Un document d'une valeur exceptionnelle de l'histoire des sciences dans la République des Deux Nations du XVIII^e siècle : la lettre de Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) à Louis Vitet (1736-1809), de la collection de la Bibliothèque botanique du Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris », *Annales / Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences*, Vol. 11/2010.

Les trois commissaires chargés d'acheter le cabinet de Minckwitz et d'organiser le cabinet de Varsovie ont donc été formés au Muséum de Paris. Ajoutons que deux auteurs, parmi les cinq cités, considérés par Jarocki comme « modèles » pour son livre de zoologie, travaillaient au MNHN (Cuvier et Dumeril). C'est donc le MNHN qui servit de modèle aux collections naturalistes de Vilnius et de Varsovie.

Conclusion

Le MNHN a probablement été la plus importante institution étrangère pour les sciences naturelles en Pologne. Son influence se manifesta au niveau de l'organisation et des présentations des collections, en tant que lieu de formation des naturalistes polonais, en tant que partenaire pour l'échange des spécimens, en tant que source des ouvrages de référence (les traductions). Tous les centres de recherches naturalistes et les collections importantes sont demeurés sous la forte influence du Cabinet du roi, du Jardins des Plantes et puis du MNHN. Il est intéressant de noter un certain changement de la position sociale des sciences naturelles dans la pensée de l'élite polonaise. De nombreux militaires, politiciens parmi les auditeurs des cours du MNHN, la correspondance de la princesse Czartoryska avec Geoffroy Saint-Hilaire, les visites de Julian Ursyn Niemcewicz au Jardin des Plantes à Paris, les nombreux dons aux collections MNHN originaires de Pologne semblent être le signe d'un véritable changement de mentalité. Les liens forts de ces élites avec la culture française, ainsi que les voyages à Paris ont probablement contribué à cette évolution. Il est regrettable que malgré cette influence un musée national d'histoire naturelle n'ait jamais vu le jour en Pologne.



QUELQUES SOUVENIRS

Arnaud Hurel, Piotr Daszkiewicz

Le Muséum National d'Histoire Naturelle dans un article publié en 1858 dans la revue „Biblioteka Warszawska. Pismo poświęcone naukom, sztukom i przemysłowi”

La question du patrimoine immobilier est récurrente au Muséum national d'histoire naturelle, et elle est même toujours d'une actualité brûlante. Elle est d'autant plus cruciale que le Muséum s'est développé dans un espace contraint, alors que les missions qui lui étaient dévolues ne faisaient que croître. Ainsi, dès décembre 1794, un rapport soulignait déjà l'exiguïté et l'insuffisance des locaux rapportés aux missions que la Convention nationale lui avait confiées un an plus tôt.

Au-delà de l'aspect financier, les questions où ? comment ? pourquoi ? sont au cœur de la relation entre le patrimoine immobilier et l'activité scientifique du Muséum. Depuis plus de deux siècles l'architecture tente cahin-caha d'accompagner le développement de cet établissement scientifique et l'émergence des nouvelles thématiques de recherche. Les évolutions de ce patrimoine immobilier sont retenues comme un indice fiable par les historiens du Muséum ou par ceux qui se sont interrogés sur le déclin de la science française au XIX^e siècle.

Or, dans les années 1850-1860, plusieurs rapports officiels mettent l'accent sur l'état de crise dans lequel se trouve le Muséum : Rapport Corne de 1851, Rapport Allard de 1863, Rapports des commissions d'inspection du matériel de 1864 à 1868. Tous dressent un bilan consternant de l'état du Muséum. Les critiques portent alors sur les dysfonctionnements structurels – le modèle statutaire des années

1793 n'est plus adapté –, et les difficultés du Muséum à conserver sa place dans le contexte général de l'enseignement supérieur et de la recherche. Mais les reproches concernent également l'état du patrimoine immobilier dont la vétusté ou l'inadéquation pèsent directement sur la gestion des collections.

Les galeries d'anatomie comparée et d'anthropologie, chaires dites « à collections », ont été longtemps un des enjeux du Muséum. Jusqu'à l'inauguration de la galerie de la place Valhubert en 1898, elles ont cristallisé tous les reproches adressés à cet établissement, incapable d'offrir une place digne au laboratoire d'anthropologie et à ses collections.

C'est dans ce bâtiment de la Baleine et dans celui de l'ancienne régie des fiacres de la rue Saint-Victor, aujourd'hui rue Cuvier, concédée au Muséum en 1795 que l'anthropologie a tenté de trouver sa place. Nous sommes alors très loin d'un projet muséographique puisque l'accroissement ne s'effectue que par la réquisition de logements de fonction libérés de leurs occupants.

En 1837, pour des commodités dans la présentation des collections lors des cours publics, l'amphithéâtre d'anatomie est construit grâce à Pierre Flourens (1794-1867). Pour faire face à l'accroissement des collections d'anthropologie, en 1855 Antoine Serres (1786-1868) prend possession de deux autres salles d'un ancien logement. à son tour, Armand de Quatrefages (1810-1892) va réquisitionner un logement de sept chambres, en façade de l'ex-régie des fiacres, pour les transformer en salles d'exposition. Cet ensemble devient ce que l'on appellera le « magasin » de Quatrefages. Après 1871, le départ des Milne-Edwards de leur logement permet d'attribuer à l'anthropologie deux nouvelles salles de la maison de Cuvier. En 1892 ce sont 12 salles et 2 cabinets de travail qui sont dévolus aux collections d'anthropologie.

En réalité, plus qu'un musée, compris comme une présentation synthétique, cette « galerie » d'anatomie et d'anthropologie représente en réalité une collection scientifique ouverte à tous. L'ensemble n'est pas organisé en fonction du public mais plutôt selon les critères de fonctionnement de la chaire d'anthropologie définis par son professeur titulaire ou ses assistants.

Le bâtiment de la baleine est totalement insalubre, il menace ruine et le bric-à-brac des pièces en vient à faire fuir les visiteurs. Les témoignages d'indignation sont alors nombreux mais l'un d'entre eux nous a semblé particulièrement remarquable comme expression d'enthousiasme déçu. C'est un document oublié et précieux opportunément que nous présentons ici. Il témoigne à la fois de l'aura international d'un établissement scientifique comme le Muséum national d'histoire naturelle au XIX^e siècle et restitue la réalité de galeries dont l'histoire n'a finalement gardé que peu de traces.

Cet article pittoresque est publié anonymement en 1858 dans la revue *Biblioteka Warszawska. Pismo poświęcone naukom, sztukom i przemysłowi*. En réalité, Zofia Węgierska (1825-1869), écrivain et journaliste en est sans doute l'auteur. Habitant Paris depuis 1851, elle était alors une correspondante régulière de *Biblioteka Warszawska* pour laquelle elle livrait une « Chronique de Paris » où elle décrivait l'actualité de la vie culturelle et scientifique de la capitale française. Dans le domaine des sciences naturelles, Węgierska a contribué à faire connaître les débats qui se tenaient au sein de l'Académie des sciences de l'Institut de France autour de la diffusion de la théorie darwinienne de l'évolution.

« Paris¹ est en constante transformation. De nouveaux palais poussent comme des champignons. Des rangées entières de maisons disparaissent si soudainement que certains, alors qu'ils se couchent tranquillement, se réveillent le lendemain matin et voient leur lit au bord d'un abîme, car le mur qui les séparait de la rue a disparu. à la question de l'origine de cette catastrophe, on obtient la réponse suivante; « qu'on démolit la maison pour cause d'utilité publique² » ?

Face à cette volonté de faire de l'ordre et d'embellir qui – poussée jusqu'à l'extrême ne lâche prise devant aucun excès – n'hésite pas à détruire de magnifiques édifices pour tracer de nouvelles rues et construire des œuvres à en faire pâlir les merveilles du monde antique, un abandon frappe étrangement. Il s'agit d'un édifice plein de richesses scientifiques, mais d'une misère matérielle. Nous parlons du Muséum d'Histoire

¹ Traduction du polonais Piotr et Christina Daszkiewicz.

² En français dans la version originale.

Naturelle de Paris. Ce bâtiment vient confirmer le proverbe selon lequel : « Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés ».

Qui pourrait deviner, en entrant ici, que dans ces salles obscures, pleines de poussières et moisissures, sont déposées les collections des Buffon, des Lamarck, des Cuvier, des Latreille ; le fruit du travail de milliers de naturalistes plus ou moins célèbres qui ont, durant des siècles, cherché sur la terre entière et ont amené ici les raretés trouvés. Qui pourrait deviner, que derrière cette moisissure qui remplit les salles, se cachent les auditoriums, où les plus grands naturalistes ont donné des cours et les laboratoires, où les plus grands professeurs disséquaient des lions et des éléphants. Personne ne serait probablement capable de deviner cela. Le désordre est si grand et la négligence si énorme, qu'à titre de curiosité il est intéressant de les observer. Le Muséum d'Histoire Naturelle constitue une véritable curiosité de Paris, que les étrangers regardent avec d'autant plus de contentement que, comme l'a remarqué Balzac à juste titre, l'admiration est toujours un effort pour le genre humain, tandis que la critique est toujours agréable.

Nous invitons donc ceux dont les nombreuses descriptions des splendeurs de Paris rapportées par la presse varsoivienne ennuient déjà à visiter le Muséum d'Histoire Naturelle. Ils pourront y voir la misère de l'Athènes moderne et y trouver matière à critiquer et le plaisir de prendre les Français, au moins une fois, la main dans le sac, en tant que responsables de désordre et de négligence.

Le Muséum d'Histoire Naturelle occupe un côté du jardin botanique et se divise en quatre grandes parties : 1). Anatomie comparée ; 2). Zoologie ; 3). Minéralogie et Géologie ; 4). Botanique. Nous allons toutes les visiter afin de voir de quelle façon les choses se déroulent.

La Galerie d'Anatomie comparée est le berceau de cette science, dont les fondements ont ici été posés par Vicq d'Azyr, Mertrud, Cuvier. Elle se trouve dans un piètre état. Les collections des grands naturalistes sont entreposées dans quelques salles humides, anciennement des écuries de fiacres dont l'apparence rappelle encore exactement leur première fonction. Les squelettes d'éléphants et d'hippopotames occupent la place des chariots ; les squelettes des chevaux et des zèbres – peu différents des chevaux des fiacres – forment un rang qui prit la place de ses précédents.

En se promenant dans cette écurie, même un naturaliste peu expérimenté remarquera une lacune à combler pour que cette galerie suive le progrès des sciences et puisse justifier son nom. Le musée d'anatomie comparée est uniquement composé de squelettes, soit donc d'une seule partie de cette science. Les autres – tout aussi importantes – comme les systèmes de veines, d'aortes, de nerfs n'y sont pas du tout y représentées. La collection des squelettes des mammifères est nombreuse ; mais celle des oiseaux, des reptiles et des poissons est petite, et presque tous ces squelettes sont endommagés. Depuis la mort de Cuvier, la collection n'a été enrichie que de quelques spécimens. Les squelettes sont cependant sans cesse transportés pour les cours de professeurs dans divers salles du bâtiment et même à la Sorbonne. De nombreux squelettes se sont perdus durant ces transports et aujourd'hui, la collection est plus petite que durant la vie de ce grand naturaliste. La précieuse collection des cires des divers organes d'animaux, faite par le célèbre naturaliste napolitain Poli, se trouve aussi dans un état lamentable suite aux désordres et changements continus de place.

Le manque total d'une quelconque classification va à l'encontre de cette galerie. Dans la même salle – ou plutôt petite pièce – on voit les squelettes de mammifères à côté d'oiseaux, une autruche près d'un singe, des tortues à côtés de gazelles, des ossements fossiles près des os d'un éléphant mort à la ménagerie. Toute « la société » est mélangée et même un démocrate la regarderait d'un mauvais œil et aurait envie de poser tout le temps la même question : que fait cela à cet endroit ?

Il manque souvent des étiquettes et les descriptions plus fantaisistes sont plus fréquentes que les noms scientifiques. Par exemple, le squelette d'un serpent est placé parmi les crânes humains du docteur Gall et porte l'inscription suivante : « Antagonisme de la rectitude humaine »¹. L'Autruche s'appelle « Rameau anthropologique de l'anatomie comparée ». Quelqu'un peut-il comprendre ce que cela signifie ? Si ce n'est pour le bien de la science, c'est pour le bien du trésor public qui a avancé jusqu'à deux millions de francs pour la seule galerie d'anatomie comparée. Les professeurs devraient alors expliquer d'où viennent ces « rameaux » et les ramener au tronc correct.

¹ En français dans le texte originale avec une erreur « retitude » à la place de « rectitude ».

Le laboratoire devrait être la partie la plus importante de la galerie d'anatomie comparée. Il en existe ici deux : un pour la dissection des grands bêtes et le deuxième pour les petits animaux. Mais dans quel état ! Imaginez-vous un large dépôt d'ordures, une sorte de cour, où sur une surface chaotique dans les flaques d'eau verdâtre pourrissent les parties des corps des animaux découpés de temps à autre. C'est un grand laboratoire ; les salles servent en même temps pour disséquer et empailler les animaux. Le cabinet est juste à côté, et là, sur les étagères, une précieuse collection, réunie par Cuvier et Blainville pour leurs recherches, jetée sans aucun ordre.

Cette collection, conservée dans l'alcool, occupe près de 4000 bocalux. Mais l'alcool n'a pas été changé depuis vingt-six ans, c'est-à-dire depuis la mort de Cuvier. Les squelettes d'une grande valeur, cassés et couverts de poussière, sont suspendus au plafond. L'odeur est si insupportable qu'en fuyant ces locaux après une dizaine de minutes, il est difficile de comprendre comment les gens condamnés à travailler quelques heures dans cette salle peuvent sortir sans être empoisonnés. La commission sanitaire de Paris, dont le devoir est d'informer ses supérieurs des locaux insalubres, n'y a jamais fait de visite.

Fontenelle raconte que, quand en 1681, Duvernoy disséquait l'éléphant mort à la ménagerie, toute l'Académie fut présente à cette leçon. Louis XIV fut également présent durant la dissection de certaines parties de ce grand animal. La description de cette cérémonie scientifique occupe quelques pages de l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1681. Aujourd'hui, anno domini 1858, si un éléphant mourrait dans le Jardin des Plantes, l'Empereur ne serait probablement pas invité à sa dissection.

La Galerie de zoologie est celle qui attire le plus les profanes¹. Elle se compose des mammifères, des oiseaux, des amphibiens², des poissons, des crustacées, des insectes, des mollusques et des vers parasites. Dans cette partie [du Muséum], la confusion atteint le plus haut degré. On pourrait dire que ce sont les gardiens qui ont été chargés de la classification. Qui a vu l'ordre exemplaire et le rangement scientifique s'imposant dans les musées anglais d'Histoire naturelle – ordre qui impressionne l'esprit du visiteur et lui en enseigne cent fois plus que

¹ Au sens de non-spécialiste.

² Dans l'original, l'auteur ne mentionne pas les reptiles.

des papiers imprimés – ; qui est habitué au pédantisme scientifique des Allemands, celui-ci doit s'attendre à d'étranges surprises au Musée de Cuvier. Un visiteur, habitué à voir le rang des habitants du Règne Animal se développer systématiquement verra ici avec un grand étonnement, l'un à côté de l'autre des animaux de nature contradictoire : les poissons, les lions, les escargots, les oiseaux sont tous mélangés « comme petit pois avec le chou »¹. Cette révoltante anarchie règne sur tout le premier et le deuxième étage et sur quelques salles du rez-de-chaussée, où le monde antédiluvien se mélange avec le contemporain dans l'ordre suivant : une mâchoire de mammoth, un éléphant, une zèbre, un hippopotame, un rhinocéros, un cochon, un dauphin, un lion, un polype etc. C'est le rendez-vous des extrêmes. Un visiteur, livré ici à lui-même, peut développer n'importe quel système et rien ne l'empêchera dans cette démarche. Aucune inscription ne l'incitera à une réflexion, car l'humidité à tout rongé.

Au premier étage, dans une salle nommée « Salle de la Vénus² » – on ne sait pas pourquoi, car rien ici ne rappelle la déesse de la beauté –, un visiteur serait frappé au départ par une collection de chiens et d'ovins, plus loin par une collection de toutes sortes d'ânes ; une collection des divers habitants de l'océan se trouve dans les armoires sur les murs ; au milieu une tiroir avec les mollusques, parmi lesquels les uns vivaient avant le déluge, et les autres avaient été pêchés hier. Une pyramide de boîtes en verre se lève juste à côté. Ces boîtes contiennent les parties de toutes sortes d'animaux qui ont été ramassés par divers professeurs, dont chacun mettait ses découvertes faites dans des domaines très variés toujours au même endroit, c'est à dire la première place, occupée auparavant par les trouvailles de son prédécesseur. D'où l'origine de cette pyramide de désaccords.

La collection des singes se trouve dans la troisième salle, et celle des crustacées et des insectes dans la quatrième, mais ces derniers sont enfermés dans des tiroirs inaccessibles aux visiteurs ordinaires. La cinquième salle est occupée par la très riche collection et bien rangée des amphibiens³ de Duméril. La collection de poissons, composées de

¹ « Jak groch z kapustą » : expression polonaise désignant un désordre, un mélange d'éléments qu'on ne devrait pas mélanger.

² Il s'agit Saarji Bartman, dite la Vénus Hottentote, décédée en 1815 et alors autopsiée par Cuvier. Son squelette, le moulage peint de son corps et certaines parties de son anatomie conservées dans des bocaux étaient présentés au public.

³ *Ibid.* note 2, p. 465.

plus de cinq mille espèces, se trouve dans les salles six et sept. Sauf les grands poissons, qui sont suspendus au plafond avec les tortues et les lézards, tous les autres sont conservés dans de l'alcool, mais dans des bocaux si petits qu'il est impossible de reconnaître leurs formes naturelles.

Les phoques et les dauphins, pour lesquels il n'y avait plus de place dans les salles précédentes, sont suspendus au-dessus des escaliers conduisant au deuxième étage. La première salle du deuxième étage contient des ours, des blaireaux, des paresseux et toute leur famille. La suite des animaux carnivores occupe un côté de la deuxième salle, de l'autre côté sont rangés les herbivores.

Ensuite, c'est la splendide, et unique en son genre, collection d'oiseaux rangée de façon exemplaire par un savant ornithologue, le prince Charles-Lucien Bonaparte. Tous les oiseaux, qu'on a pu voir jusqu'à présent dans le monde entier, sont réunis ici au grand complet, à commencer par le moineau jusqu'à l'oiseau lyre, le merle blanc et le cygne noir. On trouve ici tous les genres d'oiseaux émerveillant par la grâce de leur forme et la couleur arc en ciel de leur robe. Le désordre systématique a cependant dû même entrer dans cette précieuse collection royale, digne d'une salle dorée et des tables couverts de velours. De nulle part surgit, dans cet environnement paradisiaque, une armoire laide remplie d'escargot ! Si au moins, cette armoire était utile. Ce dépôt d'escargots est cependant, toute à fait inutile pour ceux qui désirent apprendre, car elle ne contient uniquement que quatre-vingts genres, le reste (donc environ 1500 espèces qui composent cette affreuse famille) est dans les tiroirs, bien caché à l'œil humain, tout comme s'il restait dans sa boue.

À la fin de la galerie des oiseaux et à l'entrée de la dernière salle, nous avons à nouveau rencontré, avec grand étonnement, des animaux quadrupèdes. Les girafes, les cerfs, les bœufs et les zèbres nous ont salués à l'entrée. Nous ne nous séparons d'eux qu'aux portes de la galerie de minéralogie-géologie.

Elle est composée de trois parties : la première, domaine de la minéralogie, la deuxième la géologie et la troisième les ossements fossiles des oiseaux, des reptiles et des poissons. Le secteur minéralogique

contient une soi-disant « collection-type de Haiüy¹ », dont toutes les étiquettes sont écrites de la main même du célèbre minéralogiste et la collection porte le qualificatif d'universelle.

La collection de M. Haiüy, que les Français nomment le fondateur de la minéralogie, a été vendue, après sa mort, aux Anglais. Elle fut rachetée par l'Assemblée Nationale quand le professeur Dufrenoy occupait la chaire de minéralogie. Elle est rangée comme elle l'était à l'origine, placée dans des armoires exquises qui font ressortir encore plus la saleté des murs humides de cette pièce. La collection universelle contient de nombreux beaux et rares spécimens.

La collection géologique est composée de 200 000 échantillons, mais dont seulement 12 000 sont exposés au public. Le reste est rangé dans les armoires et on ne peut les voir qu'avec la permission du professeur. Le secteur exposé est composée de deux parties : la collection des roches de la surface de la Terre et celles qui composent la croûte terrestre. Les deux collections sont dépourvues d'étiquettes et pour cette raison, ne sont pas utiles à la science et à l'enseignement. Collectées durant tant de siècles et classifiées avec tant d'effort, aujourd'hui elles ne constituent qu'un tas des pierres inutiles.

La collection des ossements fossiles, commencée par Cuvier, s'est agrandie de quelques collections privées, achetées par le gouvernement en France et à l'étranger. Les dix boîtes rangées par Cuvier et portant des étiquettes de sa main, en excellent ordre scientifique, sont un véritable trésor de cette collection. Le reste ressemble à un grand ossuaire, dans lequel depuis les temps oubliés, les croque-morts jettent les os déterrés dans un cimetière sans se poser la question de savoir à qui ils appartiennent et d'où ils viennent. Le plus triste est que les mystères de cet ossuaire ne seront jamais élucidés car les fils qui pouvaient conduire aux sources ont été rompus. Ainsi, par exemple, une carapace fossile d'une tortue, probablement unique dans le monde entier, trouvée dans des gisements d'argile dans les environs de Paris, est cassée et va bientôt entièrement se décomposer.

La partie botanique est composée d'une collection, relativement pauvre, de plantes tropicales. Elle occupe séparément les serres et avec

¹ En français dans le texte original.

un soi-disant cellier [il s'agit de l'herbier], où se trouvent les plantes séchées, trouvées par les botanistes dans le monde entier et amenées en France. Ne voulant être accusé d'exagération, citons une relation sur cette collection, donnée par le prince Charles-Lucien Bonaparte dans son journal savant : « ce sont des oubliettes plus profondes que les cartons des commissions académiques ; les nécropoles dont personne ne connaît l'intérieur même le croque-mort, l'administrateur du Muséum. Ce sont les tombeaux éternels où reposent les chers restes des biens, achetés par les argents publics ou amenés par les courageux voyageurs qui pensaient travailler pour la science mais travaillaient uniquement pour un mythe. Les professeurs qui envoyaient ces voyageurs, pouvaient les occuper plus utilement et pour moins cher, en leur demandant de faire les découvertes dans le musée botanique de Paris ».

Tel est l'état actuel du Muséum d'Histoire naturel de Paris. Cette grande institution que Cuvier laissa à ses successeurs. Il existe l'espoir que cet état changera radicalement dans quelques années. Suite aux plaintes arrivant de tous les côtés aux Tuileries, un décret impérial fut promulgué au mois de juin de cette année, il a pour but de faire de l'ordre au Muséum¹ ».

¹ L'article se termine par les citations de ce décret établissant une commission pour indiquer les améliorations possibles dans l'organisation du Muséum et d'un deuxième confirmant la réorganisation de la bibliothèque impériale suivant la proposition de Prosper Mérimée.

Barbara Sas

L'Arbre de Cracovie, un symbole polonais au cœur de Paris moderne. La signification du symbole dans l'historiographie

C'est sous la régence de Philippe d'Orléans¹ qu'une allée bordée de marronniers fut plantée aux jardins du Palais Royal. Rien de surprenant, en apparence, vu qu'on est habitué à voir des arbres plantés dans les jardins. Néanmoins... L'un des arbres qui se trouvait dans les jardins, était appelé, selon une opinion commune des Parisiens, « L'Arbre de Cracovie »². Il est difficile de savoir à présent par qui et quand un arbre fut baptisé du nom de la capitale de la République des Deux Nations. Le moment précis de l'appellation lui-même reste peu documenté. L'arbre se trouvait ou plutôt poussait au cœur même des jardins royaux.

Il y a deux hypothèses liées à la dénomination de l'arbre. La première dit qu'il fut nommé de cette manière en l'honneur de Jean III Sobieski³, le successeur de Michał Korybut Wiśniowiecki⁴. L'autre – que le nom de l'arbre dérive du verbe français « craquer », c'est-à-dire raconter des bobards, fabriquer des histoires, incorporer au récit d'un événement historique des informations invraisemblables. Cependant, l'une comme l'autre suscitent des réserves sérieuses, car il est difficile de croire que ce n'est qu'aux Lumières que les Parisiens

¹ Philippe d'Orléans (1674-1723), duc de Chartres (1674-1701), duc d'Orléans, duc de Valois, duc de Montpensier, duc de Nemours, prince de Joinville, comte de Beaujolais (dès 1701), pair de France, régent pendant la minorité du roi Louis XV (1715-1723). Premier ministre en 1723, il était fils du duc d'Orléans Philippe I (frère cadet du roi Louis XIV). V. J. Baszkiewicz, *Historia Francji*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1974, p. 263-268.

² Au XVIII^e siècle Cracovie n'était plus la capitale de la République des Deux Nations de droit. Le roi Sigismond III Vasa commença en 1596 à transférer la cour royale à Varsovie, la cause principale étant un incendie de Wawel en 1595. Le processus du déplacement s'acheva définitivement le 25 mai 1609. Selon une opinion commune, Cracovie resta pour autant la capitale du royaume ; c'est là où sont couronnés les monarques suivants (à l'exception de Stanislas Leszczyński et Stanislas Auguste Poniatowski, les deux couronnés à Varsovie). Varsovie était officiellement appelée « la Cité Royale de Sa Majesté ». V. J. Bieniarzówna (éd.), *Dzieje Krakowa. Kraków w wiekach XVI-XVIII*, t. II, Kraków, 1984, p. 323-340.

³ Jean III Sobieski (1629-1696), roi de Pologne (dès 1674).

⁴ Michał Korybut Wiśniowiecki (1640-1673), roi de Pologne (dès 1669).

ont connu le nom de la capitale de la République des Deux Nations. Cela est d'autant plus surprenant que deux siècles auparavant, en 1573, Henri de Valois¹ avait été élu roi de Pologne et couronné à Cracovie. Par conséquent, une question se pose : pourquoi à l'époque n'avait-on pas songé à donner à un arbre le nom de la capitale du pays, en mémoire de l'élection réussie du descendant d'Henri II, le roi de France², et de Catherine de Médicis³.

Cet événement, était-il moins digne d'une commémoration que l'élection de Jean Sobieski ? On l'ignore. D'après la deuxième des hypothèses, c'est le verbe, signifiant en l'occurrence le fait de parler, de divulguer de fausses opinions, qui serait à l'origine de l'homonyme de l'arbre (ce sens s'est carrément évanoui). Le glissement du champ sémantique du mot, qui renvoyait en premier lieu au nom de la ville, aurait pu entraîner un certain décalage, car les hommes craquaient et oubliaient, tandis que Cracovie à son tour n'aurait su craquer, mais était en revanche un témoin d'événements historiques d'une grande importance.

Quoi qu'il en soit, d'après une opinion communément admise, l'arbre, situé au cœur du Palais Royal, appelé l'arbre de Cracovie est devenu un endroit où des colporteurs de nouvelles à sensations, les « nouvellistes » échangeaient des informations ou opinions, partageaient des remarques frivoles ou, tout simplement, potinaient.

L'arbre de Cracovie devint le symbole de la libre circulation des idées ; c'est sous ses branches que des opinions différentes, plus ou moins politiques, se discutaient, s'opposaient, s'entremêlaient. Il y a lieu de rappeler que c'est à cette époque-là qu'écrivaient entre autres : François-Marie Arouet (connu comme Voltaire⁴), Charles Luis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu⁵, Jean-Baptiste

¹ Henri de Valois (1551-1589), roi de Pologne de 1573 à 1575, roi de France (dès 1574) comme Henri III.

² Henri II (1519-1559), roi de France (dès 1547). Il était second fils de François I^{er} (1494-1547) de la maison de Valois.

³ Cathérine de Médicis (Caterina Maria Romola di Lorenzo de' Medici, née en 1519 et morte en 1589), duchesse de la maison florentine de Médicis.

⁴ Voltaire (1694-1778), écrivain, philosophe, dramaturge, historien.

⁵ Charles Luis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu (1689-1755), écrivain, philosophe, juriste, maçon.

Rousseau¹, Charles Pinot Duclos², Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux³ ou encore Denis Diderot⁴.

L'arbre de Cracovie suscitait l'intérêt autant des Parisiens autochtones que des étrangers. Carlo Goldoni le décrit dans ses mémoires avec les mots suivants : « J'avois devant moi ce fameux *maronnier* que l'on appeloit *l'Arbre de Cracovie*, autour duquel les Nouvellistes se rassembloient, débitant leur nouvelles, [...] & partageant l'Europe à leur gré »⁵.

Les hommes de lettres, de théâtre, pour lesquels la parole et le geste sont les instruments de transmission, ont du coup apprécié l'importance de l'arbre. Le marronnier, un personnage muet, est devenu le caractère éponyme des comédies du XVIII^e siècle. Tout d'abord, il s'agit d'un opéra-comique de Charles-François Panard mis en scène lors d'une foire à Saint-Germain⁶. Une autre pièce où l'arbre de Cracovie joue un rôle principal est la comédie de Jean-François Mussut, dit l'Arnould, mise en scène au Théâtre de L'Ambigu-Comique en 1772⁷.

Par conséquent, comme on vient de le voir, l'arbre célèbre constituait d'une part une source d'inspiration qui faisait parler de la République des Deux Nations et de sa nation. Cet intérêt pour la cause polonaise fut, lui, clairement imposé par la référence à la capitale de la Pologne. D'autre part, les acteurs en jouant leurs rôles dans des pièces de théâtre faisaient « craquer » des opinions sur la scène, en ne se sentant pas souvent dans l'obligation de respecter la vérité.

En 1742, outre la pièce de Panard⁸, il fut créé une gravure anonyme allégorico-satirique. Elle représente un marronnier aux branches

¹ Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741), poète et dramaturge.

² Charles Pinot Duclos (1704-1722), historien, écrivain, membre de l'Académie Française.

³ Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux (1688-1763), écrivain, le plus grand dramaturge français du XVIII^e siècle.

⁴ Denis Diderot (1713-1784), écrivain, critique littéraire et critique d'art, philosophe, Encyclopédiste.

⁵ C. Goldoni, *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre*, Paris, 1787, t. III, p. 22.

⁶ Ce vaudeville en un acte, appelé *L'Arbre de Cracovie*, n'a été jamais imprimé. Son manuscrit se trouve aux archives de la Bibliothèque National de Paris (V. *Mercur de France*, mars 1742, p. 586).

⁷ La notice de cette pièce se trouve dans le répertoire des pièces de théâtre mises en scène de l'*Almanach Français* (1776) et est citée dans le catalogue du recueil de Soléinne, t. III.

⁸ Charles-François Panard ou Pannard (1689-1765), poète, dramaturge, compositeur.

étalées, donnant l'abri, grâce à ses rameaux, à un groupé d'individus (environ une vingtaine des personnes). En fait, ces personnages ne constituent que des représentations allégoriques des « craqueurs ». Parmi eux se trouvent : un cabaretier, un médecin, des acteurs, un astrologue, un étudiant, ainsi qu'un clerc, une coquette, une dame ou encore un gentilhomme. Soit, toute une gamme de professions et d'état.

À gauche de la gravure se trouve la Vérité personnifiée qui, tout en essayant de faire tomber un arbre, tire une corde enlacée autour de son tronc. L'arbre ne subit aucune pression, même ses feuilles ne frémissent pas. On peut donc librement « craquer », c'est-à-dire raconter des histoires plus ou moins vraisemblables.

L'estampe évoque deux métaphores. La Vérité y reste seule envers le Mensonge, personnifié par plusieurs caractères différents. Une seule Vérité face à une variété de *craques*. Le décalage présent entre la Vérité et le Mensonge renvoie un message bien lisible que les deux valeurs divergentes ne sauraient, ni l'emporter l'une sur l'autre, ni s'accorder. La Vérité est indépendante du Mensonge, tout comme le Mensonge de la Vérité.

La fin de l'arbre de Cracovie fut triste. Il ne mourut pas de vieillesse, il ne céda pas au temps. Le marronnier de l'allée célèbre succomba sous une main d'homme. Il fut abattu en 1781, la même année où un incendie a détruit l'Opéra¹. Sur l'emplacement de cette allée, il fut bâti une galerie dite « de droite », avec les bancs et les boutiques en vogue². Les traces du célèbre arbre de Cracovie furent donc définitivement effacées.

Un accord ultime de cette époque-là est mentionné dans un poème intitulé « Les Adieux de l'arbre de Cracovie », où l'on lit :

¹ L'incendie d'Opéra et la reconstruction de l'allée changèrent complètement l'aspect du boulevard. V. P. Lacroix, *Le XVIII^e siècle*, Paris, 1875, p. 370-371.

² G. Casanova de Seignalt (*Histoire de ma vie*, t. I, Paris, 1993, p. 563) décrit en détail l'assortiment des boutiques (il y mentionne entre autres « des parfums, des cure-dents, des chandelles »). De même, Julian Ursyn Niemcewicz dépeint l'allée édifiée de nouveau : « Le Palais Royal avec ses jeunes arbres, après qu'on eut abattus les anciens, avec ses beaux bâtiments neufs, mais guère magnifiques. Il est un endroit unique au monde. Au-dessous tu trouves des magasins remplis de tout ce qu'on ne saurait envisager. Devant les expositions et partout autour un chaos de toutes les nations, siècles et états. » V. J. U. Niemcewicz, *Pamiętniki czasów moich*, éd. J. Dihm, t. I, Warszawa, 1957, p. 213. Né en 1757, mort en 1841. Poète, dramaturge, législateur, orateur, et historien.

« Adieu, Nouvellistes fameux,
 Qui la canne en main sur la terre
 Traciez près de mon tronc poudreux (...) »¹.

Peu après, Rétif de la Bretonne aurait écrit avec nostalgie : « L'Arbre de-Cracovie ne couvre plus nos Politiques de son ombre épaisse »².

L'arbre de Cracovie disparaît des jardins du Palais Royal. Cependant sa vie est immortalisée dans des pages de chroniques, de pièces de théâtre ou dans des textes poétiques. Dorénavant le marronnier demeura le symbole d'une parole libre et créatrice, liée à Cracovie.

¹ F. Funck-Brentano cite ce poème attribué à M. de Beaumont. V. F. Funck-Brentano, *Les Nouvellistes*, Paris, Hachette, p. 213-214.

² N. E. Rétif de La Bretonne, *Les Nuits de Paris*, Paris, 1986, p. 247 (*Les Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne* ; tome cinquième : neuvième partie; CXXIX Nuit ; Londres, 1788, p. 212)